Histoire de Saint Augustin

HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN.
Oeuvres complètes de Saint Augustin, Traduites pour la première fois, sous la direction de M. Poujoulat et de M. l' abbé Raulx, Bar-le-Duc, 1864 Tome Premier p. 1-302

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CHAPITRE PREMIER. L'enfance et la jeunesse de saint Augustin jusqu'à son voyage à Rome. (354-383.)

CHAPITRE DEUXIÈME. Saint Augustin à Rome; état de cette ville, de ses moeurs et du monde romain; saint Augustin à Milan; les préliminaires de sa conversion. — Il est converti. (383-386.)

CHAPITRE TROISIÈME. Retraite d'Augustin à Cassiacum, aux environs de Milan; peinture de sa vie avec sa famille et ses amis ; les trois livres contre les académiciens. (Du mois d'août 386 à la fin de décembre de la même année.)

CHAPITRE QUATRIÈME. La philosophie païenne au quatrième siècle. — Les deux livres de l'Ordre.

CHAPITRE CINQUIÈME. Suite des livres de l'ordre. — Le livre de la Vie bienheureuse. — Les deux livres des Soliloques. — Le livre de l'Immortalité de l'âme. — Correspondance. (386.)

CHAPITRE SIXIÈME. Baptême de saint Augustin. — Mort de sainte Monique à Ostie. (387.)

CHAPITRE SEPTIÈME. Saint Augustin se rend de nouveau à Rome. — Son retour en Afrique. — Le livre de la Grandeur de l'âme. — Le livre des Quatre-vingt-trois questions. — Les livres des Moeurs de l'Eglise catholique et des Moeurs des manichéens. (388)

CHAPITRE HUITIÈME. Correspondance entre saint Augustin et Nébride. — Mort d'Adéodat. — Les six livres sur la musique. Le livre de la véritable Religion.

CHAPITRE NEUVIÈME. Continuation du même sujet.

CHAPITRE DIXIÈME. Correspondance de saint Augustin en 390. — Il est ordonné prêtre de l'Eglise d'Hippone. — Description d'Hippone. — Son état présent. — Lettre de saint Augustin à l'évêque de Valère.

CHAPITRE ONZIÈME. Divers travaux de saint Augustin contre les manichéens. — Le concile d'Hippone. — Lettre de saint Paulin de Nole. (392-395.)

CHAPITRE DOUZIÈME. Le Traité du Libre arbitre. — Traité du Libre arbitre par Bossuet. (395.)

CHAPITRE TREIZIÈME. Avènement de saint Augustin à l'épiscopat. — Les donatistes. — Lettres de saint Augustin à Proculéien, à Eusèbe, à Simplicien.

CHAPITRE QUATORZIÈME. Réponse à une lettre de Manichée. — Lettre à Glorius, etc. — Conférence avec Fortunius à Tubtirsum.

CHAPITRE QUINZIÈME. Zèle de saint Augustin pour la prédication. — Conduite des évêques vis-à-vis du polythéisme. — Les quatre livres de l'Accord des Evangélistes. — Le livre des Choses qu'on ne voit pas. — Le livre sur la Manière de catéchiser les ignorants. — Sur le Travail des Moines.

CHAPITRE SEIZIÈME. Trois livres contre la lettre de Parménien. — Les sept livres du Baptême contre les Donatistes.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. Les trente-trois livres contre Fauste le manichéen. — Les Confessions. (400.)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME. Crispinus de Calame. — Concile de Carthage en 401. — Les livres sur le Mariage et sur la Virginité. — Les trois livres contre Pétilien. — Le livre de l'unité de l'Eglise. — Saint Augustin échappe par miracle aux circoncellions. — Pammachius. (401-404.)

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME. Les deux conférences de saint Augustin avec Félix le manichéen.

CHAPITRE VINGTIÈME. Le livre de la Nature du bien, contre les manichéens. — Le livre contre Secondinus. (405.)

CHAPITRE VINGT-UNIÈME. Dispute de saint Augustin avec saint Jérôme.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME. Continuation du même sujet. (404.)

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME. Cruautés des donatistes et bienveillante intervention de saint Augustin. — Les quatre livres contre Cresconius. — Emeute païenne contre les chrétiens de Calame. — Description de Calame. .(405-408.)

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME. Lettre à Vincent le rogatiste. — Des peines temporelles portées contre les hérétiques.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME. Saint Paulin et Thérasie. — Scrupules de saint Augustin sur la législation pénale. — Stilicon. — Intervention de saint Augustin en faveur des donatistes. — Nouvelles instances de Nectarius de Calame et réponse de l'évêque d'Hippone. — Tendre admiration de Sévère, évêque de Milève. — Les invasions des barbares. — Dioscore et saint Augustin. — Les pâiens de Madaure. — Longinien. — (408-410.)

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME. Le livre sur le Baptême unique. - Consentius. - Saint Paulin. -Attale. - Lettre de saint Augustin à son clergé et à son peuple. - Retentissement en Afrique de la prise de Rome par Marie. - Sermon de saint Augustin. - Affaire de Pinien à Hippone. (410-411.)

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME. Carthage et ses ruines. — La Conférence de Carthage entre les catholiques et les donatistes. — Résumé des actes de la conférence par saint Augustin. (411-412.)

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME. Consolations à Proba. — Histoire de Firmus. — Le livre sur le Don prophétique des Démons. — Lettres à Volusien et à Marcellin. — Intercession de saint Augustin en faveur des donatistes. (411-412.)

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME. Commencements du pélagianisme. — Pélage et Célestins. — Concile de Carthage en 412. — Le Traité des mérites et de la rémission des péchés, et la Lettre sur le Baptême des enfants.

CHAPITRE TRENTIÈME. Réponse aux cinq questions posées par Honoré de Carthage. — Humilité de saint Augustin. — Voyage de saint Augustin à Constantine. — Peinture de cette ville.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME. Les mœurs et les habitudes de saint Augustin.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME. Considérations. — Le livre de l'Esprit et de la Lettre.

CHAPITRE TRENTE -TROISIEME. Lettre à Pauline sur la vision de Dieu. — Lettre à Fortunatien. — Le livre de la foi et des oeuvres. — Mort de Marcellin. (413.)

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME. Lettre à saint Paulin de Nole. — Démétriade fait voeu de virginité. — Le livre à Juliana sur le veuvage. — Correspondance avec Macédonius, Hilaire, Evode, saint Jérôme. (414-415.)

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME. Du livre de la Nature et de la Grâce. — Du livre de la perfection de la justice de l'homme. — Lettre à Maxime de Ténés. — Les douze livres sur le sens littéral de la Genèse (1). — Explication des psaumes. (415-416.)

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME. Conciles contre les pélagiens et décrets d'Innocent Ier. — Les quinze livres sur la Trinité. — Les cent vingt-quatre traités sur l'Évangile de saint Jean, et les dix traités sur la première Epître de cet apôtre. (416.)

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME. Lettre de saint Augustin à Boniface. — Lettre à saint Paulin, à Dardanus, préfet des Gaules. — Diverses opinions sur Dardanus. — Lettre à Juliana sur le livre à Démétriade. — Lettre à Pierre et à Abraham.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME. Le pape Zozime et les pélagiens. — Persévérance des évêques d'Afrique. — Les deux conciles de Carthage. — Condamnation des pélagiens dans l'univers catholique. (417-418.)

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME. Utilité des hérésies. — Livre de la Grâce de Jésus-Christ et du Péché originel. (418)

CHAPITRE QUARANTIÈME. Césarée, aujourd'hui Cherchell. — Conférence de saint Augustin avec Emerite, évêque donatiste de Césarée. — Abolition d'une sanglante coutume de cette ville à la suite d'un discours de saint Augustin. — Traits de moeurs de la société de cette époque. (418.)

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME. Les sermons de saint Augustin (1).

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME. Continuation du même sujet.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME. Lettre au comte Boniface sur les devoirs des hommes de guerre. — Lettres à Optat sur l'origine de l'âme; au prêtre Sixte sur la question pélagienne; au diacre Célestin; à Mercator; à Asellicus. — Lettres à Hésichus sur la fin du monde. (418-419.)

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME. L'affaire d'Apiarius. — Les deux livres des Noces et de la Concupiscence. — Julien. — Des mariages adultères. — Les quatre livrés sur l'âme et son origine. (419-420.)

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME. Autorité de saint Augustin établie par les plus illustres témoignages. — Les sept livres des Locutions et les sept livres des Questions sûr les sept premiers livres de l'Ecriture. — Les quatre livres contre les deux Epîtres des pélagiens. — Contre Gaudentius et contre le mensonge. — Lettre à Optat. — Contre l'adversaire de la loi et des prophètes. — Durée et transformations diverses du manichéisme. (419-420.)

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME. Les six livres contre Julien. — Manuel à Lorentius. — Du soin pour les morts. (421.)

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME. Les chrétiens de Fussale. — Affaire d'Antoine de Fussale. — La règle de saint Augustin. (422-423.)

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME. Les reliques de saint Etienne à Hippone. — Histoire de Paul et de Palladie. — Election d'Eraclius, successeur de saint Augustin. (424-425-426.)

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME. Les livres de la doctrine chrétienne. (426.)

CHAPITRE CINQUANTIÈME. La Cité de Dieu. (426.)

CHAPITRE CINQUANTE-UNIÈME. Les moines d'Adrumet. — Le livre de la Grâce et du Libre Arbitre. — Un mot sur Luther, Calvin et Jansénius. — Lettre de Valentin à saint Augustin. — Le livre de la Correction et de la Grâce. — Rétractation du moine Leporius. (426-427.)

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME. Le comte Boniface, trahi par Aétius, appelle à son secours les Vandales pour le défendre contre les forces de l'empire romain. — Lettre de saint Augustin au comte Boniface. — Ses écrits contre les ariens. (428.)

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME. La révision (1) des ouvrages de saint Augustin. — Le livre des Hérésies, à Quodvultdeus. — Les lettres de saint Prosper et d'Hilaire, et les semi-pélagiens des Gaules. — Les deux livres de la Prédestination des saints et du Don de la persévérance. (428-429.)

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME. Réconciliation du comte Boniface avec l'impératrice Placidie. — Correspondance de saint Augustin avec Darius. — Lettre à Honoré sur les devoirs des prêtres dans les calamités publiques. — Peinture de la dévastation de l'Afrique par les Vandales. — L'ouvrage imparfait contre Julien. — Mort de saint Augustin.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME. Hommage rendu à saint Augustin par Théodose le Jeune. — Boniface; sa fin. — Levée du siège d'Hippone; évacuation et ruine de cette ville. — Comment Salvien expliquait l'invasion des Vandales. — Bélisaire et la fin de la domination des Vandales en Afrique. — Un mot sur la chute rapide de l'Eglise d'Afrique. — Les reliques de saint Augustin. — Dernière appréciation saint Augustin.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

D’après le témoignage de tous les maîtres, saint Augustin tient le premier rang parmi les Pères; aucune autorité, en dehors de l'Evangile et des Apôtres, n'est comparable à la sienne. Bossuet ne s'en séparait ni le jour ni la nuit; il avait mis en morceaux son exemplaire des OEuvres de saint Augustin ; il le cite sans cesse, et c'est surtout de ce merveilleux et profond génie qu'il s'était nourri. L'évêque d'Hippone est indispensable à quiconque veut pénétrer un peu avant dans la connaissance des vérités chrétiennes. Et quant à ceux qui désirent se former dans l'éloquence sacrée, ils doivent surtout lire saint Augustin et saint Jean Chrysostome; Bossuet le leur conseille (1). Ces deux Pères de l'Eglise ont un caractère différent; celui qui a été surnommé Bouche d'Or est plus éloquent, l'évêque d'Hippone est plus profond et plus sublime, mais. Bossuet veut qu'on les joigne ensemble.

Après avoir édité Bossuet, j'édite donc simultanément, je joins ensemble les deux modèles qu'il a si glorieusement suivis, et qu'il recommande.

Ces trois publications sont semblables de tout point; même format, même papier, même caractère : portraits en taille douce des trois immortels évêques: leur histoire, seuil nécessaire pour entrer dans leur pensée. Il ne s'agit pas ici de petites biographies, mais de véritables histoires, qui font autorité, et je pourrais ajouter, qui sont considérées comme des chefs-

1 Sur le style et la lecture des Ecrivains et des Pères de l'Eglise, pour former un Orateur, écrit publié pour la première fois par M. Floquet, t. XI, page 440 de mon édition.

d'oeuvre : histoire de Bossuet, par le cardinal de Bossuet : histoire de saint Jean Chrysostome, par M. l'abbé Martin (d'Agde) : histoire de saint Augustin, par M. Poujoulat, qui a fait le voyage d'Afrique et longtemps étudié les écrits de son héros, recueillant partout les moindres traces de cette illustre vie.

L'Histoire de saint Augustin, placée en tête de la traduction française des oeuvres de ce grand homme, a été approuvée par Mgr Affre, de glorieuse mémoire, couronnée par l'Académie française, et traduite dans les principales langues de l'Europe.

J'ai toujours eu soin, dans mes publications (et ce sera pour moi une règle constante), de m'adresser à des hommes non-seulement capables , mais d'une compétence spéciale. Le nom de M. Poujoulat demeure désormais inséparable du grand nom de saint Augustin, et M. Louis Moreau s'est créé, par ses travaux, les titres les plus sérieux à l'estime du publie; j'ai acquis le droit de reproduire diverses traductions de saint Augustin faites par ces deux écrivains; elles seront plus parfaites encore parce que les deux auteurs les ont revues. D'autres noms, inscrits en tête de mon édition, sont aussi des garanties considérables de doctrine, de science et de goût.

M. Poujoulat, et M. l'abbé Raulx, ancien professeur, aumônier de l'asile de Fains (Meuse), dont le public a remarqué le travail d'ordre et d'annotation dans mon édition de Bossuet; et qui est très-versé dans l'étude de l'Ecrit tre sainte, des Pères de l'Eglise et de la théologie, (II) se sont chargés de revoir toutes les traductions, afin que la langue de saint Augustin y respire exactement et pleinement, et que cette édition fasse pour ainsi dire autorité.

Avant chaque écrit on en trouvera une analyse raisonnée comme dans mon Bossuet et mon saint Jean Chrysostome.

Quant au classement des matières, tout en nous préoccupant de l'ordre logique, nous nous sommes, autant que possible, attachés à l'ordre des temps, d'après l'édition même des Bénédictins dont la place est faite depuis si longtemps.

Le dernier volume se termine par les tables table alphabétique des innombrables matières traitées dans les écrits de saint Augustin table des passages de la sainte Ecriture commentés par lui.

Il me reste à devancer un reproche : pourquoi, me dira-t-on, traduire en français des ouvrages que le clergé lirait en latin ?

Je pourrais faire observer que l'idée de traduire les Pères n'est pas une innovation dans l'Eglise, et, sans sortir du cercle des trois grands Docteurs que j'édite, rappeler cette remarquable prière adressée par saint Augustin à saint Jérôme : Nous vous en supplions, et toute la société lettrée des Eglises d'Afrique vous en supplie avec nous : ne craignez pas de consacrer vos soins et votre application à traduire ceux des auteurs grecs qui ont le mieux interprété nos Ecritures. Vous pouvez faire ainsi que ces grands hommes deviennent notre propriété comme ils sont la vôtre. (Lett. XXVIII, n. 2, ci-dessous, pag. 554.) Bossuet lui-même, dans cet écrit jusqu'alors peu connu qu'il commence ainsi : « Pour la prédication, il y a deux choses à faire principalement : former le style, apprendre les choses, » ajoute

A l'égard de saint Chrysostome, son ouvrage sur saint Matthieu l'emporte, à mon jugement. Il est bien traduit en français, et on pourrait tout ensemble apprendre les choses

Bar-le-Duc, le 1er avril 1864.

et former le style. » (Tom. XI, pag. 440-442 (1).) Je préfère envisager l'objection en elle-même, Peut-être serait-elle fondée si elle concernait les traités de théologie scolastique ou les ouvrages uniquement destinés aux ecclésiastiques et aux savants : aussi l'ai-je évitée en publiant en latin les Dogmes théologiques du P. Pétau, les Annales ecclésiastiques de Baronius : agir autrement, ce serait déshabituer le clergé de la langue de l'Eglise. Mais traduire saint Augustin, ce n'est pas détourner le lecteur du texte latin : c'est l'y préparer. Les traducteurs n'ont point pour but de suppléer le texte, mais d'inviter à le lire et de rendre cette lecture plus facile, car elle ne l'est pas toujours. Si je ne l'ai pas mis en regard du français, c'est qu'il se trouve dans toutes les bibliothèques et qu'on se le procure à très-bon marché chez M. l'abbé Migne.

Quelquefois le temps manque pour lire le latin : dans la traduction française on parcourt rapidement une homélie, un traité pour le besoin du moment.

C'est le français, et non le latin, qu'un ecclésiastique tâchera de conseiller, de prêter aux gens du monde, qui trouveront, dans les plus beaux écrits de saint Augustin, de quoi éclairer leur intelligence et nourrir délicieusement leur piété.

Il y a aujourd'hui dans la société française et parmi les gens du monde du plus haut rang un goût marqué pour les lectures sérieuses et pour l'étude des monuments du Christianisme. Il est impossible de leur demander de lire saint Augustin en latin; il leur faut donc une traduction française : car ne pas lire saint Augustin, ce serait rester étranger aux plus grands efforts de l’esprit humain en faveur de la vérité.

1 Voici une autorité plus récente, Mgr Amoldi, qui vient de mourir évêque de Trèves; ce sage et ferme défenseur des droits de l'Église catholique dut les commencements de sa célébrité à une traduction allemande des homélies de saint Jean Chrysostome et du traité du sacerdoce qu'il jugea utile d'offrir au clergé de son pays.

LOUIS GUÉRIN ,

Imprimeur-Editeur.

PREMIER. L'enfance et la jeunesse de saint Augustin jusqu'à son voyage à Rome. (354-383.)

A vingt-cinq lieues sud-sud-est de Bone, à quinze lieues de Ghelma, l'ancienne Calame, le voyageur rencontre des ruines que les Arabes désignent sous le nom de Souk-Aras; ces ruines, qui couvrent un espace d'une demi-lieue carrée environ, sont celles de Thagaste, une des villes libres citées par Pline (1), et qui a reçu du berceau d'Augustin une renommée immortelle. D'abord livrée au schisme des donatistes, elle revint à l'unité catholique en 348 ou 349, à la suite des sévères décrets de l'empereur Constant. Augustin, surnommé Aurèle, y naquit le 13 novembre 354. D'anciens auteurs n'ont pas manqué de faire observer qu'Aurèle veut dire à la fois or et soleil, et qu'Augustin était bien digne de ce surnom; ses écrits et sa vie ont brillé comme l'or, et les hommes s'éclairent au soleil de son génie. Un vieux biographe a trouvé dans la signification du nom d'Augustin un présage des grandes choses accomplies par l'évêque d'Hippone; l'incomparable docteur augmenta l'Eglise catholique, la chose chrétienne (2). Le monde révère sainte Monique,-qui fut mère d'Augustin; le nom de cette illustre femme reviendra plus d'une fois sous notre plume. Augustin eut pour père un homme de condition modeste, Patrice, qui mit au rang de ses premiers devoirs l'instruction de son fils.

1 Pline, livre V, chap. 5.

2 Rem christianam auxit.

Il avait dix-sept ans lorsqu'il le perdit. Patrice mourut chrétien.

L'évêque d'Hippone s'est fait l'historien de sa jeunesse; tout le monde a lu les Confessions; à quoi bon répéter des détails que nul n'ignore? Ce que nous avons à faire dans la première partie de notre travail, c'est de reproduire assez de traits et de couleurs pour que le tableau des jeunes années d'Augustin ne manque point à cette Histoire.

Augustin, enfant, apprit aux écoles de Thagaste les premiers éléments des lettres; il y rencontra des hommes qui invoquaient le nom de Dieu, et se mit à bégayer des prières à l'Etre grand et éternel dont il entendait parler. Tout petit, iL suppliait Dieu qu'on ne lui donnât pas le fouet, châtiment ordinaire de l'école: La passion du jeu le dominait; son caractère enclin à la rébellion pliait difficilement sous la volonté de ses parents et de ses maîtres. Les victoires remportées sur ses compagnons l'enivraient. Comme les contes et les récits fabuleux le charmaient, Augustin se sentit violemment attiré vers les émotions du théâtre. Il avait, en naissant, reçu de sa mère chrétienne le sel mystérieux des catéchumènes, mais n'avait pas été baptisé. Dans une maladie dangereuse survenue à l'âge le plus tendre, il demanda le baptême; tout était prêt pour laver Augustin dans les eaux salutaires; le jeune (2) malade s'étant tout à coup trouvé mieux, on remit la cérémonie à un autre temps. Il était alors d'usage qu'on différât le baptême; on attribuait aux fautes commises après la régénération sainte plus de gravité. Par quelles révolutions morales devra passer Augustin avant d'arriver à la régénération baptismale !

On sait l'aversion d'Augustin pour l'étude dans le premier âge de sa vie, sa violente aversion surtout pour l'étude du grec; rien ne lui paraissait plus difficile que d'apprendre une langue étrangère; mais il aimait le latin, qu'il avait appris sans méthode ni tourment, insensiblement, par une expérience de tous les moments, au milieu des caresses de sa nourrice, au milieu des jeux et des passe-temps de l'enfance. Ceux qu'on appelait alors des grammairiens initiaient Augustin dans les plus secrètes beautés de la langue de Virgile, et plus tard ce souvenir devint pour lui un remords : « Il lui fallait occuper son esprit des courses vagabondes de je ne sais quel Enée, tandis qu'il oubliait ses propres égarements; il s'attendrissait sur la mort de Didon qui avait péri pour avoir trop aimé ce Troyen, et ne pleurait pas sur lui-même déjà mort, puisqu'il manquait d'amour pour Dieu (1) ! » Augustin met le simple avantage de savoir lire et écrire bien

au-dessus des aventures d'Enée. Les voiles qui flottaient à la porte des écoles des grammairiens étaient comme un emblème des prétendus mystères renfermés dans les fables anciennes; mais ces fables allégoriques, dit saint Augustin, annonçaient plutôt que les grammairiens cherchaient à cacher leurs erreurs; il les appelle des vendeurs de grammaire, des acheteurs, et leur science ne lui inspire que dédains.

Les Confessions nous racontent que le fils de Patrice dérobait beaucoup de choses au logis, soit sur la table paternelle, soit dans le meuble où l'on enfermait les provisions; il lui arrivait de n'être vainqueur dans ses jeux que par supercherie; ainsi la corruption, observe saint Augustin, entre de bonne heure dans le coeur des enfants : «Tels ils sont alors au sujet de leurs noix, de leurs halles, de leurs oiseaux, avec les maîtres et les surveillants, tels ils deviennent par là suite à l'égard des rois et des magistrats pour de l'argent, des terres, tt des esclaves; c'est le même fonds de corruption dont les années changent seulement les effets, de même qu'aux légers châtiments

1 Confessions, livre Ier, chap. 13.

des écoles succèdent les supplices et les bourreaux. C'est donc seulement la petite stature des enfants que vous avez considérée, ô mon Sauveur et mon roi, comme un symbole d'humilité, lorsque vous avez dit en les montrant : Le royaume des cieux est à qui leur ressemble (1). »

Madaure (2) (aujourd'hui Mdaourouche), à sept lieues de Thagaste, plus importante que la ville natale d'Augustin, offrait des ressources pour l'étude des lettres humaines. Augustin y fut conduit à seize ans. Bientôt les écoles de Madaure ne suffirent plus à son savoir et à son intelligence; son père songea à le conduire à Carthage. Le voyage était long, le séjour et les études dans la métropole africaine coûtaient beaucoup d'argent ; Patrice était pauvre et mit tous ses soins à réunir 1a somme dont Augustin avait besoin. La postérité doit bénir la mémoire de ces pères généreux qui, frappés du naissant génie d'un fils, n'ont pas craint de tirer de leur pauvreté tout ce qu'il fallait pour ouvrir les portes de l'avenir à une jeune destinée.

Durant son séjour dans la maison paternelle, avant le départ pour Carthage, à cet âge où le sang bouillonne et emporte un adolescent, Augustin ne put maîtriser ses penchants. Les Confessions nous parlent, avec l'expression d'un violent repentir, d'un vol de poires que commit alors le fils de Monique, avec une troupe de jeunes amis; les poires n'étaient ni belles ni bonnes; Augustin en avait de meilleures chez lui, ce qui ne l'empêcha pas d'aller secouer pendant la nuit le poirier du voisin, et d'en saisir les fruits qu'on jeta ensuite aux pourceaux. Cette espièglerie d'écoliers revint avec amertume dans le souvenir du saint évêque d'Hippone.

A la fin de l'année 370, Augustin prenait place au premier rang dans les écoles de rhétorique à Carthage; les séductions d'une grande cité ne manquèrent pas d'avoir prise sur ce coeur si ardent; les joies du théâtre entrèrent pour beaucoup dans la vie du jeune étudiant (3). La coupable liaison d'Augustin avec une femme nous rappelle ses pleurs pénitents; il lui demeura fidèle quatorze ans; cette constance ne

1 Confessions, livre Ier, chap. 19.

2 Ptolémée écrit Maduros ;on écrit aussi Mataure. On trouve dans la notice de Numidie : Episcopus Metaurensis.

3 Le deuxième chapitre du troisième livre des Confessions explique parfaitement les sources du plaisir et de l'intérêt qu'on trouve aux spectacles.

diminue point la faute, mais elle révèle les sentiments du coeur. L'auteur des Confessions ne s'est pas épargné dans le récit de son séjour à Carthage; pourtant Vincent-le-Rogatiste nous apprend que le fils de Monique passait pour un jeune homme ennemi du trouble et aimant l'honnêteté. Saint Augustin nous a dit lui-même qu'il ne se mêlait point aux excès des écoliers de Carthage, tout fiers de leur surnom de ravageurs (1). Il partageait la demeure d'un ami, Romanien de Thagaste, qui, après la mort de Patrice, devint son principal appui, et l'affranchit de tous les soucis temporels. Les libéralités du riche Romanien envers le jeune Augustin ont jeté sur son nom une sorte d'éclat : les grands hommes donnent à leurs amis une douce et durable renommée en échange du bien qu'ils en reçoivent.

A dix-neuf ans, Augustin fut profondément remué par la lecture de l'Hortensius de Cicéron, ouvrage que nous avons perdu dans le naufrage des temps; il se sentit saisi d'un violent mépris pour les espérances du siècle, et d'un ardent amour pour l'immortelle beauté de la sagesse. Nous regardons comme une gloire de Cicéron d'avoir le premier éveillé dans l'âme d'Augustin le goût des biens invisibles et de la beauté impérissable. Quelque chose venait refroidir son enthousiasme pour l'ouvrage de l'orateur romain; c'était l'absence du nom de Jésus-Christ. Le fils de Monique avait appris à aimer ce nom dès ses plus tendres années; il l'avait sucé avec le lait; à travers les tempêtes de son jeune coeur, le nom de Jésus-Christ y était resté au fond comme un parfum divin; les plus magnifiques traités de philosophie lui, semblaient incomplets et perdaient à ses yeux de leur puissance et de leur charme , du moment que le nom de Jésus-Christ ne s'y trouvait point. Augustin commença à lire les saintes Ecritures, auxquelles il ne comprit rien d'abord ; la seule impression qu'il en garda, ce fut que rien dans les livres sacrés ne pouvait se comparer à l'éloquence majestueuse de l'orateur romain (2); la simplicité biblique n'allait pas à l'orgueil de son esprit.

A cette époque Augustin rencontra pour la première fois des manichéens, grands parleurs, qui répétaient toujours vérité, vérité, et dont le coeur était vide de toute vérité (3). Il se laissa

1 Eversores. — 2 Confessions, livre III , chap. 5. — 3 Confessions, livre III chap. 6.

enchaîner dans les ténèbres d'une opinion insensée. Ce génie, pris aux piéges des sectaires, aiglon garrotté dans les liens de l'erreur, en était venu au point de croire qu'une figue détachée de l'arbre pleurait, que le figuier pleurait aussi, et que les gouttes de lait de la figue détachée étaient des larmes (1) ! Mais l'élu de la Providence pour la défense du monde catholique n'était pas destiné à se coucher dans ses erreurs comme dans un lit de repos; les larmes d'une pieuse mère ne tombaient point en vain aux pieds de Jésus-Christ; Monique- pleurait son fils plus amèrement qu'une autre mère ne pleure son enfant qu'on va porter en terre. Toutefois, Augustin ne fut que simple auditeur parmi les manichéens; il ne figura jamais parmi leurs prêtres et leurs élus. Son esprit, qui avait faim et soif de vérité, ne trouvait point dans le manichéisme une complète réponse aux doutes dont il était travaillé; mais rien de mieux ne s'offrait alors à sa sincérité. Il se pratiquait chez les manichéens des choses infâmes connues seulement des initiés et qui étaient ignorées d'Augustin; le jeune auditeur n'avait aucune idée de leur eucharistie; tout ce qu'il savait de leurs cérémonies, c'était la prière à laquelle il assistait quelquefois; dans cette prière, qui n'avait rien de mauvais, les assistants se tournaient toujours vers le soleil.

En 375, Augustin avait achevé ses études à Carthage; revenu à Thagaste, il y enseignait la grammaire; la demeure de Romanien, son appui et son ami, était encore devenue la sienne. Ce fut alors que Monique eut

le songe prophétique d'après lequel elle permit à son fils de demeurer dans sa maison et de s'asseoir à sa table, ce qu'elle lui avait interdit depuis quelque temps, à cause de ses détestables erreurs. On connaît ce songe; Monique, debout sur une pièce de bois dans l'attitude d'une profonde tristesse, vit s'avancer vers elle un jeune homme brillant de lumière qui, instruit de la cause de son chagrin, lui ordonna de ne plus s'inquiéter, de regarder attentivement, et lui dit que là où elle était, elle verrait aussi son fils. En. effet, la pieuse mère, ayant jeté les yeux autour d'elle, reconnut le jeune Augustin sur cette même pièce dé bois. Saint Augustin nous raconte qu'il chercha à interpréter le rêve en faveur de ses propres doctrines, comme si

1 Dans cette partie de ses Confessions, saint Augustin tait une admirable peinture de Dieu, du mal, de la variété des lois humaines et religieuses selon les temps et les lieux, de l'harmonie universelle qui naît de la diversité. Livre III, chap. 7.

ce rêve eût signifié qu'un jour sa mère adopterait ses croyances et non pas qu'il dût embrasser les croyances de sa mère. « Non, » lui répondit Monique sans la moindre hésitation, « il ne m'a pas été dit : vous êtes où il est, mais il est où vous êtes. » Cette prompte réponse de sa mère fit sur l'esprit d'Augustin une plus profonde impression que le songe lui-même.

Augustin cependant resta encore neuf ans dans les voies mauvaises. Un saint évêque que Monique avait supplié de s'occuper de son fils s'en excusa en disant qu'il le trouvait trop indocile; il fit espérer à la pauvre mère qu'Augustin finirait par quitter de lui-même le manichéisme, et se donna pour exemple, car lui aussi avait été livré à ces rêveries impies. Pressé par les instances et les gémissements de Monique, l'évêque lui fit entendre ces touchantes paroles : « Allez et continuez de faire ce que vous avez fait; il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. » Monique reçut ces paroles comme si elles étaient descendues du ciel même.

O mystérieuse puissance des larmes d'une pieuse mère ! un ange les recueille dans une coupe d'or, et les porte au pied du trône divin comme l'offrande du plus grand prix; les pleurs d'une sainte mère pour son fils se changent en bouclier de diamant qui le défend à travers la vie. Si ce fils est enseveli dans la nuit du mensonge, les larmes maternelles ont une force inexprimable pour l'arracher du gouffre, quelle qu'en soit la profondeur; elles disent au jeune homme couché dans le cercueil de l'erreur, comme autrefois le divin Maître au fils de la veuve de Naïm : Lève-toi, je te le commande! Orages de l'Océan, bêtes du désert, vous ne pourrez rien contre le fils protégé par les larmes d'une mère priant sans cesse au pied de la croix l vous ne pourrez rien contre lui, périls de tout genre dont la carrière de l'homme est semée : et quand la mère qui prie et qui pleure se sera envolée sur un rayon de lumière vers l'invisible patrie où l'œil ne connaît plus les larmes, sa prière gardera encore le fils qu'elle aura laissé orphelin !

De dix-neuf ans â vingt-huit ans, la vie d'Augustin fut tour à tour consacrée à la défense du manichéisme et à l'enseignement des belles-lettres. Il demeura peu de temps à Thagaste; la perte d'un ami avec lequel l'avait étroitement lié une conformité de goût, d'âge et

d'étude, lui rendit intolérable le séjour de la ville natale. Augustin sentit dans toute son amertume la douleur de ne plus retrouver autour, de lui celui qui remplissait sa vie et son coeur. Comme l'idée qu'il se faisait de l'Etre éternel restait encore vague et incertaine, ses angoisses, ses larmes, son dégoût du monde ne le ramenaient point à Dieu. Privé de tout soutien au milieu d'un vide immense, et retombant toujours sur lui-même, il était devenu pour son âme comme une habitation funeste qu'elle voulait fuir et d'où elle

ne pouvait sortir. Augustin quitta Thagaste pour chercher un peu moins son ami aux lieux où ses regards n'avaient pas coutume de le rencontrer. En reprenant le chemin de Carthage, il pouvait aussi s'abandonner à la pensée d'y trouver une scène plus vaste et plus digne de son talent. Son ami Romanien le vit partir de Thagaste avec regret; après avoir inutilement combattu la résolution d'Augustin, il ne continua pas moins envers lui ses libéralités.

Augustin enseigna la rhétorique à Carthage; l'attention publique ne tarda pas à être frappée de ce jeune maître. Il nous faut citer parmi ses disciples un fils de Romanien, Licentius, que nous retrouverons un peu plus tard, et Alype, qui déjà avait reçu à Thagaste les leçons d'Augustin : le nom d'Alype est demeuré à jamais attaché à celui du grand homme dont nous avons entrepris l'histoire. Le nouveau professeur de rhétorique, vivement épris de la gloire, s'enivrait des applaudissements de son école, et, poursuivant les triomphes partout où on pouvait en obtenir, il disputa le prix de poésie qui se proclamait au théâtre au milieu des acclamations d'une nombreuse assemblée. Un devin lui proposa de lui faire remporter la couronne. Ces devins, sorte de charlatans mystérieux, offraient des sacrifices d'animaux pour appeler les démons à l'aide de celui en faveur de qui s'accomplissaient les détestables cérémonies. Augustin, plein d'horreur pour ces abominations, fit répondre au personnage que, quand même la couronne serait d'or et immortelle, il refuserait de l'obtenir au prix de la mort même d'une mouche. Il n'eut besoin que de son talent pour remporter le prix. Le proconsul de Carthage qui posa la couronne sur la tête d'Augustin était un médecin célèbre appelé Vindicien. Il admit le jeune vainqueur dans sa familiarité; s'étant aperçu de sa passion pour les livres qui traitaient de l'astrologie (5) judiciaire, le proconsul le détourna de cette étude comme d'une occupation indigne de son esprit. Le vieux proconsul s'y était jadis appliqué; il avait ensuite repoussé l'astrologie avec dégoût, parce qu'elle ne lui avait offert qu'un amas d'impostures. Il attribuait le succès de quelques-unes des prédictions des astrologues à la puissance du hasard, puissance qu'il supposait répandue dans toutes les parties de la nature. Une comparaison ingénieuse lui servait à mieux expliquer sa pensée.

« Puisqu'il arrive souvent, disait Vindicien, qu'en ouvrant à l'aventure le livre d'un poète avec l'intention d'y trouver quelque lumière dont on a besoin, on tombe sur tel vers qui s'accorde merveilleusement avec ce que l'on y cherche, bien qu'en le composant ce poète eût, sans doute, tout autre chose dans l'esprit, il ne faut pas s'étonner si, poussé par quelque instinct secret qui le maîtrise et sans même savoir ce qui se passe en lui, par pur hasard enfin et non par sa propre science, les réponses d'un homme s'accordent quelquefois avec les actions et les aventures d'un autre homme qui vient l'interroger. »

L'opinion de Vindicien donna beaucoup à penser à Augustin. Mais ce qui acheva de discréditer l'astrologie dans son esprit, ce fut un entretien avec un de ses amis appelé Firmin, dont le père avait été fort enclin à cette étude. Firmin lui apprit que lui et le fils d'une servante d'un ami de son père étaient nés dans le même moment, et, par conséquent, sous le regard des mêmes planètes ; l'horoscope des deux nouveau-nés ne pouvait qu'être absolument le même; et pourtant l'un, Firmin, avait été appelé aux charges les plus honorables, et l'autre traînait péniblement ses jours dans la plus grossière condition ! Ce trait parut à Augustin un argument sans réplique contre l'astrologie. Il y avait à Carthage un devin nommé Albicère, dont les réponses, pleines d'une surprenante vérité, confondaient l'intelligence d'Augustin. Celui-ci, ayant perdu une cuiller, s'amusa à faire consulter Albicère , qui découvrit aussitôt à qui appartenait la cuiller et en quel endroit elle était cachée. « Dites-moi à quoi je pense? » demanda un jour au devin un disciple de notre professeur. « A un vers de Virgile, » répondit Albicère, qui récita le vers. Il ne s'était pas trompé.

En 380 ou 381 , de longues réflexions sur l'union harmonieuse des parties et sur l'accord qui s'établit entre un corps et un autre corps, amenèrent Augustin à composer deux ou trois livres sur la Beauté et la Convenance. « Vous en savez au juste le nombre, ô mon Dieu? s'écrie saint Augustin dans ses Confessions (1); « pour moi, je l'ai oublié, n'ayant plus cet ouvrage, et ne sachant plus même comment je l'ai perdu. » Cet ouvrage était dédié à Hiérius, orateur établi à Rome et originaire de Syrie, qu'il n'avait jamais vu.

Les erreurs d'Augustin se prolongèrent par l'absence d'hommes supérieurs qui pussent parler fortement à son esprit et lui montrer, avec, la double autorité de la science et du génie, de quel côté se trouvait la vérité. Personne à Carthage ne l'égalait en pénétration. Ce jeune homme qui, à vingt ans, avait compris tout seul et à la simple lecture les catégories d'Aristote, qui, sans le secours d'aucun maître , avait appris la géométrie, l'arithmétique, la musique, et deviné l'art de l'éloquence (2), triomphait sans peine chaque fois qu'une dispute philosophique ou religieuse s'engageait; de faciles victoires enflaient son cœur au lieu de l'éclairer. Augustin, dans les derniers temps de son séjour à Carthage, nous apparaît comme un jeune mendiant affamé de vérité, et nul n'est assez riche en Afrique pour faire magnifiquement l'aumône à son intelligence. S'il eût vécu dans le siècle précédent, au temps du grand Cyprien, les jours mauvais de sa vie eussent été abrégés; mais plus le détour fut laborieux et long, plus l'arrivée à la foi fut éclatante, et c'est précisément parce que l'Eglise d'Afrique manquait alors de grandes lumières, que Dieu lui réservait Augustin.

D'un autre côté, le manichéisme n'était représenté par aucun homme fort; cette circonstance, qui réduisait les doctrines persanes à leur propre valeur, devait favoriser le retour d'Augustin à la vérité religieuse. Les plus mauvaises doctrines reçoivent un certain prestige de la puissance du talent qui s'attache à leur défense ; ce prestige manquait alors au manichéisme. On avait beaucoup vanté à Augustin un certain évêque manichéen, Fauste de Milève, en Numidie ; à chaque doute qui traversait l'esprit du professeur de rhétorique de Carthage, à chaque difficulté qu'il élevait contre leur système , les sectaires le renvoyaient. à

1 Livre IV, chap. 13.

2 Les sciences manquaient à son esprit, plutôt que son esprit aux sciences; et dans la facilité qu'il avait à les apprendre, on eût dit qu'il les inventait. Fléchier, Panég. de saint Augustin.

Fauste, comme à l'oracle à qui rien n'était caché, et devant lequel tout argument tombait en poussière. En 383, Fauste étant venu à Carthage, Augustin se présenta à ce pontife du manichéisme, qu'il avait tant souhaité de voir et d'entendre. Or il se trouva que Fauste n'était qu'un parleur agréable; il disait mieux, mais ne disait pas plus que les autres manichéens. Sa parole facile avait seule pu lui faire une renommée. Après quelques objections sérieuses restées sans réponse, Augustin ne tarda pas à reconnaître que , de toutes les sciences, Fauste ne savait que la grammaire, et encore assez médiocrement. Quelques harangues de Cicéron, quelques ouvrages de Sénèque, divers passages des poètes et les livres manichéens les mieux écrits, voilà de quoi se composait le savoir de ce génie tant vanté ; cette étude avait donné une grâce élégante et de la séduction à son langage. Comme les manichéens mêlaient à leurs doctrines les hautes sciences, et qu'ils avaient la prétention d'expliquer les phénomènes du ciel etla marche des astres, Augustin pensait trouver dans Fauste un grand astronome; il ne trouva qu'un ignorant, mais un ignorant de bonne foi et qui avouait son insuffisance. Ce mécompte refroidit beaucoup Augustin; en voyant le peu que savait le plus célèbre d'entre eux, il désespéra de rencontrer la vérité dans leurs rangs.

L'Afrique, qu'Augustin était appelé à élever au rang des plus illustres pays catholiques, n'avait point été choisie pour être l'instrument de la conversion de cet ardent chercheur de la vérité, qui fuyait sans cesse à ses regards avides. D'autres contrées devaient l'enfanter à la vie. Rome, qui un jour le proclamera docteur sublime à la face de l'univers, sera auparavant le témoin des inquiétudes de son âme errante, et Milan aura l'insigne honneur de voir Augustin entrer dans l'eau baptismale.

CHAPITRE DEUXIÈME. Saint Augustin à Rome; état de cette ville, de ses moeurs et du monde romain; saint Augustin à Milan; les préliminaires de sa conversion. — Il est converti. (383-386.)

Les étudiants de Carthage étaient fort indociles et fort turbulents; ils faisaient invasion clans les écoles de la ville, et telle était la puissance de cette détestable coutume , que les maîtres ne venaient jamais à bout de maintenir contre les écoliers étrangers la discipline de leur classe. Ces violences avaient fini par fatiguer Augustin. On lui avait vanté la soumission de la jeunesse des écoles de Rome; le professeur résolut de s'en aller vers l'antique capitale de l'univers; les magnifiques souvenirs de Rome, le génie de ses grands hommes, la majesté de son histoire, donnaient sans doute du charme à ce projet d'Augustin. Sa jeune ambition se plaisait aussi dans la perspective d'une scène plus haute , d'un plus large horizon. Ainsi se poursuivaient les desseins providentiels sur le fils de Monique, sans que lui-même reconnût la main de Dieu.

Monique, dont le coeur se brisait à la seule pensée d'une longue séparation, ne voulait pas laisser partir son fils ou voulait partir avec lui. Elle s'avança jusque sur le rivage de la mer où devait s'embarquer Augustin. Celui-ci feignit de ne monter sur un navire que pour prolonger ses adieux à un ami et rester avec lui jusqu'au moment du signal du départ; trompant l'amour de sa mère et voulant se dérober à ses larmes, Augustin lui persuada de passer la nuit sur le rivage dans une chapelle consacrée a l'illustre Cyprien. Dès que le vent se fut levé, on mit à la voile ; et tandis que la pauvre mère, retirée dans l'oratoire de Saint-Cyprien, offrait à Dieu pour son fils ses prières et ses pleurs, le navire s'éloignait. Oh ! que de gémissements et de sanglots lorsque Monique vit les flots déserts et reconnut le départ de son fils ! Tout ce qu'elle put faire dans sa douleur, ce fut de le (7) recommander de nouveau à la Providence; puis elle regagna tristement son foyer.

Saint Augustin, dans ses Confessions, n'a pas songé à nous dire quel était l'état de Rome et de l'empire quand il parut pour la première fois dans cette ville qu'on appelait le sanctuaire de l'univers. A défaut du témoignage de notre docteur africain, nous chercherons ailleurs ce qui restait de l'ancien monde, et nous essaierons de reconstruire avec des lambeaux et de fugitives indications le passé romain de cette époque.

D'après les évaluations les plus probables, Rome, bâtie en forme circulaire et d'une circonférence de vingt-un milles, renfermait alors environ douze cent mille habitants. On y comptait près de dix-huit cents palais ou maisons opulentes, et près de quarante-sept mille demeures à plusieurs étages, où le peuple était misérablement entassé (1). L'inégalité des fortunes offrait d'étonnantes disproportions. La société romaine ne présentait point ce milieu que nous trouvons dans les sociétés de l'Europe moderne; la classe moyenne n'y existait pas. C'était d'un côté l'esclavage, la misère oisive ou livrée aux métiers, de l'autre de très-riches existences et même des fortunes si élevées, qu'on serait tenté d'accuser d'invention fabuleuse les auteurs de ce temps. Que dire de ces sénateurs qui tiraient de leurs patrimoines un revenu annuel de la valeur de quinze cent mille francs de notre monnaie, sans compter les provisions de blé et de vin? Les domaines des grandes familles romaines s'étendaient non-seulement en Italie, mais aussi dans l'Archipel, le Péloponnèse et l'Afrique.

Nous disions plus haut que rien d'intermédiaire ne se rencontrait dans la société romaine. On voyait au-dessous d'une aristocratie opulente le peuple pauvre et libre et les esclaves laborieux. Mais ce peuple pauvre et libre, comment subsistait-il ? La très-mauvaise organisation des sociétés anciennes, à Athènes comme à Rome, consistait à dissiper et à ne rien produire; les esclaves seuls travaillaient, et tout ce qui, n'étant pas esclave, n'était pas riche, vivait aux dépens du trésor public. Il y avait à Rome deux ou trois cent mille citoyens libres qui, au nom de leur dignité, méprisaient les labeurs utiles et subsistaient aux frais de l'Etat. L'annone était leur budget. Parmi les dieux, si nombreux aux bords du Tibre, le plus

1 Nardini, Roma antica, livre III.

adoré fut toujours Jupiter Pillard. Les plus aimés des empereurs étaient ceux qui pouvaient faire les plus abondantes distributions : c'est ce qui nous explique la popularité de tant d'empereurs infâmes. Ces deux ou trois cent mille citoyens libres, ayant voix dans les comices, ne possédant rien et dédaignant les travaux manuels comme indignes de la majesté romaine, formaient au coeur de Rome un chancre qui bâta sa chute. Ce n'était pas le droit au travail ; c'était le droit à l'oisiveté, ce qui peut-être au fond est un peu la même chose. La grande cause qui frappa de mort les sociétés de l'ancien monde, ce fut l'absence du travail. Les peuples anciens ne comprirent pas cette loi du travail qui entretient la vie des empires, multiplie la richesse, crée les conditions, les améliore ou les refait. Ils abandonnaient le travail aux esclaves, et ne jugeaient dignes de leurs mains que les armes et l'agriculture. Le christianisme, en faisant du travail qu'il a divinisé une loi pour tous les hommes, a mis dans les flancs des sociétés modernes une vitalité inconnue aux nations païennes.

Augustin avait vu des monuments à Carthage, mais il ne dut pas s'arrêter sans une vive surprise devant les monuments de Rome qui gardaient à cette époque toute leur magnificence. Vingt-six ans auparavant, l'empereur Constance, visitant Rome pour la première fois, admirait du haut de son char de triomphe le temple de Jupiter Tarpéien, l'immense amphithéâtre construit en pierres de Tibur, le Panthéon avec les colonnes qui portaient les statues des consuls et des anciens princes, le temple de la Ville, la place de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade, la place de Trajan, unique sous le soleil, comme dit Ammien Marcellin. Les sanctuaires païens de Rome, dans lesquels Augustin entrait en voyageur, devaient voir les images du christianisme se substituer aux images de leurs dieux.

Où en étaient les mœurs de Rome dans ce quatrième siècle où le génie chrétien éclata avec tant de sève et d'élan? Qu'étaient devenus les descendants de ces anciens Romains si sobres , si pauvres, si désintéressés ? Dans ces abîmes de décadence on ne trouve plus trace de délicatesse, d'honneur, de vertu; la frivolité, l'indolence et l'ignominie remplissaient les jours de ces patriciens qui traînaient de grands noms. Avec le fruit des rapines ou des honteuses manœuvres, ils donnaient libre (8) carrière à leurs appétits, à leurs vices; ils épuisaient toutes les joies brutales. La gloutonnerie et l'extravagance marquaient leurs festins; lorsqu'il leur prenait fantaisie d'inviter des étrangers à leur table, ce n'était ni le mérite ni la bonne renommée qui inspiraient leur choix; ils préféraient les joueurs de dés et les libertins. Rien n'était digne d'admiration que l'abondance et la variété des viandes : ce qu'on mangeait donnait de la gloire. Quelquefois, au milieu d'un festin, on demandait des balances pour peser les poissons, les oiseaux, les loirs, devant lesquels les convives s'étaient extasiés. Trente secrétaires avaient mission de compter les services (1). Des maisons, jadis célèbres par le goût des sérieuses études, ne connaissaient plus que les bavardages de l'oisiveté et les molles harmonies. On entendait les orgues hydrauliques à côté des bibliothèques fermées comme des tombeaux. Des lyres, grandes comme des chariots (2), des flûtes, tout l'attirail des histrions, voilà ce qui frappait les regards dans ces palais. Au lieu d'un philosophe, on trouvait un chanteur; au lieu d'un orateur, un baladin. Impitoyables pour les moindres détails de leur service, ces maîtres dégénérés condamnaient à trois cents coups d'étrivières l'esclave coupable de n'avoir pas apporté de l'eau chaude assez promptement; ils se montraient fort indulgents s'il s'agissait d'un meurtre commis par un de leurs esclaves. Des mouches se posaient-elles sur les franges de soie de leurs éventails dorés; un faible rayon de soleil pénétrait-il par un petit trou de leurs ombrelles, ils se plaignaient de n'être pas nés chez les Cimmériens.

Lorsqu'ils sortaient de leurs demeures, ils portaient des bagues et des bijoux, d'éclatantes robes de soie, un manteau agrafé autour du cou qu'ils secouaient de temps en temps pour laisser voir toutes les splendides variétés de leur vêtement; une bruyante foule d'esclaves les suivaient. Ils aimaient à parcourir Rome en grande cavalcade, ébranlant le pavé sous les pas de leurs chevaux rapides, précédés des plus bas officiers de leur maison et des oisifs de la rue, et suivis de leurs eunuques, jeunes et vieux, dont le livide visage était horrible à voir. Souvent un de ces patriciens, entrant dans les bains accompagné de cinquante do

1 Ammien Marcellin, livre XXVIII.

2 Lyrae ad speciem carpentorum ingentes, Ammien Marcellin, livre XVI.

domestiques, demandait, d'un ton menaçant, où donc ils étaient, et si tout à coup il apprenait qu'il y eût là quelque courtisane, eût-elle vieilli dans la débauche, il courait lui porter des hommages et l'exaltait, dit l'historien (1), comme les Parthes exaltaient Sémiramis, les Egyptiens Cléopâtre, les Cariens Artémise , les Palmyréens Zénobie.

Les menaçantes apparitions des barbares, les questions de paix ou de guerre ne troublaient pas les grossières félicités de l'aristocratie romaine; on n'aurait pas eu la force d'être curieux pour des sujets graves ou éloignés; l'activité de l'esprit et du cœur n'allait pas au delà des qualités et des mérites des coursiers et des conducteurs de chars nouvellement arrivés à Rome. On se tenait plus au courant des riches sans famille dont on convoitait l'héritage, que des affaires de la république. Tout était fatigue, tout pesait à la mollesse de ces inutiles fardeaux de la terre. Une visite à des campagnes situées à quelque distance, une chasse qui ne leur donnait d'autre peine que celle d'y assister, une promenade en bateau peint depuis le lac Averne jusqu'à Pouzzoles ou à Gaëte, surtout par une chaude journée, étaient pour eux, dit Ammien Marcellin (1), comme les grands voyages d'Alexandre ou de César. C'est ainsi que le patricien païen des derniers temps se préparait au terrible passage d'Alaric. Beaucoup de ces illustres corrompus ne croyaient plus à rien, et, pour eux, le ciel sans puissances supérieures n'était qu'un brillant désert; mais la superstition envahissait leurs âmes fermées à toute religion; ils ne se seraient pas montrés en public, ne se seraient pas lavés et n'auraient pas mangé sans avoir attentivement consulté les éphémérides pour savoir où en était la planète de Mercure, ou à quel degré du Cancer se trouvait la lune.

L'histoire contemporaine ne nous a pas laissé ignorer les moeurs du peuple, de ce peuple-roi qui manquait de chaussures. Le vin, les dés, la débauche, les spectacles, le grand cirque, voilà les joies, les passe-temps, les travaux des citoyens. Ces groupes d'oisifs en querelle remplissaient les rues, les places et les carrefours. Quelques-uns, se faisant écouter par l'autorité de la vieillesse, déclaraient la république en péril si tel conducteur de char ne sortait pas le premier des barrières et ne rasait pas la borne

la grande, l'ardente affaire qui préoccupait le

1 Ammien Marcellin, livre XXIII. — 2 Livre XXVIII.

plus la multitude, c'étaient les jeux du cirque. Ammien Marcellin avait vu les citoyens à jeun, attirés par l'odeur des viandes et les cris des femmes, semblables aux cris des paons affamés, s'avancer dans les salles sur la pointe des pieds et se ronger les doigts en attendant que les plats fussent refroidis. Le soleil de la majesté romaine ne se couchait pas dans la gloire.

De nouvelles révolutions venaient d'agiter le monde des Césars. Ce fut au mois d'août 383 que périt à Lyon le jeune empereur Gratien , l'élève d'Ausone, abandonné par ses troupes et victime de l'usurpation de Maxime; le fils de Monique se trouva donc au milieu des émotions que cette nouvelle put produire à Rome entre deux courses de chars, mais il n'en a point parlé. Trop peu belliqueux pour son armée, trop ami des catholiques pour les ariens et pour le peuple encore livré aux superstitions du polythéisme ,

Gratien, malgré des vertus rares et des moeurs douces, n'emporta pas de grands regrets; l'Eglise le pleura; les larmes les plus tendrement versées furent celles de saint Ambroise: il aimait d'une affection paternelle le jeune empereur.

L'année précédente, Gratien avait frappé un grand coup contre ce paganisme qui durait depuis onze siècles. Il avait fait disparaître de la salle du sénat la statue de la Victoire, dépouillé de leurs revenus et de leurs privilèges les pontifes, les prêtres et les vestales , et réuni au domaine impérial tous les biens appartenant aux temples. Gratien ne s'était pas ému d'une requête de Symmaque, ancien proconsul d'Afrique , requête portée au nom de la portion païenne du sénat et- contre-balancée par une supplication contraire des sénateurs chrétiens et adressée au pape Damase. On ne manqua pas d'attribuer à cette irrévérence envers les dieux la famine causée à Rome par les retards des navires d'Afrique et les habitudes imprévoyantes des administrateurs romains. Les mesures prises à l'occasion de cette famine nous laissent voir un curieux témoignage de la corruption de la ville éternelle à cette époque. Quand il fallut aviser à la diminution du nombre des bouches ; on chassa sans pitié tous les étrangers, et l'on retint les danseuses et les baladins au nombre de trois mille. Une résolution qu'inspira l'humanité du préfet de Rome fit rentrer ensuite ces milliers de bannis, mourant de faim, dans les campagnes environnantes. Symmaque fut un opiniâtre défenseur des dieux; il s'entêta à plaider leur cause dans ses fonctions comme le professeur Libanius dans sa chaire, ce qui ne prouve pas un bien pénétrant génie. Devenu préfet de Rome en 384, il reprit son oeuvre de réhabilitation polythéiste et adressa en faveur de l'autel de la Victoire un plaidoyer aux empereurs Valeritinien II, Théodose et Arcadius. Cette nouvelle requête, assez éloquente , fut victorieusement réfutée par saint Ambroise. Valentinien, à qui seul elle avait été présentée , n'en tint aucun compte. Symmaque finit par expier dans l'exil sa persévérance intempestive , et peut-être aussi ses relations suspectes avec l'usurpateur Maxime. Celui-ci régnait sur la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, en attendant le châtiment que lui réservaient les armes de Théodose. Le reste de l'empire d'Occident demeurait soumis à l'impératrice Justine et à son fils Valentinien.

Lorsque Augustin toucha aux sept collines, le monde romain, sous le coup des menaces des Barbares, respirait protégé par Théodose. La gloire du jeune Gratien , c'est d'être allé chercher dans sa retraite le fils d'un homme faussement accusé , injustement condamné à mort par ses propres ordres; c'est d'avoir compris que cette capacité, alors oisive , pouvait seule tenir tête aux dangers présents ; c'est de lui avoir donné le sceptre de l'empire d'Orient pour prix d'une rapide victoire aux bords du Danube sur les Goths et les Sarmates. Théodose, ce Trajan des derniers temps de l'empire romain, capitaine habile, réformateur courageux, grande âme qu'on s'étonna de trouver cruelle, contint les Goths durant tout son règne. En recueillant l'héritage de Valens, il s'était vu souverain d'un vaste pays inondé de Barbares; les Barbares avaient fait silence devant le nom de Théodose. Damase , successeur de Libère, occupait depuis dix-sept ans la chaire de SaintPierre. La papauté, ce pouvoir nouveau qui devait survivre à tant d'autres pouvoirs, commençait à grandir; les Césars ne se sentaient plus chez eux à Rome, en présence de cette souveraineté religieuse, qui s'étendait de plus en plus sur le monde. Les intrigues séditieuses de l'antipape Ursin avaient troublé le pontificat de Damase, marqué par plusieurs conciles et par le rétablissement d'une sévère discipline dans le clergé de Rome. Saint Jérôme, alors âgé de cinquante-deux ans, remplissait auprès de Damase les fonctions de secrétaire ; il l'a appelé le docteur vierge de l'Eglise vierge. Le vieux (10) Damase étant mort peu de temps après, Jérôme s'éloigna de Rome où sa laborieuse vie se trouvait en butte à des passions jalouses; il est intéressant de remarquer qu'Augustin aurait pu, à cette époque, faire connaissance avec le savant docteur qu'il ne devait plus rencontrer dans la suite de ses jours.

Aux années dont nous parlons, de temps en temps on entendait dire que telle ou telle des illustres familles qui remplissaient Rome de leur magnificence et de leur orgueil, venait tout à coup d'embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, et que leurs trésors avaient servi à des églises, à des fondations pieuses, à des aumônes. Rome offrait un curieux spectacle dont Augustin fut assurément frappé, mais dont il n'a rien dit pour la postérité. Les quatre cent vingt sanctuaires païens de l'ancienne maîtresse des nations étaient presque tous déserts , et si les statues des dieux subsistaient encore, on pouvait les prendre pour des suppliants qui imploraient de la pitié du monde un peu de vie et d'honneur. Au milieu de cette société romaine dont nous avons peint la corruption et les suprêmes orgies, à côté de ces temples où de rares adorateurs venaient assister en quelque sorte à l'agonie des dieux, on voyait des hommes, détachés des biens fragiles, vivre

entre eux sous un régime de vie inconnu à l'ancien monde; leurs jours s'écoulaient dans la prière, le travail et les plus dures austérités. On rencontrait des communautés d'hommes et des communautés de femmes. Augustin les avait visitées avec une respectueuse admiration. Il en a parlé dans son livre des Moeurs de l'Eglise catholique, dont nous aurons à nous occuper plus tard. Quel contraste entre la vie de ces hommes évangéliques, de ces vierges et de ces veuves, et la vie de ces patriciens débauchés se roulant dans la fange des plaisirs les plus immondes !

Au milieu de l'agonie des dieux, le génie chrétien s'était fait sentir aux pauvres de la ville éternelle, par une oeuvre qui avait honoré Valentinien, en 368'. Un habile médecin, établi dans chacun des quatorze quartiers de Rome, et entretenu aux dépens du trésor public, était chargé de secourir les indigents malades. Le décret impérial permettait aux médecins d'accepter des malades guéris un témoignage de reconnaissance, mais défendait d'exiger ce que la peur avait pu promettre avant la guérison.

1 Lebeau, Histoire du Bas-Empire; livre XVII.

On donnait au concours ces places de médecins qui venaient à vaquer, et le mérite seul décidait de l'élection.

Ainsi allaient Rome et l'empire en 383. Augustin, logé chez un auditeur des manichéens, tomba malade en arrivant. Alype, son ami et soi! disciple, l'avait suivi; son tendre dévouement contribua, sans doute, à la prompte guérison du fils de Monique. En attendant d'autres lumières, Augustin tenait encore à certains points du manichéisme; il fréquentait à Rome les auditeurs, les saints et les élus de la secte. Dans l'état où l'avaient laissé ses mécomptes avec les manichéens, son désespoir le ramenait parfois à l'opinion des philosophes académiciens, qui refusaient à l'homme le pouvoir de s'élever à la connaissance d'aucune vérité. La principale cause des erreurs d'Augustin , c'est qu'il ne pouvait pas concevoir qu'il existât quelque chose hors des corps. Les manichéens attaquaient dans les saintes Ecritures des passages dont la défense lui paraissait impossible; quelquefois il éprouvait le désir d'en conférer avec quelque chrétien versé dans l'étude des livres saints. A Carthage, Augustin avait entendu sur ce point un certain Helpidius, dont les discours firent quelque impression sur son esprit. Pour échapper aux réponses d'Helpidius, les sectaires disaient que lés livres du Nouveau Testament avaient subi des altérations; mais ils ne pouvaient pas produire un exemplaire de ces livres tels qu'ils devaient être avant cette prétendue falsification.

Les élèves de rhétorique ne manquèrent pas à Augustin. Les désordres des écoles de Carthage ne se montraient point dans les écoles de Rome'; toutefois la bassesse remplaçait ici la turbulence. Souvent il arrivait que les écoliers romains se concertassent entre eux pour priver leur maître de son salaire, et déserter en ruasse ses leçons. Augustin sentait un profond mépris pour ces façons d'agir; il passa vite du mépris au dégoût, et lorsqu'il sut que la ville de Milan avait demandé à Symmaque, préfet de Rome, un professeur de rhétorique , il sollicita et obtint cet emploi. Symmaque, pour s'assurer de la capacité d'Augustin , lui proposa le sujet d'un discours, que le candidat prononça devant lui. Le défenseur des vieilles divinités romaines ne se doutait pas que ce

1 Les traditions de Rome n'ont pas oublié le lieu on saint Augustin enseigna la rhétorique; la place présumée est marquée par l'église de Santa Maria della scuola graeca.

jeune professeur de rhétorique, dont il savait à peine le nom, porterait le dernier coup aux dieux, clouerait dans le sépulcre l'ancien monde païen, et, par-dessus cette immense tombe, ferait resplendir la croix, symbole prophétique des plus belles destinées !

Augustin arriva à Milan avec son cher Alype à la fin de l'année 384. Il se présenta à l'évêque, dont la renommée remplissait le monde. Ambroise dispensait alors cette parole divine, « pur froment qui nourrit et fortifie l'homme, parfum qui l'embellit et lui donne la joie, vin qui l'enivre sans altérer sa raison (1). » Saint Ambroise reçut Augustin avec une paternelle bonté; le professeur de rhétorique (2) aima tout d'abord le grand -évêque. Il se montrait assidu à écouter ses discours au peuple, non point dans l'intention de profiter des enseignements chrétiens, mais pour juger de l'éloquence du pontife. Le souvenir de Fauste lui revint à l'esprit comme terme de comparaison avec saint Ambroise; le célèbre discoureur manichéen possédait plus que l'évêque de Milan la grâce du langage; mais entre les deux hommes nulle comparaison n'était possible pour la solidité du raisonnement, la profondeur des idées et l'étendue du savoir.

Saint Ambroise avait été choisi pour ouvrir à Augustin la voie qui mène à Dieu. Une sorte de curiosité littéraire, le seul désir d'entendre une éloquente parole, conduisait Augustin aux discours du grand évêque; peu à peu le charme de la forme faisait accepter le fond des choses, et la vérité pénétrait dans ce coeur qui n'espérait plus la découvrir. Le professeur de rhétorique de Milan rompit tout reste de relation avec le manichéisme, et se mit au rang des catéchumènes. C'est dans cette situation nouvelle que Monique trouva son cher Augustin , lorsque, après l'avoir longtemps suivi de loin depuis son départ d'Afrique, elle le joignit enfin à Milan. De quel triste poids Monique sentit son âme délivrée! elle n'avait cessé de pleurer Augustin nuit et jour comme s'il eût été mort, mais cependant comme un mort que Dieu devait ressusciter, le portant dans le fond de sa pensée ainsi que dans un cercueil, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rendre à la vie le fils de la veuve. Elle dit au catéchumène bien-aimé qu'elle espérait le voir fidèle enfant de l'Église,

1 Ps. 103, V. 15, 16.

2 Le lieu où l'on croit que saint Augustin enseigna la rhétorique à Milan se nomme Cathedra S. Augustini.

avant qu'elle sortît de ce monde. La pieuse mère écoutait avec ravissement les discours de saint Ambroise, et l'aimait en songeant que la situation meilleure de son fils était l'oeuvre de sa parole. Il fallut toute l'affectueuse vénération qu'elle portait à saint Ambroise pour renoncer à la pieuse coutume d'apporter aux tombeaux des saints du pain, du vin, des viandes apprêtées, offrandes destinées aux pauvres. Cette coutume avait été supprimée à Milan à cause de sa ressemblance avec les pratiques superstitieuses des païens.

Tandis qu'il se faisait dans l'âme d'Augustin un heureux travail de vérité, avec quelle joie il se serait entretenu avec l'homme dont la parole l'avait remué ! Combien eussent été précieuses des réponses aux questions que le nouveau catéchumène s'adressait nuit et jour à lui-même ! Mais le mouvement des affaires épiscopales rendait saint Ambroise inaccessible aux désirs secrets d'Augustin. Ne pouvant répandre ses inquiétudes dans le sein de l'évêque, il était réduit à l'entendre seulement le dimanche, lorsqu'il expliquait à son peuple la foi chrétienne. Augustin le trouvait souvent dans sa chambre (car elle était ouverte.à tout le monde), occupé à de sérieuses lectures; les yeux de l'évêque parcouraient les pages du livre : sa langue était muette, sa bouche fermée : son coeur seul s'ouvrait pour comprendre et retenir. Augustin, en entrant dans la chambre de saint Ambroise, s'asseyait en silence; après l'avoir longtemps contemplé sans oser l'interrompre, il se retirait sans rien dire. Il n'est pas de scène plus intéressante, plus touchante que la vue du jeune Augustin , le futur docteur de l'Église, encore livré aux agitations du doute, entrant à pas discrets et la bouche close dans la chambre de saint Ambroise, attachant de respectueux

regards sur le grand évêque absorbé par une lecture grave , et bientôt après sortant en silence sans avoir osé troubler d'un mot le recueillement du pontife.

Les manichéens donnaient au Dieu des catholiques, créateur éternel, des formes humaines, par la raison que ce Dieu des chrétiens avait fait l'homme à son image. Augustin apprit avec joie que l'Église ne prêchait rien de pareil. Il connut alors que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Dans la crainte d'admettre de fausses croyances, le catéchumène africain hésitait à accepter la foi ; cependant il inclinait à donner la préférence à l'Église catholique. Le

(12) principe chrétien qui ordonne d'abord de croire lui paraissait conforme à beaucoup de choses humaines universellement acceptées.

Un jour, qu'il se préparait à prononcer un panégyrique de l'empereur, qui devait être pour lui une occasion de débiter beaucoup de mensonges (1), l'esprit tourmenté d'une fièvre brûlante, il traversait avec quelques amis une rue de Milan; il aperçut un pauvre mendiant qui, après avoir bu plus qu'il ne fallait, s'égayait et se divertissait de manière à paraître l'homme le plus heureux du monde. Augustin faisait observer à ses amis que le but de tant de pénibles travaux auxquels il se livrait, c'était d'arriver à une joie sans mélange comme celle du mendiant qui avait acheté une félicité passagère au prix de quelques petites pièces de monnaie obtenues de la charité publique. Augustin répétait à ses amis qu'il ne trouvait que trouble, fatigue, déception et misère dans son état; il aimait surtout à verser son ennui dans les coeurs d'Alype et de Nébride ; ce dernier, originaire de Carthage, avait quitté son pays, ses biens et sa mère, pour aller à Milan vivre avec Augustin, et chercher avec lui la vérité et la sagesse.

Augustin et ses amis, au nombre de neuf, formèrent le projet d'une vie commune, afin de mieux s'adonner à la philosophie. Le riche Romanien entrait dans ce dessein; mais plusieurs de ces jeunes gens étaient mariés, les autres désiraient prendre femme, et la difficulté de placer les femmes dans l'association philosophique fit évanouir ce plan.

En 385, au milieu de ses derniers efforts pour atteindre la vérité, Augustin aimait encore la terre; son penchant pour le mariage et pour la gloire du monde lui restait au coeur; il voulait arriver à ces deux choses, et après cela il aurait vogué à pleines voiles et de toute l'étendue de ses forces vers le port assuré pour s'y tenir en repos 1. Le mariage et l'étude de la sagesse ne lui semblaient pas incompatibles. Il songea donc à se marier; on éloigna la femme à laquelle il demeurait attaché depuis plusieurs années, et qui était un obstacle à l'union projetée avec une jeune fille non encore nubile. L'ancienne amie d'Augustin reprit le chemin de l'Afrique, laissant auprès de lui Adéodat, le fils né d'un commerce illégitime; elle se consacra à Dieu et fit vœu de passer dans la continence le reste de ses jours. Quant à Augustin, il avait encore

1 Livre de la Vie bienheureuse.

deux ans à attendre pour que sa fiancée fût en âge de se marier; ce temps lui parut long; il forma avec une autre femme une liaison nouvelle : c'était le dernier triomphe de la terre dans ce coeur où Dieu allait bientôt établir définitivement son empire !

Son esprit avait accepté les principales vérités de la religion catholique; mais la question de l'origine du mal était un abîme où il se perdait toujours. Il ne tenait plus compte des deux principes des manichéens, et disait avec Nébride : Si Dieu est incorruptible et inviolable, c'est-à-dire s'il est Dieu, le mauvais principe

ne peut rien contre lui, ne peut pas lui nuire; et si le mauvais principe est impuissant à nuire à Dieu, il est absurde de supposer un combat, un duel éternel. — L'argument était sans réplique. Le manichéisme n'avait plus prise sur Augustin; mais convaincre de fausseté le manichéisme, ce n'était pas encore trouver la vérité. Son intelligence souffrait d'horribles tourments dans l'enfantement du vrai; les angoisses qu'il laissait entrevoir à ses plus intimes amis étaient à peine comme l'ombre des réalités désolantes qui le déchiraient. Son âme roulait en de sombres tempêtes.

Le cours de rhétorique lui prenait ses matinées; il n'avait ni lé temps de lire ce qu'il croyait de nature à éclairer son entendement, ni argent pour acheter les livres, ni amis qui pussent les lui prêter. Enfin il lut Platon dans une traduction latine de Victorin, professeur de rhétorique à Rome, et, sur les ailes de ce beau génie, il s'élança vers les régions purement spirituelles qu'il avait tant de peine à comprendre, et dans ces hauteurs éternelles où se déploie la nature infinie de Dieu. Le spiritualisme lui était enseigné en même temps dans les sermons de saint Ambroise et dans les discours de Manlius Théodorus qui fut consul en 399. Les livres des platoniciens préparaient Augustin à la. connaissance de l'Évangile.

Enfin, de degré en degré il arrive à la vérité, à ce qui est. Il reconnaît que tout ce que Dieu a fait est bon. Il n'y a rien dans l'univers qui soit mauvais de sa nature. Le faux n'existe pas. Le faux n'est autre chose que notre ignorance, ou plutôt le faux, c'est la chose dont nous disons qu'elle est lorsqu'elle n'est pas. Le péché n'est pas une substance, mais la volonté déréglée d'une âme qui s'éloigne de Dieu. Toutes ces vérités saisirent fortement l'esprit d'Augustin. Il reconnut et aima les invisibles beautés du (13) Créateur dans les beautés de ses ouvrages. Il apprit à connaître le Verbe (logos) de Platon, mais il ne reconnaissait pas encore le Verbe fait chair, le Verbe fait humble et pauvre, et attaché à une croix. Augustin ne comprenait pas Jésus-Christ, parce qu'il ne comprenait pas l'humilité. Les livres des platoniciens, quoiqu'ils fussent plus avancés que Platon lui-même, ne la lui avaient point apprise. Ils lui avaient enseigné où il fallait aller, mais non point par quelle voie 1. La philosophie profane, dans ce qu'elle eut de plus parfait, fut comme une hauteur sublime d'où l'on apercevait la lointaine patrie de la paix et de la lumière, mais d'où l'on ne découvrait pas un chemin pour y parvenir. C'est Jésus-Christ qui est la voie; Augustin l'ignorait encore. Il vit pour la première fois, dans les Epîtres de saint Paul, que la lumière divine nous aide à connaître la vérité, et que l'homme, précipité dans la mort par une primitive déchéance, ne peut en sortir que par le secours divin. Saint Paul semble emporter Augustin dans un nouveau voyage aux cieux pour lui montrer l'éternelle demeure du vrai.

L'effet produit sur Augustin par saint Paul fut autrement complet et décisif que la lecture de Platon. « Le plus savant des Pères de l'Eglise, dit Fléchier a, devait être la conquête du plus savant des apôtres. »

L'âme d'Augustin était trop pleine; il fallait que la charité du prêtre chrétien en recueillît les débordements sacrés. Augustin s'ouvrit à Simplicien, le père spirituel d'Ambroise, et plus tard son successeur dans le siège épiscopal de Milan. Le saint vieillard lui raconta la conversion du professeur Victorin; rien n'était plus propre à l'intéresser. Pontitien , personnage considérable, fort en crédit à la cour de l'empereur, et déjà chrétien, visitant un jour son compatriote Augustin, trouva sur sa table les Epîtres de saint Paul, et en fut joyeux. Pontitien raconta à Augustin et à ses amis la vie de saint Antoine, qui leur était inconnue, et le trait de deux officiers de l'empereur qui, ayant lu par hasard les saintes merveilles du solitaire du mont Colzim, résolurent tout à coup de se donner exclusivement à Dieu. Ces deux officiers étaient jeunes et sur le point de se marier ;

1 ... Discernerem atque distinguerem quid interesset inter prsesumptionem et confessionem; inter videntes qub eundum sit nec videntes qua, et viam ducentem ad beatificam patriam, non tantum cernendam sed et habitandam. Confess., livre VII, chap. 10.

2 Panég. de saint Augustin.

leurs fiancées, touchées de leur exemple, consacrèrent à Dieu leur virginité. Ces récits frappèrent beaucoup Augustin. Un combat terrible s'engage dans son âme, entre sa volonté spirituelle et sa volonté charnelle, entre cette portion de lui-même qui s'élevait en haut, et cette autre portion de lui qui retombait constamment sur la terre.

L'abîme du coeur humain se montre à nous dans les étonnantes peintures qu'Augustin trace de lui-même dans ses Confessions (1). Le spectacle d'Augustin se débattant dans sa chaîne est une des plus belles et des plus profondes études qui aient été faites. Augustin demeure attaché aux bords de l'abîme de ses anciennes misères, et y reprend haleine; puis, peu à peu, il se rapproche du bien vers lequel il tend péniblement les bras. A mesure qu'il est près d'atteindre le but, il se sent comme saisi de terreur par la pensée qu'il faut mourir à l'ancienne vie pour renaître dans l'amour du bien. Cette pensée ne le faisait pas reculer, mais il demeurait en suspens. Les folles vanités, ses amies d'autrefois, le tirant, pour ainsi parler, par le vêtement de sa chair, semblaient lui dire : « Vous nous abandonnez donc? » Les furtives attaques des petites choses humaines parvenaient ainsi à ralentir la marche d'Augustin; il traînait les derniers anneaux d'une chaîne qui allait se briser.

Quelles saintes et solennelles heures que celles d'Augustin, passées dans le jardin de la maison qui était sa demeure à Milan, heures d'angoisses profondes où il n'avait pour témoin que son ami Alype ! Celui-ci attendait en silence le dénoûment de ce grand drame du coeur d'un homme de génie. Le violent orage intérieur amena une pluie abondante de larmes. Pour pleurer en liberté, Augustin se leva et s'éloigna d'Alype; il alla se jeter à terre sous un figuier, et se mit à fondre en larmes et à pousser des gémissements religieux. Tout à coup d'une maison voisine sort comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon, qui disait en chantant et répétait ces paroles : « Prenez et lisez, prenez et lisez. »

« Je changeai soudain de visage, dit Augustin (2), et je me mis à chercher attentivement en moi-même si, dans certains jeux, les enfants n'avaient pas coutume de chanter quelque chose de semblable; il ne me souvenait pas de l'avoir jamais entendu. Arrêtant alors

1 Livre VIII, chap. 9 et suiv. — 2 Confess. livre VIII, chap. 12.

le cours de mes pleurs, je me levai, ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un ordre divin d'ouvrir le livre des Ecritures, et d'y lire le premier chapitre que je trouverais. J'avais entendu qu'Antoine étant entré dans une église nu moment où on y lisait ces paroles de l'Evangile : Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et après cela, venez et suivez-moi, les reçut comme un avertissement particulier du ciel, et se convertit. Je retournai donc précipitamment au lieu où Alype était demeuré assis. C'est là que j'avais laissé le livre «de l'Apôtre, lorsque je m'étais éloigné de cette place. Je le pris, je l'ouvris, et je lus en silence le chapitre sur lequel mes regards se portèrent d'abord : Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté de la débauche, ni dans un esprit de contention et de jalousie; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'ayez pas l'amour de votre chair jusqu'à la livrer aux sensualités. Je n'en voulus pas lire davantage; il n'en était pas besoin; car à peine eus-je achevé ce passage, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres de mes doutes. Puis ayant marqué cet endroit du livre du doigt ou de je ne sais quel autre signe, je le fermai, et avec un visage paisible j'appris à Alype ce qui m'était arrivé. Je ne savais pas ce qui se passait en lui dans ce moment, et voici comment il me le découvrit. Il désira voir ce que je venais de lire, je le lui montrai; il porta ensuite son attention au delà de ce passage, j'ignorais ce qui suivait. Or, on lisait ces paroles : Recevez celui qui est faible dans la foi; il se les appliqua et s'en ouvrit à moi. Il se trouva tellement fortifié par ces avertissements, que, sans trouble ni hésitation, il s'associa à moi dans un tranquille et pieux dessein si bien conforme à ses mœurs, depuis longtemps plus pures que les miennes.

Nous allons trouver ma mère; nous lui apprenons l'événement, elle se réjouit; nous racontons comment il s'est passé, elle tressaille et triomphe, etc. »

La scène sous le figuier achève merveilleusement la transformation orageuse de l'âme d'Augustin : l'imagination ne conçoit rien de plus frappant dans l'histoire des sentiments humains et des révolutions du coeur.

Augustin venait de rompre avec toutes les espérances du siècle ; sa mère, qui recevait le prix de ses larmes et de ses oraisons, obtenait plus qu'elle n'avait souhaité. Le prophétique songe de Monique s'était accompli.

Le voilà donc en possession de la vérité, cet admirable jeune homme, qui l'avait si longtemps et si ardemment cherchée ! Le voilà au port, ce hardi navigateur sans boussole, après avoir inutilement exploré tant de plages, doublé tant de caps, subi le choc de tant de vagues orageuses ! Il entre enfin dans la vérité , dont les flots bleus et purs n'ont jamais connu ni agitation ni naufrage; Dieu lui-même se peint dans la radieuse et calme immensité de cet océan du vrai, et toute intelligence qui aborde ce rivage est inondée de félicités inconnues à la terre.

Pascal, ce ferme et sublime esprit qui chercha la vérité avec des gémissements comme le fils de Monique, et dont les Pensées portent la trace d'une profonde étude de saint Augustin , a écrit ces mots : « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur. »

Augustin vient de trouver ce libérateur qu'invoquait son cœur brisé.

CHAPITRE TROISIÈME. Retraite d'Augustin à Cassiacum, aux environs de Milan; peinture de sa vie avec sa famille et ses amis ; les trois livres contre les académiciens. (Du mois d'août 386 à la fin de décembre de la même année.)

La conversion d'Augustin (1) avait eu lieu au commencement du mois d'août; il était alors âgé de trente-deux ans moins deux mois. Le temps des vacances approchait. Augustin ne voulant plus se mettre en vente, après avoir été racheté par Jésus-Christ (2), résolut de renoncer à sa profession de rhéteur; il décida qu'il se séparerait de ses élèves à la prochaine clôture des écoles. D'ailleurs, le travail excessif de ses leçons publiques durant l'été avait beaucoup affaibli sa poitrine; il ne respirait qu'avec une grande difficulté; il éprouvait des douleurs qui lui faisaient craindre une atteinte aux poumons. L'état de sa santé devenait une excuse légitime pour abandonner le professorat à Milan. Verecondus, ami d'Augustin, s'était affligé d'une détermination qui lui offrait en perspective une séparation cruelle; sa femme était chrétienne, mais lui-même ne l'était point encore, et, dans la situation nouvelle d'Augustin, il ne voyait que la douleur de perdre un tel ami. Cependant Verecondus désira mêler quelque douceur au dernier séjour d'Augustin en Lombardie; il avait une maison de campagne à Cassiacum, aux environs de Milan; il la mit à la disposition d'Augustin et de ses amis, pour tout le temps que le fils de Monique passerait encore dans le pays de Milan. Verecondus mourut chrétien quelque temps après; saint Augustin, dans ses Confessions, espère que Dieu, pour payer Verecondus du paisible asile offert avec une amitié si généreuse, l'aura fait jouir des joies et du printemps éternel de son paradis (3).

1 La conversion de saint Augustin et celle de saint Paul sont les deux seules conversions dont l'Eglise célèbre la mémoire.

2 Confess., livre IX, ch. 2.

3 Fidelis promissor, reddes Verecundo, pro cure illo ejus Cassinco, ubi ab a'stu seculi requievimus in te, ammnitatem sempiterne virentis paradisi tai, etc. Confess., liv. ix, ch. 3. Nous rectifions ici le nom de la maison de campagne où s'était retiré saint Augustin avec ses jeunes amis. Ce n'est pas Cassiciacum, comme l'ont écrit les Bénédictins d'après les manuscrits qu'ils ont suivis, mais c'est Cassiacum, comme on le voit dans les manuscrits de la bibliothèque ambroisienpe et dans les écrivains milanais. Lorsqu'il s'agit d'un nom de lieu aux environs de Milan, les témoignages du pays même méritent une préférence absolue. Ce point est parfaitement éclairci dans un opuscule du savant abbé Bivaghi, docteur de la bibliothèque ambroisienne.

Lorsque les vacances, qui arrivaient au temps des vendanges, furent passées, Augustin fit savoir à la jeunesse de Milan qu'il ne lui était plus possible de continuer l'enseignement de la rhétorique, et commença dans la solitude de Cassiacum une vie de paix et de contemplation. Il réalisait pour quelques mois le rêve d'une vie commune avec des amis de son choix, rêve philosophique et tendre qu'il avait fallu abandonner. Augustin avait pour compagnons de solitude sa mère, son fils Adéodat, son frère Navigius, ses parents Lastidien et Rustique, ses amis Alype, Licentius et Trigetius. Il ne se levait qu'au jour, selon la coutume d'Italie, faisait sa prière, et ensuite se promenait avec ses amis. La petite troupe, qui formait comme une jeune académie, allait fréquemment s'asseoir au pied d'un arbre, dans un pré voisin. Quand le temps ne permettait point la promenade ni la station accoutumée dans la prairie, Augustin et ses amis se réunissaient aux bains; ils y trouvaient une salle, et s'y livraient librement aux entretiens philosophiques. Ces entretiens, dont Augustin était l'âme et l'inspiration, se prolongeaient jusqu'à la nuit. La jeune académie quittait les bains pour aller souper. Midi était l'heure du dîner. La sobriété régnait dans les repas; on apaisait la faim sans diminuer la liberté de l'esprit. Augustin ne se couchait qu'après avoir prié Dieu; des réflexions, des méditations longues et profondes précédaient presque toujours son sommeil. Ses disciples, Licentius et Trigetius, avaient leur lit dans sa chambre; il veillait sur eux avec une vive affection

; leur gaieté de vingt ans lui plaisait; elle était pour lui une distraction et une (16) joie. Il semble que Licentius, le fils de Romanien, ait été l'objet de la prédilection particulière d'Augustin; il était alors catéchumène. « Augustin, dit saint Paulin, l'avait porté dans son sein et l'avait nourri dès son enfance du lait de la science des lettres. » Licentius aimait passionnément la poésie et faisait des vers. Augustin accordait chaque jour aux deux jeunes disciples la lecture de la moitié d'un chant de Virgile. Monique, qui était non-seulement une sainte mère, mais une femme d'un esprit pénétrant, se mêlait parfois aux réunions philosophiques de la prairie ou des bains. Il y avait quelque chose d'infiniment doux et tranquille, quelque chose de véritablement antique dans cette société de Cassiacum. Tout s'écrivait dans les entretiens, chacun payait de son esprit, et apportait le produit instantané ou réfléchi de sa pensée. De jeunes et ardentes intelligences s'essayaient à déployer leurs ailes pour monter à Dieu; Augustin les soutenait ou les dirigeait dans leur vol; pour leur apprendre à fendre l'air, il s'élevait devant eux comme l'aigle avec ses aiglons.

Avant d'aller plus loin, il nous faut tenir compte d'un fait qui frappa très-vivement l'esprit d'Augustin. Dans le premier temps de son séjour à Cassiacum, il fut saisi d'un mal de dents si violent, qu'il lui était impossible de parler. Augustin écrivit sur des tablettes une prière à ses amis, pour qu'ils voulussent bien demander au Seigneur de le délivrer de ses horribles souffrances. A peine eurent-ils mis le genou à terre, que les douleurs d'Augustin disparurent. Celui-ci fut épouvanté du prodige.

Des conférences de Cassiacum naquirent des ouvrages qu'on lit encore avec beaucoup de fruit et de ravissement : les discours d'Augustin et d'Alype sont reproduits tels qu'ils sortirent de leur bouche; quant aux paroles des autres interlocuteurs, Augustin s'est borné à la seule expression du sens. Nous devons nous arrêter en détail à ces livres, qui sont comme les mémoires philosophiques d'Augustin après sa conversion; il est là, en scène avec ses amis, et nous le voyons, nous l'entendons, nous le comprenons dans tout le naturel de son génie. Cette époque de la vie de saint Augustin présente un très-grand charme, un inexprimable intérêt. Une appréciation des ouvrages composés à Cassiacum nous fera, du reste, mieux pénétrer dans son âme, nous révèlera plus parfaitement sa situation morale un peu avant et après sa conversion, et, enfin, nous introduira au sein des régions philosophiques, où il a jeté tant de flots de lumière.

Nous tomberions dans une confusion extrême, si, en rendant compte de ces ouvrages, nous nous soumettions à l'ordre rigoureux de leur composition. Ce fut dans le court intervalle du premier au second livre contre les philosophes académiciens, qu'Augustin composa le Traité de la Vie bienheureuse; Alype se trouvait en ce moment à Milari. Les deux livres de l'Ordre suivirent immédiatement le Traité de la vie bienheureuse. Nous parlerons donc successivement de ces divers ouvrages.

Expliquons d'un mot la dénomination d'académicien. C'est ainsi qu'on appelait les philosophes, espèce de faux platoniciens, qui niaient la possibilité d'arriver à la vérité. Ils se donnaient pour chefs Arcésilas, fondateur de la seconde académie, et (éloquent Carnéade, fondateur de la troisième. Le fils de Monique nous fera voir que le prétendu scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade fut une simple précaution que ne voulurent pas comprendre les esprits indolents, faibles ou corrompus. Les philosophes du désespoir avaient été combattus par Cicéron; quatre siècles après, Augustin entrait dans la voie chrétienne en démolissant un système si contraire à la nature de l'homme et si injurieux au Créateur.

Les trois livres contre les académiciens sont adressés à ce Romanien qui nous est déjà bien connu.

Dans le commencement du premier livre, nous trouvons ces pensées

Peut-être ce qu'on appelle communément la fortune (1) n'est que le gouvernement de je ne sais quel ordre secret, et ce qui porte le nom de hasard dans les choses humaines, ce sont des événements dont on ne découvre ni la cause ni la raison : il est certain qu'il n'arrive rien de bien ou dé mal à chaque partie de l'univers, qui ne trouve son harmonie dans le tout.

L'esprit attaché aux choses mortelles ne pénètrera point dans le port de la sagesse, à moins que le vent du malheur ou que quelque coup favorable ne l'y pousse. Augustin rappelle à Romanien que les piéges humains auraient eu le pouvoir de le retenir encore, sans la douleur de poitrine qui le contraignit de quitter son école d'éloquence à

1 Saint Augustin, dans la Revue de ses ouvrages (livr. I, n. 4), s'est reproché le mot de fortune comme une expression peu chrétienne.

Milan; cette douleur fut le coup de la fortune qui le conduisit dans le sein de la vraie philosophie. « C'est elle, dit Augustin à son ami de Thagaste, qui, dans le loisir où je me trouve et que nous avons tant souhaité, me nourrit et me réchauffe; c'est elle qui m'a tiré de la superstition (le manichéisme) dans laquelle je vous avais précipité avec moi. Elle enseigne et avec raison que tout ce qui est visible à des yeux mortels, que tout ce qui frappe les sens (extérieurs (1)) ne mérite pas le moindre culte, et n'est digne que de mépris; elle promet de montrer clairement le Dieu véritable et inconnu, et déjà, comme à travers des nuées lumineuses, elle daigné nous le faire entrevoir.»

Augustin propose pour modèle à Romanien son fils Licentius lui-même; à tout âge on peut sucer les mamelles de la philosophie, et puiser dans le fleuve profond de la sagesse qui coule toujours.

La discussion va mettre aux prises les disciples d'Augustin. Trigetius, dont nous avons à peine prononcé le nom, avait passé quelque temps dans les emplois militaires, comme pour y laisser les manières incultes et sauvages que donnent les premiers éléments de l'école. Il avait été ensuite rendu à ses amis, plus ardent que jamais dans le goût des sciences humaines. La lecture de l'Hortensius de Cicéron, qui frappa si vivement l'esprit d'Augustin à Carthage, avait préparé ses jeunes amis à l'étude de la sagesse.

Augustin leur pose cette question: Sommesnous obligés de connaître la vérité?

Tous répondent affirmativement.

Augustin ajoute: Si nous pouvions être heureux sans la vérité , serait-il nécessaire de la connaître ?

Alype ne se mêlera point à la dispute, il sera un des juges. Trigetius ; répondant à la seconde question d'Augustin, dit que si nous pouvons parvenir au bonheur sans la vérité, nous n'avons pas besoin de la chercher. Licentius pense que nous pouvons être heureux en cherchant la vérité. Navigius, frère d'Augustin, est de l'avis de Licentius; peut-être, ajoute-t-il, que vivre heureusement , c'est passer la vie à chercher la vérité.

Augustin définit la vie heureuse, «Ia vie conforme à ce qu'il y a de meilleur et de plus

1 Saint Augustin, dans la Revue de ses ouvrages, distingue, au sujet de ce passage, des sens intérieurs.

parfait dans l'homme: » or il n'est rien de plus excellent dans l'homme que cette partie de l'âme à laquelle il est si juste que tout le reste obéisse; cette partie de l'âme, c'est la raison.

La question se réduit à deux opinions parmi les jeunes disciples d'Augustin: d'après les uns, la découverte de la vérité est une condition pour le bonheur; d'après les autres, il suffit de la chercher. — C'est là une grande chose, leur dit le maître. — Si la chose est grande, répond Licentius, elle demande donc de grands hommes. — Ne cherchez pas, surtout dans cette retraite, reprend Augustin, ce qu'il serait si difficile de trouver en tout pays; mais plutôt expliquez-nous comment vous avez pu dire cela sans témérité et quelle est sur ce point votre pensée. Quand les petits s'appliquent aux grandes choses , elles les font devenir grands. —

Licentius, défenseur des Académiciens, invoque à l'appui de sa cause cette parole de Cicéron : «Celui qui cherche la vérité est heureux, quand même il ne parviendrait pas à la découvrir. » Nous trouvons dans la bouche du fils de Romanien cette belle pensée; La vertu dans l'homme est quelque chose de divin. — Trigetius soutient l'opinion contraire aux Académiciens; pour être heureux, il faut être sage et parfait; or chercher, ce n'est pas un état de perfection.

Augustin résume les divers raisonnements des deux disciples en qui s'étaient personnifiées les deux opinions philosophiques, et conclut logiquement contre les Académiciens. Puisque la félicité de la vie , d'après la définition d'Augustin, est une exacte conformité à, la raison humaine, à ses instincts , à ses voeux , à ses besoins , il n'y aurait plus de bonheur possible si la raison affamée de vérité n'était pas faite pour s'en rassasier. Proclamer notre impuissance à découvrir la vérité , c'est proclamer l'inutilité des facultés qui nous séparent de la bête, c'est anéantir la plus haute, la meilleure partie de nous-mêmes. Toutefois, on ne parvient à la vérité qu'après de longs efforts et de pénibles investigations : cette recherche n'est pas sans charme pour l'intelligence. Le vrai souffre une sorte de violence de la part de l'homme qui le poursuit. La sagesse, dit Augustin , est un astre qui ne vient pas éclairer notre âme aussi facilement que la lumière du soleil éclaire nos yeux.

18

Dans le deuxième chapitre du second livre contre les Académiciens, Augustin repasse les bienfaits dont Romanien l'a comblé, et raconte les mouvements de son âme q=ui ont précédé et accompagné sa conversion. Les Confessions ne furent écrites que quatorze ans après. Ce morceau est le premier récit qu'Augustin ait fait de sa transformation religieuse; il y règne une émotion produite par la vivacité de récents souvenirs. Dans le récit net et détaillé de la conversion d'Augustin que renferment les Confessions., nous reconnaissons un homme qui s'était paisiblement rendu compte de la révolution morale par laquelle Dieu l'avait fait passer,; le morceau du deuxième livre contre les Académiciens est l'épanchement rapide, ardent et familier du cœur d'Augustin dans le cœur d'un ami. Nous le traduisons en entier.

« Pauvre enfant que j'étais, dit Augustin à Romanien, lorsqu'il me fallut continuer mes études, vous me reçûtes dans votre maison, et, ce qui vaut mieux, dans votre coeur. Privé de mon père, votre amitié me consola, vos discours me ranimèrent, votre opulence vint à mon aide. Dans notre ville même, votre affection et vos bienfaits avaient fait de moi un personnage presque aussi considérable que vous. Lorsque, sans avoir confié mon dessein ni à vous, ni à aucun des miens, je voulus regagner Carthage pour trouver une condition plus haute, l'amour de notre patrie commune (Thagaste) où j'enseignais, vous fit hésiter à m'approuver; cependant, dès que vous comprîtes qu'il n'était plus possible de vaincre le violent désir d'un jeune homme marchant vers ce qui lui paraissait meilleur, votre merveilleuse bienveillance changea l'avertissement en appui. Vous fournîtes tout ce qui était nécessaire.à mon voyage; vous qui aviez protégé le berceau et comme le nid de mes études, vous soutîntes l'audace de mon premier vol. Quand je me mis

en mer en votre absence et sans vous prévenir, vous ne vous offensâtes point d'un silence qui n'était point dans mes habitudes à votre égard, et vous demeurâtes inébranlable dans votre amitié; vous songeâtes moins aux disciples abandonnés par leur maître qu'à la secrète pureté de mes intentions.

« Enfin, toutes les joies du repos où je suis, mon affranchissement heureux des désirs superflus, des choses périssables, la liberté de mon souffle et de ma vie et mon retour à moi-même, le plaisir de chercher la vérité, le bonheur de la trouver, tout est lé fruit de vos soins, tout est votre oeuvre. La foi, mieux que la raison, m'a appris de qui vous étiez le ministre. Après vous avoir exposé les sentiments intérieurs de mon âme , et vous avoir répété que je regardais comme le sort le plus doux le loisir de se livrer à l'étude de la sagesse, et comme la plus heureuse vie celle qui s'écoulait dans la philosophie; après vous avoir fait entendre que mon existence dépendait de mon emploi de professeur, que des nécessités et des craintes vaines me retenaient, le désir d'une vie semblable à celle que je souhaitais enflamma votre coeur ; vous disiez que si vous veniez à briser les liens de ces procès importuns, vous vous hâteriez de briser mes propres chaînes en me faisant participer à vos biens.

« Vous partîtes avec le feu qui brûlait déjà dans mon cœur ; nous ne cessâmes point de soupirer après la philosophie et de penser au genre de vie qui nous plaisait tant : il y avait pourtant plus de constance que de vivacité dans nos désirs. Nous imaginions faire assez. Comme la flamme qui devait nous dévorer n'était pas encore allumée, nous trouvions excessives les faibles atteintes que nous sentions. Mais voilà que certains livres vinrent répandre sur nous les bons parfums d'Arabie, comme dit Celsinus ; aux premières gouttes de ces parfums précieux, à ces premières étincelles, il est incroyable, Romanien (la réalité est ici bien au-dessus de toutes vos obligeantes pensées), il est incroyable , dis-je , à quel incendie je fus livré tout à coup ! Honneurs, grandeur humaine, désir de la renommée, intérêt de la vie, plus rien ne me touchait; c'est en moi que je revenais sans cesse, en moi que mes courses recommençaient toujours. Je regardais en chemin, je l'avoue, cette religion qui nous fut plantée et profondément imprimée au cœur dès notre enfance : c'est elle-même qui, à mon insu, m'entraînait à elle; chancelant et tristement incertain, je saisis donc le livre de l'apôtre Paul : Ces hommes-là, me dis-je , n'auraient pas accompli d'aussi grandes choses , et n'auraient pas vécu comme ils ont vécu, si leurs écrits et leurs sentiments avaient été contraires à ce grand bien. Je lus Paul tout entier, très-attentivement et avec une grande application.

Alors, à la faveur d'un faible rayon de lumière, la philosophie se découvrit à moi , sous une forme telle que j'aurais voulu la montrer (19) non-seulement à vous, qui avez ardemment désiré voir cette inconnue, mais à votre ennemi même, à cet ennemi dont les poursuites sont peut-être pour vous d'utiles épreuves, plutôt que des empêchements. Certainement, il aurait aussitôt dédaigné, quitté les charmants jardins, les délicats et brillants banquets, les histrions domestiques, tout ce qui, jusque-là, l'avait séduit, et, pieux et doux amant, il aurait volé tout ravi vers cette beauté, etc. »

Une semaine après les entretiens renfermés dans le premier livre, la dispute recommença. Le ciel était serein et promettait un beau jour; on se leva de meilleure heure; la matinée fut employée à lire , pour le compte d'Alype , la séance philosophique qui avait eu lieu en son absence, et puis la jeune troupe retourna au logis.

Licentius, chargé de la défense des Académiciens, prie Augustin de lui expliquer, avant le dîner, tout le système de ces philosophes, afin que rien d'important dans sa cause ne lui échappe. Le maître lui répond en riant qu'il est d'autant plus disposé à satisfaire son désir, que Licentius en dînera un peu moins. « Ne vous fiez pas à cela, répond le fils de Romanien, car j'ai remarqué plusieurs personnes, et particulièrement mon père, qui ne mangeaient jamais mieux que quand leur esprit était rempli de soins et d'affaires; et, de plus, lorsque j'ai la tête bien pleine de poésie , « mon application ne met pas votre table en sûreté (1). »

Les Académiciens, d'après l'exposition d'Augustin, croyaient que l'homme était impuissant à connaître les choses qui ont rapport à la sagesse; que l'homme, cependant, pouvait être sage, que tout son devoir consistait à chercher la vérité; d'où il fallait conclure que le sage ne devait donner créance à rien. Zénon, fondateur des stoïciens, avait établi que rien n'est plus heureux que de s'en tenir à des opinions incertaines. Les philosophes décidèrent alors que, puisqu'on ne pouvait rien connaître, et que le doute

serait une honte, le sage ne devait jamais rien croire. Le soin de retenir et de suspendre son adhésion paraissait une assez grande occupation pour le sage.

Après dîner, Augustin reviendra sur ces questions.

La douceur et la magnifique sérénité de la journée invitaient à se rendre à la prairie; la place accoutumée réunit les jeunes amis; les

1 Livre II, chap. 4, Contre les Académiciens.

entretiens prirent une tournure plus forte et plus haute avec Augustin et Alype, l'un chargé de combattre les Académiciens, l'autre de les défendre.

Alype compare la vérité à Protée, qu'on veut saisir et qui échappe sans cesse ; il pense aussi que la vérité ne peut être montrée à l'homme que par une certaine intervention divine.

Alype prie Augustin de ne plus procéder par interrogation, mais de parler en un discours suivi. Augustin y consent; sa poitrine ne suffisait point à la fatigue de l'école de rhétorique; mais il ne s'agit en ce moment que de se faire entendre de quelques amis; sa santé n'en souffrira pas. La plume du secrétaire conduit et règle d'ailleurs la discussion, elle oblige de ne pas parler avec trop d'impétuosité et de chaleur, et vient ainsi au secours de la poitrine d'Augustin.

Zénon avait dit : « On ne doit accepter que ce qui ne peut avoir aucun signe commun avec la fausseté. » Là-dessus, Arcésilas soutint qu'on était incapable de rien connaître ; la proposition de Zénon devint sa règle. Mais, de deux choses l'une, ou la proposition de Zénon est vraie, et alors il existe quelque chose de vrai, ou elle est fausse , et pourquoi alors la nouvelle académie s'appuie-t-elle sur une opinion fausse? De plus, si la proposition de Zénon est fausse , on peut donc connaître des choses vraies, quoiqu'elles aient des signes communs avec la fausseté.

Augustin met en présence les opinions philosophiques de Zénon, de Chrysipe et d'Epicure, passe en revue les subtilités par lesquelles l'esprit humain peut s'abuser, et démontre qu'il est en notre pouvoir de concevoir quelque chose et de nous élever à la connaissance de la sagesse. Il montre quelles absurdités, quels périls et quels crimes naîtraient d'une doctrine tendant à ravir à l'homme le sentiment de toute réalité. Arrivé à Platon, Augustin lui donne des louanges qu'il trouva plus tard exagérées (1), car le disciple de Socrate s'est trompé sur des points très-importants. Le fils de Monique indique les deux mondes de Platon, le monde intelligible où la vérité fait sa demeure, le monde visible aux yeux, accessible aux sens; le premier est le monde véritable, le second le monde vraisemblable, tracé sur l'image du premier. Des hauteurs radieuses du premier descend la lumière qui éclaire l'âme humaine;

1 Revue des ouvrages, livre I, n. 4.

du second naissent les opinions qui troublent l'esprit des insensés. Ce qu'il y a de bon dans les actions humaines n'est qu'une imitation des vertus du monde supérieur. Voilà les enseignements que les successeurs de Platon s'étaient fait une loi de croire et même de cacher, comme des mystères importants. Arcésilas, voyant l'école du maître livrée aux doctrines de Zénon, cacha le sentiment véritable des Académiciens, et l'ensevelit comme un trésor que la postérité trouverait un jour. Il aima mieux soustraire la science à des gens dont il souffrait avec peine les mauvaises doctrines , que d'instruire des hommes indociles. De là, les extravagances attribuées à la nouvelle académie, dont Arcésilas fut le chef ; la troisième académie, qui eut pour chef Carnéade, appelait du nom de vraisemblable toute oeuvre d'ici-bas. C'était une suite de la doctrine de. Platon. On considérait les choses humaines comme une imitation des choses véritables; mais Carnéade gardait tout ce qui avait trait au monde invisible ou ne le révélait qu'à de rares amis assez élevés pour le .comprendre. Cicéron, et plus tard Plotin, firent revivre Platon dans toute sa vérité. La raison humaine ne suffisait pas pour nous délivrer de toutes nos ténèbres. Dieu abaissa l'autorité de sa divine intelligence dans un corps humain, et, par ses préceptes et ses exemples, excita les âmes et leur donna le pouvoir de regarder la céleste patrie (1).

En terminant son discours, Augustin disait : « De quelque manière que se possède la sagesse, je vois que je ne la connais -pas encore. Cependant, n'étant encore qu'à ma trente-troisième année , je ne dois pas désespérer de l'acquérir un jour ; aussi suis-je résolu de et m'appliquer à la chercher par un mépris général de tout ce que les hommes regardent ici-bas comme des biens. J'avoue que les raisons des Académiciens m'effrayaient beaucoup dans cette entreprise; mais je me suis, « ce me semble, assez armé contre elles par cette discussion. Il n'est douteux pour personne que deux motifs nous déterminent dans nos connaissances : l'autorité et la raison.

1 Cujus non solum praeceptis, sed etiam factis excitatae animae redire in semetipsas, et respicere patriam, etiam sine disputationum concertatione potuissent. Contra Acad., lib. III, cap. XIX.

Pour moi , je suis persuadé qu'on ne doit, en aucune manière, s'écarter de l'autorité de Jésus-Christ, car je n'en trouve pas de plus puissante. Quant aux choses qu'on peut examiner par la subtilité de la raison (car, du caractère dont je suis, je désire avec impatience ne pas croire seulement la vérité, mais l'apercevoir par l'intelligence (1)), j'espère trouver chez les platoniciens beaucoup d'idées qui ne seront point opposées à nos saints mystères (2). »

Il était nuit; la fin du discours d'Augustin avait même été recueillie à la lueur d'un flambeau. Les jeunes amis attendaient ce qu'Alype allait répondre; mais Alype déclara tout son bonheur d'avoir été vaincu; il vanta, avec toute l'effusion de l'enthousiasme et de l'amitié, le charme du langage, la justesse des pensées, l'étendue de la science. « Je ne saurais, disait-il, admirer assez comment Augustin a traité avec tant de grâce des questions aussi épineuses, avec quelle force il a triomphé du. désespoir, avec quelle modération il a exposé ses convictions, avec quelle clarté il a résolu d'aussi obscurs problèmes. O mes amis ! vous attendez ma réponse, mais ne soyez prêts qu'à écouter le maître. Nous avons un chef pour nous conduire dans les secrets de la vérité, sous l'inspiration de Dieu lui-même. »

Nous dirons, nous aussi, qui avons entendu le maître comme si nous avions été assis dans la prairie, à côté d'Alype ou de Licentius, que ce discours d'Augustin, à peine indiqué par notre courte analyse, nous a ravi. C'est l'oeuvre du plus pur platonisme complété par les rayons chrétiens. On y sent une pénétrante chaleur d'âme , une éloquence douce et forte , et déjà cette dialectique puissante qui triomphera plus tard des ennemis de la foi. Augustin descend tour à tour à la portée des jeunes gens qui l'écoutent, plonge dans les profondeurs philosophiques et s'élève aux plus hautes cimes de la pensée. Le génie d'Augustin semble se jouer avec ces sujets si difficiles. Le futur docteur de l'Eglise se révèle dans cet entretien au pied de l'arbre du pré de Cassiacum.

1 Ita enim jam sum affectus, ut quid ait verum, non credendo solum, sed etiam intelligendo, apprehendere impatienter desiderem.

2 Livre III, chap. 20, Contre les Acad.

CHAPITRE QUATRIÈME. La philosophie païenne au quatrième siècle. — Les deux livres de l'Ordre.

Avant de pousser plus loin le récit des entretiens et de la vie contemplative de nos jeunes solitaires de Cassiacum , nous voudrions montrer en quelques lignes rapides quel était alors l'état de la philosophie dans le monde, quels systèmes gouvernaient les écoles, à quelles autorités obéissaient les imaginations spéculatives en dehors de la naissante autorité du Christianisme. La philosophie d'Augustin à Cassiacum est comme le vestibule de la foi évangélique ; mais ceux que la lumière nouvelle ne visitait point encore , dans quelles régions d'idées étaient-ils restés?

Il est un nom qu'Augustin a prononcé avec respect, un nom qui a beaucoup retenti dans le troisième siècle, qui, au quatrième siècle, gardait une grande autorité, et en garde encore de nos jours, c'est le nom de Plotin. Parmi les maîtres alexandrins, un seul lui avait plu, Acnmonius Saccas : « Voilà ce que je cherchais, » s'écria Plotin, en entendant pour la première fois Ammonius. Or, ce maître, autant qu'on peut l'apprécier, sans oeuvre écrite et à travers le nuage des traditions , offrait dans ses enseignements un monstrueux mélange de systèmes et de dogmes, et a mérité d'être appelé le fondateur de l'illuminisme philosophique. On lui avait attribué , mais avec peu de fondement , l'idée première de l'éclectisme. Plotin représente , dans ses formes les plus accréditées , ce qu'on est convenu de nommer le néoplatonisme. Les cinquante-quatre livres (1) qui renferment ses doctrines et que rédigea son disciple Porphyre, sont comme un défi jeté à l'esprit le plus intrépide. On prétend que les idées du célèbre philosophe égyptien exciteraient fort l'admiration, si son langage était assez clair pour être compris; mais qu'est-ce que c'est que de belles idées dont l'expression est déclarée

1 Marsile Ficin, directeur de l'académie platonicienne établie à Florence par les Médicis, publia, à la fin du quinzième siècle, une traduction latine de Plotin.

impossible ? Pourtant on n'exerce pas un grand empire sur les intelligences sans de sérieuses conditions d'influence ; malgré tant d'obscurités et d'extravagances, on reconnaît dans les livres de Plotin le métaphysicien profond et parfois le contemplateur sublime. L'élan qu'il portait dans son spiritualisme et dans sa foi au premier principe frappait vivement les imaginations. Le néoplatonisme ne fut en réalité qu'une suprême lutte de la philosophie contre le christianisme triomphant. On se complaisait dans les invisibles splendeurs de l'âme pour se dérober au reproche d'impur matérialisme; on opposait je ne sais quelle trinité d'invention philosophique au dogme chrétien d'un Dieu en trois personnes ; mais tout ce spiritualisme se trouvait contredit par la doctrine de l'éternité du monde d'où naissait logiquement le panthéisme. Le plus humble , le plus petit d'entre nous qui, en récitant le Symbole des apôtres, dit : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, se place sans effort au-dessus de toute la philosophie des temps antiques.

La pluralité des dieux, leur existence indépendante et libre , ne pouvaient plus se soutenir en présence de la prédication chrétienne. Plotin remplaça le polythéisme par la théurgie; il substitua aux divinités les génies d'un commerce bienveillant, une démonologie qui animait l'univers et répondait à tout le mouvement de la vie humaine. II fit aux sciences occultes une grande part et passa pour un incomparable magicien. La démonologie n'était pas d'invention plotinienne. D'après les enseignements de, la vieille Egypte, acceptés par la Grèce, les démons ou les génies, dans leurs variétés , n'étaient autre chose que les âmes des morts. Les idées pythagoriciennes , sur ce point, sont restées assez incertaines; on a attribué au philosophe de Samos une hiérarchie démonologique avec des dieux, des démons, des demi-dieux et (22) des héros. La doctrine des Hébreux, reproduite par les Perses, établissait de bons et de mauvais anges, tout à fait distincts des âmes, et formant une hiérarchie de puissances médiatrices entre Dieu et l'homme. Cette doctrine devint celle du christianisme. Plotin s'y attacha ; elle avait cours dans la plupart des écoles

du néoplatonisme. La philosophie de Platon reçoit son expression dans Plotin avec les différences que lui impose l'influence chrétienne de son temps.

Platon s'était montré comme le sage de la cité, vivant au milieu des hommes, régis par des lois et des institutions. Plotin parut quand le crucifiement de la chair sur le Calvaire avait révélé au monde de nouveaux devoirs, quand le mépris des sens faisait le fond d'une religion qui se prêchait partout avec un succès inouï, quand le goût du désert saisissait violemment les âmes et que, de toutes parts, les hommes ne demandaient qu'à quitter les choses périssables, à s'enfuir de la vie. Il représenta dans ses idées et aussi dans ses habitudes et ses moeurs cet enthousiasme sévère qui ne tenait aucun compte du corps et dédaignait les joies du monde visible. Plotin, c'est Platon ermite. Comme s'il se fût déclaré étranger au temps et à la terre, il ne voulut jamais dire son âge ni son pays; il refusa toujours de laisser faire son portrait , trouvant misérable de s'attacher à l'image de ce qui devait tomber en poussière. Plotin soumit ses jours à une dure abstinence. Il y eut toutefois en lui plus d'orgueil que de vertu. La vie cénobitique, si merveilleusement pratiquée par les chrétiens , surtout en Orient, étonnait les intelligences comme un spectacle extraordinaire; elle gênait les prétentions superbes du néoplatonisme qui, lui aussi, s'était mis à prêcher le mépris de la chair, mais ne fondait rien sur le renoncement et les sacrifices volontaires. Plotin eut l'idée d'une communauté, d'une association de philosophes; il obtint de l'empereur Gallien un territoire, en Campanie, pour y construire une cité qui se serait nommée Platonopolis, en souvenir du beau génie qu'on ne cessait d'interroger et d'invoquer ; les détails nous manquent sur ces colons philosophes épris tout à coup d'amour pour un régime idéal; nous savons seulement que la tentative ne réussit pas.

Cette philosophie eut pour principal continuateur Porphyre, plus savant, plus clair et plus lettré que Plotin, son maître. Porphyre entendit les leçons de Longin et d'Origène. Fut-il d'abord chrétien comme l'ont pensé quelques écrivains et saint Augustin lui-même? Nous n'affirmerons rien; il est au moins certain que Porphyre connut nos livres sacrés; il les repoussa et Dieu le punit en le laissant tomber dans les plus grossières erreurs et les superstitions les plus misérables.

Après Porphyre , l'école plotinienne nous montre Jamblique, le biographe de Pythagore, qui, voulant rendre vénérables ses doctrines, leur donna pour aïeux Zoroastre, Hermès et Orphée. Les écoles d'Orient , au quatrième siècle, retentissaient de ses enseignements; ils allaient se corrompant par la décadence même de l'ancienne société.

Dans cette dernière moitié du quatrième siècle, témoin de la conversion d'Augustin , le néoplatonisme n'a pas de grands interprètes ; il règne sans beaucoup d'éclat à Athènes avec Prohérésius, qui compta au nombre de ses disciples Eunape, le curieux biographe des philosophes et des sophistes; avec Diophante , qui vit autour de sa chaire Libanius; avec Plutarque, le commentateur des trois livres d'Aristote sur l'âme , auquel devait succéder Syrianus. Lorsque le fils de Monique élevait ses jeunes amis à la contemplation des vérités philosophiques, Syrianus n'était qu'un petit enfant jouant à Alexandrie ; ce philosophe, qui entreprit de mettre d'accord Orphée , Pythagore et Platon , fut le maître de Proclus, dont les travaux retentissent dans le cinquième siècle: une appréciation de ses travaux nous jetterait hors de notre cadre. Le contemporain d'Augustin, le plus considérable dans la philosophie païenne, c'est Themistius, plus sophiste que philosophe, mais très-digne d'obtenir ici un souvenir. Un de ses disciples, Grégoire de Nazianze, dans un mouvement de politesse gracieuse et reconnaissante, l'appelle le roi de l'éloquence. Themistius, sénateur et puis préfet de Constantinople, ami du grand Théodose, panégyriste de sept empereurs, vêtu des dépouilles d'Homère et de Platon, commentateur d'Aristote et profondément instruit dans les traditions philosophiques, loué par Socrate et Sozomène, se présente à nous comme un exemple de ce que pouvait sur un païen honnête homme l'influence des relations chrétiennes.

Mais si nous observons, dans son caractère le plus général, la philosophie païenne à l'époque d'Augustin, en dehors de quelques rares (23) aptitudes privilégiées et de quelques natures d'élite, nous trouvons que cette philosophie, tout en se tournant vers les lumineuses régions du spiritualisme, se traînait dans la magie, l'astrologie et les superstitions. A mesure que montait la grande aurore du christianisme, les nuages se faisaient plus épais du côté de l'horizon païen. La portion de la société restée polythéiste s'enfonçait de plus en plus dans les erreurs. Aux dernières années du quatrième siècle, le néoplatonisme,

suprême effort de l'ancien monde contre l'Evangile, n'était plus qu'un ennemi vaincu; il ne faisait pas obstacle à la foi nouvelle. Augustin, conversant dans la solitude avec des amis sur Dieu, l'homme et le monde, ne songea pas à combattre la philosophie contemporaine, mais seulement à repasser et à juger des systèmes, à exposer des vérités. Ce qui prouve surtout que le néoplatonisme n'était pas alors une force contre Jésus-Christ, c'est que , dans ses entretiens , Augustin cite Plotin avec une admiration sans mélange d'attaque, ne voulant plus se souvenir que du beau côté de l'œuvre du penseur égyptien.

Revenons à nos jeunes solitaires, à ces scènes d'un intérêt sans égal où les élans de l'âme humaine se montrent dans un naturel empreint de tant de grandeur.

Augustin, au début des deux livres de l'Ordre, regarde comme une chose bien difficile de discerner et de faire apercevoir l'ordre immuable dans le gouvernement de l'univers. Quand même, dit-il, quelqu'un étendrait jusque-là son intelligence, il lui serait impossible de rencontrer un disciple qui, par l'innocence de ses mœurs et la pureté de ses lumières, méritât d'entendre des vérités si diverses et si profondes. — Le jeune maître se sert d'une comparaison ingénieuse pour répondre à ceux qui jugent de l'harmonie de l'univers par des côtés et des détails. Un homme dont la vue serait très-basse, et qui , en présence d'un parquet de marqueterie , ne pourrait saisir du regard qu'un seul point, blâmerait volontiers l'ordonnance et la composition de l'oeuvre ; la variété lui paraîtrait de la confusion, parce que l'ensemble qui fait la beauté du travail lui échapperait. Il en est de même des faibles mortels que les bornes de leur intelligence condamnent à ne pas embrasser tout le vaste ensemble des choses; un objet vient-il à les blesser, ils en concluent la difformité de l'univers. Nous ne tomberions pas dans ces erreurs si nous nous connaissions un peu plus nous-mêmes. La beauté de l'univers, c'est l'unité d'où il tire son nom. Cette beauté sera toujours mal comprise par une âme trop répandue dans la multiplicité des objets. L'âme souffre de la pauvreté en raison même de ses désirs. Comme dans un cercle, si grand qu'il puisse être, dit Augustin, toutes les lignes aboutissent à un seul point que les géomètres appellent le centre, et comme, malgré la possibilité des divisions infinies de toute la circonférence, ce point du' milieu est le seul avec lequel on mesure également toutes les lignes, le seul qui les domine par un certain droit d'égalité et dont elles ne peuvent s'éloigner sans tout perdre; ainsi l'âme se voit frappée d'une véritable indigence quand elle s'égare dans l'immensité des objets; sa nature la presse à chercher partout l'unité, et la multiplicité la lui dérobe. — Le génie exact et ferme d'Augustin se plait dans ces sortes de comparaisons pour donner aux vérités qu'il. exprime l'inflexibilité d'une démonstration géométrique.

Voici maintenant comment naquirent les deux livres de l'Ordre.

Augustin, dans sa retraite de Cassiacum, avait l'habitude, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de donner régulièrement à la réflexion philosophique la première moitié ou la seconde moitié de la nuit; il ne souffrait pas que ses jeunes disciples vinssent l'arracher aux méditations silencieuses dans son lit. Augustin était donc éveillé lorsque tout à coup l'eau qui coulait derrière les bains se fit entendre et le rendit plus attentif ; le bruit de l'eau qui se précipitait parmi les cailloux était tantôt doux, tantôt éclatant, et l'inégalité de ce murmure le surprenait; il s'en demanda la cause à lui-même, et rien ne s'offrit alors à son esprit. A ce moment, Licentius frappa son lit d'un bâton pour faire peur à des souris qui l'importunaient. « Remarquez-vous, dit Augustin à Licentius, (car je vois que votre muse vous a allumé un flambeau pour travailler), remarquez-vous le bruit inégal de cette eau ? — Cela ne m'est pas nouveau, répondit le fils de Romanien; parfois, en me réveillant, le désir du beau temps m'y a fait prêter l'oreille, prenant d'abord ce bruit pour celui de la pluie, et cette «eau murmurait comme à présent. »

Trigetius, qui couchait dans la même chambre que Licentius, veillait aussi; il parla comme son jeune ami. Aucune lampe, aucun flambeau (24) ne le tirait de l'obscurité. Augustin nous fait observer que cette privation de flambeau la nuit était une nécessité en Italie, même pour les gens les plus riches.

Voyant donc à cette heure de la nuit toute la jeune académie. éveillée (Alype et Navigius étaient allés à Milan), Augustin crut que le bruit de l'eau de l'acqueduc l'avertissait de ne pas la laisser couler sans rien dire sur ce sujet. « D'où pensez-vous, dit-il à ses disciples, que provienne l'inégalité des murmures de cette eau ? Vous ne pouvez pas croire qu'à l'heure qu'il est on trouble son cours, soit en passant, soit en

lavant quelque chose. — Qu'en penserions-nous, répond Licentius, sinon que les feuilles épaisses de l'automne, tombées sur un point de l'aqueduc, sont quelquefois pressées avec violente? Après l'écoulement de l'eau qui voulait passer, elles se rassemblent et s'amassent encore ; ou bien, par la diversité de la chute de ces feuilles qui surnagent, il arrive quelque autre chose qui peut retenir ou précipiter le cours de l'eau. » Cela parut vraisemblable à Augustin ; il- avoua à Licentius, dont il loua l'esprit, qu'il avait rêvé là-dessus sans rien découvrir. Après un moment de silence: « Vous aviez raison, dit-il à Licentius, de ne pas vous étonner et de vous tenir secrètement attaché à votre muse.

— Sans doute, reprit le fils de Romanien, j'avais raison de n'être pas étonné, mais maintenant vous me donnez un -grand sujet d'étonnement. Comment cela? lui dis-je. — Je m'étonne que vous ayez pu vous étonner de si peu de chose. — Mais d'où pensez-vous donc que -la surprise prenne naissance? quelle est l'origine de ce défaut (1) , sinon une chose extraordinaire, une chose qui arrive contre l'ordre évident des causes? — Contre l'ordre évident, j'en demeure d'accord, car, pour ce qui est d'une chose absolument contre l'ordre, je ne crois pas qu'elle puisse arriver. —

Je me sentis en cet instant; dit Augustin, plus vivement animé d'espérance que je n'avais coutume de l'être dans les questions que j'adressais, et je prenais plaisir à voir que l'esprit de ce jeune homme eût soudainement compris une chose si sublime dont à peine il avait commencé la veille à s'entretenir et à s'occuper, et sans que jusque-là nous eussions encore rien proposé sur ce point.

1 Saint Augustin a retiré ce mot comme manquant de justesse : la surprise n'est pas un défaut.

« Fort bien, fort bien ! dit Augustin à Licentius ; ce que vous dites est solidement pensé; mais vous devenez bien hardi; croyez-moi, cette matière est beaucoup plus élevée que le sommet de l'Hélicon où vous vous efforcez d'atteindre comme au ciel même. Je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez bien affermi dans l'opinion que vous avez exprimée tout à l'heure, car je vous avertis que j'essayerai de vous ébranler. — Je vous en conjure, laissez-moi maintenant, j'ai l'esprit appliqué à tout autre chose. »

Augustin, craignant que trop d'amour pour la poésie ne détournât Licentius de la philosophie, lui reprocha d'un ton sévère de poursuivre des vers de toutes mesures qui élevaient entre lui et la vérité un mur plus cruel que celui qui séparait les amants fabuleux dcst il était en train de chanter les aventures : du moins y avait-il une fente imperceptible qui servait de passage à leurs soupirs. (La verve de Licentius s'exerçait en ce moment sur les aventures de Pyrame et de Thisbé.) Licentius se tut quelques instants, puis il dit à Augustin qu'il se trouvait aussi malheureux que la soufis dont parle Térence (1); le poète fait dire à la souris : Aujourd'hui, je suis perdue. — Moi peut-être, ajoute Licentius, je serai aujourd'hui retrouvé. Si vous ne méprisez pas les présages que tirent des souris les gens superstitieux, celle qui vous a appris que je veillais et que j'ai fait rentrer dans son trou pour qu'elle s'y tint en repos, ne semble-t-elle pas m'engager à profiter de ces paroles, afin que je ne m'égare plus dans les routes du Parnasse et que je rentre dans l'asile de la philosophie? Cette philosophie est, comme vous nous le montrez chaque jour, et comme j'ai commencé à le croire, notre véritable patrie, notre demeure inébranlable. C'est pourquoi, si cela ne vous importune point et si vous croyez devoir le faire, proposez-moi tout ce que vous voudrez. Je défendrai l'ordre universel des choses le mieux que je pourrai , et je vous soutiendrai hardiment que rien ne peut arriver contre l'ordre. J'ai mis ce sentiment si avant dans mon esprit; il y reste avec une impression si profonde, que, quand on me vaincrait dans cette dispute , je n'attribuerais nullement ma défaite à ma témérité, mais à l'ordre même dont je soutiens les intérêts , et ce ne sera pas sur cette vérité invincible , . mais sur

1 Eunuch., act. V, scène 6.

25

Licentius seulement qu'on aura la victoire.Augustin interroge Trigetius, qui incline beaucoup pour l'ordre, mais dont l'opinion rencontre des incertitudes.

Pourquoi Licentius reconnaît-il l'ordre et non pas le désordre dans le bruit irrégulier de l'aqueduc qui a été l'occasion de l'entretien ? C'est ce qu'Augustin lui demande d'abord. Licentius répond que les feuilles des arbres n'ont pas dû ni pu tomber autrement dans ce courant d'eau; la situation des arbres, la disposition des branches, le poids plus ou moins grand des feuilles, leur plus ou moins de légèreté dans l'air, leur lenteur à tomber, leurs chutes inégales par l'inégalité de l'état du ciel, de la pesanteur des feuilles, de leur figure, et par un nombre infini d'autres raisons secrètes, dont la découverte ne nous regarde point, toutes ces causes sont dans l'ordre, et chaque chose a la raison de son accomplissement.

Augustin demande à Licentius pourquoi la nature a produit tant d'arbres qui ne portent pas de fruit. Pendant que celui-ci cherchait une réponse, « Est-ce seulement à cause des fruits, dit Trigetius, qu'il y a sur la terre des arbres pour les hommes? A combien d'autres usages les arbres leur servent-ils? Quelle utilité les hommes ne retirent-ils pas de leur bois, de leurs branches, de leurs feuilles, de leur ombrage ? » Augustin veut que Licentius lui apprenne quelque chose sur cette vérité sublime dont il s'est cru tout d'abord pénétré. — Quelle étrange chose, s'écrie le fils- de Romanien, de voir Licentius instruire Augustin, lui donner des leçons sur les plus profonds mystères de la philosophie ! — Je vous en prie, répond Augustin, ne vous mettez pas si bas et ne m'élevez pas si haut; car parmi les philosophes je ne suis encore qu'un enfant, et quand j'interroge la sagesse, il rie m'importe pas beaucoup par quelle voix doive me répondre Celui qui tous les jours entend mes plaintes et mes gémissements. En vérité, je crois que vous en deviendrez un jour le prophète, et ce jour n'est peut-être pas bien loin. — Licentius s'était excusé de suivre Augustin avec plus de lenteur et de faiblesse que les feuilles ne suivent les vents qui les détachent et les font tomber dans le ruisseau des bains. L'unique mouvement de ces feuilles est celui de l'eau qui les entraîne. Reprenant cette comparaison, Augustin disait à Licentius : Ne voyez-vous pas que les feuilles, emportées par le vent, et qui nagent sur les eaux, résistent un peu au courant, et avertissent les hommes de l'ordre immuable de l'univers, si toutefois la cause que vous soutenez est véritable?

A ces mots, sautant de joie sur son lit : — Grand Dieu, s'écria Licentius, qui pourra nier que vous gouverniez tout avec ordre? comme tout se tient l comme tout est lié par des successions invariables ! que de choses pour que nous soyons arrivés à de tels entretiens ! que de choses pour que nous vous trouvions ! Si nous nous sommes éveillés, continue-t-il en s'adressant à Augustin, si vous avez remarqué le bruit des eaux, si vous en avez recherché la cause en elle-même, si vous n'avez pas trouvé la raison d'une chose si simple et si commune, tout cela n'appartient-il pas à l'ordre des événements ? Ce petit animal n'a même paru que pour vous faire avertir que j'étais réveillé; enfin, à votre insu peut-être et sans votre participation (car nul ne choisit ce qui lui vient tout à coup à l'esprit), vos paroles s'emparent tellement de ma raison, qu'elles m'apprennent, je ne sais comment, ce que je dois vous répondre.

Licentius montre que rien ne saurait être contraire à l'ordre, parce que rien ne peut exister en dehors de l'ordre. Il donne à cette idée un développement qui remplit de joie Augustin. Puis tout à coup Licentius, possédé par des flots d'idées qui bouillonnaient confusément dans son intelligence : « Oh ! s'écrie-t-il, oh ! si je pouvais dire ce que je veux ! Paroles, où êtes-vous? Venez, venez à mon secours ! Les biens et les maux sont dans l'ordre. » Le jeune homme sentait la vérité déborder dans son sein.

Dans une dispute avec Trigetius, le fils de Romanien conclut de la justice de Dieu une rémunération; or la rémunération suppose une distinction entre les biens et les maux, et c'est ainsi que les biens et les maux se

placent dans l'ordre éternel. Le maître ne parlait pas; Licentius s'en plaint; Augustin lui promet de répondre au lever du jour. « Mais, dit celui-ci, il me semble que le jour commence déjà; est-ce la lune qui éclaire nos fenêtres ? Il faut, mon cher Licentius, travailler à ne pas laisser ensevelir dans l'oubli ces richesses nouvelles. » Augustin promet de nouveau de traiter et de faire traiter la grande question entamée pendant la nuit; il doit faire part de ces entretiens à Zenobius, un ami de Romanien et le sien, qui depuis longtemps sollicite des notions sur (26) cette matière, et qui, récemment encore, en redemandait dans un poème adressé à Augustin.

L'amour de la poésie abandonne Licentius ; une lumière bien différente et bien plus pure l'éclaire. Les charmes de Thisbé et de Pyrame, de Vénus et de son fils, s'effacent à ses yeux devant la beauté de la philosophie. Oh ! quelle curieuse et intéressante nuit ! Enfin l'aube brille aux fenêtres de la chambre d'Augustin; les jeunes gens quittent leur lit et sortent. Augustin, le coeur tout plein, tout étau de ce qui s'est passé, répand des larmes et des prières; il entend Licentius chanter d'une voix joyeuse ce verset du Psalmiste: « Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-nous votre face, et nous serons sauvés. » Rentré dans la chambre, Licentius s'approche du lit d'Augustin et lui demande ce qu'il pense de lui; Augustin lui prend la main avec tendresse. Le fils de Romanien lui avoue qu'il ne sent plus que du dégoût pour les vers, et qu'une mystérieuse force l'entraîne vers quelque chose de grand.

« Dieu des vertus, montrez-nous votre face, s'était écrié Licentius avec le Psalmiste. — Qu'est-ce que la face du Seigneur, disait Augustin, sinon cette vérité même où tendent tous nos soupirs? »

Pour que Licentius se défende de toute exagération dans sa résolution nouvelle , le maître lui parle de l'utilité des lettres et des arts; il lui fait entendre que l'amour sobre et réglé de la poésie n'est pas un mal.

Augustin se lève. Après la prière du matin, on s'achemine vers les-bains. Les jeunes amis assistent au combat de deux coqs , dont Augustin raconte vivement les détails variés. Arrivé au lieu des conférences, on se met à écrire sur des tablettes les paroles de la nuit. On ne fit rien de plus ce jour-là; Augustin était souffrant.

Le lendemain on retourne au lieu accoutumé. Augustin demande à Licentius une définition de l'ordre; le fils de Romanien n'aimait pas à définir; il frissonna comme un homme qu'on inonderait tout à coup d'eau froide. La dispute s'était engagée entre Licentius et Trigetius ; dans la chaleur de la discussion, les deux jeunes gens s'étaient laissé aller à quelques paroles qui trahissaient un peu d'amour-propre et de vanité. Augustin est admirable lorsqu'il réprime ce désir d'une vaine gloire.

« C'est donc ainsi que vous en usez? leur dit-il avec l'accent d'une douleur profonde. Quoi ! n'êtes-vous pas touchés de ce poids immense de vices qui nous accable, et de ces ténèbres de l'ignorance qui nous enveloppent ! Est-ce là ce soin pour la vérité, cette élévation vers Dieu, dont j'avais la faiblesse de me réjouir ! Oh ! si vous pouviez voir, quoique avec des yeux faibles comme les miens, de quels périls nous sommes environnés, et quelle est l'horreur du mal que cette joie donne à connaître ! (Cette joie avait été celle de Trigetius, en entendant Augustin réprimander Licentius.) Oh ! si vous pouviez apercevoir l'extravagance de cette joie , avec quel empressement vous la changeriez en torrents de pleurs ! Malheureux, vous ne savez pas où nous sommes ! La condition commune des ignorants et des insensés, c'est d'être plongés dans un abîme d'erreurs; mais la sagesse n'a pas une même manière de leur tendre la main et de leur offrir son secours; il y en a, croyez-moi, il y en a qu'elle élève au-dessus des eaux, d'autres qu'elle laisse couler à fond. Je vous en conjure, ne m'enfantez pas de nouvelles misères; j'ai bien assez de mes plaies dont je demande la guérison à Dieu dans des pleurs presque quotidiens; et j'ai soin de me convaincre souvent moi-même que je ne mérite pas qu'il les guérisse promptement. Ne m'affligez plus ainsi, je vous en conjure. Si quelque. amitié, quelque reconnaissance m'est due, si vous comprenez combien je vous estime et je vous aime , et combien je suis occupé du soin de former vos moeurs, si je suis digne que vous me comptiez pour quelque chose , enfin si Dieu m'est témoin que je ne me souhaite pas plus de bien qu'à vous, faites quelque sacrifice pour moi; et si vous prenez plaisir. à m'appeler votre maître, soyez bons: c'est toute la récompense que je désire. »

Les larmes qui coulaient abondamment des yeux d'Augustin missent fin à ses paroles. Licentius demande qu'Augustin leur pardonne, que toutes ces choses soient effacées des tablettes; Trigetius veut que leur punition demeure entière.

Monique entra en ce moment dans le lieu de la conférence ; elle savait le sujet des entretiens. — Où en êtes-vous? leur dit-elle. Son entrée et sa question sont écrites sur les tablettes. — Mais dans quels livres avez-vous vu, leur dit alors Monique, que des femmes puissent être admises à de telles discussions? — Augustin (27) répond qu'il s'inquiète peu du jugement de ceux qui lisent les livres avec aussi peu de réflexion qu'on salue un homme. — S'il arrive, par hasard, dit Augustin à sa mère, que mes livres tombent entre les mains de quelques hommes, et qu'après y avoir lu mon nom et demandé qui est celui-là, ils ne les rejettent pas bien vite; si, ne méprisant point la simplicité du vestibule, ils pénètrent plus avant, poussés par le désir d'apprendre ou par la curiosité, peut-être ces hommes ne s'offenseront pas de me voir philosopher avec vous , et ne dédaigneront aucun de ceux dont les sentiments se trouvent consignés dans mes écrits.

Augustin ajoute que les amis qui confèrent avec lui sont libres et de haute origine, ce qui suffit et au delà pour avoir le droit de cultiver les lettres et surtout la philosophie. Des artisans de la condition la plus vile se sont mêlés de philosophie; riches des lumières de leur esprit et de leurs vertus, ils n'auraient pas échangé leurs trésors intérieurs contre toute l'opulence et toutes les grandeurs de la terre.

Chez les anciens, poursuit Augustin en s'adressant à sa mère , il y a eu des femmes qui se sont livrées à l'étude de la philosophie , et votre philosophie me plaît beaucoup. Car, pour ne pas vous le laisser ignorer, ma mère , ce qu'on appelle en grec Philosophie, s'appelle en latin Amour de la Sagesse. C'est pourquoi les divines Ecritures , que vous aimez si ardemment, ne commandent pas de fuir et de dédaigner absolument toutes sortes de philosophes, mais seulement les philosophes de ce monde. Or il est un autre monde bien éloigné des sens, et qui n'est aperçu que par l'intelligence de quelques âmes pures. Jésus-Christ l'a fait assez comprendre ; car il n'a pas dit: Mon royaume n'est pas du monde, mais mon royaume n'est pas de ce monde. Croire qu'il faut renoncer à toute sorte de philosophie, ce serait nous empêcher d'aimer la sagesse. Je ne tiendrais aucun compte de vous dans ces mémoires , si vous n'aimiez pas la sagesse ; je ne vous dédaignerais pas, si vous l'aimiez médiocrement; mais je sais que vous l'aimez encore plus que vous ne m'aimez moi-même, et je sais combien vous m'aimez ! Vous êtes si avancée dans la science divine, que vous n'êtes effrayée ni par la crainte d'aucun événement fâcheux, ni par l'horreur de la mort, ce qui annonce, de l'aveu de tous les hommes , qu'on a pénétré jusqu'au centre de la philosophie ; pourrais-je, après cela, hésiter à devenir moi-même votre disciple? »

Monique répond à son fils, avec un sourire modeste, que de sa bouche viennent de sortir plus de mensonges qu'il n'en a jamais proféré.

Cette scène , ce discours d'Augustin à sa mère au milieu de la jeune académie, et la réponse de Monique ont un charme que notre lecteur ne peut manquer de sentir comme nous.

Augustin avait la poitrine fatiguée; les tablettes étaient remplies; on s'arrêta là. Comme on s'en allait des bains: « Voyez, dit Licentius à Augustin , voyez que de vérités essentielles nous apprenons de vous, sans que vous vous en doutiez vous-même, et qui nous sont découvertes par l'ordre impénétrable et divin dont , nous parlons. — Je le vois, répondit Augustin, et je n'en suis pas ingrat envers Dieu. J'espère que vous, qui le reconnaissez si bien, vous en deviendrez plus parfaits. » Le maître s'abstint de toute parole le reste de la journée.

CHAPITRE CINQUIÈME. Suite des livres de l'ordre. — Le livre de la Vie bienheureuse. — Les deux livres des Soliloques. — Le livre de l'Immortalité de l'âme. — Correspondance. (386.)

28

Alype et Navigius sont de retour à Cassiacum. Un matin, le soleil se lève dans toute sa magnificence; la beauté du ciel est accompagnée d'un air aussi doux que puisse l'offrir l'hiver en Italie. Augustin et ses amis descendent à la prairie; Monique est avec eux. Les voilà tous assis au pied de l'arbre qui a tant de fois entendu les paroles de ces jeunes et pieux chercheurs des vérités immortelles.

On examine la question de savoir ce que c'est que d'être avec Dieu. Augustin avait dit ; celui-là est avec Dieu, qui le connaît. Licentius avait soutenu que ce qui est avec Dieu est dans un repos inaltérable. L'esprit qui comprend Dieu ne perdra pas son repos, parce qu'il sera lié à un corps mobile et vagabond; il est avec le corps comme un homme avec. un navire en mer; l'homme peut rester immobile dans un vaisseau lancé à travers les vagues. Nous assistons ensuite à un entretien grave , élevé, bien nourri, sur les contrastes et les désordres apparents qui n'empêchent pas la soumission des choses terrestres et humaines à un ordre invariable et providentiel. C'est Augustin qui fait à peu près tous les frais de cet entretien. Un jeune serviteur annonce que le dîner est prêt; il est venu en courant; sa course se présente comme une définition du mouvement dont on s'occupait à ce moment même.

Après le dîner, des nuages couvrent le ciel; au lieu de retourner à la prairie, on va aux bains pour converser avec plus de sûreté.

La discussion est reprise. On essaye de pénétrer dans les profondeurs de la question de l'existence du mal. Augustin renverse par quelques arguments les bases du manichéisme. La question du bien et du mal, mêlée à la question de l'ordre, paraissait surpasser l'intelligence de ses interlocuteurs; Augustin se met à leur expliquer des vérités morales. Il trace des règles de conduite pour les jeunes gens qui veulent étudier la sagesse, et marque le procédé qu'il faut suivre. Il expose brièvement, mais admirablement, les devoirs de l'homme. Comme l'âme s'égare, dit Augustin, en se répandant sur les choses périssables, ainsi elle se retrouve en s'unissant à la raison. Ce que l'homme a de plus raisonnable le sépare de la bête; ce qu'il a de mortel le sépare de Dieu. Si l'âme ne s'attache pas à la raison, elle tombera dans la condition de la brute; si elle ne se détache pas de la mortalité, elle ne sera jamais divine.

Les oreilles et les yeux sont les courriers de l'esprit pour les besoins du corps.

Augustin passe en revue les choses où éclate la raison humaine. Dans les couvres d'art, la raison c'est la proportion des parties. Le maître, en quelques pages rapides, énumère et caractérise les sciences et les lettres inventées par la raison. S'adressant ensuite à sa mère : « Ces vérités, lui dit-il, dont la connaissance est nécessaire pour parvenir au bien que nous cherchons, ne doivent pas vous effrayer, ô ma mère ! elles ne doivent pas vous paraître comme une immense forêt de choses impénétrables. Dans ce nombre il suffit d'en choisir quelques-unes d'une efficacité puissante, mais dont la compréhension est difficile, il est vrai, pour l'entendement de la plupart des hommes; cette difficulté n'en sera pas une pour vous dont le génie m'est tous les jours nouveau, et en qui l'expérience me fait découvrir une admirable modération, un esprit entièrement éloigné de toute occupation frivole, et gaie son dégagement des faiblesses humaines a placé si haut ! Ces connaissances vous seront aussi faciles qu'elles le seront peu à ceux qui vivent sous le poids de leurs misères. Si je disais que vous parviendrez à exprimer vos sentiments et vos pensées dans un langage irréprochable, j'avoue que je mentirais, puisque (29) moi-même, qui me suis vu obligé de m'instruire du langage, je suis chaque jour encore repris sur plusieurs mots par les gens d'Italie; je les reprends à mon tour pour la prononciation. L'étude donne au langage une fermeté et une assurance que la nature ne donne pas. Peut-être quelque savant fort attentif trouverait dans mon discours ce que nous appelons des solécismes : j'ai rencontré des gens assez habiles pour me persuader que Cicéron en avait

fait quelquefois. Quant aux barbarismes, ils sont si fréquents aujourd'hui, que. même le discours prononcé pour la conservation de Rome a été trouvé barbare (1). Mais vous, ma mère, dédaignez ces délicatesses puériles. Vous connaissez suffisamment le génie et la force presque divine de la grammaire; les vrais docteurs de l'éloquence s'apercevront bien que si vous en avez abandonné le corps, vous en avez retenu l'esprit. Je dirai la même chose des autres sciences. Si vous n'en tenez aucun compte, je vous avertirai, autant qu'un fils ose le faire , et autant que vous me le permettrez , qu'il suffira de conserver avec courage et prudence la foi qui vous a été donnée pour trouver les saints mystères; il vous suffira de vous maintenir avec une constante fermeté dans le genre de vie que vous menez (2). »

Ici Augustin touche rapidement à ce qu'il appelle « des choses très-obscures et cependant divines. » Il s'agit de l'existence du mal avec un Dieu tout-puissant et qui ne peut rien faire de mal. L'éternité de Dieu, l'origine du mal, la création du monde sont éclairées en quelques mots serrés et profonds. Nous retrouverons ces grandes questions dans le cours de notre travail.

En continuant à parcourir les pages de cet entretien, nous y reconnaissons l'idée fondamentale du cartésianisme , qui se retrouvera plus tard avec des développements dans les Soliloques et dans le grand ouvrage sur la Trinité. « Pour moi, dit Augustin, par mon mouvement intérieur et caché, je puis démêler et réunir les choses qu'il faut apprendre, et cette force s'appelle ma raison (3). » Il exprime ensuite la tendance de chaque chose vers l'unité. Pour qu'une pierre soit une pierre, il a fallu que toutes ses diverses parties aient été

1 Barbarismorum autem genus nostris temporibus tale compertum est, ut et ipsa ejus oratio barbara videatur, qua Roma servata est.

2 Ordre, liv. II, ch. 17.

3 Ego quodam meo motu interiore et occulto, ea qam discenda sunt possum discernere et connectere, et base vis mea ratio vocatur.

solidement réunies en un seul et même corps. Un arbre ne serait point un arbre s'il n'était pas un. Otez à un animal ses membres, ses entrailles, quelque chose de son unité , ce n'est plus un animal. A quoi aspirent des amis, si ce n'est à leur réunion? Et plus ils sont ensemble, plus ils s'aiment. Un peuple ne forme qu'une cité, et toute division lui est un péril. Qu'est-ce que c'est que d'être en dissentiment, sinon de ne pas sentir avec unité ? L'unité de l'armée se compose de beaucoup de soldats, et plus l'armée garde son unité, plus elle est invincible. Le penchant de tout amour n'est-il pas de ne faire qu'un avec l'objet aimé? La douleur elle-même n'est la douleur que parce qu'elle semble vouloir briser.ce qui était un auparavant.

Augustin a une belle manière d'établir l'immortalité de l'âme. Il parle de la raison qui demeure toujours la même, qui n'était pas plus vraie hier qu'elle ne l'est aujourd'hui, qui ne sera pas plus vraie demain ni dans un an, et qui subsisterait encore quand même l'univers viendrait à s'écrouler. A côté de cette raison toujours la même, voyez le monde , qui n'a pas eu hier et n'aura pas demain ce qu'il a aujourd'hui; il n'a pas eu aujourd'hui le soleil à la même place, durant le seul espace d'une heure. De même que tout y passe, il n'est pas le plus petit intervalle de temps où le monde offre quelque chose de la même manière.

« Si donc, s'écrie Augustin, la raison est immortelle (et moi qui discerne et lie toutes ces choses , c'est moi qui suis la raison), je conclus que ce qui en moi est appelé mortel n'est pas moi. Or si l'âme n'est pas la raison, « et que cependant, usant de ma raison, je puisse devenir meilleur, l'âme est donc immortelle. Lorsqu'elle se sera rendue suffisamment belle, elle osera se présenter devant Dieu, la source d'où le vrai découle, le père de la vérité. Grand Dieu ! qu'ils seront sains, beaux, puissants et ravis, les yeux qui vous contempleront ! Qu'est-ce donc qu'ils verront? Quoi? je vous prie. Qu'en croyons-nous? Qu'en pensons-

nous ? Qu'en disons-nous ? Nous en parlons chaque jour , et chaque jour nos paroles se mêlent aux choses les plus grossières. Je ne dirai rien de plus, sinon qu'il nous sera permis de jouir de la vue de la beauté, de cette beauté en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont que souillures. » Augustin ne veut pas qu'avec l'espoir d'une félicité pareille l'homme (30) juste puisse être touché des peines, des périls, des disgrâces ou des faveurs. Dans ce monde matériel, il faut bien considérer ce qu'est le temps, ce qu'est le lieu, afin de bien comprendre la valeur de la possession entière et éternelle, la valeur de ce qui charme par détail et d'une manière fugitive. Dans le monde à venir, qui est fait pour l'intelligence , toute partie de ce qui est bon et heureux est aussi belle et aussi parfaite que le tout. Amour passionné du vrai, aspiration ardente vers la possession de la vérité et de la beauté éternelles, nécessité de bien vivre pour s'élever un jour à cette hauteur divine, tels sont les sentiments qui dominent Augustin, le jeune Platon de la petite académie de Cassiacum, et dont la vive expression fait battre le coeur des disciples suspendus à sa bouche. Augustin termine son discours (1) par un hommage à sa mère; elle obtiendra pour lui et pour ses amis l'accomplissement de leurs souhaits religieux. C'est par les prières de sa mère qu'Augustin est arrivé à ne rien préférer à la découverte de la vérité, à ne désirer à ne méditer, à n'aimer que la vérité.

Le jour avait fui, et l'éloquent Augustin parlait encore; on avait apporté la lampe (2), afin que les tablettes ne laissassent rien perdre de ce qui s'échappait de son génie. On entendit, ce jour-là, dans les bains de Cassiacum de plus belles et de plus grandes choses qu'on n'en entendit jamais à Sunium, sous le portique du temple de Minerve. Alype se fit l'interprète du petit auditoire tout ému; il dit à Augustin qu'il continuait,pour eux tous et à toute heure l'office sublime des grands hommes des temps antiques; il le remercia de leur avoir ouvert les trésors de la philosophie vénérable et presque divine de Pythagore. Alype n'imaginait rien de plus glorieux que ce rapprochement; mais le génie du fils de Monique, illuminé par les splendeurs du christianisme , avait laissé bien loin derrière lui le philosophe de Samos. Augustin accepte les louanges d'Alype, non point parce qu'il croit les mériter, mais parce que la sincérité les a inspirées; il ne redoute pas pour son ami la censure de ceux qui liront ces éloges. Qui refuserait de pardonner l'erreur des jugements d'un ami (3) ?

Voilà la fin des deux livres de l'Ordre, si pleins d'idées et de sentiments sublimes; et c'est

1 Livre II, chap. 20. — 2 Lumen nocturnum.

3 Quis enim amantis errori in judicando non benevolentissime ignoscat?

le bruit d'un courant d'eau, ce sont des feuilles tombées de l'arbre, une souris vagabonde, importune à un jeune homme couché dans son lit, qui ont déterminé des entretiens auxquels nous prêtons encore pieusement l'oreille après plus de quatorze siècles !

Le 13 novembre (386), jour de l'anniversaire de sa naissance, Augustin avait réuni à dîner tous ses amis, excepté Alype, qui se trouvait à Milan. Après le repas, il leur avait adressé des questions sur la béatitude; il continua deux jours ces questions après le dîner. Ainsi fut produit le livre de la Vie bienheureuse. Il s'agissait de montrer que la vie bienheureuse consiste dans la parfaite connaissance de Dieu. Augustin établit pour l'âme qui connaît Dieu la béatitude dès cette vie; Tillemont (1) n'est pas de cet avis. Mais quoi de plus propre à faire aimer la religion que de proclamer heureuse dès ce monde l'âme pure et exclusivement attachée aux biens éternels? Sans doute, même pour les saints, le ciel ne sera jamais sur la terre, puisqu'ici-bas le coeur le plus pur ne voit Dieu qu'à travers un voile; mais le pèlerin du monde, s'il garde un constant amour pour la patrie absente, s'il tend sans cesse les bras vers la resplendissante rive dont il est séparé, jouit à l'avance de la félicité promise : un parfum des célestes parvis, une suave brise du printemps éternel suffit pour changer en joie les tristes labeurs du voyage.

Dans le livre de la Vie bienheureuse, adressé à Manlius Theodorus, magistrat de Milan, qui l'avait aidé à concevoir le spiritualisme, Augustin repasse quelques souvenirs de son coeur un peu avant sa conversion, et suit les hommes au milieu de leurs efforts pour parvenir à la sagesse, à la vérité. Il nous montre tous les hommes comme sur une mer d'où il faut qu'ils arrivent au port de la philosophie pour se sauver. Les uns s'avancent vers ce port sans beaucoup de peine, les autres lui tournent le dos avec un vent qu'ils croient favorable, et puis ils y sont poussés malgré eux par des tempêtes qui renversent leurs desseins. 1 en est d'autres qui, dès leur jeunesse ou même après de rudes coups, n'ont point perdu de vue quelques signes conducteurs; se souvenant de leur patrie au milieu des flots, ils vont à elle, soit directement et sans s'arrêter, soit en perdant parfois leur route, parce que des nuages ou la hauteur des vagues leur cachent les étoiles qui les guident.

1 Vie de saint Augustin, Mémoires ecclés., t. XIII.

31

Souvent encore ceux-ci se laissent surprendre par des charmes funestes, qui les empêchent de mettre à profit des vents propices. Ces différentes sortes de voyageurs sur la mer du monde sont plus d'une fois jetés par le malheur, comme par un souffle orageux, dans le port de la vie heureuse et tranquille. Augustin leur signale une haute et dangereuse montagne qui, placée à l'entrée du port, en rétrécit le passage. Cette montagne est belle et des torrents de clartés l'inondent : elle attire avec ses brillants attraits ceux qui arrivent, et leur fait espérer les joies qu'ils se promettent dans le port; elle tente même ceux qui déjà y sont entrés, et ceux-ci se laissent aller au plaisir de voir, des hautes cimes du mont, les autres au-dessous d'eux. Cette montagne, qui domine les approches de la Vérité, c'est la montagne de l'orgueil, de la vaine gloire. Après avoir enflé ceux qui l'habitent, cette terre, creuse et fragile, fond sous eux, les engloutit, et les voilà perdus au milieu d'immenses ténèbres.

La peinture d'Augustin, dont nous venons de présenter une analyse, est l'histoire éternelle des intelligences; mais sa vérité frappante semble recevoir une application particulière dans l'âge où nous sommes. Si vous pouviez suivre de près la navigation des âmes humaines vers Dieu, vous verriez qu'il y a moins de naufrages sur la mer difficile où elles voguent, qu'il n'y a de ruines sur la montagne de l'orgueil. La perfide et grande enchanteresse dont parle Augustin a dévoré de beaux génies.

Après avoir beaucoup conversé avec ses amis, Augustin voulut converser avec lui-même; il fit les deux livres des Soliloques; c'est le dernier et le plus bel ouvrage qu'il ait composé à Cassiacum. « Je les écrivis (les Soliloques), dit-il dans la Revue de ses livres (1) , selon mon goût et mon amour, pour trouver la vérité sur les choses que je souhaitais le plus de connaître, m'interrogeant moi-même et me répondant, comme si nous fussions deux, la Raison et moi, quoique je fusse seul : de là le nom de Soliloques donné à cet ouvrage. » Le travail est resté imparfait; dans le deuxième livre , la question de l'immortalité de l'âme ne s'y trouve pas traitée aussi à fond que l'auteur se l'était proposé. Dans cet ouvrage, comme dans le livre de la Vie bienheureuse, Augustin avait dit que l'âme était heureuse dès cette vie par la connaissance de Dieu; il nous fait observer, dans

1 Livre I, chap. 4.

sa Revue, que l'âme ne peut être heureuse ici-bas que par l'espérance ; il aurait pu ajouter à l'espérance le charme divin attaché à l'accomplissement du bien, et c'est dans ce double sens que nous avons proclamé précédemment la félicité des coeurs purs.

Les véritables Soliloques de saint Augustin, qui sont des dialogues entre lui et sa raison, sont moins connus que les Soliloques divisés en trente-sept chapitres faussement attribués à ce grand homme, D'après l'observation de Tillemont, ce dernier ouvrage n'a pu être composé qu'au commencement du treizième siècle, puisque le chapitre XXXII renferme un passage du concile de Latran, tenu en 1215. Il est tiré à la fois des Confessions et de Hugues de Saint-Victor, moine du douzième siècle, qui, entre autres livres, écrivit une excellente explication de la Règle de saint Augustin.

Les Soliloques sont un monument immortel du génie philosophique d'Augustin; cet écrit, qui renferme peu de pages, suffirait pour lui assurer une place parmi les plus grands métaphysiciens. Nous en donnerons une analyse.

La prière placée en tête de l'ouvrage est d'une grande et touchante beauté; elle a évidemment inspiré la prière de Fénelon à la fin du Traité de l'existence de Dieu. L'oraison du fils de Monique est comme une magnifique définition de Dieu et de sa providence ; on y sent un coeur rempli, obsédé par l'idée de Dieu et profondément frappé du besoin de son assistance. Augustin lui dit : « Accordez-moi d'abord de vous bien prier, ensuite faites que je sois digne d'être exaucé, et enfin accordez-moi d'être délivré. » La doctrine de la grâce catholique, que saint Augustin devait plus tard développer et défendre avec tant de puissance, est renfermée dans ces deux lignes écrites par le jeune Africain avant même son baptême ! Toute la prière, d'ailleurs, est pleine de cet esprit. Augustin dit à Dieu : « Vous à qui le mal ne peut nuire, Cui nec malitia nocet. » Il y a dans ces quatre mots un argument invincible contre les manichéens.

Entrons dans la profondeur des Soliloques. Augustin et la raison conversent pour arriver à la vérité et à la connaissance de Dieu. Le fils de Monique va nous apparaître comme l'inventeur du doute méthodique auquel Descartes a attaché son nom.

Augustin affirme qu'il connaît ce que c'est qu'une ligne, ce que c'est qu'une sphère; il (32) s'est servi des sens dans cette recherche comme d'un navire, et les a quittés aussitôt qu'il est arrivé au lieu qu'il voulait atteindre : placé comme au milieu de la mer, il a roulé dans son esprit les idées dont la recherche l'occupait. Augustin juge impossible de concevoir par les sens les vérités de la géométrie. Il ne saurait dire comment il voudrait connaître Dieu, parce qu'il n'a jamais rien connu dans ce genre. Il établit une grande différence entre les vérités infaillibles des mathématiques et la grandeur intelligible de Dieu. L'intelligence est l'œil de l'âme, et les vérités certaines des sciences sont comme des objets qui, pour être vus, ont besoin d'être éclairés par le soleil. L'oeil de l'âme, c'est l'esprit guéri de l'amour des choses terrestres. Il faut la foi, l'espérance et la charité pour guérir une âme et la rendre capable de voir, c'est-à-dire de concevoir Dieu; on sent ici l'inspiration chrétienne qui complète les idées.de Platon.

L'âme, une fois guérie, doit regarder. Le regard de l'âme, c'est la raison. Le regard juste et vrai est appelé une vertu. Etre purifié, regarder et voir, voilà donc les trois choses qui mènent l'âme à la connaissance de Dieu.

Augustin trouve dans le soleil qui éclaire le monde une parfaite image du soleil éternel des âmes, de ce Dieu caché qu'il veut comprendre le soleil existe, il est visible, toute chose est éclairée de sa lumière; de même Dieu existe, il est intelligible, et c'est par sa lumière que nous pouvons tout apercevoir dans le monde intellectuel et moral.

Les chapitres XI , XII et XIII de ce premier livre nous peignent la situation d'Augustin, qui aimait la sagesse plus que la vie et qui n'aimait pour elle seule que la sagesse ; il ne désirait ou ne craignait de perdre les biens humains que dans leurs rapports avec les biens invisibles. Il y a dans cette doctrine toute une morale bien haute et bien belle. Augustin ne veut pas que la glu de ce monde nous arrête, tant que

nous existons dans ce corps mortel. La lumière éternelle ne se montre qu'aux prisonniers terrestres qui, une fois leur cachot brisé, seraient capables de s'envoler dans les régions supérieures.

Dans le chapitre XV, l'argument en faveur de. l'immortalité de l'âme, tiré de l'immortalité de la vérité, n'est pas complet; la vérité n'a pas attendu l'homme pour commencer et n'a pas besoin de l'immortalité de l'homme pour être elle-même immortelle; l'intelligence de Dieu lui suffit. La puissance de participer à la vérité souveraine est une belle présomption, mais non pas une certitude pour notre immortalité.

Dans le chapitre Ier du deuxième livre, on trouve ces admirables paroles tant de fois répétées depuis quatorze siècles : « Mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je me connaisse ! « Noverim te, Noverim me ! » Le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, de Bossuet, est une immortelle traduction de ces quatre mots d'Augustin.

Nous devons reproduire ici le dialogue. « LA RAISON : Mais toi qui veux te connaître, sais-tu si tu existes? — AUGUSTIN : Je le sais. — LA RAISON : D'où le sais-tu ? — AUGUSTIN : Je l'ignose. — LA RAISON : As-tu conscience de toi comme d'un être simple ou composé ? — AUGUSTIN : Je l'ignore. — LA RAISON : Sais-tu si tu es mis en mouvement? — AUGUSTIN : Je l'ignore. — LA RAISON : Sais-tu si tu penses? — AUGUSTIN : Je le sais. — LA RAISON : Il est donc vrai que tu penses? — AUGUSTIN: Cela est vrai. » Voilà le cartésianisme tout entier; voilà l'évidence intime considérée comme la base de la certitude. Sans vouloir dépouiller Descartes de sa gloire, nous aimons à constater, pour l'honneur de la vérité et la grandeur du sujet qui nous occupe, que saint Augustin est le père de l'école philosophique du dix-septième siècle, école tout à fait française et catholique, détrônée par Locke et Condillac, éloquemment attaquée, il y a vingt ans, au nom même des intérêts de la foi chrétienne , mais destinée, nous l'espérons, à ressaisir l'empire au milieu de nous. Elle compte pour disciples Bossuet et Fénelon, lés plus grands hommes de l'Oratoire et de Port-Royal, si. on excepte Pascal, et cette école est bien fortement empreinte du génie chrétien (1). Nous aurons plus tard de nouvelles occasions de montrer les cartésiens comme les descendants de saint Augustin, et nous rencontrerons des traces fréquentes de cette filiation philosophique.

Poursuivons l'analyse du deuxième livre des Soliloques.

— Pleurerais-tu, dit la Raison à Augustin, si dans une vie immortelle tu ne pouvais rien savoir de plus que tu ne sais maintenant? — Je pleurerais alors, répond Augustin, pour

1 Les cartésiens, dans les livres qu'ils mettaient entre les mains de leurs élèves, reproduisaient la philosophie de saint Augustin, sous le titre de : Philosophie Chrétienne, Philosophia Christiana.

obtenir de ne plus exister. — C'est une belle chose que ce refus de l'immortalité au prix de l'ignorance.

Dans le troisième chapitre, Augustin distingue parfaitement la conscience humaine des témoignages des sens ; les sens et le moi ne forment point une même chose; la certitude réside dans l'évidence intime et non pas dans les sens qui peuvent être des occasions d'erreurs. Le moi résiste à l'erreur des sens et la rectifie.

Dans le chapitre quatrième, on est d'abord un peu surpris qu'Augustin s'abstienne de se prononcer sur la question de savoir si Dieu se sert des sens pour connaître quelque chose; mais cette surprise cesse

lorsqu'on réfléchit que le jeune philosophe marche par gradation vers la connaissance de Dieu, et qu'il n'admet rien que par démonstration.

Dans le cinquième chapitre, Augustin dit : « Le vrai, c'est ce qui est.» Bossuet a reproduit cette définition dans son Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.

A la fin, lorsque de degré en degré, de conquête en conquête, les deux interlocuteurs se croient en possession du dogme consolateur qui agrandit jusqu'à l'infini l'horizon de la vie humaine, on aime à entendre la Raison dire au jeune Augustin : « Cesse de gémir, l'âme humaine est immortelle. »

Ce cours et profond ouvrage des Soliloques nous montre la raison humaine dans ses droits et dans sa gloire. Augustin, durant toute sa carrière de philosophe et de docteur catholique, n'abandonnera jamais les privilèges de la raison.

On nous permettra d'indiquer ici le Livre de l'immortalité de l'âme, quoique le fils de Monique ne l'ait composé qu'à son retour à Milan Augustin fit de ce livre le complément des Soliloques. Il est divisé en seize petits chapitres. Le fond de l'argumentation de cet ouvrage, c'est que, la science étant éternelle, l'âme qui en est le siège ne doit pas périr; c'est que l'âme et la raison ne formant qu'une seule et même chose, l'éternelle durée de celle-ci doit entraîner la durée de celle-là; enfin c'est que l'esprit, supérieur à la matière, ne doit pas être plus maltraité qu'elle : or, la matière, divisible à l'infini, ne peut être réduite au néant. Une observation toute naturelle d'Augustin nous a plus frappé que tous les raisonnements : plus l'âme se dégage des sens et se sépare du corps, plus elle est apte à s'élever aux grandes choses et à la recherche de la vérité ; son union avec le corps n'est donc pas une condition absolue de son existence !

Nous trouvons la réminiscence de Platon dans le chapitre où Augustin nous dit que l'âme humaine conserve en elle les vrais rapports des choses, quoiqu'elle semble, soit par ignorance, soit par oubli, ou ne pas les posséder, ou les avoir perdus.

Le chapitre VIII nous offre une grande preuve de l'existence de Dieu, que Clarke et beaucoup d'autres ont reproduite : nul être ne peut se créer lui-même, car il serait avant d'être, ce qui est absurde; il faut donc remonter à un être qui tienne nécessairement et éternellement de lui-même sa propre existence. Dans le dernier chapitre, Augustin prouve la spiritualité de l'âme par la variété des sensations réunies dans l'unité du moi. On sent le grand métaphysicien à chaque page de ce livre.

Nous complèterons ce que nous avons dit du séjour d'Augustin à Cassiacum par l'analyse des lettres qu'il écrivit dans cette retraite : ce sont les premières que nous connaissions de sa correspondance (1).

Voici d'abord une lettre à Hermoginien, un ami d'Augustin, qui a dû être écrite dans le dernier mois de l'année 386, puisque cet ami avait déjà lu et admiré les trois livres contre les Académiciens. Augustin ne cache pas son respect pour les grands hommes qu'on regarde comme les chefs de l'école du scepticisme ; il croit qu'on leur attribue des sentiments qu'ils n'ont jamais eus. Il n'a donc pas songé à les combattre. A l'époque où vécurent ces grands hommes, la prudence voulait que les flots les plus purs échappés des sources de Platon coulassent dans un lit étroit tout voilé d'ombres et de difficile accès; il importait de ne les découvrir qu'à un petit nombre d'hommes et de ne pas les livrer au passage des bêtes qui les auraient troublés et souillés; le fils de Monique place au rang des bêtes ceux qui donnent à l'âme une forme corporelle. Il approuve les platoniciens de s'être armés contre ces hommes-là de l'art de cacher la vérité, art qui a toujours été une sage habitude de leur génie. Augustin ajoute

1 Nous suivrons pour les Lettres de saint Augustin, comme pour tous ses autres ouvrages, la classification des Bénédictins; c'est avec leur édition que nous travaillons. On compte depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à ce jour vingt et une édition des Oeuvres complètes de saint Augustin. On a publié récemment des lettres et des sermons inédits de l'évêque d'Hippone, dont l'authenticité nous a paru douteuse.

que, maintenant dans le monde, il aperçoit des philosophes qui n'en ont plus que la robe ; il faut ramener à l'espoir de trouver la vérité ceux que pourraient égarer les subtilités des faux académiciens, sous peine de voir d'anciennes et habiles précautions servir de prétextes pour fermer les intelligences aux choses les plus certaines et les plus connues. Au temps des deux fondateurs de la seconde et de la troisième académie, les diverses vérités, ébranlées par la vigueur de leurs arguments, s'effaçaient des esprits pour faire place à des chimères ; il paraissait si difficile de ne pas confondre le vrai avec le faux que les maîtres aimaient mieux, aux yeux de la foule des hommes, se donner des airs de battre en brèche toute certitude; mais le jeune solitaire de Cassiacum trouve qu'il n'y a plus à se préoccuper du danger des longs efforts pour arriver à la vérité; il nous dit que ses contemporains qui se piquent de philosophie redoutent le travail. négligent les lettres et les sciences; la prétendue impossibilité de découvrir la vérité qu'un homme comme Carnéade aurait déclarée, devient pour eux une justification de leur langueur et de leur ignorance; ils se traînent dans un sommeil profond d'où rien ne peut les tirer, rien, pas même la trompette céleste des Ecritures par laquelle Dieu nous fait entendre ses oracles. Augustin prie Hermogénien d'examiner soigneusement ce qu'il avance , vers la fin du troisième livre, contre les Académiciens, et de lui faire savoir ce qu'il en pense. Il ne se flatte pas d'avoir triomphé des Académiciens comme Hermogénien le lui annonce, mais il se sait bon gré de s'être arraché au désespoir de trouver la vérité, qui est la nourriture de l'esprit, et d'avoir rompu la chaîne qui l'empêchait de coller, pour ainsi dire, ses lèvres aux mamelles de la philosophie.

Cette lettre, dont nous avons reproduit toute la pensée, est un témoignage curieux pour les études contemporaines; elle met en pleine lumière les intentions et les sentiments qui ont inspiré le Traité contre les Académiciens. Le jugement et les idées d'Hermogénien sont sollicités en termes qui honorent son intelligence; sa réponse ne nous est point parvenue; elle eût été pour nous une précieuse page de critique philosophique.

Zénobe, à qui sont adressés les deux livres de l'Ordre, aimait à s'en aller auprès de la jeune académie de Cassiacum, lorsque ses affaires ne le retenaient pas à Milan. Augustin lui écrit que l'amour de tout ce qui passe est une source d'erreurs et de peines, et qu'il faut élever l'esprit à l'étude, à l'adoration de ce qui est bon, vrai et beau par soi-même, de ce qui demeure éternellement. Il se plaint tendrement de l'absence de Zénobe. Quand son ami est loin, il désire son retour pour jouir de sa vue et de ses paroles et converser avec lui; Zénobe ne pense assurément pas que cette peine de l'absence soit un travers dont il faille se guérir. Augustin ne se sent pas assez fort pour condamner ces tristesses du coeur. « Pour moi, dit-il, quand je regrette un ami absent, je veux bien aussi qu'il me regrette. » Augustin parle ici un langage qui semble avoir inspiré Montaigne dans ses peintures de l'amitié. Le fils de Monique voudrait reprendre avec Zénobe une question qu'ils ont commencé d'agiter ensemble dans les exercices philosophiques de leur retraite. Si cette question était celle de l'ordre, comme cela nous parait probable, il faudrait placer la lettre à Zénobe avant la précédente, puisque l'ouvrage de l'Ordre fut achevé avant le troisième livre contre les Académiciens, dont Augustin parle à Hermogénien.

Nébride, que notre lecteur connaît déjà, et qui avait enseigné la grammaire à Milan, appelait Augustin heureux, dans une lettre écrite à son ami, après avoir lu le livre de la Vie bienheureuse. Augustin lui répondit, pour examiner s'il pouvait être heureux en effet, et comment il pouvait l'être. Il avait lu la lettre de Nébride à la clarté de la lampe, après son souper, au moment de se mettre au lit, mais non pas de s'endormir. Lorsqu'il fut couché , Augustin demeura longtemps à se demander à lui-même si Nébride avait raison de croire qu'il fût heureux. Le bonheur n'appartient qu'à la sagesse, et peut-être Nébride pense-t-il qu'Augustin est au nombre des sages. Ce qu'il a lu de lui l'en a peut-être persuadé. « Que serait-ce, ajoute Augustin, s'il avait lu les Soliloques ? Il eût été enivré, et cependant il n'aurait rien pu dire de

plus que de m'appeler heureux. Il m'a donné du premier coup ce qu'il y a de plus grand. Voyez ce que fait la joie. » Augustin parle ensuite de la difficulté d'être heureux lorsqu'on ne connaît pas le dernier mot, la raison d'être, le pourquoi, le comment de la création. Pourquoi le monde est-il de telle grandeur? Pourquoi n'est-il pas plus petit? (35)

Pourquoi est-il là plutôt qu'ailleurs? Augustin passe aux questions philosophiques qui l'occupent de préférence, et c'est à cause de cela peut-être que Nébride l'appelle heureux. Il considère l'âme et le corps, l'immortelle sublimité de l'une, la fragilité passagère de l'autre. «Et si l'âme meurt, dit Augustin, la vérité mourra donc aussi, ou bien la vérité n'a rien de commun avec l'intelligence, ou l'intelligence n'est pas dans l'âme, ou ce qui renferme quelque chose d'immortel peut mourir. Nos Soliloques disent et prouvent assez que rien de pareil ne saurait arriver: mais je ne sais quelle habitude de nos maux nous épouvante encore et nous et fait chanceler. Quand même l'âme mourrait, ce qui ne me paraît pas possible d'aucune manière, les studieux loisirs de ma solitude m'ont assez démontré que la vie heureuse ne se trouverait point dans la joie des choses sensibles. Voilà peut-être ce qui me fait paraître aux yeux de mon cher Nébride, sinon heureux, au moins comme heureux : que je le paraisse à moi-même ; qu'ai-je à perdre? Et pourquoi ne croirais-je pas à la bonne opinion qu'on a de moi? Je me dis ces choses, puis je fis ma prière accoutumée et je m'endormis. »

Quelques jours après, Nébride, écrivant à Augustin , le priait de lui rendre compte des progrès qu'il avait faits, au milieu des solitaires et doux loisirs , dans la contemplation des choses spirituelles. Augustin lui fait observer que les vérités, comme les erreurs, s'enracinent d'autant plus dans l'esprit qu'on s'en occupe davantage et qu'on se les rend plus familières. « Ce progrès, dit-il ingénieusement, est insensible comme celui de l'âge; la différence est grande entre un enfant et un jeune homme, mais vous auriez beau interroger l'enfance, elle ne vous répondrait jamais que tel jour elle est devenue la jeunesse.» Toutefois, Augustin ne se croit pas très

Pourquoi est-il là plutôt qu'ailleurs? Augustin passe aux questions philosophiques qui l'occupent de préférence, et c'est à cause de cela peutêtre que Nébride l'appelle heureux. Il considère l'âme et le corps, l'immortelle sublimité de l'une, la fragilité passagère de l'autre. « Et si l'âme meurt, dit Augustin, la vérité mourra donc aussi, ou bien la vérité n'a rien de coinmun avec l'intelligence, ou l'intelligence n'est pas dans l'âme, ou ce qui renferme quelque chose d'immortel peut mourir. Nos Soliloques disent et prouvent assez que rien de pareil ne sauraitarriver: mais je ne sais quelle habitude de nos maux nous épouvante encore et nous et fait chanceler. Quand même l'âme mourrait, « ce qui ne me paraît pas possible d'aucune manière, les studieux loisirs de ma solitude m'ont assez démontré que la vie heureuse ne se trouverait point dans la joie des choses sensibles. Voilà peut-être ce qui me fait paraître aux yeux de mon cher Nébride, sinon heureux, au moins comme heureux : que je le paraisse à moi-même ; qu'ai-je à perdre? Et pourquoi ne croirais-je pas à la bonne opinion qu'on a de moi? Je me dis ces choses, « puis je fis ma prière accoutumée et je m'endormis. »

Quelques jours après, Nébride, écrivant à Augustin , le priait de lui rendre compte des progrès qu'il avait faits, au milieu des solitaires et doux loisirs , dans la contemplation des choses spirituelles. Augustin lui fait observer que les vérités, comme les erreurs, s'enracinent d'autant plus dans l'esprit qu'on s'en occupe davantage et qu'on se les rend plus familières. « Ce progrès, dit-il ingénieusement, est insensible comme celui de l'âge; la différence est grande entre un enfant et un jeune homme, ruais vous auriez beau interroger l'enfance, elle ne vous répondrait jamais que tel jour elle est devenue la jeunesse.» Toutefois, Augustin ne se croit pas très-ferme dans la connaissance des vérités de l'ordre spirituel , et ne se regarde point comme arrivé à la jeunesse de l'âme. «Nous ne sommes que des enfants, ajoute-t-il d'une façon charmante ; mais, comme on a dit, de beaux enfants peut-être. » Il établit la nature et les privilèges supérieurs de l'intelligence, et confie à son cher Nébride que dans les moments où il s'efforce de s'élever vers Dieu , vers les choses vraies de toute vérité, cette vue anticipée de ce qui demeure éternellement le saisit quelquefois et l'absorbe au point de douter de la réalité du monde matériel dont il est environné. Ces confidences, faites à un ami, nous peignent mieux que tous les discours l'état d'Augustin à cette époque,

sa transformation spirituelle, ses préoccupations sublimes, devenues comme une nature nouvelle qui faisait vivre Augustin d'une vie étrangère à la pesanteur et au tumulte des sens.

Il nous a dit, dans ses Confessions, avec quel bonheur il lisait avec sa mère et son ami Alype les chants du roi-prophète. Le quatrième psaume surtout, commençant par ces mots : « O Dieu qui êtes ma justice ! » le remplissait d'un saint enthousiasme; Augustin en interrompait la lecture par de vives paroles, et regrettait que les manichéens ne fussent point là pour le voir et l'entendre, et pour comprendre la vérité. Mille choses fortes ou touchantes s'échappaient de sa bouche.

Nous ne trouvons plus rien dans les oeuvres d'Augustin qui ait pu être écrit de Cassiacum. Combien il serait intéressant et doux pour nous de parcourir cette retraite, de reconnaître l'emplacement de la demeure d'Augustin et de ses amis, l'emplacement des bains, le ruisseau dont le murmure donna lieu au livre de l'Ordre, la prairie où se réunissait souvent la jeune académie ! Nous aurions aimé à reproduire les couleurs de ces lieux si chers à notre pensée ! D'après des recherches récentes et d'une incontestable exactitude (1), Cassago de Brianza , à sept à huit lieues de Milan, nous représente Cassiacum. L'ancien palais des Visconti de Modrone occupe la place de la maison de Verecondus, au sommet d'une colline. Aujourd'hui, comme au temps d'Augustin, une prairie couvre le penchant de ce côteau. On retrouve la rivière qui, à l'aide d'un petit aqueduc, fournissait de l'eau aux bains de Verecondus et se précipitait ensuite avec grand bruit sur des rochers, Silicibus irruens.... praecipitante se flumine. La rivière se nomme Gambajone, jadis Cambalionum, et vient du mont Sirtori ; elle coule dans un charmant vallon boisé et y forme des cascades. Cassago est un fertile et tranquille abri, un pays gras, comme l'indique son nom,

1 Dans les précédentes éditions de l'Histoire de saint Augustin, nous avions fait usage de renseignements inexacts en ce qui touche l'emplacement de Cassiacum; l'érudition milanaise, excitée par un noble et religieux patriotisme, s'est mise à l'oeuvre, et la question des lieux a été admirablement éclaircie par le docte abbé Louis Biraghi , qui a bien voulu nous adresser son très-intéressant travail. Ces recherches, d'une précision savante et d'une critique parfaite, lui font le plus grand honneur.

au milieu des montagnes; nous avons cité le mont Sirtori ; citons encore les monts Gregorio, Barzago, Barzeno, San Salvadore. Licentius, dans une épître à son maître Augustin, se souvenait de ces montagnes, montesque per altos, lorsqu'il repassait les jours doucement écoulés à Cassiacum.

Il est dans l'univers des lieux que les leçons ou les études du génie ont rendus célèbres; à Athènes, le jardin d'Académus ; sur les rivages de l'Attique, le cap Sunium; dans l'île de Rhodes, la colline de Zimboli, où Eschine, exilé, avait fondé une école d'éloquence; aux environs de Rome, la colline de Tusculum, où le souvenir de Cicéron plane avec tant de majesté ; ces lieux, et d'autres que nous pourrions nommer, sont visités respectueusement par le voyageur, et nous y avons senti nous-même tout le charme qui s'attache à la gloire. Cassiacum mérite de prendre rang parmi ces lieux fameux, et si les souvenirs de l'antiquité chrétienne n'avaient pas été négligés jusqu'à ce jour, les pèlerins de la religion, de la poésie et de l'histoire, auraient cherché jusqu'aux moindres traces de ce coin de terreaux environs de Milan. Ce fut là qu'Augustin, sur le seuil de la vie chrétienne, chercha dans les pleurs, trouva tout à coup et enseigna les hautes vérités morales et philosophiques , avec une merveilleuse puissance. Ce fut là que ce génie, tantôt méditant en silence, tantôt conversant avec une mère et des amis dignes de lui, se connut en quelque ;sorte lui-même pour la première fois. Il jeta du fond de cet asile hospitalier ses premières clartés sur le monde.

Parfois, fatigué du bruit et du vide des jours humains que Dieu ne remplit pas, on se prend à rêver une solitude où la vie ne serait occupée qu'à la recherche et à la contemplation du vrai. Des amis d'un même coeur, du même goût, d'un même amour pour les beautés impérissables, échangeraient leurs pensées, leurs découvertes de tous les jours, leurs inspirations celui qui serait le plus fort et le plus près de Dieu dirigerait, retiendrait ou exciterait les intelligences. Quoique les magnificences de la création ne soient qu'une ombre bien pâle des splendeurs divines, on choisirait pour retraite un site où la nature eût à la fois de doux sourires et une imposante grandeur. A chaque journée on franchirait un degré de l'invisible échelle des vérités éternelles, et c'est ainsi que d'un pas calme et joyeux, environné d'amitié, de lumière et d'espérance, on s'en irait, appuyé sur la croix, vers ce mystérieux rivage appelé la mort, qui n'est que le bord de l'océan de la vie !

Oh ! que ne suis-je né dans le siècle d'Augustin, et que n'ai-je été amené par une heureuse destinée à m'asseoir, avec Alype et Licentius, autour du maître dans cette prairie ou dans ces bains de Cassiacum ! Leurs mois passés dans la maison des champs de Verecondus apparaissent à mon esprit comme une vie écoulée sur le seuil du paradis. Licentius regrettera plus tard cette vie de paix et d'étude. Qu'ils sont à plaindre ceux qui, ayant goûté de telles délices, sont condamnés à retomber au milieu des agitations de la terre !

CHAPITRE SIXIÈME. Baptême de saint Augustin. — Mort de sainte Monique à Ostie. (387.)

Augustin avait écrit à saint Ambroise pour lui raconter ses erreurs passées et ses dispositions présentes, et le prier de lui indiquer ce qu'il devait lire dans les Écritures comme préparation. à la grâce du baptême. L'évêque de Milan lui conseilla de lire Isaïe, parce que, de tous les prophètes, Isaïe est celui qui parle le plus clairement des mystères de l'Évangile et de la vocation des païens. Augustin se mit à lire les prophéties du fils d'Amos ; mais, ne les (37) comprenant pas d'abord, il se réserva d'y revenir lorsqu'il serait plus exercé dans l'intelligence des Livres saints. Et du reste Augustin ne s'était-il pas suffisamment préparé à la régénération. baptismale? Depuis le commencement de l'automne de 386 jusqu'à la fin de l'hiver de 387, n'avait-il pas été saintement et admirablement transformé par la prière et les pieuses larmes, les profondes méditations et les recherches sublimes, et par ces premiers combats livrés en faveur de la vérité qu'on voulait proscrire du milieu des hommes, en faveur de la Providence qu'on niait, en faveur de la saine philosophie qui voit dans la religion une céleste sueur? Combien la solitude de Cassiacum avait été féconde pour le coeur d'Augustin ! il sortait de cette retraite comme saint Jean de son désert, et celui qui est l'énergie éternelle avait fortifié les épaules d'Augustin pour les préparer au fardeau d'une grande mission dans l'Église catholique.

Augustin avait passé sept mois à Cassiacum, depuis le 23 août 386 jusqu'au 23 mars 387. Revenu à Milan et en attendant le jour de son baptême, il composa le livre de l'Immortalité de l'âme comme complément des Soliloques. Possidius, le disciple et le biographe de saint Augustin, mentionne des Essais sur la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique et la philosophie (1); saint Augustin ne les avait plus lorsqu'il travaillait à la Revue de ses ouvrages.

En ce temps-là, comme cela se voit aujourd'hui encore à Rome, on baptisait à Pâques. La solennité pascale de l'année 387 devait rester à jamais célèbre par le baptême du plus profond docteur de notre foi. La cérémonie eut lieu dans la nuit du 24 au 25 avril, au baptistère de saint Jean, situé auprès de l'église métropolitaine. Adéodat et Alype furent faits chrétiens en même temps qu'Augustin : saint Ambroise lui-même les purifia dans les eaux salutaires. Un instinct religieux, un pressentiment sacré avertissait-il le-grand évêque de Milan que cet Augustin, prosterné à ses pieds, serait la plus grande lumière de l'Église (2) ? Rien ne nous l'apprend; mais saint Ambroise, baptisant Augustin, nous parait offrir une des plus belles scènes de l'histoire.

Le chant religieux dans la basilique de Milan

1 Tillemont doute que ces divers Essais soient de saint Augustin.

2 Il n'est nullement prouvé que le Te Deum de saint Ambroise ait été chanté pour la première fois après le baptême de saint Augustin.

attendrissait le fils de Monique. « Combien j'étais ému ! dit-il (1); que de larmes s'échappaient de mes yeux, lorsque j'entendais retentir dans votre église le choeur mélodieux des hymnes et des cantiques qu'elle élève sans cesse vers vous ! Tandis que ces célestes paroles pénétraient dans mes oreilles, votre vérité entrait par elles doucement dans mon coeur; l'ardeur de ma piété semblait en devenir plus vive; mes larmes coulaient toujours, et j'éprouvais du plaisir à les répandre. »

Il y avait un an que le chant était adopté dans la basilique de Milan. On sait à quelle occasion. L'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien , s'étant laissé entraîner dans l'arianisme, poursuivait cruellement saint Ambroise; le peuple tout entier courut s'enfermer dans l'église, résolu à périr auprès de son évêque. La mère d'Augustin avait suivi les fidèles. De peur que le peuple ne succombât à

l'ennui d'une épreuve trop prolongée, saint Ambroise fit chanter des hymnes et des psaumes, selon l'usage des Eglises d'Orient. Telle fut en Occident l'origine du chant catholique (2). A la suite de la découverte merveilleuse des corps de saint Gervais et de saint Protais, des possédés et un aveugle avaient été guéris par les reliques des deux martyrs, et ces prodiges arrêtèrent les persécutions dirigées contre saint Ambroise.

Une fois chrétien, Augustin ne songea plus qu'à retourner en Afrique, où tant de grandes œuvres l'attendaient. Un ami de plus était entré dans sa pieuse intimité; Evode, de Thagaste , auparavant agent d'affaires de l'empereur, et, depuis son baptême, uniquement occupé à servir Dieu, cheminait dans les voies du ciel avec Augustin, Adéodat et Alype. Au mois d'août ou au mois de septembre de 387, Augustin, sa mère, son fils et ses amis avaient quitté Milan pour se diriger vers leur contrée natale. C'est à Ostie, à l'embouchure du Tibre, qu'ils devaient s'embarquer sur un même navire; mais Monique n'était pas destinée à revoir l'Afrique avec son cher Augustin. Peu après que la sainte caravane fut arrivée à Ostie, Monique tomba malade et mourut.

Durant les derniers jours que cette admirable femme passa dans ce monde, elle eut avec son

1 Confess., liv. IX, chap. 11.

2 A l'époque où saint Augustin écrivait ses Confessions, l'usage du chant était presque général dans toutes les églises du monde.

fils un mémorable entretien qu'on ne se lassera jamais d'entendre. Monique et Augustin, cherchant ensemble quel serait le bonheur des saints dans l'éternité, s'élèvent du monde matériel au monde invisible, avec des ailes que le souffle de Dieu semble soutenir. Ils reconnaissent ce qu'il y a d'incomplet, de méprisable et de vain dans les joies et les voluptés matérielles, de quelque éclat de beauté que l'imagination puisse les revêtir; ensuite, s'élançant vers la félicité immuable, la mère et le fils traversent tous les objets du monde physique, la voûte où resplendissent les astres et d'où s'échappe la lumière pour les hommes; enfin, passant par les régions de l'âme, ils parviennent à la hauteur sublime, éternelle, où réside la sagesse, où réside la beauté, où réside ce qui est. Saint Augustin nous a laissé un résumé de cet entretien (1); son historien ne peut pas le passer sous silence, quoique ce morceau d'un charme infini et d'une saisissante profondeur soit connu de tous les gens instruits. Nous traduisons

« A peu de distance de ce jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il était arrivé, par un effet de vos vues secrètes, comme je le crois, qu'elle et moi, nous nous trouvions seuls appuyés à une fenêtre, donnant sur le jardin de la maison qui était notre demeure à Ostie, à l'embouchure du Tibre, et dans laquelle, séparés de la foule, après la fatigue d'un long voyage, nous nous préparions à nous remettre en nier : nous parlions donc là seuls, avec une douceur ineffable; oubliant le passé, occupés de l'a«venir, nous cherchions entre nous, auprès de cette vérité qui est vous-même, quelle devait être l'éternelle vie des saints, que l'oeil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, et qui n'est jamais montée dans le coeur de l'homme. Nous ouvrions la bouche du coeur pour recevoir les célestes eaux de cette fontaine de vie qui est en vous , afin qu'en étant inondés selon notre mesure, nous comprissions de quelque manière une aussi grande chose.

« Comme la conclusion de notre entretien était que le plaisir des sens dans la plus splendide lumière corporelle n'était pas digne d'être comparé aux joies de l'autre vie, ni même d'être rappelé en leur présence, nous

1 Confess., liv. IX, chap. 10.

montions avec le plus ardent amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages ; et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les traversâmes pour atteindre à cette région d'inépuisable fécondité où vous nourrissiez de vérité Israël éternellement, où la vie est la sagesse, par laquelle se font toutes les choses, celles qui ont été et celles qui doivent être; et elle-même n'a point été faite, mais elle est comme elle a été et comme elle sera toujours; ou plutôt elle n'a pas été et ne sera point, mais seulement elle est, parce qu'elle est éternelle, car avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et tandis que nous parlons et que nous nous ouvrons à cette haute région, nous la touchons un peu de tout l'élan de notre coeur; et nous avons soupiré, et nous avons laissé là les prémices de l'esprit, et nous sommes revenus au bruit de nos lèvres où la parole commence et s'achève. Quelle parole est semblable à votre verbe Notre-Seigneur qui demeure en lui-même sans vieillir, et qui renouvelle toutes choses?

« Nous disions donc : S'il y avait un homme pour qui fissent silence les mouvements de la chair, les images de la terre, des eaux et de l'air , les pôles et l'âme elle-même ; un homme qui s'isolât de sa propre pensée, et pour qui cessassent d'exister les songes et les rêveries de l'imagination, toutes les langues et tous les signes, tout ce qui passe; s'il pouvait fermer l'oreille à tout, car, s'il écoute, toutes ces choses lui diront. Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais celui-là nous a faites, qui demeure éternellement : ces paroles dites, si elles se taisaient après avoir porté l'oreille de l'homme vers celui qui les a créées, et que le Créateur seul parlât, non point au moyen de ses créatures, mais par lui-même; non point par la langue de la chair, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit du tonnerre , ni par paraboles; si celui que nous aimons dans ses créatures se faisait entendre à nous sans elles, comme maintenant notre pensée rapide nous a emportés vers l'éternelle sagesse qui demeure au-dessus de toutes choses ; si cela se continuait et que s'effaçassent les autres visions (39) d'un genre si différent, et si cette chose seule ravissait, absorbait, abîmait dans des joies intérieures son contemplateur, de manière que ce qui a été pour nous un éclair d'intelligence, objet de nos soupirs, devînt pour cette âme une vie sans fin, ne serait-ce pas l'accomplissement de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur ? Quand s'accomplira-t-elle cette parole? Sera-ce quand nous ressusciterons tous? mais nous ne serons pas tous changés.

« Tel était notre entretien ; et si la forme et les paroles n'étaient pas les mêmes, vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère dit : « Mon fils, pour ce qui me regarde, plus rien ne me charme en cette vie. J'ignore ce que je dois faire encore ici, et pourquoi j'y suis, après que mon espérance de ce siècle a été accomplie. Il n'y avait qu'une seule chose pour laquelle je désirasse rester un peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu m'a accordé cela au delà de mes voeux; je te vois son serviteur, non content d'avoir méprisé les terrestres félicités ; que fais-je donc ici ? »

Ne dirait-on pas une conversation aux portes du ciel?

La tendresse, les prières et les pleurs de sainte Monique ont exercé une si grande influence sur saint Augustin qu'il nous faut l'écouter encore, nous racontant la mort de sa mère.

On a entendu les derniers mots de Monique, à la fenêtre de la maison d'Ostie. « Je ne me souviens pas bien, dit Augustin, de ce que je lui répondis; mais cinq jours après, ou guère plus, les fièvres la saisirent.

Pendant sa maladie, elle tomba un jour en défaillance, et perdit un peu connaissance. Nous accourûmes auprès d'elle; elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère (Navigius) et moi, debout auprès de son lit, elle nous dit avec l'air de chercher quelque chose : Où étais-je ? Puis, nous voyant accablés de douleur : Vous enterrerez ici votre mère, ajouta-t-elle. Je ne répondis rien, et je retenais mes larmes; mais mon frère parla pour laisser entrevoir qu'il eût été plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère. A ces mots elle jeta sur lui un regard sévère qui lui reprochait de semblables pensées ; et se tournant vers moi : Vois, me dit-elle , vois comme il parle ; ensuite s'adressant à tous deux : Enterrez ce corps en quelque lieu que ce soit, ajouta-t-elle, et ne vous en mettez nullement en peine; tout ce que je vous demande, c'est que partout où vous serez, vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. »

Peu de jours après, en l'absence d'Augustin, quelques-uns de ses amis ayant demandé à la sainte malade si elle n'éprouvait pas une sorte de chagrin à laisser son corps dans un pays si éloigné du sien : « Rien n'est éloigné de Dieu, « leur répondit sainte Monique, et je ne crains point qu'à la fin des siècles il ne me reconnaisse pas pour me ressusciter. » Elle mourut le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante sixième année de son âge. Ce fut Augustin qui ferma les yeux à sa mère. Dès qu'elle eût rendu le dernier soupir, le jeune Adéodat poussa un grand cri et se mit à sangloter. Augustin, son frère et ses amis , quoique remplis de douleur, eurent la puissance de contenir leurs larmes, et forcèrent Adéodat à imposer silence à son désespoir. Dans leur pensée à tous, les plaintes, les pleurs et les gémissements ne devaient pas accompagner de telles funérailles. La mort ne pouvait pas être considérée comme un malheur pour Monique; on savait qu'il n'y avait de mort que la moindre partie d'elle-même, et que son âme venait de passer au sein de Dieu, qui l'avait faite à son image. Augustin trouvait un autre adoucissement à son chagrin dans le témoignage que sa mère lui avait rendu à ses derniers jours : elle l'appelait son bon fils, et se plaisait à rappeler, dans un sentiment d'inexprimable tendresse, que jamais elle n'avait entendu sortir de la bouche d'Augustin la moindre parole qui pût lui déplaire. Heureuse la mère qui, au terme de sa vie, peut adresser une telle louange à son fils ! plus heureux le fils qui s'est rendu digne d'une aussi sainte gloire !

Evode prit un psautier et commença, auprès du corps de Monique, le psaume (1) : Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre justice et votre miséricorde. Et tous chantaient alternativement avec Evode. Le corps ayant été porté à l'église d'Ostie, Augustin alla et revint sans laisser échapper une larme; il ne pleura même pas pendant les prières récitées au bord de la fosse (2), lorsqu'avant d'y descendre sa

1 Ps. 100. — 2 Plus tard les reliques de sainte Monique furent transportées à Rome.

mère on offrit pour elle le sacrifice de la rédemption. Mais durant toute la journée la tristesse qu'il renfermait au fond du coeur l'accablait. Il conjurait le Seigneur de le tirer d'un état si douloureux, et le Seigneur ne l'écoutait point. Augustin eut l'idée d'aller au bain; il avait ouï dire que les Grecs l'avaient appelé balaneion, parce que le bain dissipait les inquiétudes de l'esprit. Mais il en sortit tout aussi affligé qu'auparavant. Quand vint l'heure du sommeil, il s'endormit. A son réveil, il crut reconnaître que sa douleur avait perdu de sa puissance. Toutefois, bientôt ramené à ses premières pensées sur cette mère qui venait de le quitter, et repassant sa vie de religion et de tendre dévouement il trouva doux de répandre ses larmes devant Dieu, de les répandre à cause d'elle et pour elle, à cause de lui et pour lui à qui une grande consolation sur la terre était tout à coup ravie. Augustin laissa donc couler librement des pleurs qu'il avait retenus jusque-là; il les laissa couler dans toute leur abondance, et se sentit le coeur soulagé. Saint Augustin confesse (1) ces choses devant Dieu, et demande qu'on lui pardonne d'avoir pleuré quelques

instants sa mère morte, elle qui, durant tant d'années l'avait pleuré pour le faire vivre en Dieu. Il pria pour sa mère, qui n'ordonna point qu'on ensevelît son corps dans de riches étoffes, ni qu'on l'embaumât avec des aromates précieux; pour sa mère, qui ne désira point d'avoir un tombeau magnifique, ni d'être transportée dans le tombeau qu'elle-même s'était préparé à côté du sépulcre de son

1 Livre IX, ch. 12.

époux au pays natal; Monique n'avait recommandé à son fils que de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur !

Au milieu des colonnes et des débris de l'ancienne ville d'Ostie, on rencontre aujourd'hui une chapelle qui, d'après la tradition, marque la place de la maison occupée par Monique et Augustin. Ce lieu est glorieux. et saint; il entendit l'entretien séraphique de la mère et du fils, vit mourir l'admirable femme, et fut témoin du deuil religieux d'Augustin, de son frère et de ses amis.

Sainte Monique a pris rang parmi les plus illustres mères. La mémoire humaine garde son nom avec vénération et gratitude. Il est permis de penser que, sans les larmes et la tendresse religieuse de Monique , l'Eglise catholique n'aurait pas eu le grand Augustin. Elle fut sa mère dans la foi après l'avoir été dans la vie naturelle: les pleurs de Monique et ses hautes vertus enfantèrent Augustin à la vie chrétienne. Parmi les grands hommes, ceux qui ont fait le plus de bien au inonde avaient le cœur façonné à l'image du cœur de leur mère. Quand le génie se rencontre dans la tête d'un homme qui a sucé le lait d'une bonne mère et reçu d'elle les premiers enseignements, ne craignez point que ce génie devienne un fléau pour les sociétés : il en sera toujours la consolation et la lumière. Les plus saintes et les plus sublimes choses de la terre ont leurs germes dans les coeurs maternels. Tant qu'il restera une mère avec quelque rayon du ciel dans l'âme, il ne faudra pas désespérer des destinées d'un pays.

CHAPITRE SEPTIÈME. Saint Augustin se rend de nouveau à Rome. — Son retour en Afrique. — Le livre de la Grandeur de l'âme. — Le livre des Quatre-vingt-trois questions. — Les livres des Moeurs de l'Eglise catholique et des Moeurs des manichéens. (388)

Nous ne savons pas comment la mort de Monique changea les projets d'Augustin, et pourquoi il se rendit à Rome au lieu de s'embarquer pour l'Afrique. La mort de sa mère est le dernier fait que saint Augustin nous ait raconté dans les Confessions; la correspondance contemporaine ne nous apprend rien sur ce retour dans la grande métropole. Augustin passa près d'un an à Rome et employa tout ce temps au travail. Depuis son baptême, (41) Augustin ne portait plus les vêtements africains; il avait pris la longue robe noire des cénobites d'Orient avec un capuchon et une ceinture de cuir. Cette tunique noire de laine ou de toile sera désormais le costume d'Augustin; il n'en prendra pas d'autre, même quand on l'aura élevé à la couronne épiscopale d'Hippone. Du jour où Augustin reçut le sceau de la régénération, il se constitua le défenseur des doctrines, et des intérêts catholiques; Augustin sera fidèle à cette grande tâche jusqu'à sa dernière heure ! Ce fut dans l'été de 388 qu'il revint en Afrique; Maxime venait d'être vaincu parle grand Théodose. Augustin avait quitté la contrée natale depuis cinq ans : quels changements accomplis depuis lors ! Il était parti avec le coeur rongé par les incertitudes philosophiques et religieuses, il revenait calme et fort, emportant au fond de l'âme le trésor de la vérité. Augustin rentra en Afrique par ce port de Carthage d'où il avait dit adieu à son pays, laissant sa mère seule et dans la douleur.

Son but était de chercher aux environs de Thagaste un asile pour l'étude et la contemplation. Avant de gagner la retraite, il s'arrêta quelque temps à Carthage, où ses oraisons aidèrent à rendre miraculeusement la santé à Innocentius (1). Il y apprit une curieuse histoire de la bouche même de celui qui en avait été le héros. Un de ses anciens disciples, appelé Euloge, professait la rhétorique à Carthage pendant qu'Augustin était à Milan. Il arriva qu'un jour, la veille de sa leçon, Euloge, jetant un coup d'oeil sur les pages du livre de Cicéron qui faisait le sujet de l'étude du lendemain, trouva un passage fort obscur dont il ne pouvait pénétrer le sens; la nuit vint; Euloge, livré à un embarras extrême, à une vive anxiété, demeura longtemps dans son lit sans fermer l'œil. A la fin il s'endormit de lassitude, et, durant ses courts instants de son sommeil, voilà que le professeur voit en songe Augustin, son ancien maître, qui lui explique l'endroit du livre de Cicéron dont il était si péniblement, occupé. « Ce ne fut pas moi, dit Augustin, mais mon image, et c'était à mon insu, car, en ce moment, séparé d'Euloge par l'étendue des mers, je dormais ou je faisais autre chose, mais à coup sûr je ne pensais pas aux soucis du jeune professeur de Carthage. Comment ces choses peuvent se faire, c'est ce que j'ignore (2). » Il est

1 Cité de Dieu, liv. XIII, ch. 8.

2 De cura gerendi pro mortuis. No 13.

probable qu'Euloge, dans son embarras, avait beaucoup pensé à Augustin, dont la sagacité lui était si connue. Toutefois l'histoire des phénomènes du sommeil n'offre certainement aucun trait plus étrange.

Augustin, dont l'esprit méditatif fuyait l'agitation des villes, se fit une vie solitaire aux environs de Thagaste. Il se débarrassa, au profit des pauvres, du peu de biens qu'il avait, s'entoura de ses fidèles amis et de quelques disciples, vécut en communauté, et se remit à écrire. Il acheva les livres des Moeurs de l'Eglise catholique, des Moeurs des manichéens et De la Grandeur de l'âme, qu'il avait commencés à Rome.

Ce dernier ouvrage (1) est un dialogue entre Augustin et Evode; il résume les entretiens de ces deux amis sur la nature de l'âme, sur sa raison d'être, ses aspirations, sa force, son but. Ce livre est une grande date dans l'histoire de la philosophie. Il complète les Soliloques avec les plus merveilleux éclairs de génie

métaphysique. Les principes qui s'y trouvent établis sont les guides immortels de la philosophie spiritualiste. C'est l'homme esprit dans toute sa gloire, et c'est aussi la gloire de Dieu éclatant surtout dans la création de l'esprit lui-même. Descartes est tout entier dans cette composition. Il ne s'est pas rencontré un génie plus fin, plus subtil, plus pénétrant qu'Augustin, et le livre De la Grandeur de l'âme est une des trois ou quatre productions où ce génie philosophique s'est le mieux montré. Nous ne nous expliquons pas qu'on ait pu agiter la question de savoir si cet ouvrage était bien réellement du fils de Monique. Si la forme même n'eût pas été une preuve suffisante, le doute n'aurait plus été permis en voyant l'évêque d'Hippone ranger ce livre au nombre des siens dans la Revue de ses ouvrages, en lisant la lettre (2) d'Augustin à Evode, alors évêque d'Uzale, écrite en 414, et dans laquelle l'évêque d'Hippone renvoie son ami au livre De la Grandeur de l'âme.

Ne laissons pas passer sans une mention sérieuse le livre des Quatre-vingt-trois questions. Depuis la conversion d'Augustin, chaque fois que ses amis le voyaient inoccupé, ils lui adressaient des questions de philosophie ou de morale, et le maître y répondait. Ces questions et ces réponses avaient été conservées. Augustin les fit réunir plus tard, lorsqu'il était évêque;

1 De quantitate animae. — 2 Lettre 162.

mais nous en parlons ici, parce qu'elles appartiennent particulièrement à l'année 388. Augustin s'est expliqué plus d'une fois sur la grande question de la nature des idées; son enseignement a ouvert à la philosophie moderne une voie où sont entrés les meilleurs génies. Peu de temps avant sa conversion, il s'était nourri de Platon, de Plotin et de Porphyre; leur spiritualisme et leur doctrine sur le monde intelligible, sur les régions invisibles, avaient pénétré fort avant dans son esprit; toutefois l'éternité de la matière, telle qu'on la trouve dans le Timée, cette opinion si féconde en erreurs capitales, laissait un immense abîme entre l'enseignement du disciple de Socrate et l'enseignement de nos livres saints.,

Il a fallu la révélation pour apprendre aux hommes le dogme si lumineux de la création du monde; le penseur de Thagaste, éclairé par l'Ecriture, a montré ce qu'aurait pu faire le penseur d'Athènes dans la même condition.

Saint Augustin philosophe, c'est Platon chrétien.

La quarante-sixième question du livre des Quatre-vingt-trois questions renferme une indication du système d'Augustin sur la nature des idées. Il les appelle certaines formes principales, raisons des choses, stables et immuables, éternelles et toujours les mêmes, renfermées dans la divine intelligence; elles ne naissent ni ne meurent, mais elles sont le modèle de tout ce qui naît et meurt. L'âme raisonnable peut seule les voir; elles les voit avec son œil intérieur. C'est surtout l'âme sainte et pure qui s'élève à la vision de ces idées éternelles, parce qu'elle a 1'oeil sain, net, et en quelque sorte semblable aux choses qu'elle s'efforce de connaître. La sagesse divine n'a pu créer que les choses bonnes et raisonnables; ces choses-là ne peuvent exister en dehors de Dieu. Si les raisons des choses créées ou à créer sont renfermées dans la divine intelligence, ces raisons sont éternelles et immuables; en Dieu rien n'existe qui ne soit immuable et éternel. Ces raisons sont non-seulement des idées, mais encore des vérités, et toute existence est une sorte de participation à ces raisons ou à ces vérités. Ainsi chaque chose a son idée en Dieu, formellement distinguée de toute autre idée. Voir en Dieu les idées éternelles, ce n'est pas voir clairement dès ce monde l'essence divine.

Quelques années auparavant, Augustin avait dit dans les Soliloques : « Qui est assez aveugle d'esprit pour ne pas reconnaître que les figures géométriques habitent au sein de la vérité elle-même? » Il redira, dans le Traité du libre arbitre, que la raison et la vérité des nombres n'appartiennent point aux sens du corps. Le système des idées éternelles se retrouve dans tous les ouvrages philosophiques d'Augustin; et si on perdait ce système de vue, on comprendrait mal la théologie de ce grand docteur.

Il a été dit dans les Soliloques que c'est le triple secours de la foi, de l'espérance et de la charité qui guérit l'âme humaine et lui permet de voir, c'est-à-dire de concevoir son Dieu. Malebranche, en prenant tout le système de saint Augustin, a oublié à quelles conditions le grand homme africain promet la connaissance des vérités divines ; au lieu de la perfection morale résumée par les trois vertus , Malebranche établit qu'on peut monter aux vérités divines à l'aide de la seule opération de l'esprit. La philosophie de l'auteur de la Recherche de la vérité était née de celle de saint Augustin; mais le célèbre oratorien la poussa à des conséquences qu'Augustin eût désavouées. Le grand nom de Leibnitz se présente à notre esprit pendant que nous touchons à ces questions philosophiques; l'Harmonie préétablie n'est autre que le système des idées éternelles d'après lesquelles se produisent les passagères variétés de la création.

Augustin, que Jacques Brucker appelle l'Astre brillant de la philosophie (1), et qui, d'après le docteur Conel (2), demeure le maître de tous dans les sciences divines et humaines, à l'exception des auteurs sacrés, a imprimé au monde philosophique une direction très-élevée, en établissant une distinction entre les idées et nos connaissances ; il est ainsi le père de la vraie philosophie chrétienne; il a débarrassé l'école de ce trop fameux principe péripatéticien : Il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait passé par les sens.

Les manichéens étaient à cette époque les ennemis les plus dangereux de l'Eglise; l'apparente sévérité de leurs moeurs trompait les peuples ; ils calomniaient la vie et les doctrines des catholiques, poursuivaient de leur mépris l'Ancien Testament, faisaient un triage des enseignements évangéliques, et se posaient sur les ruines de l'édifice chrétien comme les seuls représentants de la vérité, comme des modèles

1 Hist. crit. de la philos., t. III, p. 385. — 2 Resp. ad Joan. Burq.

accomplis. Augustin tourna contre eux ses armes, ou plutôt, pour arriver à la victoire, il n'eut qu'à tracer d'un côté le tableau fidèle des doctrines et des moeurs catholiques, et de l'autre le tableau réel des moeurs des manichéens. C'est ce qu'il fit dans les deux livres dont nous allons parler. Le premier de ces livres, celui des Moeurs de l'Église catholique nous occupera particulièrement; il a une valeur indépendante des circonstances qui l'ont produit; il est aussi intéressant aujourd'hui qu'il l'était il y a quatorze siècles ; c'est un monument dont l'importance durera autant que l'Église catholique.

Le livre est divisé en trente-cinq chapitres. La mansuétude d'Augustin éclate dès le commencement de l'ouvrage. Quoique les dérèglements des manichéens lui soient connus, il les traitera avec douceur : « Je cherche, dit-il, à les guérir et non pas à les affliger. » Les manichéens ne veulent pas de l'Ancien Testament; l'auteur ne s'appuiera donc que sur le Nouveau, et même sur les seules parties de l'Évangile acceptées par eux. Quand il citera un passage des apôtres, il reproduira un passage tout semblable tiré de l'Ancien Testament, et les manichéens verront de la sorte que les Écritures, contre lesquelles se sont amoncelés les flots de leur haine , sont celles de Dieu et de Jésus-Christ.

Dans les instructions qui regardent le salut, l'autorité doit marcher avant la raison. L'autorité tempère l'éclat de la vérité par quelque chose de plus accessible à l'homme et de plus proportionné à la faiblesse de

ses yeux. Cependant les manichéens ne souffrant pas qu'on leur parle d'abord d'autre chose que de la raison, Augustin se conformera à leur marche quoique mauvaise. « Je suis bien aise, dit-il, d'imiter, autant que j'en suis capable, la douceur de Jésus-Christ mon Sauveur, qui, pour nous délivrer de la mort, a daigné s'y soumettre, et se charger ainsi du mal même dont il voulait nous affranchir. »

L'homme est corps et âme, et sur la terre, l'un n'existe pas sans l'autre ; tous les deux aspirent au bonheur. La perfection de l'âme aide au bonheur du corps, parce que le corps ne se trouve jamais mieux que si l'âme qui l'habite est paisible et réglée. La félicité de l'âme, ce sera d'atteindre au plus haut point possible de perfection et de sagesse. Lorsque l'âme veut devenir meilleure, elle tend vers quelque chose qui n'est pas elle, qui est hors d'elle : cette chose, différente d'elle-même, et qui peut lui donner une plus grande perfection morale, c'est Dieu ! la vertu, c'est ce qui mène à Dieu ; on devient vertueux par l'énergique volonté de se porter vers Dieu. Mais comment nous porter vers Dieu sans le voir? et comment le voir avec nos yeux faibles et corrompus? La raison, qui a pu nous conduire jusqu'ici, n'a plus rien à nous répondre ; elle est impuissante à pénétrer les choses divines. Mais voici l'autorité : Dieu lui-même a daigné parler dans son amour pour les hommes. Que notre faible raison se taise, quand c'est Dieu même qui nous parle.

La possession de Dieu sera la possession du souverain bien. Il est un précepte qui dit : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre coeur, « de toute votre âme, de tout votre esprit. » L'observation de ce précepte est un acheminement vers la félicité infinie. Posséder Dieu, ce n'est pas être fondu en sa substance, de sorte qu'on ne fasse plus qu'un avec lui , c'est être plus près de Dieu ; c'est être éclairé, environné, pénétré de sa vérité et de sa sainteté éternelles.

Augustin établit la conformité de l'Ancien et du Nouveau Testament; puis, s'adressant aux manichéens, il leur dit :

« Je pourrais , selon la médiocrité de mes lumières et de mes forces , discuter en détail toutes les paroles que je viens de rapporter, et vous exposer ici ce que Dieu m'a fait la grâce d'apprendre des merveilles qu'elles renferment, merveilles dont l'expression demeure souvent au-dessus de la faiblesse du langage. Mais il faut bien s'en garder, tant que vous serez en disposition d'aboyer contre les divins livres. L'Évangile nous défend de présenter les choses saintes aux chiens. Ne vous offensez pas si je vous parle ainsi : j'aboyais autrefois moi - même; j'ai été de ces chiens dont parle l'Évangile (1), etc... »

Un peu plus bas, Augustin dit aux manichéens:

« Ah ! si vous vouliez chercher dans l'Église catholique ceux qui sont le mieux instruits de sa doctrine; si vous vouliez les écouter comme je vous ai écoutés durant les neuf ans où, me tenant dans l'erreur, vous vous êtes joués de ma crédulité , vous seriez vite désabusés, et vous comprendriez la différence qu'il y a entre

1 Chap. 18.

la vérité et les vaines imaginations dont vous êtes prévenus ! »

Augustin définit et explique avec une grande abondance d'idées les quatre vertus: la tempérance , la force, la justice et la prudence.

Après avoir montré à l'homme ses devoirs envers Dieu, il lui montre ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à son prochain. Un second précepte a été donné : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même.» L'amour du prochain est comme le berceau où l'amour de Dieu s'accroît et se fortifie. On aime plus facilement le prochain qu'on n'aime Dieu, parce qu'il est plus facile de comprendre le prochain que Dieu. Le prochain, c'est l'homme, c'est une image de nous-mêmes ; Dieu, c'est une beauté, une force, une lumière infinie, qu'on ne comprend qu'après avoir franchi le cercle des choses visibles. C'est à l'amour de Dieu et du prochain que se réduit toute la doctrine des Moeurs.

Les manichéens, comme nous l'avons déjà dit, rejetaient le témoignage de l'autorité, pour ne pas reconnaître les Ecritures; or, ils voulaient qu'on ajoutât foi à leurs propres livres, dont le crédit pourtant ne pouvait être appuyé que sur une certaine autorité. Mais n'y auraitil pas eu plus de bon sens, de raison, de dignité d'esprit à recevoir des livres, objet de la vénération du monde entier, que des livres sortis on ne sait d'où, et qu'un petit nombre d'hommes seulement connaissait?

Puisque les manichéens parlaient tant de morale, pourquoi ne pas s'incliner avec respect devant les Ecritures où sont renfermés les préceptes qui sont le fondement et la règle de toute morale? et pourquoi chercher à ravir au christianisme ce qui fait sa principale beauté, sa plus haute gloire aux yeux des hommes?

La règle de tout chrétien est d'aimer Dieu de toute la puissance de son esprit, et son prochain comme lui-même. Cette morale toute divine resplendit dans l'Église catholique; Augustin, dans une longue apostrophe (1) à cette véritable mère des chrétiens, proclame les doctrines que l'Église n'a jamais cessé d'enseigner à ses enfants.

Le catholicisme sait former les hommes par des enseignements et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun, proportionnés encore plus à l'âge qui se compte par les divers degrés de l'avancement de l'âme,

2 Chap. 30.

qu'à celui dont les années sont la mesure. On réserve aux enfants les instructions et les pratiques faciles; on réserve aux hommes faits les vérités élevées et les exercices forts; les vieillards reçoivent les lumières pures et tranquilles de la sagesse. L'Église catholique a tout prévu et s'étend à tout dans ses enseignements salutaires. Elle a tracé aux maris et aux femmes des devoirs d'autorité douce et de chaste soumission; elle a soumis les enfants à ceux de qui il tiennent la naissance; elle les place sous la domination des parents, dans une espèce de servitude libre, comme l'empire donné sur la famille est tout de tendresse et de douceur. Elle tient les frères encore plus étroitement unis parle lien de la religion que par celui du sang, inspire une bienveillance réciproque à tous ceux que lie la parenté ou l'alliance, et fait subsister l'union des coeurs aussi bien que celle de la nature.

L'Église catholique apprend aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, bien plus par l'amour de leur devoir que par la nécessité de leur état; elle inspire aux maîtres de la bonté pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux que Dieu est le maître commun des uns et des autres; elle ne se borne pas à unir les citoyens d'une même ville, elle unit encore les différentes nations et tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, non-seulement par les liens de la société civile, mais en les faisant ressouvenir qu'étant tous descendus d'un même père, ils sont tous frères les uns des autres. L'Église catholique apprend aux rois à bien gouverner les peuples, et aux peuples à obéir à leurs rois. C'est en se tenant attaché aux mamelles de l'Église catholique, que l'homme puise une grande force , et se trouve enfin capable de suivre Dieu et de l'atteindre. Tels sont les enseignements, tel est le génie de l'Église catholique; ils sont demeurés les mêmes depuis qu'Augustin traçait leur sublime caractère à la face de l'univers.

Augustin fait suivre la peinture de la doctrine de la peinture des moeurs. Les manichéens s'offraient au monde comme les seuls vertueux, les seuls purs; ils ouvraient les yeux sur les désordres de quelques chrétiens, pour les fermer sur la sainteté de ces milliers de fidèles qui, principalement en Orient et en Égypte, étonnaient la terre par le spectacle de leur perfection. Les solitaires, cachés au fond des déserts, n'ayant pour nourriture que du pain et (45) de l'eau, passant leurs jours à s'entretenir avec Dieu, à contempler sa beauté souveraine avec l'œil d'une intelligence épurée, ont été accusés d'excès dans la vertu, accusés aussi de s'être rendus inutiles aux hommes, comme si leurs prières n'attiraient pas des bénédictions sur le monde, comme si l'exemple d'une telle vie n'était pas puissant pour inspirer l'amour du bien !

Augustin ne parlera point des solitaires, quoique les manichéens n'eussent guère pu continuer à vanter leur tempérance, à côté de ces anachorètes catholiques qu'on accuse d'avoir passé les bornes de la faiblesse humaine; il citera ceux qui, réunis en communauté et dans des conditions moins supérieures aux forces de l'homme, vivent humbles, doux et tranquilles, dans la chasteté, les prières, les lectures et les conférences spirituelles. Nul d'entre eux ne possède quoi que ce soit, mais le travail de leurs mains leur donne une paisible indépendance. A mesure qu'ils achèvent un ouvrage, ils l'apportent à leur doyen; c'est ainsi qu'ils appellent le chef de chaque dizaine, car les religieux étaient partagés en dizaines. Le doyen (decanus) épargne aux religieux tous les soucis temporels; il leur fournit chaque chose dont ils ont besoin, avec une parfaite exactitude, et rend compte de tout au père ou à l'abbé. A la fin du jour chacun sort de sa cellule pour se rendre auprès du père; plus d'une communauté réunit trois mille moines et même davantage. Le père adresse la parole à tous ces religieux rangés autour de lui; ils l'écoutent dans un merveilleux silence, et l'impression que fait en eux son discours n'éclate que par les soupirs et les larmes. Si quelque mouvement extraordinaire d'une joie toute sainte leur arrache des paroles, c'est avec tant de modestie et si peu de bruit, qu'on ne s'en aperçoit pas. Après l'exhortation, ils vont prendre leur nourriture, bien simple et bien frugale : la viande et le vin en sont bannis. Le superflu du produit des ouvrages de la communauté est distribué aux pauvres. Ces religieux travaillent tant et dépensent si peu pour leur vie, qu'ils peuvent souvent envoyer des navires chargés de vivres aux lieux où règne la misère. Mais, ajoute Augustin, nous avons assez parlé de ce qui est connu de tout le monde.

Il y avait aussi des communautés de femmes chastes, sobres et laborieuses : elles filaient et tissaient des étoffes pour se vêtir elles et leurs frères, qui, de leur côté, en échange des vêtements, leur fournissaient des vivres. Ce n'étaient point les jeunes religieux, mais les plus sages et les plus éprouvés des vieillards qui apportaient ces provisions; ils les déposaient à l'entrée du monastère, sans aller plus avant. « Quand je voudrais , dit Augustin, entreprendre de louer de telles moeurs, une telle vie, un tel ordre, une telle institution, je ne saurais le faire dignement; je craindrais de donner à penser que le fond des choses n'est pas d'assez grand prix pour se soutenir par soi-même, et qu'il ne suffit pas de l'avoir exposé, si on ne le relève encore par les ornements de l'éloquence.»

Mais la pureté des moeurs et la sainteté de l'Église catholique ne sont pas renfermées dans d'aussi étroites bornes. Parmi les évêques, les prêtres, les diacres et les autres ministres chargés de la dispensation des saints mystères, que d'hommes vraiment saints. Leur vertu est d'autant plus admirable qu'il est plus difficile de la conserver dans le commerce du monde et dans l'agitation de la vie qu'on y mène. Ceux qu'ils ont à conduire ne sont pas des gens qui se portent bien; mais dès malades à guérir. Il faut même supporter les vices des peuples avec beaucoup de patience, si on veut en venir à bout; avant de se trouver en état de remédier au mal, on est souvent forcé de le tolérer longtemps. Or il en coûte de conserver, au milieu du trouble des affaires humaines, le calme de l'esprit et un genre de vie réglé. Les solitaires sont où l'on vit bien; les évêques et les prêtres sont où l'on ne fait qu'apprendre à bien vivre.

Augustin passe aux cénobites qui vivent dans les villes. « J'en ai vu, dit-il, à Milan, un très-grand nombre; ils vivaient saintement dans une même maison, sous la conduite d'un prêtre docte et pieux. J'ai encore vu à Rome plusieurs de ces monastères, dont chacun est gouverné par celui de tous qui a le plus de sagesse et de connaissance des choses de Dieu. On s'y montre exactement et constamment soumis aux règles de la charité et de la sainteté chrétiennes, et en même temps on y vit dans la liberté que Jésus-Christ nous a

acquise. Ces religieux ne sont à charge à personne, pas plus que les premiers dont j'ai parlé; ils vivent du travail de leurs mains, selon la coutume des Orientaux et à l'exemple de saint Paul. J'ai su que quelques-uns (46) poussaient le jeûne si loin qu'on aurait peine à le croire. L'ordinaire, parmi eux, est de ne faire qu'un seul repas à la fin du jour; mais il s'en trouve qui passent quelquefois jusqu'à trois ou quatre jours sans boire ni manger. Et ce ne sont pas seulement des hommes qui vivent de la sorte, mais des compagnies entières de vierges et de veuves demeurant ensemble, faisant de la toile et des étoffes de laine dont le produit fournit à leurs besoins. La plus digne et la plus capable est à la tête de la communauté. Quelque sévère que soit la vie de ces maisons, chacun ne pratique les austérités que selon la mesure de ses forces (1). On n'oblige personne à faire plus qu'il ne peut. » La plupart de ces religieux s'abstenaient de viande et de vin, excepté quand ils étaient malades; ils acceptaient cette abstinence dans un esprit pénitent, et ne s'y condamnaient point par des idées superstitieuses, à la manière des manichéens qui regardaient la chair comme impure, et le vin comme le fiel de la puissance des ténèbres.

Il était beau pour un catholique d'avoir à montrer à des ennemis le spectacle de tant de vertus. Augustin avait bien le droit de dire aux manichéens : Attaquez ceux-là, si vous le pouvez, regardez-les bien; comparez vos jeûnes à leurs jeûnes, votre chasteté à leur chasteté, leur modestie à votre modestie, et vous saurez la différence qu'il y a entre la réalité et les apparences, entre la voie droite et celle de l'erreur, entre le port assuré de la vraie religion et les écueils où la voix trompeuse des sirènes de la superstition fait tomber ceux qui la suivent! — Les manichéens n'avaient pas le droit de juger de la morale chrétienne par les dérèglements ou les erreurs de quelques chrétiens indignes de ce nom. Qu'importaient aux vrais catholiques ces prétendus fidèles qui adoraient des sépulcres et des images, qui buvaient sur les tombeaux avec intempérance, qui préparaient des festins à des cadavres, et qui, en les ensevelissant, s'ensevelissaient eux-mêmes par leurs désordres qu'ils prenaient pour des actes religieux? Parmi l'innombrable multitude de chrétiens, quoi de surprenant qu'il se rencontre des gens livrés au mal? Ceux que les manichéens condamnaient étaient déjà condamnés par l'Eglise catholique. Si on laisse les mauvais dans l'Eglise, c' est l'ivraie qu'on laisse au

1 Plus tard, saint Augustin, dans sa Règle, recommanda que les austérités fussent proportionnées aux forces de chacun.

champ du Seigneur, de peur qu'en l'arrachant on n'arrache aussi le bon grain : la séparation se fera dans son temps. Quand le maître viendra, il nettoiera son aire et séparera la paillé du froment.

Voilà, en quelques pages, l'esprit et les principales données de ce livre qui réduisait en poussière les calomnies des manichéens, montrait dans toute sa beauté la morale chrétienne, et présentait à l'admiration du monde cette société nouvelle née du calvaire, parée d'une perfection céleste que les siècles anciens n'avaient pas soupçonnée.

En regard de ce tableau si glorieux pour notre foi, le tableau des moeurs des manichéens établissait un étrange point de comparaison. Dans le livre qui fut une suite du livre des Mœurs de l'Eglise catholique, Augustin arracha le masque à ces pieux imposteurs et déchira le voile derrière lequel ils cachaient le mensonge de leur vie. Il dit aux manichéens que, parmi leurs élus, il ne s'en est pas rencontré un seul dont la conduite ait été conforme à leurs maximes. Ils proscrivaient le vin, la viande, les bains, et ne s'en faisaient pas faute dans le secret de leurs jours. La chasteté du foyer domestique n'était pas toujours à l'abri de leurs attaques. Augustin lui-même avait vu de ses propres yeux, dans un carrefour de Carthage, plusieurs élus suivre avec d'étranges façons certaines femmes : on comprenait sans peine que c'était là une habitude dont ils ne se cachaient pas entre eux. Cette corruption demeurait impunie.

En 372, une loi de Valentinien avait défendu aux manichéens de tenir des assemblées. Constance, t, qui depuis a été inscrit au nombre des saints de l'Eglise catholique, était alors auditeur manichéen. Il possédait

de grands biens, et proposa aux élus de les réunir en communauté à ses dépens et de les ranger sous la règle de Manichée ; l'offre fut acceptée. La règle était apparemment assez dure. Les élus manichéens, qui ne parlaient que d'austérité, se trouvèrent mal à leur aise quand il fallut subir les sévérités d'un tel régime; leur hypocrisie fut percée à jour; ils déguerpirent tous successivement. Augustin n'avait consigné ce fait dans son livre qu'après s'être assuré à Rome de son exactitude. Augustin peignit les moeurs

1 On ne sait pas avec précision quel est ce Constance. Saint Augustin, saint Prosper et Pallade parlent d'un Constance qu'ils mêlent à divers événements.

des manichéens pour faire tomber leurs mensonges devant le monde, et faire germer dans leurs âmes des sentiments meilleurs. Il ne s'emportait point contre les erreurs des manichéens, mais elles lui inspiraient une compassion profonde.

Cette douceur de langage, jointe à l'autorité que donnait à Augustin son passé avec les manichéens, était propre à ramener les sectaires de bonne foi. Il y a dans la modération une grande puissance pour mener à la vérité, et cette puissance de miséricorde et d'amour ne quittera jamais les écrits d'Augustin. Dans les luttes de toute sa vie contre les dissidents, sa bonté achevait ce qu'avait commencé la vigueur de sa parole. Lorsqu'on a été faible soi-même, on traite doucement les faibles. Deux choses vous rendent indulgent : l'expérience des infirmités de l'humaine nature, ou la connaissance profonde de ses infirmités. Augustin avait ces deux choses, et voilà pourquoi il s'est montré si compatissant pour les hommes.

CHAPITRE HUITIÈME. Correspondance entre saint Augustin et Nébride. — Mort d'Adéodat. — Les six livres sur la musique. Le livre de la véritable Religion.

La retraite d'Augustin aux environs de Thagaste était trop voisine de la ville pour que sa solitude fut respectée. Dans une lettre écrite vers la fin de l'année 388 , Nébride plaint son ami d'être livré aux importunités de ses compatriotes qui lui prenaient son temps et ses forces; pourquoi les amis d'Augustin ne s'occupaient-ils pas de protéger ses loisirs? A quoi songent donc Romanien et Lucinien? « Que les importuns m'entendent, dit Nébride ; moi je crierai, moi j'annoncerai que vos amours, c'est Dieu; que votre goût, c'est de le servir et de vous attacher à lui. Je voudrais vous emmener dans ma maison des champs et vous y mettre en repos. Je ne craindrai point de passer pour un ravisseur auprès de tous ces gens que vous aimez trop et qui vous aiment tard. »

Il nous reste des fragments d'une correspondance philosophique entre Nébride et Augustin, qui se rapporte à l'année 389. Nébride pose à son ami diverses questions : la mémoire peut-elle agir sur l'imagination? Est-ce des sens ou d'elle-même que l'imagination tire les images des choses? Comment les démons peuvent-ils envoyer aux hommes des songes et des illusions nocturnes? Qu'est-ce que les chrétiens entendent par l'union mystérieuse qui s'est faite entre la nature divine et la nature humaine? Pourquoi le fils s'est-il incarné plutôt que le père? L'âme, outre le corps auquel elle est unie, n'en a-t-elle point quelque autre plus subtil et dont elle soit inséparable ? Puisque les hommes, quoique différents les uns des autres, font néanmoins les mêmes choses, pourquoi le soleil ne fait-il pas la même chose que les autres astres ? La sagesse suprême et éternelle renferme-t-elle en soi l'idée de chaque homme en particulier? Augustin répond à toutes ces questions avec pénétration et vivacité.

Nébride l'accuse tendrement de ne pas songer assez aux moyens de passer leur vie ensemble. Augustin se défend dé ce reproche qui afflige son coeur. Dans sa situation nouvelle, il est mieux là où il est maintenant, qu'il ne le serait à Carthage ou aux environs de Carthage. II ne sait comment faire avec Nébride (1). Lui enverra-t-il une voiture pour l'amener dans sa retraite? Mais Nébride est malade, et sa mère, qui ne voulait pas le laisser partir en bonne santé, le voudra bien moins dans l'état de souffrance et de faiblesse où il se trouve. Faut-il qu'Augustin aille le joindre? Mais il a des compagnons de solitude qu'il ne saurait emmener et qu'il ne croit pas devoir quitter; Nébride est capable de converser utilement avec lui-même, et les jeunes compagnons d'Augustin n'en sont pas encore là. Faut-il qu'il aille et qu'il vienne, et qu'il soit tantôt avec Nébride et

1 Lettre 10.

tantôt avec eux ? Mais ce n'est là ni vivre ensemble, ni vivre selon leurs projets. De Thagaste au lieu qu'habite Nébride, le trajet n'est pas petit, c'est un voyage , et dans ces voyages répétés il n'y aurait plus ni repos ni loisir. De plus, Augustin est délicat et souffrant; il ne peut pas tout ce qu'il voudrait, et se résigne à ne vouloir que ce qu'il peut. Tous ces embarras d'allées et de venues ne conviennent pas à ceux qui pensent à ce dernier voyage qu'on appelle la mort, le seul voyage qui mérite d'occuper l'esprit de l'homme. Il est des personnes privilégiées qui , dans le fracas des voyages, conservent le calme et la tranquillité du coeur, et qui, dans les agitations, ne perdent pas de vue la fin dernière. Mais Augustin trouve difficile de se familiariser avec la mort au milieu du tumulte des affaires. Il lui faut, quant à lui, une retraite profonde, une entière séparation du bruit de toutes choses qui passent.

Les lettres d'Augustin ravissaient Nébride : «Elles sont grandes, lui disait-il, non par l'étendue, mais par les choses, et renferment de grandes preuves de ce qu'il y a de plus grand. Elles parlent à mon oreille comme le Christ, comme Platon, comme Plotin. Elles sont, par leur éloquence, douces à entendre; « par leur brièveté, faciles à lire; par leur sagesse, profitables à suivre. (1) » De son côté, Augustin parlait à Nébride de ses divines pensées, et de la peine qui s'attachait au moindre retard de sa correspondance (2).

Nébride mourut chrétien peu de temps après. « Quoi que puisse être le sein d'Abraham, disait Augustin, c'est là que mon cher Nébride est vivant. »

C'est durant le dernier temps du séjour d'Augustin aux environs de Thagaste que nous devons placer l'époque de la mort de son fils Adéodat. Ce jeune homme qu'Augustin appelle l'enfant de son péchés, et dans lequel il ne voulait reconnaître rien de lui que son péché, étonnait par sa vive intelligence; de bonne heure il avait été admis aux graves conférences de son père. « La grandeur de son esprit, dit saint Augustin, me causait une sorte d'épouvante. » Ce précoce génie se révèle dans les dialogues du Maître (4), où l'introduisait Augustin ; les paroles d'Adéodat y sont exactement reproduites; celui-ci avait alors seize ans. Le livre des Dix Catégories tirées d'Aristote lui est

1 Lettre 6. — 2 Lettre 11. — 3 Livre IX, ch. 6. — 4 Le livre du Maître fut composé en 389.

adressé. Depuis son baptême, Adéodat avait vécu comme vivent les anges ; il avait dix-sept ou dix-huit ans lorsqu'il quitta la terre. Son père nous dit dans ses Confessions, qu'il a gardé d'Adéodat un souvenir qui n'est mêlé d'aucune crainte, car Dieu lui avait pardonné les fautes de son adolescence, et épargné celles de l'âge mûr.

Les trois années d'Augustin aux environs de Thagaste ne furent pas moins fécondes que les six mois passés à Cassiacum ; Augustin s'y appliqua aux Écritures plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Dans l'intérêt de ses études bibliques, il se remit au grec, qui avait inspiré tant d'aversion à son enfance; les diverses éditions des Septante et les meilleurs interprètes grecs, la traduction latine faite sur l'hébreu par saint Jérôme, furent autant de voies qui le conduisirent dans le sanctuaire de la divine parole. Nous avons parlé de quelques livres commencés à Rome et achevés dans la solitude de Thagaste; nous avons cité aussi le livre du Maître: les autres ouvrages qui sortirent de cette retraite furent les deux livres sur la Genèse contre les manichéens, composés en 389; les six livres sur la musique, commencés en 387 et terminés en 389, et le livre De la véritable Religion. Du commentaire de la Genèse, la vérité s'échappe tout armée contre les disciples de Manès. Dans ce travail se montre pour la première fois le pénétrant génie d'Augustin dans l'interprétation des livres divins.

Les six livres de la musique, composés à des heures de loisir, avaient pour but de mener à Dieu, à l'harmonie éternelle, ceux qui aiment les lettres et la poésie. La musique était comme un moyen de plus qu'Augustin reconnaissait pour arriver aux magnifiques merveilles de l'infini. Dans la Revue de ses ouvrages, le docteur traite sévèrement les six livres sur la musique, parce qu'il les juge au point de vue de la gravité de sa position épiscopale; de pieux auteurs ont cru devoir accepter cette sévérité. Mais il appartient à l'appréciateur moins exclusif de rendre au génie toute la gloire de ses oeuvres, et de le relever lorsqu'il se condamne lui-même par trop de scrupules.

L'imagination d'Augustin planait dans l'immensité. Dans son ardent besoin d'ouvrir aux hommes toutes sortes de voies pour les conduire à Dieu, le solitaire de Thagaste s'était arrêté à la musique, qui a toujours eu le privilège de ravir au ciel les âmes d'élite. En 408, (49) l'évêque Mémorius avait demandé cet ouvrage à l'évêque d'Hippone. Celui-ci, dans sa réponse', s'excusait de ne l'avoir point encore envoyé; il désirait le corriger, mais le poids des affaires ne lui en laissait pas la liberté. Les six livres traitent seulement du temps et du mouvement; saint Augustin avait le projet d'ajouter encore six autres livres sur

la modulation : il dit à Mémorius que, depuis qu'il a été chargé des soins de l'épiscopat, toutes ces charmantes frivolités lui sont tombées des mains. Il ne savait même pas à cette époque s'il pourrait retrouver ce qu'il avait fait. Saint Augustin regarde les cinq premiers livres comme fort difficiles à entendre, à moins qu'on n'ait quelqu'un qui non-seulement puisse distinguer ce qu'il faut dire à chacun des interlocuteurs , mais encore qui puisse faire sonner les longues et les brèves ; en sorte que les différentes proportions des nombres s'entendent et frappent l'oreille. Cela est d'autant malaisé, ajoute-t-il, que les sons des mots apportés en exemple sont entremêlés de certains silences mesurés qu'on ne saurait reconnaître, à moins d'être aidé par un homme qui prononce selon les règles.

En adressant à Mémorius le sixième livre, le seul qu'il eût trouvé, il lui disait modestement que les cinq premiers ne valaient pas la peine d'être lus ni étudiés. Il est vrai, d'ailleurs, que le sixième livre est comme un résumé des cinq premiers. Il termine ainsi sa lettre : « Je n'ai point marqué les mesures des vers de David, parce que je les ignore. Je ne sais pas l'hébreu, et le traducteur n'a pu faire passer les mesures dans sa version, de peur de nuire à l'exactitude du sens. Au reste les vers hébreux ont des mesures certaines, si j'en crois ceux qui entendent bien cette langue ; car le saint Prophète aimait la pieuse musique, et c'est lui, plus que tout autre, qui m'a inspiré un goût si vif pour ces sortes d'études. »

Il n'y a peut-être pas quatre hommes en Europe qui aient lu les six livres de saint Augustin sur la musique. Cet ouvrage, plein de choses ingénieuses et profondes et qui n'a point reçu, au grand regret de la postérité, le complément que l'auteur avait en vue, est un curieux monument de l'état de l'art dans ces âges reculés. Augustin s'y montre grand artiste par la savante étude des formes et des puissances de l'harmonie, et grand poète par la façon dont il

1 Lettre 101.

la rattache à l'âme humaine et la fait monter à Dieu comme à sa source et à son principe éternel.

Parmi les ouvrages que produisit Augustin à cette époque, il en est un qui est surprenant le livre De la véritable Religion. Le fils de Monique, nouveau venu dans la milice évangélique, remue les questions chrétiennes avec une puissance qui semblerait ne devoir appartenir qu'aux vieux athlètes de la foi. On sent monter comme une sève d'inspiration et de vérité dans ce jeune génie qui s'épanouit sous le soleil du christianisme. Nous parlerons avec étendue du livre De la Religion pour que nos lecteurs puissent tirer profit des pensées et des raisonnements qui s'y trouvent renfermés. L'auteur va toujours au fond des choses; il prend toujours les questions par les racines, et quand on désire faire connaître une oeuvre de ce penseur abondant et profond, il faut bien se garder d'une analyse superficielle.

Au milieu des nations polythéistes, il y avait des sages ou philosophes qui professaient sur la divinité des idées différentes de celles du peuple, et qui cependant se mêlaient au peuple, au pied même des autels, sous les voûtes des mêmes temples. Leur pensée propre était opposée aux doctrines qu'ils avaient l'air de pratiquer extérieurement. Socrate jurait par un chien, par une pierre, par le premier objet qui frappait son regard. Les moindres ouvrages de la nature étaient produits par l'ordre de la divine Providence; ces ouvrages lui paraissaient meilleurs et plus dignes d'adoration que les dieux sortis du ciseau de l'ouvrier. Par là, Socrate voulait avertir les hommes de leur erreur, et ramener leur esprit vers la suprême Divinité ; il leur montrait aussi combien il était insensé d'imaginer que ce monde visible fût Dieu lui-même, puisque la moindre parcelle de ce monde, une pierre ou un morceau de bois, eût alors mérité les hommages des mortels comme faisant partie de la Divinité. Socrate proclamait ainsi la croyance à un Dieu unique, auteur des âmes et du monde visible.

Platon écrivit ensuite d'une manière plus attrayante pour plaire, dit Augustin, que puissante pour persuader; car, ajoute-t-il, Dieu n'avait point appelé ces sages à convertir les peuples, à les faire passer de

la superstition des idoles et de cette folie universelle au culte du vrai Dieu. Socrate adorait les mêmes idoles que le peuple. Depuis sa condamnation et sa mort, (50) personne n'osa plus jurer par un chien ni donner le nom de Jupiter aux pierres qu'on rencontrait. On se contenta de consigner dans les livres les maximes du maître, et de les conserver dans la mémoire des hommes.

Augustin ne veut pas examiner quels motifs ont pu porter les philosophes d'Athènes à cacher leur véritable doctrine; est-ce la crainte de la mort, est-ce l'inopportunité du temps? Il se dispense de juger cette question; mais, sans offenser les platoniciens de son époque, il ose assurer que l'heure est venue où nul ne peut plus mettre en doute la vraie religion, la vraie voie qui mène à la béatitude.

Platon enseignait que la vérité ne se voit point par les yeux corporels, mais par un esprit purifié; que la corruption des moeurs et les images des choses sensibles éloignent du vrai et engendrent dans l'esprit une multitude de fausses opinions; qu'il faut d'abord guérir notre âme pour qu'elle contemple la forme immuable des choses, la beauté inaltérable qui ne reçoit ni étendue par les lieux, ni changement par les temps, cette beauté que les hommes nient et qui pourtant possède seule l'être souverain et véritable par lequel subsistent toutes les choses dont la durée s'écoule devant nous. D'après l'enseignement de Platon, l'âme raisonnable peut seule jouir, être touchée de la contemplation de l'éternité divine, en tirer son éclat et mériter une vie heureuse. Mais l'âme raisonnable, se laissant atteindre par l'amour et la douceur des choses passagères, s'attachant à la longue accoutumance de cette vie, et aux sens du corps, se perd à la fin. dans le vague chimérique de ses imaginations, au point de ne plus comprendre et de tourner en dérision ceux qui proclament l'existence d'un être éternel, visible seulement à l'oeil de l'intelligence.

Voilà ce que Platon s'efforçait de persuader à ses disciples.

Si donc un de ses disciples fût venu un jour lui dire : « Maître, n'accorderiez-vous pas les honneurs divins à un homme qui persuaderait aux peuples de croire ces vérités sans les comprendre , et qui inspirerait à ses disciples la force de ne pas céder au courant des opinions vulgaires? » — Platon aurait répondu qu'aucun homme ne pourrait accomplir une telle oeuvre, à moins que la Sagesse de Dieu n'en choisît un , et ne l'unît à elle-même : après avoir éclairé cet élu dès le berceau, non par des instructions humaines, mais par l'infusion d'une lumière secrète et intérieure, il faudrait que la divine Sagesse embellît son âme de grâces, la fortifiât d'une constance si ferme, et enfin l'élevât à un tel point de grandeur et de majesté, que, méprisant ce que les autres hommes souhaitent, supportant tout ce qu'ils craignent, faisant tout ce qu'ils admirent, il pût changer le monde entier, et l'entraîner à une croyance salutaire par la puissance de l'amour et par une irrésistible autorité.

Ainsi aurait répondu Platon :

« Or, s'écrie éloquemment Augustin, si ce que Platon eût dit est réellement arrivé; si tant de livres et d'ouvrages le publient; si d'une des provinces de la terre, la seule fidèle au vrai Dieu, et dans laquelle devait naître l'homme admirable dont nous avons parlé, Dieu a tiré des hommes et les a envoyés à travers l'univers pour y allumer les flammes de l'amour céleste par leurs paroles et leurs miracles; s'ils ont laissé après eux la lumière de la foi répandue dans toute la terre, et, pour ne pas parler des choses passées, si l'on prêche publiquement aujourd'hui dans tous les pays et à tous les peuples que le Verbe était dans le commencement, que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, qu'il était dés le commencement dans Dieu, que tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui; si on prêche le mépris des trésors de la terre et si on invite à amasser des trésors dans le ciel; si on prêche une morale sublime à tous les peuples et s'ils l'écoutent avec respect et plaisir ; si le sang de tant de martyrs a fécondé et multiplié les Eglises jusqu'aux pays les plus barbares; si on ne s'étonne plus maintenant de voir des milliers de jeunes hommes et de vierges vivre dans la continence, au lieu que Platon, par la crainte de l'opinion de son siècle, n'osa point prolonger la chaste vie qu'il avait commencée, et fit un sacrifice à la nature pour expier cette faute; s'il n'est plus permis maintenant de douter de ces maximes, qu'on ne pouvait d'abord proposer sans extravagance; si dans les villes, les bourgs, les villages, les campagnes, on prêche ouvertement et puissamment le détachement des choses de la terre , la nécessité de tourner son coeur vers le seul et vrai

Dieu; si dans le monde entier les hommes répètent qu'ils ont le coeur élevé vers le Seigneur (1); pourquoi demeurer dans l'assoupissement de l'ignorance

1 Sursum corda; habemus ad Dominum. (Paroles de la Préface de la Messe,)

et de l'erreur? Pourquoi aller chercher les oracles de Dieu dans les entrailles des bêtes mortes ? Et lorsqu'il s'agit de parler de ces matières, pourquoi aimer mieux avoir Platon à la bouche que Dieu dans le cœur (1) ? »

« Les platoniciens, les philosophes qui s'inspirent aujourd'hui encore des doctrines de Platon, doivent reconnaître Dieu en cette rencontre, et s'incliner devant le maître qui a' convaincu de ces vérités tous les peuples du monde. Qu'ils cèdent à celui qui a accompli cette grande merveille, et que leur curiosité ou leur vaine gloire ne les empêche pas de reconnaître la différence qu'il y a entre les conjectures superbes d'un petit nombre de philosophes, et le salut manifeste et la réforme de toutes les nations (2). »

Ces derniers mots sont bien dignes d'être médités par les esprits prévenus qui, de nos jours encore, s'obstinent à ne voir dans Jésus-Christ, Messie annoncé, Sauveur de la race humaine tombée, que le continuateur naturel de Platon.

Le chapitre V renferme une remarquable parole : « Nous croyons et nous enseignons comme fondement du salut des hommes, dit Augustin , que la philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse et la religion, sont une même chose (3). »

La vraie religion n'est pas dans la confusion du paganisme, ni dans l'impureté de l'hérésie,

1 Chap. 3.

2 Ergo cedant ei a quo factum est, nec curiositate aut inani.jactantia impediantur quominus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas et manifestam salutem correptionemque populorum. Cap. 4.

3 Sic enim creditur et docetur quod est humanae salutis capot, non aliam esse philosophiam id est sapientiae studiuma et aliam religionem. Cap. 5.

ni dans. la langueur du schisme, ni dans l'aveuglement du judaïsme, qui n'attend de Dieu que des biens visibles et passagers; mais elle est seulement parmi les chrétiens catholiques qui gardent la pureté des moeurs et la vérité de la doctrine.

Quelquefois, dit Augustin, des injustices s'accomplissent; des chrétiens vertueux sont chassés de la communion de l'Eglise par des troubles et le tumulte que les méchants excitent contre eux. Alors ceux-là sont couronnés en secret par le père qui les voit dans le secret (1).

Le premier fondement de la religion catholique, c'est l'histoire, c'est la prophétie qui découvre la conduite de la Providence divine dans le cours des temps, pour le salut des hommes, afin de leur donner une nouvelle naissance, et de les rétablir dans la possession de la vie perdue. L'ineffable bonté du père commun des hommes s'est servie des choses muables soumises à l'ordre immuable de ses lois pour révéler à tout le monde la suprême perfection de sa nature. C'est ce qu'elle a fait par l'établissement de la religion chrétienne dans les derniers temps. Saint Augustin, au livre ter, chap. XII, de sa Revue, a noté cette pensée, qui semble présenter le christianisme comme une oeuvre nouvelle; il remarque que la religion chrétienne a précédé l'apparition du Sauveur sur la terre, et qu'elle existait dans les premiers hommes qui croyaient à la naissance, à la mort, à la résurrection future du Messie. Il aurait pu citer un mot de Tertullien qui proclame le Christ ancien dans ses révélations nouvelles. O Christum et in novis veterem !

1 Chap. 6.

CHAPITRE NEUVIÈME. Continuation du même sujet.

Avant de descendre plus avant dans les profondeurs de son sujet, Augustin recommande une grande attention à son ami Romanien, à qui le livre De la véritable Religion est adressé; il lui répète que s'il y trouve quelque vérité, il doit la recevoir et l'attribuer à l'Eglise catholique, et que s'il y trouve quelque erreur, il doit la rejeter et la lui pardonner comme à un homme (1). N'oublions pas qu'Augustin écrivait en face des païens et des manichéens , et surtout contre ces derniers.

1 Chap. 10.

52

Toute existence tire son origine de Dieu, parce qu'il est le principe souverain de chaque chose. Il n'y a point de vie qui soit un mal en tant qu'elle est vie, mais seulement en tant qu'elle penche à la mort, et la mort de la vie n'est autre chose que la corruption ou la méchanceté. Les Latins lui ont donné le nom de nequitia, pour marquer qu'elle n'est rien, et c'est pourquoi ils appellent les méchants hommes du néant (homines nihil). La vie qui, par une défaillance volontaire, se sépare de son Créateur en se jetant dans l'amour des corps, contre la loi de Dieu, tombe peu à peu dans le néant.

Le corps conserve toujours l'alliance et l'harmonie de toutes ses parties, sans lesquelles il ne pourrait pas subsister. Il est créé par celui qui est le principe et l'origine de l'alliance et de l'harmonie de toutes les choses. Le corps ayant une beauté, sans laquelle il ne serait pas un corps, il s'ensuit que si on veut remonter au Créateur, il faut chercher celui qui est le plus beau de tous les êtres, puisqu'il est la source de toute beauté.

La mort ne vient pas de Dieu. « Dieu n'a point fait la mort, dit la Sagesse, et ne se réjouit point de la perte des vivants.»

Les choses ne meurent qu'en tant qu'elles conservent moins d'être; elles meurent d'autant plus qu'elles sont moins.

Les âmes ont une volonté libre, et voilà pourquoi elles peuvent pécher. Dieu a jugé que ses serviteurs le serviraient mieux s'ils le servaient librement. Les anges servent Dieu librement, et leur adoration n'est utile qu'à eux-mêmes, et non pas à Dieu, parce que Dieu, étant par lui-même tout ce qu'il est, n'a pas besoin du bien d'un autre.

Les affections sont à l'âme ce que les lieux sont au corps ; l'âme se meut dans les affections de la volonté, comme le corps dans les espaces des lieux.

La déchéance primitive, ayant rendu notre corps sujet à la mort, nous a appris à nous détourner des plaisirs du corps pour nous porter vers l'essence éternelle de la vérité. La beauté de la justice se réunit ici à la beauté de la miséricorde : comme les biens inférieurs nous ont trompés par leur douceur, ainsi les peines nous instruisent par leur amertume (1). Tout faible et tout corruptible que soit notre

1 Et est justitiae pulchritudo cum benignitatis gratia concordans, ut quoniam bonorum inferiorum dulcedine decepti sumus, amaritudine paenarum erudiamur. Cap. 15.

corps, il ne nous empêche pas encore de tendre à la justice et de nous abaisser sous la majesté du seul Dieu véritable. L'homme de bonne volonté qui se remet entre les mains de Dieu, trouve dans l'assistance d'en-haut le vertueux courage de triompher des peines de cette vie.

Arrivant à l'incarnation du Verbe, Augustin y découvre le plus grand témoignage de bonté et d'amour que Dieu pouvait donner aux hommes. Le Fils unique, consubstantiel et co-éternel au Père, en prenant notre humanité pour l'unir à lui, a montré combien la nature de l'homme est au-dessus du reste des créatures; il aurait pu prendre, pour se révéler au monde, un corps céleste proportionné à la faiblesse de notre vue; mais il s'est revêtu de la même nature qui devait être délivrée; il s'est fait homme et a voulu naître d'une femme; l'humanité tout entière en a été honorée. C'est par la persuasion seule que le Verbe fait chair a agi sur les hommes : il a fait des miracles pour prouver qu'il était Dieu; il a souffert pour prouver qu'il était homme. Lorsqu'il parlait au peuple comme Dieu, il désavoua sa mère; toutefois, dans son enfance, il était soumis à son père et à sa mère, selon la parole expresse de l'Evangile (1). Le Verbe faisait voir, par sa doctrine , qu'il était Dieu, et parla différence et la succession des divers âges de la vie, qu'il était homme. Quand il voulut agir en Dieu, en changeant l'eau en vin, il dit à sa mère : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. Mais l'heure étant venue où il devait mourir comme homme, il reconnut cette même mère au pied de sa croix, et la recommanda à celui de ses disciples qu'il aimait le plus. Toute la vie humaine du Sauveur a été une instruction continuelle pour le règlement des mœurs. Sa résurrection a montré qu'il ne se perd rien de la nature de l'homme, rien ne périssant à l'égard de Dieu.

La manière dont la doctrine divine est enseignée dans la religion chrétienne est le chef d'oeuvre de l'art d'instruire les hommes (1).

Grâce à l'obscurité des Ecritures, nous mettons de l'ardeur à chercher la vérité, et nous éprouvons du plaisir à la trouver.

La piété commence par la crainte et s'achève par l'amour : c'est là toute l'économie de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Lorsque la grâce de Dieu descendit sur la terre par l'incarnation de la sagesse éternelle

1 Et erat subditus illis. — 2 Chap. 17.

revêtue de la nature humaine, Dieu établit des signes ou des sacrements pour entretenir la société des peuples que le christianisme unirait ensemble. Cette société se compose d'une grande multitude de personnes libres, qui sont tenues de ne servir que Dieu seul. Les anciennes prescriptions, sortes de chaînes que les Juifs traînaient avec eux, sont abolies; elles demeurent écrites uniquement pour le témoignage de notre foi et l'éclaircissement de nos mystères. Ces prescriptions ne lient plus les hommes en les rendant esclaves, mais exercent leur esprit en les laissant libres. Un même Dieu a inspiré les deux Testaments, en les proportionnant aux besoins des hommes, à des époques différentes. La Providence immuable gouverne diversement les créatures muables. On sait que les marcionites, les manichéens et autres hérétiques rejetaient l'Ancien Testament.

Voici qui est directement contre les manichéens.

L'être, à quelque degré qu'il soit, est un bien. Or tout bien est Dieu ou vient de Dieu. La corruption ou la mort sont un mal; mais tout ce qui se corrompt, tout ce qui meurt est un bien. Le contraire de la corruption et de la mort est un certain ordre naturel, et cet ordre est un bien. Ces biens-là se corrompent, parce qu'ils ne sont pas des biens souverains Ainsi ces choses viennent de Dieu puisqu'elles sont bonnes; mais elles ne sont pas Dieu ; parce qu'elles ne sont pas souverainement bonnes. Dieu, c'est le bien que la corruption ne peut atteindre.

La première corruption de l'âme, c'est la volonté de faire ce que la vérité souveraine lui défend. C'est ainsi que le premier homme a été chassé du paradis , et a passé dans ce monde, c'est-à-dire de l'éternité au temps, des richesses à la pauvreté, de la force à la faiblesse. « Par là, nous découvrons, dit le profond Augustin, qu'il existe un bien que l'âme raisonnable ne peut aimer sans péché, parce que l'ordre auquel il appartient se trouve au-dessous d'elle. »

La plume de fer (stylus ferreus) a été faite pour écrire d'un côté et pour effacer de l'autre. Elle est belle dans sa forme, et tout concourt à l'usage auquel elle est destinée. Mais s'il prenait à quelqu'un la fantaisie d'écrire du côté par où l'on efface, et d'effacer du côté par où l'on écrit, devrait-on accuser la plume d'être mauvaise? Il en est de même de la volonté humaine appliquée aux choses morales.

La beauté du corps est la dernière de toutes, parce qu'elle est emportée dans une perpétuelle vicissitude. Les créatures qui apparaissent dans ce mouvement incessant ne peuvent subsister toutes en même temps. Les unes se retirent pour faire place à d'autres. Ce grand nombre de formes et de beautés qui passent, l'une après l'autre, dans la révolution des siècles, compose une seule beauté et une seule harmonie. Ces apparitions successives ne sont pas mauvaises quoique passagères, de même qu'un vers ne laisse pas d'être beau, quoiqu'on n'en puisse prononcer deux syllabes en même temps.

Il y a des gens qui aiment mieux les vers que l'art de faire les vers, préférant le plaisir de l'oreille à la satisfaction de l'esprit. Ainsi beaucoup de mortels aiment les choses temporelles sans songer à la Providence divine, qui forme et règle les temps; dans leur amour des créatures passagères, ils ne peuvent souffrir de voir passer celles qui leur sont chères , semblables à un homme à qui on dirait un beau vers, et qui n'en voudrait écouter qu'une syllabe. Cependant on ne trouve personne qui écoute ainsi des vers, et le monde est plein de gens qui jugent de cette façon les choses humaines. Cela arrive parce que chacun peut aisément écouter, non-seulement tout un vers , mais tout un poème , au lieu que personne ne peut voir toute la suite des siècles. On prononce les vers devant nous , et on les soumet à notre jugement, et le temps s'écoule inexorablement devant nous, et nous fait souffrir ses vicissitudes. Ceux qui sont vaincus dans les jeux olympiques ne les trouvent plus beaux, et pourtant les jeux ne perdent rien de leur beauté , quoique les combattants y perdent l'honneur de la victoire. Le gouvernement du monde ne déplaît qu'aux méchants et aux damnés, à cause du misérable état où ils se trouvent. Mais le malheur est, pour l'homme vertueux , un sujet de louer Dieu , soit qu'il combatte encore et qu'il remporte des victoires sur la terre, soit qu'il triomphe dans le ciel.

Nos ancêtres ne se sont rendus à la foi chrétienne qu'après des miracles visibles. Depuis que les miracles ont servi à faire éclater la vérité, ils ne sont plus nécessaires. Après l'établissement de l'Eglise dans toute la terre, qu'est-il besoin de nouvelles preuves de la divinité de Jésus-Christ ?

Ici, comme en d'autres ouvrages, Augustin (54) marque les deux voies de l'autorité et de la raison pour arriver à la vérité. En suivant l'autorité on suit encore la raison, dit expressément ce grand homme, lorsque l'on considère qui l'on doit croire. La raison est un magnifique auxiliaire pour monter des choses visibles aux invisibles, des choses temporelles aux éternelles. Il ne faut pas que la beauté, l'ordre, l'admirable harmonie de la création soit pour nous un spectacle inutile, objet d'une curiosité passagère. La vue de ces choses doit nous servir comme d'un degré pour passer aux choses immortelles. Demandez-vous d'abord quelle est cette âme qui vit et connaît cet univers; elle doit être plus excellente que le corps, puisqu'elle lui

donne la vie. Quelque grande, quelque vaste ou brillante que puisse être une créature purement corporelle, elle ne mérite pas beaucoup d'estime si elle est privée de vie , car, d'après la loi de la nature, la moindre des substances vivantes est préférable à la plus parfaite des substances inanimées. Les animaux ont, comme nous, la vie et des sens; la plupart d'entre eux ont la vue plus perçante que nous, et s'attachent plus fortement aux objets corporels ; mais nous avons la raison, qui nous rend supérieurs aux bêtes, qui nous donne la puissance de juger toutes choses, et cette puissance est la gloire et la dignité particulière de l'homme.

Les chapitres 30 , 31 et 32 renferment des vues belles et profondes sur les arts, sur Dieu considéré comme vérité immuable, règle souveraine de tous les arts. Nous ne découvrons avec les yeux du corps que les plus grossières images de cette règle éternelle: 1'œil de l'esprit peut seul l'entrevoir. Il est une beauté, une harmonie mystérieuse venant d'en-haut qui, à notre insu, inspire nos jugements dans les arts. Les choses nous paraissent plus ou moins parfaites, selon qu'elles se rapprochent plus ou moins du vague idéal qui vit au fond de notre âme. Les plus belles choses humaines offrent des traits et des marques de l'unité première, type éternel du beau. Cette manière de comprendre les arts leur donne une bien sublime poésie; elle en fait comme une sorte de réminiscence du ciel.

Dans la suite de ce livre, notre auteur creuse merveilleusement les questions morales. Les lieux, dit-il, nous présentent des objets pour les aimer; les temps nous ravissent ce que nous aimons, et laissent l'âme en proie aux fantômes. Ainsi l'âme s'inquiète et se tourmente sans cesse , s'efforçant en vain de retenir des choses qui la retiennent elles-mêmes; Dieu l'invite à ne plus aimer ce qui ne peut l'être sans trouble et sans travail. L'humanité tomba par l'amour des créatures; elle a achevé sa corruption par l'adoration des créatures, qui est l'idolâtrie et le panthéisme ; il faut qu'elle se relève et se guérisse par le culte du Dieu unique et l'amour de l'immuable et incorruptible beauté.

Voici une peinture du chrétien qui aime les hommes comme on doit les aimer

« Celui-là (1), tant qu'il est dans cette vie , se sert de ses amis pour témoigner sa reconnaissance, de ses ennemis pour exercer sa patience, des autres pour les aider de sa charité , et des hommes en. général pour les embrasser tous dans une même affection. Il n'aime point les choses sujettes au temps, mais il en sait mieux user. S'il ne peut être également utile à tous les hommes, il les assiste selon leurs conditions. S'il parle à un ami avec prédilection, ce n'est pas qu'il l'aime plus que le reste du monde, mais il a une plus grande confiance en lui , et trouve la porte plus souvent ouverte pour arriver à son cœur. Il traite d'autant mieux les hommes attachés aux choses du temps, qu'il en est lui-même plus dégagé. Comme il ne peut soulager tous les hommes, et qu'il les aime d'un égal amour, il manquerait à la justice s'il ne se dévouait point particulièrement à ceux avec qui il est lié: la liaison de l'esprit est plus grande que celle qui naît des lieux et des temps, mais la liaison de la charité l'emporte sur toutes (2). Le parfait chrétien ne s'afflige de la mort de personne, parce que celui qui aime Dieu de tout son esprit sait bien que ce qui ne périt point à l'égard de Dieu ne périt point aussi à ses propres yeux. Or Dieu est le Seigneur des vivants et des morts (3).

Le chrétien ne devient point misérable par la misère des autres, comme il n'est point juste par la justice des autres; personne ne pouvant lui ravir ni sa vertu ni son Dieu, personne aussi ne peut lui ravir sa félicité. Si parfois il est ému par le péril , l'égarement ou la douleur d'un autre, cette émotion le porte à le secourir, à le corriger, à le consoler, mais ne lui fait point perdre sa paix. La certitude d'un

1 Chap. 47.

2 « Sed es maxima est quae praevalet omnibus. » Cette phrase du texte n'est pas claire. Nous avons adopté le sens qui paraît le plus naturel.

3 Saint Paul aux Romains, V. 3.

futur repos le soutient dans ses travaux. Qu'y a-t-il qui puisse lui nuire, puisqu'il tire avantage même de ses ennemis ? Celui qui lui commande d'aimer ses ennemis, et dont la grâce les lui fait aimer, le met au-dessus de la crainte de leurs attaques. C'est peu que cet homme ne soit point contristé par les tribulations; bien plus, elles lui sont un sujet de joie ; il sait que « l'affliction produit la patience , la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que notre espérance ne nous trompe point, parce que la charité de Dieu a été répandue dans nos coeurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (1). » Qui donc lui nuira? Qui le vaincra? L'homme qui, au milieu des choses prospères, s'est avancé dans la vertu, reconnaît, quand le malheur arrive, quel a été son progrès. Tant que les biens périssables abondent entre ses mains, il n'y met pas sa confiance; mais c'est quand il les perd qu'il reconnaît si ces biens n'avaient pas pris son coeur. Tant que les biens de la vie sont en notre possession, nous croyons ne pas les aimer; lorsqu'ils commencent à nous quitter, nous découvrons qui nous sommes; car on ne possédait pas avec amour ce qu'on voit partir sans douleur. »

Ce portrait de l'homme de bien sur la terre aurait excité les transports des anciens philosophes d'Athènes et de Rome. Il nous semble que la situation de ce juste était celle d'Augustin lui-même depuis sa transformation, et le solitaire de Thagaste n'a eu qu'à peindre à son insu l'état de son âme pour montrer à son ami Romanien ce que c'est que le sage du christianisme.

Dans les derniers chapitres de son ouvrage, Augustin prouve ingénieusement que les trois vices : volupté, orgueil et curiosité , donnent eux-mêmes de salutaires avertissements à l'homme, et sont comme la corruption de trois instincts sublimes. On cherche dans la volupté un calme, un doux repos qu'on ne saurait trouver qu'en Dieu. L'orgueil a quelque chose de l'unité et de la toute-puissance, mais ce n'est que pour dominer dans le cours des choses temporelles qui passent. Nous voulons être puissants, invincibles, et nous avons raison de le vouloir, puisque la nature de notre âme a cela de commun avec Dieu à l'image de qui elle est faite. L'observation des préceptes divins nous donnerait cette grande force : celui-là demeure invincible à qui nul ne peut enlever

1 Rom., V. 3-5.

ce qu'il aime. Quant à la curiosité , c'est une corruption de cette passion pour la -vérité, la plus noble des passions de l'homme, que nous cherchons à satisfaire à travers les spectacles et toutes les images de la terre.

En terminant son livre , le fils de Monique exhorte les hommes ses frères à courir avec ardeur vers la sagesse éternelle , à fuir les erreurs religieuses qui, à cette époque, disputaient l'empire au christianisme. L'homme ne doit pas établir sa religion dans ses imaginations et ses fantômes, car la moindre chose véritable vaut mieux que toutes nos inventions. Il ne faut adorer ni les ouvrages humains , ni les bêtes inférieures à l'homme, ni les morts, comme le faisaient les païens en les plaçant au rang des dieux pour prix de leurs vertus. Il ne faut point adorer les démons, la terre et les eaux, ni l'air qui tout à coup devient sombre dès que la lumière se. retire , ni les corps célestes qui , malgré tout leur éclat, demeurent au-dessous de la vie la plus imparfaite , ni les plantes et les arbres dépourvus de sentiment , ni même l'âme raisonnable qui est plus ou moins parfaite en raison de sa soumission plus ou moins entière à l'immuable vérité. Le dernier des hommes doit adorer ce qu'adore le premier des anges: Dieu, créateur de l'univers et

de l'homme , mérite seul les hommages de notre intelligence. La domination humaine a beau s'armer de tyrannie, elle ne saurait empêcher notre pensée de planer dans une entière liberté. Mais nous devons redouter le joug des esprits du mal, parce que ce joug s'étendrait jusque sur notre âme , jusque sur cet oeil unique par lequel nous pouvons connaître et contempler la vérité.

Tel est en substance le livre De la véritable Religion. Romanien se fit chrétien après l'avoir lu. D'autres contemporains en furent vivement frappés. Les hommes de notre temps qui liront l'ouvrage en entier en recevront une impression profonde. Avec des modifications diverses, la plupart des erreurs ou des systèmes contre lesquels s'armait Augustin ont reparu dans notre monde moral, et ce livre convient à notre âge aussi efficacement qu'il convenait aux générations du quatrième et du cinquième siècle. Lorsque nous considérons le travail que fait parmi nous la vérité, il nous semble que les enseignements du grand Augustin avaient été providentiellement marqués pour la régénération particulière de deux (56) époques : la sienne et la nôtre ! Cette idée, qui est entrée bien avant dans notre esprit, nous est d'un puissant secours au milieu des difficultés de l'oeuvre que nous avons entreprise.

Augustin ne s'arrête jamais à un seul côté des choses, à des aspects particuliers; il ne sépare pas une vérité de ses rapports avec d'autres vérités ; il saisit du regard tout ce qui, de près ou de loin, correspond à ce qui l'occupe, et son esprit s'impose l'invariable loi de considérer les diverses parties avec toutes leurs liaisons et toutes leurs dépendances. Chaque fois qu'il aborde une question, il s'élance au sommet de la vérité éternelle , et de ces hauteurs qui lie sont accessibles qu'au génie aidé de la foi, il voit et juge l'ensemble des choses. Augustin a sa montagne, du haut de laquelle il embrasse tout ce qui sort de son sujet, comme on se place sur un point élevé pour découvrir et reconnaître tous les aspects, tous les mouvements, toutes les harmonies d'un grand tableau de la création.

Le Livre De la véritable Religion est un vaste coup d'oeil du génie sur la révélation chrétienne. L'éloquence y répand souvent ses vives couleurs; une onction véritable vous y pénètre; on y sent remuer les entrailles d'Augustin. Dans sa rapidité, ce livre est une oeuvre-mère, où philosophes et théologiens peuvent puiser à pleines mains. En cherchant à arracher les manichéens aux liens de la matière, à ce monde corporel qui envahissait et absorbait leur entendement, qui les étreignait et les emprisonnait comme dans un étroit cachot, Augustin nous aide nous-mêmes à secouer le joug des sens, à percer, en quelque sorte, le mur de cet univers que les passions mettent à la place de Dieu, et derrière lequel s'étendent les régions lumineuses du spiritualisme. L'auteur du livre De la véritable Religion se proposait de faire connaître le christianisme à un ami, sans se préoccuper de prouver notre foi. Or tel est l'empire de la vérité religieuse, qu'Augustin, voulant seulement exposer la croyance évangélique, l'a prouvée invinciblement.

Antoine Arnauld, le célèbre auteur du livre Sur la fréquente Communion, l'adversaire redoutable des calvinistes , un des plus savants hommes et des plus forts esprits du XVIIe siècle, qui consuma en de tristes disputes une belle et puissante énergie, a parlé du livre De la véritable Religion dans les termes suivants :

« Je n'ai pas besoin de le rendre recommandable par mes paroles : la lecture en fera assez reconnaître l'excellence, et je ne doute point qu'il ne donne sujet, autant ou plus que pas un autre, d'admirer la grandeur prodigieuse de l'esprit et les lumières extraordinaires de cet homme incomparable.

« Car qui n'admirera qu'estant entré depuis si peu de temps dans la connaissance des mystères de la religion chrétienne, et n'ayant point encore d'autre qualité dans l'Eglise, que celle de simple fidelle, il ait pu parler d'une manière si noble et si relevée de cette religion divine, qu'un Dieu mesme est venu establir sur la terre , et former une si excellente idée de son éminence et de sa grandeur, que ce n'est pas peu de suivre des yeux le vol de cet aigle, de pénétrer la solidité de ses raisonnements admirables, et de contempler les hautes vérités qu'il propose, sans estre esbloui d'une si esclatante lumière? (1)»

Nous n'aurions garde de prendre Antoine Arnauld pour guide dans les matières de la grâce; mais nous aimons à citer son jugement sur la valeur d'un père de l'Eglise.

Le livre De la véritable Religion fut composé en 390. Augustin, à la date de cette année, l'annonçait à Romanien (2) avec une remarquable simplicité de paroles: « J'ai composé, lui disait-il, quelque chose sur la religion catholique, autant que le Seigneur a daigné me le permettre; j'ai le dessein de vous l'envoyer avant d'aller vers vous, pourvu que le papier ne me manque pas; vous voudrez bien vous contenter d'une écriture quelconque , sortie de l'officine de ceux qui sont avec moi (3). » En commençant sa lettre, écrite sur un mauvais morceau de parchemin, Augustin disait à son ami que le papier lui manquait, qu'il n'était guère mieux monté en parchemin, et qu'il avait employé ce qui lui restait de tablettes d'ivoire pour écrire à l'oncle de Romanien. Il y avait chez Romanien des tablettes qui appartenaient à Augustin : celui-ci le prie de les lui renvoyer, parce qu'il en a besoin. Ces petits détails intimes, mêlés à d'aussi grandes choses, ont du charme pour nous. Augustin, qui ne

1 Au lecteur du livre De la véritable Religion. 1 vol. in-8°. Paris, 1647.

2 Lettre 15.

3 Cette dernière phrase se présente de diverses manières dans les différentes éditions des Œuvres de saint Augustin; la voici : Tolerabii enim qualemcumque scripturam ex officina majorum, ou bien : es officina meorum, ou bien encore : ex officina Majorini. Nous avons adopté la seule version qui nous ait paru offrir un sens raisonnable.

perdait pas de vue l'intérêt éternel de son ami, finit sa lettre en l'excitant à dédaigner les choses passagères pour chercher les biens impérissables. Tenons-nous élevés au-dessus de tout ce que nous possédons dans ce monde : plus l'abeille a de miel, plus elle a besoin de ses ailes pour la sauver de son propre trésor, dans lequel elle s'enfoncerait et mourrait.

CHAPITRE DIXIÈME. Correspondance de saint Augustin en 390. — Il est ordonné prêtre de l'Eglise d'Hippone. — Description d'Hippone. — Son état présent. — Lettre de saint Augustin à l'évêque de Valère.

Augustin. et Maxime de Madaure, grammairien ou professeur de belles-lettres, s'écrivaient souvent; il n'est resté de cette correspondance qu'une lettre de Maxime et une réponse d'Augustin. Le professeur de Madaure craint que ses paroles ne trahissent sa vieillesse; peut-être avait-il été le maître du jeune Augustin, à l'époque où celui-ci étudiait à Madaure. Le vieux Maxime, encore païen, dit à Augustin que l'habitation des dieux sur le mont Olympe est une fable; mais qu'une vérité: bien visible, c'est la protection accordée à Madaure par les divinités debout sur la place publique de la ville. Il croit à un Dieu souverain et éternel, père de toutes choses, dont nul ne sait le vrai nom, mais dont la puissance infinie est adorée sous des dénominations diverses. Il est furieux qu'on préfère des martyrs chrétiens d'Afrique, avec des noms barbares, tels que Mygdon, Sanaë, Namphamon, Lucitas; à Jupiter, à Junon, à Minerve, à Vesta. Il lui semble voir, comme autrefois à la bataille d'Actium, les monstres de l'Egypte lancer des traits impuissants contre les dieux des romains. Maxime voudrait qu'Augustin , mettant de côté sa vigoureuse éloquence, reconnue de chacun, et sa terrible dialectique, l'instruisît sur ce Dieu, qui est adoré dans le secret des mystères chrétiens. Quant aux païens , ils invoquent leurs dieux au grand jour, et tout le monde peut en-. tendre leurs prières. — Maxime ne doute pas que le fer ou le feu ne détruise sa lettre; mais ses paroles n'en subsisteront pas moins toujours dans l'âme des vrais adorateurs des dieux. .

Augustin, dans sa réponse, raille les dieux de l'Olympe et ceux de la place de Madaure, signale le ridicule d'une opinion qui fait de la foule des dieux autant de membres du Dieu véritable, et ne comprend pas que Maxime s'égaie aux dépens de la bizarrerie de certains noms africaine inscrits au nombre des martyrs chrétiens; le grammairien de Madaure trouve-t-il plus harmonieux les Euccadires qui figurent parmi les prêtres païens, les Abbaddires qui se montrent parmi les dieux ? Il n'appartient pas à des hommes graves de s'arrêter à la bizarrerie des noms. Au reste, le nom punique de Namphamon signifie un homme qui vient d'un pied propice (1), un homme de bon augure. Ce sens ne devrait pas déplaire à Maxime; il se trouve dans les paroles d'Evandre (2) à Hercule, pour le prier d'agréer son sacrifice. Le goût et l'oreille d'un païen n'ont pas le droit d'être difficiles lorsqu'on peut leur rappeler le dieu Sterculius, la déesse Cloacine, la Vénus Chauve, la déesse de la Peur, la déesse de la Pâleur et la déesse de la Fièvre, et d'autres semblables à qui la superstition romaine a bâti des temples et offert des sacrifices. Pourquoi Maxime reproche-t-il aux chrétiens leurs assemblées secrètes et particulières? Il oublie ce Liber qu'on ne laisse voir qu'à un petit nombre d'initiés. Faut-il parler de ces bacchanales où les décurions et les autres chefs de Madaure courent les rues comme des furieux? Maxime, en voulant défendre -les dieux, semble donc avoir voulu les exposer.à la risée. S'il désire traiter gravement les questions religieuses, il doit s'y prendre autrement. Pour ce qui est de la prétendue adoration des morts chez les chrétiens, il faut que Maxime sache que les disciples de Jésus-Christ

1 Pede secundo. Lettre 17.

2 Enéide, liv. VIII.

rendent les honneurs divins à un seul Dieu, créateur de toutes choses.

La correspondance de Maxime avec Augustin eût été un très-curieux monument de cette époque; ce qu'on vient de lire fait vivement regretter que toutes ces lettres ne nous soient point parvenues. Rien de plus intéressant que de prendre sur le fait, dans les libres épanchements de la confiance, le philosophe païen de Madaure se débattant sous le triomphe du christianisme , cherchant à raviver, à l'aide des souvenirs, un culte frappé de mort, abandonnant volontiers l'Olympe , mais tenant bon pour les dieux du lieu natal, subissant la lumière nouvelle par la croyance à un Dieu souverain et créateur, et se vengeant en quelque sorte de cet aveu par des railleries adressées à des noms de martyrs chrétiens dont il ne respecte pas l'origine africaine.. Cette attitude du paganisme lettré exprime bien les derniers efforts d'un monde qui s'efface.

Augustin avait prêté quelques-uns de ses ouvrages contre les manichéens à un de ses amis, appelé Célestin, le même peut-être qui fut pape trente ans après. Il lui écrit pour les redemander, et, touchant rapidement aux questions métaphysiques, il divise en trois classes l'universalité des êtres

Il y a une nature muable par rapport au lieu et au temps, c'est le corps.

Il y a une nature muable par rapport au temps et non pas au lieu, c'est l'âme.

Enfin il y a une nature qui n'est muable ni par rapport au lieu ni par rapport au temps, c'est Dieu.

Tout ce qui est muable, de quelque manière qu'il le soit, est créature; et ce qui est immuable, c'est le Créateur.

Après avoir établi comme trois régions, celle des corps, celle de l'intelligence et celle de la divinité , Augustin conclut en disant que le chrétien ne s'attache point aux êtres inférieurs, ne s'arrête pas avec un complaisant orgueil dans la région du milieu, et qu'il devient ainsi capable de s'unir à l'être souverain qui est la félicité par essence. C'est en deux mots la religion chrétienne.

Le fils de Monique était déjà comme un astre levé dans le ciel de la vérité catholique; on le saluait de loin, on marchait à sa lumière. On lui adressait des questions, il y répondait; ses livres allaient dissiper les doutes ou détruire les vains systèmes. Avec quelle humilité il en

parlait ! Dans une lettre à Gayus, qui accompagnait un envoi de tous ses ouvrages, Augustin lui dit que s'il y trouve des choses bonnes et vraies, il ne doit pas les regarder comme venant de lui, mais comme lui ayant été données. Il ajoute avec profondeur en s'adressant à Gayus :

« Lorsque nous lisons quelque chose de vrai, « ce n'est ni le livre, ni l'auteur même, qui a nous le fait trouver vrai : c'est quelque chose que nous portons en nous-mêmes, bien au-dessus des corps et de la lumière sensible, et qui est une impression de l'éternelle lumière de la vérité (1). » Augustin ne manque pas de répéter que les erreurs de ses ouvrages viennent seules de lui : ce sont les traces des ténèbres de l'esprit de l'homme.

Dans une lettre à un bon chrétien, nommé Antonin, Augustin se plaint de la fausse piété de son temps. Sans prononcer le nom des donatistes, il fait vaguement allusion à leur schisme, qui paraît occuper tristement son esprit.

Depuis qu'Augustin avait été conduit à la foi, il n'avait pas cessé de publier les vérités à mesure qu'elles s'étaient présentées à son intelligence. Mais pour que l'influence d'un tel génie et d'une telle sainteté fût plus immédiate, plus étendue et plus puissante, il fallait qu'Augustin prit rang dans le sacerdoce catholique ; il fallait qu'il devint plus particulièrement apôtre par la double dispensation de la divine parole et des sacrements. L'heure était venue où l'église, pour laquelle il avait été si providentiellement tiré de l'erreur, devait le recevoir parmi ses ministres.

Au commencement de l'année 391, un intérêt de religion l'ayant amené à Hippone, il entra dans l'église au moment où l'évêque Va]ère annonçait aux fidèles qu'il avait besoin d'un prêtre; la renommée d'Augustin était déjà partout répandue en Afrique; il est reconnu dans le temple; la multitude, poussée par une inspiration soudaine, l'entoure, se saisit respectueusement de lui, et le désigne pour prêtre ; l'humilité, la sainte frayeur d'Augustin opposent une résistance inutile. Il ne lui reste plus qu'à se préparer à l'ordination.

Dans un de ses sermons (2), saint Augustin a parlé de son élévation au sacerdoce avec des détails que nous devons recueillir. Le solitaire, s'apercevant du bruit de son nom parmi les

1 Lettre 19. — 2 Serm. 19. De diversis.

serviteurs de Dieu, avait soin de ne pas aller aux lieux qui n'avaient pas d'évêque. «Et je faisais cela autant que je le pouvais, dit Augustin, pour opérer mon salut dans une humble retraite, craignant de me mettre en péril en me plaçant dans de hautes positions. Je me rendis donc à Hippone pour voir un ami que j'espérais pouvoir gagner à Dieu et amener à notre monastère. J'allai là, me croyant en sûreté, parce que la ville d'Hippone avait un évêque. J'y arrivai avec les vêtements que je portais dans ma solitude. »

Lorsque arriva le jour de la cérémonie, son trouble fut extrême. Pendant qu'il recevait l'onction et les pouvoirs sacrés, d'abondantes larmes s'échappaient de ses yeux. Des gens qui ne comprenaient point ce qu'il y avait d'admirable dans ces larmes, ou plutôt qui en ignoraient la cause, croyaient y voir une sorte de regret de ne pas monter tout de suite au premier rang des honneurs ecclésiastiques: ils donnaient à Augustin des consolations qui étaient bien loin d'adoucir sa douleur intérieure. La vue du fardeau sacerdotal le remplissait d'un saint effroi, d'une inquiétude profonde , que des interprétations grossières transformaient en je ne sais quel mécompte d'ambition.

Augustin avait trente-sept ans quand il fut ordonné prêtre. Dans ces premiers temps chrétiens, l'Eglise , dont les besoins étaient si grands, faisait quelquefois arriver d'un seul pas un laïque au sacerdoce. Remarquons aussi qu'Augustin, quoique originaire de Thagaste, fut attaché à l'Eglise d'Hippone ; il n'appartenait à l'Eglise de Thagaste par aucun degré de la cléricature, et l'usage qui prescrit aux évêques de ne conférer les saints ordres à un .sujet étranger qu'avec l'autorisation de l'évêque de son diocèse, s'est établi plusieurs siècles plus tard r. L'Eglise d'Hippone avait donc le droit de prendre Augustin, et, grâce à ce nouveau prêtre, elle sera couronnée dans les siècles d'une immense gloire. La cité d'Hippone, à cinquante lieues à l'ouest de Carthage, à quarante lieues au nord-est de Constantine , avait été jusque-là assez peu illustre, malgré son surnom de Royale (2) et la prédilection des anciens rois de Numidie. Quelques rares souvenirs chrétiens s'y rattachaient. Au nombre

1 Tillemont.

2 Hippo-Regius. On l'appelait Hippone la Royale pour la distinguer d'une autre Hippone appelée Hippo-Zarrytes ou Diarrytes, située sur la côté d'Afrique, dans la province proconsulaire.

des évêques du concile de Carthage, au temps de saint Cyprien, on trouve Théogène d'Hippone , qui souffrit le martyre sous Valérien ; Hippone avait une église dédiée à saint Théogène. On citait un saint Léonce, évêque de cette ville. Elle possédait une église des vingt martyrs, où les catholiques honoraient la mémoire des courageux confesseurs de la religion qui avaient laissé à leur pays l'exemple d'une grande foi. Mais c'est Augustin qui devait placer le nom d'Hippone parmi les noms les plus illustres de la terre.

La ville d'Hippone, de trois quarts d'heure de circonférence , était bâtie moitié en plaine, moitié sur deux mamelons ; elle avait pour principaux monuments la Basilique de la Paix, les Thermes de Sosius et le château , à la fois palais et forteresse, qui couronnait le plus important des deux mamelons; deux rivières la baignaient, le Sebus, aujourd'hui la Seybouse, et une autre moins considérable que les Arabes nomment Abou-Gemma (le Père de l'Eglise ou de la Mosquée). L'Abou-Gemma, qui fait le tour du pays d'Hippone avant de se jeter dans la mer, passe au nord de l'ancienne cité, sous un pont romain dont les onze arches sont encore debout; les Français, en réparant ce pont, l'ont blanchi et lui ont ainsi enlevé la vénérable teinte des siècles. La Seybouse (1), aux flots jaunes comme les flots du Tibre , arrive de la plaine du côté du midi et devient plus paisible et plus profonde à mesure qu'elle approche; en face de l'antique ville, elle a vingt-cinq pieds d'eau, ce qui prouve que les Romains avaient creusé son lit pour faire de la Seybouse comme un port intérieur d'Hippone, sans compter le port de mer maintenant ensablé, où n'apparaissent que de petits bateaux corailleurs. La rive gauche de la Seybouse offre de fréquentes traces du quai romain. Les nombreux vestiges de construction ancienne qui se montrent vers le nord, au delà de l'Abou-Gemma, attestent que la cité s'étendait jusque sur ce point. La colline appelée par les Arabes Colline Rouge, à cause de la couleur de quelques parties du terrain , servait de limite à Hippone du côté du midi. La nécropole s'étendait., hors la ville, sur la rive droite de la Seybouse, dans un espace où nous avons retrouvé des urnes, des vases lacrymatoires et des lampes. Hippone avait devant elle, à l'orient, la mer immense; au nord-est, les collines boisées où s'élèvent maintenant la

1 Voir notre Voyage en Algérie, Etudes africaines, chap. 26.

Kasbah de Bône, le fort Génois et le phare à la pointe du Cap-de-Garde; au sud-est, la plaine, les dunes jaunes reluisant au soleil sur l'ancienne route de Carthage jusqu'au cap Rosa, le rameau de l'Atlas appelé aujourd'hui montagne des Beni-Urgin, du nom des tribus qui l'habitent. Les champs fertiles, situés au nord d'Hippone, sont dominés par les hautes montagnes de l'Edoug, l'ancien Papua, dont les aspects sévères contrastent avec l'élégante et douce nature environnante. L'Edoug a sur ses versants septentrionaux une forêt de chênes magnifiques, et un aquéduc romain qui portait jadis à Hippone les eaux de la montagne.

Le figuier, l'olivier et l'abricotier, les prairies et les moissons couvrent les gracieux coteaux d'Hippone , et tout l'espace autrefois rempli d'habitations; la nature a étendu son manteau le plus riche sur le sépulcre de l'antique cité ; la végétation a pris la place de tout un peuple, et lorsque, pèlerin de l'histoire, j'ai foulé cette terre illustre, je n'ai point entendu les mille bruits d'une grande ville, mais seulement le murmure de la Seybouse, le chant des oiseaux cachés dans les buissons fleuris et les longs beuglements des vaches gardées par un pâtre maure. Ce lieu où la Providence avait placé un flambeau qui se voyait des quatre coins du monde, j'aimais à le voir paré de tous les trésors de la création; j'écoutais avec joie les mélodies du rossignol à la place où Augustin faisait comprendre aux hommes les divines et éternelles harmonies.

Hippone, comme toutes les villes anciennes remplacées par des cités nouvelles, a servi en quelque sorte de carrière ; Bône est sortie de ses débris. La cité antique a gardé peu de choses; la nature seule a survécu

à la destruction de la ville épiscopale d'Augustin. En arrivant à Hippone par le pont de l'Abou-Gemma, on rencontre d'abord les restes qui ont dû appartenir à un édifice considérable; un grand pan de mur est debout, entouré de monceaux de ruines jetés violemment sur le sol, trèsprobablement par un tremblement de terre. Ces débris, en briques et en moellons, sont certainement de construction romaine. Voilà ce que les gens du pays appellent l'Eglise des chrétiens, Glisia Roumi, et voilà aussi ce qu'on appelle aujourd'hui les restes de la Basilique de la Paix. J'ai beaucoup étudié. la forme, le caractère, l'ensemble de ces débris, qui raviraient notre esprit s'ils avaient appartenu à la Basilique de la Paix, où prêcha pendant plus de trente ans le grand évêque, et je ne puis y reconnaître les restes de la cathédrale d'Hippone. Ce qu'on désigne sous le nom de baptistère est une excavation qui ne saurait donner l'idée du baptistère de l'église de la Paix, situé dans la partie inférieure du temple, et formant comme une enceinte particulière entourée de barreaux. Les débris dont nous parlons, et qui sont enfermés dans un parc de boeufs, se trouvent à l'extrémité nord-est de l'emplacement d'Hippone ; or les cathédrales ne se trouvent pas d'ordinaire à l'extrémité, mais au centre des villes. Le nom d'Eglise des Chrétiens, donné à ces ruines par les Maures de Bône, fut une vague dénomination appliquée à de grands débris et qui exprimait ou rappelait simplement l'ancienne domination du christianisme sur ces rivages. Les ruines désignées sous le nom de citernes, et situées au pied du principal mamelon, sont les plus considérables de l'ancienne Hippone ; ce sont des restes de thermes, vraisemblablement les Thermes de Sosius, fameux par la conférence de saint Augustin avec le. prêtre manichéen Fortunatus. Les divisions des salles sont marquées; on reconnaît la place où furent des colonnes et des piliers ; le ciel, ouvert en deux endroits , prouve que ces thermes avaient deux dômes par où entrait la lumière du jour. Une enceinte, formant un carré long, touche aux bains et fait partie du même édifice. Un enfoncement pratiqué dans le mur est devenu pour lés Arabes une espèce de sanctuaire; des grains d'encens et des charbons, des morceaux de cierges et la trace de la fumée des flambeaux annoncent que la prière a passés par là. Il est une épreuve, une sorte de jugement de Dieu , que le musulman doit subir avant d'aller brûler l'encens dans ce sanctuaire: un bord de mur fort étroit y conduit; celui-là seul est pur qui peut y passer sans tomber; le musulman qui tombe doit se purifier, et pour cela il immole une colombe, un coq, des oiseaux. L'immolation d'un oiseau équivaut ici à la confession catholique. Toujours des sacrifices, et des sacrifices sanglants pour l'expiation des péchés ! Ces pratiques religieuses sont accomplies par des Arabes en l'honneur de saint Augustin, qu'ils appellent le grand chrétien (Roumi kebir), et dont ils viennent implorer le crédit céleste; saint Augustin est pour eux un puissant ami de Dieu; ils l'invoquent dans leurs besoins et lui demandent de détourner les maladies et les (61) fléaux. Cette tradition arabe, qui nous rappelle l'admiration des païens de l'Afrique pour saint Augustin, est comme une grande et ancienne image de ce beau génie , restée confusément dans le pieux souvenir des populations de la contrée.

A peu de distance de ce lieu, au penchant du mamelon, se voit le monument de saint Augustin, élevé par les évêques de France : c'est un autel en marbre, surmonté d'une statue en bronze du grand évêque, entouré d'une grille de fer. Augustin, la face tournée vers la place où fut Hippone, semble attendre une nouvelle cité chrétienne, pour la protéger et la bénir. La vue de cette image sur la colline solitaire m'a vivement ému. J'étais allé à Hippone, comme autrefois beaucoup de voyageurs du fond des Gaules, et voilà que je trouvais Augustin.

Le mamelon voisin de la Seybouse est occupé par nos condamnés militaires. Un assez grand pavé de mosaïque en pierre dans la cour de l'atelier, et, sur un autre point du mamelon, quelques pieds de très-belle mosaïque en marbre, donnent à penser que là s'élevaient peut-être d'importants édifices.

Des débris sans nom sont semés çà et là sur l'emplacement de la cité (1).

La description et l'état présent d'Hippone nous ont retenu longtemps. J'étais enchaîné à ce pays par le désir de faire comprendre au lecteur quelque chose de cette ville, de ce lieu qui retentit sans cesse dans l'histoire de saint Augustin. Que ne m'a-t-il été donné au moins de retracer une idée, une ombre de la beauté du paysage d'Hippone, telle qu'elle m'a apparu au mois de mai ! Prairies éblouissantes de fleurs, champs de blé que le soleil n'avait point encore jaunis, aubépines séculaires aux troncs épais qu'il faut compter au nombre des antiquités d'Hippone, arbres et plantes où éclatent la vie et la sève . comment traduire ces frais tableaux sur le papier? Vu du mamelon de la Seybouse, le mamelon d'Hippone, que

nous appellerons la colline du monument de saint Augustin, offre des contours d'une grâce infinie; il se détache de la plaine avec d'harmonieuses et douces lignes. Cette colline a l'air d'être tombée de la main de Dieu, pour servir

1 Nulle fouille n'a été faite à Hippone. En deux mois, cinquante travailleurs, conduits avec intelligence, mettraient peut-être en lumière des richesses historiques; et peut-être saurions-nous à quoi nous en tenir sur l'emplacement de la Basilique de la Paix. Nous avont rapporté plusieurs médailles d'Hippone.

de piédestal au plus profond penseur de l'antiquité chrétienne. Elle présente à l'imagination quelque chose de la suavité des formes du génie de saint Augustin. Cet homme, qui voyait dans la création comme dans les arts des degrés pour monter à Dieu , était bien à sa place sur les bords de la Seybouse, au milieu d'une terre charmante , en face de la mer, de l'Edough et de l'Atlas, et la nature était sans doute un des motifs pour lesquels il aimait tant sa chère Hippone.

Rentrons dans les vieux siècles et reprenons notre récit.

L'évêque Valère, Grec de naissance, faiblement instruit dans la langue et les lettres latines, souffrait, dans son zèle pastoral, de ne pouvoir assez efficacement accomplir à l'égard de son troupeau l'oeuvre de la prédication. Dieu lui-même sembla lui envoyer l'éloquent Augustin : le pieux évêque d'Hippone recevait l'auxiliaire qu'il avait demandé dans de ferventes oraisons. Jusque-là on n'avait jamais vu en Afrique un simple prêtre prêcher devant un évêque. « Il y a dans certaines églises, dit saint Jérôme , la très-mauvaise coutume que les prêtres ne prêchent point en présence des évêques, comme si les évêques leur portaient envie, ou s'ils ne daignaient pas les écouter (1). »

Valère viola la coutume africaine en faveur d'Augustin, qu'il chargea particulièrement de l'oeuvre de la divine parole. Plusieurs évêques du pays le blâmèrent de cette innovation; il ne tint aucun compte de leurs murmures et ne consulta que l'intérêt de son Eglise ; il remerciait Dieu, dit Possidius, de lui avoir miraculeusement amené un homme si capable d'édifier l'Eglise du Seigneur par de salutaires doctrines. « Ainsi allumé et placé sur le chandelier, dit le biographe de saint Augustin, le flambeau éclairait tous ceux qui étaient dans la maison. » Bientôt après, la conduite de Valère eut de nombreux imitateurs.

Avant d'exercer le ministère sublime auquel l'appelait l'évêque d'Hippone, Augustin, se défiant de lui-même, crut avoir besoin de se préparer par le recueillement, l'étude et la prière; il écrivit à Valère pour le supplier de lui accorder des jours de retraite, et sa lettre (2) est un monument où se peignent tous les sentiments de son âme à cette époque. Les fonctions sacerdotales sont faciles et douces, quand on se borne à les remplir avec légèreté; elles

1 Lettre de saint Jérôme à Nepotianus. — 2 Lettre 21.

sont pénibles, effrayantes, si on veut se conformer aux règles sacrées. Au moment où Augustin commençait à étudier ces règles, Dieu a permis, à cause de ses péchés (il n'en voit pas d'autre cause), qu'on lui ait fait violence pour le porter au sacerdoce et le placer à la seconde place du gouvernement du

navire, lui qui ne sait pas seulement manier un aviron. Augustin pense que Dieu a voulu châtier sa témérité; il avait censuré la plupart des nautonniers, comme s'il avait été meilleur et plus habile, et maintenant qu'il est devenu l'un d'eux, il reconnaît les difficultés dans toute leur étendue. Voilà pourquoi, pendant qu'on l'ordonnait prêtre, il ne pouvait cacher ses pleurs. Depuis ce jour, il est encore bien plus pénétré des difficultés; la force qu'il espérait pouvoir trouver en lui s'est changée en faiblesse. Dieu s'est moqué de lui en le mettant à l'épreuve, et lui a montré tout son néant. Augustin trouvera ce qui lui manque dans les saintes Ecritures : « Si, après avoir appris ce qu'il faut à un homme chargé de dispenser au peuple les sacrements et la parole de Dieu, il ne m'est pas permis d'acquérir ce que je reconnais ne pas avoir encore, vous voulez donc que je périsse, ô mon père Valère ! Où est votre charité? m'aimez-vous? aimez-vous l'Eglise dont vous m'avez confié l'administration? Je suis sûr que vous m'aimez et que vous l'aimez. Mais vous me croyez capable; et moi, je me connais mieux, et je ne me connaîtrais pas aussi bien si l'expérience n'avait pas été pour moi une grande lumière. »

Augustin demande pour sa retraite le court intervalle qui doit s'écouler entre la date de ses lettres et les fêtes de Pâques. Lorsque Jésus-Christ le jugera avec toute la sévérité de sa justice, faudra-t-il lui répondre que le vieillard Valère , dans l'excès de son amour et la trop bonne opinion qu'il avait de sa capacité, lui a refusé le temps de s'instruire suffisamment?

Cette lettre , vive et pressante, pleine d'inquiétude religieuse, est sans doute dans la

mémoire de tous les ecclésiastiques comme une grande et sainte leçon. Il est à croire que l'évêque Valère se rendit aux instances d'Augustin. Nous ignorons dans quel lieu le nouveau prêtre d'Hippone passa ses jours d'étude et de méditation jusqu'à la solennité pascale.

Une des premières oeuvres d'Augustin depuis son élévation au sacerdoce fut l'établissement d'un monastère dans le jardin attenant à l'église d'Hippone. Il y vivait avec son cher Alype, Evode, Sévère, Possidius et d'autres serviteurs de Dieu, selon la règle établie sous les saints apôtres (1), dit Possidius. D'après cette règle, nul ne possédait rien en propre, et chacun recevait selon ses besoins. C'est ainsi qu'avaient déjà vécu Augustin et ses amis dans la solitude aux environs de Thagaste. Il faut distinguer ce monastère de la communauté ecclésiastique fondée plus tard par Augustin dans la maison épiscopale, et qui fut comme un séminaire, le premier qu'on ait vu. Dix évêques, dans la suite, sortirent de cette communauté. Alype, l'ancien ami d'Augustin, et qui fut évêque de Thagaste; Sévère, qui gouverna l'Eglise de Milève; Evode, celle d'Uzale; Possidius, celle ale Calame, formèrent le premier noyau de la communauté d'Augustin ; nous connaissons encore les noms de cinq de ses disciples : Pro. futurus, évêque de Cirta, aujourd'hui Constantine ; Fortunatus, son successeur; Urbain, évêque de Sicca (2), aujourd'hui Keff; Boniface, évêque de Cataqua, et Peregrin. Nous ne savons pas le nom du dixième évêque sorti du séminaire de saint Augustin.

Au moment de l'entrée d'Augustin dans le ministère évangélique, il y avait cinq ans que Gildon gouvernait l'Afrique en oppresseur (3). Les catholiques étaient l'objet particulier des horribles fantaisies de ce puissant Maure que n'a point épargné la verve de Claudien (4).

1 Regulam sub sanctis apostolis constitutam.

2 L'ancienne Sicca Veneria.

3 Gildon se révolta en 386.

4 De Bello Gildonico.

CHAPITRE ONZIÈME. Divers travaux de saint Augustin contre les manichéens. — Le concile d'Hippone. — Lettre de saint Paulin de Nole. (392-395.)

63

L'élévation d'Augustin au sacerdoce avait eu pour but principal de donner à l'évêque Valère un prêtre qui pût le remplacer dans la prédication de la parole évangélique. Cette fonction, qui n'excluait pas les autres fonctions du ministère sacré, laissait à Augustin, toujours si économe de son temps, le loisir d'écrire. Dans les derniers mois de l'année de son ordination, ou au commencement de l'année suivante (392), le nouveau prêtre d'Hippone, poursuivant sa grande tâche contre le manichéisme, composa le livre De l'Utilité de la foi, adressé à Honorat, et le livre Des Deux âmes en réponse aux manichéens, qui établissaient dans l'homme deux âmes, l'une invinciblement déterminée au bien, l'autre invinciblement déterminée au mal.

Dans son livre De l'Utilité de la foi, Augustin dit d'admirables choses sur la nécessité de l'autorité en matière de religion. Il demande si la multitude devra renoncer à la religion, parce qu'à l'aide de la raison elle ne sera pas capable de monter jusqu'à Dieu (1). Il faut donc que les hommes de génie commencent par marcher eux-mêmes dans la voie commune, la plus sûre pour tous; c'est l'ordre de la Providence, c'est la loi divine. Ce n'est point par la raison, mais par l'autorité ou le témoignage, que les enfants connaissent leur père et leur mère : c'est une chose de foi. Otez cette foi de la famille, et vous verrez se rompre le lien le plus sacré du genre humain. Que resterait-il debout dans la société humaine si nous ne voulions croire que ce que nous comprenons? C'est par la foi et non par la raison que Jésus-Christ enseignait les peuples. L'autorité naquit de ses miracles, et la foi naquit de son autorité.

1 Saint Thomas n'a fait que reproduire la pensée de saint Augustin lorsqu'il a dit : Salubriter ergo divina providit clementia, ut ea etiam quae ratio investigare potest, fide tenenda praeciperet, ut sic omnes facile possent divinae cogitationis participes esse, et absque dubitatione et errore. (Summa, adv. Gentiles, lib. I, cap. 4.)

Pourquoi, dira-t-on, ne se fait-il plus de miracles? Augustin répond que les miracles ne toucheraient et n'étonneraient plus personne s'ils se répétaient souvent. La succession des jours et des nuits, le retour des saisons, le pâle dépouillement des arbres et leur renaissance printanière, la force prodigieuse des semences, la beauté de la lumière, la variété des couleurs, des sons, des parfums, toutes ces merveilles écraseraient celui qui les verrait et les connaîtrait pour la première fois. Mais l'habitude d'assister à ces prodiges nous a rendus indifférents.

Un prêtre manichéen, appelé Fortunatus, s'était fait une renommée ; il exerçait une fâcheuse influence sur les catholiques simples, et, dans l'orgueil de sa fausse science, il semblait défier le monde entier. On pria Augustin de conférer publiquement avec Fortunatus sur la loi religieuse; il y consentit; mais le prêtre manichéen hésitait à se mesurer avec un tel adversaire. Cependant, pressé, forcé par les instances des siens et ne pouvant reculer devant le champ de bataille qui lui était ouvert, Fortunatus accepta la lutte. On convint du jour et du lieu : les Thermes de Sosius furent choisis pour théâtre de la conférence. On nomma des notaires ou greffiers pour tenir compte de la discussion. Le 28 août (392), la foule des curieux se précipita dans l'enceinte du combat théologique. Cette dispute, qui nous a été conservée (1), dura deux jours. Le maître manichéen ne put échapper aux démonstrations catholiques, ni soutenir la secte dont il était un des principaux apôtres. Tous ceux qui l'avaient cru jusque-là grand et docte, acquirent la preuve

de son peu de savoir. La honte obligea Fortunatus de quitter Hippone, où il ne revint plus. Sa défaite atteignait gravement le manichéisme. Les hérétiques sincères qui avaient

1 Acta seu disputatio contra Fortunatum manichasum, 392.

64

assisté à la lutte et ceux qui lurent les actes de la conférence furent ramenés à la vérité catholique.

Une déplorable coutume chez les chrétiens d'Afrique avait plus d'une fois attristé la piété d'Augustin. Sous prétexte d'honorer la mémoire des martyrs, on passait des journées en festins autour des tombeaux des confesseurs de la foi ou dans les églises. Une lettre d'Augustin de l'année 392, adressée à Aurèle, évêque de Carthage, signale ces désordres. Le prêtre d'Hippone sollicite un concile pour détruire ces abus. L'Église de Carthage devra prendre l'initiative. « Ces choses-là, je pense, ne se suppriment pas rudement, durement ou même par ordre : mais par des instructions plus que par des prescriptions, par des avis plus que par des menaces. C'est ainsi qu'on doit agir avec la multitude; il faut réserver la sévérité pour des fautes commises par un petit nombre de gens. (1) » Le petit peuple charnel, comme l'appelle Augustin, croyait que des festins sur les sépulcres soulageaient les âmes de ceux qui ne sont plus. Il y avait une plus sûre manière d'être utile aux morts : les fidèles n'avaient qu'à distribuer aux pauvres ce qu'ils voulaient offrir sur les tombeaux de leurs proches. Nous trouvons ici la preuve que les oblations pour les morts étaient en usage dans l'Église catholique dès le quatrième siècle.

La première lettre d'Augustin contre les donatistes appartient à l'année 392. Elle est adressée à Maximin, évêque donatiste de Sinit, l'ancienne Sunites ou Simites, qui s'élevait sur la route d'Hippone à Carthage. Augustin lui reproche d'avoir rebaptisé un diacre catholique; il a d'éloquentes paroles lorsqu'il excite le courage religieux et la piété de Maximin, et qu'il l'invite à placer, la vérité au-dessus de toute considération humaine. « La gloire de ce siècle passe, lui dit Augustin, tout ce qui nous séduit ici-bas n'a qu'un jour. Au jour du jugement du Christ, les évêques ne seront.défendus ni par leurs sièges élevés, ni par les tentures de leurs chaires, ni par les troupes de vierges sacrées qui vont au-devant d'eux en chantant des cantiques : tous ces honneurs ne leur serviront de rien quand la conscience accusera et que l'arbitre des consciences jugera : les honneurs du temps seront alors des fardeaux, et ce qui aujourd'hui relève, écrasera (2) . » Augustin s'afflige de cette réitération

1 Lettre 22. — 2 Lettre 23.

du baptême qui violait un principe fondamental de notre foi. Des Juifs qui voyaient Jésus-Christ pendu à une croix n'ont pas voulu déchirer sa robe, et des chrétiens qui croient qu'il est assis dans le ciel à la droite de son père , osent anéantir son sacrement !

Maximin reviendra dans la suite à l'unité catholique.

Nous venons de voir la première lettre d'Augustin contre le schisme de Donat. Voici son premier ouvrage contre ce schisme; il est de 393 : c'est un psaume en prose composé d'autant de strophes qu'il y a de lettres dans l'alphabet (1); chaque strophe renferme douze versets. Cet abécédaire, fait pour être chanté, destiné à

la multitude des fidèles, est un résumé des erreurs des donatistes, de leur histoire, de leurs diverses condamnations, et des raisons les plus frappantes pour mettre la foule des catholiques en garde contre le schisme. Il est net, simple et précis. Le verset : « O vous tous qui mettez votre joie dans la paix, jugez de la vérité, » revient à la suite de chaque strophe. Le chant se termine par une prosopopée : c'est l'Église elle-même qui s'adresse aux donatistes en termes graves et touchants.

Le livre contre Adimante, le célèbre disciple de Manès, composé en 393, conciliait les pré-. tendues contradictions que les manichéens croyaient trouver entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Moïse dit dans la Genèse que Dieu créa le ciel, la terre et la lumière; l'Évangile dit que le monde a été fait par le Verbe qui est Jésus-Christ. Augustin répond que tout chrétien, en lisant la Genèse, reconnaît dans le Dieu créateur l'être infini subsistant en trois personnes dont la seconde a été le sauveur des hommes. Moïse nous montre Dieu se reposant après la création du monde, et, d'après les paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile, le père agit sans cesse. Augustin répond que le repos dont il est question dans la Genèse marque seulement la fin de la création, et qu'il n'exclut pas l'action par laquelle Dieu conserve et gouverne continuellement le monde. D'après la Genèse, l'homme est fait à l'image de Dieu, et nous lisons dans l'Évangile ces mots adressés aux Juifs : Vous êtes les enfants du démon (2). Augustin répond que l'imitation nous rend comme les enfants de ceux que nous prenons pour modèles, et que l'enseignement nous

1 Depuis la lettre A jusqu'à la lettre V.

2 Saint Jean, VIII, 44.

pétrit à l'image du maître que nous écoutons. Quant à l'apparente contradiction entre les préceptes évangéliques de résignation et de pardon et les prescriptions judaïques : oeil pour ceil, dent pour dent, Augustin fait observer que Jésus-Christ ne blâmait pas la loi du talion, mais seulement la fausse tradition des scribes et des pharisiens qui en permettaient à chacun l'exécution, laquelle devait être réservée aux magistrats : l'Évangile, qui ordonne à tous les hommes le pardon des injures, ne défend pas aux magistrats d'en punir les auteurs. Pour ce qui est du divorce, le Sauveur disait aux Juifs : « C'est à cause de la dureté de votre coeur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes. » L'autorisation du divorce chez les Hébreux affranchissait de toute peine temporelle, et voilà tout : le divorce en lui-même n'en restait pas moins un mal. L'usure était permise aux enfants d'Israël dans leurs rapports avec les étrangers, pour que les Juifs cupides ne dépouillassent pas leurs frères : la législation mosaïque tolérait de moindres maux en vue d'épargner des maux plus grands. Ce qui, aux yeux des manichéens, impliquait contradiction avec l'Évangile n'était qu'imperfection.

Le livre contre Adimante fut bientôt suivi des deux livres du Sermon sur la montagne. C'est un commentaire de ce discours du Sauveur où l'on entend le ciel lui-même révéler à la terre une morale d'une pureté, d'une perfection jusque-là inconnues.

Le concile général de toute l'Afrique , qui s'ouvrit à Hippone dans la basilique de la Paix, le 8 octobre 393, sous la présidence d'Aurèle, évêque de Carthage, fut pour Augustin une occasion solennelle de plaider la cause catholique. Tous les primats des diverses provinces africaines étaient présents. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, nul prêtre en Afrique, avant Augustin, n'avait eu le droit de prêcher devant un évêque. Dans ce concile d'Hippone, Augustin reçut l'ordre glorieux de prononcer un discours sur la foi et le symbole; ce discours devint plus tard un livre que nous avons encore (1). C'est une belle explication de

tous les articles du symbole; à mesure que l'orateur catholique traite des points sur lesquels les manichéens ont erré, il signale leurs doctrines et fait voir tout leur néant, car il ne fallait laisser au manichéisme ni paix ni trêve. L'autorité

1 De Fide et Symbolo.

d'Augustin, simple prêtre , fut grande dans cette assemblée d'évêques : l'Église d'Afrique put apprendre dès ce moment quel puissant secours la Providence venait d'envoyer à la vérité chrétienne, poursuivie, méconnue ou mutilée de tant de façons. Le, temps nous a conservé peu de choses des actes du concile d'Hippone ; par une des décisions de ce concile , l'évêque de Carthage devait chaque année annoncer aux primats des diverses provinces d'Afrique le jour de la célébration de la Pâque. On fut amené à prendre cette décision par l'erreur de l'Église de Stèfe, dans la partie la plus orientale de la Mauritanie, qui avait célébré la solennité pascale hors de son jour. Le décret du concile d'Hippone devait établir plus d'unité dans le culte catholique. La,vénérable assemblée décida aussi qu'on tiendrait tous les ans un concile d'Afrique, tantôt à Carthage, tantôt ailleurs. Des règlements importants pour la discipline sortirent du concile d'Hippone. L'abus des festins autour des tombeaux des martyrs et pour le soulagement des morts, abus signalé par Augustin à la piété vigilante de l'évêque de Carthage, ne fut pas oublié sans doute (1).

A cette époque, Augustin n'avait pas encore approfondi les matières de la grâce et de la prédestination. Le livre intitulé : Questions sur l'épître aux Romains, composé en 394, renfermait une inexactitude que le saint auteur a marquée dans la Revue de ses ouvrages; il pensait alors que la foi venait de nous-mêmes, et qu'elle n'était pas un don de Dieu, ce qui constituait une erreur désignée plus tard sous le nom de semi-pélagianisme. Le Commentaire de l'Épître aux Galates, qui suivit de près le Commentaire de l'Épître aux Romains, renfermait une phrase dont le jansénisme s'est armé pour appuyer le système des deux délectations : « Il est nécessaire, disait Augustin, que nous opérions selon ce qui nous plaît davantage (2). » Mais les jansénistes ont prêté à saint Augustin une pensée qu'il n'eut jamais. Trois ans avant les deux Commentaires dont ils se sont tant réjouis, saint Augustin, dans le livre Des deux Ames, avait dit tout le contraire de ce que lui ont fait dire les jansénistes. Au sujet des deux âmes des manichéens, l'une bonne, l'autre mauvaise,

1 Tillemont a donné une analyse de vingt-sept canons du concile d'Hippone. (Mém. ecclés., tome XIII.)

2 Quod amplius nos delectat, secundum id operemur necesse est.

Augustin avait déclaré que rien ne pouvait leur être imputé à péché, si elles agissaient par contrainte, et non point par leur volonté propre (1). L'irrésistible pouvoir de la délectation terrestre dont nous parlent les jansénistes, est tout à fait semblable à l'invincible détermination au mal dont parlaient les manichéens; Augustin renversait d'un seul coup ces deux sortes d'hérétiques, lorsqu'il écrivait : « Si la nécessité est telle que la résistance soit impossible, ces âmes ne pèchent point (2). » Nous ajouterons avec saint Augustin que la délibération est la marque d'une volonté libre, et que le repentir, après une action mauvaise, témoigne qu'on pouvait bien faire (3).

L'ami intime d'Augustin, Alype, évêque de Thagaste, avait envoyé à saint Paulin de Nole les principaux travaux du grand athlète de la foi contre les manichéens. En 394, Paulin, écrivant à Alype en son nom et au nom de sa femme Thérasie, unie désormais à Jésus-Christ seul, le remerciait de l'envoi de ces livres, qu'il regardait comme des ouvrages inspirés d'en-haut. Dans une lettre à Augustin lui-même, il parlait des cinq ouvrages envoyés par Alype, qui, disait-il, nourrissaient son âme et guérissaient ses maux. « O véritable sel de la terre ! s'écriait le prêtre de Nole en s'adressant au prêtre Augustin; ô véritable sel de la terre, qui préservez nos coeurs et les empêchez de s'égarer dans les illusions du siècle ! ô lampe dignement placée sur le chandelier de l'Eglise, dont la lumière, nourrie de l'huile d'allégresse de la mystérieuse lampe aux sept dons, se répand au loin sur les villes catholiques, et chasse les ténèbres par les clartés resplendissantes d'un discours de vérité (4) ! » Le grand Paulin est plein d'amour et d'admiration pour Augustin; il est heureux de ces cinq livres, sorte de pentateuque contre le manichéisme , qui lui permettent de s'entretenir chaque jour avec lui, et de respirer le souffle de sa bouche. « Elle est (votre bouche), lui dit-il, comme une source d'eau vive, comme une et veine de la fontaine éternelle, parce que le Christ est devenu en vous la source qui rejaillit dans l'éternelle vie; c'est en vous que mon âme en a soif, et ma terre a désiré s'enivrer de la fécondité de votre fleuve (5). » Saint Paulin envoyait à saint Augustin, en même

1 Chap. 12, 17.

2 Si ita coguntur ut resistendi potestas non sit, non peccant.

3 Chap. 14, 22. — 4 Lettre 25. — 5 Ibid.

temps que sa lettre, un pain, en signe d'union et d'amitié. C'était alors l'usage que les évêques et les prêtres envoyassent à leurs amis des pains, en signe de communion; le plus souvent ces pains avaient été bénits à table. Une marque particulière d'honneur, c'était d'envoyer un pain sans le bénir, pour que l'évêque ou le prêtre qui devait le recevoir le bénît lui-même: En adressant un pain à Augustin, saint Paulin le priait d'en faire un pain de bénédiction.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le jeune Licentius, qui prenait une si intéressante part aux entretiens philosophiques de Cassiacum. L'année 395 nous fait songer aux vives inquiétudes d'Augustin sur ce jeune homme, dont les voies n'étaient pas selon Dieu. Licentius resté en Italie, à Rome peut-être, avait écrit une épître en vers au prêtre d'Hippone, son ancien maitre ; au milieu du fracas mythologique de cette épître, le fils de Romanien regrettait les jours passés dans la retraite de Cassiacum auprès d'Augustin, s'attristait de sa vie, et célébrait le génie et les vertus de l'homme dont l'absence était pour lui un malheur de toutes les heures. Il s'affligeait des liens qui le retenaient, et qu'il était prêt à briser, disait-il, pour aller joindre Augustin au premier signal. Augustin lui répondit par une touchante lettre (1) où il considère les affaires de ce monde, comme un bruit importun que fait autour de nous la chaîne de notre mortalité. Il parle à Licentius des fers pesants d'ici-bas et du joug léger de Jésus-Christ; lui reproche de s'occuper de la perfection de ses vers, et de laisser le désordre dans son coeur; de craindre d'offenser les oreilles des grammairiens par des syllabes mal arrangées, et de ne pas craindre d'offenser Dieu par la dépravation des moeurs. Il l'engage à aller voir Paulin à Nole, à apprendre de ce saint homme comment on passe des joies humaines aux joies plus sûres de l'Evangile. C'est à Romanien qu'Augustin remettait sa lettre pour Licentius; il lui remettait aussi une lettre pour saint Paulin (2), dont les dernières pages recommandent au saint personnage de Nole celui qu'il appelait son fils. Le prêtre d'Hippone demandait au prêtre de Nole, comme le plus grand témoignage d'amitié, un sévère examen de ceux de ses ouvrages qui étaient entre ses mains; il le conjurait d'être pour lui ce juste que souhaitait David pour le corriger et le châtier : Paulin ne

67

doit pas être de ces hommes qui répandent sur la tête le parfum de flatterie que redoutait le roi-prophète. L'année suivante, dans une lettre écrite à Romanien, Paulin adressait à Licentius une allocution moitié en prose, moitié en vers, pour le presser d'écouter la voix d'Augustin, et d'aller à Dieu, qui est placé au-dessus des incertitudes de la vie et De la fragilité des empires.

Les deux derniers écrits d'Augustin avant son épiscopat, sont le livre De la Continence et le livre Du Mensonge, que nous devons distinguer d'un autre livre Contre le Mensonge, composé vingt-cinq ans plus tard. Le prêtre d'Hippone attaque vivement, dans cet écrit, l'opinion de ceux qui attribuaient à saint Paul (Epître aux Galates) un mensonge officieux. Nous verrons dans son lieu la dispute d'Augustin avec le vieux Jérôme, l'illustre solitaire de Bethléem.

CHAPITRE DOUZIÈME. Le Traité du Libre arbitre. — Traité du Libre arbitre par Bossuet. (395.)

Il nous faut placer ici un ouvrage d'Augustin, commencé à Rome après la mort de sa sainte mère, continué en Afrique dans la retraite de Thagaste, et qui ne fut achevé qu'en 395; cet ouvrage est le Traité du libre arbitre, traité important parmi tous ceux où Augustin creuse les grandes questions de cette métaphysique chrétienne dont il est le créateur. Dans le Traité du libre arbitre, divisé en trois livres, de même qu'en des ouvrages dont nous avons parlé précédemment, la sagesse éternelle est montrée à l'homme comme son souverain bonheur; de vives clartés sont répandues pour résoudre le problème de l'origine du mal et de la prescience divine. Le pélagianisme n'avait pas encore paru; Augustin ne touche que légèrement aux questions de la grâce ; toutefois , le peu qu'il en dit est conforme à la doctrine qu'il soutiendra avec tant de force et d'autorité, lorsque Pélage et Célestius auront levé leur drapeau. Le Traité du libre arbitre a la forme du dialogue; saint Augustin adoptait fréquemment cette forme, qui était propre aux philosophes anciens. Il s'entretient dans cet ouvrage avec son ami Evode, le même qui a été son interlocuteur dans le dialogue sur la Grandeur de l'âme. Recueillons quelques traits de ce beau travail.

Après avoir établi que rien dans la création n'égale la raison humaine en excellence, et qu'au-dessus de cette raison humaine il existe un souverain bien, une sagesse infinie, source de toute perfection et de toute joie, Augustin s'afflige et s'étonne de voir les hommes douter du bonheur qui s'attache à la possession de la vérité. Les uns, séduits. par des attraits périssables auprès d'une épouse aimée, ou même auprès d'une courtisane, s'écrient qu'ils sont heureux; et nous, quand nous tenons la vérité entre nos mains , nous doutons si nous le sommes Les autres, pressés par la soif et arrivés au bord d'une source pure, ou pressés par la faim et prenant place à un festin abondant et délicat, répètent qu'ils sont heureux; et lorsque la vérité désaltère et nourrit notre intelligence, nous n'avons pas encore le bonheur 1 Ceux-ci se proclament heureux au milieu des fleurs et des parfums, et le souffle de la vérité ne nous semble pas un parfum assez suave ! Ceux-là sont ravis, jusqu'à l'extase,, d'une belle voix, des sons mélodieux d'un instrument, et nous, quand l'éloquent et harmonieux silence de la vérité pénètre dans notre âme par des routes inconnues, nous cherchons ailleurs la vie heureuse ! L'or et l'argent, l'éblouissante blancheur des perles, le vif éclat des flambeaux sur la terre et des astres dans le ciel, qui ne s'adressent qu'aux yeux, procurent de grandes jouissances à des coeurs humains, et nous, quand la vérité vient éclairer notre raison avec ses (68) splendeurs les plus magnifiques, nous sommes assez grossiers pour ne pas y trouver notre félicité!

De même qu'à la lumière du soleil on fait choix de divers objets pour y arrêter doucement ses regards, ou bien qu'avec des yeux perçants et forts on contemple le soleil même, ainsi, à la lumière de la vérité éternelle, on peut s'attacher à quelques vérités immuables et particulières, tandis que des esprits plus pénétrants s'élèvent jusqu'à la souveraine vérité, où tout se voit à découvert. Si je mettais mon bonheur à regarder le soleil, et que je pusse le faire constamment sans en être ébloui, combien de fois aurais-je le regret de le perdre, soit qu'il se couche, soit qu'un nuage ou des vapeurs l'enveloppent ! Et lors même que la joie de voir la lumière du jour ou d'entendre une belle voix ne me serait jamais ravie, quel bien si considérable me reviendrait-il d'une chose qui me serait commune avec les bêtes? Telles ne sont pas les joies qui découlent de l'éternelle sagesse, et telle n'est point la vérité pour ceux qui la cherchent. La vérité n'est pas importunée par la foule de ceux qui vont l'entendre, et n'est pas obligée de les écarter; elle ne change pas de lieu et ne passe pas avec le temps; c'est un soleil que les nuits ne nous enlèvent point et que les nuages ne peuvent atteindre. De quelque extrémité du monde que se tournent vers elle ceux qui l'aiment, elle leur devient présente, et son éternelle immensité les embrassera tous. Elle n'est nulle part et ne manque en aucun lieu; elle avertit au dehors, instruit au dedans, et pas un homme n'a le pouvoir de la corrompre; personne ne peut juger d'elle, et personne sans elle ne peut bien juger

Augustin, qui avait nourri sa jeunesse de l'étude de la philosophie antique de la Grèce, parle des nombres comme des proportions et des convenances de chaque chose. On sait que Pythagore, cherchant le principe des choses, créa la doctrine des nombres; il considérait l'univers comme une vaste harmonie: il parvint à cette grande pensée, après avoir reconnu dans le monde physique les proportions et les lois sur lesquelles se fondent la géométrie et l'arithmétique. La notion des nombres représentait pour les pythagoriciens toute figure, toute grandeur; le nombre et la réalité étaient pour eux inséparables. Ils trouvaient dans les notions

morales elles-mêmes je ne sais quelle régularité absolue qui caractérise les combinaisons géométriques. C'est ainsi que la justice se trouvait contenue dans cette formule: Un nombre réputé plusieurs fois semblable à lui-même: par là on fondait la justice sur l'égalité, la réciprocité. Les platoniciens reproduisirent quelques parties de ce système , dont nous ne prétendons pas donner l'explication entière. Augustin en avait conservé des idées qui devaient aider la créature intelligente à s'élever jusqu'à Dieu. D'après lui et aussi d'après Pythagore et Platon, toute chose dans les cieux et sur la terre, dans l'air et dans les eaux, empruntait aux nombres, c'est-à-dire aux proportions, son existence, ses beautés. Le principe des nombres est le principe des êtres, puisque nulle chose n'existe sans être revêtue de nombres.Les nombres et les proportions servent de règles aux hommes, pour donner à la matière diverses formes. Lorsque notre corps, avec ses justes proportions, reste immobile, les nombres sont dans le lieu; si ce corps nous offre la beauté de ses mouvements, les nombres seront dans le temps. Le nombre a la vie en lui, mais sa demeure n'est point dans les lieux, ni sa durée dans les âges. Elevons notre esprit et nous découvrirons le nombre éternel, et nous verrons la vérité resplendir sur son trône., A mesure que nos yeux deviendront plus purs et plus perçants, nous aurons une vue plus distincte de l'éternelle sagesse.

O sublime sagesse ! s'écrie Augustin; douce et riante lumière d'une intelligence épurée, guide sûr et fidèle, malheur à ceux qui, s'éloignant de vous, s'en vont errer au loin, et qui, aimant mieux les ombres des choses créées que vous-même, ne reconnaissent point les traits de votre main puissante, et les signes que vous nous faites pour nous avertir et nous rappeler sans cesse l'excellence des beautés éternelles ! car ces traits imprimés sur les créatures, c'est toute leur gloire, toute leur séduction. L'artisan, par la beauté de son oeuvre, ne semble-t-il pas nous inviter à ne point arrêter trop longtemps notre admiration sur lui, mais à la faire monter plus haut? O divine sagesse ! ceux dont le coeur se repose sur les créatures sans s'élever jusqu'à vous, sont semblables à des hommes ignorants et grossiers qui, attentifs au discours d'un orateur éloquent, s'extasieraient sur l'agrément de la voix, et l'arrangement des mots, sans se préoccuper du sens des paroles ! Malheur à ceux qui, repoussant les divines (69) splendeurs, se plaisent à s'envelopper de leurs ténèbres ! en tournant le dos au soleil , il ne leur reste plus que des ombres dans les joies brutales vers lesquelles ils se précipitent , et le plaisir même qu'ils rencontrent ne vient que de l'éclat de votre lumière, dont ces ombres sont environnées ! —

Il y a un modèle éternel et immuable par lequel subsistent toutes les formes données aux créatures, quelles qu'elles soient. La beauté des corps, c'est l'impression de la beauté souveraine répandue sur tous les êtres. Il n'est pas de manière plus magnifique de prouver l'existence de Dieu.

Un mot sur l'origine du mal.

La volonté libre est un bien, puisque sans elle aucune action louable ne peut s'accomplir. Or, Dieu seul est le principe de tout bien; donc la volonté libre nous a été donnée par Dieu lui-même.

Augustin distingue les grands biens, qui sont les vertus; les biens moyens, qui sont les puissances de l'âme, sans lesquelles on ne saurait bien vivre; les petits biens, qui sont la force et la beauté des corps. La volonté est un bien moyen qui sert à obtenir les plus grands biens; le mal, c'est le mouvement déréglé de cette volonté, qui se sépare du bien immuable et s'attache au bien passager. On demandera d'où vient ce mouvement qui se sépare du bien immuable; Dieu ne peut pas en être l'auteur assurément. Ce mouvement est une défaillance; or toute défaillance vient du néant. Ce mouvement est volontaire; il est en notre pouvoir; il n'existera pas, si nous ne le voulons pas; l'homme demeure donc dans son indépendance.

Passons à la prescience de Dieu.

Nous disons qu'elle ne nous empêche pas de pécher par une volonté libre.

L'homme ne pèche point, parce que Dieu l'a prévu; mais Dieu voit le péché à l'avance, parce que l'homme l'a commis. Dieu, connaissant toutes les choses futures, ne peut pas ignorer les actions que doivent commettre ses créatures. Dieu voit par sa prescience ce que je fais par ma volonté,

Si j'étais prophète, les choses futures n'arriveraient pas de telle manière , parce que je les aurais prédites; mais je les prédirais de telle manière parce que c'est ainsi qu'elles s'accompliraient. La connaissance de l'avenir n'est pas l'asservissement de l'avenir. De même que, par mon souvenir, je ne suis pas cause tee le passé soit arrivé, de même Dieu, par sa prescience, ne condamne pas l'avenir à un accomplissement nécessaire. Dans l'ordre des choses humaines, Dieu n'est pas l'auteur de ce qu'il prévoit.

Il ne faut pas dire que l'homme eût été mieux fait s'il n'avait pas pu se souiller de péchés c'est comme si, en regardant le ciel, vous ne vouliez pas qu'on eût créé la terre. La terre n'a-t-elle pas aussi sa magnificence? Il y a, dit Augustin, dans la misère qui suit le péché, quelque chose qui contribue à la perfection du monde, car cette misère tient à l'ordre éternel. Lorsque les hommes purs sont heureux, l'univers est dans toute sa beauté ; lorsque ceux qui pèchent sont misérables, l'univers ne laisse pas aussi d'être beau. La perfection et la beauté de l'univers subsistent toujours dans la double condition de la joie du juste et de la misère du pécheur. Ils mentent ceux qui disent qu'ils auraient mieux aimé ne pas être que d'être malheureux, car tout malheureux qu'ils sont, ils n'en continuent pas moins leur vie et n'ont garde de se tuer. C'est que l'être est un grand bien. Parmi ceux qui se donnent la mort, il en est certainement bien peu qui croient sortir tout à fait de l'existence; la plupart cherchent le repos, cherchent autre chose que leur misère, mais ne pensent pas à entrer dans le néant. Augustin relève en toute rencontre la nature humaine; c'est ainsi qu'il nous montre l'âme, même dans le péché, mille fois plus excellente encore que les meilleures et les plus belles choses de l'univers, parce qu'elle peut encore connaître et adorer Dieu ; c'est ainsi qu'il trouve dans la condamnation du vice une preuve de la dignité de notre nature.

Le tort que nous avons de juger les choses humaines au point de vue de notre heure fugitive, a souvent inspiré à Augustin des considérations frappantes : nous en avons remis ailleurs quelques-unes en lumière. Le saint docteur revient sur ce point à la fin du Traité du libre arbitre. Ce qui est renfermé dans le temps, dit-il, se trouvant placé en un certain ordre, le futur ne paraît succéder au passé que par la défaillance et le dépérissement des choses, afin que toute la beauté des temps , dont la nature est de s'écouler comme un fleuve , arrive à sa dernière perfection. Nous tombons dans un excès d'ignorance, quand nous nous plaignons de la fin des choses : elles n'ont d'action et de (70) durée qu'autant qu'elles en ont reçu de celui à qui elles doivent tout et à qui elles rendent tout. Que celui qui s'afflige de voir les créatures s'évanouir fasse attention au discours même par lequel il exprime son affliction: si quelqu'un, uniquement occupé du sens de ses paroles, se délectait à chaque syllabe au point de ne pas vouloir la succession des autres syllabes dont l'ensemble forme la liaison et le corps du discours, ne passerait-il pas pour un insensé ?

Les trois livres du Traité dont nous venons d'exprimer la substance, ont inspiré le Traité du libre arbitre, de Bossuet. Quelques mots sur ce travail serviront à la fois à mettre plus vivement en lumière les idées de l'évêque d'Hippone et à faire connaître ce qui est propre à l'évêque de Meaux. Bossuet, reproduisant les doctrines d'Augustin , établit la liberté dans l'homme par l'évidence du sentiment et de l'expérience, par l'évidence du raisonnement, par l'évidence de la révélation, c'est-à-dire parce que Dieu nous l'a clairement révélée dans son Ecriture. Cette première vérité n'est pas contestable. « Nous trouvons en même temps , dit Bossuet, que le premier Libre c'est Dieu, parce qu'il possède en lui-même tout son bien; et n'ayant besoin d'aucun des êtres qu'il fait, il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par la seule volonté indépendante. Et nous trouvons en second lieu que nous sommes libres aussi parce que les objets qui nous sont proposés ne nous emportent pas tout seuls par eux-mêmes, et que nous demeurerions à leur égard sans action, si nous ne pouvions choie sir. Nous trouvons encore que ce premier Libre ne peut jamais ni aimer ni faire autre chose que ce qui est un bien véritable, puisqu'il est lui-même par son essence le bien essentiel, qui influe le bien dans tout ce qu'il fait. Et nous trouvons au contraire que tous les êtres libres qu'il fait, pouvant n'être pas, sont capables de faillir ; parce que, étant sortis du néant, ils peuvent aussi s'éloigner de la perfection de leur être. De sorte que toute existence sortie des mains de Dieu peut faire bien et mal, jusqu'à ce due Dieu l'ayant menée, par la claire vision de son essence, à la source même du bien, elle soit si bien possédée d'un tel objet, qu'elle ne puisse plus désormais s'en éloigner. »

L'évêque de Meaux établit ensuite une seconde vérité, c'est que « Dieu gouverne notre «liberté et ordonne nos actions. » Il ne serait pas digne de Dieu de laisser aller au hasard une créature libre, sauf à la

récompenser ou à la châtier après. Tous les êtres et tous les événements du monde sont compris dans l'ordre de la divine Providence: lui ôterait-on la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, les créatures intelligentes? Dieu étant la cause universelle de tout ce qui est, il faut que l'usage de la liberté humaine, avec tous les effets qui en dépendent, soit compris dans l'ordre de sa Providence; autrement il y aurait un certain ordre dont Dieu ne serait point première cause, et un certain point où la créature ne serait plus dépendante de Dieu. Comment aurait-il pu vouloir cette indépendance de la liberté humaine ? N'est-il pas de la nature d'une souveraineté aussi absolue que celle de Dieu de ne se laisser soustraire nulle partie de ce qui est? Les façons ou modes d'être, comme les choses même, doivent venir nécessairement du premier être. En créant la liberté humaine, il s'est réservé des moyens certains de la conduire où il lui plaît. De là découle sa prescience éternelle, car on ne peut douter qu'il ne connaisse et ce qu'il veut dès l'éternité et ce qu'il doit faire dans le temps. Novit procul dubio quae fuerat ipse facturus, dit saint Augustin. « Mais si on suppose, au contraire, ajoute Bossuet, que Dieu attend simplement quel sera l'événement des choses humaines, sans s'en mêler, on ne sait plus où il le peut voir dès l'éternité, puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni dans la volonté des hommes, et encore moins dans la volonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité par un principe plus essentiel à la nature divine, je dis qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors, il ne peut avoir besoin que de lui-même pour connaître tout ce qu'il connaît. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'il voie tout, ou dans son essence ou dans ses décrets éternels; et en un mot qu'il ne peut connaître que ce qu'il est ou ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on supposait dans le monde quelque substance, ou quelque qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'auteur, elle ne serait en aucune sorte l'objet de sa connaissance, et non-seulement il ne pourrait point la prévoir, mais il ne pourrait pas la (71) voir quand elle serait réellement existante. « Car le rapport de cause à effet étant le fondement essentiel de toute la communication qu'on peut concevoir entre Dieu et la créature , tout ce qu'on supposera que Dieu ne fait pas demeurera éternellement sans aucune correspondance avec lui et n'en sera connu en aucune sorte, etc., etc. »

Tout cela est admirable; on ne saurait dire avec plus de force et de profondeur. Mais une objection se présente tout d'abord pour combattre le principe que Dieu ne connaît que ce qu'il opère, c'est que le mal lui serait alors inconnu. Bossuet répond par la belle idée de saint Augustin, que le mal n'est pas un être, mais une défaillance , un défaut , qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente et ne peut venir que d'une cause qui , étant tirée du néant, soit par là sujette à faillir. Le sentiment du gouvernement de l'homme par Dieu lui-même est aussi profondément gravé dans l'âme que le sentiment de notre liberté.

Voilà deux grandes vérités dont rien ne saurait nous faire douter. Deux choses établies sur des raisons si nécessaires ne peuvent se détruire l'une l'autre, car la vérité ne détruit point la vérité. Maintenant faudrait-il nous étonner que nous ne pussions pas concilier parfaitement la liberté humaine et la Providence? « Cela viendrait, dit Bossuet, de ce que nous ne saurions pas le mystère par lequel Dieu voudrait notre liberté : CHOSE QUI LE REGARDE, ET NON PAS NOUS, ET DONT IL A PU SE RÉSERVER LE SECRET SANS NOUS FAIRE TORT.» Toute cette partie sur ces deux vérités indubitables et sur la place que leur connaissance tient dans le monde moral est pleine de génie. Bossuet nous force de raisonner comme lui, sous peine de nous servir de notre raison pour tout confondre. Puis il examine les diverses opinions théologiques par lesquelles on a essayé d'accorder notre liberté avec les décrets de Dieu. Le sentiment des thomistes lui paraît le plus simple, parce qu'il est tiré des principes essentiels qui constituent la créature, et ne suppose autre chose que les notions précises que nous tenons de Dieu et de nous-mêmes. D'après cette opinion , l'action humaine est libre à priori, parce que Dieu l'a faite libre. Dieu a voulu que cela fût. Il veut dès l'éternité tout l'exercice futur de la liberté humaine, en tout ce qu'il a de bon et de réel. Notre propre détermination est dans. le décret divin. Des théologiens soutenaient que la volonté humaine, depuis la chute, est plus dépendante de Dieu qu'avant la faute du premier homme. Bossuet les combat et démontre que notre dépendance à l'égard de Dieu n'est pas une suite de. la chute primitive, mais qu'elle appartient à la première institution de l'homme et à la condition essentielle de son être. Dieu n'agit pas plus dans la nature corrompue que dans la nature innocente. La blessure du péché originel a changé la disposition de l'âme humaine ; elle y a mis un attrait indélibéré du plaisir sensible qui prévient tous les actes de nos volontés. En cela consistent notre langueur et notre faiblesse. Nous en sommes guéris quand Dieu remplace ou modère cet attrait par un autre attrait indélibéré du plaisir

intellectuel, qui nous rappelle à notre véritable bien. Nous avons besoin de plus de secours que dans l'état d'innocence mais, avant la rébellion primitive, la volonté n'était pas absolument laissée à elle-même. S'il n'y avait pas eu de chute, c'est à Dieu qu'on aurait dû la conservation de la santé, comme, après la chute, c'est à Dieu que nous devons notre guérison.

Les théologiens réfutés ici par l'évêque de liteaux, prétendaient se couvrir de l'autorité de saint Augustin; l'évêque d'Hippone a montré tout le ravage qu'a fait dans notre nature le péché originel; il a établi que ce péché a rompu l'équilibre de la liberté humaine au profit du mal, et ceci n'est peut-être pas assez reconnu par Bossuet dans l'écrit qui nous occupe, mais saint Augustin n'a jamais enseigné que, dans l'état d'innocence, la volonté humaine se trouvât absolument livrée à elle-même et tout à fait indépendante de l'action divine.

Cette courte analyse du Traité du libre arbitre de Bossuet avait donc sa place marquée dans ce chapitre. Il,y a toujours grand profit à écouter un tel homme, surtout eu d'aussi difficiles matières. Nous aimons à ramener la pensée de nos lecteurs sur ces questions capitales et à leur en montrer la solution lumineuse, parce qu'elles soulèvent constamment devant l'oeil de l'esprit des tourbillons de poussière qui lui dérobent la vérité. Nous voudrions faire tomber toutes les barrières imaginaires qui s'élèvent entre l'homme et le Dieu des chrétiens. Nous voudrions exciter au fond de l'âme humaine une brûlante énergie pour se, rapprocher de ce qui est grand et beau par essence. De même que, par notre intelligence, nous (72) exerçons l'empire sur les animaux de la terre, ainsi, par une raison forte, nous pouvons exercer l'empire sur nos passions. S'il est vrai que Dieu seul soit au-dessus d'un coeur où règne la vertu, pourquoi ne pas donner plus souvent ce magnifique spectacle au monde?

CHAPITRE TREIZIÈME. Avènement de saint Augustin à l'épiscopat. — Les donatistes. — Lettres de saint Augustin à Proculéien, à Eusèbe, à Simplicien.

Augustin était pour l'Eglise d'Hippone un trésor que le vieil évêque Valère gardait avec une tendre inquiétude; les fidèles eux-mêmes avaient toujours peur de le perdre, et, dans sa lettre à l'évêque Aurèle, Augustin, s'excusant de ne pouvoir se rendre à Carthage, lui disait : « les gens d'Hippone ne supporteraient pas que je misse entre eux et moi une longue distance; ils ne veulent pas se fier à moi comme je me fierais à vous (1). » La renommée d'Augustin, qui chaque jour grandissait, ne faisait que redoubler l'effroi du premier pasteur d'Hippone; il tremblait qu'on ne lui ravit pour l'épiscopat ce beau génie qui illuminait l'Afrique de magnifiques clartés. Il avait fini par le faire cacher, et ceux qui le cherchaient fie le trouvèrent point. Valère se décide donc à écrire secrètement au primat de Carthage pour le prier de venir consacrer le prêtre Augustin qu'il désire associer au gouvernement de l'Eglise d'Hippone : les affaires pèsent trop sur sa vieillesse; il a besoin d'être soulagé de ce poids religieux. Mégale, évêque de Calame, primat de Numidie, d'autres évêques, le clergé d'Hippone, la multitude des fidèles, sont avertis de la volonté de Valère. Une allégresse universelle accueillit les intentions de Valère : Mégale avait refusé d'abord son adhésion à l'élévation d'Augustin, alléguant pour motif une absurde calomnie dont il demanda ensuite publiquement pardon. Aurèle de Carthage n'ayant pu se rendre à Nippone, ce fut Mégale lui-même qui conféra à Augustin l'ordination épiscopale. Il fallut lutter avec l'humilité d'Augustin qui voulait se dérober à ce fardeau. On eut plus tard connaissance du huitième canon du concile de Nicée, qui défendait de donner deux évêques à une même Eglise. Augustin s'en ressouviendra dans sa

1 Lettre 2

vieillesse. Toutefois l'Eglise catholique s'est affranchie de cette prescription, quand l'intérêt d'un diocèse a paru le demander; et même dans ce cas on ne reconnaît jamais dans un même diocèse. que l'autorité d'un seul évêque. L'anniversaire de l'ordination épiscopale d'Augustin fut, dans la suite, une fête chère au pasteur et au troupeau. Il nous reste deux sermons de saint Augustin prononcés dans ces solennités touchantes.

Le sacre d'Augustin avait eu lieu vers la fin de l'année 395, un peu avant la fête de Noël. Cette nouvelle se répandit rapidement dans le monde catholique, qui en remercia le ciel. Au commencement de l'année 396, Augustin l'annonçait à saint Paulin ; l'ardeur du saint homme Valère, les voeux et les acclamations de tout le peuple, lui avaient paru comme la manifestation de la volonté divine; il y avait eu d'ailleurs des exemples de coadjuteurs' ; Augustin se serait reproché une trop opiniâtre résistance. Il parle de cette dignité comme d'un lourd fardeau qu'il porterait avec moins de difficulté et d'amertume si Paulin venait le voir. Il lui envoie ses trois livres du Libre arbitre dont il regrette l'imperfection; mais, s'il l'accable de ses ouvrages, l'amitié de Paulin lui sert d'excuse. Toutes ses précédentes productions ont été communiquées au Solitaire de Nole par Romanien, qu'Augustin appelle son frère; Romanien n'avait pu emporter le Traité du libre arbitre. L'évêque d'Hippone avait appris que Paulin s'occupait d'un livre contre les païens ; il le supplie au nom de l'amitié de le lui faire passer. Deux ans plus tard il le redemandait encore. Augustin regarde Paulin comme un organe de l'Esprit-Saint, qui a force et autorité pour répondre à des arguments peu

1 Nonnullis jam exemplis praecedentibus.

sérieux sans doute, mais, jusqu'à un certain point, embarrassants par la multitude des paroles. Il demande aussi au saint époux de Thérasie les ouvrages où le très-saint pape (1) Ambroise combat avec étendue et solidité l'orgueilleuse ignorance de quelques hommes qui prétendent que Jésus-Christ a beaucoup appris dans les livres de Platon. Ces ouvrages de saint Ambroise ne nous sont point parvenus. Nous n'avons pas non plus l'ouvrage de Paulin contre les païens, qui excitait la vive et pieuse curiosité de l'évêque d'Hippone. Nous avons parlé ailleurs (2) et avec grand amour du Solitaire de Nole, esprit pénétrant et imagination brillante, qui abandonna le culte des Muses et les grandeurs du siècle pour le divin crucifié du Calvaire.

Paulin exprimait les sentiments des catholiques, ses contemporains, lorsque, dans sa lettre à Romanien (3), il célébrait comme un bonheur pour l'Eglise l'avènement d'Augustin à l'épiscopat. Les Eglises d'Afrique sont assez favorisées pour recevoir les paroles de vie de la bouche de ce grand homme, dont l'élévation nouvelle n'est qu'une effusion plus abondante des bienfaits du Seigneur. La consécration d'Augustin ne donnait pas un successeur au vénérable Valère, mais seulement un aide, un compagnon :1'Eglise d'Hippone a pour évêque Augustin sans avoir perdu Valère. C'est la récompense de la simplicité et de la pureté de coeur du saint vieillard. « Réjouissons-nous donc, dit Paulin, en celui qui seul sait accomplir de grandes et d'admirables choses, et qui fait que plusieurs sont comme un seul dans une même demeure. Sa miséricorde a visité sou peuple ; il a élevé une forteresse dans la maison de David, son fils; il a envoyé du renfort à son Eglise pour briser les cornes des pécheurs, comme dit le prophète, c'est-à-dire pour terrasser les manichéens et les donatistes. »

La dernière moitié de cette lettre de Paulin à Romanien est adressée au jeune Licentius qu'Augustin aimait d'un coeur de mère et qui, seul de sa famille, continuait à vivre loin de la vérité religieuse; Augustin en avait fait dans les lettres un digne fils de Romanien ; que ne peut-il en faire en religion un digne fils d'Augustin ! Licentius s'était vu en songe consul et pontife; qu'il marche dans la voie du Christ,

1 Le titre de pape se donnait alors à tous les évêques. — 2 Histoire de Jérusalem, chapitre 26. — 3 Lettre 32.

et ce songe se réalisera pour lui. Il méritera d'être élevé au sacerdoce qui est une sorte de consulat spirituel. Paulin craint de lui parler un trop rude langage : il se souvient d'une lettre en vers que Licentius a écrite à Augustin; il se rappelle l'amour du fils de Romanien pour la musique des vers , amour qu'il avait éprouvé, lui aussi, aux jours de sa jeunesse; pour mieux trouver le chemin de ce coeur rebelle à la foi nouvelle, pour le porter vers la source éternelle de toute harmonie, il appelle la poésie à son secours. Le Solitaire de Nole demande à Licentius de ne pas juger sévèrement ces vers à cause de ses tendres et paternelles intentions, et surtout parce qu'il y trouve le nom de Jésus-Christ, ce nom qui est au-dessus de tous les noms. La pièce ne manque pas d'élégance et renferme quelques beaux vers. Paulin, invoquant souvent la tendresse et l'autorité d'Augustin, montre au fils de Romanien la vanité de ses joies à Rome, la vanité de ses espérances, et lui fait comprendre qu'il n'y a plus de dignité, de vie et de grandeur qu'avec Jésus-Christ. Il y a quelque chose de charmant dans cet appel à la séduction des vers pour mieux faire accepter la foi chrétienne à un jeune ami de la poésie romaine. Tant de soins et de paternelles consolations ne furent pas perdus ; Licentius mourut chrétien et jeune encore (1).

Lorsque Augustin fut élevé à l'épiscopat, les donatistes couvraient l'Afrique; la plus grande partie des chrétiens de ces contrées appartenait au schisme. L'Eglise africaine en était dévorée comme d'une effroyable plaie, et cette plaie s'élargissait sans cesse. La question religieuse avait établi la division dans les foyers domestiques; l'unité morale des familles était brisée. L'époux et l'épouse n'avaient pas le même autel; ils juraient par Jésus-Christ de rester unis l'un à l'autre, et n'étaient. pas d'accord sur Jésus-Christ;

les enfants dormaient sous le même toit que leurs pères, et priaient dans des églises différentes; ils disputaient sur l'héritage du Sauveur avec ceux dont ils

1 Cette fin du fils de Romanien nous a été connue par une récente découverte. Le chevalier de Rossi, dont les investigations intéressantes ne sauraient être assez louées, a trouvé, en 1863, autour de la basilique de Saint-Laurent, hors des murs, un sarcophage chrétien sur lequel est inscrit le nom de Licentius, sénateur, mort à Rome en 406. On s'étonne de ne pas rencontrer dans toute la correspondance de saint Augustin, et dans aucun de ses écrits, la moindre trace d'une conversion qui dut être une joie si vive pour le cour du saint évêque. Vu témoignage de cette joie se trouve sans doute dans quelque lettre de l'évêque d'Hippone , mais nous n'avons pas toutes les lettres écrites par saint Augustin.

espéraient l'héritage, dit Augustin (1). Les maîtres et les esclaves étaient partagés sur leur maître commun qui avait pris lui-même la forme d'un esclave pour délivrer les uns et les autres'. Des jours bien autrement mauvais que les jours de la persécution païenne s'étaient levés sur l'Eglise d'Afrique. Les variations, qui sont l'éternel caractère de l'erreur, avaient établi quatre partis dans le schisme des donatistes : ces partis étaient les claudianistes, les priminianistes, les maximinianistes et les rogatistes. Ces derniers se montraient les plus modérés. On put compter en Afrique jusqu'à quatre cent dix évêques donatistes. Une sorte d'excommunication impie pesait sur les fidèles. L'évêque Faustin, le prédécesseur de Valère, avait défendu de cuire du pain à Hippone pour les catholiques : ils étaient en bien peut nombre dans cette ville. Qu'ils seront prodigieux les efforts d'Augustin pour guérir tant de maux et rétablir l'unité !

Proculéien remplissait à Hippone les fonctions d'évêque donatiste. Evode, dont le nom est connu de nos lecteurs, l'ayant rencontré dans une maison, et lui ayant entendu exprimer le désir de conférer avec Augustin, celuici s'empressa d'écrire à Proculéien pour se mettre à sa disposition. Augustin commence par dire à l'évêque donatiste que, malgré son égarement, il l'honore; ce n'est pas seulement en considération de la dignité de la nature humaine, qui est commune à tous les deux, et qui les unit dans une même société, mais c'est à cause de certaines marques d'un esprit pacifique qui reluisent particulièrement dans Proculéien. Quant à l'amour qu'il lui porte, il va aussi loin que l'ordonne celui qui nous a aimés jusqu'à l'ignominie de la croix. Augustin est prêt à employer tout ce qu'il plaira à Dieu de lui donner de force et de lumière pour examiner les causes de division de l'Eglise à qui Jésus-Christ avait dit, en la quittant : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. Evode, dans sa discussion avec Proculéien, avait manqué de mesure, et l'évêque donatiste s'en était plaint; le coadjuteur de Valère prie Proculéien (le pardonner à la jeunesse d'Evode et à son ardent amour pour la foi. Ceux qui nous redressent peuvent n'être que des pécheurs; mais quand ils nous avertissent et nous éclairent, ce lie sont plus eux qui parlent, c'est la vérité même, la vérité éternelle. Il ne faut pas que les

1 Lettre 33, à Proculéien. — 2 Ibid.

torts d'Evode détournent Proculéien de son pacifique dessein. Pour que la conférence soit utile, on écrira tout ce qui sera dit. Si Proculéien l'aime mieux, on pourra se préparer à la conférence publique et décisive par lettres, ou de vive voix, et avec des livres sur la table; dans le lieu qu'il choisira. Les lettres seront lues

au peuple de part et d'autre. Augustin se porte fort de faire accepter au vieux Valère, en ce moment absent, tout ce qui aura été décidé.

Après une peinture de la division de l'Eglise, Augustin remarque qu'on a chaque jour recours aux évêques pour le jugement des affaires temporelles, et trouve déplorable que les évêques ne s'occupent pas de juger entre eux l'affaire de leur salut et du salut de leur troupeau. Chaque jour on s'incline , on s'abaisse profondément devant des évêques pour se mettre d'accord sur l'or ou l'argent, les bestiaux ou les propriétés, et. les évêques ne s'accordent point eux-mêmes sur le divin chef qui s'est abaissé plus profondément encore, puisqu'il est descendu des hauteurs du ciel jusque sur l'opprobre de la croix !

Dans une lettre (1) écrite peu de temps après à Eusèbe, un ami de Proculéien s'afflige vivement d'un odieux scandale. Un jeune catholique, coupable d'avoir battu sa vieille mère, et de l'avoir cruellement maltraitée, même dans les saints jours où les lois étaient désarmées (2), avait été repris par son évêque. Ce mauvais fils, dans son dépit furieux, menaça sa mère de se jeter parmi les donatistes, de la tuer ensuite elle-même , et bientôt le voilà dans le sanctuaire des donatistes , vêtu de la robe blanche des néophytes, et recevant le baptême pour la seconde fois ! Augustin fit dresser acte de ce sacrilège dans les registres de l'Eglise d'Hippone. Ce jeune homme qui avait frappé ses deux mères, l'une selon la chair, l'autre selon la foi, ces donatistes qui avaient osé montrer comme un homme pur, comme un homme nouveau, le malheureux dont les blancs vêtements cachaient une pensée de parricide, inspiraient à Augustin une grande douleur. Il ne voulut pas garder le silence, il protesta. « Dieu me garde, s'écriait-il, d'être assez lâche pour ne pas parler, de peur de déplaire aux: donatistes, lorsqu'il me dit par son apôtre que le devoir de l'évêque est de réprimer ceux qui

1 Lettre 34.

2 Au temps de Carême, on suspendait la poursuite et le supplice des criminels. (Code de Gratien, livre III, titre 12, De feriis.)

enseignent l'erreur ! » Dans cette lettre à Eusèbe, Augustin souhaite encore de pouvoir déterminer Proculéien à accepter une conférence; il se contentera de dix témoins honorables comme le désire Proculéien. L'évêque donatiste aurait voulu qu'Augustin se fût rendu à l'assemblée donatiste de Constantine, et voudrait encore qu'il parût dans le concile que les schismatiques doivent tenir à Milève. Mais Augustin déclare qu'il n'a rien à entreprendre hors de son diocèse, à moins que ses confrères ne l'appellent; il n'est chargé que de l'Eglise d'Hippone, et n'a affaire qu'à Proculéien. Si l'évêque donatiste d'Hippone se trouve trop faible pour la lutte, il peut appeler à son secours ceux de ses collègues qu'il lui plaira de choisir.

«Après tout, ajoute Augustin, je ne comprends pas ce qu'un vieux évêque comme Proculéien (car il se prétend évêque) peut craindre en moi, qui ne suis qu'un novice : serait-ce ma connaissance des lettres humaines qu'il n'a peut-être point apprises, ou auxquelles il s'est peu appliqué ? Mais qu'importent les lettres humaines dans une question qui se doit décider uniquement par l'Ecriture, par les registres publics ou les actes des Eglises ? Il doit être bien plus habile que moi dans ces choses-là, dont il s'occupe depuis si longtemps. Cependant nous avons présentement ici mon collègue Samsucius, évêque de Tours (1) (en Numidie) ; il n'a jamais étudié les belles lettres: « qu'il soit là et que Proculéien confère avec lui. Comme je mets ma confiance dans le nom du Christ, je prierai Samsucius de prendre ma place dans cette affaire, et il ne me le refusera pas; le Seigneur l'aidera, j'en ai la confiance : il l'aidera dans son combat pour la

vérité ; son langage est inculte, mais il est instruit dans la vraie foi. Il n'y a donc pas de raison pour que Proculéien nous renvoie à je ne sais quels autres athlètes donatistes, et ne veuille pas terminer entre nous ce qui nous regarde. Toutefois, comme je l'ai dit, je ne fuis pas la a lutte avec ceux-là, s'il les appelle à son aide. »

Proculéien reculait devant la conférence qu'il avait paru d'abord désirer; il avait peu de goût pour une grave dispute, et préférait s'en rapporter au jugement de Dieu; c'était plus commode pour l'amour-propre et pour l'erreur, et, pendant ce temps-là, le schisme pouvait poursuivre le cours de ses violences.

Eusèbe, à qui Augustin avait eu recours,

1 Episcopus turensis.

semblait décliner toute intervention, et ne voulait pas, disait-il, se rendre juge entre des évêques; Augustin n'avait jamais entendu lui donner cette mission, et ne s'était adressé à lui que pour constater des faits; c'est ce qu'il tient à préciser dans une nouvelle lettre écrite à Eusèbe'. On prétend que Proculéien n'aurait pas reçu dans sa communion le jeune homme si gravement coupable envers sa mère, s'il avait su toutes ses fureurs; eh bien, aujourd'hui qu'il le tonnait, pourquoi ne le chasse-t-il pas de sa communion? Augustin dénonce à Eusèbe un autre fait : un sous-diacre de l'Eglise de Spare entretenait des relations suspectes avec des vierges consacrées à Dieu; on voulait le tirer du désordre, et comme il méprisait les avis salutaires de ses chefs , il fut privé de sa cléricature. Irrité de ce châtiment, le sous-diacre passa dans les rangs des donatistes, qui le rebaptisèrent. Deux de ces vierges, qui faisaient valoir avec lui un fonds appartenant à l'Eglise, l'avaient suivi et avaient été rebaptisées aussi. Depuis lors, le sous-diacre courait avec des troupes de circoncellions et de femmes vagabondes, et goûtait toute l'impure liberté que lui refusait l'Eglise catholique. Il faut qu'Eusèbe en informe Proculéien, afin que l'évêque donatiste rue garde pas dans sa communion un homme qui s'y est jeté par le seul dépit d'avoir subi une dégradation, en punition de ses dérèglements. Ce n'est pas ainsi que procède Augustin vis-à-vis des clercs donatistes dégradés qui se présentent pour entrer dans la communion catholique; il ne les reçoit qu'à la condition qu'ils subiront l'humiliation de la pénitence. La dénonciation de ces faits à Proculéien, par un acte publie, est un droit dont nul ne peut dépouiller Augustin dans une ville romaine.

En terminant sa lettre , le coadjuteur de Valère signale à Eusèbe des traits où se révèle son caractère doux et patient. La fille d'un fermier de l'Eglise d'Hippone, reçue catéchumène parmi les catholiques, avait été gagnée par les donatistes , rebaptisée et mise au rang des vierges. Son père voulait la faire rentrer de force dans la communion catholique; Augustin déclara qu'il ne la recevrait que si elle revenait librement et de son propre choix; or la jeune fille ne se montrait pas disposée à ce retour; le fermier croyait devoir employer les coups pour lui inspirer des sentiments meilleurs; mais

1 Lettre 35.

Augustin lui défendit de la toucher et de lui faire le moindre mal. Il ne répondit que par le silence et en contenant les hommes de sa suite, lorsque, traversant le pays de Spare , il eut à souffrir un torrent d'injures de la part d'un prêtre donatiste d'Hippone.

Il fut donc impossible à Augustin d'amener Proculéien à une discussion solennelle. "A défaut d'autres moyens pour confondre le chef des donatistes d'Hippone, il ruinait le schisme dans des sermons qui frappaient très-vivement les esprits. Les donatistes de bonne foi qui l'écoutaient, sortaient de l'église avec la conviction de leur erreur, et ne songeaient plus qu'à se ranger à l'unité catholique; les fidèles, qui voyaient la vérité se dérouler devant eux avec tant de clarté et d'évidence, emportaient l'espérance de la destruction du schisme, et saluaient joyeusement un avenir de paix.

Le dernier mois de 396, ou le premier mois de 397, vit naître le livre du Combat chrétien. C'est une éloquente exhortation au combat pour mériter la palme de l'heureuse éternité. Cassiodore en conseillait la lecture à ceux qui, ayant foulé aux pieds le siècle, versaient leurs sueurs dans les combats chrétiens (1).

On se souvient du vénérable Simplicien, à qui Augustin s'était ouvert à Milan, au moment où s'accomplissait dans son âme le dernier travail de la vérité. Le saint vieillard ne perdit plus de vue le sublime jeune homme qu'il avait aidé à franchir le dernier pas qui le séparait de l'Eglise catholique; après s'être réjoui de son entrée dans la foi, il avait béni de loin les succès d'Augustin dans la défense de la religion chrétienne. Une lettre (2) de Simplicien, élevé depuis peu à la place de saint Ambroise sur le siège épiscopal de Milan, était venue

1 De institut. divin. litt., cap. 16.

2 Cette lettre est de 397. Saint Ambroise était mort le 4 avril de cette même année.

apprendre à Augustin que le saint homme lui gardait amour et admiration. Augustin lui répondit avec bonheur, et la manière dont il parlait des livres qui lui avaient valu les louanges de Simplicien est empreinte d'une modestie toute chrétienne. Il se trouvait suffisamment payé de sa peine, puisque Simplicien avait daigné lire ses ouvrages; le Seigneur, sous la main de qui Augustin tenait son âme abaissée, lui avait accordé ce bonheur afin de le tirer de ses inquiétudes, car, soit par inhabileté, soit par imprudence, il craignait de faire de faux pas dans le champ de la vérité, quelque aplani qu'il puisse être. « Lorsque ce que j'écris vous plait, disait-il à Simplicien, je sais à qui je plais, car je sais quel est celui qui habite eu vous. Il est lui-même le distributeur et le dispensateur de tous les dons, et rassurera mon obéissance par votre jugement, pour tout ce qui, dans mes écrits, a mérité de vous plaire. Dieu a dit en se servant de moi : que cela soit fait, et cela a été fait. Dieu a vu dans votre approbation que c'était bon. »

Simplicien , dans sa lettre , avait posé des questions tirées des Ecritures, qu'il priait Augustin de traiter. Ce fut l'origine des deux livres à Simplicien (1), où de hauts problèmes théologiques sont résolus avec une grande lumière. Cet ouvrage, le premier qu'ait composé Augustin après son épiscopat, marque la fin de son semi-pélagianisme, comme si, par une faveur du ciel, Augustin, évêque, eût cessé d'être faillible en matière de foi. Le premier des deux livres à Simplicien renferme la solution de la question de la vocation selon le décret de la volonté divine (2). Nous parlerons de. ces graves et difficiles choses quand nous serons arrivés aux traités de la Prédestination des saints et du Don de la persévérance.

1 De diversis quaestionibus ad Simplicianum, libri duo.

2 Saint Paul aux Romains, VIII, 28.

CHAPITRE QUATORZIÈME. Réponse à une lettre de Manichée. — Lettre à Glorius, etc. — Conférence avec Fortunius à Tubtirsum.

Augustin, évêque, continua sa lutte contre le manichéisme. Obligé de porter tout le poids du gouvernement de l'Eglise d'Hippone, après la mort de Valère, il fit marcher de front la polémique et les devoirs d'un premier pasteur. Il y avait une lettre de Manichée qu'on appelait la Lettre du fondement, parce qu'elle renfermait toutes les opinions ou croyances de la secte. Augustin prit une à une toutes les idées qui s'y trouvaient exprimées, et les réfuta (1). Il commença par contester à Manichée le titre d'apôtre de Jésus-Christ dont il s'était couvert comme d'un bouclier pour protéger ses erreurs, et prouva qu'il avait usurpé aussi le titre de Paraclet. Il combattit la doctrine des deux principes et l'hypothèse de leur combat avant la création du inonde , montra la fausseté des promesses de Manichée , qui avait prétendu tout expliquer, et fit comprendre aux esprits les moins pénétrants que la nature de l'âme humaine ne pouvait pas être confondue avec la substance divine. Au début de son livre, Augustin prie le seul vrai Dieu tout-puissant, de qui toute chose est tirée, par qui et en qui toute chose subsiste , de lui donner un esprit de bienveillance et de paix dans la poursuite de l'hérésie des manichéens. » Il ne s'agit pas de perdre, mais de ramener ceux qui sont dans l'erreur.

Que ceux-là s'irritent contre vous, dit admirablement Augustin aux manichéens, qui ne savent pas combien il en coûte pour trouver la vérité, avec quelle difficulté on se garantit des erreurs ; qui ne savent pas par quels laborieux efforts on s'élève, à l'aide de la sérénité d'un esprit pieux, au-dessus des images matérielles. Que ceux-là s'irritent contre vous, qui ignorent combien il est malaisé de guérir l'oeil de l'homme intérieur, en sorte qu'il puisse regarder son soleil: ce

1 Contra epistolam Manichaei quam vocant fundamenti liber unus, année 397.

soleil n'est pas celui que vous adorez avec les yeux de la chair et qui brille également pour les hommes et pour les animaux; mais c'est le soleil dont il est dit dans le Prophète (1) : Le soleil de la justice s'est levé pour moi. C'est le soleil dont il est dit dans l'Evangile : C'était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (2). Que ceux-là s'irritent contre vous qui ne savent pas ce qu'il faut de soupirs et de gémissements pour comprendre quelque chose de Dieu. Que ceux-là enfin s'irritent contre vous , qui ne sont pas tombés dans vos erreurs. Pour moi, qui, tant et si longtemps ballotté, ai pu reconnaître ce que c'est que cette vérité qui se perçoit sans le mélange des fables vaines; pour moi malheureux, qui ai pu mériter à peine d'être délivré de vos imaginations, de vos systèmes, de vos erreurs, qui, pour écarter les ténèbres de mon intelligence, me suis soumis si tard aux caressantes invitations du plus doux des médecins; moi qui ai pleuré si longtemps pour qu'il me fût donné de croire à cette substance immuable et pure dont nous parlent les livres divins; moi, qui ai recherché avec tant de curiosité , écouté avec tant d'attention , cru avec tant de témérité , prêché avec tant d'ardeur et défendu avec tant d'opiniâtreté toutes ces rêveries qui vous occupent et vous enchaînent, je ne puis m'irriter contre vous; je dois vous supporter maintenant comme on m'a supporté au temps de mes erreurs; je dois agir à votre égard avec la même patience que m'ont montrée mes proches, alors que j'errais en aveugle et en furieux dans vos croyances. »

Cette façon d'entrer en lice avec des adversaires est un spectacle d'une beauté morale toute saisissante. Nous n'en sommes plus à ces personnages de la poésie s'injuriant avant d'en venir aux mains; nous sommes également loin

1 Malach., IV. — 2 Saint Jean, I, 9.

de ces luttes philosophiques où l'orgueil de vaincre tient plus de place que l'amour de la vérité. Nous sommes en face d'une grande âme qui a connu l'erreur et qui ne sent que de la compassion pour ceux que l'erreur retient encore; elle se souvient de ses propres gémissements, des difficultés contre lesquelles on se heurte à toute heure quand on veut sortir des ténèbres, et ne combat qu'avec amour. Belle leçon pour nous tous, qui tenons une plume au service du christianisme !

La lettre d'Augustin aux seigneurs Glorius, Eleusius, Félix et Grammaticus, écrite en 398, est comme un discours qui montre ;les donatistes dans leurs condamnations diverses, leurs inconséquences et leur désertion de la véritable doctrine chrétienne. Ce schisme fut un des plus mémorables exemples de l'opiniâtreté des hommes quand le voile des passions s'étend sur leurs yeux. Les donatistes se donnaient pour les représentants de la véritable Eglise répandue dans le monde entier, et chaque jour dans les Ecritures ils lisaient des noms d'Eglises avec lesquelles ils n'avaient pas de communion. Ils disaient dans leurs assemblées: La paix soit avec vous! et ne voulaient point de paix avec les peuples à qui ces divines Ecritures ont été adressées. On leur répétait en vain qu'on ne participe aux oeuvres des méchants qu'en les approuvant. Ceux qui n'approuvent point le mal et qui n'osent entreprendre d'arracher l'ivraie avant le temps de la moisson, de peur d'arracher aussi le froment , n'ont rien de commun avec les méchants que l'autel de Jésus-Christ; ils ne participent pas à leurs actions quoiqu'ils demeurent dans la même communion, et se rendent, au contraire, dignes de louanges en tolérant pour l'amour de l'unité ce qu'ils haïssent par amour de la justice. Jésus-Christ, faisant écrire par saint Jean, dans l'Apocalypse, à l'ange d'Ephèse, c'est-à-dire au pasteur de l'Eglise d'Ephèse, loue le pasteur de cette première charité qui l'avait aidé à supporter les faux apôtres ; c'est à cette charité qu'il l'exhorte à revenir lorsqu'il le presse de rentrer dans la pratique de ses premières oeuvres. Ainsi donc, quand même les crimes reprochés à des catholiques seraient véritables, l'Eglise catholique aurait raison de supporter les coupables en vue de conserver l'unité. Aaron ne supporta-t-il point la multitude qui descendit jusqu'à fabriquer et à adorer une idole ? Moïse ne supporta-t-il point les Israélites qui murmuraient contre Dieu et outrageaient la sainteté de son nom? David souffrit Saül, son persécuteur; il vengea sa mort et l'appela le Christ du Seigneur par respect pour le mystère de son onction. Depuis l'avènement de Jésus-Christ, les exemples d'une sainte tolérance sont bien plus nombreux. Et quoi de plus solennel que l'exemple de Jésus lui-même supportant Judas, l'homme infâme qui devait le vendre aux Juifs !

La conduite des donatistes sur ce point était en contradiction avec leurs propres maximes. Pourquoi toléraient-ils les violences, les meurtres, les incendies des circoncellions ? Pourquoi avaient-ils supporté les maux dont l'évêque Optat de Thamugade couvrit l'Afrique?

Les archives publiques, les registres des églises, les écritures les plus authentiques et le mieux entourées d'autorité, témoignaient des aberrations et des défaites des donatistes. Augustin leur mettait devant les yeux un autre livre ; ce livre, c'était la terre entière, qui montrait l'accomplissement des promesses éternelles faites au Verbe incarné : « Vous êtes mon fils et je vous ai engendré aujourd'hui; demandez-moi, et je vous donnerai toutes les nations pour héritage, et la terre tout entière pour la posséder. » Quiconque est séparé de communion avec cet héritage doit se regarder comme déshérité, et quiconque l'attaque cesse de faire partie des enfants de Dieu. « Que vous a fait, ô donatistes! l'Eglise de Corinthe? s'écrie Augustin; et ce que je dis de cette Eglise, je le dis de toutes les autres qui sont répandues dans les plus lointaines parties de l'univers. Que vous ont donc fait ces Eglises, qui n'ont pu avoir connaissance de vos oeuvres, qui ne savent pas quels hommes vous avez diffamés? Quoi ! parce qu'en Afrique Cécilien a déplu à Lucille, la lumière de Jésus-Christ s'est éclipsée sur la terre ! »

Cette Lucille dont parle Augustin était une femme de Carthage qui, réprimandée par Cécilien, alors qu'il était encore diacre, avait gardé de la haine contre lui. Elle fut la première cause de la tempête qui menaça

Cécilien, et gagna à prix d'or assez d'évêques pour amener une condamnation du pontife de Carthage, faussement accusé d'avoir livré aux païens les divines Ecritures. Le schisme des donatistes avait été une oeuvre d'intrigue; des femmes jouèrent secrètement un grand rôle. Une femme avait servi à l'établissement du schisme; (79) une autre, dont le nom ne nous est pas connu, servit à sa division. Ses intrigues, selon le témoignage d'Augustin , aidèrent Maximien , diacre donatiste de Carthage, à faire déposer l'évêque Primien dans l'assemblée de Cabarsus (393), et à se mettre à sa place.

A la fin de sa lettre à Glorius, Augustin dit qu'il n'est au pouvoir de personne d'aller effacer dans le ciel les promesses de Dieu, ni d'anéantir son Eglise sur la terre.

Le donatisme étant devenu la grande misère de l'Eglise d'Afrique, Augustin saisissait toutes les occasions de conférer avec des évêques de ce schisme. Après la mort de Profuturus, évêque de Constantine, dont l'amour pour la pauvreté a mérité des louanges, Augustin se mit en route avec son ami Alype, pour lui donner un successeur. Tubursy, par où il passa, avait un évêque donatiste appelé Fortunius, qu'il désirait voir; il voulut le prévenir à cause de son âge, et se rendit chez lui avec les hommes de sa suite. Lorsqu'on sut dans la ville l'arrivée d'Augustin, la foule se porta vers lui. Le bruit d'une conférence s'était vite répandu. On se précipitait dans la demeure de Fortunius, comme pour assister à un spectacle, plutôt que pour y chercher des lumières religieuses; à peine un petit nombre arrivait avec la pensée de découvrir la vérité. La dispute entre Augustin et Fortunius commença au milieu d'une confusion extrême; chacun parlait au hasard , et ni prières ni menaces de la part des deux évêques ne pouvaient obtenir le silence. Ils étaient cependant parvenus à entamer assez sérieusement la matière, mais le manque de greffiers laissait la dispute s'évanouir sans profit pour la plupart des auditeurs. Fortunius ne s'en plaignait pas; aussi fallut-il insister pour obtenir des scribes, et ceux qui se mirent en devoir d'écrire étaient les moins habiles. Le tumulte, du reste, ne tarda pas à les empêcher de continuer les écritures. Les deux évêques n'en poursuivirent pas moins la conférence. Augustin en donne la substance dans sa lettre adressée à Glorius, à Eleusius et aux deux Félix (398) (1).

Fortunius avait commencé la conférence par un éloge de la manière de vivre d'Augustin, qu'il connaissait d'après les récits de ses amis. Il avait ajouté que les travaux d'Augustin seraient excellents, s'ils étaient faits par un homme qui fût dans l'Eglise. De là, on vient à

1 Lettre 44.

examiner quelle est la véritable Eglise. Sera-ce celle qui , d'après les promesses de l'Ecriture, couvre toute la terre, ou celle qui, renfermée en Afrique, se compose uniquement d'un certain nombre d'Africains? Fortunius voulait d'abord soutenir que sa communion se trouvait partout; mais Augustin l'ayant convaincu de son impuissance à lui donner des lettres de communion ou lettres fermées, sorte de passeports catholiques pour toutes les Eglises, l'évêque donatiste renonça à ce moyen de défense, qui pourtant décidait de la question. Il s'arma de ces paroles de Jésus-Christ : « Prenez garde aux faux prophètes, car il s'en présentera à vous qu'on prendrait au dehors pour des brebis, mais qui au dedans sont des loups ravissants : vous les reconnaîtrez à leurs oeuvres. »

Augustin fit observer à Fortunius qu'il pouvait employer contre lui le même passage. Alors celui-ci parla des persécutions de son parti en des termes fort exagérés ; il voyait dans cette persécution le témoignage de la véritable foi, et s'écriait : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ! » Augustin lui prouva que les donatistes n'avaient point souffert pour la justice, puisqu'ils s'étaient séparés sans raison de la communion des plus anciennes Eglises du monde, des Eglises d'outre-mer. Fortunius répondit que les Eglises d'outre-mer avaient commencé à faillir en consentant à la prétendue persécution suscitée par Macaire.

Macaire et Paul, deux personnages de la cour de Constant, avaient été chargés, vers le milieu du quatrième siècle , de distribuer les aumônes impériales aux pauvres des Eglises d'Afrique. Il leur arriva d'exhorter les schismatiques à rentrer dans l'unité, ce qui déplut fort à Donat, évêque de Carthage, et à un autre Donat, évêque de Bagaye. Les deux prélats donatistes voulurent s'en venger en déchaînant les bandes des circoncellions. Il était plus facile de lancer à travers le pays ces troupes de furieux, que de les arrêter ensuite ; les circoncellions échappaient à l'autorité des évêques donatistes; on fut obligé de recourir à la milice impériale pour se défendre contre ces bandes terribles. Macaire et Paul eurent besoin d'une escorte qui protégeât leurs personnes et leurs aumônes; des soldats de cette escorte ayant été maltraités par les circoncellions, leurs compagnons ne (80) voulurent point laisser impunie l'audace des assaillants, et les prudentes remontrances de leurs chefs ne purent les empêcher de commettre des excès ; mais nulle violence, nul meurtre ne s'accomplit avec la participation, le conseil ou l'aveu. des évêques catholiques (1). Telle fut l'origine du nom de macarienne que les donatistes avaient donné à l'Eglise, et tels furent les temps macariens tant de fois reprochés aux catholiques.

Fortunius, dans ses moyens de défense, ne négligea donc pas le souvenir des excès commis à l'époque du passage de Macaire. Augustin lui répondit que la complicité des Eglises d'outre-mer dans ces désordres était une supposition gratuite, et que quand même la complicité s'établirait, il faudrait que les donatistes pussent prouver qu'avant ce temps ils étaient en communion avec les Eglises de toute la terre. Là-dessus Fortunius produisit un certain livre renfermant la preuve que le concile de Sardique, tenu en 347, avait écrit à des évêques africains du parti de Donat. Mais Augustin découvrit que ce concile était arien et qu'il condamnait le grand Athanase.

L'évêque donatiste de Tubursy était un vieillard d'un esprit modéré; il parla avec un certain regret de la réitération du baptême, passée en coutume chez les donatistes, et déplora les énormités de son parti. On demeura d'accord que, dans ces sortes de conférences, il ne fallait pas s'objecter mutuellement les violences

1 Optat, liv. III.

des méchants, et que la grande et unique affaire était l'examen du point d'où le schisme prenait naissance. On se sépara avec l'idée de réunir dix évêques catholiques et dix évêques donatistes pour achever cet important débat. Augustin voudrait dérober la nouvelle conférence au tumulte de la foule, et propose comme lieu de réunion quelque paisible bourgade dans le territoire de Tubursy ou de Thagaste.

Cette conférence si désirée n'eut pas lieu. Les donatistes n'aimaient pas les explications ni l'exposé des faits; ils les fuyaient surtout depuis que la Providence avait mis entre les mains d'Augustin la défense de la foi catholique.

Il est question, à la fin de cette lettre, de la secte des célicoles ou adorateurs du ciel, qui avaient établi un nouveau baptême, quoiqu'ils n'appartinssent à aucune des communions chrétiennes. Le code de Théodose les range à côté des juifs et des samaritains; leurs idées religieuses se confondaient assez avec celles des hypsistaires (1), les adorateurs du Très-haut.

Augustin eut un entretien avec le chef des célicoles à Tubursy ; il ne nous dit pas quel en fut le résultat. Ambassadeur de la vérité, le coadjuteur de Valère plaidait sa cause contre tous ceux qui avaient le malheur de ne pas la connaître.

1 Les hypsistaires étaient ainsi appelés du mot grec upsistos; (le Très-Haut).

CHAPITRE QUINZIÈME. Zèle de saint Augustin pour la prédication. — Conduite des évêques vis-à-vis du polythéisme. — Les quatre livres de l'Accord des Evangélistes. — Le livre des Choses qu'on ne voit pas. — Le livre sur la Manière de catéchiser les ignorants. — Sur le Travail des Moines.

Lorsque ses devoirs ou les besoins de l'Eglise d'Afrique le conduisaient dans quelque ville, Augustin, sollicité par les pasteurs et les fidèles du lieu, ne refusait jamais de se faire entendre. Le zèle de la maison du Seigneur dévorait son âme; il voyait l'Eglise attaquée par les hérétiques, les païens et les juifs; il aurait voulu que sa parole eût pu être écoutée partout à la fois. Les basiliques de Carthage retentissaient de la voix d'Augustin, à chaque voyage qu'il faisait dans la métropole africaine, Parmi les motifs qui l'animaient ici, nous devons placer le désir d'instruire la ville qui avait été le principal témoin des erreurs de (81) jeunesse. Quand il se rendit au concile général de Carthage tenu en 398, , à ce concile dont les cent quatre canons sont un trésor pour la discipline de l'Eglise (1), l'éloquent évêque réunit plus d'une fois sans doute la multitude autour de lui dans les basiliques.

Les païens avaient assigné quatre siècles à la durée du christianisme. L'année 399 devait voir la croix tomber et les dieux reprendre tout leur empire. Or, dans cette année, l'exécution de la loi de l'empereur Honorius acheva de faire crouler les idoles. On a dit que saint Augustin et d'autres évêques cherchaient partout des idoles pour les briser; cela n'est pas exact. Pas une ligne de notre grand évêque n'a autorisé le renversement d'une statue de divinité. S'il se rencontrait des idoles dans les domaines offerts à l'Eglise, il était tout simple qu'on les mît en pièces, puisqu'on se conformait par là aux intentions des donateurs; mais nous ne trouvons dans l'histoire ecclésiastique aucun acte contre le polythéisme en dehors des lois ou des conventions : les dieux n'eurent jamais à souffrir de l'arbitraire épiscopal. Les pontifes de Jésus-Christ se contentaient de montrer aux peuples le néant de l'idolâtrie ; ils laissaient la vérité poursuivre librement ses triomphes. Les évêques d'Afrique applaudirent à l'ordonnance d'Honorius; ils l'avaient même sollicitée; et ceci prouve encore qu'on ne procédait point contre le polythéisme par caprices, par violences illégales, mais que , dans ces grandes révolutions morales, la loi ne cessait point d'être la seule règle.

Le grand défenseur de l'unité de l'Eglise ne laissait pas les donatistes s'endormir dans leur erreur. Dans une lettre à son parent Séverin, tombé dans le schisme, il lui disait (2) : « Le parti de Donat, qui ne s'étend pas hors de l'Afrique , outrage le reste de la terre. Cette branche, morte pour n'avoir pas voulu porter des fruits de paix et de charité, ne prend pas garde qu'elle est retranchée de la racine des Eglises d'Orient, d'où l'Evangile a été porté en Afrique. »

« Mon père agit sans cesse, » disait le Verbe fait homme. Le génie, quand il s'inspire de (amour de la vérité, a quelque chose de cette activité divine, et ne se repose jamais. Tel fut surtout le génie d'Augustin. A chaque pas que nous faisons dans son histoire, nous rencontrons un nouvel ouvrage, et les difficultés de

1 Baronius. — 2 Lettre 52, année 399.

notre tâche s'accroissent de toute la prodigieuse fécondité de ce grand homme. L'année 400 fut une des plus riches années de la vie d'Augustin. Nous y trouvons dix ouvrages, parmi lesquels figurent les Confessions, et dont l'un, l'ouvrage contre Fauste, se compose de trente livres. Nous donnerons une idée de ces diverses productions.

Les quatre livres De l'Accord des évangélistes, particulièrement dirigés contre les païens, offrent aujourd'hui un aussi intéressant sujet d'étude qu'autrefois, car les modernes adversaires du christianisme ont renouvelé contre les Evangiles les mêmes arguments; les mêmes chicanes que les païens du ive siècle. Augustin établit fortement l'autorité des évangélistes, qui sont au nombre de quatre, comme pour répondre aux quatre parties de l'univers. Il y a deux forces dans l'âme, l'une active, l'autre contemplative; l'une qui

va, l'autre qui est arrivée; l'une qui s'efforce de purifier le coeur pour le rendre digne de voir Dieu, l'autre qui voit Dieu; l'une qui travaille, l'autre qui se repose. Ces deux forces ou vertus sont figurées par les deux épouses de Jacob : Lia est laborieuse, Rachel contemple le principe des choses. Trois évangélistes s'attachent aux, actions et aux paroles du Sauveur dans son passage sur la terre; le quatrième laisse les faits et les discours de Jésus-Christ pour s'occuper soigneusement de l'unité de la Trinité , du bonheur de l'éternelle vie, de la contemplation des choses sublimes. Les quatre animaux de l'Apocalypse représentent les quatre évangélistes. Saint Matthieu est le lion, saint Luc est le veau pour désigner la grande victime (1), saint Marc est l'homme, parce que c'est surtout dans ses récits qu'apparaît l'humanité du Messie; saint Jean est l'aigle, parce qu'il s'élance par. dessus les nuages de l'humaine faiblesse, et qu'il contemple avec des yeux fermes et pénétrants la lumière de l'immuable vérité. Tel est le quadrige sur lequel le Seigneur, dit Augustin, a parcouru l'univers.

Les païens demandaient pourquoi Jésus-Christ n'avait rien écrit lui-même, et pourquoi il avait laissé à d'autres le soin de marquer ce qu'il fallait croire. Augustin leur répond qu'ils auraient donc cru.ce que le Sauveur aurait écrit lui-même. Il les prie de considérer combien de philosophes ont chargé leurs disciples de mettre leurs enseignements par écrit.

1 Propter maximam victimam sacerdotis.

Pythagore et Socrate n'ont pas laissé une ligne; or, pourquoi les païens, qui acceptaient Pythagore et Socrate, repousseraient-ils Jésus-Christ parla raison qu'il n'a rien écrit? Si, parles récits de la renommée, ajoute Augustin, Jésus-Christ est aujourd'hui reconnu comme le plus sage, le plus parfait des hommes, pourquoi, sur le témoignage d'une plus grande renommée, ne serait-il pas reconnu comme Dieu? Les païens proclamaient le Christ le plus sage des hommes, et pourtant le Christ n'avait jamais parlé de sa sagesse 1 L'Église catholique le proclame Dieu : que répondre à cette grande autorité? Augustin prouve ensuite la divinité du Sauveur. Tout ce premier livre est beau. Les trois autres montrent, par le rapprochement des textes et la netteté des interprétations, la constante harmonie qui règne dans les évangélistes.

Les deux livres des Questions des Evangiles sont pleins de lumières et de solutions heureuses.

Dans le livre Des choses qu'on ne voit pas, et qui tend à établir la nécessité de la foi, Augustin fait observer que souvent, dans la marche ordinaire de la vie, nous croyons sans avoir vu. Le bon vouloir d'un ami ne se voit point, et cependant on y croit. Otez la foi des choses humaines, une immense et horrible confusion nous apparaît. Pour les croyances chrétiennes, comme pour l'amitié, il y a des indices de vérité : l'accomplissement des prophéties est le grand témoignage de la foi catholique. Les choses accomplies nous portent à croire les choses qui ne se voient pas. Les livres des juifs, nos ennemis, témoignent de la vérité de notre religion. Les Juifs ont été dispersés sur tous les points de la terre, pour que les preuves du christianisme fussent répandues partout. Mais quel plus grand témoignage de la divinité du christianisme, que la ruine du polythéisme et la transformation du inonde, accomplie au nom d'un homme insulté, flagellé, crucifié; accomplie par des disciples ignorants et grossiers, par des pêcheurs et des publicains chargés d'annoncer la résurrection et l'ascension qu'ils déclarent avoir vues, et de prêcher l'Évangile à toutes les nations, dans des langues qu'ils n'ont point apprises !

Augustin, s'adressant aux catholiques, ses contemporains, les exhorte à ne pas se laisser abuser par les païens, les juifs, les hérétiques et les mauvais frères. La prophétie divine a parlé, afin que les faibles ne soient point troublés. L'Époux du Cantique des Cantiques, c'est-à-dire le Seigneur Christ, a dit en parlant de son Eglise : « Comme le lis brille au milieu des ronces, ainsi mon amie s'élève au milieu des filles de la terre. » Quand le filet jeté à lamer sera retiré sur le rivage qui signifie ici la dernière époque du monde, alors aura lieu la séparation.

Le livre Sur la manière de catéchiser les ignorants (1), écrit à la prière d'un diacre de Carthage, est un précieux traité de l'art d'enseigner la religion. On y trouve des conseils et des préceptes pour rendre les leçons à la fois utiles et attrayantes. Pour échapper à cet écueil de l'ennui qui menace toujours les catéchistes, Augustin dit au diacre de Carthage qu'il ne doit pas s'inquiéter si son propre discours lui paraît long et fastidieux : l'auditeur peut ne pas en juger ainsi. Celui qui parle a l'idée du mieux, et c'est pour cela que souvent il trouve médiocre ce qu'il dit; Augustin lui-même est rarement content de ses discours. Avant d'ouvrir la bouche, il voit les pensées qu'il serait utile d'exprimer; puis, quand sa parole lui semble incomplète, il s'attriste de ce que sa langue ne puisse suffire à l'abondance de son coeur ; la pensée traverse son esprit comme un éclair, et la parole est lente et embarrassée. « Il faut, dit l'évêque d'Hippone, que ma mémoire s'occupe de retenir les idées, pendant que je prononce une à une les syllabes pour les exprimer. C'est ce qui me fait paraître le discours languissant et ennuyeux; mais l'attention de ceux qui m'écoutent me donne à croire qu'ils y trouvent quelque chose d'utile. Ce motif me détermine à continuer un ministère profitable à ceux dont je suis le pasteur. » Augustin ajoute que, pour produire des fruits heureux, les choses n'ont pas besoin d'être exprimées aussi parfaitement qu'on le voudrait. Tant que nous sommes dans cette Nie, Dieu n'apparaît qu'en énigme ; il n'est pas en notre puissance de nous affranchir tout à fait des liens terrestres et de percer le nuage qui voile les secrets éternels.

Ce livre renferme beaucoup d'importantes choses. Augustin veut faire aimer aux catéchistes leur tâche; il la relève, l'environne d'intérêt et de charme, et s'appuie de l'exemple du divin Maître, qui se fit petit pour parler aux hommes. Il n'y a pas de dévouement dans le

1 De catechizandis rudibus.

coeur de celui qui ne sait pas s'abaisser. « Comment Jésus-Christ, s'écrie Augustin, se serait-il préparé à se sacrifier pour les hommes, « s'il lui avait paru trop pénible de s'incliner à leurs oreilles? Voilà pourquoi il se fit petit au milieu de nous, comme une mère au milieu de ses enfants. Comment, sans amour, pourrait-on trouver quelque charme à murmurer des demi-mots? Et cependant les hommes désirent être pères pour avoir de ces soins et de ces complaisances. Il est plus doux pour une mère de présenter à son enfant une nourriture toute délayée, que de manger elle-même de solides aliments. Il faut se ressouvenir aussi de la poule, qui réchauffe ses petits sous ses plumes, et brise sa voix pour les appeler autour d'elle. »

Si la répétition des choses les plus simples nous fatigue, soumettons-nous y par un amour de frère, de père et même de mère. Une affection compatissante et vraie confond les coeurs en un seul, et ceux qui écoutent croient parler, et celui qui parle croit apprendre ce qu'il enseigne. Il est des monuments superbes, des cités magnifiques, des paysages charmants qui ne nous touchent plus, par l'habitude où nous sommes de les voir; mais s'il nous arrive de les montrer à des amis qui ne les connaissent pas, notre plaisir se renouvelle dans le plaisir qu'ils éprouvent, et nous jouissons plus ou moins, selon le degré d'affection qui nous lie à ces amis. N'est-il pas beaucoup plus doux d'apprendre à connaître Dieu à ceux qui l'ignorent? et

notre esprit ne doit-il pas se sentir plus profondément renouvelé par la contemplation de ces divines choses toujours nouvelles?

L'évêque d'Hippone conseille de faire asseoir l'auditeur, pour ne pas trop le fatiguer en le tenant longtemps debout; il observe que cela se passe ainsi dans quelques villes d'au delà des mers, c'est-à-dire en Italie et dans les Gaules. La coutume contraire suivie en Afrique nous explique la brièveté de la plupart des sermons de saint Augustin. « Ne soyons pas aussi exigeants, dit l'évêque, lorsque nous instruisons nos frères ou ceux que nous voulons rendre nos frères. Pourquoi ne les ferions-nous pas asseoir devant nous ? La pauvre femme de l'Evangile, Marie, soeur de Lazare, «n'était-elle pas assise, en écoutant Notre-Seigneur, devant lequel les anges se tiennent debout? Du reste, ne soyons pas longs, annonçons d'avance que nous serons courts, et tenons notre promesse. »

On se plaint parfois de quitter, pour catéchiser, quelque chose que l'on croit plus important. Nous sommes bien incertains sur le plus ou moins d'utilité de nos oeuvres. Nous ne connaissons pas assez les desseins de Dieu. « Combien de pensées passent par le coeur de l'homme ! dit le Sage; mais les desseins de Dieu vont toujours s'accomplissant. »

Augustin nous initie dans la diversité de ses impressions lorsqu'il parle devant les multitudes; l'allure de son discours , sa forme et ses idées, sa manière de commencer et de finir, varient selon le caractère, l'éducation, l'état, la patrie, l'âge, le sexe, les besoins religieux de ceux qui l'écoutent. Il fallait assurément une merveilleuse facilité de parole pour satisfaire ainsi à tant de besoins différents.

Le livre Sur la manière de catéchiser les ignorants est un des écrits où se révèle avec plus d'énergie et d'étendue l'amour d'Augustin pour la pauvre humanité. C'est l'inspiration évangélique dans ce qu'elle a de plus touchant. Notre siècle, qui estime si fort le dévouement à l'humanité, ne saurait rester froid devant cette admirable manière de s'abaisser jusqu'aux dernières misères de l'ignorance.

Lorsque des communautés religieuses commencèrent à s'établir à Carthage , les unes vécurent du travail, les autres ne voulurent vivre que des offrandes des fidèles, pensant accomplir ainsi les préceptes évangéliques

Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point ni ne moissonnent, et n'amassent pas dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?..... «Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent : or, je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux... Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous?» Là-dessus, des disputes avaient éclaté parmi les clercs, et l'Eglise en était troublée. L'évêque Aurèle, de Carthage, pressa Augustin de mettre fin à ces querelles par l'intervention de sa puissante parole; dans un livre intitulé Du travail des moines; l'évêque d'Hippone montra le travail comme étant la loi de tous et aussi comme étant la loi des monastères; il cita l'exemple de saint Paul, qui tirait de son industrie son pain de chaque (84) jour. Quant aux paroles de l'Evangile sur les oiseaux et les lis, elles nous font songer à la Providence, nous invitent à ne pas trop nous préoccuper des besoins d'ici-bas, mais ne nous affranchissent point de la loi du travail. Les paresseux de la terre n'ont pas le droit d'interpréter à leur profit cet Evangile qui nous ordonne de ne pas chercher le repos tant que dure le voyage.

Augustin voulait que les moines employassent une partie de leur temps aux labeurs manuels. Lui-même prenait Jésus à témoin qu'il aurait. mieux aimé travailler de ses mains à certaines heures et consacrer les autres heures à la prière et à l'étude des Ecritures, que d'être tristement obligé, en qualité d'évêque, de s'occuper des affaires d'autrui, de juger des procès, et de porter le poids d'innombrables soucis. Les moines auxquels il commandait le travail n'auraient pas pu, sans injustice, l'accuser de mettre sur leurs épaules des fardeaux qu'il aurait à peine touchés du bout du doigt. Augustin ne parlait que de ses charges et de ses soucis d'évêque. Mais quelle vie fut plus laborieuse que la sienne? quel homme plus qu'Augustin eut jamais le droit de prescrire le travail ?

Les cénobites, ennemis du travail manuel, portaient de longs cheveux, imitant encore en cela les oiseaux, qui ne se dépouillent pas de leur plumage; Augustin les avertit avec sa charité accoutumée; ils craignaient qu'une sainteté tondue n'obtînt moins de respect qu'une sainteté chevelue. L'évêque d'Hippone leur cite ces mots de l'Apôtre : « Quand vous passerez au Christ, le voile sera ôté. » Il faut entendre par là, ajoute l'évêque, le voile qui était placé. entre la face de Moïse et le peuple d'Israël, et, dans les temps chrétiens, la chevelure des saints. Le grand Apôtre avait dit aussi : « L'homme ne doit pas voiler sa tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu. » Augustin veut donc que la tête des moines soit tondue et couverte d'un cilice.

Notre docteur ne fut pas le seul personnage de l'Eglise qui prescrivit aux moines le travail des mains. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, dans leurs constitutions monastiques, saint Jean Chrysostome dans beaucoup de passages de ses homélies, saint Jérôme, saint Ephrem, saint Euthème, le concile d'Autun, saint Bernard, ont établi l'importance des labeurs manuels pour les cénobites : en effet, quel plus puissant moyen de dompter le corps, de l'asservir à la loi morale? Au XVIIe siècle, Mabillon, qui avait à venger la gloire des Bénédictins, plaida la cause de l'étude contre Rancé, le grand réformateur de la Trappe.

CHAPITRE SEIZIÈME. Trois livres contre la lettre de Parménien. — Les sept livres du Baptême contre les Donatistes.

Il nous suffira d'indiquer le livre des Annotations sur Job, et nous nous arrêterons aux trois livres Contre la lettre de Parménien. Ce Parménien avait été évêque des donatistes à Carthage. Il n'appartenait pas à l'Afrique; saint Optat l'appelle deux fois peregrinum (étranger). Les donatistes cherchaient au loin des prosélytes; Parménien fut un de ceux qu'ils attachèrent à leur cause. Sa lettre, réfutée par Augustin, était adressée à un donatiste appelé Tichonius , homme d'un esprit vif et d'une abondante élocution; celui-ci proclamait

1 Du schisme des donatistes.

l'universalité de l'Eglise, tout en demeurant dans le schisme africain; les donatistes le condamnèrent dans un concile. Parménien avait entrepris de prouver à Tichonius que la véritable Eglise ne devait pas être répandue par toute la terre. Ses assertions, fondées sur une interprétation inexacte des livres saints, offraient des dangers pour les fidèles, et ce fut d'après l'ordre de ses frères (1) que l'évêque d'Hippone renversa l'oeuvre de Parménien.

Dans le premier livre de sa Réponse, Augustin établit, par l'Ancien et le Nouveau

1 Jubentibus fratribus.

Testament, que toute la terre est promise au Messie et à son Eglise. Il fait parler l'Eglise de Philadelphie, dont le nom grec signifie amour fraternel. Elle dit aux donatistes africains qu'elle est séparée d'eux par les mers et les longues distances; elle ignore ce qu'ils font, ce qu'ils annoncent : quel mal peuvent-ils lui reprocher? de quoi peuvent-ils l'accuser? Le Seigneur, qui a racheté le monde entier au prix de son sang, et dont le prophète avait si longtemps auparavant chanté les mystérieuses ignominies, n'a point laissé entre Philadelphie et l'Afrique des espaces vides et sans chrétiens. Ces espaces renferment des fidèles qui peuvent adresser aux donatistes le même langage que Philadelphie, et le monde entier, excommunié par les schismatiques africains, a le droit de faire entendre les mêmes plaintes.

Augustin rappelle les diverses condamnations des donatistes, et leur répugnance â s'expliquer sérieusement avec les catholiques. Il montre que les martyrs des donatistes ne méritent pas ce nom glorieux; ce qui fait le martyre ce n'est pas le supplice, mais la cause pour laquelle on souffre. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : Bienheureux ceux qui souffrent la persécution POUR LA JUSTICE ! L'évêque d'Hippone aborde une question grave, celle de savoir si les princes chrétiens ont le droit de réprimer les hérétiques et les schismatiques. Nous aurons occasion de revenir sur cette question, qui, pour être résolue avec vérité , a besoin d'être examinée, non pas d'après nos idées modernes, mais d'après les temps et les sociétés au milieu desquels vivait saint Augustin. Les donatistes avaient-ils bien le droit de se plaindre des violences exercées contre leur conscience, eux qui ne se faisaient pas faute de violences de toute nature, eux qui lançaient les circoncellions comme des dogues, furieux à travers les populations

catholiques ? Ils trouvaient bon de se servir des lois impériales pour chasser des basiliques les maximianistes, qui étaient visà-vis d'eux comme des schismatiques, et n'auraient pas voulu que les catholiques eussent profité de ces mêmes lois pour protéger leur unité ! Augustin les enfermait dans ce dilemme Ou vous pensez qu'il n'est permis de rien faire contre les hérétiques et les schismatiques, ou vous pensez qu'on peut agir. Dans le premier cas, pourquoi poursuivez-vous les catholiques de vos constantes hostilités ? Dans le second cas, pourquoi vous plaignez-vous des atteintes portées à votre repos? et de plus, montrez-nous que vous avez souffert plus de choses de la part des empereurs catholiques que vous n'en avez fait souffrir vous-mêmes, soit par vos juges , soit par le roi des barbares, Gildon, ou par les fureurs insensées des circoncellions.

Les donatistes à qui Julien rendit les basiliques avaient dit de l'apostat couronné, que la justice seule trouvait place auprès de lui (1). La sainteté chrétienne, persécutée par Julien, n'était donc pas la justice !

Dans le deuxième livre de la réponse d'Augustin à Parménien, Augustin rétablit le vrai sens des passages de l'Ecriture, dont l'interprétation erronée trompait la simplicité des fidèles.

Dans le troisième et dernier livre, Augustin réfute, au sujet de la séparation des bons et des mauvais dans ce monde, l'objection des donatistes, tirée de l'Epître de saint Paul aux Corinthiens (2). Le grand apôtre défend aux fidèles de se mêler aux fornicateurs (3). Augustin explique que l'excommunication catholique ne rompt pas l'unité, puisqu'elle a pour unique but d'amener le coupable au repentir; elle n'arrache point, mais elle corrige (4). Jésus-Christ a dit : «Laissez l'ivraie et le froment croître ensemble jusqu'à la moisson. » Augustin , toujours fidèle aux lois de la mansuétude, veut que ceux qui châtient leurs frères le fassent avec une humble charité et une sévérité bienveillante, de manière à ne pas oublier qu'ils sont leurs serviteurs, à l'exemple du divin Mitre. Un passage de ce troisième livre nous parle des pauvres que nourrissait l'Eglise; en punition d'un désordre scandaleux, on était retranché du nombre de ces pauvres, nourris au banquet de l'aumône.

« Quoi de commun entre la paille et le froment ? » avait dit Jérémie (5). Parménien concluait de ces mots que le prophète d'Anathot ordonnait de faire la séparation sur la terre. Le genre humain, dit Augustin, se trompe-t-il au point de ne pas reconnaître Parménien comme le vanneur? Donat, Majorin et Parménien ont donc été comme les trois cornes d'un van dans la main du Seigneur pour faire la moisson de l'univers, et l'Afrique a été choisie

1 Quod apud eum sola justitia locum haberet.

2 I. 5, 11.

3 Non commisceri fornicariis.

4 Non ad eradicandum, sed ad corrigendum.

5 XXIII, 28.

pour être le séjour de la portion purifiée !Mais si le pur froment est en Afrique, pourquoi les affreux excès des circoncellions , pourquoi tant de vices et de souillures parmi les donatistes? Jérémie, par ses paroles,

appelle le temps où, la moisson faite, la paille sera séparée du bon grain sous les yeux du juge des vivants et des morts.

Les sept livres Du Baptême contre les donatistes méritent notre attention.

Le baptême peut-il être donné en dehors de la communion catholique par des hérétiques ou des schismatiques? Oui. Les donatistes disaient alors: Si vous, catholiques, vous recevez notre baptême, qu'avons-nous de moins que vous? — Ce n'est pas votre baptême que nous recevons, leur répondait Augustin, mais c'est le baptême de Dieu et de l'Eglise. Le baptême ne vous appartient point; ce qui vous appartient, ce sont vos sentiments dépravés, vos actes sacrilèges, votre séparation impie. La charité vous manque; la charité sans laquelle tout est inutile, selon l'Apôtre.

Le grand nom de Cyprien revenait souvent sur les lèvres des donatistes. L'illustre évêque de Carthage avait dit qu'un homme baptisé hors de la communion catholique devait recevoir de nouveau le baptême, lorsqu'il revenait à la foi. Il s'était trompé; alors un concile général n'avait pas encore résolu cette question. Augustin est admirable en parlant de l'erreur de Cyprien : « Le Seigneur, nous dit-il, n'avait pas sur ce point révélé la vérité à Cyprien, pour faire éclater la piété, l'humilité, la charité de ce grand homme, dans la conservation de la paix de l'Eglise. Cyprien, cet évêque de tant de mérite , de tant de coeur , de tant d'éloquence et de vertus, se trompa sur le baptême; mais il eut soin de ne pas briser l'unité de l'Eglise et d'inspirer des sentiments doux et fraternels aux quatre-vingts évêques qui se trompaient avec lui. Si un tel génie s'était séparé de l'Eglise, quel parti il eût créé ! Que d'hommes se seraient rangés sous un nom pareil l On se serait appelé plus volontiers cyprianiste que donatiste. Cyprien n'était pas un fils de perdition, mais un fils de paix !..... Il y eut donc quelque chose que ne vit point ce grand homme, doué d'une si vive illumination intérieure, pour laisser voir.quelque chose de plus sublime encore : la charité ! Je vous montre une voie plus haute, nous dit saint Paul: si je parle la langue des hommes et des anges sans avoir la charité, je serai comme l'airain sonnant, comme la cymbale retentissante. Cyprien pénétra donc un peu moins dans la vérité, pour mieux découvrir l'entrée secrète du sacrement. Mais si, connaissant tous les sacrements, il n'avait pas eu la charité, il n'eût été rien. Malgré ce qui lui a manqué de la vérité, comme il a cependant gardé la charité humblement, fidèlement, fortement, il a mérité de parvenir à la couronne du martyre, afin que si, dans l'humaine condition, quelque nuage avait obscurci la lumière de son intelligence, il fût dissipé par la glorieuse sérénité de son sang éclatant.... Quoique ce saint homme eût pensé sur le baptême autrement qu'il le fallait, comme l'ont démontré dans la suite les décisions fondées sur l'examen le plus sérieux et le plus complet, il demeura dans l'unité catholique, se réhabilita par la fécondité de la charité, et fut purifié par la faux du martyre. »

Augustin insiste sur la différence entre l'erreur de Cyprien et l'erreur des donatistes. Cyprien ne sortit jamais des voies de la paix et de l'unité. Les donatistes n'imitent que ce qui a été blâmé dans le grand évêque de Carthage, et n'imitent pas sa persévérance dans l'union catholique.

Dans le deuxième livre Du Baptême, l'évêque d'Hippone prouve que les donatistes ont tort d'invoquer en leur faveur l'autorité de saint Cyprien; le pontife de Carthage a toujours soutenu la nécessité de maintenir l'unité de l'Eglise. Par une contradiction manifeste , les schismatiques africains s'armaient de l'autorité de Cyprien dans la réitération du baptême, et la repoussaient dans les questions de paix, de concorde et de fraternité ; ils glorifiaient une moitié de l'homme, et rejetaient l'autre moitié. Le même homme dont ils se servaient pour protéger leurs erreurs les condamnait.

Augustin donne des leçons dont tous les siècles peuvent profiter lorsqu'il examine, à propos de saint Cyprien, pourquoi Dieu permet parfois que les grands génies de l'Eglise se trompent. Dieu le permet pour éprouver leur sentiment à l'égard de l'unité, à l'égard de la vérité. Cette double épreuve a tourné à la gloire de Cyprien. « Si ses écrits ne le disent pas, s'écrie Augustin, ses mérites le témoignent; si on ne trouve pas la lettre, le martyre l'atteste; si un concile d'évêques ne le proclame pas, l'assemblée des anges le proclame. Il est mort dans l'unité catholique. Nous sommes hommes; (87) vouloir savoir quelque chose d'une autre manière qu'elle n'est, c'est une tentation humaine. Aimer trop sa propre opinion ou repousser les opinions meilleures au point d'arriver au sacrilège d'une communion rompue et à la formation d'un

schisme ou d'une hérésie, c'est une présomption diabolique. N'aspirer à savoir aucune chose autrement qu'elle n'est, c'est une perfection angélique. Comme nous sommes actuellement des hommes , comme nous ne sommes des anges que par l'espérance et que nous ne serons leurs égaux que dans la résurrection du siècle futur, si nous ne pouvons pas avoir ici-bas la perfection angélique , n'ayons pas au moins la présomption du démon. Voilà pourquoi l'Apôtre dit: Ne soyez saisis que par une tentation humaine. Or, il est du caractère de l'homme de chercher à savoir quelque chose autrement. »

Toutes ces considérations sont d'une douce profondeur et devraient servir de règle dans le jugement des grandes erreurs que nous offre l'histoire religieuse et philosophique.

Les livres troisième et quatrième sont une réfutation des passages de l'épître de saint Cyprien à Jubaianus contre la validité du baptême des hérétiques. Dans le baptême , il ne faut considérer ni celui qui donne ni celui qui reçoit, mais il faut considérer uniquement ce qui est donné : la puissance du sacrement est indépendante de toute chose. L'interprétation perverse des paroles évangéliques, les erreurs du ministre, n'invalident point le baptême du Christ.

Le cinquième livre traite de la fin de l'épître de saint Cyprien à Jubaianus, de son épître à Quintus, de sa synodique adressée aux évêques de Numidie, et de son épître à Pompéius. Les livres sixième et septième sont consacrés à l'examen du concile de Carthage, tenu sous l'inspiration de saint Cyprien, et des sentences de ce concile au sujet du baptême des hérétiques.

Ce qui frappe dans cet ouvrage, outre la puissance des raisonnements et des explications catholiques d'Augustin, ce sont les pieux et touchants égards de ce génie pour un autre génie chrétien qui se trompa sur un point de la foi, et dont l'erreur était devenue une arme dangereuse entre les mains des donatistes. Le coeur d'Augustin se révèle tout entier dans ces heureux et magnifiques efforts pour excuser un grand homme. Le souvenir du martyre de Cyprien lui apparaît comme sa justification la plus sublime. Combien il se montre tendre et modeste , en combattant l'erreur du grand évêque de Carthage, dont l'autorité ne l'épouvante point parce que l'humilité de Cyprien l'encourage (1) ! Augustin rappelle que Dieu se sert des petits et des insensés afin de confondre les grands et les sages ; et c'est ainsi qu'il y a plus de vérité dans les lettres des pêcheurs que dans les écrits des orateurs. Augustin, dans l'expansive effusion de son âme, demande à Cyprien de prier pour lui, et de lui donner son amour pour la paix de l'Eglise. S'il proclame quelque chose de vrai contre Cyprien, il le proclame avec toute la terre, et ce n'est pas lui Augustin qui l'a découvert. L'évêque d'Hippone ne voit dans ses propres discours que des essais enfantins'. Augustin est aussi grand par son humilité que par son génie.

A la suite de tant de travaux qui vengeaient la foi chrétienne et catholique, et la relevaient dans l'esprit des peuples, la situation de l'Eglise d'Afrique devenait meilleure. L'erreur cessait d'avoir raison, aucune attaque ne restait sans réponse. « C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu, dit le pieux biographe d'Augustin, l'Eglise, longtemps opprimée et séduite par les hérétiques, surtout par les donatistes , commença à lever la tête en Afrique. » Possidius ajoute que les hérétiques se jetaient avec une ardeur égale à celle des catholiques sur les ouvrages d'Augustin. Ces ouvrages n'étaient la propriété de personne; chacun pouvait en faire prendre des copies, et le génie d'Augustin brillait pour tous. La haute doctrine et le doux parfum du Christ, pour nous servir des expressions de Possidius, se répandirent rapidement dans toute l'Afrique, et l'Eglise d'au delà des mers s'en réjouissait.

1 Non me terret auctoritas Cypriani, quia reficit humilitas Cypriani. Livre II.

2 Infantilia rudimenta.

3 Possidius.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. Les trente-trois livres contre Fauste le manichéen. — Les Confessions. (400.)

On se souvient de Fauste de Milève, que les manichéens avaient tant vanté au jeune Augustin, et dont la conversation fut un si grand mécompte pour le fils de Monique. Fauste avait composé un ouvrage contre la foi chrétienne et la vérité catholique. L'ouvrage étant tombé entre les mains de l'évêque d'Hippone et de ses frères, ceux-ci lui demandèrent d'y répondre. Augustin accueillit leur voeu. Il entreprit une réponse « au nom et avec l'aide du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, afin de montrer que le plus perçant génie et la langue la plus éloquente ne sont rien, si le Seigneur lui-même ne dirige les pas de l'homme. » Ces trente-trois livres sont autant de discussions, ainsi qu'Augustin le dit lui-même dans la Revue (1) de ses ouvrages. Fauste et Augustin sont mis en scène. L'évêque catholique place dans la bouche du célèbre manichéen les paroles tirées de son propre ouvrage, et puis il y répond avec plus ou moins d'étendue, selon que les matières le commandent. Nous avons déjà apprécié divers travaux d'Augustin contre les manichéens, et l'analyse détaillée des trente-trois livres de réponses à Fauste amènerait d'inutiles répétitions. Notre meilleur parti est donc de résumer en quelques pages les points les plus saillants des réponses du grand évêque.

Fauste appelait les catholiques des demi-chrétiens; Augustin appelle les manichéens de faux chrétiens, et le leur prouve. Ils demeurent donc inférieurs aux catholiques, car être quelque chose à demi, c'est être imparfait, et ce qui est imparfait reste supérieur à ce qui est faux. Fauste niait la généalogie du Christ; le Christ est de la race de David; saint Paul anathématise les opinions contraires. D'après les manichéens, l'Esprit saint n'avait pas fécondé le sein d'une vierge, mais le sein de la

1 Livre II, ch. 8.

terre, pour donner naissance au Christ. « Le premier homme , dit saint Paul, né de la terre, est terrestre; le second, né du ciel, est céleste. » Les manichéens calomniaient l'étoile des mages pour rattacher le Christ à toutes les étoiles du firmament dans le prétendu combat entre la lumière et les ténèbres. Les chrétiens ne placent personne sous l'irrésistible influence des astres; l'étoile de Bethléem fut un signe et non pas un décret du destin. Jésus a dit qu'il était fils de l'homme, mais il a dit aussi qu'il était fils de Dieu, qu'il était la voie, la vérité et la vie. Fauste et ses pareils ne craignaient pas de se proclamer les fidèles disciples de Jésus-Christ, et leur vie et leurs doctrines formaient une détestable opposition avec l'Evangile ; au lieu de la résurrection glorieuse promise par le christianisme, les manichéens annonçaient une bizarre renaissance qui devait changer les justes en fruits et en légumes, destinés à servir de nourriture aux élus de la secte. Les manichéens exécraient les sacrifices de l'Ancien Testament; l'immolation des bêtes leur inspirait de la pitié; mais ces hommes, pleins de compassion pour les animaux, laissaient mourir de faim les pauvres qui leur demandaient l'aumône. Et de quel droit reprochaient-ils au culte mosaïque les sacrifices sanglants, eux dont la nourriture habituelle était une effroyable boucherie, puisqu'ils prêtaient une vie et une âme à tout ce qu'ils mangeaient? C'était des substances divines , des membres de Dieu même qu'ils broyaient sous leurs dents ! « O bienheureux légumes, s'écrie Augustin avec ironie, ô bienheureux légumes, à qui, après avoir été arrachés par la main, coupés parle fer, rôtis par le feu, broyés par les dents, il est donné pourtant d'arriver tout vivants jusqu'à l'autel de vos entrailles ! et combien , (89) sont à plaindre les animaux qui, sortant de leurs corps, ne peuvent entrer dans les vôtres ! (1) »

Fauste n'avait rien vu dans les prophètes hébreux qui annonçât le Messie ; le même Fauste déclare accepter pleinement le témoignage de saint Paul. Or, le grand Apôtre parle de l'Evangile comme ayant été promis par les prophètes dans les Ecritures (2) , et dans plus d'un passage de ses épîtres, il considère Jésus-Christ comme la perfection et le complément de l'ancienne loi. Augustin passe en revue tous les points par lesquels l'antique parole hébraïque a prophétisé le règne spirituel du Christ. Il trouve dans les

six jours de la Genèse et dans le repos du septième jour une figure de l'histoire tout entière du genre humain. Les six jours que Dieu employa pour la consommation de ses oeuvres, ce sont les six âges de l'humanité en ce monde à travers la succession des temps. Avant saint Augustin, quelques autres chrétiens, entre autres Lactance, avaient vu dans les six jours de la création une représentation prophétique des six mille ans qui devaient être la durée du monde. D'après l'interprétation d'Augustin , l'espace depuis Adam jusqu'à Noé comprend le premier âge; depuis Noé jusqu'à Abraham, le second; depuis Abraham jusqu'à David, le troisième; depuis David jusqu'à l'émigration à Babylone, le quatrième ; depuis l'exil à Babylone jusqu'à l'humble avènement du Sauveur, le cinquième. L'âge où nous sommes, l'âge chrétien, est le sixième; il durera jusqu'au jugement solennel du genre humain. Le septième jour, qui fut pour le Seigneur le jour de repos , est une image du repos des saints dans la vie à venir : ce septième jour n'a pas de soir; rien n'y décline, rien n'y périt. C'est dans le sixième jour de la Genèse que l'homme est créé à l'image de Dieu; dans l'âge actuel, qui est l'âge chrétien, un esprit nouveau nous est donné par une création nouvelle à l'image de notre Dieu. De même que la femme fut tirée du premier homme endormi , ainsi l'Eglise est née du sang du Christ mourant.

Moïse avait dit : « Maudit soit tout homme qui aura été suspendu sur un bois(3) ! » Fauste, qui prétend aimer le Christ, déteste Moïse à cause de cette malédiction lancée, selon le manichéen, contre Jésus crucifié. Mais si le Christ fut pendu à un gibet, si ses mains et ses pieds

1 Livre VI, § 6. — 2 Rom. I, 1-3. — 3 Deut. XVII, 3.

furent percés de clous, le Christ avait donc un corps vulnérable et mortel, et c'est ce que les manichéens n'avaient jamais voulu admettre. Si les blessures et les cicatrices du Christ n'eurent rien de réel, il est faux qu'on l'ait attaché à une croix. Fauste ne pouvait donc citer ici Moïse qu'en reniant un des points les plus capitaux des doctrines des manichéens vis-à-vis de Jésus-Christ. Augustin, expliquant ensuite la malédiction de Moïse, rappelle que la mort a été produite par le péché, que le Christ n'a point commis le péché, et fait observer que la malédiction de Moïse porte sur le péché seul et sur la chair corrompue.

Les manichéens, définissant à leur manière le mystère du Dieu en trois personnes, disaient que le Père habitait dans une certaine lumière secrète, que la vertu du Fils habitait dans le soleil, sa sagesse dans la lune, et que l'Esprit-Saint habitait dans l'air. Augustin démontre philosophiquement tout ce qu'il y a d'absurde dans cette manière de comprendre la Trinité. Il fait voir que le manichéisme et ses chimères se trouvent infiniment au-dessous du paganisme, qui s'appuyait au moins sur des réalités. L'hypothèse du principe créateur de la matière, appelé hyle, principe en dehors de Dieu, est mise en pièces avec une merveilleuse abondance d'arguments et d'idées. Le souvenir de ses erreurs passées revient de temps en temps à l'esprit d'Augustin : « O Eglise catholique ! s'écrie-t-il, que mes périls vous servent, vous à qui sert aujourd'hui ma délivrance ! »

Augustin venge la mémoire des patriarches et des prophètes attaqués par les manichéens (1). Non-seulement le langage, mais encore la vie même de ces personnages, fut prophétique. Le royaume tout entier des Hébreux fut prophète. La secrète sagesse de Dieu se révélait dans les actes des personnages bibliques aussi bien que dans leurs paroles. Cette nation était comme une grande image de l'avenir. Augustin entre dans un examen approfondi des actions des patriarches et des prophètes, et discute leur moralité. Un péché, c'est un désir, une parole ou une action contraire à la loi éternelle. La loi éternelle, c'est la volonté divine ou la volonté de Dieu. L'homme est corps et âme, mais c'est dans l'âme seule que se retrouve l'image de Dieu. Augustin justifie Abraham d'avoir eu commerce avec Agar et d'avoir fait passer Sara pour sa soeur auprès de Pharaon. Quant à ce

1 Livre XXII.

90

qui se passa entre Loth et ses filles, l'Ecriture le raconte, mais ne le loue point. Lorsque Isaac, mari de Rebecca, prétendit n'être que son frère, il ne fut pas plus coupable que son père Abraham. Fauste reprochait à Jacob ses quatre épouses comme un crime ; mais l'usage et les moeurs autorisaient Jacob ; nul précepte ne lui interdisait d'épouser plusieurs femmes. Ce n'était point une pensée charnelle, mais une pensée d'ordre et de religion qui animait le fils d'Isaac. Parmi les épouses de Jacob, deux étaient libres et deux étaient esclaves. Saint Paul avait vu dans l'épouse esclave et dans l'épouse libre d'Abraham une figure de l'Ancien et du Nouveau Testament; Augustin voit dans les deux épouses libres de Jacob une image de la double vie que le christianisme nous a faite, la première toute de combat en ce monde, la seconde qui sera la possession de Dieu dans la vie future. Il avait déjà fait sa remarque symbolique sur Lia et sur Rachel, dans un ouvrage que nous avons déjà apprécié (1). Il l'accompagne ici de diverses observations ingénieuses qui nous éloigneraient trop de notre sujet. Augustin défend tour à tour le repentir de David, la justice des guerres de Moïse, la convenance de la parole du Seigneur au prophète Osée pour changer la femme de mauvaise vie en épouse fidèle.

Après avoir répondu aux nombreuses subtilités amassées par des manichéens contre l'Eglise catholique, le grand évêque, comme fatigué d'avoir eu tant de fois inutilement raison dans ses disputes, demande ce qu'il doit faire, puisqu'à chaque preuve tirée des écrits des apôtres les adversaires opposent pour toute réponse la falsification des Ecritures, sans pouvoir l'appuyer du moindre témoignage ! Quels sont les écrits qui auront de l'autorité, si ceux des évangélistes et des apôtres n'en ont pas? De quel livre sera-t-on sûr si les lettres des apôtres publiées par eux, acceptées par l'Eglise, répandues à travers toutes les nations, paraissent d'une origine incertaine ? Quand des écrits apocryphes se sont produits dans l'Eglise, l'Eglise en a fait justice, et ces tentatives d'altération n'atteignirent point l'immuable caractère de la vérité des livres saints. Est-il un grand homme d'ailleurs dont le nom n'ait servi à protéger pour un temps des ouvrages qui ne lui appartenaient pas ? Que de livres produits sous le nom d'Hippocrate, le prince de la médecine !

1 De l'accord des Evangélistes.

On s'était rapproché de son langage et de ses idées pour mieux tromper les hommes, mais la pénétration des bons juges a reconnu le mensonge. Il en a été de même de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Varron et de plusieurs autres; la critique des siècles a fait la part de la vérité. Pour ce qui est des prétendues contradictions entre les évangélistes, Augustin fait observer que des narrations inégales ne sont pas des narrations contraires; Matthieu et Luc, Jean et Marc se complètent les uns par les autres, mais ne se contredisent jamais.

« Je vous avertis, » dit Augustin aux manichéens en terminant son trente-troisième et dernier livre, « je vous avertis, si vous voulez préférer l'autorité des Ecritures à toute autre, de suivre cette autorité qui, depuis le temps de la vie du Christ, par la dispensation des apôtres et la succession des évêques sur leurs sièges, jusqu'à l'époque où nous sommes, a été transmise à toute la terre, pure , claire et respectée. Là, vous verrez se dissiper les obscurités de l'Ancien Testament, et s'accomplir les choses annoncées. Si c'est la raison seule qui vous conduit, considérez d'abord qui vous êtes et combien vous êtes peu propres à comprendre la nature , je ne dirai pas de Dieu, mais de votre âme. il ne s'agit pas de la comprendre par

une croyance vaine, mais par une démonstration certaine, ainsi que vous le demandez vous-mêmes. Et comme vous ne le pouvez pas (et tant que vous serez dans cette disposition vous n'y parviendrez point) , admettez du moins cette vérité qui a sa place si naturelle dans toute intelligence humaine, savoir, que la nature et la substance de Dieu sont absolument immuables et incorruptibles ; ou bien croyez, et aussitôt vous cesserez d'être manichéens, et vous deviendrez un jour catholiques. »

L'impossibilité de la raison humaine de résoudre les problèmes de la philosophie revient dans cet ouvrage comme dans beaucoup d'écrits d'Augustin. D'ailleurs, cette impossibilité n'est pas une opinion, c'est un fait aussi ancien que l'homme , et le génie si réfléchi , si profond d'Augustin devait en être singulièrement frappé. Notre origine et celle du monde, notre nature, notre fin , le spectacle de l'univers , la vie et la mort, ce sont là des mystères impénétrables à la simple raison. Il en est des grands problèmes philosophiques comme de ces hautes et abruptes montagnes à travers .lesquelles on s'efforcerait (91) inutilement de se frayer un chemin : à leurs pieds, les sentiers et les routes se croisent en sens contraires, mais nulle voie n'est ouverte sur leurs flancs. Nous sommes ainsi condamnés à nous traîner en bas, dans les mille chemins divers, jusqu'à l'heure où, la foi nous donnant des ailes, nous pouvons atteindre d'un bond les plus grands sommets.

Dans l'appréciation des ouvrages d'Augustin appartenant à l'année 400 , nous n'avons pas cité encore la plus importante de ces compositions, l'immortelle peinture du coeur humain, appelée Confessions. Nous avons puisé dans cette oeuvre des faits et des couleurs pour mettre rapidement sous les yeux de nos lecteurs la jeunesse du grand penseur catholique ; mais il y a quelque chose de plus qu'une confession dans ce prodigieux monument de l'humilité et du génie d'Augustin. Après qu'il a raconté la mort de sa sainte mère, Augustin ne raconte plus rien; c'est à ce sépulcre , creusé à l'embouchure du Tibre, qu'il termine sa propre histoire. Alors commencent des considérations sur les facultés de l'homme, sur les merveilles de la mémoire; un examen de conscience, plein de vues profondes au sujet des trois vices ou passions : volupté , curiosité , orgueil Nous trouvons d'ardentes prières à Dieu , pour comprendre les saintes Ecritures , ce firmament étendu au-dessus de l'homme ; nous trouvons des recherches tour à tour ingénieuses, hardies et sublimes, sur la nature du temps et le caractère de l'éternité. La première moitié de l'ouvrage est l'histoire de l'âme humaine, cherchant la vérité et le bonheur loin de Dieu , et ne trouvant enfla la vérité et le bonheur qu'en Dieu. Le dernier tiers du livre des Confessions égale , s'il ne le surpasse, tout ce que la philosophie a produit de plus élevé, de plus profond. A notre avis, jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force, et la beauté transparente du langage est toujours digne de la grandeur des pensées. Le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux, que nous ne le suivons plus qu'avec une sorte d'épouvante; il nous conduit à des hauteurs devant lesquelles on sent de l'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu. Ceux qui ont beaucoup lu Bossuet reconnaîtront que le grand évêque de Meaux avait soigneusement étudié le grand évêque d'Hippone dans ses Confessions. L'Elévation sur les Mystères, cette oeuvre capitale du génie de Bossuet, nous semble avoir son idée première, son germe magnifique dans plusieurs chapitres de la seconde moitié des Confessions, comme le Discours sur l'Histoire universelle est né de la Cité de Dieu, dont nous parlerons plus tard. Le livre des Confessions, écrit dans le pays d'Afrique, aux dernières lueurs de la civilisation romaine , excite la surprise et nous apparaît comme un tour de force du génie. C'est à la fois un beau poème, une belle histoire, un beau traité de philosophie. Nous croyons qu'un homme véritablement intelligent, quel qu'il pût être, pourvu qu'il fût sincère, ne pourrait pas lire et. méditer ce livre sans devenir chrétien. Nous n'ajouterons rien de plus sur un ouvrage que tout le monde a lu.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME. Crispinus de Calame. — Concile de Carthage en 401. — Les livres sur le Mariage et sur la Virginité. — Les trois livres contre Pétilien. — Le livre de l'unité de l'Eglise. — Saint Augustin échappe par miracle aux circoncellions. — Pammachius. (401-404.)

L'historien de saint Augustin a peu d'événements à raconter. Sa principale tâche est de faire connaître l'homme et ses oeuvres , les doctrines et le mouvement d'idées dont l'évêque d'Hippone était devenu le centre admirable, et les différentes opinions religieuses qu'il fut obligé de combattre afin de dégager la vérité chrétienne et catholique de ce qui n'était (92) pas elle. Le plus souvent il s'agit donc pour nous d'interroger, d'étudier, d'apprécier la correspondance d'Augustin et ses ouvrages si nombreux. C'est là un rude labeur, et, pour que la plume ne tombe pas de nos faibles mains, nous avons besoin de nous redire à nous-même que, jusqu'à ce jour, la grande figure d'Augustin n'a pas été suffisamment mise en lumière, que son oeuvre si grande et si forte n'a point été encore montrée tout entière aux regards de la multitude des lecteurs, et que notre travail, où se découvrent les origines, les bases, le vrai caractère de la religion chrétienne, pourra être de quelque utilité aux esprits studieux, aux coeurs portés vers les choses divines.

Crispinus, évêque donatiste de Calame, avait acquis le domaine de Mapale ou Mapalie (1), auprès d'Hippone , et fait rebaptiser de force quatre-vingts catholiques de ce lieu. Augustin en fut affligé ; il aurait eu le droit de soumettre Crispirius à l'amende de dix livres d'or, portée par un édit de l'empereur Théodose, mais il aima mieux lui écrire (2), pour lui inspirer la crainte de Dieu, au lieu de la crainte des puissances de la terre. Qu'aurait à répondre l'évêque donatiste si Jésus-Christ lui disait: Quoi ! Crispinus, vous estimez plus ce qui est sorti de votre bourse, pour réduire vos paysans à se laisser rebaptiser, que ce qui est sorti de mon flanc pour laver et baptiser toutes les nations du monde ! — Augustin propose à Crispinus des moyens pour rendre aux consciences leur liberté. Il suffira d'une discussion entre lui et l'évêque donatiste ; cette discussion sera traduite en langue punique pour que les paysans de Mapale la comprennent; on les affranchira de toute crainte vis-à-vis de leur nouveau maître, et puis ils choisiront librement le parti qui leur paraîtra le meilleur. Crispinus fera observer peut-être que les paysans ne seraient pas en état de comprendre la moindre de ces questions; mais alors pourquoi a-t-il abusé de leur simplicité pour les enrôler dans la communion des donatistes? Si , au contraire, ils sont capables de comprendre , ils se décideront de leur plein gré, après avoir entendu les deux évêques. Augustin prévoit l'objection de quelques pauvres donatistes, forcés par leurs maîtres de passer dans la communion catholique; il propose

1 Mapalia est un mot punique passé dans la langue latine, et qui signifie huttes ou cabanes. Salluste emploie ce mot pour désigner les demeures des paysans de Numidie.

2 Lettre 66.

de leur donner le moyen de se prononcer en toute liberté et avec connaissance de cause. Les donatistes fuyaient toujours l'épreuve d'une discussion; Crispinus n'accueillit point la proposition de l'évêque d'Hippone.

Nous trouvons Augustin au concile de Carthage, tenu le 13 septembre .401. On s'y occupa de discipline ecclésiastique; ces sortes de questions revenaient toujours dans les grandes assemblées catholiques; à chaque abus, à chaque désordre qui se produisait, on opposait d'utiles règlements. Il fut défendu, dans ce concile, à tout évêque, d'élever à la cléricature un moine qui ne serait pas de son diocèse, ou de le nommer supérieur d'un de ses couvents. Le sujet le plus important du concile fut la question des donatistes; on examina par quelle voie on pourrait opérer leur retour. Augustin, qui s'était placé à la tête de cette polémique, fut sans doute celui de tous les évêques dont les avis réunirent le plus de suffrages.

L'évêque d'Hippone défendit la même année (401) l'honneur du mariage (1) et l'honneur de la virginité (2) contre les attaques de Jovinien, ce moine hérétique, qui faisait la guerre à la morale, comme pour justifier les désordres de sa vie. Dans son ouvrage sur le mariage, Augustin fait voir tout ce qu'il y a de social, de religieux et de providentiel dans l'union légitime de l'homme avec la femme, et en même temps il trace aux époux leurs devoirs. Dans son ouvrage sur la virginité, il montre la haute dignité des vierges dont Marie est le modèle divin, et leur prescrit particulièrement la vertu de l'humilité. Pour qu'elles soient dignes de suivre partout l'Agneau dans les célestes demeures, il faut qu'elles marchent ici-bas sur les traces de celui qui disait : « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

Dans l'année 400, Augustin, se trouvant de passage à Constantine avec Alype et Fortunat, on lui avait apporté une lettre de Pétilien, évêque donatiste, adressée à ses prêtres. Ce Pétilien, né à Constantine, de parents catholiques, s'était montré au barreau avant d'entrer à l'Eglise ; les donatistes, ardents au prosélytisme, l'enlevèrent lorsqu'il était catéchumène catholique , le baptisèrent et l'ordonnèrent prêtre malgré lui. Pétilien n'était pas sans

1 De bone conjugali liber unus.

2 De sancta virginitate liber unus.

talent.: une fois jeté dans la communion des donatistes, il attaqua les catholiques, en mêlant à ses paroles toute la violence de son caractère. Les prêtres et les fidèles de Constantine avaient prié Augustin de répondre sans retard à la lettre de Pétilien , dont ils lui présentaient une partie seulement; l'évêque d'Hippone accueillit leur prière. Il écrivit sa réponse en forme de lettre pastorale, adressée aux frères bien-aimés confiés ci sa garde; en finissant, il leur disait ces mots, qu'il rie faudrait oublier en aucun temps dans les luttes philosophiques ou religieuses : « Mes frères, retenez toutes ces choses pour les pratiquer et les enseigner avec une active douceur. Aimez les hommes, tuez les erreurs. Présumez de la vérité sans orgueil , combattez pour la vérité sans violente. Priez pour ceux que vous reprenez et que vous persuadez. » Cette première lettre d'Augustin compose la première partie de son ouvrage contre Pétilien. L'ouvrage a trois livres; le deuxième livre, écrit en 402, est une réfutation de la lettre de l'évêque donatiste, en forme de dialogue entre Augustin et Pétilien , dans la bouche de qui se retrouvent les paroles de sa lettre. A la fin de ce deuxième livre, qui est étendu et d'une vive logique, Augustin désigne sous le nom de Montagnards (Montenses) certains donatistes de Rome; d'après la chronique de saint Jérôme , on les appelait ainsi parce que leur église était sur une montagne; d'après saint Optat, parce que le lieu de leurs assemblées, situé hors de Rome, était une caverne fort élevée, à laquelle on montait par des degrés. Dans une de ses lettres (1), Augustin donne aussi aux donatistes de Rome le nom de Cutzupites; nous ignorons la signification de ce mot.

L'évêque d'Hippone pouvait dire comme le psalmiste : « J'étais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix. » Un grand amour de concorde et d'unité religieuse animait sa polémique; il défendait la vérité catholique avec une constante mansuétude, mais ses adversaires donatistes ne l'imitaient pas. Des flots d'injures contre Augustin s'échappèrent de la bouche de Pétilien. Le grand docteur répondit à ces outrages : sa lettre, adressée à Pétilien lui-même, forme son troisième livre contre l'évêque donatiste. Augustin ne se met pas en peine de se défendre, et se borne à faire observer à Pétilien

1 Lettre 53 à Générosus, 400. Il est question aussi des cutzupites ou cutzupitains (cutzupitanis) dans le livre de l' Unité de l'Eglise.

qu'il n'a rien dit de sa cause, et qu'il n'a pu repousser aucune des réponses catholiques. « Si je lui rendais injure pour injure, dit Augustin, nous serions coupables tous les deux. Quand je dispute en paroles ou par écrit, dit-il encore dans un autre endroit, je ne cherche pas à l'emporter sur un homme, mais à dissiper une erreur. » Le grand évêque montre en quelques pages rapides la fausse situation des donatistes. Le champ où le chrétien doit semer, c'est le monde et non pas l'Afrique seulement; ce n'est point au temps de Donat, mais à la fin des siècles, que doit se faire la moisson. Combien Augustin est admirable lorsque, s'adressant aux catholiques, ses frères bien-aimés, il leur répète qu'il s'inquiète peu des injures l Chien vigilant de son cher troupeau d'Hippone, il aboiera toujours bien plus pour la défense de ses brebis que pour la sienne propre. Pétilien s'était armé, contre le saint évêque, du souvenir dès fautes et des erreurs de sa jeunesse; mais Augustin n'avait-il pas suffisamment détesté toute l'époque de sa vie antérieure à son baptême, et n'avait-il pas loué Dieu, son libérateur? Les Confessions, qui avaient été lues par tant de monde, n'auraient-elles pu apprendre à Pétilien le repentir et les sentiments nouveaux de saint Augustin?

« Lorsque j'entends blâmer cette partie de ma vie, dit Augustin, quel que soit le sentiment qui inspire ce blâme, je ne suis pas assez ingrat pour m'en plaindre. Plus on attaque mes fautes passées, plus je loue le médecin qui m'a guéri. Pourquoi travaillerais-je à me défendre sur mes égarements anciens et pardonnés, sur ce passé dont Pétilien a dit beaucoup de choses fausses, mais dont il n'a pas dit beaucoup de choses qui sont trop vraies? Ma vie, depuis mon baptême, vous la connaissez tous; il serait superflu d'en parler. Ceux qui ne me connaissent pas ne doivent pas pousser l'injustice à mon égard jusqu'au point de mieux aimer croire Pétilien que vous-mêmes. Car s'il ne faut pas croire les louanges d'un ami, il ne faut pas croire non plus les injures d'un ennemi. Restent les choses inconnues aux hommes, les choses dont la conscience seule est témoin, et dont les hommes ne peuvent juger. Pétilien, parlant de la conscience d'un autre, soutient qu'au fond je suis manichéen ; et moi , parlant de ma propre conscience , je dis que cela n'est pas. Choisissez (94) qui vous devez croire. :hais il n'est pas besoin de cette courte et facile défense; il ne s'agit pas ici du mérite d'un homme, mais de la vérité de la sainte Eglise... Si, en enlevant les grains de l'aire du Seigneur, j'entraîne en même temps de la terre et de la paille, quoi d'étonnant que je souffre l'injure de la poussière qui s'élève? Lorsque je cherche les brebis perdues de mon maître, quoi de surprenant que je sois déchiré par les dards des langues épineuses ? »

Non-seulement dans ses livres, mais aussi dans ses discours en pleine assemblée, Augustin convenait saintement et courageusement de cette vie passée dont s'emparaient les donatistes acharnés à sa poursuite. Cet humble grand homme , expliquant à Carthage le psaume trente-six, disait aux donatistes : « Vous reprenez mes anciens péchés; et que faites-vous en cela de considérable? Je suis plus sévère pour les condamner que vous ne l'êtes vous-mêmes. J'ai détesté le premier ce que vous blâmez. Plût à Dieu que vous voulussiez m'imiter, et que l'erreur dans laquelle vous êtes engagés devînt un jour pour vous une erreur passée ! » Les paroles suivantes achèvent de peindre la beauté de l'âme d'Augustin, de cette âme qui luttait à toute heure pour se débarrasser des dernières impressions de la terre : — « Je n'ignore pas que j'ai encore des défauts dont les donatistes peuvent me reprendre; « mais il ne faut pas qu'ils prétendent les connaître. J'ai beaucoup à travailler au dedans de moi-même pour combattre mes mauvais désirs. J'ai de continuelles guerres à soutenir contre les tentations de l'ennemi qui veut me perdre. Je gémis devant Dieu dans le sentiment de ma faiblesse; et Dieu sait ce que mon coeur enfante pour ainsi dire, lui qui voit les douleurs et les déchirements spirituels que je souffre. Celui devant qui nous gémissons est le seul qui sache ce que nous sommes. »

Augustin priait les catholiques de Carthage de laisser croire sur son compte aux donatistes tout ce qu'ils voudraient, de ne pas disputer avec eux sur ce qui lui était personnel, mais de réserver leurs efforts et leur zèle pour la cause de l'Église, bien indépendante de la sienne propre. « Et que suis-je, moi? disait-il; suis-je l'Eglise catholique ? C'est assez pour moi de lui appartenir. Vous prétendez que je suis mauvais, ajoute-

t-il en s'adressant aux donatistes; j'aurais bien d'autres choses à me reprocher. « Mais ne vous occupez pas de moi; venons au fond ; examinez ce qui regarde l'Église ; voyez où vous êtes. De quelque côté que la vérité vous parle, écoutez-la, de peur que vous ne soyez déshérités de ce pain céleste en vous obstinant à chercher les défauts du vase dans lequel il est renfermé. »

Dans l'intervalle du deuxième au troisième livre contre les lettres de Pétilien, Augustin écrivit aux catholiques de son diocèse une nouvelle lettre en réponse à l'évêque donatiste de Constantine. Nous n'en donnerons pas l'analyse détaillée; nous craindrions de fatiguer le lecteur par des redites. A la distance des siècles, cette question se présente d'ailleurs à notre esprit avec un tel caractère de simplicité, que la solution ne souffre pas l'ombre d'un doute. Dans sa nouvelle lettre aux catholiques, appelée aussi le livre De l'unité de l'Église, le grand évêque revient à ce point fondamental qu'il s'agit d'établir : où est l'Église? est-elle chez les catholiques ou chez les donatistes? Le caractère de la véritable Eglise est son universalité; les livres divins en font foi; or, les donatistes n'étaient qu'en Afrique; les catholiques, au contraire, couvraient toute la terre. Le parti de Donat ne se maintenait qu'en profitant de certaines obscurités ou ambiguïtés des Écritures.

A défaut d'arguments et de bonnes raisons, les donatistes opposaient à l'évêque d'Hippone les flèches et le fer des circoncellions. Lorsque ses devoirs, son zèle ou sa charité conduisaient Augustin en divers pays, combien de fois les circoncellions envahirent les routes par où il devait passer ! C'était une noble proie désignée à leur fureur, et les courses pieuses de l'évêque éveillaient mille projets homicides. Souvent il échappait à de noirs complots en suivant des chemins par où on ne l'attendait pas; quand il avait trompé la vengeance de l'ennemi, la vengeance s'exerçait sur des clercs ou des fidèles. Un jour il arriva que le grand docteur tomba entre les mains des circoncellions et fut accablé de coups. Une autre fois on guettait son passage avec la ferme intention de lui ôter la vie ; les ennemis s'étaient placés sur la route même que l'évêque avait prise; mais sa mission religieuse n'était pas encore terminée; la Providence permit que le guide d'Augustin et de ses compagnons se trompât de chemin et les égarât tous. C'est ainsi que (95) l'ennemi attendit en vain et dévora sa menace. Dans cette lutte contre le donatisme, les questions étaient très-simples, et d'autres paroles que celles des évêques et des prêtres catholiques pouvaient servir à ramener le peuple à l'unité. Un rôle utile était réservé aux influences de la fortune ou de la naissance, à l'autorité morale que les maîtres exercent sur leurs serviteurs. Parmi les personnages de Rome qui possédaient alors en Afrique d'importants domaines, il y en avait un dont saint Jérôme a parlé comme d'un ancien condisciple et d'un ancien ami; c'était Pammachius, époux de Pauline et gendre de Paula, pieux et lettré ; saint Jérôme lui avait écrit pour le rendre juge entre lui et Jovinien, dans les débats sur le mariage et la virginité, et lui avait écrit aussi sur la meilleure manière de traduire. Pammachius prit la peine d'expliquer la question du donatisme aux fermiers et aux laboureurs de ses terres, et les fit rentrer dans la foi catholique, L'évêque d'Hippone lui adressa une lettre de félicitation ; il lui témoignait le regret de ne pas voir son bon exemple plus fréquemment imité. Pammachius, devenu veuf, vendit son bien, dont il distribua le prix aux pauvres, embrassa le sacerdoce et mourut à Rome au moment où Alaric allait y pénétrer en vainqueur.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME. Les deux conférences de saint Augustin avec Félix le manichéen.

Au moins, avec les manichéens, la polémique demeurait dans la région des idées et n'aboutissait pas à des scènes de brigandage. En 404, un manichéen renommé, appelé Félix, était venu à Hippone pour y répandre ses erreurs; la secte le comptait parmi ses docteurs; il ne se distinguait point par la science des belles-lettres, mais il avait plus de ruse (1) que Fortunatus, dont il a déjà été question. Félix est très-probablement ce prêtre manichéen à qui Augustin écrivit (2) dans cette même aunée (404). Le grand évêque lui disait que ses dissimulations étaient inutiles, et, qu'on le reconnaissait du plus loin qu'on le voyait. Félix espérait échapper à tout en confessant que la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme et du corps; mais il ajoutait qu'elle est la séparation de la bonne et de la mauvaise substance.

« Si l'âme est un bien et le corps un mal, a disait Augustin à Félix, celui qui a uni l'un à l'autre n'est pas bon ; vous dites néanmoins que c'est Dieu, et même que ce n'est pas le mauvais Dieu, mais le bon. Il faut donc qu'il o ne soit pas bon lui-même ou qu'il ait craint

1 Revue, liv. II, ch. 8.

2 Cest l'avis des Bénédictine. Cette lettre forme la 79e de leur édition.

le mauvais Dieu. Quoi ! vous vous vantez de ne pas craindre les hommes, et vous vous forgez un Dieu que la crainte de je ne sais quelle race de ténèbres a réduit à unir le bien au mal ! » Comme on s'occupait soigneusement d'empêcher la propagation de ses doctrines, Félix se laissait aller à croire que les catholiques le prenaient pour quelque chose de grand. Augustin veut le détromper en lui rappelant le plot de saint Paul aux Philippiens : Prenez garde aux chiens (1). Il le somme au nom de Jésus-Christ de conférer avec lui sur les points où, quelques années auparavant, il avait embarrassé Fortunatus.

Félix accepta la pressante invitation d'Augustin ; l'évêque catholique et l'élu manichéen disputèrent ensemble dans la basilique d'Hippone au milieu du peuple assemblé. Possidius (2) parle de trois conférences ; les Actes avec Félix n'en marquent que deux, qui furent recueillies par des notaires. Il est possible que Possidius donne le nom de conférence à une simple conversation préliminaire à laquelle les deux champions n'avaient pas admis le public. La première réunion eut lieu le 7 décembre 404; la deuxième le 12 du même mois. Les actes de ces deux jours sont consignés dans les oeuvres

1 Philip., III, 2. — 2 Chap. 16, Vita Auqustini.

de saint Augustin. L'évêque d'Hippone, par les questions ou les réponses qu'il adresse, serre son adversaire, l'enlace, le subjugue; Félix nous apparaît tout chancelant sous le poids de la vérité, et à la fin il succombe.

Au début de la discussion, Augustin remet à Félix un exemplaire de la lettre de Manichée , cette lettre fondamentale dont nous avons parlé dans un précédent chapitre. Il demande au prêtre manichéen s'il la

reconnaît, et celui-ci répond affirmativement. Félix lit le premier paragraphe de cette lettre, où Manichée prend le titre,d'apôtre de Jésus-Christ. parla providence de Dieu le Père. Le manichéen ne peut pas justifier la qualification d'apôtre de Jésus-Christ dont son maître se pare; Augustin lui prouve que le Paraclet est descendu bien avant que Manichée vînt au monde, et que Manichée n'est pas l'accomplissement vivant de la promesse du Sauveur. Saint Paul, dans une épître à Timothée, annonce des temps où des hommes séduits s'éloigneront de la foi; Félix répond que Manichée ne s'est éloigné d'aucune religion et qu'il est resté dans la sienne. Augustin le fait ressouvenir des nombreux catholiques que Manichée a arrachés à la foi. Saint Paul avait dit (1) : « Nous savons d'un coté, nous prophétisons d'un côté; mais lorsque ce qui est parfait sera venu, les choses incomplètes disparaîtront. » D'après Félix, Manichée est arrivé pour réaliser la perfection annoncée par le grand Apôtre, perfection qui n'est autre chose que l'oeuvre du Paraclet; Manichée a été celui qui devait venir aux termes de saint Paul; il a enseigné le commencement, le milieu et la fin; il a révélé l'origine du monde et la raison de sa création; il a expliqué la succession des jours et des nuits , le cours du soleil et de la lune. Toutes ces choses-là ne se trouvaient ni dans Paul ni dans les autres apôtres. Voilà pourquoi Manichée a été reçu comme l'envoyé promis.

Augustin expose le vrai sens des paroles de saint Paul dont les Manichéens abusaient si étrangement. Il importait peu que l'explication de l'origine de l'univers, du cours du soleil et de la lune, se trouvât ou ne se trouvât point dans les écrits des apôtres. Le maître n'avait pas dit : Je vous enverrai le Paraclet qui vous enseignera le cours du soleil et de la lune; il voulait faire des chrétiens et non pas des mathématiciens. Lorsque saint Paul disait que

1 Corinth. XIII, 9, 10.

nous ne savons qu'un côté des choses, il songeait à la faible condition humaine qui nous empêche d'atteindre à tout ici-bas; quand nous aurons franchi les bornes de cette vie, l'esprit divin nous introduira dans la possession de toute vérité. Nous voyons maintenant à travers les voiles de l'énigme, mais plus tard nous verrons Dieu face à face comme parle saint Paul. «Mais, dites-moi, ajoute Augustin en s'adressant à Félix , si l'Apôtre annonçait les temps futurs de Manichée, vous voyez donc aujourd'hui Dieu face à face. » Félix, confondu, répond qu'il se sent comme effrayé devant la force d'Augustin, devant l'autorité épiscopale et les lois des empereurs, mais il prie le grand évêque de lui apprendre la vérité et de l'aider à se dépouiller de ses mensonges. Augustin lui dit que sa propre force n'est rien; si elle est quelque chose, il l'a reçue pour combattre l'erreur au nom de celui qui soutient les fidèles et les humbles. L'autorité épiscopale ne , doit pas épouvanter Félix; il peut reconnaître avec quelle paix on agit, avec quelle tranquillité on dispute; le peuple présent à la conférence ne fait aucune violence au prêtre manichéen, n'inspire aucune frayeur, mais écoute paisiblement comme il convient à des chrétiens. Pourquoi redouter les lois impériales? i Celui qui est rempli de l'esprit divin demeure au-dessus de toute crainte. L'apôtre Pierre renia son Seigneur durant sa passion; mais après la descente du Paraclet, il sut mourir sur la croix pour la foi de son maître.

Félix réplique qu'il ne fuit pas la vérité, mais qu'il la cherche. Augustin veut lui faire condamner toutes les perversités manichéennes; il faut qu'un vase soit vidé pour qu'on puisse le . remplir d'une liqueur nouvelle. La lecture de la suite de la lettre de Manichée amène une série de questions où Félix, acculé par la logique d'Augustin, se trouve en plein panthéisme, Hoc unum sunt omnes (ils ne forment tous qu'une même chose), répond le manichéens propos de Dieu, des créatures humaines et de , la terre. Augustin montre la différence qu'il y entre l'ouvrier et ses ouvrages, entre la substance divine et les oeuvres extérieures créée librement par le pouvoir divin. Il reproduit le fameux argument contre l'existence des deux éternels principes. Si la nation des ténèbres a pu nuire au bon principe, ce bon principe était donc pas d'une nature immuable , incorruptible, invincible; il n'était donc pas Dieu, et (97) s'il était Dieu, et par

conséquent inaccessible à toute atteinte, à quoi bon une lutte, et pourquoi parler de la nécessité d'un combat éternel? Félix, demeuré muet, demande un délai de quelques jours pour réfléchir.

Le 12 décembre, voilà de nouveau Félix en présence du grand évêque, au milieu du peuple qui inonde la basilique d'Hippone. Le manichéen commence par dire que, depuis le jour de la dernière assemblée, il a cherché inutilement à recouvrer les écrits dont il avait besoin pour répondre à Augustin ; or, on ne peut combattre sans armes, et tout plaideur a besoin de ses papiers. Augustin ne voit dans ce motif qu'un prétexte pour échapper à une défaite; lorsque Félix a demandé cinq jours de délai, il n'a pas demandé ses livres, gardés sous le sceau public. « Qu'on me rende mes livres, et j'arrive au combat dans deux jours, réplique le manichéen; et si je suis vaincu, je me soumettrai à tout. »

Ces subterfuges sont vains; la discussion s'engage; Augustin rappelle l'argument contre la co-éternité des deux principes par où s'était terminée la première conférence. Félix soutient avec Manichée, son maître, l'existence éternelle de deux natures, celle du bien et celle du mal; il cite le Christ, qui parle du bon arbre produisant toujours un bon fruit, et du mauvais arbre produisant toujours un mauvais fruit, et qui a dit encore: « N'avez-vous pas semé dans le champ une bonne semence? D'où est donc venue l'ivraie? C'est l'ennemi qui a fait cela. » L'Evangile annonce la séparation des brebis et des boucs , qui doit s'accomplir dans les derniers temps; pour les uns, le royaume de Dieu s'ouvrira; pour les autres, l'abîme du feu éternel, préparé par le démon et par ses anges. De plus, saint Paul a dit: « La prudence de la chair est ennemie de Dieu (1) ; » et ailleurs (2) : « Le Dieu de ce siècle a aveuglé les esprits des infidèles, pour qu'ils ne contemplent point la clarté de l'Evangile du Christ, qui est l'image de Dieu. » Cet ennemi dont parlent l'Evangile et l'Apôtre appartient-il à Dieu ? Telles sont dans toute leur force les objections de Félix. La réponse d'Augustin sera complète.

Dans les citations de l'élu manichéen, il n'y a rien qui prouve que Dieu, voulant chasser de ses royaumes une nature ennemie, ait été obligé, afin d'avoir du repos, de se laisser souiller par le mélange du mauvais principe. C'est là

1 Rom., VIII, 7. — 2 Corinth., II, IV, 4.

toute la question. Félix est allé chercher les passages de l'Ecriture relatifs aux pécheurs qui ne sont pas faits pour la vie bienheureuse, promise aux bons et aux fidèles. Toutes les choses visibles et invisibles sont l'ouvrage de Dieu; les créatures raisonnables, hommes ou anges, ont reçu le libre arbitre. Le bon ou le mauvais usage de la liberté naturelle constitue la vertu ou le vice. Augustin prouve la vérité du libre arbitre, reconnu d'ailleurs par Manichée lui-même, comme à son insu, dans un de ses écrits intitulé le Trésor. Il fait toucher du doigt l'existence d'une volonté humaine indépendante de toute contrainte absolue. Mais nous avons remué à fond ces questions dans des chapitres précédents.

« Si rien ne pouvait nuire à Dieu, dit Félix, pourquoi a-t-il envoyé son Fils en ce monde?» Félix ne répondait jamais et interrogeait toujours. Augustin, répondant à la dernière question du manichéen, prononce cette belle parole : « Ce n'est pas le besoin , c'est la miséricorde qui a causé la passion du Christ (1). » Jésus-Christ est venu délivrer des captifs; ces captifs étaient enchaînés dans le mal; ce mal avait été le produit d'une volonté libre. « Si nous avons un libre arbitre , dit Félix, que nulle violence ne soit faite à personne : je serai chrétien quand je le voudrai. La volonté nous pousse à être chrétiens ou à ne pas l'être. » L'évêque se hâte de lui répondre que personne ne le force, qu'il est arrivé là par sa propre volonté et qu'il dispute par sa volonté seule. Malheur à la volonté mauvaise paix à la bonne volonté ! A celle-ci la couronne, à celle-là là peine Dieu est le juge des volontés, mais il est le créateur des natures. « Si donc , dit Augustin à Félix, si donc vous vous croyez forcé de devenir chrétien, apprenez de nous le contraire. Repassez plutôt ce que vous entendez, examinez , vous êtes dans votre volonté ; voyez si la vérité est venue appuyer nos paroles, si vous-même n'avez pas défailli dans la défense de votre Manichée, et, quand

vous le voudrez , soyez ce que vous êtes. » Félix se montre tout disposé à recevoir la vérité de la bouche d'Augustin. Le grand docteur récapitule les principales erreurs auxquelles il faut renoncer. La corruptibilité de la nature et de la substance divine est anathématisée par Félix lui-même. La confusion de ce que Dieu engendre et de ce qu'il fait, du Verbe né de

1 Non est ergo passio Christi ex indigentia, sed ex misericordia.

Dieu et de l'âme humaine produite par la volonté de Dieu , fournit des subtilités et des échappatoires au prêtre manichéen à qui Augustin dit : Anathématisez l'opinion qu'une portion de Dieu ait pu être souillée et liée par la race des ténèbres. L'âme humaine, avec son libre arbitre, a pu se souiller, mais elle ne fait pas partie de la nature divine. L'erreur de Manichée, c'était d'imaginer qu'une autre puissance pouvait porter atteinte à l'essence divine. Félix insiste pour soutenir que les oeuvres de Dieu sont égales à Dieu lui-même, immuables comme lui, et que l'âme humaine est une portion de Dieu.

Vaincu par l'argumentation lumineuse et irrésistible du grand évêque, Félix s'écrie enfin : « Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. — Je veux, lui répond Augustin, que vous anathématisiez Manichée, dont les blasphèmes sont si grands. Si vous le faites d'esprit, faites-le, car personne ne vous y oblige. — Dieu voit, reprend Félix, si je le fais d'esprit; l'homme ne saurait le voir: mais je vous demande de m'aider. — En quoi voulez-vous que je vous aide ? — Anathématisez le premier, et puis j'anathématiserai après. — Voilà ce que j'écris de ma main, réplique Augustin, écrivez de votre côté. — Anathématisez de telle sorte, ajoute Félix, que l'esprit qui fut dans Manichée et parla par son organe soit anathématisé. »

Augustin, prenant alors du papier, écrivit ces paroles: « Augustin, évêque de l'Eglise catholique, j'ai déjà anathématisé Manichée et sa doctrine, et l'esprit qui, par son organe , proféra d'exécrables blasphèmes, parce que c'était un esprit séducteur, non de vérité, mais d'erreur détestable; et maintenant j'anathématise le susdit Manichée et l'esprit de son erreur. » Et Augustin ayant remis le papier à Félix, éelui-ci ajouta de sa main ces paroles: « Moi, Félix, qui avais donné ma foi à Manichée, maintenant je l'anathématise, lui et sa doctrine, et l'esprit séducteur qui fut en lui, qui a dit que Dieu avait mêlé une portion de lui-même à la nation de ténèbres, et qu'il la délivrait honteusement en transformant ses vertus en femmes contre les hommes, ensuite en hommes contre les démons féminins (1), de manière qu'après cela il clouait à jamais les restes de sa portion divine au fond du globe de ténèbres. J'anathématise toutes ces choses et les autres blasphèmes de Manichée. »

Puis viennent les deux signatures d'Augustin et de Félix.

Telles furent les deux conférences qui avaient réuni une multitude nombreuse dans la basilique d'Hippone. Les assistants suivaient ces débats avec une attention profonde et un très-vif intérêt; il s'agissait de s'instruire, d'avoir raison de sa foi et de marcher tête levée au milieu des ennemis de la religion catholique. Les matières de la philosophie religieuse étaient aussi familières aux chrétiens de cette époque que le sont à nos contemporains les matières politiques; les discussions sérieuses sur le manichéisme et le donatisme attachaient les fidèles Africains aussi fortement que nous attachent aujourd'hui les débats d'où dépendent la paix ou la guerre, la gloire ou l'humiliation des empires , la prospérité ou la ruine des nations.

1 Ces hymens monstrueux sont décrits avec détails dans l'écrit de Manichée, intitulé le Trésor, au VIIe livre.

CHAPITRE VINGTIÈME. Le livre de la Nature du bien, contre les manichéens. — Le livre contre Secondinus. (405.)

Il y aurait un ouvrage à faire sur les perpétuels obstacles que la vérité rencontre sur sa route, et cet ouvrage serait la meilleure histoire de l'esprit humain. L'ignorance, la mauvaise foi , l'habitude, l'orgueil, se liguent entre eux pour empêcher la vérité de passer; les intérêts se mêlent au complot, et donnent mille prétextes à une résistance calculée. La (99) marche du monde est une immense conjuration contre la vérité ; aussi ses moindres progrès, ses moindres conquêtes coûtent d'inexprimables efforts; elle a besoin de recommencer des luttes pour chaque pas qu'elle fait, et c'est surtout de la vérité qu'on peut dire que son passage en ce monde est un combat continuel. Les hommes dévoués à sa défense sont donc condamnés à des travaux qui n'ont pas de fin sur la terre ; il faut que leur voix crie sans cesse, et qu'on l'entende à chaque aurore et à chaque soir, comme le soir des cloches de nos églises. Il faut qu'ils soient la tour de guerre avec ses créneaux toujours armés. Tel fut le grand Augustin d'Hippone; ce qu'il avait prouvé vingt fois, il le prouvait encore : après avoir abattu, il frappait encore les ruines, car l'erreur renversée est semblable au serpent coupé en morceaux, qui s'épuise en efforts pour réunir ses tronçons sanglants.

Plus d'une fois le docteur avait établi que Dieu est le souverain bien, la source de tous lesbiens visibles et invisibles; il avait établi ce qu'est le bien, ce qu'est le mal, ce qu'est le péché. Dans son livre De la Nature du bien, contre les Manichéens (1), composé au commencement de l'année 405, il revint sur ces questions avec une remarquable netteté, et s'efforça de faire toucher la vérité à ses adversaires. Augustin leur répétait que Dieu est immuable, mais que la mutabilité est le partage de toutes les choses créées de rien ; que la puissance divine se déploie dans la création de tous les biens, grands ou petits; que tout ce qui existe est bon à divers degrés. Saint Paul avait dit Toute créature de Dieu est bonne (2) : le mode, l'espèce, l'ordre représentent la généralité des biens dans la création. Le mal n'a pas de nature propre ; ce n'est que la diminution ou le retranchement du bien. La matière primitive appelée Hyle (3), et dont les manichéens avaient fait une puissance créatrice, était elle-même un bien, car elle était susceptible de recevoir des formes, par conséquent susceptible de beauté. Quand notre Dieu a dit à son serviteur : « Je suis celui qui suis, » il a donné une magnifique et complète définition de lui-même,

1 Fénelon, dans sa Réfutation du système du P. Malebranche sur la Nature et la Grâce, s'est appuyé de plusieurs passages de ce livre de saint Augustin pour prouver au célèbre oratorien que Dieu n'est pas obligé de donner à ses ouvrages la plus haute perfection possible, et qu'une créature, par cela seul qu'elle a reçu l'être, est bonne et digne de Dieu.

2 Timot., I, IV, 4.

3 Yle

il a révélé sa nature immuable. Ce caractère de la nature divine se retrouve en plusieurs passages de nos livres inspirés. « Vous changerez les choses, et elles seront changées, dit le psalmiste (1) au Seigneur; mais vous, vous demeurez le même. » La Sagesse, dans le livre (2) qui porte son nom, a dit : « Demeurant en elle-même, la sagesse renouvelle toutes choses. » L'apôtre Paul parle de Dieu comme étant seul incorruptible. L'apôtre Jacques (3) dit, en parlant du Père des lumières, qu'en lui il n'y a pas de changement, ni un seul moment d'ombre.

Après avoir mis à nu toutes les abominations qui étaient au fond des croyances des manichéens, et qui outrageaient la nature divine, Augustin nous apprend un fait curieux; c'est qu'il y avait dans les Gaules des sectateurs de cette doctrine ; l'évêque d'Hippone le tenait d'un chrétien catholique de Rome. Il cite la

Paphlagonie, comme un des pays d'Asiequi étaient particulièrement infectés de manichéisme. C'est là, en effet, que Manichée, poursuivi par la cour de Perse, avait subi son premier exil : le sectaire avait dû y laisser des traces. Augustin termine son livre de la Nature du mal par une prière où il demande instamment à Dieu de délivrer, au moyen de son ministère, ce qui reste des manichéens, comme il en a déjà délivré un grand nombre. « Telle est, dit-il, la grandeur de votre miséricorde et de votre puissance, telle est la vérité de votre baptême, et telle est la force des clefs du royaume des cieux dans votre sainte Eglise, qu'il ne faut pas désespérer d'eux, tant qu'ils sont sur la terre, par votre patience, etc., etc. »

La réponse à Secondinus suivit de près le livre De la Nature du mal. Secondinus était un auditeur manichéen; nous pensons qu'il n'habitait pas l'Afrique, mais l'Italie, d'après un passage de la réponse d'Augustin, où le grand docteur le renvoie à soir ouvrage sur le Libre arbitre, qu'il pourra trouver, lui dit-il, à Nole en Campanie, auprès de Paulin, noble serviteur de Dieu. Augustin ne le connaissait pas même de figure, ce qui n'empêcha pas l'auditeur de lui écrire, comme à un ami, pour le presser de mettre fin à ses luttes contre le manichéisme, et de revenir à la doctrine des deux principes. Cette lettre est fort curieuse; Secondinus considérait l'évêque d'Hippone comme une grande intelligence jetée dans une fausse

1 Ps. CI. 27. — 2 XI, 21. — 3 I, 17.

voie. La main de 1a vérité avait placé une lampe dans le cœur d'Augustin, mais il ne fallait pas que les voleurs vinssent piller son trésor; c'était à l'amitié à ne pas permettre que cette maison, bâtie sur la pierre de la science, s'écroulât. En lisant les écrits d'Augustin, Secondinus y avait partout reconnu le grand orateur et presque le dieu de l'éloquence. « J'avoue, lui disait-il encore, que les marbres de la demeure d'Anicius brillent moins d'art et d'ordre que vos écrits ne brillent d'éloquence. Si vous aviez voulu la faire servir à la vérité, cette éloquence eût été pour nous une grande gloire. Je vous en prie, n'allez pas contre votre nature, ne soyez pas la lance de l'erreur, qui perça le côté du Sauveur..... Qui vous défendra au tribunal du souverain juge, lorsque, sur votre propre témoignage, vous serez convaincu de vos discours et de vos oeuvres? Le Perse (Manichée) que vous avez accusé ne sera point présent. « Excepté lui , qui vous consolera dans vos larmes? Qui sauvera le Punique?... Plût à Dieu qu'en quittant Manichée vous fussiez allé à l'Académie, ou que vous eussiez commenté les guerres des Romains, qui triomphèrent de tout. Que de grandes et de belles choses vous y auriez trouvées ! Et vous, qui aimez la chasteté et la pauvreté, vous ne seriez pas allé à cette nation juive aux moeurs barbares, etc., etc... »

Secondinus, dans sa pitié pour un grand génie égaré, ajoutait ces paroles, en s'adressant à Augustin : « Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, daignez m'accorder mon pardon, si votre coeur d'or est fâché de ce discours; c'est un accès de zèle qui me presse ; je ne veux pas que vous soyez séparé de notre troupeau, de ce troupeau dont j'étais écarté, et loin duquel j'aurais péri si je n'avais, en toute hâte, renoncé à une communion inique... Laissez-là la gloire des hommes, si vous voulez plaire au Christ. Soyez , pour notre âge, un second Paul qui, étant docteur de la loi juive, obtint du Seigneur la grâce de l'apostolat , et méprisa comme de la boue toutes les douceurs pour gagner le Christ. Venez au secours de votre âme si brillante ; vous ne savez pas à quelle heure le voleur doit venir. Cessez d'orner les morts, vous qui êtes l'ornement des vivants. Ne marchez point dans la grande route qui fait face au pays des Amorrhéens, mais hâtez-vous d'entrer dans la voie étroite, pour gagner l'éternelle vie. Cessez d'enfermer le Christ dans le sein d'une femme, de peur que vous n'y soyez renfermé vous-même une seconde fois. Cessez de faire de deux natures une seule nature, parce que le jugement du Seigneur approche. Malheur à ceux qui changent en amertume ce qui est doux ! » Si Augustin nourrissait quelques doutes, Secondinus était tout prêt à lui rendre raison dans un paisible entretien. Toutefois, on ne doit pas s'attendre à tout expliquer : la raison

divine surpasse les coeurs des mortels. Après avoir essayé de montrer ce qu'il entend par la vraie doctrine, Secondinus termine ainsi sa lettre :

« Lorsque j'expose de telles choses à votre admirable et sublime prudence, c'est comme si le Jourdain prêtait son eau à l'Océan, une lampe sa lumière au soleil, et le peuple sa sainteté à l'évêque. C'est pourquoi il faut supporter tout ce que renferme cette lettre. Si je n'avais connu votre divine patience, qui pardonne facilement à chacun, jamais je n'aurais écrit de la sorte, quoique vous puissiez voir que j'ai rapidement touché aux opinions les meilleures, et que j'ai pris garde de n'être pas long. Que ces choses trouvent donc créance auprès de votre sainteté, pour que nous soyons sauvés ensemble ; sinon vous pourriez tirer de là des milliers de volumes, ô maître bien digne d'être loué et honoré ! »

Telle est cette étonnante lettre , que nous devons croire l'expression d'un sentiment vrai, et qui annonce la considération, l'admiration profonde dont jouissait Augusti a dans les rangs mêmes de ses adversaires. Secondinus, tranquille dans son erreur, éprouva pour l'évêque d'Hippone cet intérêt vif et tendre que la vérité a fait éprouver plus d'une fois à l'égard des génies entraînés sur les -routes du mal. Deux mots de cette lettre auraient été pourtant de nature à blesser le cœur d'Augustin ; c'était l'insinuation d'avoir quitté le manichéisme par crainte (1), et dans l'espérance d'avoir part à la gloire des hommes. Secondinus avait pu lire les Confessions et reconnaître quelle voie avait conduit Augustin au baptême catholique.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette pièce, c'est le reproche adressé au saint docteur de

1 Recessionem tuam ad veritatem, quae per timorem facta est, converte. Dans la même phrase, Secondinus dit à Augustin : « Laisse la perfidie de la nation punique. »

n'être pas chrétien et de ne rien faire pour plaire au Christ : la pleine adoption des doctrines manichéennes était donc la seule manière de se conformer exactement à la foi évangélique.

Il est intéressant de voir comment l'évêque d'Hippone répondit aux avances affectueuses et à la singulière invitation de l'auditeur manichéen. Cette réponse forme un livre que saint Augustin, dans sa Revue (1), préfère à tout ce qu'il a écrit contre le manichéisme.

« La bienveillance pour moi qui se montre dans votre lettre m'est. douce, dit Augustin à Secondinus en commençant; mais, plus il me faut vous rendre amour pour amour, plus je suis triste de votre ténacité dans de faux soupçons, les uns contre moi, les autres coutre la vérité, qui ne peut changer. Je dédaigne facilement ce qui n'est pas vrai dans vos jugements sur mon caractère : quoiqu'ils ne soient pas exacts pour moi, ils peuvent l'être cependant pour l'homme. Vos erreurs sur mon compte ne sont donc pas de nature à me retrancher du nombre des humains; ce que vous supposez à tort en moi peut se rencontrer dans un caractère d'homme. Ainsi, il n'est pas nécessaire que je m'efforce d'enlever ce soupçon de votre esprit. Ce n'est pas de moi que dépend votre espérance , et vous n'avez pas besoin que je sois bon pour le devenir vous-même. Pensez sur Augustin tout ce qui vous plaira, pourvu que ma conscience ne m'accuse point devant Dieu. » Passant ensuite au soupçon d'avoir abandonné le manichéisme par crainte et par désir de la gloire, Augustin l'accepte pieusement comme une utile correction.

Il dit ensuite que la crainte lui a fait quitter le manichéisme , mais que c'est la crainte de ces paroles de saint Paul, qui atteignent le manichéisme avec tant de force : « Or, l'Esprit dit expressément que, dans les temps à venir, quelques-uns abandonneront la foi, en suivant

1 Livre II, chap. 10.

des esprits d'erreur, des doctrines diaboliques enseignées par des imposteurs pleins d'hypocrisie, dont la conscience est noircie de crimes; ces imposteurs interdiront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec action de grâces par les fidèles et par ceux qui ont reçu la connaissance de la vérité. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces, parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière (1). » Quant à l'amour de l'honneur, oui, Augustin a brûlé de cet amour en se séparant de la société des manichéens; mais l'honneur qui le pressait, c'est celui dont parle l'Apôtre : « L'honneur, la gloire , la paix sont pour tout homme qui fait le bien (2). »

L'évêque d'Hippone combat Secondinus avec sa propre lettre, et , prenant la fleur des idées et des preuves éparses dans ses nombreux travaux contre les manichéens (3), il établit ce qu'il faut penser de Dieu, du Christ et de l'âme; il caractérise le péché , et reprend sa profonde et belle manière d'entendre le mal qui n'est pas une substance, mais la diminution ou la défaillance du bien. Si de tous les ouvrages par lesquels le grand docteur a sapé le manichéisme, il n'était resté à la postérité que la réponse à Secondinus, cette réponse suffirait pour nous mettre en possession des arguments invincibles qui ruinent la doctrine des deux principes. Nous ajouterons que l'expression en est limpide, vive et forte. Dans les dernières pages de sa réponse, Augustin exhorte l'auditeur manichéen à ne pas repousser ses avis, à revenir à ce Dieu qui ne change pas, afin qu'on puisse lui appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lumière en Notre-Seigneur (4). »

1 Saint Paul, I Epit. à Tim., chap. 4. — 2 Rom. II, 10.

2 Les ouvrages contre les manichéens sont contenus dans le huitième volume des Oeuvres de saint Augustin, édit. des Bénédictins.

4 Eph., V, 8.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME. Dispute de saint Augustin avec saint Jérôme.

102

Nous n'avons rien voulu dire encore de la dispute d'Augustin avec Jérôme; nous aurions été obligé de devancer les dates de notre récit pour étudier et suivre les développements et la conclusion de cette dispute mémorable. Elle se termine en 405; c'est la date à laquelle nous sommes parvenus, et, jetant maintenant nos regards en arrière , nous pourrons tout saisir sans interruption et sans désordre.

Citons d'abord le passage de l'Epître de saint Paul aux Galates qui donna lieu à cette vive correspondance entre deux grands hommes, deux grands saints: « Or, Céphas (Pierre) étant venu à Antioche, je lui résistai en face parce qu'il était répréhensible. Car avant que quelques-uns fussent venus d'auprès de Jacques, il mangeait avec les Gentils; mais après leur arrivée, il se retirait et se séparait des Gentils, ayant peur de blesser les circoncis. Les autres Juifs usèrent aussi de cette dissimulation, et Barnabé même s'y laissa aussi entraîner. Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile , je dis à Céphas devant tout le monde : Si vous qui êtes Juif, vous vivez comme les Gentils et non pas comme les Juifs, pourquoi contraignez-vous les Gentils à judaïser (1) ? »

Dans son commentaire des Epîtres de saint Paul, Jérôme, arrivant au passage que nous venons de transcrire, avait pensé que le blâme infligé à saint Pierre fut une sorte de mensonge officieux. La piété d'Augustin repoussait cette interprétation. Au commencement de l'année 395, Augustin , encore simple prêtre de l'Eglise d'Hippone, âgé de quarante et un ans, écrivit (2), pour la première fois, à l'illustre solitaire de Bethléem, âgé alors de soixante-quatre ans; il avait eu de ses nouvelles par son cher Alype, qui , en 393, s'était rendu en Palestine. Dans cette lettre, Augustin

1 Ch. II, v. 11, 12, 13,14. — 2 Lettre 28.

commençait par dire à Jérôme qu'il connaissait les paisibles joies de ses études dans le Seigneur aussi bien qu'on peut connaître quelqu'un en ce inonde. Ce qu'il ignore de Jérôme, c'est la moindre partie de lui-même : sa personne. Encore peut-il dire que la peinture faite par Alype , cette moitié d'Augustin, lui a mis Jérôme tout vivant devant les yeux. Le prêtre d'Hippone, au nom de tous les chrétiens studieux d'Afrique, demandait à Jérôme qu'il voulût bien traduire en latin les interprètes grecs des Livres saints. Il aurait voulu le détourner d'une traduction nouvelle des Livres sacrés sur l'hébreu, pensant que rien d'important n'avait pu échapper aux Septante. Augustin arrivait ensuite au passage de l'Epître aux Galates. Il lui paraissait pernicieux de pouvoir admettre que les auteurs inspirés eussent usé de mensonge sur un point. Ce serait une porte ouverte aux plus désastreuses tentatives contre la foi. Les endroits de l'Ecriture dont on s'est servi pour prouver qu'il est bon ou permis de mentir, ont souffert une interprétation violente. Augustin appelle sur cette question l'attention sérieuse du grand commentateur de Bethléem. Cette lettre devait être confiée à Profuturus, qui se préparait à partir pour la Palestine; il s'était chargé de porter à Jérôme quelques ouvrages d'Augustin, dont celui-ci demandait l'examen sévère. Augustin lui rappelait ces paroles de David : « Le juste me reprendra et me corrigera avec miséricorde; mais l'huile du pécheur ne touchera point ma tête. » Il avoue à Jérôme qu'il est presque toujours mauvais juge de ses propres ouvrages, tantôt par trop de défiance , tantôt par contentement de lui-même; il voit quelquefois ses fautes, mais il préfère que des hommes plus habiles les lui signalent. Au moment où Profuturus se préparait à se mettre en route , il fut forcé d'accepter le gouvernement épiscopal de l'Eglise de (103) Constantine, et la lettre d'Augustin demeura bien longtemps sans prendre le chemin de Bethléem.

Deux ans plus tard (397), Augustin, successeur de Valère, s'adressait encore à Jérôme'. Il se félicitait d'avoir reçu du célèbre docteur une petite lettre en échange d'une simple salutation; Augustin offre à Jérôme un commerce de lettres en des termes pleins de respect et d'affection; si ce n'était pas le connaître que de ne pas voir son visage, Jérôme ne se connaîtrait pas lui-même, car il ne se voit pas. C'est par l'esprit que Jérôme se connaît, et c'est aussi par là qu'Augustin le voit; il bénit Dieu d'avoir fait Jérôme tel qu'il est. On avait dit à Augustin que le livre des Ecrivains ecclésiastiques portait le titre d'Epitaphe; il est surpris d'un pareil titre, puisqu'il s'applique à un ouvrage qui parle des vivants comme des morts. Puis revient la grande question de l'Epître aux Galates.

L'évêque d'Hippone rappelle les inconvénients graves d'une supposition qui fait entrer le mensonge, ne fût-ce que pour une fois, dans les livres divins. Il croit inutile de s'étendre là-dessus avec un homme qui a besoin d'un seul mot pour découvrir toute la portée des choses. Il n'a pas l'ambition d'enrichir de son humble obole le brillant génie que Jérôme a reçu par un présent divin : nul n'est plus propre que lui, Jérôme, à corriger ce qui a pu lui échapper en cet endroit de ses commentaires. L'Apôtre a dit qu'il s'est fait Juif avec les Juifs pour les gagner; mais ceci n'indique qu'une charité compatissante au lieu d'une dissimulation : c'est ainsi qu'en servant un malade on se fait en quelque sorte malade avec lui pour mieux comprendre ses besoins. Paul avait gardé quelques cérémonies de la loi juive et les autorisait, mais il avertissait qu'il ne fallait pas y mettre son espérance; ces cérémonies n'étaient que des figures de l'avènement du Seigneur Jésus. Voilà aussi pourquoi le grand Apôtre ne voulait pas charger les Gentils du pesant et inutile fardeau des observances légales auxquelles ils n'étaient pas accoutumés. Saint Paul ne reprit donc point saint Pierre de ce que celui-ci suivait les traditions de ses pères, mais de ce qu'il obligeait les Gentils à Judaïser. Cette obligation marquait fort à tort la nécessité des cérémonies juives après la venue de Jésus-Christ. Saint Pierre savait ce que

1 Lette 11.

Paul lui dit alors : sa condescendance pour les habitudes juives lui fit commettre cette faute. La correction que reçut Pierre fut réelle. Ce que Paul avait rejeté chez les Juifs, c'était leur ignorance de la véritable justice de Dieu. C'était l'idée que les sacrements de l'ancienne loi demeurassent nécessaires après la passion et la résurrection du Sauveur ; Paul rejetait chez les Juifs leur haine pour les prédicateurs de la grâce de Jésus-Christ. Voilà ce que Paul réprouvait.

Augustin veut donc que Jérôme s'arme d'une sainte sévérité contre lui-même, qu'il corrige son propre ouvrage, qu'il chante la palinodie, puisque la vérité des chrétiens est plus belle que l'Hélène des Grecs. Les martyrs ont combattu plus courageusement pour la vérité chrétienne contre la Sodome du siècle, que les héros de la Grèce ne combattirent pour Hélène contre la ville de Troie. Quand même Jérôme aurait raison, il devrait pardonner à Augustin ses craintes; si un autre peut faire servir la vérité à favoriser le mensonge ce serait de la part de l'évêque d'Hippone une bien légère faute de s'être laissé prévenir d'une erreur qui favoriserait la vérité. A la fin de sa lettre, Augustin demande à Jérôme de lui marquer les diverses aberrations d'Origène , et regrette que, dans le livre des Ecrivains ecclésiastiques, il n'ait pas indiqué les erreurs des auteurs hérétiques.

Le porteur de cette lettre était un prêtre d'Afrique appelé Paul. Malheureusement des copies de la lettre , contre l'intention d'Augustin , circulèrent en Italie avant même qu'elle arrivât en Palestine. Le bruit de l'épître d'Augustin et une copie même de cette épître étaient parvenus à Jérôme avant le message à son adresse. On lui avait parlé d'un livre fait contre lui par l'évêque d'Hippone et envoyé à Rome. Augustin eut vent de toutes ces méprises, et connut les fâcheux retards des deux messages. Il se hâta d'écrire à Jérôme (1) ; c'était dans les premiers mois de 402. Il prit Dieu à témoin qu'il pouvait se rencontrer dans ses ouvrages quelques opinions contraires à celles de Jérôme, mais qu'il ne l'avait jamais attaqué; il

gémissait qu'une si longue distance le séparât de ce grand homme et le privât du bonheur de ses entretiens.

Il y avait sept ans qu'Augustin avait entamé la question de l'épître aux Galates, et Jérôme

1 Lettre 67.

n'avait encore rien répondu. Enfin, cette même année (402), une lettre (1) arriva de Bethléem c'était une réponse à la précédente. Jérôme avait appris d'Augustin à qu'il n'était l'auteur d'aucun ouvrage contre lui; quant à la lettre de 397, Jérôme croyait y reconnaître le style de l'évêque d'Hippone ; dans le doute cependant, il s'abstenait d'y répondre. La longue maladie de la vénérable Paula ne lui aurait pas permis d'ailleurs de traiter ces, questions. « Un discours importun, dit l'Ecclésiaste, c'est de la musique en des jours de deuil (2). » Jérôme demande qu'Augustin l'éclaire sur l'origine de cette lettre , afin qu'il puisse y répondre. A. Dieu ne plaise qu'il ose censurer quelque chose dans les ouvrages de l'évêque d'Hippone ! Il se contente de critiquer les siens sans toucher à ceux d'autrui. Le solitaire parle de la vanité puérile qui pousse à attaquer les renommées. Des avis contraires aux siens ne le blessent pas; mais il veut qu'on regarde les deux besaces de Perse, afin que la contemplation des défauts des autres ne nous fasse pas oublier les nôtres. « Aimez-moi donc comme je vous aime , » poursuit Jérôme; « et, jeune, ne provoquez pas un vieillard dans le champ des Ecritures. J'ai eu mon temps et j'ai couru autant que j'ai pu. Aujourd'hui, pendant que vous courez et que vous franchissez les longs espaces , le repos m'est dû. Mais pour que vous ne soyez pas seul à me parler des poètes, permettez-moi de vous faire souvenir de Darès et d'Entelle, et de ce proverbe vulgaire : Le bœuf las pose un pied plus ferme. Je vous écris ceci dans une tristesse profonde; plût à Dieu que je méritasse, vos embrassements, et que nous pussions, en de mutuels entretiens, apprendre quelque chose l'un de l'autre !» Jérôme envoie à Augustin sa réponse à une partie d'une attaque de Rufin, qui avait passé par l'Afrique. Il termine en lui demandant de ne pas l'oublier, et lui fait remarquer combien il l'aime, puisqu'il refuse de relever sa provocation jusqu'à plus ample explication de la part d'Augustin. .

On a pu reconnaître dans cette lettre une certaine aigreur mêlée à une tendre bienveillance ; l'impétueux Jérôme a fait effort pour ne pas éclater, et sous des formes dont la douceur n'est que légèrement altérée, on sent bouillonner le sang du vieux Dalmate. On voit s'ouvrir une lutte entre le coeur de Jérôme,

1 Lettre 68. — 2 XXII, 6.

sincèrement attaché à Augustin, et l'âpreté de son naturel.

La correspondance entre l'Afrique et la Palestine n'était pas facile; il fallait attendre des occasions toujours rares, et parmi ces rares occasions, choisir les plus sûres. On confiait les lettres à des prêtres ou à des diacres qui s'en allaient visiter les contrées où s'était accomplie la mystérieuse rédemption du genre humain.

Le départ d'un diacre d'Afrique, appelé Cyprien, détermina Augustin, en 403, à expédier à Jérôme une nouvelle copie des deux lettres de 395 et de 397 ; l'évêque d'Hippone priait Dieu (1) de tourner le coeur du solitaire en sa faveur, afin que celui-ci ne le jugeât pas indigne d'une réponse. Il parlait à Jérôme de sa traduction de Job sur l'hébreu, et de nouveau exprimait le désir que l'illustre vieillard s'occupât d'une version de l'Ancien Testament, sur les Septante plutôt que sur l'hébreu. Le motif de ces désirs était une

pensée de paix et d'unité pour les catholiques; l'admission dans plusieurs Eglises d'une traduction nouvelle sur l'hébreu introduirait deux textes différents parmi les mêmes fidèles ; les Eglises latines auraient un texte qui ne s'accorderait pas quelquefois avec celui des Eglises grecques. De plus, dans la controverse, il était plus aisé de produire le texte de l'Ecriture dans une langue connue comme le grec, que de le produire dans l'hébreu. Et les juifs, à quelles chicanes n'auraient-ils pas recours pour contredire la version de Jérôme sur les points qui ne leur conviendraient pas ! Augustin racontait à ce sujet un trait qui montre toute la pieuse susceptibilité des chrétiens de cette époque pour le texte des livres saints. Un évêque d'Afrique faisait lire dans son église la version du livre de Jonas, faite par Jérôme sur l'hébreu ; or, il se rencontra un passage où Jérôme avait traduit autrement qu'on ne se souvenait d'avoir vu et d'avoir entendu lire de tout temps. On soupçonna une falsification , les Grecs surtout se plaignaient. Cela fit un si grand bruit parmi le peuple, que l'évêque fut contraint de consulter les juifs de la ville. Ceux-ci, par malice ou par ignorance, répondirent que les textes hébreux étaient parfaitement conformes aux textes grecs et latins. L'évêque, menacé de se voir abandonné de tout son peuple, fut obligé de rayer et de corriger comme une faute de copiste le mot qui avait soulevé cette tempête.

1 Lettre 71.

105

Jérôme, dans sa piété profonde et son amour pour Augustin, aurait trouvé la force de réprimer les mouvements de son âme offensée ; mais il y avait à Jérusalem et en Judée des amis que Jérôme appelle avec bienveillance de grands serviteurs de Jésus-Christ, et dont les sentiments et les avis ne furent point alors inspirés par la charité. Ils disaient que ce n'était pas sans dessein qu'Augustin avait laissé courir en Italie la lettre de 397, et qu'il espérait réduire le vieillard de Bethléem à l'humiliation du silence. Il est probable que les ennemis de Jérôme avaient semé ces bruits menteurs : la Judée chrétienne n'aurait pas dû les accueillir. Jérôme, écrivant à Augustin en 404, lui expose ces rumeurs étranges, et lui avoue que s'il ne lui â point répondu, c'est qu'il ne voyait pas clairement due la lettre vînt de lui ; il ne se croyait pas;d'ailleurs capable de l'attaquer, comme on dit, avec une épée trempée dans le miel. La lettre de 397 lui paraissait renfermer des choses hérétiques; il aurait craint qu'on ne le trouvât trop dur à l'égard d'un évêque de sa communion. Jérôme attendait une copie de cette lettre, signée de la main d'Augustin; sinon il demande qu'on respecte le repos d'un vieillard, dont toute l'ambition est de demeurer caché au fond de sa cellule. Si l'évêque d'Hippone veut faire éclater son savoir, qu'il cherche des jeunes gens nobles et diserts, fort nombreux à Rome, et qui pourront et oseront disputer avec un évêque sur les saintes Ecritures. Pour ce qui est de lui, Jérôme, soldat jadis, il est aujourd'hui vétéran ; il ne peut plus combattre avec son corps cassé, et n'est propre qu'à chanter les victoires d'Augustin et celles des autres. Trop d'instances pour obtenir une réponse pourraient bien le faire songer à Q. Maximus, qui brisa par sa patience le jeune orgueil d'Annibal.

Le vieillard de Bethléem rappelle les vers de la neuvième églogue de Virgile, où un autre vieillard se plaint de l'âge qui affaiblit tout, jusqu'à l'esprit. Autrefois, quand il était jeune, il passait souvent des journées entières à chanter; maintenant il a oublié ses chants : Méris a presque entièrement perdu la voix. Après s'être rappelé le vieux Méris, Jérôme se rappelle le vieux Berzellaï de Galaad , qui ne voulut rien accepter de David, à cause de son grand âge.

Jérôme demande à Augustin comment il peut lui dire qu'il n'a rien écrit contre lui, puisque une censure de ses ouvrages, qui lui est attribuée , circule d'Orient en Occident, puisque lui-même sollicite une réponse et l'invite à chanter la palinodie ! Il faut s'expliquer avec netteté et ne pas avoir l'air de combattre comme des enfants. Jérôme ne veut rien garder dans le coeur qui puisse démentir ses paroles. Après avoir passé sa

jeunesse avec les saints, dans les austérités du cloître, lui conviendrait-il d'écrire quelque chose contre un évêque de sa communion, contre un évêque qu'il a commencé à aimer avant de le connaître, qui le premier lui a demandé son amitié, et qu'il s'est réjoui de voir s'élever après lui dans la science des Ecritures divines? La lettre de 397 doit donc être désavouée ou signée franchement. Jérôme ne connaît d'Augustin que les Soliloques et quelques commentaires des Psaumes; il ne peut donc pas entreprendre de censurer les ouvrages de l'évêque d'Hippone. Dans le peu qu'il connaît, il trouverait des interprétations qui ne s'accordent pas avec les anciens commentateurs grecs. Jérôme termine par ce trait : « Ayez soin, je vous prie, toutes les fois que vous m'écrirez, de faire en sorte que je reçoive vos lettres le premier. »

Comme on voit, la correspondance de Jérôme devient vive et blessante ; des amitiés mal inspirées ont irrité sa plaie; l'ironie et quelque chose d'amer accompagnent son langage; les expressions affectueuses adressées à Augustin semblent n'arriver que pour faire passer des dérisions. Une certaine contradiction se montre dans la lettre de Jérôme : d'un côté, il ne veut pas répondre, parce qu'il ne pense pas que l'écrit dont il se plaint soit de l'évêque d'Hippone; de l'autre, il se fâche contre lui, comme s'il le croyait coupable.

Le caractère d'Augustin est mis à une solennelle épreuve; l'évêque est offensé, il ne peut se méprendre sur le langage de Jérôme; que fera-t-il? Il sera humble et doux. Augustin ne peut pas imaginer que Jérôme l'ait maltraité sans motif; il reconnaît sa faute , il confesse qu'il a offensé Jérôme le premier, en écrivant une lettre qu'il ne saurait nier. Augustin le conjure, par la mansuétude du Christ, de lui pardonner s'il l'a offensé , et de ne pas lui rendre le mal pour le mal en l'offensant à son tour. C'est ce que nous trouvons dans les premières pages de sa lettre (1) au solitaire de Bethléem, écrite en 404. Ce grand homme, qui fauchait l'erreur avec tant de puissance, sollicite

1 Lettre 73.

une réprimande bienveillante, et déclare qu'il ne manquera ni de gratitude envers son censeur, ni de docilité pour se corriger. Les paroles de Jérôme, dures peut-être, Augustin ne les redoutera point comme les cestes d'Entelle ; celui-ci. meurtrissait son rival, mais ne le guérissait pas; les coups de Jérôme profiteront à Augustin : le vieillard de Judée s'est comparé au boeuf dont le pied ne devient que plus fort avec l'âge; voici Augustin : s'il a dit quelque chose de mal, que le boeuf pèse fortement son pied sur lui. Augustin ne se plaindra pas du poids de l'âge de Jérôme, pourvu que ce poids brise la paille de sa faute. Tel est le voeu de l'évêque africain; et voilà pourquoi il ne peut lire ni se rappeler sans soupirs les derniers mots où Jérôme souhaite de l'embrasser. Il n'ose pas prétendre à tant de bonheur, mais il voudrait que Dieu lui fît la grâce d'être assez près de Jérôme pour échanger de fréquentes lettres. Des années se sont écoulées depuis qu'Augustin écrivit à Jérôme sur les paroles de l'Apôtre aux Galates, et aucune réponse n'est venue de Bethléem ! Le porteur de la lettre ne l'a ni remise ni rapportée. L'évêque a trouvé tant de choses dans les épîtres de Jérôme tombées entre ses mains, que, pour l'avancement de ses études, il souhaiterait d'être attaché à ses côtés. Aussi a-t-il le projet d'envoyer à Jérôme et de mettre sous sa discipline un de ses enfants dans le Seigneur. « Il n'y a pas, lui dit-il, et ne pourra jamais y avoir en moi autant de science des divines Ecritures que j'en reconnais en vous. Le peu que j'ai acquis dans cette science, je le dispense au peuple de Dieu ; les occupations ecclésiastiques m'empêchent de me livrer à ces études au delà des besoins des peuples que je dois instruire. »

Augustin parle ensuite de l'attaque de Butin et de la réponse de Jérôme dont il loue la modération. Mais ce coeur si tendre, fait pour l'amitié, ne peut se défendre d'une impression pénible en voyant un tel orage

éclater entre deux anciens amis. « Quelles âmes, s'écrie-t-il, pourront désormais s'épancher l'une dans l'autre en sûreté? Qui pourra-t-on aimer en toute confiance? Quel ami ne craindra-t-on pas comme un ennemi futur, si une querelle qui fait notre douleur a pu s'élever entre Jérôme et Rufin ! O condition misérable et digne de pitié ! O qu'il y a peu de fondement à faire sur ce que l'on voit au coeur de ses amis, puisqu'on ne sait rien de ce qui arrivera dans la suite ! Mais pourquoi gémir sur la fragilité d'une réciprocité affectueuse, lorsque l'homme ne se connaît pas lui-même pour l'avenir? Peut-être , sait-il un peu ce qu'il est à présent, mais ce qu'il sera plus tard, il l'ignore. »

L'évêque revient au désir de se voir et de s'embrasser, et puis l'exemple de Butin passe devant lui comme un noir nuage. L'union de deux amis s'est brisée au milieu d'une vie dégagée des affaires du siècle, sur ce sol même que le Christ a foulé de ses pieds humains et où il a dit : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. Augustin voudrait rencontrer quelque part Jérôme et Rufin; dans son émotion et sa douleur, il se jetterait à leurs pieds, pleurerait autant qu'il pourrait, prierait autant qu'il aimerait. Il supplierait chacun d'eux pour soi-même, il supplierait l'un pour l'autre, il les supplierait pour les faibles, au nom du Christ mort pour eux, et leur demanderait de ne plus répandre l'un contre l'autre des écrits qu'on ne pourra plus détruire quand on voudra faire la paix. Augustin dit à la fin que s'il lui est arrivé d'offenser Jérôme, c'est qu'il n'était pas avec lui comme avec un ami à qui on peut se livrer. Avec un ami, Augustin se donne tout entier; il se repose dans son sein sans aucune inquiétude, parce qu'il sent que Dieu y est, que c'est vers Dieu qu'il se jette, que c'est en Dieu qu'il trouve son repos. Dans cette heureuse tranquillité, il ne redoute point l'incertitude du lendemain sur laquelle il gémissait tout à l'heure. Lorsqu'un homme embrasé de la charité chrétienne est devenu pour lui un fidèle ami, Augustin ne voit plus un homme dans ce confident intime de ses desseins et de ses pensées, mais il ne voit que Dieu en qui il demeure et qui l'a fait ce qu'il est; car Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. La rupture de Jérôme et de Rufin occupe Augustin dans les dernières ligues de sa lettre: « C'est un grand et triste miracle, dit-il, que de descendre d'une telle amitié à une inimitié pareille; mais c'en serait un bien consolant et bien plus grand encore, de revenir d'une telle inimitié à l'union première. »

Cette lettre est un monument de la douceur d'Augustin. Comme il s'humilie aux pieds de l'illustre vieillard! Comme il cherche à l'apaiser ! (107) Il est touchant dans ses pieux remords, dans ses tendres inquiétudes , et sa pensée s'élève lorsqu'il nous montre l'amitié chrétienne prenant les proportions de l'infini.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME. Continuation du même sujet. (404.)

Voici enfin Jérôme qui répond. Il n'a pu recevoir encore (et c'est regrettable) la précédente lettre, si pleine d'humilité et d'amour, mais il a reçu les trois lettres que le diacre Cyprien avait été chargé de lui remettre. L'hôte des saints déserts va passer en revue les diverses questions posées par l'évêque d'Hippone; le porteur ne lui a demandé ses lettres que trois jours avant son départ; Jérôme s'est donc vu forcé de répondre, non pas avec la maturité de quelqu'un qui écrit, mais avec la rapidité hardie de quelqu'un qui dicte. Cette excuse de Jérôme n'en était pas une pour lui; le trait saillant de son génie, c'est une ardente verve qui produit vite. On va voir que sa défense ne souffrira point de la nécessité d'une dictée rapide.

Les armes de Jérôme, ces armes qu'il n'a que le temps de saisir, c'est le Christ, c'est l'enseignement de l'apôtre Paul, qui dit aux Ephésiens : Que la vérité soit la ceinture de vos reins; la justice, votre cuirasse; que vos pieds soient chaussés pour vous préparer à l'Évangile de paix. Prenez le bouclier de la foi..., le casque du salut, le glaive spirituel , qui est la parole de Dieu. De quels traits s'arma le jeune David? il choisit dans le torrent cinq pierres polies, pour montrer qu'il ne s'était pas souillé au milieu des flots orageux du siècle; il but en chemin de l'eau du torrent, et voilà pourquoi il éleva la tête et frappa au front son superbe ennemi. Jérôme demande à Dieu de remplir son coeur de sa parole; il ne doute pas qu'Augustin ne demande aussi à Dieu de faire triompher la vérité dans cette dispute, car il cherche, non pas sa gloire, mais celle du Christ. Si Augustin est victorieux , Jérôme le sera aussi, pourvu qu'il comprenne son erreur. Si Jérôme triomphe, Augustin triomphera également : « Ce ne sont pas, dit l'Apôtre (1), les enfants qui thésaurisent pour leurs pères, mais les pères qui thésaurisent pour leurs enfants.»

Jérôme arrive d'abord à ce titre d'Épitaphe qu'on avait inscrit à tort en tête de son livre des Hommes illustres; le mot d'Épitaphe ne pouvait pas convenir à un tel ouvrage; le livre de Jérôme est intitulé Des hommes illustres, ou proprement Des Écrivains ecclésiastiques.

Il aborde ensuite la principale question sur l'Épître aux Galates. Augustin lui demande pourquoi il a dit que Paul n'avait pu condamner dans l'apôtre Pierre ce qu'il avait fait lui-même, ni le blâmer d'une dissimulation dont il était lui-même réputé coupable. Augustin soutient que la réprimande de Paul n'était point simulée , ruais véritable; que Jérôme ne doit pas enseigner le mensonge, et que les Écritures doivent rester ce qu'elles sont. Si Augustin avait eu la prudence de lire la petite préface des commentaires de l'Épître aux Galates, il aurait vu que l'opinion de Jérôme était tout simplement celle d'Origène (2) et des auteurs grecs ; Jérôme a mêlé ses propres pensées à leurs pensées; il a donné les impressions de ses lectures; ses paroles laissaient au lecteur la liberté d'approuver ou de rejeter l'opinion des auteurs grecs. Augustin a changé la face de la question , en soutenant que les Gentils qui avaient cru en Jésus-Christ étaient délivrés du joug de la loi ; que les Juifs devenus chrétiens étaient soumis à cette même loi ; que Paul , comme docteur des Gentils , avait raison de reprendre les observateurs des cérémonies

1 Corinth. II, XII,14.

2 Origène a écrit quatre volumes sur l'Epître aux Galates, et son dixième livre des Stromates est une explication abrégée de cette épître.

légales, et que Pierre, comme chef de la circoncision , avait tort de vouloir contraindre les Gentils à l'observation d'une loi obligatoire pour les Juifs seulement. Si Augustin pense que les Juifs chrétiens soient tenus de suivre l'ancienne loi , il est du devoir d'un évêque comme lui, connu dans tout l'univers, de publier cette opinion et d'engager tous les autres évêques à la suivre. Quant à lui, Jérôme, caché sous un pauvre petit toit avec des moines, c'est-à-dire avec des pécheurs comme lui, il n'ose pas prononcer sur ces grandes questions; il se contente d'avouer ingénument qu'il lit les ouvrages des anciens, et que, selon la coutume de tous les interprètes, il marque dans ses commentaires les différentes explications , afin que chacun adopte celle qu'il lui plaira.

Le but de l'interprétation d'Origène, interprétation adoptée par les autres auteurs, c'était de répondre aux blasphèmes de Porphyre, qui prétendait que Paul n'avait pu sans insolence reprendre en face le prince des Apôtres pour une faute où lui-même était tombé. Jérôme cite l'autorité de saint Jean Chrysostome , qui, dans un commentaire étendu sur le passage de l'Epître aux Galates, avait adopté le sentiment d'Origène et des anciens. Voilà les hommes avec lesquels s'égare le solitaire de Judée : il demande à Augustin de produire une autorité à l'appui de son propre jugement.

Toutefois, Jérôme ne se bornera pas à s'abriter derrière de grands noms; il entrera directement en lutte avec Augustin. Il rappelle la voix d'en-haut qui disait: Lève-toi, tue, et mange (1); et qui, se faisant entendre une seconde fois, avertissait Pierre de ne pas appeler impur ce que Dieu a purifié. Jérôme cite divers traits des Actes des Apôtres qui montrent de la part de Pierre une parfaite connaissance de l'inutilité de l'ancienne loi après l'Evangile. Il fut lui-même l'auteur du décret qu'on l'accuse d'avoir violé; il fit semblant de l'enfreindre pour ne pas offenser les Juifs qui s'étaient attachés à l'Evangile. Paul, qui a repris Pierre, n'avait-il pas fait comme lui? Le grand apôtre rencontre à Listra, dans l'Asie-Mineure, le disciple Timothée, fils d'une veuve chrétienne et d'un père gentil. Paul veut l'emmener avec lui, mais il le circoncit à cause des Juifs qui se trouvaient en ces lieux-là. Paul n'eut donc pas pour Pierre l'indulgence qu'il avait eue pour lui-même. De plus, l'Apôtre, qui avait laissé croître

1 Actes des Apôtres, XI, 7.

ses cheveux, pour accomplir un voeu, se fit raser la tête à Cenchrée. Pourquoi laissa-t-il croître sa chevelure dans un voeu? n'était-ce pas une concession à la loi de Moïse (1) qui ordonnait cela aux nazaréens consacrés à Dieu? A l'arrivée de Paul dans la ville de Jérusalem, Jacques et tous les prêtres qui étaient avec lui, après avoir approuvé son Evangile, lui dirent que des milliers de Juifs croyaient en Jésus-Christ, tout en pratiquant avec zèle l'ancienne loi; ces Juifs ont entendu répéter que Paul enseigne aux Juifs, qui sont parmi les Gentils, de ne pas circoncire leurs enfants et de ne pas suivre l'ancienne coutume. Jacques et les prêtres engagent Paul à prouver le contraire par son exemple : « Nous avons ici, lui disent-ils, quatre hommes qui ont fait un voeu ; prenez-les avec vous, purifiez-vous avec eux, faites leur raser la tête, afin que tous sachent que ce qu'ils ont entendu de vous est faux, mais que vous marchez vous-même dans l'observation de la loi (2). » Paul suivit ce conseil, et le jour suivant il entra dans le temple avec les quatre hommes.

« Dites-moi donc encore, Paul , s'écrie ici Jérôme: pourquoi vous êtes-vous rasé la tête? pourquoi avez-vous marché nu-Pieds selon les cérémonies judaïques ? pourquoi avez-vous offert des sacrifices et immolé pour vous des victimes selon la loi ? Vous répondrez sans doute que c'était pour ne pas scandaliser les Juifs qui avaient cru. Vous avez donc fait semblant d'être Juif pour gagner les Juifs, et Jacques et les autres prêtres vous ont appris cette dissimulation, qui ne vous a point sauvé de ce que vous appréhendiez. Car, une sédition s'étant élevée, vous alliez être tué, lorsqu'un tribun vous arracha des mains du peuple; il vous envoya à Césarée, escorté par des soldats, de crainte que les Juifs ne vous fissent mourir comme un imposteur et un destructeur de la loi. Arrivant ensuite à Rome, dans une maison que

vous aviez louée, vous prêchâtes le Christ aux Juifs et aux Gentils, et, sous le glaive de Néron, vous scellâtes de votre sang ce que vous aviez enseigné. »

Nous venons de voir que, dans la crainte des Juifs, Pierre et Paul ont tous les deux fait semblant d'observer la loi. De quel front, par quelle audace Paul eût-il donc repris dans un autre ce qu'il avait fait lui-même? La feinte des deux apôtres n'était pas un mensonge officieux,

1 Livre des Nombres, VI, 18. — 2 Actes des Apôtres, XXI, 17-26..

comme le prétend Augustin ; Origène et ceux qui l'ont suivi ne plaidaient pas la cause du mensonge, mais ils reconnaissent, dans la conduite des deux apôtres, la sagesse et la prudence. Ils réfutent les blasphèmes de Porphyre, qui dit que Pierre et Paul avaient eu entre eux une querelle d'enfants, et que la jalousie. avait inspiré Paul.

D'après l'opinion exprimée dans la lettre d'Augustin, l'erreur de Pierre semble ne pas consister dans la doctrine qui rendait la loi de Moïse obligatoire pour les Juifs devenus chrétiens, mais seulement dans l'idée de vouloir obliger les Gentils à judaïser: en ce cas , Paul aurait eu le droit de reprendre Pierre: jamais il n'avait contraint les Gentils à la pratique de h loi mosaïque. Jérôme fait observer à Augustin qu'il tomberait ainsi dans l'hérésie des cérinthiens et des ébionites. Cérinthe et Ebion avaient voulu mêler à l'Evangile les cérémonies judaïques , et les anciens docteurs de l'Eglise les avaient anathématisés. Au temps même de Jérôme, on rencontrait dans les synagogues de l'Orient la secte des minéens ou des nazaréens, qui, voulant être à la fois juifs et chrétiens, n'étaient ni chrétiens ni juifs. Jérôme insiste sur les passages de la lettre d'Augustin qui ont l'air d'autoriser les sacrements des Juifs parmi les chrétiens ; l'évêque d'Hippone ne trouvait rien de pernicieux dans les cérémonies judaïques. « Mais au contraire , dit Jérôme , je crierai contre le monde entier que les cérémonies des Juifs sont nuisibles et mortelles eaux chrétiens, et que l'observateur de ces cérémonies, soit Juif, soit Gentil, est tombé dans le gouffre du démon, car le Christ est la fin de la loi pour la justification de tout croyant (1). La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean;Baptiste (2), etc. » Paul, qui fait le sujet de la dispute, avait dit: « Voilà que moi , Paul , je vous déclare que , si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous sert de rien (3). »

Augustin, dans sa lettre, avait marqué ce que saint Paul avait rejeté de mauvais chez les Juifs; il ne dit pas ce qu'il en avait retenu de bon. Paul suivait, répondra Augustin, les cérémonies anciennes , quoiqu'elles ne fussent pas de nécessité de salut. Que veulent dire ces mots? Pourquoi observer des cérémonies qui ne font tien pour mener au salut ? L'observation des cérémonies légales ne saurait être de ces choses indifférentes qui tiennent le milieu entre

1 Rom., X, 4. — 2 Luc, XVI, 10 19. — 3 Galat., V. 7.

le bien et le mal, comme parlent les philosophes.

Entre deux docteurs si excellents, un désir de rapprochement était naturel. Jérôme le sent lui-même. « Après tout, dit-il, il n'y a pas une grande différence entre votre sentiment et le mien. Je dis que Pierre et

Paul, par crainte des Juifs , ont fait semblant de remplir les préceptes de la loi. Vous, vous prétendez qu'ils ont fait cela charitablement; non par dissimulation, mais par une affectueuse compassion. Que ce soit crainte ou miséricorde, il sera établi que les deux apôtres feignirent d'être ce qu'ils n'étaient pas. »

Jérôme prie Augustin de lui pardonner cette petite discussion, qu'il a lui-même provoquée. Il ne veut pas être pris pour un docteur de mensonge, lui qui marche à la suite du Christ, la voie, la vérité et la vie. Il demande à Augustin de ne pas soulever contre lui le peuple qui l'honore comme son évêque, ce peuple qui l'écoute avec admiration , mais qui compte pour peu un homme au déclin de la vie, enfermé dans la solitude des champs et d'un monastère. « Cherchez, dit Jérôme à Augustin, cherchez d'autres gens à instruire et à reprendre; quant à nous, nous sommes séparés par une si grande étendue de terre et de mer, que le son de votre voix nous parvient à peine ; et, si vous m'écriviez des lettres, Rome et l'Italie les recevraient avant moi. »

On se souvient du désir d'Augustin de détourner Jérôme d'une traduction nouvelle de l'Ecriture sur l'hébreu. Augustin lui disait Ou les textes traduits par les Septante sont obscurs, ou bien ils sont clairs; s'ils sont obscurs, il est permis de croire que vous pouvez vous tromper vous aussi ; s'ils sont clairs, les erreurs n'ont pas été possibles. Jérôme répond à Augustin par son propre dilemme. Les choses expliquées par tous les anciens interprètes des Ecritures sont obscures ou bien sont claires si elles sont obscures, comment Augustin a-t-il osé à son tour entreprendre l'explication de ce qu'ils n'avaient pu comprendre ? si elles sont claires, il était inutile de travailler à mettre en lumière ce qui n'avait pu leur échapper, particulièrement sur les Psaumes, qui ont été le sujet de nombreux volumes des auteurs grecs, Origène, Eusèbe de Césarée, Théodore d'Héraclée, Astérius de Scytopolis, Apollinaire de Laodicée, Didyme d'Alexandrie. Chez les latins, Hilaire de Poitiers, Eusèbe, évêque de (110) Verceil, ont traduit Origène et Eusèbe de Césarée, et le grand Ambroise a suivi Origène. Pourquoi donc Augustin est-il revenu sur les Psaumes après tant d'illustres interprètes? — Avec une telle règle, il n'y aurait plus moyen d'écrire après les anciens. Jérôme n'a pas songé à abolir les versions anciennes, puisqu'il les a corrigées et mises en latin, à l'usage de ceux qui n'entendent que cette langue; mais il a voulu rétablir les passages que les juifs avaient supprimés ou altérés , et faire connaître aux latins la vérité hébraïque tout entière. Nul n'est forcé de lire sa version nouvelle. On peut boire délicieusement le vin vieux et mépriser le vin nouveau de Jérôme, c'est-à-dire son travail pour l'éclaircissement des anciens et l'intelligence des endroits qu'on ne comprenait pas. La malice des juifs parait préoccuper Augustin ; mais il ne faut pas croire que tous les juifs de la terre ressemblent à ceux de la petite ville d'Afrique dont on a parlé. En terminant sa lettre, Jérôme prie Augustin de ne plus forcer au combat un vieux soldat qui se repose; Augustin est jeune encore, il est placé sur une chaire pontificale; qu'il instruise les peuples, et qu'il enrichisse les greniers romains des nouvelles moissons de l'Afrique; il suffit au pauvre Jérôme de parler bas dans un coin de monastère, avec quelque pécheur comme lui, qui l'écoute ou le lit.

Telle est cette réponse, où nulle question n'est omise, réponse éloquente où l'esprit, l'imagination, la force de la pensée, se mêlent aux fleurs des livres divins, pour charmer et entraîner. Jérôme avait alors soixante et treize ans, et, sous ce front chauve, labouré par de profondes rides, dans cette poitrine amaigrie, desséchée, meurtrie par la pénitence, on sent tout le feu de la jeunesse. L'éloquence s'échappe ici de la bouche du vieux Jérôme, pareille à ces sources de Judée, qui, parfois sortent d'une terre aride et nue où la dévastation a passé.

Dans une petite lettre adressée à Augustin peu de temps après, Jérôme lui demande pardon de cette réponse à laquelle il a été si vivement sollicité; ce n'est pas lui qui a parlé, c'est sa cause qui s'est défendue contre celle d'Augustin. Il l'invite à laisser là ces querelles, et veut que leurs lettres ne soient plus que des lettres d'amitié. Jérôme a repoussé avec le style un ami qui , le premier, l'avait attaqué avec l'épée : il appartient à la bonté et à la justice d'Augustin de donner tort à l'agresseur, et non pas à celui qui se défend.

La réponse d'Augustin en 405 est d'une grande importance. Elle est empreinte d'un esprit fin, d'une raison ferme et d'un noble amour de la vérité et de la justice. Jérôme voulait qu'Augustin jouât avec lui dans le champ des Ecritures, de manière à ne pas se blesser l'un l'autre. L'évêque ne comprend guère ce jeu dans

des recherches aussi sérieuses que celles de la vérité. Si quelque chose semble manquer d'exactitude dans les écrits des autres, il faut bien le dire, sous peine de perdre son temps en conférences inutiles ; alors on s'expose à être accusé de vouloir se faire une réputation, en attaquant les grand hommes, et de tirer une épée trempée dans le miel. Augustin ne cache pas à Jérôme que les livres canoniques sont les seuls dont il reconnaisse l'infaillibilité, et qu'il n'accepte les autres livres qu'après examen : Jérôme ne peut pas prétendre qu'on lise ses ouvrages comme ceux des prophètes et des apôtres.

Augustin persiste à soutenir que Paul a repris sérieusement l'apôtre Pierre, et qu'il n'a pu mentir dans cette épître où nous trouvons ces paroles : « Je prends Dieu à témoin que je ne vous mens point en tout ce que je vous! écris. » Paul a dit que Pierre ne marchait pas selon la vérité de l'Evangile ; ce sont là des termes positifs. Pierre agissait de manière à obliger les Gentils à judaïser, et à faire croire que les cérémonies mosaïques étaient nécessaires au salut. Si Paul a fait circoncire Timothée, s'il a acquitté un voeu à Cenchrée, si, à Jérusalem, d'après le concile de Jacques, il se conforme, avec des nazaréens, aux usages de la loi, il ne veut pas faire entendre par là que les sacrements juifs opèrent le salut des chrétiens. Il veut seulement empêcher qu'on ne le soupçonne de regarder comme une idolâtrie païenne des choses que Dieu avait ordonnées pour les temps auxquels elles convenaient, et qui étaient les ombres dés choses à venir. On disait de lui, en effet, qu'il enseignait à se séparer de Moïse. Et c'eût été criminel que ceux qui croyaient au Christ se séparassent des prophètes du Christ, comme détestant et condamnant la doctrine de celui dont le Christ lui-même a dit : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi ; car c'est de moi qu'il a écrit. » Les Juifs qui accusaient Paul accu. salent surtout en lui le véhément prédicateur de la grâce de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y (111) avait pas de justification possible pour l'homme. Voilà pourquoi ils voulaient le faire passer pour un ennemi des divins préceptes de la loi.

Après la venue du Messie, les cérémonies de l'ancienne loi n'étaient ni bonnes ni mauvaises; Paul, qui avait fait circoncire Timothée, ne fit pas circoncire Tite. Par là, il montrait que les observances légales n'étaient ni sacrilèges ni nécessaires. Quoiqu'on ne dût pas les imposer aux Gentils, on ne devait pas les interdire aux Juifs comme quelque chose de détestable, mais les laisser mourir peu a peu, à mesure que la grâce du Christ aurait été prêchée. Il y a loin de la tolérance des cérémonies judaïques à l'opinion des cérinthiens, des ébionites et des minéens, qui ne croyaient pas le salut possible sans les observations de l'Ancien Testament. Augustin ne permettrait à aucun juif devenu chrétien d'observer sérieusement les cérémonies mosaïques. Paul et les autres chrétiens de la foi la plus pure devaient recommander véritablement les sacrements anciens, en les observant quelquefois, de peur que des observances d'un sens prophétique, gardées par la piété des pères, ne fussent détestées par leurs descendants comme des sacrilèges diaboliques. Depuis l'avènement de la foi, ces préceptes avaient perdu leur vie. Il fallait les conduire comme des corps morts à la sépulture, non point par dissimulation, mais par religion, et ne pas les abandonner tout d'un coup aux calomnies des ennemis comme aux morsures des chiens. Si maintenant, ajoute Augustin, quelque chrétien, fût-il même né juif, voulait célébrer ces cérémonies, ce ne serait plus leur faire une pieuse conduite ni les porter dans la tombe, mais ce serait déterrer des cendres endormies et violer avec impiété la sainteté des sépulcres.

Augustin avoue qu'il ne s'était pas suffisamment expliqué en disant que Paul, dans l'observance des cérémonies judaïques, avait voulu montrer seulement qu'elles n'avaient rien de pernicieux. Il avait plus complètement développé sa pensée dans son ouvrage contre le manichéen. Fauste. L'évêque d'Hippone se joint à Jérôme pour déclarer nuisible et mortelle aux chrétiens l'observation des cérémonies de l'ancienne loi.

La lettre d'Augustin, écrite avec un esprit de paix, offre un seul passage marqué d'une certaine intention; c'est le passage où il est question de l'humble soumission de Pierre et de la courageuse liberté de Paul. Pierre a laissé un grand et saint exemple en souffrant d'être repris par un apôtre moins ancien que lui, et Paul n'a pas craint de résister aux anciens pour la défense de la vérité évangélique, sauf la charité fraternelle qu'on ne doit jamais blesser : il est plus admirable cependant de recevoir volontiers une réprimande que d'oser la faire. C'est avec son humilité qu'il aurait fallu défendre Pierre contre les calomnies de Porphyre, et cela eût mieux valu que de répondre à ses blasphèmes en supposant la dissimulation dans les Ecritures. Lorsque Augustin a dit que Paul avait été Juif avec les Juifs, Gentil avec

les Gentils, il n'a pas pu croire à une pensée de dissimulation de la part du grand Apôtre; il a donné à entendre qu'il n'y avait pas plus de feinte dans ce que Paul faisait pour se conformer aux Juifs, que dans ce qu'il faisait pour se conformer aux Gentils. Pour les gagner tous, Paul sut se faire tout à tous par affection et miséricorde.

Les dernières pages de la lettre exhalent un parfum de charité. On a induit en erreur Jérôme, en lui faisant croire que la lettre répandue à Rome et en Italie, avant d'être arrivée à Bethléem, avait été détournée de son but par malignité. Augustin prend Dieu à témoin qu'il est resté étranger à tout cela. Les frères de Judée, s'ils sont des vases du Christ, ajouteront foi à sa protestation. Augustin demande de nouveau pardon à Jérôme s'il l'a offensé; il s'accuse d'avoir montré plus d'imprudence que de littérature, en rappelant le souvenir du prêtre Stésichore, devenu aveugle pour avoir mal parlé d'Hélène, et supplie qu'on le reprenne hardiment quand il le méritera. L'épiscopat est au-dessus de la prêtrise; « cependant Augustin est, en beaucoup de choses, au-dessous de Jérôme. »

Passant à une autre question soulevée dans cette correspondance, l'évêque d'Hippone reconnaît les grands avantages de la version de Jérôme faite sur l'hébreu. Il lui demande sa version des Septante et son traité sur la meilleure manière de traduire. S'il ne fait pas lire dans les églises la traduction de Jérôme, c'est pour éviter le grand scandale qui troublerait le peuple du Christ accoutumé à la version des Septante, dans le cas où l'on voudrait introduire quelque nouveauté dans l'explication du texte hébraïque.

Ainsi se termina la dispute entre les deux (112) plus grands hommes de cette époque; et ce qui prouve la sainteté de Jérôme, malgré son impétuosité naturelle, c'est que, reconnaissant la vérité du côté d'Augustin, il se rangea à son avis. Nous n'avons pas les lettres dans lesquelles le grand solitaire acceptait l'opinion de l'évêque d'Hippone, mais le docteur africain nous l'apprend dans une lettre (1) à Océanus, ce Romain ami de Jérôme, écrite en 416; il cite l'ouvrage de Jérôme contre Pélage, publié sous le nom de Critobule, où le grand homme de Bethléem juge peu d'évêques irrépréhensibles, puisque saint Paul trouva quelque chose à reprendre même dans saint Pierre. Augustin, pour ne pas se donner l'honneur de la victoire, dit que Jérôme s'est rangé du côté de saint Cyprien, qui, dans une lettre (2) à Quintus, exprime un sentiment conforme à celui du docteur d'Hippone. Dans la suite nous aurons occasion de retrouver toute la tendresse et l'admiration de Jérôme pour Augustin, sans nulle trace des dissentiments et des vives impressions du passé.

Notre analyse de la correspondance d'Augustin et de Jérôme a dû suffire pour montrer à la fois toutes les faces des questions agitées et la diversité des deux caractères. Nous avons peint ailleurs' la figure du grand solitaire dont nous avons cherché les traces en Judée, et que nous avons admiré dans ses violentes luttes avec lui-même , dans son génie et sa piété. Augustin, accoutumé à controverser dans toute la plénitude de la liberté, poussé par le seul amour du vrai, s'en va heurter tout à coup Jérôme, dont il paraissait n'avoir qu'une imparfaite idée; le malheur veut que toute l'Italie connaisse avant Jérôme lui-même une lettre de polémique, adressée à l'illustre solitaire ; puis les insinuations perfides font leur oeuvre, et le saint vieillard de Palestine ne résiste que faiblement à sa fougue. Peu à peu il apprend à connaître le coeur et les intentions

1 Lettre 160. — 2 Lettre 71.

3 Histoire de Jérusalem, tome II, chap. 25.

d'Augustin; les nuages d'un doute injurieux s'effacent, et cette forte et impétueuse nature que le christianisme avait si merveilleusement domptée, s'adoucit à l'égard du tendre et pacifique génie d'Hippone. Jérôme, dans la discussion du fameux passage de l'Epître aux Galates, montre plus d'érudition que son adversaire; Augustin eut le bonheur de rencontrer la vérité , et la gloire de la soutenir avec une

grande élévation de raison, une constante fermeté d'idées, et ce long regard qui avait pénétré dans les dernières profondeurs du génie chrétien. Paul , qu'il citait toujours avec tant de complaisance et dont la puissante pensée avait en quelque sorte créé la sienne, Paul est présenté comme un homme capable de dissimuler, et le mensonge va s'introduire dans nos livres saints l Augustin s'en émeut; il avait deviné le christianisme; jeune encore, il trouve la vérité , dans cette circonstance solennelle, mieux que les vétérans de la milice du Seigneur. Il entre admirablement dans l'esprit de Paul, et la vérité religieuse l'inspire, quand il dit qu'il fallait enterrer avec honneur la synagogue.

Il était tout simple en effet que l'ancien monde hébraïque disparût peu à peu, à mesure que se produisait le monde chrétien. La suppression du culte judaïque ne pouvait pas être soudaine. La nuit ne plie pas tout de suite ses voiles à l'approche du jour; quelque temps encore les ombres obscurcissent le ciel du côté du couchant. Si telle est l'image des grandes institutions humaines, destinées à faire place à d'autres plus parfaites, à plus forte raison cela est-il vrai des institutions marquées du sceau divin. Par égard pour leur céleste origine, on doit leur dire un adieu respectueux. Le mosaïsme méritait de belles funérailles, et c'est ce qui explique la conduite des apôtres. Mais Pierre fit plus qu'il ne convenait; il fut trop fidèle au passé en obligeant les Gentils à judaïser, et c'est pour cela que Paul eut le courage de le reprendre, et Paul se montra alors le parfait interprète de la pensée chrétienne.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME. Cruautés des donatistes et bienveillante intervention de saint Augustin. — Les quatre livres contre Cresconius. — Emeute païenne contre les chrétiens de Calame. — Description de Calame. .(405-408.)

413

A mesure que la double puissance du génie et de la modération d'Augustin relevait l'Eglise d'Afrique, les donatistes donnaient libre carrière à leurs passions jalouses ou haineuses. Les circoncellions et leurs atroces imitateurs ne laissaient plus de paix aux catholiques. Les coups de bâton et les coups d'épée ne suffisaient pas à leur vengeance; ils avaient imaginé de brûler les yeux des fidèles avec de la chaux détrempée dans du vinaigre (1). Ils avaient inventé des armes nouvelles pour accomplir des maux plus grands. L'évêque de Thubursy, tombé entre les mains de donatistes armés, n'échappa qu'avec peine à la mort. Maximien, évêque catholique de Bagaï en Numidie (l'ancienne Bagasis), coupable de s'être mis en possession d'une basilique vendue judiciairement aux fidèles, faillit périr sous les coups des donatistes. L'autel qui lui servit de refuge fut renversé et l'écrasa de ses débris. Les bourreaux traînèrent dans la poussière le corps sanglant du pontife ; le hasard voulut que la poussière -amoncelée sur les blessures de l'évêque arrêtât lesang : c'est ainsi que Maximien conserva la vie. Les catholiques du lieu étant venus chercher leur évêque au bruit du chant des psaumes, les donatistes recommencèrent leur oeuvre avec une rage nouvelle. Au milieu de la nuit, ils précipitèrent le pontife du haut d'une tour; g tomba sur un amas de fumier et ne périt point. Un pauvre homme et sa femme ramassèrent le martyr à la lueur d'une lampe, avec le projet de le céder aux catholiques mort ou vif; ils espéraient en tirer profit. Maximien survécut à ses blessures; quand il eut recouvré ses forces, il s'en alla demander justice à l’empereur Honorius, à Rome, où s'était répandue,

1 Possidius et Lettre 880 de saint Augustin. Contra Cresconium dont, lib. III, n. 46.

ainsi qu'à Constantinople, la nouvelle de sa mort : les fidèles des bords du Tibre crurent voir un martyr ressuscité.

Un prêtre du diocèse d'Hippone, appelé Restitutus, qui, de son propre mouvement, était revenu du parti des donatistes à la communion catholique, avait été en butte à d'horribles violentes. Les donatistes l'arrachèrent de sa demeure, le battirent, le traînèrent dans un bourbier, et puis, voulant en faire un objet de risée, ils l'habillèrent de natte et le promenèrent aux yeux de la multitude. Le prêtre ne sortit des mains ennemies qu'après douze jours de persécution.

Possidius, évêque de Calame, s'en était allé à une petite cité, appelée Figuli, pour visiter des catholiques et chercher à ramener à l'unité les chrétiens errants. On lui dressa une embuscade sur le chemin; comme il l'évita, il retrouva ses ennemis dans le village de Lives. On mit le feu à la maison où était logé Possidius l'incendie fut trois fois éteint et trois fois rallumé; à la fin, les habitants du village triomphèrent des flammes et des malfaiteurs, et l'évêque se sauva.

Augustin, le chef et l'âme de la lutte contre les donatistes, n'opposait à cette guerre odieuse qu'un esprit de paix et le désir de rétablir l'unité dans un concile. Il inspirait sa miséricorde à ses frères dans le sacerdoce ou l'épiscopat. Crispinus, évêque donatiste de Calame, avait été convaincu d'hérésie devant le proconsul; il devait payer l'amende de dix livres d'or, à laquelle les lois de Théodose condamnaient les hérétiques. Possidius, malgré le danger qu'il avait couru , intervint auprès du procureur ou juge (1) pour que l'amende de Crispinus fût légère; on eut égard à sa demande. Mais Crispinus

1 Cognitor.

eut la malheureuse idée d'en appeler à l'empereur, pour ne pas laisser s'établir un précédent qui soumettait les donatistes à la condition des hérétiques. Le résultat de cet appel fut une condamnation plus solennelle à l'amende de dix livres d'or prononcée contre Crispinus et ses pareils.

L'intervention des évêques catholiques surtout la haute influence d'Augustin parvinrent à décharger les donatistes du poids de cette amende. Des députés du concile de Carthage, tenu le 26 juin 404, avaient demandé à l'empereur que la peine tombât seulement sur ceux dans le territoire desquels il se commettrait des violences contre les catholiques. Le complément dé la peine était la privation du droit de tester et d'hériter. Cette résolution avait été inspirée par l'évêque d'Hippone , qui, contrairement à l'opinion d'autres évêques africains, ne voulait recourir à l'autorité impériale qu'afin de mettre les populations catholiques à l'abri des violences des donatistes. La plupart des autres pontifes étaient d'avis d'employer le pouvoir temporel pour forcer les donatistes à rentrer dans la communion catholique. En sollicitant dans ces termes la mise en vigueur du décret de Théodose, on ne contraignait point à la foi par voie de politique, mais on invoquait le secours des lois dans le dessein de protéger la vie, les intérêts, la liberté d'une portion considérable de sujets africains. Sous prétexte de tolérance, eût-il fallu donner aux méchants le droit d'opprimer les faibles? Nous tenons à constater la part d'influence d'Augustin dans le concile de 404, parce qu'elle fut glorieuse; le pontife d'Hippone fit triompher ses pensées de modération dans la grande assemblée épiscopale; il bannit de l'ordre spirituel l'intervention de la force politique, et ne songea à s'appuyer sur les lois que pour défendre des milliers de catholiques en butte à d'horribles fureurs.

Les plaintes de tant d'évêques frappés parles donatistes, et surtout la sanglante histoire de Maximien, évêque de Bagaï, avaient irrité l'empereur Honorius ; les deux députés des conciles de Carthage, Théase et Evode, que Pétilien appelle les coureurs et les émissaires des traditeurs, eurent peu de succès avec la bienveillance de leur message; la mansuétude d'Augustin, qui avait prévalu dans le concile de Carthage, fut mal accueillie au milieu des vifs mécontentements de la cour impériale.

Des lois publiées en 405, et datées de Ravenne, condamnaient énergiquement les donatistes et les classaient parmi les hérétiques. Dans les préliminaires des lois d'Honorius, on trouve, au sujet du baptême, ces paroles citées plus tard par Augustin : « Si le baptême doit être réputé défectueux et nul parce que ceux qui l'ont administré sont regardés comme des pécheurs, il faudra donc réitérer ce sacrement toutes les fois qu'il aura été conféré par un ministre indigne. Ainsi notre foi ne dépendra plus de la disposition de notre volonté, ni du bienfait de la grâce de Dieu, mais du mérite des évêques et des ecclésiastiques. » — « Que ces évêques fassent mille conciles, disait Augustin aux donatistes, et s'ils répondent seulement à ces lignes, nous nous soumettons à tout ce que vous voudrez. »

Les clercs et les circoncellions du diocèse des Cases-Noires, dans la Numidie, se livraient à de coupables violences. Le clergé catholique d'Hippone en souffrait; il s'en plaignit à Janvier, évêque donatiste de cette ville, dans une lettre datée de 406 et rédigée par Augustin (1). Quoique Janvier, à cause de son grand âge, ne dût pas ignorer ce qui s'était passé , cette lettre lui rappelait les principaux détails du procès fait à Cécilien, et les échecs successifs de ses accusateurs. Les donatistes vaincus répétaient que leurs affaires ne regardaient pas l'empereur; mais ne furent-ils pas les premiers à traduire Cécilien devant Constantin, et

à solliciter les jugements des princes temporels? La lettre leur dit qu'ils se plaignent à tort des ordonnances impériales portées contre eux, et qu'ils sont victimes de leurs propres calculs. Ceux qui firent jeter Daniel aux lions furent jetés eux-mêmes dans la fosse terrible, après que le jeune prophète fut délivré: auraient-ils eu le droit de crier contre Daniel? Il en est de même des donatistes, qui s'en prennent à l'Eglise catholique, après que l'autorité impériale a prononcé contre eux. D'ailleurs, la nécessité de ne pas se laisser tout à fait écraser par les clercs donatistes et les circoncellions a seule déterminé les catholiques à s'armer des ordonnances des empereurs. A la fin de sa lettre, le clergé d'Hippone propose une conférence pour résoudre la question religieuse, ou supplie que le pays d'Hippone soit délivré d'intolérables brigandages.

Nous trouvons les mêmes plaintes et quelques-unes des mêmes idées dans une lettre

1 Lettre 88.

d'Augustin de la même année, adressée à Festus , officier de l'empire , possesseur de grands domaines aux environs d'Hippone. L'évêque insiste sur l'absurdité de se séparer du monde chrétien pour un fait qui ne peut être apprécié qu'en Afrique. Le parti de Donat anathématise toute la terre, parce qu'elle ne se prononce pas sur des crimes qu'elle ne connaît pas. Il faudra rebaptiser toutes les nations, parce que des évêques africains sont accusés d'avoir livré les Ecritures divines aux païens ! Augustin parle de conversions sincères et durables obtenues par la crainte des lois; on ne se contente pas, dit-il, de battre le rempart de la mauvaise habitude par la terreur des puissances séculières ; on travaille en même temps à édifier la foi. L'évêque exprime à Festus le désir de le voir mettre plus activement son crédit à ramener doucement les gens du pays d'Hippone, placés sous sa dépendance. L'année auparavant, l'évêque avait recommandé son cher troupeau d'Hippone à la vigilance de Cécilien, gouverneur de Numidie.

Nous avons parlé d'une lettre de Pétilien, évêque donatiste de Constantine, et de trois livres de réponse d'Augustin. Un grammairien donatiste, appelé Cresconius, après avoir lu le premier livre d'Augustin, entreprit la défense de Pétilien, et adressa son ouvrage en forme de lettre à l'évêque d'Hippone. Cresconius accusait l'éloquence d'Augustin d'égarer les intelligences faibles ; il faisait un crime au grand docteur de sa puissante dialectique, qu'il regardait comme dangereuse pour la vérité. L'évêque d'Hippone lui répondit par quatre livres, en 406. Il commença par venger l'éloquence attaquée par le grammairien donatiste, qui avait appelé à son secours des passages de l'Ecriture dont il altérait le texte. Le livre des Proverbes dit: « Vous n'éviterez point le péché en parlant beaucoup. » Ex multiloquio non effugies peccatum (1). Cresconius avait substitué au mot multiloquio ces mots: multa eloquentia. Or, le bavardage et l'éloquence ne sont pas une même chose. L'un est un défaut, l'autre est une belle faculté. Si l'éloquence a été quelquefois employée à la défense des erreurs, ce n'est pas une raison pour l'accuser. Faudra-t-il proscrire les armes, parce qu'il s'est rencontré des hommes qui les ont tournées contre leur patrie? Mais, dit Augustin à Cresconius, je crois que vous avez songé à accuser l'éloquence,

1 X, 19.

parce que vous avez vu que je passais pour éloquent; vous avez espéré éloigner ainsi de moi ceux qui me lisent ou ceux qui m'écoutent, en leur inspirant de la défiance. — Cresconius a confondu ainsi l'éloquence avec cet art du sophiste que Platon aurait voulu proscrire de la cité et de la société du genre humain , et que l'Ecriture avait déjà flétri: « Celui qui parle d'une façon sophistique, dit l'Ecclésiaste (1), est odieux. » Augustin dit à Cresconius que ce n'est pas sincèrement, mais par esprit de contradiction, qu'il a eu l'idée d'attaquer l'éloquence, lui qui a vanté l'éloquence de Donat, de Parménien et d'autres chefs de ce parti ; combien elle eût été utile si elle avait coulé en aussi grand fleuve pour la paix du Christ, pour l'unité, la vérité, la charité ! Cresconius lui-même ne s'est-il pas efforcé d'être éloquent contre l'éloquence?

Le grammairien donatiste s'était étonné de l'orgueilleuse prétention d'Augustin de vouloir terminer à lui seul une question qui avait déjà occupé tant d'évêques des deux partis sans résultat définitif. Augustin répond qu'il n'est pas seul dans la lutte, qu'il,n'est pas, seul à vouloir que cela finisse, bien plus, à vouloir faire reconnaître que cela est fini. Cresconius jugeait infructueux les efforts de l'évêque d'Hippone. S'il avait pu voir jusqu'à quel point l'erreur s'était étendue sur l'Afrique, et combien peu il restait de donatistes en dehors de la paix catholique, il n'aurait pas déclaré inutiles les travaux des défenseurs de l'unité chrétienne.

Le donatisme, à bout de raisons, proclamait lui-même sa propre défaite, en voulant bannir toute dispute et mettre la dialectique en suspicion. Augustin répondait que le Christ, notre divin modèle, avait lui-même disputé avec les Juifs , les pharisiens , les sadducéens; que les prophètes de l'ancienne loi avaient agi ainsi pour ramener, et que saint Paul avait disputé avec les Juifs et les Gentils. La dialectique, qui n'est que la science de la dispute, était en honneur parmi les anciens philosophes. Les docteurs donatistes engageaient à fuir Augustin comme dialecticien ; il aurait mieux valu essayer de le réfuter. « J'examine votre discours, celui-là même que vous m'avez adressé, dit l'évêque d'Hippone à Cresconius ; j'y trouve une parole abondante et ornée , c'est là de l'éloquence; j'y vois de l'adresse et de la subtilité dans la discussion, c'est là de la dialectique ;

1 XXXVII, 23.

et cependant vous blâmez l'éloquence a et la dialectique. Si ces choses sont dangereuses; pourquoi en usez-vous? Si elles ne le sont pas, à quoi bon vos reproches? » Le dialecticien digne de ce nom est celui qui sépare le vrai du faux, et non pas celui qui cherche à tromper avec des piéges subtils et des questions captieuses: il a besoin de l'appui divin pour atteindre à la vérité. Il amène les hommes, par voie de déduction et de conséquence, à ce qu'ils ignoraient ou à ce qu'ils refusaient de croire. Les dialecticiens n'ont rien de commun avec ces disputeurs à qui le Christ disait: « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? » La doctrine chrétienne ne redoute pas la dialectique; le grand Apôtre n'eut pas peur des stoïciens , qui possédaient cet art à un rare degré. Le reste du premier livre contre Cresconius est une démonstration de l'unité du baptême et de l'indépendance de son efficacité.

Le deuxième livre est une suite de l'examen de la lettre ou de l'ouvrage de Cresconius. Le grammairien, voulant avoir raison au moins une fois, s'était mis à soutenir que les partisans de Donat auraient dû s'appeler donatiens plutôt que donatistes, comme les partisans d'Arius se nomment ariens et ceux de Novat novatiens. Augustin répond que Cresconius peut avoir raison, mais qu'il a trouvé le mot donatiste reçu en Afrique lorsqu'il a commencé ses travaux, et qu'il n'a pas eu l'idée de le changer. Il ajoute plaisamment que celui à qui on accorde tant d'éloquence ne sait pas encore décliner, et que désormais on ne doit plus craindre un homme qui a encore besoin de recevoir des leçons de grammaire. Cresconius ne

voulait pas que les donatistes fussent appelés hérétiques, mais seulement schismatiques. Il n'y a pas hérésie, disait-il, lorsque la religion et les sacrements sont les mêmes, lorsqu'il n'y a aucune différence dans la pratique chrétienne. — Mais si nous avons les mêmes sacrements, s'écrie Augustin, pourquoi donc rebaptisez-vous? Vous vous séparez de nous sur la question du baptême, et par là vous êtes hérétiques. — Pétilien avait dit : « Il faut faire attention à la conscience de celui qui donne, puisqu'elle doit purifier la conscience de celui qui reçoit. » L'évêque donatiste de Constantine appliquait cette parole à l'administration du baptême. Cresconius l'avait défendue, mais Augustin ruine cette défense et montre que c'est la vertu du Christ qui purifie et non pas la bonne conscience de celui qui baptise. Cresconius invoquait à l'appui du donatisme le grand nom de Cyprien ; Augustin répond à ce sujet dans le sens que nous avons indiqué ailleurs. C'est par là qu'il termine son deuxième livre et qu'il commence son troisième. Ce troisième livre rappelle des faits importants dans la question du donatisme, soit pour la controverse, soit pour les brutalités souvent sanglantes que les catholiques d'Afrique eurent à subir.

Nous avons parlé des maximianistes, qui formaient une des sectes du parti donatiste. Maximien avait été élevé au siège épiscopal de Carthage contre le donatiste Primien, qui occupait ce siège. Le concile de Bagaï , composé de trois cents évêques de ce parti, condamna en 394 Maximien comme ennemi de l'Eglise, comme ministre de Dathan, Coré et Abiron, et condamna aussi les douze évêques qui avaient concouru à son ordination. Le quatrième et dernier livre d'Augustin contre Cresconius est une réfutation du grammairien donatiste, par le seul examen de la condamnation de Maximien et de ses adhérents. Cresconius proscrivait la dispute, mais il y avait eu dispute pour retrancher Maximien du sein de la communion donatiste. Les donatistes ne reconnaissent que le baptême conféré dans leurs rangs, et nient l'efficacité du sacrement administré par des mains qui ne sont pas saintes; mais les maximianistes baptisés dans un schisme sacrilège (schismata sacrilega, ce sont les termes de la sentence du concile) et qui sont revenus à la communion donatiste, n'ont pas été soumis à un nouveau baptême ! Pourquoi cette contradiction ? Augustin se sert ainsi de la cause de Maximien pour achever de mettre en déroute son adversaire. Dans l'ouvrage dirigé contre Cresconius, nous avons retrouvé beaucoup de choses que nous avions déjà vues dans les trois livres contre les lettres de Pétilien : cette répétition était inévitable, puisqu'il s'agissait de réfuter le défenseur de l'évêque donatiste de Constantine. En lisant les quatre livres contre le grammairien , nous admirions une intarissable abondance de preuves, d'interprétations et de pensées dans un sujet que l'évêque d'Hippone a traité si souvent et qu'il semble épuiser toutes les fois qu'il le traite (1).

La mort de saint Jean Chrysostome, le 14

1 La Revue de saint Augustin (livre II, chap. 27, 28, et 29) fait mention de trois écrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et dont l'examen eût trouvé ici sa place : ces trois écrits sont : 1° Probationum et testimoniorum contra donatistas liber unus; 2° Contra nescio quem donatistam liber; 3° Admonitio donatistarum de maximianistis.

septembre 401, à Comane, dans le Pont, où les exils l'avaient rejeté, affligea sans doute le coeur d'Augustin; il avait dû s'émouvoir des malheurs de cette grande victime des odieuses intrigues de la cour de Byzance, de cette belle intelligence qui représente tout ce que pouvait le génie grec devenu chrétien, admirable orateur, le plus grand de ces premiers siècles de l'église, et dont le temps ne fait que rajeunir la gloire. On sait que Rome se sépara de Théophile d'Alexandrie, coupable des malheurs du saint archevêque de Constantinople. L'Eglise d'Afrique ne cessa pas la communion avec le patriarche d'Alexandrie par des considérations qui tenaient aux intérêts religieux des peuples.

En vertu des lois d'Honorius, du 24 novembre 407, le paganisme agonisant perdit le droit de célébrer ses solennités. Les païens d'une cité d'Afrique, Calame, ne tinrent aucun compte du décret impérial; ils célébrèrent le ter juin de l'année 408 leur fête solennelle, peut-être la fête de Flore. Mais le plus répréhensible, ce furent les outrages et les violences dont ils accablèrent les chrétiens de la ville. Les troupes de danseurs de la fête passèrent devant la porte de l'église pour insulter à la majesté de Jésus-Christ : ce qui ne s'était pas fait même au temps de Julien l'Apostat. Les clercs ayant essayé d'empêcher cette insulte impie, on fondit à coups de pierres sur eux et sur tous ceux qu'on trouva dans l'église. Au bout de huit jours, l'évêque de Calame notifia à l'assemblée de la ville les lois impériales, quoiqu'elles ne fussent ignorées de personne; mais l'exécution des lois réveilla la fureur populaire; on attaqua l'église à coups de pierres. Deux jours après, les magistrats de la cité refusèrent l'audience aux clercs qui demandaient mention de leurs protestations et de leurs plaintes dans les actes publics. Le même jour, une grosse grêle tomba sur la ville; les païens, voulant se venger de cet orage contre les chrétiens, les poursuivirent à coups de pierres pour la troisième fois. Non contents de les lapider, ils mirent le feu à leur église et aux maisons des prêtres; un de ces prêtres fut tué. L'évêque se sauva avec peine dans un trou d'où il entendait les cris de ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. Cela dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit bien avancée, sans que l'autorité s'occupât d'arrêter le désordre. Seulement un étranger se présenta pour délivrer quelques prêtres des mains des païens et arracher aux furieux beaucoup d'objets pillés.

Il y avait à Calame bien des douleurs à consoler, et aussi la fermentation à apaiser parmi la population chrétienne. Augustin s'y rendit, et sa présence fut pour la ville tout entière comme une bénédiction. Les victimes oubliaient leurs maux, les projets de vengeance s'évanouissaient : tout semblait devenir meilleur en présence de tant de génie et de vertu. Les païens de Calame connaissaient la haute autorité et la modération du grand évêque d'Hippone; leurs chefs demandèrent à être admis auprès de lui pour détourner l'expiation terrible qui les menaçait; Augustin ne refusa pas de les recevoir, s'entretint doucement avec eux, et, ne bornant pas son attention aux intérêts du moment, il leur fit entrevoir le chemin de Dieu dans ce langage à la fois suave et ferme qui remuait le coeur des peuples.

Nous songions à cette émeute païenne, à l'illustre Augustin traversant Calame en messager de paix, à son ami Possidius, qui avait là son siège, et dont le nom demeure impérissable en s'attachant à une pieuse biographie du grand évêque; nous songions aux fréquents voyages du docteur d'Hippone au milieu de ce peuple dont le coeur avait tant de peine à s'arracher au polythéisme , lorsque nous cherchions sur les hauteurs de Ghelma, à dix-huit lieues au sud d'Hippone, les vestiges de Calame, une des villes les plus importantes de la Numidie. Bâtie aux derniers penchants d'une montagne appelée Maouna, et dont le sommet est nommé Selle de la jument par les Arabes, Calame voyait la Seybouse couler à ses pieds du nord-ouest au sud-est. L'enceinte de la cité, formant un carré long assez régulier, présente une étendue d'environ 2,500 mètres. Le camp actuel des Français s'élève sur l'emplacement de l'ancien castellum. Il est défendu par une muraille dont une portion appartient à divers âges anciens, et dont le reste a été construit à la hâte avec des pierres antiques à l'époque de notre occupation de Ghelma. A l'extrémité du camp, une belle ruine encore debout m'a semblé représenter la basilique de Calame ; une nef du couchant à l'orient et deux chapelles latérales forment la croix latine. L'ancien théâtre de Calame, situé au nord-est de la ville, frappe l'attention du voyageur; les (118) gradins, les loges, les passages par où entraient et sortaient les acteurs, sont d'une remarquable conservation. Nous voudrions ne pas dire que les Français ont enlevé les assises en marbre des gradins pour restaurer les murs de leur camp. Le théâtre pouvait contenir environ 4,200 spectateurs. Il est tourné vers le point où le paysage se déploie avec le plus de grâce, d'animation et d'éclat : de ce côté, les charmants contours de la Seybouse tracent un demi-cercle à travers une magnifique plaine; au pied de riantes collines qui perdent graduellement leurs riches teintes à mesure qu'elles s'élèvent, et dont la magnificence finit par se fondre dans le gris des montagnes à l'horizon. Les Grecs donnaient à leurs théâtres les plus beaux points de vue, et les Romains, qui avaient hérité de ce goût, le portèrent dans toutes leurs conquêtes.

La partie des anciens murs de Calame, dont la trace seule existe, se présente sur deux mètres de largeur; une forte maçonnerie unit les pierres. On remarque, de distance en distance, des vestiges de tours. La

partie des murailles qui environne le camp français offre aussi des abris réservés aux défenseurs de la place ; mais, construits à des époques postérieures, ils sont carrés au lieu d'être ronds. Trois époques, sans parler des travaux français, se montrent dans les murailles de Calame : la première époque romaine, dont les pierres cimentées, renversées par les révolutions et le temps, sont descendues aujourd'hui au niveau du sol, la deuxième époque romaine, où le ciment romain apparaît moins, et qui nous présente de grandes pierres de taille, rangées solidement et avec art; enfin la troisième époque, que nous croyons se rapporter à la domination des Vandales, et dont le caractère est grossier : les pierres de taille sont imparfaitement unies les unes aux autres et sans aucune trace de ciment; des inscriptions, souvent renversées, placées çà et là dans les murailles, attestent l'ignorance de ceux qui, les derniers, ont remué ces pierres.

Deux arcades faisant suite l'une à l'autre attirent les regards et produisent un certain effet sur le point où l'enceinte de Calame se creuse et forme comme un grand ravin : à la vue de cet espace dépouillé, on sent qu'une ville a passé par là; c'est comme le lit funèbre d'une cité.

Nous n'avons pas le temps de nous arrêter aux débris de colonnes, aux autels votifs, aux chapiteaux, aux instructions tumulaires païennes qui abondent à Calame (1) ; nous aimons mieux mentionner le chandelier et la croix (2) en bronze massif trouvés non loin de la cité romaine, et quelques inscriptions chrétiennes, dont l'une (3), sur une pierre de la muraille de Ghelma, brisée dans toute sa hauteur, redit les noms de Vincent et de Clément, martyrs. Ces souvenirs catholiques donnent en quelque sorte une patrie à nos frères de France que la conquête retient dans de lointains pays souvent déserts ils nous charment et nous ravissent, pendant que nous remplissons la grande tâche à laquelle nous nous sommes dévoués (4).

Peu de temps après son retour à Hippone, Augustin reçut d'un vieillard païen de Calame, appelé Nectarius, une lettre qui sollicitait sa pitié en faveur des coupables. Le vieux Nectarius commence par dire qu'on aime sa patrie plus encore que sa famille elle-même, et, rappelant un mot tiré de la République de Cicéron, ajoute que l'homme de bien ne pense jamais avoir assez fait pour son pays. La vieillesse ne fait qu'accroître cet amour de la patrie; ce n'est pas avec un homme tel qu'Augustin qu'il faut s'étendre sur de semblables vérités. Nectarius aime Calame parce qu'il y est né, parce qu'il a eu le bonheur de faire quelque bien à la cité de son berceau. Il tremble sur les périls où l'ont jeté les égarements de son peuple. Mais voici qui est curieux dans la bouche d'un païen. Nectarius regarde comme un devoir pour un évêque de secourir les hommes, de les protéger et de demander à Dieu le pardon de leurs fautes. Il avoue que le tort du peuple de Calante est sans excuse, mais il conjure Augustin d'épargner aux coupables les dernières rigueurs et de ne pas laisser frapper les innocents. Augustin, dans une réponse (5) d'où nous avons tiré le récit des désordres de Calame, lui fit entendre que ce sont les bonnes mœurs et l'exécution des lois qui rendent les pays prospères; que Calame devait être punie, et que les beaux jours de sa patrie seraient ceux où les abominations païennes feraient

1 Nous avons vu à Ghelma plusieurs médailles en cuivre, presque toutes à l'effigie de Constantin, trouvées sur l'emplacement de Calame. Nous avons vu aussi quelques médailles numides en plomb, représentant un cheval nu. On a trouvé à Ghelma une fort belle médaille en or, appartenant aux âges chrétiens.

2 La croix en bronze a été trouvée dans des fouilles près de la briqueterie, le 5 janvier 1843. Nous possédons un dessin de cette croix.

3 Cette inscription, qui est de six lignes, a plusieurs lettres entièrement effacées ou mutilées. Elle est fort difficile à saisir dans son ensemble.

4 Voyez dans notre Voyage en Algérie, Rudes africaines, le chapitre 14 sur Ghelma ou Calame.

5 Lettre 91.

place à la religion de Jésus-Christ. Quelles moeurs peut-on espérer avec un Jupiter adultère, avec une déesse Flore qui exige l'immolation de la pudeur? Augustin rappelle l'exemple du jeune homme d'une comédie de Térence, qui, brûlant d'une flamme illégitime, donna cours à sa passion après avoir vu dans un tableau l'adultère de Jupiter. Augustin convie le vieillard païen à tourner ses pas vers la céleste république des saints; il faut renaître par la foi et conquérir cette patrie où les fidèles, après l'hiver des travaux de cette vie, fleuriront dans le printemps de l'éternité. La nécessité de pourvoir aux sûretés de l'avenir oblige de punir les païens de Calame, mais pourtant on se souviendra de la modération chrétienne. L'évêque d'Hippone donne lui-même dans cette lettre un grand exemple de douceur; Nectarius désirait une sorte d'enquête pour reconnaître les vrais coupables dans ces journées où aucun des païens n'avait fait son devoir. Augustin ne voudrait pas approfondir une affaire dont toute la vérité ne pourrait être arrachée que par des tourments.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME. Lettre à Vincent le rogatiste. — Des peines temporelles portées contre les hérétiques.

Vincent, surnommé le Rogatiste, parce qu'il appartenait à la secte de Rogat, dont il fut le successeur sur le siège de Cartenne, aujourd'hui Ténès, avait connu Augustin dans sa jeunesse à Carthage; il l'avait trouvé ami du repos, comme nous avons eu occasion de le dire. Il écrivit à l'évêque d'Hippone pour reproduire les griefs des donatistes contre les catholiques, griefs tant de fois réduits au néant. La réponse d'Augustin à Vincent (408) (1) est une des lettres les plus éloquentes du grand évêque; son étendue lui donne l'importance d'un livre. Ce qui doit nous occuper dans cette lettre, c'est la question de la répression des hérétiques par les puissances séculières. Augustin, si modéré, si profondément pénétré du vrai génie chrétien, n'imaginait pas qu'on pût forcer personne à revenir à l'unité du Christ; sa première opinion, son opinion naturelle l'avait porté à ne vouloir d'autres armes que la parole et la raison: il craignait de n'obtenir par la violence que des hérétiques déguisés en catholiques. Longtemps il résista aux évêques qui soutenaient des idées contraires. A la fin l'expérience lui prouva ce que nul. raisonnement n'avait pu lui prouver, et l'évêque d'Hippone se rendit à des sentiments différents, tout en n'oubliant jamais les devoirs de la charité chrétienne. Augustin fut témoin du retour sincère d'un très

1 Lettre 93.

grand nombre de donatistes, retour accompli par les menaces des lois. Entrons avec Augustin au fond des choses, et mettons de côté pour un moment nos idées de tolérance philosophique au dix-neuvième siècle : jugeons au point de vue d'une société chrétienne, et non pas au point de vue d'une société pour qui la religion n'est plus qu'une idée spéculative. Plaçons-nous en Afrique dans les premières années du cinquième siècle.

Les populations donatistes vivaient nonchalamment sous l'empire de la coutume; la force de la coutume est une chaîne qu'ils n'auraient jamais rompue, si la terreur des puissances séculières ne les avait frappées. Cet effroi appliquait leur esprit à la recherche sérieuse de la vérité; il les pressait de s'enquérir de la valeur des doctrines pour lesquelles leur repos et leurs biens étaient menacés. Les donatistes avaient à se préoccuper de savoir si c'était pour la justice ou par entêtement qu'ils se voyaient près de souffrir. Dans la question agitée, il ne fallait pas un long examen ni un merveilleux effort d'esprit pour s'assurer de la vérité; il fallait savoir si réellement, d'après les divines promesses, l'Eglise devait être répandue par toute la terre, et si les nations chrétiennes de l'Occident et de l'Orient étaient coupables de ne pas savoir ce qu'on avait fait dans un coin de l'Afrique. Toute la question se réduisait à ces (120) mots. La terreur des lois toute seule eût été impie; l'instruction l'accompagnait : en même temps qu'on donnait l'éveil aux populations, on leur offrait les moyens de dissiper les ténèbres de leur erreur. C'est ainsi qu'on les amenait à bénir Dieu de ce qu'ayant fait plier les rois de la terre sous le joug de Jésus-Christ, il se servait d'eux pour guérir les malades et aiguillonner les faibles et les paresseux. On amenait les donatistes à comprendre que l'unité de Dieu demande qu'on l'adore dans l'unité. L'Église ne cessait pas d'aimer ; elle imitait Dieu lui-même, dont l'amour est grand pour les hommes, et qui mêle pourtant aux douceurs de ses enseignements la terreur de ses menaces.

Jésus-Christ a dit que nul ne vient à lui si son père ne l'entraîne. Le cœur humain est ainsi fait, qu'il a besoin d'une sorte de violence pour aller au bien.

Vincent faisait observer à Augustin que ni le Sauveur ni les apôtres n'avaient jamais eu recours aux rois. L'évêque répond qu'à cette époque les rois de la terre n'étaient pas instruits de la vérité, et que les paroles de l'Ecriture n'avaient point atteint leur accomplissement.

« Devais-je arrêter les conquêtes du Seigneur et me mettre en opposition avec mes collègues? Fallait-il empêcher que les brebis du Christ, errantes sur vos montagnes et vos collines, c'est-à-dire sur les hauteurs de votre orgueil, fussent réunies dans le bercail de la paix, où il n'y a qu'un seul troupeau et un seul pasteur? Fallait-il que j'empêchasse que vous ne perdissiez vos biens et que vous continuassiez à proscrire tranquillement le Christ; fallait-il qu'on vous laissât faire, d'après le droit romain, des testaments, et que vous déchirassiez par vos calomnieuses accusations le testament fait à nos pères de droit divin, ce testament où il est écrit: Toutes les nations seront bénies en votre race ? Pourquoi seriez-vous restés libres d'acheter et de ri vendre, pendant que vous auriez osé diviser ce que le Christ a acheté en se laissant vendre lui-même ? Pourquoi les donations faites par chacun de vous demeureraient-elles valables, tandis que la donation faite par le Dieu des dieux à ses fils, de l'aurore au couchant, ne serait pas valable à vos yeux? Pourquoi n'auriez-vous pas été exilés de la terre où votre corps a pris naissance, pendant que vous exilez le Christ du royaume conquis au prix de son sang, d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde (1) ? Que les rois de la terre servent le Christ, même en donnant des lois pour le Christ. Vos ancêtres ont demandé aux rois de la terre que Cécilien et ses compagnons fussent punis pour des crimes faux; que les lions se tournent contre les calomniateurs, « pour briser leurs os, sans que Daniel intercède pour eux, Daniel, dont l'innocence a été prouvée, et qui a été délivré de la fosse où ceux-ci périssent : car celui qui creuse la fosse à son prochain y tombe lui-même en toute justice. »

Quand le glaive des puissances temporelles attaque la vérité, il est pour les forts une épreuve glorieuse, et pour les faibles une dangereuse tentation ; mais, ajoute Augustin, quand il est tiré contre l'erreur, il est pour les gens sages engagés dans l'erreur un avertissement salutaire.

Le reste de la lettre est une éloquente défense de l'Église catholique contre les donatistes et leurs sectes diverses. En rappelant les paroles si expresses des livres divins : « L'entendez-vous? s'écrie l'évêque d'Hippone, c'est le Seigneur qui parle; ce n'est ni Donat, ni Vincent, ni Hilaire, ni Ambroise, ni Augustin... et vous, vous restez assis à Cartenne, et vous répétez avec une douzaine de rogatistes : Qu'il n'en soit rien, qu'il n'en soit rien. » Ailleurs le grand docteur met en regard l'autorité de Jésus-Christ répandue aux quatre coins de l'univers, et l'autorité d'un certain Vincent caché dans un coin de la Mauritanie césarienne! Il s'étonne de tout ce que peut l'orgueil d'une petite peau cadavéreuse (2), et jusqu'où peut se précipiter la présomption de la chair et du sang. Obligé de revenir sur l'illustre Cyprien, invoqué par les donatistes, Augustin « finit par dire que s'il y a quelque chose à retrancher dans cette branche si féconde, le fer du père de famille y a passé, et le feu du martyre l'a consumé. »

La répression des hérétiques par la force matérielle est une mesure dont l'exécution serait aujourd'hui peu conforme aux voeux et aux pensées du monde chrétien. L'office de l'historien est d'expliquer les choses du temps passé. On a vu l'évêque d'Hippone protester contre les violences à l'égard des hérétiques; il a fallu

1 Ps. 71, v. 8.

2 Quid non audeat typhus morticina; pelliculae?

toute l'irrésistible puissance des faits pour modifier ses idées sur ce point. Parmi les donatistes, les uns demeuraient éloignés de la communion catholique par les menaces de ceux de leur parti ; les autres, peu soucieux de la sincérité de ces grands débats, ne se donnaient pas la peine d'ouvrir les yeux pour reconnaître de quel côté était la vérité; d'autres enfin vivaient dans la profonde nuit de l'ignorance. Des

lois sévères suspendues sur la tête de tous vinrent rendre la liberté à la portion des donatistes dont le parti opprimait la conscience; elles imprimèrent l'énergie à des coeurs languissants saisis tout à coup de la peur de perdre des biens temporels; et comme la lumière religieuse accompagnait la menace, l'ignorance vit s'effacer devant elle les ténèbres qui lui cachaient la magnifique unité du christianisme et l'universalité de la foi (1).

Il est aussi une importante remarque dont il faut tenir compte, sous peine de ne rien comprendre à l'histoire religieuse de nos vieux siècles; c'est que le christianisme tenait aux entrailles mêmes de la société, c'est qu'on était bols citoyen quand on était bon catholique, et qu'en se séparant de la foi on se séparait en quelque sorte de l'Etat. L'unité religieuse faisait partie de l'unité politique de l'empire; les hérésies étaient alors ce que sont les factions aujourd'hui. Les donatistes et les circoncellions, ces farouches auxiliaires du parti, déchiraient le sein de l'Afrique; une moitié du pays était liguée contre l'autre moitié, qui ne se défendait pas, et les ennemis de la foi d'Augustin donnaient volontiers la main aux rébellions contre les empereurs. Les lois de Constantin , de Théodose et d'Honorius avaient donc, outre un intérêt de religion , un intérêt de société; elles pourvoyaient au repos de l'empire. Les ordonnances parties de Constantinople, de Rome ou de Ravenne, avaient quelque chose du caractère de nos lois modernes dirigées contre les perturbateurs de l'Etat.

Nous désirons qu'il soit définitivement établi comme vérité historique que la répression des hérétiques par les peines temporelles fut

1 Les questions agitées en Afrique au sujet de la répression des donatistes au temps d'Honorius se sont reproduites, en France, au sujet de la contrainte des protestants sous Louis XIV. Les nouveaux convertis du dix-septième siècle refusaient d'aller à la messe par les mêmes motifs dont se servaient les donatistes pour ne pas entrer dans Vanité catholique. L'Eglise de France, sous Louis XIV, s'inspira de la conduite de l'Eglise d'Afrique au temps de saint Augustin.

l'oeuvre de la politique impériale et non pas de l'Eglise : la nécessité de se défendre arma les princes; l'Eglise s'adressait à la conscience, mais ne touchait pas au corps de l'homme. Lorsqu'elle fut amenée à solliciter le maintien des lois répressives, ou même à solliciter des lois nouvelles, c'est qu'il importait de ne pas se laisser écraser par les violences de l'ennemi. Le vrai génie catholique éclate dans un fait solennel qui répond à tout: après trois siècles d'horribles persécutions, quand la foi de Jésus-Christ monte à l'empire avec Constantin chrétien, comment marque-t-elle sa bienvenue? Par la liberté des cultes proclamée à la face du monde , et l'histoire vous dira que cette liberté fut vraie.

Il est plus facile de crier à l'intolérance que de découvrir la raison des choses. Quand les passions s'offrent à nous avec leurs traces violentes, nous les déplorons; mais quelle époque n'a pas, sous des noms et des prétextes divers , des passions terribles dont le retentissement se prolonge péniblement dans l'histoire? Le philosophe vraiment digne de ce nom, au lieu de se traîner dans la vulgarité des déclamations, s'élève à des hauteurs d'où l'on aperçoit mieux les motifs des actions humaines et le sens des institutions.

Au temps où nous sommes, la religion, séparée moralement de l'Etat, et vivant de sa propre vie , n'est plus soumise à la triste condition de recourir à la force matérielle pour achever ses triomphes. Dégagée des liens temporels, elle a été rendue à son essence première et s'envole d'une aile plus légère d'un bout du monde à l'autre. Sa première gloire a commencé dans les souffrances et la pauvreté; c'est parles souffrances et la pauvreté que s'accompliront ses dernières conquêtes. 0 merveilleuse puissance des idées vraies ! Elles n'ont pas besoin d'armées ni de lois impériales, et les cités leur ouvrent les portes sans que les béliers ébranlent leurs murailles. Les royaumes n'ont pas de frontières qui les arrêtent; elles passent, elles s'avancent , et les nations leur opposent en vain leurs limites; elles ne suspendent leur marche ni devant la diversité de langues , de lois et de moeurs, ni devant les espaces infranchissables des

montagnes, des forêts et des mers; elles sont à la fois patientes, infatigables et rapides, et leur course à travers la création ne finit que là où finit l'oeuvre de Dieu.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME. Saint Paulin et Thérasie. — Scrupules de saint Augustin sur la législation pénale. — Stilicon. — Intervention de saint Augustin en faveur des donatistes. — Nouvelles instances de Nectarius de Calame et réponse de l'évêque d'Hippone. — Tendre admiration de Sévère, évêque de Milève. — Les invasions des barbares. — Dioscore et saint Augustin. — Les pâiens de Madaure. — Longinien. — (408-410.)

122

Entre Augustin, Paulin et sa femme Thérasie, il s'était établi une affectueuse correspondance pleine de charme. Augustin avait senti un vif attrait pour cet homme si doux, si lettré, si fervent, que ne purent retenir les emplois les plus élevés de l'empire, et qui, de concert avec sa femme, devenue désormais pour lui une soeur, vendit au profit des pauvres des biens immenses (1). Paulin et Thérasie, dont les noms ne se séparaient point en tête des lettres adressées à l'évêque d'Hippone, ne trouvaient rien de plus grand, de plus complet qu'Augustin. Il leur avait fait parvenir la plupart de ses ouvrages , et ne manquait pas de leur adresser chacune de ses productions nouvelles : la réception d'un livre d'Augustin était une pieuse fête pour Paulin et Thérasie. En 408, un ouvrage de ce grand homme, remis au saint personnage de Nole par un diacre d'Hippone appelé Quintus, renouvela ces joies dont rien ne surpasse la pureté. Paulin reçut l'ouvrage à Rome; il s'y était rendu après Pâques pour visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. Il écrivit, à cette occasion, à l'évêque d'Hippone pour le remercier de lui avoir envoyé ces fleurs de son génie, dont le parfum lui faisait goûter quelque chose des délices du paradis. Paulin s'était imposé la privation de ne pas lire l'ouvrage à Rome, où le tumulte l'eût empêché de jouir pleinement de cette oeuvre ; il ne commença à l'ouvrir que lorsqu'il fut hors de Rome et dans sa première halte à Formes, aujourd'hui Formello, en revenant à Nole. Paulin parle de son impuissance à louer convenablement Augustin; un homme tout de terre comme lui ne dira rien qui réponde à la haute sagesse que Jésus-Christ a mise dans son

1 Nous avons parlé de saint Paulin de Nole dans l'Histoire de Jérusalem, tome II.

docteur. Il fait l'éloge de Mélanie l'Ancienne, qui fut maîtresse de sa douleur en voyant mourir son petit-fils Publicola, et dont la courageuse fermeté eut Augustin pour témoin. Le grand docteur put comprendre mieux que personne le peu de larmes échappées des yeux de Mélanie, lui qui avait un coeur de mère en même temps qu'une mâle vigueur d'esprit. L'époux de Thérasie dit quelques mots sur l'occupation des élus dans le siècle futur, mais il demande à être instruit de ces mystères à venir par Augustin, qu'il appelle l'homme de Jésus-Christ, le docteur du peuple de Dieu dans l'Eglise de la vérité.

La réponse (1) de l'évêque d'Hippone fut confiée à des prêtres d'Afrique qui s'en allaient à Rome avec Possidius (année 408) pour demander justice à l'empereur à la suite des désordres de Calame. Augustin s'exprime avec beaucoup d'affliction sur le motif du voyage de Possidius; celui-ci aura le bonheur de voir Paulin tous les jours; mais, au milieu de leurs maux, ce bonheur ne sera qu'une consolation pour les amis d'Augustin. L'évêque dit ailleurs (2) que le voyage de Possidius et de ses compagnons a été plutôt une fuite qu'un voyage. Le grand docteur voudrait bien passer la mer, mais les liens qui l'attachent au service des faibles ne lui permettent pas de s'éloigner d'eux, à moins que leurs besoins mêmes et leurs infirmités ne le demandent. Il touche dans sa lettre à diverses questions. La question de l'utilité des peines à prononcer contre les coupables lui fournit des observations où se montre un doute remarquable : quelles bornes faut-il garder dans ces châtiments, non-seulement par rapport à la qualité ou à la quantité des fautes, mais encore par rapport à la force

1 Lettre 95. — 2 Lettre 98, à Olympius.

123

et à la disposition de chacun? Qui sait si les peines prescrites ne nuiront pas au lieu de profiter? Quelles ténèbres, quelle profondeur, s'écrie Augustin, lorsqu'on veut sonder ces choses! Quant à lui, il ne saurait dire si la verge levée sur les pécheurs n'a pas empiré plus de situations qu'elle n'en a guéri. On expose un coupable à périr si on le punit; on en expose beaucoup d'autres si on laisse sa faute impunie : quelles transes ! quelles angoisses ! « Qui êtes-vous, pour juger le serviteur d'autrui? nous dit saint Paul; s'il tombe ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître; mais il demeurera ferme, car Dieu est tout-puissant pour l'affermir. » Jésus-Christ avait déjà dit : «Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. » Ces paroles et d'autres jettent Augustin dans des inquiétudes. Les ténèbres l'attristent; il en trouve aussi dans les Ecritures, où l'on ne marche qu'à tâtons. Les Ecritures offrent beaucoup plus de choses où nous cherchons ce que nous devons croire que de choses où nous rencontrons la certitude. Augustin observe admirablement que les hommes avancés dans la science spirituelle doivent se montrer fort retenus en matière religieuse avec les hommes qui vivent encore selon le monde. Il parle des obscurités qui nous cachent nos devoirs, des difficultés qui nous empêchent de les remplir, et dont la source est l'infinie variété des faiblesses et des replis secrets de nos coeurs. Le grand évêque demande à saint Paulin de dissiper ses doutes sur les points indiqués; s'il ne le peut pas lui-même, qu'il les soumette à quelqu'un de ceux que Dieu a pu rendre propres à exercer la médecine spirituelle, soit à Nole, soit à Rome où saint Paulin a coutume de se rendre tous les ans.

Depuis le commencement de l'année 408, Marie avait mis le pied en Italie; Stilicon fut accusé de l'y avoir attiré pour le faire servir à des projets d'usurpation. Ce soupçon lui coûta la vie. Le ministre d'Honorius périt à Ravenne le 23 août 408, de la main d'Héraclien , qui reçut en récompense le gouvernement de l'Afrique. Comme la mémoire de Stilicon était détestée, les hérétiques et les païens de l'Afrique répandirent le bruit qu'Honorius n'était pour rien dans les lois publiées contre eux et qu'elles avaient été l'oeuvre personnelle de son ministre. Ces inventions troublaient le repos des catholiques africains. A la suite d'un concile tenu à Carthage le 13 octobre 408, deux évêques, Restitutus et Florentius, furent envoyés à l'empereur.

Augustin écrivit (1) à Olympius, un des officiers les plus considérables de l'empire, le même qui avait eu le courage de dénoncer les projets de Stilicon et qui mourut dans l'exil, assommé à coups de bâton; il le priait de faire entendre sans retard aux ennemis de l'Fglise que la mort de Stilicon n'avait point ôté leur force à ces lois préservatrices, qu'elles n'avaient pas été l'ouvrage de celui dont on détestait la mémoire, mais de l'empereur lui-même, le fils de Théodose. Augustin exprimait ainsi les voeux de tous les évêques catholiques de l'Afrique, contre lesquels les donatistes ourdissaient des trames nouvelles depuis la mort du puissant ministre. Le 24 novembre 408, une loi fut publiée qui maintenait les décrets relatifs aux donatistes.

A peu près à la même époque, le grand évêque répondait à diverses questions proposées par Boniface, évêque de Cataigue, questions relatives au baptême, à l'incertitude de la future conduite de l'enfant dont les parrains répondent sous le rapport religieux. Dans ses raisonnements théologiques sur les sacrements, Augustin laisse échapper des mots dont les calvinistes ont fort abusé : « De même, dit-il, que le sacrement du corps de Jésus-Christ est son «corps selon une certaine manière, et que le sacrement de son sang est son sang, de même le sacrement de la foi est la foi (2). » Ces expressions n'empêchent pas que le corps de Jésus-Christ ne se trouve joint au sacrement qui en est le signe visible. La doctrine d'Augustin sur la présence réelle est d'ailleurs fortement établie dans beaucoup de ses écrits.

Le conquérant qui se sentait mystérieusement porté à détruire Rome, avait déjà ravagé plusieurs villes de l'Italie et forcé la métropole du monde à se racheter à prix d'or. Des bruits de malheur étaient parvenus en Afrique. Augustin, écrivant (3) à Italica, pieuse dame de Rome, lui demandait, aux derniers jours de 408, ce qu'il y avait de vrai dans les tristes nouvelles répandues au milieu des contrées africaines, afin de pouvoir se mettre en

1 Lettre 98. Cette lettre, qui précéda évidemment la loi du 24 novembre 408, n'a pas pu être écrite à la fin de cette année; les Bénédictins, dont il est si rare de rencontrer l'érudition en défaut, n'ont pas été exacts sur ce point; cette lettre à Olympius doit être de la fin d'octobre.

2 Lettre 99.

3 Lettre 100.

communauté de peines et d'épreuves avec les fidèles de la grande métropole.

En même temps, l'évêque d'Hippone recommandait les donatistes à la clémence de Donat, proconsul d'Afrique; il le suppliait de ne pas proportionner les peines à la grandeur de leurs crimes, mais de les adoucir selon l'esprit du christianisme : il l'en conjurait par le sang de Jésus-Christ. « Nous ne cherchons pas ici-bas, disait-il au proconsul, à nous venger de nos ennemis, et quelles que soient nos souffrances, nous ne devons pas oublier les prescriptions de celui pour la vérité et le nom duquel nous souffrons : nous aimons nos ennemis et nous prions pour eux. » L'évêque demande au proconsul d'oublier qu'il a puissance de vie et de mort, et de se souvenir seulement des prières qu'il lui adresse : ce n'est pas une petite chose de vouloir empêcher qu'on n'ôte la vie à ceux dont on désire le retour à Dieu. Les ecclésiastiques seuls portaient devant le proconsul les affaires qui regardaient l'Église; si le proconsul applique la peine de mort aux donatistes dont on aura à se plaindre, les prêtres et les évêques refuseront de traduire les coupables devant son tribunal; et les ennemis de l'Église, voyant que les catholiques aiment mieux se laisser ôter la vie que de la leur faire perdre par la sévérité des jugements, se déchaîneront contre eux en liberté. « Quand même je ne serais pas évêque, ajoute Augustin, et quand même vous seriez encore plus haut placé que vous n'êtes, je pourrais m'adresser encore à vous avec grande confiance. » L'évêque désire qu'il n'y ait pas de condamnation sans explication ou conférence qui éclaire l'esprit du coupable. Il finit sa lettre par ces paroles, où sa nature douce et compatissante se révèle: « Quoiqu'il s'agisse de ramener d'un grand mal à un grand bien, ce serait une entreprise plus laborieuse que profitable, de réduire les hommes par la force, au lieu de les gagner par voie d'instruction et de persuasion. »

Dans une lettre (1) au prêtre Deogratias , en réponse à des questions posées par un païen, Augustin, s'expliquant sur la destinée des âmes avant l'avènement de Jésus-Christ le seul Sauveur, dit ces belles paroles dont la pensée a été reproduite tant de fois: « La différence des cérémonies selon les temps et les lieux importe peu, si ce qu'on adore est saint, de même que

1 Lettre 102.

peu importe la diversité des sons au milieu de gens de diverses langues, si ce qu'on dit est vrai: il y a ici une seule différence, c'est que les hommes peuvent, par un certain accord de société, former des mots pour se communiquer leurs sentiments, et que les sages, en matière de religion, se sont toujours conformés à la volonté de Dieu. Cette divine volonté n'a jamais manqué à la justice et à la piété des mortels pour leur salut, et si chez divers peuples il y a diversité de culte dans une même religion, il faut voir jusqu'où vont ces différences et concilier ce qui est dû à la faiblesse de l'homme et ce qui est dû à l'autorité de Dieu. » Le Christ, dit encore Augustin dans cette lettre, est la parole éternelle de Dieu, qui a toujours été et sera toujours la même, d'abord figurée parla loi mosaïque, puis réalisée par la loi chrétienne. Les Hébreux furent une nation toute prophétique.

Les désordres de Calame n'étaient point encore expiés ; les coupables ignoraient le sort qui les attendait; mais des craintes vives régnaient parmi les païens de la ville. Le vieux Nectarius, au mois de mars 409, s'adressa (1) une seconde fois à l'évêque d'Hippone, dont il avait éprouvé déjà la miséricorde. Il lui parle de sa réponse à la première lettre, réponse où il avait cru retrouver Cicéron lui-même. Il a lu avec plaisir et reconnaissance ce qu'Augustin lui a dit de la religion, des hommages qui sont- dus au culte du Dieu souverain et de la céleste patrie. La merveilleuse ville que le grand docteur lui présentait comme but de ses efforts n'est pas fermée de murailles ; ce n'est pas même celle que des philosophes appellent la commune patrie, et qui n'est autre que le monde; c'est celle que Dieu même habite, et avec lui toutes les âmes qui l'ont servi : nos pensées peuvent y atteindre, mais nos paroles seraient impuissantes à la décrire. Quoique cette invisible patrie doive être l'objet principal de notre ambition et de nos vieux, il ne faut pas pourtant négliger celle qui nous a vus naître, qui nous a nourris et formés, puisque , d'après plusieurs grands hommes, il y a dans le ciel d'éternelles demeures préparées pour ceux qui auront servi leur patrie sur la terre. Nectarius part de là pour revenir à sa ville de Calame, dont la destinée le préoccupe. Il dit que les coupables demandent pardon, et que tous les péchés étant égaux, selon l'opinion des stoïciens, le repentir

1 Lettre 103.

doit les effacer tous également. Il trace la peinture d'une ville dont les citoyens sont traînés au supplice, et sollicite la générosité d'Augustin. « Que le Dieu souverain vous garde, » ajoute-t-il en terminant sa lettre, « qu'il vous conserve comme l'appui de la loi et comme notre ornement. »

L'évêque d'Hippone, dans sa réponse (1) à cette lettre, demande à Nectarius à quoi bon la peinture d'une ville dont les citoyens sont livrés aux supplices , et quelles nouvelles ont pu le porter à de sinistres pressentiments; s'il sait que Possidius ait obtenu quelque chose d'aussi sévère contre les païens de Calame, pourquoi n'en informe-t-il pas positivement Augustin, qui travaillerait à empêcher l'exécution de pareils jugements ? Augustin n'a jamais pensé qu'il fallût condamner les païens de Calame à la mort, ni même à la dernière misère ; il se regarde comme outragé par certaines instances de Nectarius. Seulement, le vieillard de Calame doit trouver bon que les païens qui pillent les catholiques ou les tuent , et qui brûlent leurs maisons, soient au moins retenus par la crainte, non pas d'être réduits au sort de Quintius, de Fabricius ou de Rufin, deux fois consul, mais de perdre leur superflu. L'évêque explique que les peines infligées au nom du christianisme ont toujours pour but de rendre les hommes meilleurs. Augustin ignore l'issue de l'affaire de Calame ; elle est dans le secret des desseins de Dieu. Augustin réfute ensuite l'opinion sur l'égalité des péchés ; c'est en invoquant non pas les inspirations stoïciennes , mais les inspirations chrétiennes, que Nectarius parviendra à attirer la miséricorde sur Calame.

Les sollicitudes pastorales dans un temps de désordre , la lutte contre les donatistes , qu'il fallait à la fois vaincre et protéger, les sombres nuages qui chargeaient l'horizon de l'empire romain, répandaient de l'amertume sur les jours d'Augustin. Dieu était sa force et sa joie ; mais parfois la nature humaine faiblit, même chez l'homme le plus saint, et les témoignages de l'amitié arrivaient alors à l'évêque d'Hippone comme des consolations. On dit qu'il ne faut accepter que la moitié des louanges d'un ami; mais quand ces louanges s'accordent avec la voix des contemporains , on doit les accueillir comme complétant le concert de tout un siècle. Sévère, évêque de Milève, qu'on appelait une moitié d'Augustin, tant ces deux âmes étaient

1 Lettre 104.

unies , exprimait dans ses lettres (1) au pontife d'Hippone (409) le bonheur qui naissait pour lui de la lecture de ses ouvrages. Quelque douce que puisse être la présence d'Augustin, Sévère le possède plus en le lisant qu'en le voyant, car à la lecture il jouit paisiblement du grand docteur , et les agitations des affaires temporelles ne viennent pas le dérober à son amour. Il est ravi d'être si étroitement uni à Augustin , et de se voir en quelque sorte collé à ses mamelles pour recevoir ce qui coule de leur plénitude.

« O abeille de Dieu, lui dit-il, véritablement habile à faire un miel plein du nectar divin et d'où s'écoulent la miséricorde et la vérité ! Mon âme y trouve ses délices, et s'efforce de réparer et de soutenir, à l'aide de cette nourriture, tout ce qu'elle trouve en elle de misère et de faiblesse. Le Seigneur est béni par votre bouche et par votre fidèle ministère. Vous vous faites si bien l'écho de ce que le Seigneur vous chante et vous y répondez si bien, que tout ce qui part de sa plénitude pour venir jusqu'à nous, reçoit plus d'agrément en passant par votre beau langage , votre netteté rapide, votre fidèle, chaste et simple ministère; vous le faites tellement «resplendir par la finesse de vos pensées et par vos soins, que nos yeux en sont éblouis, et que vous nous entraîneriez vers vous, si vous-même vous ne nous montriez du doigt le Seigneur et ne nous appreniez à lui rapporter tout ce qui brille en vous, et à reconnaître que vous n'êtes aussi bon que parce que Dieu a mis en vous quelque chose de sa bonté, que vous n'êtes pur, simple et beau, que par un reflet de sa pureté, de sa simplicité, de sa beauté. »

Sévère parle à l'évêque d'Hippone de ces fruits heureux qui naissent de la fécondité de son âme. Augustin nous porte à l'amour du prochain, qui est le degré par où on s'élève à l'amour de Dieu. Ces deux sentiments se tiennent. On est pour ainsi dire sur le bord de l'amour de Dieu , quand on aime le prochain.

Augustin (2) se plaignait de tant d'éloges, quoiqu'ils fussent dictés par la sincérité. Lorsqu'il se voit loué par un ami, il lui semble qu'il se loue lui-même, et cela ne lui paraît pas soutenable. Les deux âmes d'Augustin et de Sévère n'en font qu'une; Sévère a pu se tromper en croyant voir dans Augustin ce qui n'y est point,

1 Lettre 109. — 2 Lettre 110.

comme on peut se tromper sur soi-même. Notre docteur voudrait qu'on lui épargnât de faire de longues lettres, afin que les loisirs de son épiscopat fussent employés à de plus utiles écrits. A son premier voyage à Hippone, Sévère pourra voir à combien d'ouvrages travaille Augustin au milieu des soins de son ministère, et sans doute alors il voudra lui-même empêcher que son ami ne soit détourné de tant d'oeuvres commencées.

Cependant les Goths inondaient. l'Italie, les Mains et les Suèves les Gaules, et les Vandales l'Espagne ; les retraites de la piété n'étaient pas respectées au milieu des désastres des nations. Au mois de novembre 409, Augustin écrivait (1) sur ces calamités au prêtre Victorien, qui lui avait raconté les maux des serviteurs et servantes de Dieu. L'évêque disait que ces désastres demandaient une abondance de larmes plutôt qu'une abondance de paroles. En attendant les invasions terribles, les clercs donatistes et les circoncellions, par leurs indomptables fureurs, faisaient l'office des barbares dans le pays d'Hippone. Augustin montrait le genre humain dans les désolations comme l'olive sous le pressoir : on en voyait sortir l'écume et la lie, c'est-à-dire les blasphèmes de ceux qui murmuraient contre la Providence de Dieu ; on voyait couler aussi l'huile pure, c'est-à-dire les prières humbles et ferventes de ceux qui adoraient la justice et imploraient la miséricorde d'en-haut.

Déjà commençaient à se faire entendre des voix contre le christianisme qu'on accusait des malheurs du monde; Augustin répondra plus tard à ces injustes murmures dans la Cité de Dieu. Ses lettres à Victorien offrent des consolations tirées des saintes Ecritures. Il raconte l'histoire d'une jeune religieuse, nièce de l'évêque Sévère, qui, dans le pays de Steffe, fut emmenée par des barbares. Ses trois ravisseurs, tous trois frères, à peine revenus dans leurs demeures, se virent frappés d'une dangereuse maladie; ils avaient une mère qui, ayant remarqué la pieuse ferveur de leur nouvelle captive, conjura la vierge chrétienne de prier pour eux afin d'obtenir la guérison des trois malades : la mère promettait en échange la liberté. La jeune fille pria, fut exaucée et rendue à sa famille sans que le souffle du malheur dans cette aventure eût altéré la virginale blancheur de sa vertu.

1 Lettre 111.

Toutes les fois qu'Augustin espérait toucher une intelligence au profit de la vérité, sa bienveillance était sans bornes. Un Grec (1), nommé Dioscore, encore païen, frère de Zénobe, maitre de mémoire de l'empereur, après avoir visité l'Italie et l'Afrique, allait s'embarquer pour les pays d'Orient, lorsqu'il eut l'idée d'adresser à l'évêque d'Hippone plusieurs questions tirées des dialogues de Cicéron. Dioscore n'avait trouvé ni à Rome ni à Carthage personne qui lui témoignât du goût pour la solution de ces problèmes philosophiques ou littéraires. Les écoles d'Italie et d'Afrique ne se souciaient plus de ces sortes d'études qui étaient devenues le partage des écoles de la Grèce. Chose curieuse ! Il ne se trouvait pas à Hippone un seul exemplaire des oeuvres de Cicéron. Dioscore avait ouï dire que la jeunesse de l'évêque d'Hippone s'était écoulée dans les études profanes. Le motif qui le poussait à solliciter la solution de ces problèmes, c'était la honte de passer pour incapable ou ignorant auprès des hommes qui pourraient l'interroger sur ces différents points. Le premier sentiment d'Augustin en recevant la lettre de Dioscore fut de la surprise : comment osait-on demander à un évêque de se détourner des devoirs importants de son ministère pour expliquer Cicéron ! Voyant ensuite que le principal but de cette demande était le désir d'obtenir les louanges des hommes, Augustin eut pitié de ce Grec lettré qui s'inquiétait si vivement d'être bien jugé dans le monde; il lui adressa au commencement de l'année 410 une lettre fort étendue (2) où sont examinés et démolis tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, et où Jésus-Christ s'élève comme la grande autorité devant laquelle doit disparaître l'erreur. Augustin était souffrant lorsqu'il reçut la lettre de Dioscore ; il avait cherché du repos hors d'Hippone pendant quelques jours, et sa grande et belle réponse sortit de ce repos qui ne le mettait pas à l'abri de la fièvre. C'est dans cette lettre que le grand docteur parle pour la première fois de sa tête

1 Quelques annotateurs ont fait de ce Dioscore un jeune homme, et les mêmes auteurs pensent que c'est de la conversion de ce même Dioscore qu'il est question dans la lettre de saint Augustin à Alype, écrite en 429. Or, de deux choses l'une : ou, à l'époque de sa correspondance avec le saint évêque Hippone, Dioscore n'était pas un jeune homme ou le Dioscore dont il s'agit dans la lettre de 420 n'est pas le même, car saint Augustin parle du Dioscore converti comme d'un vieillard : le jeune homme de 410 n'aurait pas pu être vieillard dix-neuf ans plus tard. Mais rien dans la lettre de Dioscore ni dans la réponse de saint Augustin n'indique que le Grec voyageur fut un jeune homme, et dès lors nous devons croire que c'est sa conversion qui est racontée dans la lettre de 429.

2 lettre 119.

blanchie par les travaux religieux. Il avait alors cinquante-six ans. La parole touchante et forte du grand évêque ne retentit pas inutilement dans l'âme de Dioscore ; elle n'eut pas tout de suite un effet décisif; mais dix-neuf ans plus tard, elle vibrait sans doute encore dans l'âme de Dioscore, lorsque des miracles répétés sur sa fille et sur lui-même le déterminèrent à accomplir son veau de se faire chrétien.

En recherchant ce qui nous reste de monuments contemporains, nous sommes frappés du respect des païens pour l'évêque d'Hippone; ce respect était inspiré par le génie, mais surtout par la modération et la mansuétude d'Augustin. Aux tristes époques où les passions jouent un grand rôle, où la violence entre comme élément principal dans les affaires humaines, le spectacle d'une belle intelligence unie à une parfaite bonté a beaucoup d'attrait pour les peuples. Lorsque ceux qui admirent ainsi sont dans la nuit et que celui qui est admiré est une grande lumière, les rapprochements deviennent faciles et peuvent être féconds. On se rappelle que le fils de Monique avait étudié à Madaure; les païens y étaient restés très-nombreux. La cité s'adressa à l'évêque d'Hippone pour une affaire particulière; dans cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à nous, la cité païenne donnait à Augustin le nom de père et lui souhaitait le salut dans le Seigneur; « notre très-honoré seigneur, lui disait-elle , que Dieu et son Christ vous donnent au milieu de votre clergé une longue et heureuse vie ! » Ces respectueuses politesses révélaient une situation toute nouvelle chez les polythéistes de Madaure. Augustin leur répondit; nous avons sa lettre, dont la date n'est pas connue. Il saisissait une occasion de faire entendre la vérité à une population qui ne l'acceptait pas encore.

Augustin reproche à la ville païenne d'être tombée dans une contradiction en le traitant de père, et en lui souhaitant le salut dans le Seigneur. Ce langage n'est permis qu'à des chrétiens ; or, le porteur de la lettre, interrogé par l'évêque d'Hippone , a répondu que Madaure n'avait pas changé. C'est donc une moquerie, ajoute l'évêque, et l'on se joue du nom de Jésus-Christ ! Les paroles qu'il va adresser à Madaure seront pour elle une condamnation si ces paroles ne la ramènent pas. Le docteur, abordant la question chrétienne , parle des événements anciens et nouveaux accomplis selon la prédiction des Ecritures, et propres à porter l'homme à la recherche de la vraie religion ; la dispersion des Juifs sur la terre, la fin de la royauté parmi eux, les progrès immenses de la doctrine du Christ sorti du milieu des Hébreux, sont des témoignages qui invitent à penser. Les hérésies et les schismes même ne sont quelque chose que parce qu'ils appartiennent au christianisme. L'évêque ne craint pas de montrer aux païens de Madaure quel vent de destruction a passé sur les idoles et leurs temples; nul ne songe à relever les sanctuaires qui sont tombés; il en est de murés et auxquels nul ne prend garde; d'autres ont changé de destination. Les idoles sont brisées, brûlées ou enterrées. Les mêmes pouvoirs qui persécutaient les chrétiens, au nom des faux

dieux, ont été vaincus non point par la résistance des amis du Christ, mais parleur patient courage sous la hache des bourreaux. La majesté souveraine s'est tournée contre les idoles, et s'agenouille devant le tombeau d'un pêcheur. Nulle prédiction n'a été vaine; le dernier jugement a été annoncé; il viendra aussi. Il n'y a plus d'excuse pour ne pas aller au Christ, quand tout proclame sa gloire. Le nom du Christ est dans la bouche de tout homme qui veut remplir un devoir ou s'élever à une vertu. Augustin définit ensuite Dieu et son Verbe , explique ce que c'est que l'incarnation , et fait voir tout ce qu'il y a de merveilleusement puissant dans l'humilité d'un Dieu. Le docteur, en finissant, dit aux citoyens de Madaure que, sans leur lettre, il ne leur aurait pas parlé de Jésus-Christ; il les conjure de s'arracher à leur erreur, et les appelle non-seulement ses frères, mais aussi ses pères, en souvenir des leçons par lesquels Madaure avait nourri sa jeune intelligence.

De telles paroles, tombant de si haut au milieu d'une ville presque toute païenne qui les avait provoquées, devaient remuer les esprits, faire naître des réflexions et tourner à la confusion du polythéisme. Sous quelque forme que se présentât l'intérêt de la vérité évangélique, Augustin en devenait le serviteur; il ne repoussait pas la curiosité elle-même parce que la curiosité pouvait conduire à un examen sérieux. On a vu plus haut qu'il voulut bien écouter un païen, Dioscore, qui lui écrivait pour le consulter sur les dialogues de Cicéron ; et Dioscore se fit plus tard chrétien. Nous ne savons pas si la correspondance (128) d'Augustin avec Longinien put porter à la longue les mêmes fruits religieux, mais rien n'est plus attachant que l'échange de sentiments et d'idées entre le docteur chrétien et le philosophe païen. Trois lettrés seulement nous sont restées de cette correspondance. Nous en donnerons la substance pour ajouter à tout ce que nous avons dit déjà sur la philosophie païenne à cette époque , sur la situation nouvelle à laquelle les intelligences étaient parvenues en dehors des vérités révélées.

Longinien habitait l'Afrique; il avait eu des entretiens avec l'évêque d'Hippone, qui le jugeait sincère et animé du plus vif désir de devenir un homme de bien. Augustin, dans une première lettre, rappelant un mot de Socrate, dit à Longinien que le désir d'être homme de bien ouvre une porte facile à toute science , mais que longtemps auparavant il avait été écrit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de tout votre esprit, de toute votre âme et votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements selon Jésus-Christ comprennent la loi et les prophètes. Longinien pensait qu'il fallait adorer Dieu ; Augustin lui demande comment il faut l'adorer. Il lui demande aussi ce qu'il pense de Jésus-Christ dont le philosophe paraissait avoir une grande idée, et s'il est d'avis qu'on puisse arriver à la vie heureuse par la voie chrétienne ou même uniquement par cette voie. Si Longinien n'y marche pas encore, est-ce par suite d'un doute ou bien d'un simple retard ? Telles sont les questions qu'Augustin lui adresse comme un ami à son ami.

Voyons ce que Longinien va répondre à celui qu'il appelle très-vénérable Seigneur et très-saint père Augustin. Il regarde comme un bonheur d'avoir reçu, lui tout indigne, une lettre de ce saint et grand homme ; c'est comme un rayon de ses vertus qui est venu resplendir sur sa propre face. Augustin lui a imposé un grand fardeau en posant de semblables questions à un homme de sa croyance, surtout en un temps pareil. Longinien fait profession de suivre une doctrine riche en préceptes de morale, préceptes qu'il déclare plus anciens que Socrate, plus anciens que les livres des juifs, et dont il attribue la gloire à Orphée, à Agés, à Trismégiste, médiateurs lointains entre les dieux et la terre, au commencement des siècles, avant que l'Europe, l'Asie et l'Afrique eussent un nom. C'était le néoplatonisme avec son nouveau plan de se chercher des ancêtres au berceau de l'univers. Mais la foi vague du philosophe n'arrête point son enthousiasme pour Augustin. Il n'aperçoit rien dans les âges de comparable à l'évêque d'Hippone , à moins qu'on ne veuille tenir pour vrai l'idéal portrait tracé par Xénophon; il jure qu'il n'a rien vu, rien entendu citer qui approche de l'évêque pour son profond et constant travail vers Dieu , pour sa pureté de coeur et sa fermeté de croyance. Augustin lui demande par quelle voie on arrive à Dieu; c'est à l'évêque qu'il appartiendrait de le lui apprendre ! Longinien ne possède pas encore tout ce qui doit l'élever vers le siège du bien éternel, niais il s'occupe des provisions du voyage. Sa doctrine, fondée sur les traditions de ses pères, il la résume ainsi : la meilleure voie pour aller à Dieu est celle par laquelle l'homme de bien, pieux, jute et pur, victorieux des épreuves du temps, accompagné de ces dieux intérieurs que les chrétiens appellent des anges , pénétré des vertus, purifié par les expiations mystérieuses et les abstinences de l'unique, de l'incompréhensible , de l'infatigable Créateur, marche vers lui de toute l'impétuosité de l'esprit

et du coeur. « Quant au Christ, ce Dieu formé de chair et d'esprit, et qui est le Dieu de votre croyance , par lequel vous vous croyez sûr d'arriver au créateur.suprême, bienheureux, véritable, et père de tous, je n'ose ni ne puis vous dire ce que j'en pense : je trouve fort difficile de définir ce que je ne sais pas. » Longinien termine en disant que son seul mérite, c'est son respect pour Augustin; que le meilleur témoignage en faveur de sa vie, c'est sa constante préoccupation de ne pas déplaire à l'évêque d'Hippone , et qu'il recevra avec bonheur quelque lettre de lui qui lui apporte la lumière.

Cette lettre fut agréable à Augustin ; il loua, de la part d'un païen, la réserve du langage au sujet de Jésus-Christ, et accueillit avec joie le désir que lui exprimait Longinien de l'entendre sur ces questions. Le philosophe, dans sa lettre , ne croit pas que la piété du coeur suffise pour aller à Dieu, mais il y ajoute la nécessité de la pratique extérieure des cérémonies anciennes; Augustin lui demande pourquoi la nécessité de ces sacrifices si on est pur. Que reste-t-il à expier si on a passé des jours conformes à la vérité et à la justice ? L'évêque (129) signale à Longinien ces contradictions. Le problème qu'il lui présente d'abord, avant de s'engager plus avant dans le débat, c'est de définir en quoi consiste le bien vivre. Est-ce dans les pratiques religieuses comme conditions sans lesquelles il n'y a pas de sainte vie ? Est-ce dans l'observance de ces cérémonies comme moyen de parvenir à bien vivre ? La vie sainte et la fidélité aux pieuses pratiques sont-elles une seule et même chose? Ces questions, dont Augustin voulait faire une sorte de préface à toute controverse sur le christianisme , tenaient au christianisme lui-même. Il s'agissait de la foi et des oeuvres, grandes matières traitées avec tant d'autorité par saint Paul.

Longinien répondit sans doute à l'évêque d'Hippone ; mais nous n'avons plus rien de cette correspondance si curieuse, si instructive pour l'étude de ce qui se passait alors dans une certaine région des intelligences. Longinien touche jusqu'aux limites du monde chrétien, et sa physionomie change sous l'empire même de ses efforts pour rester ce qu'il est. En empruntant à la foi nouvelle le dogme d'un Dieu créateur, il laisse bien loin derrière lui toutes les doctrines antiques ; ses dieux, qui ne sont plus que des puissances médiatrices comme nos anges, n'ont plus rien de commun avec le système polythéiste. Il n'a pas d'immenses intervalles à franchir pour arriver à Jésus-Christ, le divin médiateur entre Dieu et l'homme. Les contemplateurs païens, qui avaient le coeur honnête et le goût du vrai, pouvaient-ils rester bien longtemps séparés du christianisme après un débat sincère et sérieux avec un aussi doux génie qu'Augustin ?

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME. Le livre sur le Baptême unique. - Consentius. - Saint Paulin. -Attale. - Lettre de saint Augustin à son clergé et à son peuple. - Retentissement en Afrique de la prise de Rome par Marie. - Sermon de saint Augustin. - Affaire de Pinien à Hippone. (410-411.)

Les combats contre les donatistes touchent à leur terme. Le livre sur le Baptême unique est un des derniers ouvrages de controverse où l'évêque d'Hippone réfute le parti de Donat. Pétilien de Constantine venait de composer un écrit sur le Baptême unique. Augustin était allé chercher un peu de repos dans une retraite voisine, lorsqu'un prêtre de ses amis, appelé Constantin, lui remit cet ouvrage en le conjurant d'y répondre. Un amas de calomnies à travers un grand fracas de paroles , tel était l'écrit de Pétilien. Le saint évêque consentit à descendre une dernière fois dans le champ du combat contre des adversaires dont il avait tant de fois triomphé. Il adressa son livre à Constantin. Nous n'entrerons pas dans l'examen d'une oeuvre qui redit avec des formes plus ou moins nouvelles ce que nous avons entendu de tant de manières. Pétilien soutenait l'unité du baptême, mais exclusivement en faveur du parti de Donat ; Augustin enseigne aussi cette unité, mais il reconnaît la validité du baptême des hérétiques et des schismatiques. Ceux-ci ne peuvent pas plus anéantir le sacrement qu'ils ne pourraient anéantir Dieu. Augustin revient à Agrippinus de Carthage , à son successeur le grand Cyprien, aux soixante et dix évêques qui, réunis en concile sous la présidence d'Agrippinus, soutinrent l'inefficacité du baptême des hérétiques. Pétilien s'appuyait sur l'autorité de ces évêques, principalement sur le grand nom de Cyprien, et l'évêque d'Hippone redisait ce que nous avons vu ailleurs. Pétilien accusait gratuitement le pape Melchiade et plusieurs évêques catholiques d'avoir livré aux païens les Ecritures saintes et brûlé de l'encens aux dieux; Augustin venge leur mémoire (1). Une phrase de ce livre renferme une petite inexactitude qui ferait croire que Félix d'Aptunge,

1 Le IIe livre, ch. 35, de la Revue de saint Augustin, indique, après le livre du Baptême unique, le livre des Maximianistes contre les donatistes, qui est perdu.

poursuivi par les donatistes , avait été jugé après Cécilien de Carthage; le saint évêque l'a rectifiée dans le deuxième livre , chap. 34, de la Revue de ses ouvragés.

Il n'est rien resté, à notre connaissance, des ouvrages d'un contemporain d'Augustin, nommé Cousentius , qui écrivit sur l'unité de Dieu et la Trinité des personnes divines. Dans une lettre placée en tête de ses travaux, il déclarait « que c'était par le poids des sentiments du saint évêque Augustin qu'il prétendait fixer la nacelle flottante de sa foi. » Consentius était des îles voisines de l'Afrique, ce qui nous fait croire qu'il appartenait aux îles Baléares. Le peu que nous savons de ce personnage, qui était apparemment laïque, nous l'avons trouvé dans sa lettre à l'évêque d'Hippone , datée de 410 ; il appelle Augustin très-honoré seigneur et très-saint pape. Consentius expose au grand docteur des questions sur la Trinité, et s'adresse à lui avec d'autant plus de confiance qu'Augustin jouissait en ce moment du repos de la solitude. Il dit que le Père céleste, seul possesseur du secret des mystères et de la clef de David, a rendu Augustin capable de pénétrer, par la pureté de son ceil intérieur, jusque dans le sanctuaire du ciel; et d'y voir à découvert la gloire du Seigneur: à moins d'avoir Augustin pour guide dans la recherche de la nature de Dieu, les esprits n'oseraient s'élever si haut, et les yeux sont trop faibles pour soutenir l'éclat d'une si vive lumière. C'est à l'évêque d'Hippone qu'il appartient de percer la nuée obscure des mystères. Consentius aime mieux suivre avec soumission et foi l'autorité du grand docteur que de s'égarer en suivant la fausse

lueur de ses propres pensées. Il désire un redressement public de ses erreurs sur ces hautes matières, afin que ses compatriotes des îles et tous ceux qui se trompent soient instruits et corrigés par le profond savoir et l'autorité d'Augustin. La lettre de Consentius est d'un style clair et facile ; sa latinité est meilleure que celle de la plupart de ses contemporains, et, sous le rapport de la forme au moins , la perte de ses livres est regrettable.

Augustin, en commençant sa réponse (1), vante l'esprit de Consentius ; il voudrait que Consentius, dont l'éloignement n'est pas considérable, se rendît à Hippone pour y lire les ouvrages d'Augustin dans les meilleures copies et communiquer à l'évêque tous ses doutes , toutes

1 Lettre 120.

ses observations. Consentius avait fort bien remarqué qu'on arrive à la vérité chrétienne par la foi plutôt que par le raisonnement: si l'on ne parvenait à la foi que par les savantes discussions, le bonheur éternel serait exclusivement réservé aux orateurs et aux philosophes. Augustin répond que Dieu ne hait point en nous la raison, cette prérogative par laquelle il nous a élevés au-dessus des animaux; que la soumission religieuse ne doit pas nous empêcher de demander raison de ce que nous croyons, puisque sans la raison nous ne serions pas même capables de croire; mais dans l'étude des doctrines du salut, la foi doit précéder la raison, et voilà pourquoi le prophète disait: Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas. La foi a ses yeux qui lui font voir en quelque sorte la vérité de ce qu'elle ne voit pas encore, comme ils lui font voir clairement qu'elle ne découvre pas encore ce qu'elle croit. Nous avons développé ces idées sur la raison et la foi dans l'examen d'autres ouvrages d'Augustin. L'évêque d'Hippone est, parmi les Pères, celui qui a le mieux et le plus constamment défendu lés droits de la raison humaine dans la recherche de la vérité. Sa lettre à Consentius abonde en vues philosophiques sur la nature de Dieu. Augustin travaillait déjà à cette époque et depuis plusieurs années à son traité de la Trinité : les questions de Consentius l'avaient trouvé avec le regard attaché sur le mystère du Dieu en trois personnes.

Augustin avait dans le monde religieux quelque chose de l'autorité des prophètes dans l'ancien monde hébraïque; on consultait les prophètes pour connaître les volontés de Dieu, on consultait Augustin pour connaître la nature de Dieu et tous les mystères de sa loi révélée. Quand les voyants d'Israël parlaient, on écoutait ce que Dieu disait en eux ou par eux; quand l'évêque d'Hippone, sublime voyant du règne évangélique, éclaircissait les questions difficiles et chassait la nuit par sa parole, on s'inclinait pieusement comme si on avait senti passer devant soi l'esprit divin. Augustin, que nous pouvons appeler prophète de la vérité, puisque son regard perça tant de nuages, apparaissait comme un pèlerin du ciel qui, campé un moment sur la terre, serait interrogé de toutes parts sur lés secrètes merveilles d'une patrie inconnue.

Saint Paulin de Nole fut un de ceux qui aimèrent le plus à se rapprocher, par le cœur et (131) l'intelligence, de cette belle étoile africaine qui répandait un jour si brillant. Il s'était établi, on le sait, un commerce de lumière entre Augustin et Paulin ; l'évêque d'Hippone, bon pour tous, laissait voir une prédilection particulière pour ce saint ami qu'il n'avait jamais vu. Une lettre de l'évêque de Nole , de 410 , renferme douze questions tirées des Psaumes, des Epîtres de saint Paul et de l'Evangile; Augustin y fit d'abord des réponses qui ne parvinrent pas à Paulin, et qui ne sont point parvenues non plus à la postérité; nous n'avons qu'une réponse de l'année 414 , écrite dans le but de remplacer les lettres perdues.

Il était difficile que les questions religieuses qui partageaient en deux l'Afrique ne fussent pas de temps en temps soumises aux nécessités politiques de l'empire romain. On se souvient d'Attale, ce préfet de Rome , dont il avait plu à Alaric de faire un empereur; à la fin de 409, Attale, tout incapable qu'il était, tenta quelque mouvement pour s'assurer la possession de l'Afrique; les donatistes, ainsi que nous l'avons remarqué, s'offraient comme les auxiliaires de toute rébellion contre les empereurs; Attale avait jeté les yeux sur eux; mais Honorius, d'après les conseils de quelques hommes considérables, prévint les projets

du nouvel empereur en rendant aux donatistes leurs églises et la liberté de faire ce qu'ils voudraient en religion. C'était remettre tout en question et replacer les catholiques sous les coups de leurs ennemis. Mais cette situation ne dura que huit ou neuf mois; le concile de Carthage, en 410, demanda la révocation d'un édit désastreux pour l'Eglise d'Afrique; il chargea quatre évêques, Possidius, Florentus, Praesidius et Benenatus, de porter sa prière à Honorius, qui, n'ayant plus rien à craindre d'Attale dépouillé de la pourpre impériale, publia contre les donatistes des lois d'une excessive sévérité.

Augustin était retenu à Carthage par le concile de 410, lorsqu'il adressa à son clergé et à son peuple cette touchante lettre (1) où il les conjure de ne pas s'affliger de son absence, motivée par d'inévitables nécessités; il reproche à ses frères tant aimés d'avoir manqué cette année à la pieuse coutume de vêtir les pauvres d'Hippone. Le bruit des ravages et des menaces d'Alaric avait rempli l'Afrique de terreur; Hippone songeait à se fortifier et à se

1 Lettre 122.

mettre en garde; en l'absence de l'évêque , la , charité, moins vive, avait négligé les pauvres. Augustin, dans sa lettre, engageait son cher troupeau à ne pas se laisser abattre par les coups de la main de Dieu sur le monde, mais à redoubler leurs bonnes oeuvres. « De même disait-il, qu'en voyant tomber les murs de sa maison , on se retire, en toute hâte , dans les lieux qui offrent un solide abri, ainsi les coeurs chrétiens, sentant venir la ruine de ce monde par des calamités croissantes, doivent s'empresser de transporter dans le trésor des cieux les biens qu'ils songeaient à enfouir dans la terre , afin que, si quelque catastrophe arrive, il y ait de la joie pour celui qui aura abandonné une demeure croulante. » En présence de tant de maux, les fidèles d'Hippone doivent se souvenir de ce mot de l'Apôtre : « Le Seigneur est proche, ne vous mettez en peine de rien. »

Le bruit de la prise de Rome par Alaric (1) avait retenti en Afrique comme un immense coup de tonnerre. Les peuples étaient consternés ; d'horribles destinées apparaissaient devant eux. Les païens considéraient les calamités de Rome comme un argument en faveur des dieux exilés; les chrétiens courbaient la tête et n'osaient interroger la Providence. Augustin interrompit les murmures accusateurs des polythéistes et la stupeur muette des catholiques pour juger des hauteurs éternelles les événements humains et montrer quelle doit être la fermeté immobile des chrétiens au milieu des malheurs du monde. Les sermons du grand évêque sur la prise de Rome furent le développement éloquent de ces pensées. En apprenant comment un vrai disciple de l'Evangile reçoit les afflictions d'ici-bas, comment il garde sa sérénité au milieu des orages, les fidèles s'accoutumèrent peu à peu à regarder en face les désastres de l'Occident. Les païens , qui attribuaient la chute de Rome à la chute des dieux, trouvaient dans Augustin u il redoutable adversaire; il prouvait que leurs accusations étaient des mensonges contre la raison et contre l'histoire, et faisait voir de lamentables calamités dans les âges antérieurs au christianisme. Il jetait ainsi dans des sermons la première idée de la Cité de Dieu.

Arrêtons-nous à un de ces sermons (2) ; nous

1 Alaric entra dans Rome la nuit du 24 août 410. (Les plaisanteries du programme OCR … Au lieu d'Alaric, il a traduit Marie !!! entra dans Rome…)

2 De urbis excidio. Oeuvres de saint Augustin, tome VI; édition des Bénédict.

en reproduirons l'esprit dans une rapide analyse. Le prophète Daniel prie Dieu et confesse non-seulement les péchés de son peuple, mais ses propres péchés. Etes-vous plus sage que Daniel, vous dirons-nous avec Ezéchiel. Daniel est un des trois saints personnages gui représentent les trois genres d'hommes que Dieu juge dignes de la délivrance, quand de grands désastres tombent sur l'univers. Les deux autres personnages sont Noé et Job. Noé représente ceux qui gouvernent sagement l'Église comme il gouverna l'arche au milieu des eaux du déluge; Daniel est l'image de ceux qui vivent dans une sainte continence; Job, l'image des époux vertueux. Tout élevé que soit Daniel, il a des péchés à confesser : l'orgueil de toute conscience doit en être brisé. Dès lors on ne s'étonne plus que Dieu fasse sentir au genre humain le fouet de son châtiment, avant le jour de la suprême justice. On cite l'exemple de Sodome qui n'eût pas péri si elle avait renfermé au moins dix justes. Rome , avec ses communautés religieuses, ses prêtres, ses nombreux chrétiens , ne renfermait donc pas dix justes qui l'axent préservée du céleste courroux ! Augustin répond que le Seigneur , en demandant au moins dix justes à Sodome , menaçait de perdre la ville et non pas de la corriger. Or, Sodome coupable périt tout entière; nul n'échappa ; le feu dévora toute chose; rien de pareil n'est arrivé à Rome. Rome est debout, et de plus, combien d'hommes ont échappé au désastre ! que d'hommes ont été protégés par les autels chrétiens devenus d'inviolables asiles pour les vainqueurs !

« De terribles choses nous ont été annoncées, dit Augustin à son peuple; il y a eu des incendies, des rapines, des massacres, des martyres d'hommes. C'est vrai , nous avons entendu dire beaucoup de choses, nous avons gémi sur tous les malheurs, nous avons souvent pleuré, c'est à peine si nous sommes consolés; je ne disconviens pas, je ne nie pas que beaucoup de maux ne se soient accomplis à Rome. Cependant, mes frères (que votre charité fasse bien attention à ce que je dis), nous avons écouté l'histoire du saint homme; après avoir perdu ses biens et son fils, il ne put garder saine sa chair, qui seule lui était restée; frappé d'une affreuse plaie de la tête aux pieds , il était assis dans l'ordure, couvert de pourriture et de sang noir, livré aux vers, en proie à d'atroces douleurs. Si on vous annonçait qu'une cité est ainsi assise , sans que plus rien de sain demeure en elle, souffrante d'une horrible plaie, et que les vers y dévorent les vivants comme ils ont coutume de dévorer les morts, laquelle des deux villes trouveriez-vous la plus malheureuse? celle-ci ou bien Rome après la dernière guerre?.... Job supporta sa misère, et sa patience lui fut comptée comme une grande justice. Homme, ta puissance n'est pas dans ce que tu souffres: c'est dans ce que tu fais que se trouve ta volonté innocente ou coupable. »

Augustin dit que tout ce que l'imagination peut produire en fait de tourments dans ce monde est bien léger à côté de la géhenne éternelle ; l'un passe, l'autre ne passe pas. Ceux qui ont souffert à l'époque de la dévastation de Rome ne souffrent plus; et le mauvais riche souffre encore aux enfers. Quand l'homme devient meilleur par ses souffrances, elles sont pour lui une correction utile; s'il ne devient pas meilleur, elles forment comme une double damnation. Le chrétien malheureux ne doit pas murmurer contre Dieu ni lui dire : Dieu, que vous ai-je fait? pourquoi donc je souffre ces choses ? Mais plutôt il doit dire comme Job, tout saint qu'il était: Vous avez recherché tous mes péchés, et vous les avez mis en réserve comme dans un sac cacheté. Il y a eu à Rome cinquante justes, il y en a eu mille, si l'on considère les jugements humains; il ne s'en est pas rencontré un seul, si l'on a égard à la règle de la perfection. Voyait-on à Rome quelqu'un de plus sage que Daniel qui confessait ses fautes ? Rome a été épargnée à cause des justes qu'elle renfermait. Ceux qui sont morts dans la justice et la foi ont été affranchis des tourments humains et conduits aux divines consolations. Ils sont morts après la tribulation, ainsi que le pauvre de l'Évangile devant la porte du riche; comme eux, le pauvre souffrit la faim et les blessures, et mourut ; mais l'Evangile ajoute que des anges emportèrent le pauvre dans le sein d'Abraham. L'évêque d'Hippone montre les pieuses victimes de la guerre se réjouissant dans le ciel et rendant grâces à Dieu de les avoir mises à l'abri des tourments de la vie, des coups des barbares et des piéges du démon, de les avoir placées au-dessus de la faim, de la grêle, de l'ennemi, du licteur, de l'oppresseur. Augustin raconte ensuite les phénomènes arrivés à Constantinople dans la (133) seconde année du règne d'Arcadius , effrayantes menaces qui, en quelques heures , multiplièrent les chrétiens, et que le docteur considère comme de

grandes leçons pleines de miséricorde, car la ville, un moment abandonnée par les habitants et l'empereur, ne souffrit aucun dommage. Il termine par un éloquent rapprochement entre les souffrances de Rome et les souffrances du Christ, le roi des rois et le maître des dominateurs.

C'est ainsi que l'Eglise consolait alors les nations aux jours des désastres ; il faut avouer qu'elle avait seule le secret de se faire doucement écouter du genre humain.

Augustin passa à Carthage les derniers mois de l'année 410. Les plus grands intérêts de l'Eglise d'Afrique pouvaient seuls le retenir loin d'Hippone , à une époque où les progrès des Barbares inquiétaient son cher troupeau. Il ne revint au milieu des siens qu'au commencement de l'hiver, et trouva le peuple d'Hippone abattu et travaillé par des méchants qui voulaient le soulever contre son pontife (1). Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome , sa femme Mélanie et sa belle-mère Albine, illustres personnages romains, venus de la Sicile pour voir Augustin, étonnaient alors les fidèles de Thagaste par le spectacle de leur ferveur chrétienne et de leur humilité profonde. Ils avaient enrichi de plusieurs dons magnifiques l'église de Thagaste et fondé deux monastères , dont l'un renfermait quatre-vingts religieux, l'autre cent trente vierges. Le saint évêque aurait bien voulu se mettre en route pour prendre part à la joie religieuse de la ville où il était né. Au commencement de 441, il écrivait aux illustres et pieux voyageurs que le froid de l'hiver , intolérable pour sa santé débile, ne lui avait pas permis d'aller à Thagaste , que les pluies lui interdisaient maintenant ce voyage , et que pourtant, malgré le froid et les torrents, il volerait vers sa cité natale si les tribulations et les tristesses de son peuple ne lui faisaient pas un impérieux devoir de rester à Hippone.

Pinien et Mélanie, impatients devoir l'homme dont le nom remplissait le monde chrétien, se rendirent eux-mêmes de Thagaste à Hippone , et ce voyage devint un sujet de troubles pour Augustin. Voici cette affaire.

Le fils de Sévère , assistant à la célébration dessaints mystères dans l'église d'Hippone, fut reconnu par le peuple. Tout à coup la multitude

1 Lettre 134, à Pinien.

voulut avoir Pinien pour prêtre, et sollicita à grands cris son ordination. Augustin , descendu de son siège, déclara au peuple qu'il n'ordonnerait point Pinien malgré lui ; et que si les fidèles trouvaient moyen d'avoir Pinien pour prêtre contre son consentement, ils n'auraient plus Augustin pour évêque. Après ces mots, Augustin retourna à son siège. Un moment déconcertée par la.déclaration de l'évêque , la multitude recommença ses bruyantes instances , ajoutant que si Augustin refusait d'ordonner Pinien , un autre évêque l'ordonnerait. Augustin répondit à ceux dont il était entouré , qu'il avait promis à Pinien de ne pas l'élever au sacerdoce malgré lui , qu'il était le maître dans son église , et que nul évêque n'avait le droit de l'ordonner prêtre dans l'église d'Hippone sans son autorisation.

Cependant les cris redoublaient , et le saint évêque ne savait plus quel parti prendre. L'évêque de Thagaste, le vénérable Alype , vieil ami d'Augustin, était présent; des injures éclatèrent. contre lui ; on l'accusait sans doute de vouloir garder Pinien pour son église de Thagaste, afin de profiter de son opulence. Les inquiétudes d'Augustin étaient vives; dans le but d'épargner une profanation du lieu saint par quelque crime, il avait songé à se retirer; mais il craignait que la multitude échauffée, n'étant plus retenue par sa présence, ne se portât plus facilement à des violences; il se détermina à rester. Qui sait, du reste , si quelque furieux n'aurait pas osé mettre la main sur AI ype, pen-. dant que les deux évêques auraient traversé la foule pour sortir? Augustin souffrait beaucoup au milieu de ces horribles clameurs, lorsqu'un moine l'aborda de la part de Pinien; celui-ci désirait annoncer au peuple que si on l'ordonnait prêtre malgré lui , il quitterait l'Afrique. Augustin ne pensait pas que cette déclaration fût de nature à

produire un bon effet; il alla lui-même trouver Pinien, et reçut la promesse que l'époux de Mélanie demeurerait à Hippone, pourvu qu'on ne le forçât point d'entrer dans la cléricature.

Augustin espéra que cette promesse dissiperait la tempête ; il en fit part à son ami Alype ; celui-ci, ne voulant prendre aucune responsabilité dans une décision qui pouvait déplaire à Albine, belle-mère de Pinien, supplia qu'on ne le consultât point là-dessus. Alors l'évêque d'Hippone se tourna vers le peuple, fit signe qu'il voulait parler, et, au milieu du silence, (134) communiqua l'offre de Pinien, à laquelle l'époux de Mélanie devait ajouter l'autorité d'un serment. Le peuple, qui voulait avoir Pinien pour prêtre , ne se trouva point satisfait; après une consultation de quelques instants, les chefs de la sédition demandèrent que Pinien promît d'entrer dans l'Eglise d'Hippone, si jamais il se décidait à accepter le sacerdoce. Augustin retourne auprès de Pinien, et lui propose cette seconde condition; Pinien y consent. Augustin le déclare au peuple, qui se montre content. Il ne restait plus que la question du serment. Il y eut des pourparlers entre Augustin et Pinien, qui souhaitait qu'on précisât des circonstances, comme celle d'une invasion-ennemie, où il lui serait permis de quitter Hippone ; Augustin lui fit observer que ce motif pourrait paraître au peuple le présage de quelque calamité ; qu'en cas d'invasion , chacun s'en irait d'Hippone , et qu'il serait mieux de ne pas en parler. Mélanie, qui était là, crut qu'il fallait prévoir le cas des maladies pestilentielles; Pinien lui imposa silence sur ce point. On convint d'ajouter au serment de rester à Hippone ces mots : si ce n'est en cas de besoin, quoique l'évêque prévût que cette précaution serait considérée par le peuple comme un faux-fuyant destiné à le tromper.

En effet, la promesse de Pinien, dont un diacre donna lecture à haute voix, fut accueillie avec ravissement jusqu'à ces mots : si ce n'est en cas de besoin, d'où sortit un nouvel orage. Pinien ramena le calme par la suppression de ces paroles. Accompagné d'Augustin, il s'approcha du peuple, et dit qu'il s'obligeait par serment à l'exécution de la promesse que le diacre avait récitée ; il en répéta solennellement les termes. Le peuple répondit : Dieu soit béni, et demanda que Pinien signât sa promesse. On fit sortir les cathécumènes, et Pinien signa. Quelques fidèles exprimèrent au nom du peuple le désir que les deux évêques, Augustin et Alype, signassent aussi. Au moment où Augustin commençait à écrire son nom, Mélanie s'y opposa; la signature de l'évêque d'Hippone demeura inachevée; personne n'insista pour en obtenir davantage.

C'est ainsi que les choses se passèrent. Augustin les raconta avec de longs détails, en y joignant les discours du peuple, dans un mémoire adressé à Albine ; ce mémoire ne nous est point parvenu; nous avons composé notre récit avec les faits indiqués dans une lettre (1) de l'évêque d'Hippone à la belle-mère de Pinien, qui prit fort mal cette aventure. Albine, trompée par des rapports inexacts, croyait qu'Augustin avait provoqué le serment; elle croyait aussi qu'une infâme cupidité avait poussé le peuple à ce mouvement.

Augustin, dans sa lettre, disait à Albine que le serment s'était fait en sa présence, mais qu'il ne l'avait pas provoqué; que rien de semblable à la cupidité n'avait inspiré le peuple, puisqu'il ne pouvait participer aux trésors dont il aurait plu à Pinien d'enrichir l'Eglise d'Hippone, et qu'en définitive ces clameurs n'avaient eu pour but que l'oeuvre de Dieu, car la consécration d'un prêtre est toujours une oeuvre de Dieu ; ce n'est point l'argent de Pinien, c'est son mépris pour l'argent qui touchait le peuple d'Hippone. Ce même peuple s'était réjoui de posséder un évêque qui, en entrant au service de Dieu, renonça à sa part d'héritage paternel ; c'étaient quelques arpents de terre. Augustin les donna à l'Eglise de Thagaste, son lieu natal, et les fidèles d'Hippone n'envièrent pas. ce petit domaine. La pauvreté de Jésus-Christ paraissait aimable et pure, surtout dans Pinien , si comblé de richesses ; Augustin,. évêque d'Hippone, après avoir tout quitté, a l'air d'être opulent; le patrimoine auquel il a renoncé n'égale pas la vingtième partie du bien de l'Église dont on le regarde comme seigneur. Mais placez Pinien à la tête d'une Eglise en Afrique, quelle qu'elle soit, il sera toujours pauvre en comparaison des biens avec lesquels il est né. Il y avait sans doute des pauvres parmi ceux qui demandaient Pinien pour prêtre, et ceux-là espéraient tirer de la pieuse famille romaine quelque soulagement à leur indigence : mais est-ce là ce qu'on peut appeler de la cupidité? On aime à voir Augustin prendre ainsi la défense de son peuple et le venger d'un odieux soupçon.

Du moment que le peuple d'Hippone n'a rien à voir aux trésors de Pinien, le soupçon de cupidité ne peut plus atteindre que le clergé et principalement l'évêque ! Augustin est admirable de douceur, lorsqu'il oppose à ces soupçons le désintéressement de son âme, pleinement connu de Dieu seul ; lorsqu'au lieu de se plaindre, il ne songe qu'à guérir le coeur d'Albine, ce coeur malade, qui s'était laissé surprendre par des pensées injurieuses.

1 Lettre 126.

135

Il prend Dieu à témoin que l'administration des biens de l'Eglise d'Hippone lui est à charge, qu'il la regarde comme une servitude, et qu'il voudrait s'en affranchir; Dieu lui est aussi témoin qu'il, croit -Alype dans les mêmes sentiments, et qu'Alype ne mérite pas les outrages dont l'a accablé le peuple d'Hippone. Albine avait demandé au saint évêque s'il croyait qu'un serment obtenu par la force fût obligatoire ; Augustin s'était déjà formellement expliqué là-dessus, dans une lettre à Alype (1) ; il répète à Albine qu'un chrétien, même en présence d'une mort certaine, ne doit pas faire servir à un mensonge le nom de son Seigneur et de son Dieu. Les chrétiens d'Hippone ne prétendent pas retenir, Pinien en esclavage; il peut aller et venir selon ses besoins, pourvu qu'à chaque absence il soit en disposition de retourner à Hippone. Le séjour à Hippone n'est donc pas un bannissement pour Pinien, et s'il consentait à entrer dans la cléricature, le sacerdoce pourrait-il jamais être considéré comme un exil? Le serment contre lequel s'élève si vivement Albine a été, en dernier lieu, offert volontairement, et non pas arraché de force. Si un homme aussi considérable que Pinien oubliait son serment, cet exemple serait une

1 Lettre 125.

grande leçon de parjure. Augustin n'a pas dû empêcher Pinien de jurer; il ne lui appartenait pas de laisser bouleverser son Eglise plutôt que d'accepter ce que lui offrait un homme de bien.

Il paraît que le fils de Sévère fut relevé de son serment, car il passa avec sa femme et sa belle-mère sept ans à Thagaste, au milieu d'une surprenante austérité, et ces pieux enfants de Rome terminèrent leurs jours à Jérusalem.

Le récit de la petite sédition qui éclata, à l'occasion de Pinien, dans l'Eglise d'Hippone, nous introduit dans les moeurs catholiques de ces vieux âges. Le peuple y forme comme une république qui a sa volonté, et avec laquelle l'évêque est obligé de traiter. L'intervention du peuple dans le gouvernement de l'Eglise africaine, intervention qui n'était pas un droit, mais un abus, renfermait des éléments de désordre et des causes de ruine. Quand la multitude s'écriait : Ambroise évêque! ou qu'elle poussait Augustin au sacerdoce , sa voix retentissait comme la voix de Dieu; mais combien de fois les intérêts les plus saints et les plus graves pouvaient se trouver compromis par les fantaisies passionnées par la foule !

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME. Carthage et ses ruines. — La Conférence de Carthage entre les catholiques et les donatistes. — Résumé des actes de la conférence par saint Augustin. (411-412.)

Jusqu'ici dans notre oeuvre il n'est pas un nom de ville qui ait plus retenti que celui de Carthage, et ce nom retentira souvent encore au milieu de nos récits. C'est à Carthage que vont se réunir, pour la solution de la question des donatistes, les évêques de tous les points de l'Afrique chrétienne; efforçons-nous donc de nous former quelque idée de la grande cité qui posséda l'empire des mers dans l'ancien monde , fit trembler Rome et représenta une force si haute, un si vaste foyer d'activité et de génie.

Les ravages du temps et de la conquête ont profondément bouleversé l'emplacement de Carthage ; les incertitudes des lieux refusent à la pensée du voyageur une reconstruction entière et précise de la seconde ville de l'univers. Mais il est des points qui éclairent et fixent l'esprit. C'est ainsi que la colline, jadis couronnée par la fameuse citadelle Byrsa, marque le milieu de l'emplacement de Carthage. La lagune au fond de laquelle s'élève l'industrieuse Tunis, avec ses cent mille habitants, et la mer au cap Kamart, forment une (136) presqu'île ; là, sur cette péninsule, depuis la côte de la Goulette jusqu'à Kamart, l'imagination relève les palais et les temples, les théâtres et les thermes de la capitale africaine.

Au temps de saint Augustin, des églises et des monastères couvraient le sol rempli des souvenirs de Didon et de Sophonisbe, de Syphax et de Massinissa, d'Annibal et de Scipion. Un double port, appelé quelquefois Cothon, à cause de la petite île de ce nom , abritait les vaisseaux dominateurs des mers; rien de plus difficile à reconnaître aujourd'hui que les traces de ces deux ports : le temps s'est plu particulièrement à détruire ce qui fit surtout la puissance des Carthaginois. Des huttes de Maures, des débris dispersés, des figuiers, des caroubiers et des vignes, des touffes d'acanthe comme sur la colline d'Hippone, occupent la place de la ville proprement dite, qui se nommait Megara. Plus rien ne reste de ces murailles où pouvaient se loger trois cents éléphants et quatre mille chevaux, où l'on avait pratiqué des greniers, des entrepôts, de vastes casernes pour vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Les seuls monuments de l'ancienne Carthage demeurés debout ou reconnaissables, c'est un amphithéâtre (l'amphithéâtre de Leggem), ce sont des cippes puniques , et les citernes dont la beauté frappe les voyageurs. L'aqueduc qui portait aux citernes l'eau des sources de Zauvan, à cinquante milles de Carthage, présente des arches de soixante et dix pieds de haut. A part ces ruines qui peuvent êtré nommées, l'emplacement de Carthage forme comme une profonde nuit; c'est la poussière d'un cadavre de géant. Il y a onze siècles que Carthage fut renversée par les Sarrasins, et depuis ce temps les barbares, maîtres du pays , n'ont pas cessé d'arracher des débris à l'illustre métropole. L'héroïsme et les malheurs d'une armée française ont rendu cette terre plus auguste, plus vénérable à nos yeux la mort de saint Louis plane sur l'immense sépulcre de Carthage, comme le plus pur rayon de gloire (1).

Cette Carthage , détruite par Scipion, et qui

1 Tout le monde a lu le beau travail de M. de Châteaubriand sur Carthage dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem. Un long séjour à Tunis a permis â M. Faibe, consul général de Danemark, de réunir les documents les plus exacts et les plus complets sur l'emplacement de Carthage. M. Falbe a publié ses recherches dans un mémoire; il y a joint des planches qui renferment un plan des ruines dé Carthage, des vues et des croquis, des cippes puniques, des dessins de médailles. Plusieurs inscriptions puniques se trouvent traduites dans ce mémoire.

n'avait offert à Marius que des cabanes et des ruines, s'était relevée sous Auguste; c'est la ville rebâtie par Auguste et déjà florissante au temps de Strabon, qui vit Tertullien, Lattante, Victorin, saint Cyprien, la jeunesse de saint Augustin, ses travaux, ses combats glorieux. Elle n'offrait plus, la magnificence

d'autrefois; mais elle avait encore des monuments, une population considérable et un centre d'études qui la rendaient digne des regards du monde.

De tous les pays: soumis à l'empire romain, le pays d'Afrique était le plus riche et le moins difficile à conquérir; les forces romaines ne s'y trouvaient pas considérables; une bataille gagnée suffisait pour l'enlever. Soit qu'Alaric crût important de saisir l'Afrique, grenier de l'empire, soit qu'il n'eût encore rien d'arrêté sur la possession de l'Italie, il reste à peine quelques jours dans Rome tombée à ses pieds; et,. sans songer à vaincre Honorius, qui tremblait à Ravenne, il tourne ses yeux.vers l'Afrique. On sait comment la mort arrêta tout à coup le fier conquérant. Cette menace contre l'Afrique avait été pour. Honorius un avertissement; afin que cette contrée devînt une proie moins facile, il importait de recourir aux meilleurs moyens d'y rétablir l'unité religieuse. C'est ce qui explique l'ordonnance d'Honorius du 14 octobre 410, par laquelle les évêques catholiques et donatistes étaient convoqués à une réunion solennelle et décisive. Les intérêts de l'empire s'accordaient ici avec les intérêts de la foi chrétienne, et d'ailleurs la saine partie des populations donatistes, fatiguée de longs troubles, soupirait après un jugement suprême. Depuis plusieurs années, les évêques catholiques appelaient de leurs veaux ardents cette conférence d'où la paix devait sortir.

L'ordonnance du 14 octobre 410, adressée à Flavius Marcellin, est au nom des empereurs HONORIUS et THÉODOSE, pieux, heureux, vainqueurs et triomphateurs. C'est un mois et demi après la prise de Rome par Alaric que de tels titres étaient donnés à de faibles princes ! Honorius proclamait le respect de la foi catholique comme le premier de ses soins; il déclarait que le but de ses travaux dans la guerre et de ses méditations dans la paix, était de maintenir la religion véritable; il parle des donatistes qui déshonorent l'Afrique, la plus grande portion de son empire. L'empereur veut mettre un terme à leur schisme injurieux à la foi, (137) pour ne pas encourir les reproches de la postérité. Il ordonne qu'une conférence solennelle établisse enfin la vérité, enlève leurs basiliques aux évêques donatistes qui ne se rendront pas à l'appel , et réunit de force leurs peuples. Honorius nomme Flavius Marcellin juge et souverain ordonnateur de la conférence.

Quelque temps après Marcellin publia un édit qui annonçait les intentions de l'empereur, convoquait tous les évêques d'Afrique à quatre mois d'intervalle, promettait de rendre leurs basiliques aux évêques donatistes qui se réuniraient à Carthage , proposait aux donatistes de leur adjoindre un juge de leur communion, et affirmait, au nom de l'admirable mystère de la Trinité et du sacrement de l'Incarnation, qu'il s'en tiendrait sincèrement à l'examen des faits dans ce grand débat.

Aurèle, évêque de Carthage, et Silvain, primat de Numidie, par ancienneté d'ordination, adressèrent leur acceptation à Marcellin , au nom de tous les évêques catholiques; ce fut Augustin qui rédigea la lettre (1). Après s'être soumis à tous les règlements, les évêques catholiques empêcheraient leurs peuples de pénétrer dans la salle de la conférence; leur présence pourrait apporter du trouble; les peuples se contenteront du récit de ce qui se sera passé. Les évêques catholiques déclaraient que si les donatistes parvenaient à prouver l'anéantissement de la véritable Eglise sur la terre , de telle sorte qu'elle n'existât plus que dans le parti de Donat, ils étaient prêts à se démettre de leur dignité, et à se laisser conduire par ceux qui leur auraient révélé la vérité. Ils déclaraient en outre que s'ils confondaient les évêques du parti de Donat, ces évêques, réunis à l'unité de l'Eglise, pourraient conserver leur dignité. Il arrivera ainsi que beaucoup d'Eglises africaines auront deux évêques ; ces deux évêques rempliront alternativement les fonctions, et la place restera au survivant. Dans le cas où des populations n'aimeraient pas à avoir deux évêques à leur tête , ces deux évêques donneraient leur démission , et l'on procèderait à une élection nouvelle.

« Pourquoi ne ferions-nous pas à notre Rédempteur ce sacrifice d'humilité ? dit la lettre épiscopale ; il est descendu du ciel pour revêtir un corps et nous en faire les membres, cet nous hésiterions à descendre de nos sièges pour mettre un terme aux maux qui déchirent

1 Lettre 128.

son corps et qui en divisent les membres ! C'est assez pour nous d'être des chrétiens fidèles et soumis. Nous avons été ordonnés évêques pour le compte du, peuple de Jésus-Christ, et nous abandonnerons l'épiscopat, si ce sacrifice peut aider à rétablir la paix parmi les chrétiens. » On reconnaît ici la haute inspiration d'Augustin. Cette résignation des évêques catholiques de l'Afrique, consentie pour mettre un terme à des déchirements désastreux , est restée dans l'histoire comme un mémorable exemple d'abnégation chrétienne. L'Eglise de France, quatorze siècles plus tard, devait donner au monde un spectacle d'une égale grandeur morale. Le pape Pie VII , dans l'intérêt de la paix religieuse et de ses négociations avec le Premier Consul, demanda aux anciens évêques de notre pays une renonciation volontaire, et nos évêques se démirent de leurs sièges !

Les donatistes, qui, si souvent, avaient reculé devant des explications , se trouvèrent acculés à une grande épreuve qu'il fallait subir. Leurs évêques s'étaient tous rendus à Carthage le 18 mai 411 ; le primat les avait fortement stimulés; on voyait parmi eux jusqu'à des vieillards: se soutenant à peiné; les malades seuls restèrent dans leurs foyers.

Les évêques donatistes firent -leur entrée dans la ville avec un pompeux appareil. De leur côté , les évêques catholiques avaient montré un pieux empressement; mais ils étaient arrivés à Carthage humblement et sans fracas. Les évêques donatistes se trouvèrent au nombre de deux cent soixante-dix-huit ; les catholiques au nombre de deux cent quatre-vingt-six; l'âge ou la maladie avaient retenu chez eux cent vingt évêques catholiques. Soixante-quatre sièges catholiques étaient alors vacants ; ce qui nous offre un total de quatre cent soixante et dix évêchés catholiques en Afrique. Joignons-y les deux cent soixante-dix-huit évêques donatistes, et nous aurons pour l'Afrique, à cette époque, sept cent quarante-huit sièges épiscopaux. De plus, les donatistes prétendirent que beaucoup de leurs évêques étaient absents, et plusieurs de leurs sièges vacants. D'après ces calculs , il est aisé de comprendre qu'il y avait en Afrique des évêchés, non-seulement dans toutes les villes, mais encore dans des lieux de peu d'importance.

Il fallait préparer le peuple catholique de (138) Carthage au grand événement religieux qui réunissait dans cette métropole toute une légion de pontifes. Nul aussi bien qu'Augustin ne pouvait remplir une tâche semblable; l'évêque de Carthage la lui confia. Augustin prononça un sermon sur la paix, sujet heureusement choisi à la veille d'une assemblée formée pour rétablir l'union religieuse dans les contrées africaines. Ce sermon, où la langue de l'Eglise est si élevée, si grave et si douce, ne dut pas être écouté sans émotion; des larmes coulaient des yeux des auditeurs lorsque Augustin disait: « Priez pour les évêques, les évêques parleront et disputeront pour vous; faites des aumônes; les aumônes sont les ailes par lesquelles la prière s'élève jusqu'à Dieu. En travaillant ainsi pour la cause de l'Eglise, vous nous servirez peut-être plus que nous ne nous servirons nous-mêmes, car personne de nous ne compte sur ses forces pour triompher dans cette dispute, et notre espérance est en Dieu seul ! »

La présence des cinq cent soixante-quatre évêques à la conférence pouvait amener quelque confusion. Marcellin ordonna (1) que chacun des deux partis se fit représenter par dix-huit évêques, sept pour parler, sept pour conseiller, quatre pour surveiller l'exactitude des notaires. Dans cet édit, Marcellin marquait le lieu de la conférence : les catholiques souscrivirent à cette décision, mais les donatistes écrivirent une lettre à Marcellin pour le supplier de leur permettre à tous d'assister à la réunion. Une telle. demande parut aux catholiques comme un projet de faire échouer la conférence par le désordre ; toutefois, pour ne pas condamner à l'avance des intentions, et dans un esprit de charité et de condescendance fraternelle, les catholiques déclarèrent à Marcellin qu'ils consentaient au désir des donatistes. Seulement ils persistaient à se faire représenter à la conférence par dix-huit évêques, afin qu'on ne pût leur imputer le tumulte si le malheur voulait qu'il en éclatât (2).

Enfin arriva le 1er juin; les destinées et la gloire de l'Eglise d'Afrique allaient se décider, lesï peuples étaient en suspens. On se réunit dans une salle des thermes Gargilianes (3), situés au centre de Carthage. Augustin, Aurèle, Alype, Possidius, Vincent, Fortunatus, Fortunatien,

1 Second édit de Marcellin.

2 Lettre 129.

3 In secretario thermarum Gargilianarum.

étaient les sept évêques chargés de prendre la parole au nom des catholiques; les donatistes avaient confié leur cause à Pétilien, à Emérite, évêque de Césarée, à Fortunius, évêque de Thubursy, Primitus, Prothasius, Montanus, Gaudentius, Adeodatus. L'épiscopat du schisme africain, rassemblé là tout entier, dut longtemps arrêter ses regards sur cet Augustin qui , depuis treize ans, combattait le parti de Donat avec tant de force et de génie, et qui venait à Carthage pour porter à l'erreur le dernier coup. La séance s'ouvrit avec un grand appareil et une imposante solennité. Un officier ayant demandé les ordres de Marcellin pour que les évêques entrassent dans la salle, les évêques s'avancèrent majestueusement. Dans un discours d'ouverture, Flavius Marcellin se reconnut indigne d'être placé juge au milieu de tant d'hommes vénérables par lesquels il conviendrait plutôt qu'il fût lui-même jugé ; mais la cause qui les avait réunis allait être agitée sous les yeux de Dieu, les anges en seraient les témoins, et le juge n'avait que des faits à constater. On fit ensuite lecture de l'ordonnance d'Honorius, datée de Ravenne, des deux édits de Marcellin, des réponses des donatistes et des catholiques, et d'un écrit (mandatum) par lequel les évêques catholiques, rassemblés dans l'Eglise de Carthage, avaient choisi sept d'entre eux pour défendre la cause catholique et précisaient les points qui seraient la matière de la discussion. On lut aussi un écrit de ce genre rédigé par les donatistes. Le reste de la séance se perdit en chicanes.

Les donatistes élevèrent des doutes sur les signatures des évêques catholiques qui avaient nommé leurs représentants à la conférence; ces doutes amenèrent une vérification qui constata la sincérité des signatures des catholiques, et la fausseté de plusieurs signatures de donatistes qui avaient usé de la fraude pour faire croire à un plus grand nombre d'évêques de leur parti, présents à Carthage.

Dans la seconde séance, qui eut lieu le 3 juin, rien de sérieux ne fut entamé; tous les efforts des donatistes tendaient à gagner du temps comme pour reculer leur défaite; ils eurent l'idée de solliciter un délai afin d'examiner à loisir les actes de la première séance, et de se mieux préparer à la discussion; le président de la conférence leur accorda un délai de cinq jours à la prière d'Augustin, et la troisième séance fut ajournée au 8 juin. Un (139) bizarre incident marqua le début de la troisième séance ; lorsque Marcellin eut prié les évêques,de s'asseoir, les donatistes, par l'organe de Pétilien, imaginèrent de le refuser en invoquant 1'Ecriture, probablement parce que le juste ne doit pas s'asseoir au milieu des impies; les dix-huit évêques catholiques ne crurent pas devoir rester assis pendant que les deux cent soixante-dix-huit évêques donatistes étaient debout, et Marcellin lui-même, par respect pour les évêques, fit disparaître son siège.

Les donatistes auraient, bien voulu, dans la séance du 8 juin, recommencer leurs chicanes ; mais le grand évêque d'Hippone,. impatient de voir la vérité sortir victorieuse de la lutte , coupa court aux divagations stériles et amena ses adversaires à la question de savoir où était l'Eglise catholique. Chose curieuse ! Les donatistes avaient osé se plaindre qu'on les eût amenés à la cause ! « Oh ! qu'elle est forte la vérité ! s'écriait à ce sujet Augustin ; sa force est plus puissante que les chevalets et les ongles de fer pour pousser à l'aveu de toute chose. » A de misérables subtilités, à des tergiversations perpétuelles, Augustin opposait une parole ferme , lumineuse et précise , et retenait dans la question ses adversaires toujours prêts à en sortir. Pétilien crut l'embarrasser en lui demandant s'il était, oui ou non, le fils de Cécilien. — Il est écrit, lui répondit Augustin, que notre père n'est pas sur la terre. Pourquoi me demandez-vous si je suis le fils de

Cécilien ? Si Cécilien fut innocent, qu'il s'en réjouisse comme je m'en réjouis, mais ce n'est pas dans son innocence que j'ai mis mon espoir. S'il fut coupable, il a été dans l'Eglise comme la paille sur l'aire, comme les boucs qui paissent dans les mêmes pâturages que les brebis, comme les poissons dans les filets : nous ne devons pas, à cause des méchants, déserter l'aire du Seigneur , briser les filets divins par la haine des divisions, et les tirer avant le temps sur le rivage !

Sur de nouvelles interrogations de Pétilien, l'évêque d'Hippone ajouta que Cécilien n'était qu'un frère dont il vénérait la mémoire, et que son père était Dieu, Christ et Rédempteur; que le Christ était le chef et la racine des catholiques et non pas Cécilien. Augustin dominait Pétilien et ses injures de toute la hauteur de la vérité. Les donatistes répétèrent les griefs et les objections auxquels tant de fois on avait répondu. Ils ne pouvaient faire autrement que de convenir que l'Eglise catholique était celle qui était répandue par toute la terre. Dès lors il ne restait plus à examiner laquelle des deux communions de l'Afrique était en rapport avec les catholiques des diverses parties de l'univers ; le résultat de cet examen ne pouvait pas être douteux.

Les donatistes passèrent brusquement à l'affaire de Cécilien. Ils lurent un mémoire dans le but de prouver la mutuelle responsabilité morale des hommes d'une même communion, et la culpabilité de Cécilien , qui aurait dû rester seul après sa faute. Augustin ne laissa aucun des points de ce mémoire sans réponse, et montra, par l'Ecriture et par l'autorité de saint Cyprien lui-même, que l'Eglise sur la terre serait toujours mêlée de bons et de méchants; il fit voir que ce principe avait inspiré les donatistes dans leur conduite avec les maximianistes, et lorsque les adversaires, enlacés par ce souvenir, s'écrièrent qu'une cause (1) ne nuisait pas à une autre cause, et que les fautes étaient personnelles: « Cette réponse est courte, dit Augustin , mais elle est claire et précise en faveur des catholiques ! ... Combien aurions-nous donné de montagnes d'or pour arracher aux donatistes cette réponse ! » Ils prononçaient eux-mêmes leur condamnation. Ils établissaient par là que la culpabilité de Cécilien n'aurait pu porter aucun tort à l'Eglise. Mais on procéda à l'examen de la question de la culpabilité de Cécilien; la production des pièces originales fit éclater son innocence, déclarée tour à tour par les jugements des conciles de Rome et d'Arles, et le jugement de l'empereur Constantin. L'innocence de Félix, évêque d'Aptunge, fut également proclamée. Ainsi toutes les questions se trouvaient résolues. Les évêques se retirèrent pour laisser Marcellin écrire sa sentence, et rentrèrent pour en écouter la lecture.

Le président de la conférence exprimait qa joie de la guérison inespérée d'un mal aussi ancien et proclamait l'innocence de Cécilien et de Félix; il interdisait aux donatistes toute assemblée religieuse et ordonnait que leurs églises seraient livrées sans retard aux catholiques dont le triomphe avait été appuyé sur tant de preuves.; chaque évêque donatiste pouvait retourner chez lui sans inquiétude pour se ranger ensuite sous la loi de l'unité; ceux qui avaient sur leurs terres des troupes de circoncellions

1 Nec causa causae, nec persona personae praejudicat.

devaient tout faire pour les contenir, sous peine de voir ces terres occupées par le fisc; il fallait que les fureurs insensées des circoncellions eussent un terme , autant dans l'intérêt du repos public que de la foi catholique. Marcellin disait aux évêques, en finissant, qu'un examen des actes de la conférence leur donnerait la pleine certitude que le parti de Donat avait été une erreur, et que Cécilien et les autres avaient été faussement accusés. Le président de l'assemblée de Carthage payera cher la sincérité de sa sentence (1).

Ainsi Augustin achevait son oeuvre contre les donatistes ; Alype et Possidius n'avaient pris la parole que pour des questions de formalités et pour des incidents ; l'évêque d'Hippone porta seul le poids de la conférence dans ce qu'elle eut de grave et de théologique; en lisant les actes de la célèbre séance du 8 juin 411 , nous avons admiré la présence d'esprit, la science profonde, le langage net et plein, l'angélique douceur de cet homme aux pieds de qui venaient mourir toutes les attaques, qui ne laissait aucune ombre autour de l'image de la vérité, et qui montra dans ce jour une patience grande comme son génie. Les peuples, et surtout les peuples donatistes avaient oublié l'origine du schisme; le grand but des habiles de ce parti était d'empêcher que le jour ne pénétrât dans les ténèbres de leur affaire; chaque rayon de lumière leur donnait de l'épouvante. Augustin, dans ses écrits, avait établi la vérité contre les donatistes , plus invinciblement qu'il ne put le faire dans la conférence; mais il est surprenant qu'au milieu de tant d'interruptions et d'interpellations, il ait eu encore la puissance de faire triompher les principes de la foi chrétienne. Le monde chrétien tenait les yeux attachés sur cette assemblée de Carthage ; lorsque l'évêque d'Hippone voyait de pitoyables chicanes prendre la place des intérêts immenses de la foi : « On nous attend ! s'écriait-il ; ce n'est pas seulement cette ville, c'est presque le genre humain tout entier; on désire apprendre quelque chose sur l'Eglise , et nous sommes là discutant des formules de barreau et plaidant misérablement sur des riens! » On peut faire un rapprochement curieux. Ce fut en 311 que soixante et dix évêques, à Carthage, condamnèrent Cécilien sans l'entendre. Ce fut en 411 que deux

1 On peut lire utilement François Baudouin, sur la conférence de Carthage, en 411.

cent soixante-dix-huit évêques donatistes furent condamnés à Carthage, après avoir été entendus !

Les actes de la conférence de Carthage offrent un remarquable caractère d'exactitude dans les plus petits détails. On ne saurait imaginer plus de soins et de précautions. Ils sont parvenus jusqu'à nous , sauf la dernière partie de la séance du 8 juin. Ces actes fermaient éternellement la bouche aux donatistes, mais leur énorme étendue en rendait la lecture bien difficile à la plupart des chrétiens. Nul ne songeait à remuer cette masse de pièces et de discours au profit des intelligences avides de savoir ce qui s'était passé. Augustin, chargé de travaux, faible de santé, fit un acte de zèle admirable (1) en touchant à ces comptes-rendus auxquels les donatistes avaient donné une fastidieuse longueur pour que personne n'eût le courage d'y chercher la vérité. Un abrégé avait été tenté, mais il était mal fait. Augustin voulut donc en rédiger un lui-même, et son travail, qui nous est parvenu sous le titre de Breviculus collationis cum donatistis , est une succincte et excellente exposition des trois séances de Carthage.

Comme nous l'avons dit, ce fut presque toujours Augustin qu'on entendit dans la défense de la foi en face des évêques donatistes; mais dans son travail d'abréviation il s'efface , et met sous le nom général des catholiques tous ses discours, toutes ses réponses. A l'aide de cet abrégé , à la fois substantiel et net, tout le monde en Afrique put connaître la vérité sur la conférence avec les donatistes. Les évêques catholiques eurent soin d'en répandre des milliers de copies. Les plus zélés d'entre eux décidèrent que, chaque année, au temps du carême , on lirait dans leurs églises les actes de la conférence (2). L'empereur Honorius autorisa ces actes par une loi du 30 août 414.

La vérité, dans cette question, perçait les yeux des aveugles, comme dit Augustin (3), et pénétrait de force dans les oreilles des sourds. Le schisme n'aurait pas pu se prolonger durant tant d'années si les chefs du parti de Donat avaient témoigné la moindre sincérité. Le jour où ils furent contraints de s'expliquer, ils furent vaincus. Il ne restait plus aux catholiques qu'à tirer parti de la victoire et à aider les

1 Lettre 139, à Marcellin; lettre 185, au comte Boniface.

2 Le livre des Gestes avec Emeritus.

3 Actes de la Conférence.

141

peuples donatistes à s'échapper des liens de ceux de leurs pasteurs qui se révoltaient contre l'évidence en semant des mensonges. Beaucoup d'évêques donatistes, à l'exemple, des plaideurs qui ont perdu leur procès, firent courir le bruit et cherchèrent à persuader à leurs populations que les catholiques avaient gagné Marcellin à prix d'argent. Des évêques catholiques, réunis en concile à Zerte en Numidie , adressèrent à ce sujet aux donatistes une lettre (1), qui fut rédigée par l'évêque d'Hippone. Cette lettre, écrite le 14 juin 492, rappelait la fraude que les évêques donatistes avaient commise à Carthage en inscrivant dans leur mandement des noms de collègues absents ou morts ; elle indiquait en quelques pages les traits les plus saillants de la conférence, et, à la fin, raillait les accusateurs des catholiques et de Marcellin.

« Si nous devons la sentence du juge aux présents que nous lui avons faits, disaient les pontifes catholiques , quels présents avions«nous donc faits aux évêques donatistes pour les obliger, non-seulement d'avouer, mais «même de justifier par tant de pièces tout ce que nous soutenions contre eux ? » Les pontifes de la foi invitaient les chrétiens du schisme à revenir dans l'unité que Dieu aime, à lire ou à permettre qu'on leur lût les actes de la conférence: les donatistes , après cela , auront-ils le droit d'imputer aux catholiques les coups de la loi ?

Peu de temps après , Augustin publia un livre adressé aux donatistes (2), et dans ce livre le grand évêque faisait un dernier et puissant effort pour ouvrir les yeux des populations schismatiques trompées par leurs évêques. Il montrait la vérité catholique claire comme le soleil, non pas née en Afrique, mais partie de Jérusalem et répandue à travers le monde; il donnait des voix aux Eglises du Pont, de la Bithynie, de l'Asie-Mineure , de la Cappadoce , à toutes les Eglises d'Orient, et ces voix redisaient au parti de Donat : Nous ne savons pas ce que vous avez dit; pourquoi ne communiquez-vous pas avec nous ? pourquoi nous faites-vous un crime de ce que nous n'avons pu connaître ?

L’évêque d'Hippone tirait un grand parti de ces paroles échappées à la conscience des évêques donatistes : Une cause ne nuit pas à une autre cause; et les fautes sont personnelles; il les

1 Lettre l41.

2 donatistas post collationem liber.

développe de manière à faire toucher du doigt, même à des enfants, la vérité contre les donatistes ; puis il revient sur le mélange des bons et des méchants.en ce monde, sur les conditions qui font le martyre. Les donatistes, ou le sait, se proclamaient martyrs, mais martyr veut dire témoin, et les témoins du Christ , ce sont les témoins de la vérité. Il ne suffit pas de souffrir, il faut souffrir pour la justice. Augustin , plein de charité et d'onction, invite ces populations endormies à sortir d'un long sommeil. « Mettez-vous d'accord avec la paix, leur dit-il, attachez-vous à l'unité, ayez égard à la charité, cédez à la vérité. » En parlant de la difficulté de tirer de leur erreur les évêques donatistes, Augustin dit que l'argile où ils ont mis le pied est si épaisse et qu'ils y sont tellement enfoncés qu'on ne peut les en arracher. L'évêque d'Hippone repasse

rapidement les principaux points des disputes de la conférence de Carthage; il nous apprend que les débats furent clos la nuit, que la sentence de Marcellin fut rendue la nuit ; « mais, ajoute-t-il, cette sentence resplendissait de la lumière de la vérité. » Les donatistes s'étaient plaints d'avoir été enfermés dans les thermes Gargilianes comme dans une prison, ce qui donne occasion à Augustin de nous apprendre que la salle de la conférence, loin d'être une prison, était un vaste espace inondé de lumière et d'une agréable fraîcheur au milieu des ardeurs du mois de juin en Afrique.

Augustin écrira plus tard sur les donatistes encore quelques lettres et remontera parfois encore sur la brèche (1), dans l'intérêt de l'unité religieuse; en 448, il disputera (2) à Césarée avec Emeritus, évêque donatiste de cette ville , en présence de la multitude des fidèles ; en 420, il réfutera en deux livres (3) deux lettres de Gaudentius, évêque donatiste de Thamugade (4) ; mais dès ce moment nous pouvons considérer comme finie l'oeuvre d'Augustin contre les donatistes. Ses écrits avaient fait l'éducation de tous les esprits en Afrique pour la question du schisme; la sentence prononcée à Carthage le 8 juin 444 fut comme la conséquence solennelle tirée des ouvrages du pontife

1 La Revue de saint Augustin nous parle d'un liure contre Emérite, évêque des donatistes, après la conférence; ce livre est perdu.

2 De gestis cum Emerito liber unus.

3 Contra Gaudentium libri duo. Les ouvrages contre les donatistes forment le 9e vol. des Œuvres de saint Augustin.

4 Thamugade , sur la route de Lambèse à Constantine, offrait, au temps de Bruce, un arc de triomphe et un temple, tous les deux d'ordre corinthien.

d'Hippone. Après la conférence dont il avait été l'âme, l'inspiration et la gloire, il ne recula devant aucun soin , aucune fatigue, pour que les populations égarées recueillissent les fruits de la vérité. Un pareil retour, une telle révolution dans les moeurs et les habitudes ne pouvait s'accomplir soudainement; il fallut des années : le bienveillant génie d'Augustin présida à cette reconstruction morale. La victoire des catholiques à Carthage fit pousser un dernier cri de haine aux circoncellions ; la vengeance arma leurs bras; un prêtre fut tué à Hippone. Augustin eut la sainte joie de voir tomber peu à peu le mur de mensonge qui tenait la moitié de l'Afrique séparée de la foi chrétienne; l'unité évangélique se refaisait, la justice et la paix se donnaient le baiser divin, la grande famille chrétienne de l'Afrique se reconstituait : on se retrouvait frères après un siècle de division ! Et cette union magnifique était surtout l'oeuvre d'Augustin ! Jamais un plus grand bien n'honora les efforts d'un homme. C'est ainsi que l'Église d'Afrique monte avec Augustin au plus haut point de sa gloire.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME. Consolations à Proba. — Histoire de Firmus. — Le livre sur le Don prophétique des Démons. — Lettres à Volusien et à Marcellin. — Intercession de saint Augustin en faveur des donatistes. (411-412.)

L'Orient était couvert des débris du naufrage de l'empire romain. On sait quels furent les gémissements de saint Jérôme en apprenant les calamités des bords du Tibre, et avec quel soin pieux il recueillit en Palestine les vivantes ruines échappées aux barbares (1). L'Afrique semblait être un sûr asile; elle avait vu arriver un grand nombre de fugitifs emportant avec eux les biens qui leur restaient. Le temps n'était plus où la fierté romaine ne pouvait supporter des revers, où le coeur se brisait à la vue des maux de la patrie, où, loin d'elle, tout paraissait amer et triste, tout paraissait indigne d'amour. La plupart des Romains fugitifs ne songeaient qu'à demander des joies aux trésors qu'ils avaient pu dérober à la conquête; ils s'en allaient promenant leurs vices, ces vices dont Salvien (2) nous fait une si énergique peinture. L'ombre de leurs ancêtres généreux eût bien souffert envoyant des enfants de Rome, après la chute de la patrie , se précipiter dans les plaisirs , et remplir de leurs transports joyeux les théâtres de Carthage ! Le peuple romain meurt et il rit, disait Salvien (3). Ceux

1 Voir notre Histoire de Jérusalem, t.. II chap. 25 et 26. — 2 De la Providence. — 3 De la Providence, livre VII.

qui portaient dignement le poids du malheur ne se rencontraient que parmi les chrétiens; les pensées éternelles leur avaient donné la mesure des douleurs humaines; ils se consolaient de leurs désastres avec un crucifix à la main, et ce sont ceux-là qui représentaient le plus noblement Rome tombée.

Comme la cupidité rongeait les âmes, les chefs politiques devaient en être particulièrement atteints;. Héraclien, ce maître de l'Afrique, qui obtint son poste pour avoir rempli à l'égard de Stilicon le rôle de bourreau, et qui donnait l'exemple de toutes les turpitudes, vendit cher sa protection aux fugitifs romains. Il leur fit regretter plus d'une fois de ne s'être pas résignés à la domination des Goths. Augustin dont le crédit était presque aussi grand que sa charité, intervint souvent pour défendre les faibles et soutenir leurs droits, mais que peut la plus sublime et la plus sainte influence sur un cœur tombé trop bas? Les consolations religieuses de l'évêque et ses conseils avaient une plus irrésistible efficacité que ses prières aux grands, il ne les refusait à personne. En 411, Augustin écrivait à une des victimes de la cupidité d'Héraclien , à Proba, surnommée Faltonie, (143) veuve d'un préfet du prétoire, et mère de trois consuls ((1). Proba n'était parvenue qu'au prix des plus grands sacrifices à garder l'honneur de sa fille Julienne , à laquelle l'évêque d'Hippone dressa plus tard un livre sur le veuvage, et l'honneur de sa fille Démétriade , dont le nom est célèbre dans les annales religieuses de la première moitié du cinquième siècle.

Proba avait demandé à Augustin de vouloir bien lui écrire quelque chose sur la prière l'évêque le lui avait promis, l'accomplissement de cette promesse donna lieu à une de ses plus belles lettres (2). L'évêque d'Hippone disait à l'illustre et pieuse dame romaine que, malgré les anathèmes et les sentences de l'Evangile, les riches pourraient aussi entrer dans le royaume des cieux; une parole de Jésus-Christ, qui avait effrayé ses disciples sur le sort du genre humain, proclama l'impossibilité du salut des riches; mais le Sauveur ajouta : Ce qui est impossible aux hommes est facile. à Dieu. Cette lettre nous offre de douces paroles sur les consolations qu'on peut tirer des gens de bien. Dans la pauvreté et l'affliction, dans les douleurs du corps ou de l'exil, dans quelque misère qu'on soit, si l'on a auprès de soi des gens de bien qui sachent pleurer avec ceux qui pleurent et se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, qui ont un langage en harmonie avec chacun de nos besoins , alors l'amertume des maux s'adoucit , leur poids devient moins lourd, et nous nous trouvons assez forts pour triompher de nos épreuves. Augustin ne veut pas qu'on oublie que Dieu seul est la source et le père de toute consolation. Tant que nous sommes dans les ténèbres de cette vie mortelle, loin du Seigneur et de la patrie, marchant dans l'obscurité de la foi et non pas dans la

claire vision, nous ne devons pas perdre de vue notre pauvreté; l'âme chrétienne ne cessera pas de prier. En attendant le lever du jour et la lumière de l'étoile du matin, l'âme tient son regard attaché sur les saintes Ecritures comme sur un flambeau posé en un lieu obscur. L'évêque appelle cette vie une vie mourante, véritable terre déserte, sans chemin et sans eau, malgré les consolations passagères qu'on s'y donne, malgré la foule des voyageurs avec qui l'on marche, et l'abondance des faux biens dont on y jouit. Augustin, arrivant à la

1 Probin, Olybrius et Probe.

2 Lettre 130.

prière, cette mystérieuse affaire qui se traite plutôt par des gémissements et des larmes que par des paroles, enseigne à l'illustre Romaine ce qu'on doit demander à Dieu, et lui montre que tous nos besoins sont renfermés dans l'Oraison dominicale. Ce n'est pas la longueur du discours, mais le mouvement du coeur, qui doit faire durer la prière. Les prières des solitaires d'Egypte étaient fréquentes, mais courtes; c'étaient des élans vers Dieu. Les solitaires craignaient que la ferveur de l'âme ne vînt à s'affaiblir dans une oraison trop prolongée. Le saint évêque conjure Proba de prier pour lui.

Une pieuse correspondance s'était établie entre Augustin et Proba. Dans une de ses lettres, la mère de Julienne exprimait à l'évêque les ennuis d'une âme que sa captivité dans un corps mortel entraînait vers la terre; ainsi courbée et affaissée , l'âme se porte plutôt vers les objets d'en bas que vers l'objet unique placé dans les hautes régions, et principe de tout bonheur. Augustin, répondant à cette lettre au commencement de l'année 412, cite l'Ecriture (1), qui nous montre l'âme appesantie par le corps corruptible : cette maison de terre abat l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser. Le divin maître, dont la puissante parole redressa une femme courbée depuis dix-huit ans (2), est venu pour nous rendre capables de comprendre ce chant de nos saints mystères : Que nos coeurs s'élèvent en haut ! et pour nous faire dire avec vérité : Nous tenons nos âmes élevées vers le Seigneur (3) ! Augustin termine en rendant grâces à Proba de l'intérêt bienveillant qu'elle prenait à sa santé toujours débile.

Possidius rapporte, sans date précise, un fait curieux qui pourrait correspondre à l'époque où nous sommes dans ce travail. Un jour; tandis que Possidius et tous ses frères du monastère d'Hippone étaient à table, Augustin, l'homme de Dieu, leur dit : « Vous avez dû remarquer qu'aujourd'hui à l'église le commencement et la fin de mon sermon se sont produits d'une façon contraire à mes habitudes, car j'ai laissé inachevé ce que j'avais d'abord entrepris d'expliquer et de montrer. — En effet, lui répondirent les frères, nous avons été tout surpris. — Je crois, poursuivit Augustin, que Dieu , entre les mains de qui sont nos personnes et nos discours, a voulu se servir de notre oubli et de notre distraction

1 Livre de la Sagesse, IX, 15. — 2 Luc, XIII, 12.

2 Préface de la messe.

pour instruire et ramener quelque âme errante au milieu de son peuple. Comme j'étais occupé à creuser une question dans ses profondeurs les plus cachées, tout-à-coup j'ai passé à un autre sujet; j'ai terminé mon discours, bien plus en combattant les manichéens, dont je ne me proposais pas de parler, qu'en traitant la question que j'avais en vue de résoudre. »

Un ou deux jours après que ces paroles furent, échangées à table, voilà qu'un étranger arrive au monastère, se jette aux pieds d'Augustin en présence des frères, et le conjure de prier Dieu avec tous ses pieux amis pour obtenir le pardon de ses péchés. Il confesse qu'il a suivi jusque-là, et depuis plusieurs années, la doctrine des manichéens; qu'il leur avait, inutilement pour lui-même, donné beaucoup d'argent, ainsi qu'à leurs élus, et que le dernier discours de l'évêque l'a tiré de ses erreurs et fait catholique. Cet homme s'appelait Firmus; il était commerçant. « Le vénérable Augustin et nous tous qui étions présents , dit Possidius, ayant demandé à cet homme de quelle partie du discours il avait été particulièrement satisfait, il nous fit une réponse qui nous remplit de surprise et d'admiration pour les profonds desseins de Dieu en faveur du salut des âmes, et nous glorifiâmes son saint nom. Nous bénîmes Dieu, qui opère le salut des âmes quand il veut, comme il veut, par le moyen de ceux qui le savent et de ceux qui ne le savent pas.» Firmus renonça au commerce, et se prépara au sacerdoce; au temps où écrivait Possidius, le nouveau catholique remplissait les fonctions de prêtre dans les pays d'Occident.

Pour ne pas interrompre notre récit des derniers coups portés contre les donatistes, nous n'avons, rien dit d'un livre d'Augustin sur le don prophétique des démons (1), dont la composition se place vaguement entre l'année 406 et l'année 411. Un jour de la semaine de Pâques, beaucoup de chrétiens laïques se trouvant le matin réunis chez l'évêque d'Hippone, on parlait du christianisme, de la merveilleuse science des païens et des démons qui paraissaient doués de la connaissance des choses futures. Chacun se mêlait à la conversation; des objections étaient faites au nom du paganisme, et l'évêque y répondait. Il écrivit, avec le souvenir de cette conversation, un livre de quelques pages.

1 De divinatione daemonum liber unus.

On avait cité le renversement de la statue et du temple de Sérapis à Alexandrie, à la suite de l'édit de Théodose, renversement annoncé d'avance par les démons. Augustin répondit qu'ils pouvaient prédire cet événement et d'autres de ce genre , si Dieu le voulait. Un des assistants fit observer que ces sortes de prédictions étaient donc bonnes et saintes, puisque Dieu les permettait; l'évêque prouva que lé Dieu puissant et juste pouvait permettre l'accomplissement de choses mauvaises, comme l'homicide, l'adultère, le vol, etc., l'accomplissement de choses contraires à.la religion dans laquelle il veut être adoré. Recueillons quelques traits du livre sur les esprits du mal.

Les démons, avec leurs corps aériens, sont supérieurs aux hommes qui ont des corps de terre; ils surpassent en vitesse les hommes, les bêtes des bois, les oiseaux du ciel; grâce à leur pénétration et à la rapidité de leurs mouvements, ils savent et annoncent beaucoup de choses plus tôt que nous, qui sommes enchaînés par des liens pesants. La longue vie des démons leur donne une expérience que nous ne pouvons avoir nous-mêmes avec la brièveté de nos jours. La merveille de quelques-unes de leurs oeuvres leur a valu l'adoration des hommes. Toutefois rien, dans les privilèges,des démons, ne doit nous faire envier leur sort; serait-ce leur puissance physique? mais envierez-vous le chien, si habile à découvrir la bête cachée et à la livrer au chasseur? le vautour qui vient de si loin sur un cadavre qu'il a senti ? l'aigle qui, de la hauteur sublime de son vol, aperçoit le poisson nageant au sein des mers, se précipite, l'arrache des eaux et l'emporte dans ses serres? envierezvous tant d'animaux qui, paissant à travers une foule d'herbes mauvaises pour eux, ne touchent à rien de nuisible, tandis que nous tâtonnons et nous craignons de cueillir des plantes funestes? Quant à la faculté des démons d'annoncer beaucoup de choses à l'avance, nous ne devons pas les confondre avec les lumières de la vérité la plus vraie; des adolescents vertueux sont préférables à d'indignes vieillards , malgré leur longue expérience; le médecin marquera longtemps à

l'avance l'issue d'une maladie ; le nautonnier, prédira des tempêtes ; l'homme des champs vous dira ce que deviendront tels arbres et tels fruits : ils passeront pour prophètes aux yeux d'un ignorant, et cependant ils peuvent être (145) des hommes pervers ! Le sage méprisera les oeuvres des démons comme leurs prophéties. Il sait que des hommes aux moeurs dépravées exécutent chaque jour des tours qu'on a de la peine à croire. Que de choses étonnantes exécutées par les funambules, les mécaniciens, les gens de la place publique ! Que de merveilles dans les arts !

Les démons peuvent corrompre l'air, donner de mauvais conseils aux hommes attachés à la terre, et connaître les dispositions humaines, même celles qui sont restées dans la pensée intérieure; Augustin avait dit que les démons démêlaient les sentiments par des signes corporels qui demeuraient cachés pour nous; dans sa Revue (1), il se reproche sur ce dernier point une affirmation trop absolue, et avoue qu'il est bien difficile, sinon impossible de se prononcer là-dessus. — L'évêque d'Hippone , après avoir caractérisé le genre de prophéties échu en partage aux démons , montre l'immense distance qui le sépare des divines prophéties manifestées par les anges et les voyants d'Israël. Ici c'est l'immuable vérité qui parle ; les anges et les prophètes ne trompaient pas et n'étaient pas trompés ; il n'en est pas de même des démons ; ils sont soumis à une puissance plus haute, qui peut déjouer leurs méfaits et les faire mentir; leurs oracles demeurent incertains, et de plus ce n'est pas le bien, ce n'est pas la vérité, c'est le mal et l'erreur que les démons soufflent aux oreilles et au coeur des mortels. Les prophètes dé Dieu avaient annoncé la ruine du polythéisme; à la veille du renversement des statues et des temples , le démon de Sérapis a pu révéler quelque chose à ses adorateurs, comme pour leur recommander, en s'en allant, sa divinité menacée. Il était écrit (2) : « Le Seigneur prévaudra contre eux, il exterminera tous les dieux des nations de la terre. »

«Que nos ennemis raillent notre ignorance et notre folie, dit Augustin dans les dernières lignes de son livre, et qu'ils vantent leur doctrine et leur sagesse. Ce que je sais, c'est que nos railleurs sont en plus petit nombre cette année que l'année dernière. Depuis que les nations ont frémi et que les peuples ont médité des choses vaines contre le Seigneur et son Christ, quand ils répandaient le sang des justes et dévastaient l'Église ; depuis. ces grandes persécutions jusqu'à ce jour, le nombre de nos

1 Livre II, ch. 30. — 2 Sophon., II, 2.

ennemis diminue sans cesse. Les oracles de notre Dieu, qui s'accomplissent tous les jours, nous rendent forts contre leurs attaques et leurs railleries superbes. Dieu nous dit par son prophète : « Écoutez-moi, ô mon peuple ! écoutez-moi , vous qui savez le jugement, vous qui gardez ma loi dans votre coeur : ne craignez point les outrages des hommes; ne vous laissez point vaincre par leurs insultes; ne vous préoccupez pas trop de ce que maintenant ils me méprisent. Le temps les consumera comme un vêtement; ils seront mangés comme la laine par la teigne : mais ma justice demeure éternellement. » « Qu'ils lisent ces choses , s'ils le daignent , ajoute Augustin, et lorsque leurs contradictions nous seront parvenues, nous leur répondrons autant que Dieu nous aidera. »

Cette fin nous place au coeur du christianisme poursuivant énergiquement le cours de ses victoires sur l'ancien monde, malgré les blasphèmes et les plaintes injurieuses de ce monde expirant, et nous montre Augustin debout sur les hauteurs évangéliques, servant d'instrument à Dieu pour établir la vérité. Nous avons analysé ce que dit l'évêque d'Hippone sur les démons, pour constater. quelles étaient sur ces matières les idées catholiques du cinquième siècle; ce sont encore les idées catholiques d'aujourd'hui. La démonologie occupe une assez grande place dans les doctrines de Plotin et de Porphyre; parmi les idées qui avaient cours dans les régions philosophiques; Augustin a accepté celles que ne condamnaient pas les saintes Écritures et les enseignements chrétiens. Si nous nous occupions ici de, démonologie, nous aurions à parcourir un cercle immense de vieilles imaginations chez tons les peuples; la mythologie, symbolisation universelle de la création, aurait sa part dans une excursion de ce genre. Mais un traité pareil n'a que faire dans notre couvre. Il nous suffit de constater que, depuis les premiers temps de

l'univers jusqu'à nos jours, et dans toutes les contrées connues, les peuples ont cru aux démons. Le mosaïsme, le christianisme, l'islamisme, le bouddhisme s'accordent sur ce point l'Égypte et la Judée, la Grèce, l'Afrique, l'Inde, le Japon, la Chine, l'Amérique, ont proclamé l'existence des mauvais génies.

Chaque fois que l'occasion s'en est rencontrée , nous nous sommes attaché à montrer les païens réfléchissant sur la loi nouvelle, (146) posant des questions diverses dont ils attendaient la solution, cherchant à s'instruire à fond de ce grand débat qui s'agitait entre le Dieu crucifié et les dieux brillants de l'Olympe. Volusien, encore païen, oncle de la jeune Mélanie, fille d'Albine, parlait en 412 (1) à l'évêque d'Hippone d'une conversation qu'il avait eue avec des amis païens comme lui; après avoir causé de rhétorique, de poésie et de philosophie, leur entretien s'était élevé à des hauteurs graves. L'un d'eux, prenant la parole, avait demandé s'il ne se trouvait là personne qui fût versé dans la doctrine du christianisme, et qui pût résoudre des difficultés dont son esprit était occupé ; nul n'avait répondu à son appel, et cet homme avait exposé ses doutes. Comment croire que le Créateur, le maître du monde, se soit enfermé dans le sein d'une vierge? Celui que l'univers ne peut contenir aurait été caché dans le corps d'un enfant soumis à toutes les infirmités de notre nature ! Et ce Dieu-enfant ne serait parvenu à l'âge viril qu'en passant lentement par les divers degrés de la vie ! Le roi de toute chose était donc alors absent de son trône ! Cet Homme-Dieu aurait eu besoin de sommeil et de nourriture ! Aucun signe proportionné à une aussi grande majesté ne l'aurait révélé au monde, car les dénions chassés, les malades guéris, les morts ressuscités , sont peu de chose pour un Dieu, puisque des hommes en ont fait autant !

Ainsi parlait le païen; il aurait voulu aller plus avant. On interrompit son discours et on se sépara, avec le projet d'interroger sur ce point des personnes éclairées, afin de ne pas s'aventurer légèrement dans le secret des divins mystères. C'est pour la solution de ces problèmes que Volusien écrivit à l'évêque d'Hippone : « Votre renommée, lui disait-il, est intéressée à la solution de ces difficultés; l'ignorance se tolère en d'autres prêtres, sans dommage pour la religion ; mais quand on vient consulter l'évêque Augustin, on est fondé à croire que tout ce qu'il ne sait pas n'est point dans la loi. »

Marcellin, que nous avons vu présider la conférence de Carthage, écrivit (2) à Augustin pour appuyer la demande de Volusien ; il suppliait l'évêque de résoudre pour le compte de plusieurs païens les difficultés sur le mystère de l'incarnation , et surtout d'avoir en vue ceux qui ne reconnaissaient dans les oeuvres

1 Lettre 135. — 2 Lettre 136.

de Jésus-Christ rien de supérieur aux oeuvres d'Apollonius et d'Apulée. Marcellin ajoutait d'autres difficultés proposées par Volusien lui-même. Pourquoi, disait Volusien, pourquoi Dieu, s'il est le même que celui qui était adoré sous l'Ancien Testament, veut-il maintenant -un nouveau culte? Il y a du désordre et de l'injustice i1 changer ce qui est bon. La diversité du culte de l'ancienne loi et dé la loi nouvelle nous donne l'idée d'un Dieu inconstant et léger. Volusien disait encore que la doctrine de Jésus-Christ ne saurait convenir aux Etats, puisqu'elle défend de rendre le mal pour le mal, et qu'elle nous ordonne, après avoir été frappés sur une joue, de tendre l'autre , et de donner notre manteau quand on veut nous ôter notre robe, etc. La pratique des maximes de la religion chrétienne serait donc funeste aux empires. Toutes ces difficultés avaient été proposées en présence d'un des principaux habitants des environs d'Hippone; celui-ci parlait avec ironie du génie d'Augustin , qu'il accusait de n'avoir pu répondre suffisamment à ces mêmes questions. Marcellin conjure l'évêque de traiter ce sujet sérieusement, parce que beaucoup de gens attendent la réponse : « Au temps où nous sommes, dit Marcellin, vous ne pouvez rien faire de plus utile à l'Eglise. »

Augustin répondit (1) à Volusien ; c'était répondre aux païens ses contemporains. Cette lettre si vivement désirée est complète ; l'évêque nous apprend qu'en ce moment il se trouvait assez libre des affaires du dehors; il était heureux d'employer son loisir à la solution de difficultés qu'il avait lui-même appelées.

Augustin reproche à Volusien de lui avoir adressé trop de louanges; quoique ces louanges naissent d'un grand fonds d'amitié, il les repousse et prie le frère d'Albine de les lui épargner.

« Telle est, dit-il, la profondeur des lettres chrétiennes, que j'y découvrirais chaque jour de nouvelles choses , lors même qu'avec u meilleur génie et avec l'application la plus soutenue j'y aurais consacré tout mon temps «depuis ma première enfance jusqu'à l'extrême vieillesse ; on ne rencontre pas ces grandes difficultés pour arriver à comprendre ce qui est nécessaire au salut; mars après que chacun y a vu sa foi, sans la

1 Lettre 137.

quelle il n'y ,a ni piété ni bonne vie, il reste , à pénétrer tant de choses obscurcies par les ombres des mystères; une si profonde sagesse est cachée, non-seulement dans les paroles des Ecritures, mais encore dans ce qu'elles expriment, que les esprits les plus pénétrants, les plus désireux d'apprendre, et qui ont passé le plus d'années à cette étude éprouvent la vérité de ce mot de l'Ecclésial,tique : Lorsque l'homme croira avoir fini, il ne fera que commencer (1). »

Augustin reprend ensuite une à une toutes les questions. Dieu , en se faisant homme , n'a pas pour cela abandonné le gouvernement de l'univers; il n'en a pas transporté le soin dans le corps qu'il a revêtu. Ce sont là des conceptions grossières. Quand on dit que Dieu remplit l'immensité, ce n'est pas à la façon de la lumière, de l'air ou de l'eau. Il est partout, sans qu'aucun lieu le contienne; il vient sans sortir d'où il était; il s'en va sans sortir d'où il vient. Si l'homme ne comprend pas son Dieu, s'il le méconnaît, qu'il se considère lui-même. L'âme ne vit que dans son corps , et pourtant elle. sent ce qui est hors de son corps. Nous voyons les astres semés dans le ciel si loin de nous; or, voir n'est-ce pas sentir? Faudra-t-il dire pour cela que l'âme est dans 1e ciel aussi bien que dans son corps, ou qu'elle sent au delà du lieu où elle vit? Voilà déjà un mystère que nous offre le sens de la vue. Il en est de même de l'ouïe, qui entend du bruit au loin, et qui nous fait vivre en quelque sorte là où nous ne sommes pas. Que sera-ce si nous réfléchissons à l'action de notre âme, intelligence pure qui s'élance à travers l'infini? Pouvons-nous alors trouver incroyable que le Verbe divin ait pris un corps semblable au nôtre, sans rien perdre de son immortalité et de sa nature éternelle, sans déchoir de sa puissance, sans abandonner le soin et le gouvernement de l'univers, sans sortir du sein de son père, c'est-à-dire de cette lumière inaccessible où il habite en lui et avec lui? Ce Verbe, cette parole ineffable de Dieu, gardez-vous de la concevoir comme une parole qui passe.

Le Verbe de Dieu demeure ce qu'il est ; il est tout entier partout. Dire qu'il vient ou qu'il s'en va, c'est dire qu'il se montre ou qu'il se cache; visible ou caché , il est toujours présent comme la lumière est présente aux yeux d'un aveugle aussi bien qu'aux yeux d'un

1 Ecclésiastique, XVIII, 6.

homme clairvoyant, comme la même voix est. présente aux oreilles d'un sourd aussi bien qu'aux oreilles d'un homme qui entend. La parole humaine demeure ainsi entière; elle est entendue d'une seule personne,

comme de deux personnes, comme d'une multitude, sans que le son de la voix se partage entre tous et se distribue à la manière de l'argent ou de la. nourriture. Pourquoi donc le Verbe de Dieu, qui subsiste éternellement, ne serait-il pas à l'égard de toute chose ce qu'est à l'égard des oreilles la parole fugitive de l'homme ?

Le peu d'étendue du corps de Jésus-Christ enfant ne doit donc pas nous faire craindre qu'une aussi grande majesté que celle de Dieu y ait été resserrée; la grandeur de Dieu n'est pas une grandeur d'étendue, mais de vertu et de puissance; aussi s'est-il plu à faire éclater ses merveilles dans les plus petites choses. Sa providence- n'a-t-elle pas donné un sentiment plus exquis aux fourmis et aux abeilles, qu'aux ânes et aux chameaux? N'a-t-elle pas donné à un aussi petit organe que la prunelle la vertu de parcourir en un moment la moitié du ciel? C'est cette puissance qui a fait sortir le corps d'un enfant du sein de Marie, sans porter atteinte à sa virginité, comme plus tard elle fit entrer dans le cénacle, les portes fermées, ce même corps devenu grand.

L'Homme-Dieu , en se soumettant à toutes nos infirmités, a voulu prouver qu'il était véritablement homme, ce qui n'a pas empêché les opinions hérétiques contre sa nature humaine. Dieu a élevé l'homme jusqu'à lui, mais sans sortir de lui-même et sans cesser d'être ce qu'il est. Ceux qui demandent raison de ce mystère devraient nous expliquer auparavant notre propre nature. De même que la personne d'un homme est l'union d'une âme et d'un corps, de même la personne du Christ est 1'union d'un Dieu et d'un homme. La première merveille s'accomplit tous les jours pour multiplier le genre humain; la seconde s'est accomplie une seule fois pour le sauver. Le Verbe de Dieu est venu instruire les hommes en confirmant les paroles des prophètes, en confirmant aussi ce que les philosophes et les auteurs païens avaient dit de vrai. Les hommes étaient tourmentés du désir d'arriver à Dieu, mais ils avaient imaginé l'entremise et le culte des puissances aériennes, des démons qui se faisaient passer pour anges de lumière. Jésus-Christ leur enseigna qu'on pouvait aller à Dieu (148) sans recourir à des puissances intermédiaires; il leur apprit que Dieu était si près d'eux et si accessible à leur piété , qu'il daignait s'unir à l'homme.

Quant aux oeuvres de Jésus-Christ et aux oeuvres de ceux qui l'ont précédé, voici les pensées d'Augustin. Apulée s'est défendu de magie. Les magiciens d'Égypte furent vaincus par Moïse. Le législateur et les prophètes du peuple hébreu ont annoncé la venue de Jésus-Christ; ils n'en parlaient pas comme d'un personnage qui dût les égaler ou les surpasser en miracles, mais comme du Seigneur et du Dieu de tous, fait homme pour l'amour des hommes. Si Jésus-Christ a opéré des miracles pareils à ceux des prophètes, c'est qu'il lui convenait d'accomplir par lui-même ce qu'il avait fait par eux. Mais le Sauveur accomplit des merveilles qui lui furent particulières : il naquit d'une vierge, il se ressuscita lui-même, il monta au ciel. De tels signes ne suffisent-ils pas pour prouver un Dieu ? Le Verbe n'a pas créé un monde nouveau en témoignage de sa puissance divine, mais il a fait quelque chose de plus grand peut-être que d'avoir fait un nouveau monde : en s'unissant à l'homme, il lui a donné une vierge pour mère, il a passé de la mort à l'immortelle vie et s'est élevé au-dessus des cieux ! Cela n'est pas arrivé, dira-t-on. Mais alors que répondre à ceux qui méprisent les miracles ordinaires et refusent de croire les plus grands?

L'évêque d'Hippone raconte en quelques mots l'origine du peuple hébreu, sa multiplication merveilleuse en Egypte, son établissement dans le pays de promission, l'avènement du Sauveur prédit de point en point, les travaux, les espérances, les persécutions des premiers chrétiens qui se répandent jusqu'aux extrémités de la terre. Les chrétiens obscurs, ignorants, grossiers, instruisent les plus . illustres génies, triomphent des orateurs les plus élégants. « Au milieu de l'alternative des malheurs et des prospérités des temps, dit Augustin, ils ne cessent de pratiquer la patience et la tempérance; le déclin du monde, à ces époques extrêmes , l'approche du dernier âge sollicité par la lassitude des choses humaines, ne font que redoubler leur foi, parce que cela aussi a été prédit: ils attendent l'éternelle félicité de la cité céleste. »

L'évêque rappelle ensuite la dispersion des juifs, la naissance des hérésies qui se couvrent cependant du nom de Jésus-Christ, et s'écrie que nul esprit réfléchi ne saurait se méprendre sur le caractère d'événements semblables. Les livres des philosophes et les lois des plus sages républiques n'offrent rien de comparable à ces deux préceptes qui, d'après Jésus-Christ, renferment la loi et les prophètes : « Vous aimerez le. Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre

prochain comme vous-même. » Le langage des livres saints, si l'on excepte les passages où se rencontrent de mystérieuses profondeurs, est le langage d'un ami qui s'adresse à un ami; lorsque l'Écriture se cache sous des figures, elle ne cesse pas d'être simple; elle n'emprunte pas ses expressions de ce qu'il y a de plus savant et de moins connu, ce qui pourrait effrayer les personnes de peu de savoir, comme on voit les pauvres n'oser approcher des riches, quand trop de magnificence les environne. Les obscurités de l'Écriture cachent des vérités exprimées clairement en d'autres passages; elles ont pour but d'exciter en nous le goût de la vérité qui s'affaiblirait dans une étude trop facile. Nous nous sentons entraînés à déchirer les voiles qui s'offrent à nous, et les vérités ainsi découvertes nous deviennent nouvelles, quoique nous les connaissions déjà.

Nous avons reproduit avec soin tout ce qu'il y a de remarquable et d'important dans cette belle lettre à Volusien: Le lecteur a dû être frappé de la manière dont l'évêque d'Hippone rend compte du mystère de l'Incarnation. Quelle magnifique abondance d'images pour faire toucher aux plus petites mains les plus hautes vérités du monde religieux ! Il est impossible d'imaginer plus de clarté avec autant de profondeur. Augustin marche d'un pas ferme à travers la nuit du mystère, comme si tous les anges du ciel éclairaient sa course. La réponse à Volusien fut un événement; elle détermina sans doute la conversion de plus d'un païen. Il est des chrétiens de notre temps qui sont aussi chancelants sur le mystère d'un Dieu fait homme que les païens du temps d'Augustin, et la parole du grand évêque ne leur sera pas inutile.

Il restait à résoudre les objections renfermées dans la lettre de Marcellin sur l'abolition de l'ancienne loi, sur la doctrine évangélique qu'on supposait contraire au bien des empires, sur la supériorité des miracles d'Apollonius et d'Apulée. Augustin répondit (1) à Marcellin.

1 Lettre 138.

149

On ne doit pas, dit-on, changer ce qui est bon et surtout ce que Dieu a fait. Le changement d'une chose ne suppose pas qu'elle soit mauvaise, mais seulement qu'elle ne convient plus. La vie de l'homme et la vie des empires sont pleines d'exemples de cette vérité. Dieu, qui connaît l'homme mieux que l'homme ne se connaît lui-même, n'a pas voulu révéler tout de suite le dernier mot de sa loi religieuse ; il s'est borné à faire pressentir et prophétiser la perfection de la loi ; il a proportionné ses révélations aux besoins et aux progrès de ses créatures. Tout immuable qu'il est, Dieu, selon chaque époque et chaque révolution, ajoute et enlève, abolit, augmente et diminue, jusqu'à ce que le cours des siècles, en formant toute chose selon les divers temps, et coulant avec un ordre admirable comme un grand et harmonieux poème, s'achève et nous fasse passer de cette vie, qui est le temps de la foi, à 1a pleine contemplation de Dieu. Cette pensée d'Augustin, que nous avons retrouvée plus d'une fois dans ses livres, est d'une frappante beauté : on ne peut juger de plus haut les révolutions humaines et les oeuvres de Dieu. L'évêque d'Hippone dit qu'un homme ne serait pas accusé de légèreté ni d'inconstance pour faire autre chose le matin et autre chose le soir, autre chose ce mois et cette année, autre chose un autre mois et une autre année : de même on ne saurait reprocher à Dieu d'avoir demandé des sacrifices différents dans les premiers et les derniers temps du monde ; il n'a fait que placer dans la variété des âges et pour l'instruction des hommes des institutions mystérieuses, conformes aux moeurs et aux besoins des siècles. Mais ces changements divers se trouvaient, dès le commencement, dans les desseins de Dieu.

Les païens, qui soutenaient l'incompatibilité de la pratique chrétienne avec le gouvernement des empires, n'étaient pas difficiles à réfuter. Augustin passe en revue les diverses objections. L'oubli des injures exclurait-il l'ordre dans la cité ? Mai les historiens latins (1) n'ont-ils pas parlé des vieux Romains qui

aimaient mieux pardonner les injures que d'en tirer vengeance? De tels sentiments les ont-ils empêchés de faire d'une république petite et pauvre la plus grande et la plus riche république de l'univers? Cicéron (2), louant les moeurs

1 Salluste.

2 Pro Ligario.

de César, n'a-t-il pas dit que César n'oubliait que les injures? Ce noble dédain pour la vengeance, c'est ce que l'Evangile. appelle ne pas rendre le mal pour le mal. Quelle heureuse et puissante république que celle où tous les citoyens mettraient constamment en pratique l'oubli du mal ! L'union des coeurs serait le fondement d'une république vraiment chrétienne ; cette union n'eût pas été possible chez les païens, qui adoraient des dieux en guerre les uns contre les autres. Il ne faut pas prendre à la lettre ces préceptes de l'Evangile : Si on vous frappe sur une joue, tendez l'autre joue; si on veut vous ôter votre robe, donnez encore votre manteau; si quelqu'un veut vous forcer de faire mille pas avec lui , faites-en deux mille : le but de ces préceptes, c'est de nous porter à la patience et de nous inviter à vaincre le mal par le bien.

D'ailleurs, une telle manière de supporter les outrages ou les violences serait une grande leçon qui porterait infailliblement des fruits d'union et de fraternité parmi les hommes. Ce qui prouve qu'il suffit de pratiquer l'enseignement moral de l'Evangile, c'est que Jésus-Christ lui-même n'a pas suivi à la lettre ces préceptes; frappé sur une joue chez le grand-prêtre, il a dit : « Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Saint Paul frappé par l'ordre du prince des prêtres, lui répondit : « Dieu vous frappera, muraille blanchie ! » Sous l'inspiration évangélique, la guerre elle-même pourrait garder de la charité : on ne ferait la guerre que pour ramener les vaincus à la justice. L'Evangile n'a pas interdit la profession des armes. Saint Jean, répondant aux soldats qui viennent le consulter, se borne à leur dire : « Ne faites ni violence ni fraude, et contentez-vous de votre paye. » Qu'on nous donne une république composée de chrétiens remplissant tous leurs devoirs : on aura l'ordre, l'honneur et la prospérité.

L'évêque d'Hippone ne dit qu'un mot d'Apulée dont les païens d'Afrique voulaient placer les miracles au-dessus des miracles de Jésus-Christ. On prétend qu'Apulée accomplit de grandes merveilles par la force de la magie; or, Apulée a déployé beaucoup d'éloquence pour prouver qu'il n'a jamais été magicien. Augustin fait observer que le philosophe de Madaure, malgré le merveilleux pouvoir qui lui est attribué, ne put jamais parvenir à aucune charge dans la république, à aucune dignité (150) dans la magistrature ; il lui fallut vaincre, à force d'éloquence, une rude opposition pour arriver seulement à se faire dresser une statue dans la ville d'Oca, où il s'était marié.

Ainsi la parole d'Augustin éclairait et secouait le paganisme; elle renversait les objections dont s'armait le mauvais vouloir ou l'ignorance, triomphait des hésitations, fortifiait les bonnes résolutions naissantes et obligeait toutes les renommées, toutes les doctrines anciennes, toutes les philosophies à courber la tête devant le Christ. Quelques années auparavant, un autre grand évêque, Chrysostome (1), parlant du haut de sa chaire de Constantinople, avait pu s'écrier avec vérité : « Que sont devenues les philosophies de Platon et de Pythagore et des maîtres d'Athènes? elles sont vaincues. Que sont devenues les doctrines des pêcheurs et des fabricants de tentes? Elles éclatent plus que la lumière du soleil, non pas seulement en Judée mais chez les peuples barbares. »

A la même époque où le génie d'Augustin expliquait ou justifiait le Christianisme auprès des païens dont le coeur flottait encore incertain, sa charité veillait sur le sort des donatistes vaincus à Carthage. Il recommandait à Marcellin (2) de se ressouvenir qu'il était un juge chrétien et qu'il devait- être à la fois juge et père. Il y a des crimes de circoncellions à punir, mais l'humanité impose des devoirs. Ces crimes doivent être regardés, moins comme des sujets de vengeance, que comme des plaies qu'il faut guérir.

Augustin invite Marcellin à continuer à ne faire usage ni des chevalets ni des ongles dé fer, ni du feu, pour arracher la vérité de la bouche des coupables, mais à se contenter des -verges, châtiment dont les pères usent envers leurs enfants , les maîtres envers leurs écoliers et souvent même les évêques dans les affaires qui se traitent devant eux. Ce dernier détail nous donne quelque idée de la justice épiscopale dans ces temps où beaucoup d'affaires se traduisaient devant les évêques.

Augustin écrivait dans les mêmes sentiments au proconsul Apringius. Des circoncellions et des clercs donatistes avaient attaqué deux prêtres catholiques d'Hippone, Restitute et Innocent; ils avaient assommé l'un dans une

1 Sancti Chrysostomi opera, t. XII, p. 512.

2 Lettre 133.

embuscade , et enlevé l'autre de sa maison pour lui arracher un mil et lui couper un doigt avec une pierre tranchante. Les coupables avaient avoué leur crime; Augustin supplie le proconsul, au nom de la miséricorde de Jésus-Christ, de ne pas les punir de mort. Il lui répugne que la justice rende le 'mal pour le mal avec des chrétiens, et demande que les coupables ne reçoivent ni la mort ni aucune mutilation. On pourrait les condamner à quelque ouvrage utile. Augustin va jusqu'à dire que si les coupables sont trop sévèrement punis , il s'en plaindra et en appellera.

L'évêque d'Hippone, infatigable dans sa miséricorde , s'adressa aussi à Marcellin'. Il demandait les actes, c'est-à-dire les déclarations mêmes des coupables pour les faire lire. dans son église d'Hippone, afin de porter la lumière dans l'esprit de ceux.qui garderaient des illusions sur le parti de Donat. Si le proconsul refuse d'avoir égard à sa prière, Augustin demande qu'on laisse au moins les coupables en prison, pour qu'il ait le temps d'obtenir leur grâce. L'Eglise tire sa gloire des souffrances des serviteurs de Dieu; le sang des ennemis ôterait au martyre quelque chose de sa splendeur. Augustin parle des affaires de toute nature dont sa vie est accablée, et qui l'enlèvent à ses travaux.

Après la lecture de ces passages et de tant d'autres qui ont été reproduits dans cet ouvrage, croirait-on que des écrivains modernes aient essayé de montrer Augustin comme un homme dur, impitoyable envers les hérétiques, comme le patriarche des chrétiens persécuteurs (2) ? La charité chrétienne, dans sa plus tendre et plus persévérante énergie, a été transformée en un fanatisme cruel ! On a vu de la colère et de la haine dans cette âme pleine d'amour pour les hommes, et d'où s'échappent avec une prodigieuse abondance tous les trésors d'une douce pitié. Oh ! combien nous serons payé de notre laborieuse tâche, si nous parvenons à dissiper des préventions, à rectifier des erreurs sur le caractère du grand évêque d'Hippone, si nous faisons aimer ce doux et bienveillant génie autant qu'il mérite de l'être !

1 Lettre 139.

2 Barbeyrac, Préf. du Traité du droit de la nature et des gens, traduit de Puffendorf.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME. Commencements du pélagianisme. — Pélage et Célestins. — Concile de Carthage en 412. — Le Traité des mérites et de la rémission des péchés, et la Lettre sur le Baptême des enfants.

Augustin a attaché son nom à la défense de la vérité dans ce qu'elle offre de plus important et de plus haut. Nous l'avons vu aux prises avec le manichéisme : il s'agissait de la nature de Dieu et de la création du monde; il s'agissait de cette grande question de l'origine du mal qui a tant tourmenté la pauvre tête humaine. Puis il s'est armé contre le douatisme, qu'il a terrassé après tant de laborieuses luttes. Le donatisme était une question africaine, une question purement locale, mais il se liait aux principes les plus fondamentaux de la foi chrétienne : l'unité, l'universalité. Le donatisme supprimait d'un côté là tradition catholique et les antiques promesses faites à toutes les nations; de l'autre, il supprimait la miséricorde envers les faibles, la fraternelle compassion pour les fautes, et introduisait dans l'Evangile toute la dureté du génie africain. On peut dire qu'Augustin fut un vivant, miracle de bonté; Africain lui-même, il sauva l'Eglise de son pays de ses propres violences. Pour que nulle erreur capitale ne demeure sans garder l'empreinte de ses coups, l'évêque d'Hippone, avant de quitter ce monde, frappera l'arianisme qui niait la divinité de Jésus-Christ; mais dès ce moment Augustin va tourner ses forces contre une doctrine dont le triomphe eût été l'anéantissement de la religion chrétienne. Nous voulons parler du pélagianisme; Augustin le combattra pendant vingt ans, il en triomphera, et son dernier effort sur la terre sera un dernier coup porté contre les pélagiens.

L'homme éprouve de la joie à se grandir lui-même; il lui plaît de faire illusion à sa faiblesse par l'énergie de sa volonté. Il nous eu coûte tant de confesser notre infirmité, notre impuissance, la stérilité de la plupart de nos efforts ! Les jours de l'homme (il est triste

de le dire) sont comme de perpétuelles funérailles de nobles désirs et de beaux élans. « Le corps rabat la sublimité de nos pensées, dit Bossuet (1) , et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. » La philosophie du Portique ou le stoïcisme fut une magnifique flatterie adressée à l'orgueil humain; Zénon, dont la gloire est d'avoir établi vigoureusement la loi du devoir, exagéra nos forces en enseignant à l'homme qu'il pouvait se suffire à lui-même. Il fut un prodige d'audace , et c'est par là qu'il a régné. Zénon se rendit agréable aux hommes en leur donnant des préceptes supérieurs à leur nature; et comme son but était de les pousser à la vertu, il eut pour complice quelque chose qu'on pourrait appeler le beau côté de l'orgueil. — Un de ses disciples (2) lui disait dans un hymne en son honneur, après sa mort : « De ta mâle raison, de ton génie audacieux naît une doctrine, mère de l'intrépide liberté. » Cette intrépide liberté était une sorte de toute-puissance pour triompher des épreuves de la vie et accomplir le bien. La vertu austère et superbe, puisée aux sources du Portique, devint, aux mauvais jours de Rome, un asile contre les oppresseurs. Le Manuel d'Epictète et le traité des Devoirs de Cicéron furent écrits pour l'honneur du stoïcisme.

Il y avait dans la doctrine de Zénon une sorte de pressentiment de l'austérité chrétienne : ce mépris des joies de la terre et des voluptés sensuelles prophétisait l'Evangile. Aussi ne sommes-nous pas étonné de voir, vers la fin du second siècle, le Sicilien saint Pantène, le maître de saint Clément d'Alexandrie , surnommé, à cause de sa douce éloquence,

1 Traité de la concup, chap. 2.

2 Zenodote.

l'Abeille de la Sicile, passer des doctrines de Zénon à la croix de Jésus-Christ. A son retour des Indes , où il était allé prêcher l'Évangile, Pantène, simple catéchiste à l'école chrétienne d'Alexandrie, dont il avait été le chef avant saint Clément, protégea la première jeunesse d'Origène ; il exerça sans doute quelque influence sur l'esprit du fils de Léonide, et peut-être Origène lui emprunta-t-il, en les exagérant, ces idées plus zénoniennes que chrétiennes, développées dans le traité des Principes, qui l'ont fait regarder comme un des Pères du pélagianisme (1). La philosophie stoïcienne s'était mêlée aux sentiments évangéliques dans les monastères d'Orient; un cénobite grec du quatrième siècle, saint Nil, disciple de saint Chrysostome, crut pouvoir livrer à ses frères de la solitude le Manuel d'Epictète, moyennant quelques suppressions ou corrections; un célèbre moine de la même époque, Evagre de Pont, qui vécut sous la discipline de Macaire au monastère de Nitrie, tomba dans l'erreur stoïcienne, si nous en croyons saint Jérôme et saint Jean Climaque. L'orgueil du génie grec avait ainsi pénétré dans les déserts de la Thébaïde, auprès de ces . hommes accoutumés à triompher de leur nature.

Durant ce quatrième siècle, de sourdes rébellions contre le dogme du péché originel se montrent en Orient. Un évêque de Mopsueste, Théodore, né à Antioche, écrivain ecclésiastique des plus féconds, et dont il n'est resté qu'un seul ouvrage (2) , produisit, sur la déchéance primitive , des doctrines qui furent repoussées par la piété catholique contemporaine. Enfin ces doctrines arrivèrent, pour la. première fois, dans le monde chrétien d'Occident, avec Rufin le Syrien, disciple de l'évêque Théodore et ami de saint Pammaque. Rufin trouva à Rome l'homme qui devait leur donner son nom : cet homme était Pélage. Anastase occupait alors la chaire de Saint-Pierre.

Si nous écartons les fabuleuses narrations des écrivains anglais, il nous restera peu de choses sur l'origine de Pélage :.tout ce que nous savons, c'est qu'il sortit de la Grande-Bretagne; nous ignorons même son nom véritable; Pélage n'est que la traduction grecque

1 Origène a dit pourtant dans son vile livre contre Celse : « La nature humaine n'est pas suffisante à chercher Dieu en quelque façon que ce soit, et à le nommer même, si elle n'est aidée de celui-là a même qu'elle cherche.»

2 Le Commentaire sur les Psaumes.

d'un surnom (Morgan) qui veut dire mer en langue celtique. On a disserté pour savoir si Pélage était moine ou laïque. Nous pouvons conclure des indications contemporaines qu'il était moine, sans appartenir à aucun degré de la cléricature. Et c'est parce que Pélage n'était pas ecclésiastique qu'Orose n'aurait pas voulu le voir assis dans une assemblée de prêtres au concile de Diospolis, en 415. Augustin est celui de tous les contemporains qui paraît avoir jugé Pélage avec le plus d'impartialité; le calme de son esprit lui permettait de rendre justice à tous. L'évêque d'Hippone accorde à l'homme de la mer un génie subtil, pénétrant et fort, une ardente et véhémente éloquence. Pélage parlait avec puissance, et pourtant il parlait difficilement; son. élocution était aussi laborieuse que son style, qui manquait de charme et d'élégance, et révélait peu d'étude des belles-lettres. Aussi pense-t-on que Pélage emprunta une plume plus littéraire et plus élégante que la sienne pour rédiger la lettre adressée à la vierge Démétriade ; on l'a tour à tour attribuée à saint Augustin, à saint Ambroise et à saint Jérôme.

Le moine breton avait une grande taille et une structure herculéenne; saint Jérôme, qui cédait parfois au désir de diminuer le mérite de ses adversaires, l'appelle un chien des Alpes, gros et gras, plus capable d'écraser par sa pesanteur que de déchirer par ses morsures, et lé représente comme appesanti par la nourriture écossaise (1) ; Orose, qui avait beaucoup vu Pélage en Palestine, en a parlé dans son Apologétique (2) ; le portrait qu'il en trace est assez conforme aux couleurs de saint Jérôme. Il nous

apprend que Pélage était eunuque et borgne, qu'il portait fièrement la tête sur de larges épaules, et que, grâce à l'usage immodéré du vin et des viandes, il avait une face pleine et luisante. Orose voit dans Pélage un Goliath d'un prodigieux orgueil, fier de sa corpulence, se croyant capable de tout faire par lui-même, chargé de riches vêtements, et cherchant la perfection d'une vie sans tache au milieu des douceurs de la table et du sommeil. Nous trouvons dans le recueil des Lettres de saint Isidore de Peluse une lettre écrite à un moine appelé Pélage ; le pieux et savant solitaire égyptien accuse ce moine d'intempérance et lui reproche

1 Scotorum pultibus praegravatum. Praef. in Jerem.

2 Apol. De arbitrii libertate. C'est en 415 ou 416 qu'Orose jugeait ainsi Pélage.

une vie vagabonde de monastère en monastère. Saint Jean Chrysostome écrivait en 407 : « Le moine Pélage m'a causé une grande douleur, etc. » Si ce Pélage est l'hérésiarque breton, il s'était montré de bonne heure dans les pays d'Orient. Ce qu'il y a de mieux attesté, c'est son long séjour à Rome. Saint Jérôme l'y avait vu sous le pontificat de Damase. Pélage, par l'origine de l'Eglise de son pays, avait subi l'influence grecque; il parlait grec lui-même, et peut-être avait-il lu les ouvrages des disciples de Zénon ; il était préparé à recevoir, sur la nature de l'homme, les opinions d'Origène, de Théodore de Mopsueste et de Rufin le Syrien. Celui-ci dut être étonné de la prompte adhésion de Pélage à ses doctrines.

La vie de Pélage à Rome gardait toutes les apparences d'une vie chrétienne. Sa prédication, à la fois touchante et pleine de feu, lui avait fait une renommée. C'est ainsi que le moine breton obtint d'abord l'amitié des plus illustres et des plus saints personnages de son temps, Augustin, Paulin de Nole, Jean Chrysostome, etc., avec lesquels il correspondait. Deux jeunes gens, Timase et Jacques, s'étaient consacrés à Dieu d'après les exhortations de Pélage. Il connut Butin à Rome, probablement dans l'année 400, et commença, quatre ou cinq ans après, à répandre secrètement l'erreur nouvelle sous le voile d'une fausse vertu. Son hypocrisie fit accepter le poison à plusieurs dames romaines. Trois livres sur la foi de la Trinité et un livre de morale intitulé les Eulogies (1), écrits en latin, avaient établi la réputation de Pélage en 404. Quelques paroles tirées des Confessions d'Augustin, citées avec éloge par un évêque, devant le moine breton, lui arrachèrent le secret de sa pensée : « Seigneur, disait le pontife d'Hippone, commandez-nous ce que vous voulez, mais accordez-nous ce que vous nous commandez (2). » Ces mots avaient excité l'indignation de Pélage ; ainsi le serpent breton, comme l'appelle saint Prosper (3), se découvrait à l'occasion d'un écrit de l'homme qui devait l'écraser.

Toutefois Pélage semait son erreur avec habileté et discrétion; il reniait au besoin les disciples qu'il avait mis en avant. Il quitta Rome

1 Gennade. Saint Jérôme a trouvé des hérésies dans les Eulogies à pilage. Saint Augustin appelle cet ouvrage le livre des Chapitres.

2 Confessions, livre X.

3 Poème contre les ingrats

Dogma quod antiqui satiatum felle draconis.

Pestifero vomuit coluber sermone Britannus.

peu de temps avant la conquête d'Alaric, se rendit en Sicile où il enseigna sa doctrine, et toucha aux rivages d'Hippone à la fin de l'année 410; il ne fit que passer dans cette ville et n'y prêcha point, comme s'il eût voulu respecter le siège d'Augustin absent.. Le grand docteur, qui avait désiré voir Pélage avant d'écrire contre ses erreurs, était retenu à Carthage par les préparatifs de la conférence solennelle avec les donatistes; il le vit dans la capitale de l'Afrique au commencement de l'année 411 ; le moine breton ne fit qu'un court séjour à Carthage; il s'en alla en Egypte et en Palestine. C'est à cette époque, à la fin de 411 ou au commencement de 412, que nous placerons une courte lettre d'Augustin (1) adressée à Pélage en réponse aux louanges dont celui-ci l'avait comblé., L'évêque d'Hippone remercie le moine breton de l'amitié qu'il lui a témoignée il lui souhaite les biens éternels et se recommandes ses prières. Mais nous croyons reconnaître dans ces lignes rapides une sorte de réserve, le simple accomplissement d'un devoir de politesse et comme une crainte secrète de trop s'avancer.

Pélage n'avait pas été seul à produire à Rome des doctrines qui renversaient la base chrétienne; il avait pour compagnon, dans cette oeuvre de propagation, Célestius, originaire de Campanie, eunuque de naissance (2), esprit vif; sorti du barreau pour entrer dans la vie monastique. Pélage, plus fin et plus adroit que Célestius, enseignait avec d'habiles ménagements ; Célestius niait ouvertement le péché originel dans ses écrits comme dans ses discours, et, grâce à sa hardiesse et à son élocution facile, il s'était placé à la tête (3) des nouvelles doctrines. Il paraît que sa parole manquait de correction, ce qui faisait dire à saint Jérôme que Célestius se promenait, non pas sur les épines des syllogismes, comme le répétaient ses disciples, mais sur les épines des solécismes. Célestius et Pélage étaient partis de Rome en même temps; le moine de Campanie resta à Carthage pendant que le moine de Bretagne prenait le chemin de l'Orient. Le désir d'être élevé au sacerdoce conduisit Célestius auprès de l'évêque Aurèle ; mais il fut dénoncé au pontife par le diacre Paulin, auteur d'une Vie de saint Ambroise, qui avait rempli

1 Lettre 148.

2 Vincent de Lerins l'appelle à cause de cela : prodigiosus. Commonit., chap. 34.

3 Saint Jérôme.

les fonctions de procureur de l'Eglise de Milan. L'évêque de Carthage devant lequel Paulin avait accusé Célestius, assembla dans cette ville un concile pour juger la question.

Célestius soutenait qu'Adam avait porté seul le poids de son péché, et que l'homme en naissant se trouve dans le même état qu'Adam avant sa chute; tout en niant que la faute d'Adam eût passé dans sa postérité, il pensait que les enfants devaient recevoir la rédemption par le baptême, ce qui impliquait contradiction : la rédemption sans la rémission d'aucun péché n'a pas de sens. Célestius soutint aussi à Carthage que le premier homme avait été créé mortel; que, même en demeurant innocent, il aurait connu le trépas, et qu'ainsi la mort n'était point pour l'homme une suite de la prévarication d'Adam. Selon lui, l'ancienne loi ouvrait le royaume des cieux aussi bien que la loi nouvelle; avant l'Evangile, il s'était rencontré des

hommes sans péché. Telles sont les opinions sur lesquelles dut se prononcer-le concile de Carthage, tenu au commencement de l'année 412.

Les doctrines de Célestius furent condamnées. Voici le principal canon (1) de ce concile : « Quiconque dit qu'il ne faut point baptiser les petits enfants nouvellement nés, ou qu'il les faut baptiser en la rémission des péchés , sans qu'ils tirent d'Adam un péché originel qu'on doive expier par la régénération, d'où il s'ensuit que la forme du baptême qu'on leur donne en la rémission des péchés n'est pas véritable, mais fausse, qu'il soit anathème. » Célestius, frappé d'excommunication, en appela au jugement de l'évêque de Rome; toutefois, au lieu d'aller droit au pape Innocent Ier, il se dirigea vers Ephèse, où il reçut la prêtrise en trompant la bonne foi de l'évêque; chassé d'Ephèse après avoir été reconnu, il prit la route de Constantinople, d'où l'expulsa l'évêque Atticus; d'expulsion en expulsion, il retourna à Rome, où le pape Innocent confirma le jugement du concile de Carthage. Nous le verrons plus tard surprendre la protection passagère du pape Zozime.

Augustin ne put assister au concile de Carthage qui condamna Célestius. Mais, selon la remarque de Bossuet (2), il avait jeté les fondements de la condamnation des pélagiens dans un sermon (3) prononcé à Carthage peu de temps auparavant. « Il ne faut point, disait Augustin,

1 Can. 2. — 2 Défense de la trad. et des S. Pères. — 3 Serm. 294.

mettre en question s'il faut baptiser les enfants : c'est une doctrine établie il y a longtemps avec une souveraine autorité dans l'Eglise catholique. Les ennemis de l'Eglise en demeurent d'accord avec nous, et il n'y a point en cela de question. » Augustin ajoutait que le baptême était donné en rémission des péchés. « L'autorité de l'Eglise notre mère le montre ainsi; la règle inviolable de la vérité ne permet pas d'en douter : quiconque veut ébranler cet inébranlable rempart , cette forteresse imprenable, il ne la brise pas, il se brise contre elle... C'est une chose certaine, une chose établie. On peut souffrir les erreurs dans les autres questions qui ne sont point encore examinées, qui ne sont point affermies par la pleine autorité de l'Eglise : on peut dans cette occasion supporter ferreur; mais il ne faut pas permettre d'en venir jusqu'à renverser le fondement de la foi. » L'Eglise d'Orient s'accordait sur ce fondement de la foi avec l'Eglise d'Occident, et l'évêque d'Hippone dit dans ce sermon, en termes formels, que « les peuples mêmes auraient couvert de confusion ceux qui auraient osé le renverser. »

L'anathème contre Célestius fut la première condamnation des pélagiens. On commençait par frapper au nom de l'Eglise universelle ce qu'il y avait de plus capital dans ces erreurs, afin de prémunir les peuples.

Après le concile de Carthage, les membres les plus capables du clergé catholique de l'Afrique tournèrent leurs pensées vers ces questions nouvelles. Chacun s'en occupa. Mais au début de la grande lutte, un nom vint retentir sur toutes les lèvres : ce fut le nom d'Augustin. L'admiration de l'Afrique chrétienne désignait l'évêque d'Hippone pour répondre. On lui envoya de Carthage un relevé des assertions qui avaient blessé les oreilles catholiques, et le Traité Des Mérites et de la Rémission des péchés ne tarda pas à paraître. Marcellin était de ceux qui sollicitèrent la plume d'Augustin; le grand docteur lui adressa l'ouvrage contre les pélagiens.

Dans le premier livre de ce Traité, Augustin examine d'abord si la mort a été la peine d'une faute, ou si elle était une condition de la nature de l'homme. Il prouve par l'Ecriture que la sentence de mort a été portée après la désobéissance; Célestius disait qu'il fallait entendre par cette sentence la mort morale qui suit le (155) péché; mais Augustin répond qu'il s'agit de la mort du' corps, car Dieu dit à l'homme coupable : « Tu es terre, et tu iras en terre (1). » Ce n'est pas l'âme qui peut s'appeler poussière. Si le premier homme était demeuré fidèle, il eût gardé son corps, mais ce corps aurait été revêtu d'immortalité; il n'aurait pas eu besoin de passer par la mort pour parvenir à l'heureuse incorruptibilité promise aux

saints. Il ne faut pas croire qu'à force de vivre, ce corps, fait de terre, eût subi l'atteinte des ans, et qu'il eût été conduit à la mort par la vieillesse. Si, par la volonté divine , les vêtements et les chaussures des Hébreux ne s'usèrent point dans le désert, quoi de surprenant que le Créateur eût conservé jeune et beau le corps de l'homme resté soumis à sa loi, jusqu'au moment où il lui aurait plu de le faire passer de la terre au ciel? Le témoignage de saint Paul est formel sur la question de la mortalité humaine; le grand Apôtre parle du corps qui est mort à cause du péché (2); il parle aussi du Christ en qui tous seront vivifiés (3), et ceci répond à Célestius, qui niait la résurrection spirituelle des hommes par la médiation du Sauveur. Augustin établit avec l'Ecriture que la justification d'un seul a servi à la justification de tous, comme la faute d'un seul avait entraîné la condamnation de tous, et que l'obéissance du Dieu-Homme a réparé le mal accompli par la rébellion du premier homme.

Célestius soutenait à la fois que le baptême remettait le péché, et que la faute d'Adam n'était point retombée sur sa postérité ; l'usage universel de conférer le baptême aux enfants était donc une accusation portée contre eux ! Pour échapper à l'interprétation catholique du baptême des enfants, on se jetait dans une interprétation absurde et misérable. Le grand docteur s'arrête, muet d'effroi, devant l'abîme des jugements de Dieu, qui permet qu'un enfant reçoive le baptême, et qu'un autre enfant le reçoive pas; il admire la profondeur des trésors de la science divine, qui ouvre et ferme ainsi le céleste royaume sans que les mérites personnels le déterminent. Nous avons un sens trop petit pour discuter la justice des rigueurs de Dieu. Augustin repousse par l'Ecriture l'opinion philosophique qui suppose des fautes et des mérites dans une vie antérieure à la vie présente. Les hommes arrivent avec une intelligence

1 Genèse, III, 19. — 2 Epit. aux Rom., qu,. 10-13. — 3 Corinth., I, XV, 21, 22.

inégale, avec d'inégales dispositions pour le bien, et, si nous voulons expliquer la justice d'en-haut par des conjectures de notre esprit, nous bâtissons des fables. La diversité des vocations humaines est un fait constant devant lequel on ne peut que s'écrier : ô profondeur! ô altitudo! La mission du Christ libérateur., rédempteur, illuminateur, est la seule réponse admissible à tous ces mystères de la destinée de l'homme. Dans un passage tiré d'un très-petit livre (1) écrit par l'un de ceux qui enseignaient de profanes nouveautés, et cité par l'évêque d'Hippone, il était dit que les enfants morts sans baptême avaient le salut et l'éternelle vie, parce qu'ils n'étaient capables d'aucun péché; Augustin fait voir avec une surabondance de preuves que la renaissance (2) dont parle l'Evangile est une rénovation; qu'une rénovation implique l'idée de quelque chose de vieux dont on se débarrasse, et que cette vétusté, c'est celle du vieil homme qui doit être crucifié pour faire périr la chair de péché. Jésus-Christ est le médiateur sans lequel nulle réconciliation n'est possible entre Dieu et l'homme tombé.

Le second livre Des Mérites et de la Rémission des péchés est une réponse aux opinions qui prétendaient qu'il y avait eu sur la terré et qu'il y aurait encore des hommes exempts de toute faute. « Si nous ne le voulons pas, nous ne péchons pas, disaient les adversaires. Dieu ne prescrirait point à l'homme ce qui serait impossible à l'humaine volonté. » Mais ils ne voient donc pas que, sans un secours surnaturel, toutes les forces de notre vouloir sont quelquefois impuissantes à triompher d'un mauvais désir ! c'est en prévision dé cette fatale faiblesse que Dieu faisait dire à son prophète : « Tout vivant ne sera point justifié en votre présence (3). » C'est pour cela que le Sauveur lui-même nous a appris à prier, nous a donné des préceptes de miséricorde, et nous a recommandé de dire au père qui est aux cieux : «Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. » Le mal demeure dans notre chair, non point dans notre chair telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, mais telle qu'elle a été viciée par une chute primitive.

1 Libello brevissimo. Ce petit livre était probablement de Célestins.

2 Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu, non intrabit in regnum Dei.

3 Ps. CXLII, 2.

156

Dieu,.qui est la. lumière de l'homme intérieur, nous aide à accomplir le bien. Nous lui disons avec le psalmiste: « Donnez-moi l'intelligence pour que j'apprenne vos commandements (1). » Ceux qui, confiants dans leur libre arbitre, dédaignent la prière, sont plus enténébrés quë le pharisien fier de ses bonnes oeuvres et de sa perfection, mais qui rendait au moins grâce au Seigneur de ne l'avoir pas fait comme le reste des hommes. Le pharisien ne souhaitait rien de plus pour son avancement dans la justice ; cependant, par ses actions de grâces, il avouait qu'il avait tout reçu de Dieu.

L'évêque d'Hippone, examinant la question de l'impeccabilité de l'homme ici-bas, établit la différence entre pouvoir ne pas pécher et ne pas pécher. Augustin avoue que l'homme, par son libre arbitre et avec la grâce de Dieu, pourrait ne pas pécher; mais il ne pense pas que cela arrive. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Ainsi parlait saint Jean dans sa première épître (2). « Il n'y a personne de pur, disait Job, non pas même celui qui n'aura vécu qu'un jour. » On voit sur la terre des hommes justes, grands, prudents, continents, miséricordieux, supportant avec calme les maux du temps, mais ils ne sont point sans péché, et parmi eux il n'en est pas un qui ne songe à recourir à la prière.

Les adversaires invoquaient à leur appui les paroles où le Sauveur veut que nous soyons parfaits, comme notre Père céleste est pariait, et les paroles où le grand Apôtre nous dit qu'il à combattu un bon combat, gardé la foi, achevé sa course, et qu'il lui reste la couronne de justice. Augustin montre avec évidence qu'on ne peut pas conclure de ces passages qu'un homme soit sans péché. Il ajoute que l'homme pourrait mener une vie exempte de faute, mais que l'homme ne le veut pas. L'ardeur de nos désirs se mesure sur la conviction plus ou moins vive où nous sommes que l'objet de nos désirs est un bien. L'ignorance et la faiblesse nous empêchent d'accomplir le bien et de nous abstenir du mal. C'est la grâce de Dieu qui nous révèle ce que notre infirmité nous cache; elle notas fait trouver une délectation à ce qui ne nous charmait pas auparavant. Il n'est pas de faute humaine dont la cause puisse remonter à Dieu. C'est l'orgueil qui est la cause de tous les vices humains. Pour guérir l'orgueil de

1 Ps. CXVIII, 73. — 2 Chap. I, 8.

l'homme, un Dieu humble est descendu miséricordieusement vers lui. Augustin, dans le deuxième livre, pose les fondements de cette doctrine de la grâce, qui est restée la doctrine de l'Eglise, savoir que toute bonne volonté est un don de Dieu; que chacune de nos bonnes oeuvres est une inspiration de Dieu; il parle de la délectation victorieuse (1) par laquelle nous sommes déterminés à l'accomplissement du bien. Cette doctrine de.la grâce, soutenue et développée avec tant de puissance par l'évêque d'Hippone, appartient d'ailleurs à saint Paul, qui disait : « Qu'avez-vous, que vous ne l'ayez reçu? Si donc vous l'avez reçu, pourquoi et vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu (2)? »

Augustin explique comment nous sommes morts en Adam et comment nous sommes appelés à ressusciter en Jésus-Christ, et revient avec des formes nouvelles sur des idées déjà exprimées dans le livre précédent.

Les ennemis de l'Eglise disaient : « Si la mort du corps est arrivée par le péché, nous ne devrions plus mourir après la rémission des péchés que le Rédempteur nous a accorée. » Augustin répond qu'après la rébellion primitive, l'homme ayant été condamné à manger son pain à la sueur de son front sur une terre qui produirait des ronces et des épines, et la femme ayant été condamnée à enfanter dans la douleur , il faudrait donc se demander aussi pourquoi, après la rémission des péchés, le travail subsiste encore, la terre produit encore des épines, et la femme continue à enfanter dans la douleur ; mais là ne se borne pas la réponse du grand docteur. Il dit qu'avant la rédemption ces peines-là furent les supplices des pécheurs, et qu'après la rédemption elles sont les combats et les épreuves des justes. Quant à la mort , la rémission des péchés nous aide à triompher de sa grande terreur; la mort nous a été laissée pour être l'occasion d'une lutte glorieuse. Si c'était peu de chose que de vaincre avec la foi la terreur de la mort, la gloire des martyrs ne serait pas aussi grande, et le Sauveur n'aurait pas dû dans son Evangile : «Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (3). » C'est là une belle manière de montrer pourquoi, après la réparation de

1 Victricem delectationem. De mer. et remis. peccat., lib. II, num. 32.

2 Corinth., I, IV, 7. — 3 Saint Jean, chap. XV,13.

la faute d'Adam, père de la mort, la mort est restée sur la terre.

Dans les deux livres de ce traité, Augustin ne prononçait ni le nom de Célestius ni le nom de Pélage. Peu de temps après qu'il eut achevé ce travail, les Commentaires de Pélage sur les Epîtres de saint Paul lui tombèrent entre les mains. Parvenu à l'endroit où le grand Apôtre dit que le péché et la mort sont entrés dans le monde par un seul homme, et qu'ils sont devenus le partage de tous les hommes, le commentateur breton ne reconnaissait point chez les enfants le péché originel. Augustin écrivit à Marcellin pour réfuter cette énormité ; sa lettre forme le troisième livre du traité Des Mérites et de la Rémission des péchés. L'évêque d'Hippone ne connaissait alors Pélage que par la première renommée qu'il s'était faite à Rome; il mêle à son nom quelques louanges. Il l'appelle un saint homme, d'après ce qu'il a entendu dire, un chrétien qui n'est pas peu avancé (1).

« Ceux qui sont contre la souche du péché, disait Pélage , s'efforcent de la combattre de cette manière: si, disent-ils, le péché d'Adam a nui à ceux qui ne pèchent pas , la justice du Christ doit servir aussi à ceux qui ne croient pas. » C'est ainsi qu'on arrivait à nier le péché originel, sans lequel l'édifice du christianisme s'écroule. Augustin demande à ses adversaires à quoi sert, selon leur opinion, la justice du Christ aux enfants baptisés; pour peu qu'ils soient chrétiens, ils ne peuvent nier qu'elle ne serve à quelque chose. Ils sont forcés de convenir que le baptême fait passer les enfants au nombre des croyants , et ne peuvent méconnaître sur ce point le sentiment universel de l'Eglise. « De même donc, dit Augustin, que l'esprit de justice de ceux par lesquels les enfants renaissent leur communique la foi, qu'ils n'ont pu avoir encore de leur volonté propre, de même la chair du péché de ceux par lesquels ils naissent leur communique une faute qu'ils n'ont pu contracter dans leur propre vie. Et comme l'esprit de vie les régénère fidèles en Christ, ainsi le corps de mort les avait engendrés pécheurs en Adam. Cette génération-ci est charnelle, celle-là est spirituelle; l'une fait fils de la chair, l'autre fils de l'esprit; la première, fils de la mort, la seconde, fils de la résurrection , etc. » Cette distinction nous donne la clef de tout le mystère de la foi chrétienne.

1 Viri, ut audio, sancti, et non parvo provectu christiani. Chap. 1.

Les pélagiens soutenaient, d'un côté, que la justice du Christ ne sert de rien quand on né croit pas, et, de l'autre, avouaient que le baptême sert de quelque chose aux enfants. Ou ce dernier aveu n'a pas de sens, ou le baptême , selon même les pélagiens, constituait les enfants au nombre des croyants. Il n'était donc pas nécessaire d'avoir la foi de sa volonté propre pour participer à la justice de Jésus-Christ.

L'évêque d'Hippone renvoie à ses deux livres précédents pour la réponse aux autres insinuations de Pélage contre le péché originel. « Si quelques-uns, dit le docteur, jugent ce travail trop court et trop obscur, qu'ils s'arrangent avec ceux qui le jugent trop long ; et s'il en est qui ne comprennent pas ces choses que je trouve dites avec clarté pour la nature des questions, qu'ils n'accusent ni ma négligence , ni là pauvreté de mon esprit, mais plutôt qu'ils prient Dieu de leur en donner l'intelligence. » Augustin était le plus humble des hommes , et nul sentiment d'orgueil n'avait inspiré ces paroles ; le grand docteur recommandait tout simplement la prière à défaut de pénétration.

Pélage, dans son Commentaire de saint Paul, avait laissé des traces de son astucieux génie. Pour échapper à la responsabilité de ses doctrines et aussi pour tromper les catholiques sur sa foi , il exposait les erreurs nouvelles comme des bruits qu'il avait recueillis, et non pas comme des sentiments personnels. Aussi Augustin ne croit pas que le moine breton partage des opinions si contraires à la vérité évangélique ; il continue à l'appeler un homme bon et louable (1), un chrétien éminent (2). L'évêque d'Hippone suppose que Pélage a reproduit ces idées pour solliciter des réponses contre elles, pour ouvrir la discussion sur ces points. Il cite une objection tirée de l'origine de l'âme, grande question dont la solution est restée incertaine : si la chair seule et non point l'âme se transmet depuis Adam , la chair seulement mérite la peine, car il serait injuste de dire qu'une âme née aujourd'hui, et point du tout née d'Adam, porte le poids d'un aussi ancien péché qui lui est étranger !

Cette subtilité, quand même elle serait irréfutable en elle-même, s'évanouirait aux yeux d'Augustin devant les témoignages si évidents, si nombreux, des Evangiles et des apôtres

1 Bonum ac praedicandum virum.

2 Vir ille tam egregie christianus.

qui établissent le dogme du péché originel. Entre chrétiens, ces preuves-là sont sans réplique. Augustin parle à Marcellin d'une épître de saint Cyprien sur le baptême des enfants (1), qu'il peut lire s'il veut, et qu'il ne manquera pas de trouver à Carthage où résidait le noble ami de l'évêque d'Hippone. Dans cette épître, l'illustre pontife de Carthage s'opposait à- ce qu'on ne baptisât les enfants que le huitième jour de leur naissance, en mémoire de l'antique loi de la circoncision ; son opinion et celle de tous ses collègues dans l'épiscopat, exprimées dans un concile, ne prescrivaient aucun délai pour le baptême des enfants; le concile jugeait qu'on ne devait refuser à aucun nouveau-né la grâce et la miséricorde de Dieu. Le Seigneur a dit dans son Evangile : « Le fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes des hommes, mais les sauver. Autant qu'il est en nous, s'écrie Cyprien, il ne faut laisser perdre aucune âme, si c'est possible. » Il résulte de ces derniers mots que, selon le sentiment du grand Cyprien et des autres évêques, il serait

funeste et mortel, non-seulement pour la chair, mais pour l'âme même d'un enfant, de sortir de ce monde sans le sacrement du baptême. C'est donc l'âme qui se trouve atteinte par l'effet de la rébellion primitive.

Augustin invoque l'opinion de saint Jérôme dont il prononce le nom avec de grandes louanges; le solitaire de Bethléem, dans son Commentaire sur Jonas, en parlant du jeûne imposé à tous les habitants de Ninive, même aux enfants, disait : « Nul homme n'est sans péché, quand même sa vie ne serait que d'un jour. Si les étoiles ne sont pas pures devant Dieu, combien moins le seront le ver et la pourriture (2), et ceux qui demeurent enchaînés au péché d'Adam ! » Si nous pouvions interroger ce savant homme, ajoutait Augustin , que d'écrivains et d'interprètes des livres sacrés il nous citerait, qui ont professé sur ce point le même sentiment ! Ils l'avaient reçu des Pères et l'ont transmis à la postérité !

« Moi-même, poursuit l'évêque d'Hippone, quoique j'aie beaucoup moins lu que ce grand homme, je ne me souviens pas d'avoir entendu des chrétiens exprimer un sentiment contraire , non-seulement dans

1 De baptizandis parvulis.

2 Job, chap. XXV, 5, 6.

l'Eglise catholique, mais encore dans quelque hérésie, dans quelque schisme que ce soit; je ne me souviens pas d'avoir lu autre chose dans ceux qui suivaient les Ecritures canoniques, qui pensaient ou qui voulaient les suivre. Je ne sais donc pas d'où a pu sortir tout à coup cette erreur. Il n'y a pas longtemps pendant que j'étais à Carthage (1), j'avais entendu quelques mots en l'air sur, ce que les enfants n'étaient pas baptisés pour obtenir la rémission des péchés, mais pour être sanctifiés en Christ. Je crus devoir ne rien dire, et ce n'est pas sur cela que se portait alors ma sollicitude ; je mis ces choses au nombre de ce qui est fini et mort. Et voilà qu'aujourd'hui on les défend avec chaleur contre l'Eglise, voilà qu'on les recommande à la mémoire par des écrits, voilà a enfin qu'elles sont devenues un sujet de discussion , à tel point que nos frères nous consultent, et que nous sommes forcés de disputer et d'écrire ! »

Ce curieux passage exprime bien la naissance d'une opinion nouvelle , à laquelle d'abord on prend à peine garde, qui grandit et monte peu à peu, et qu'il faut enfin sérieusement combattre. Ces quelques mots de pélagianisme qui avaient frappé , en courant, l'oreille d'Augustin à Carthage, au milieu des apprêts de la solennelle conférence avec les donatistes, devaient fournir le sujet des grandes luttes de l'évêque d'Hippone jusqu'à sa mort !

Après avoir parlé de Jovinien , qui, au milieu de ses erreurs, avait maintenu le dogme du péché originel , Augustin reproduit cette objection de Pélage : « Si le baptême efface l'ancienne faute, ceux qui naissent d'un père et d'une mère baptisés doivent être affranchis de cette faute : un père et une mère baptisés n'ont pas pu transmettre à leurs enfants ce qu'ils n'avaient pas. » Le grand docteur prie ceux qui font cette objection de lui expliquer comment il se fait que les fils des circoncis naissent avec le prépuce, comment il se fait encore que la paille séparée du bon grain avec tant de soin demeure dans le fruit né du pur froment. Les partisans de cette idée pourraient soutenir de la même manière qu'il suffit, pour être chrétien, de naître de parents chrétiens; ils ne devraient pas croire que les

1 Probablement en 411, à l'époque de la conférence avec les donatistes.

enfants eussent besoin de devenir chrétiens. Mais les adversaires admettaient la nécessité du baptême pour devenir membre de Jésus-Christ; si donc ils confessent qu'on n'est pas chrétien par le seul fait qu'on naît de parents chrétiens, ils doivent confesser aussi qu'on n'est pas, pur par le seul fait qu'on naît de parents purifiés par le baptême. Pourquoi, ajoute Augustin , ne naît-on pas chrétien avec des parents chrétiens ? c'est que ce n'est pas la génération , mais la régénération qui fait les chrétiens : de même, tous sont pécheurs en naissant, et tous , en renaissant, deviennent purs. C'est ainsi que les parents, purifiés du péché originel, peuvent transmettre ce qu'ils n'ont pas. Augustin nous met en face du mystère , nous conduit jusqu'à une certaine profondeur, et puis , quand l'obscurité devient impénétrable , il nous invite à nous ressouvenir que nous ne sommes que des hommes (1).

Des hérétiques ont soutenu qu'Augustin avait enseigné la nécessité de l'eucharistie égale à celle du baptême; par suite de cette prétendue doctrine qu'on disait être celle de toute l'antiquité ecclésiastique, les Bohémiens proclamèrent la nécessité de communier les petits enfants. Ils furent condamnés par le concile de Bâle. Une décision semblable sortit du concile de Trente, qui, en parlant de la coutume ancienne de donner la communion aux petits enfants, déclare « que comme les Pères ont eu de bonnes raisons de faire ce qu'ils ont fait, aussi faut-il croire sans aucun doute qu'ils ne l'ont fait par aucune nécessité de salut. » S'il se rencontre des passages d'Augustin dont on a pu abuser, il en est de nombreux et de formels qui attestent que le baptême suffit pour le salut. En lisant les trois livres Des Mérites et de la Rémission des péchés, nous étions frappé des témoignages de la vraie doctrine de l'évêque d'Hippone ; nous voyions en beaucoup d'endroits que le baptême place les enfants au nombre des croyants (2), qu'on ne fait autre chose dans le baptême des enfants que de les incorporer à l'Eglise, c'est-à-dire de les unir au corps et aux membres du Christ (3).

Ceux qui ont essayé d'attaquer la tradition

1 Nos homines esse meminerimus.

2 Unde coguntur parvulos baptizatos in credentium numero deputare.

3 Nihil agitur aliud, cum parvuli baptizantur, nisi ut incorporentur Eeclesiae id est Christi corpori membrisque socientur. Lib. III.

de l'Eglise ont beaucoup parlé de la prétendue erreur de l'antiquité sur la nécessité de communier les petits enfants : Bossuet a victorieusement démontré que toute la théologie de saint Augustin dont s'armaient les ennemis de l'Eglise concourt avec celle de saint Fulgence, son disciple, à nier dans l'eucharistie une nécessité égale à celle du baptême (1).

Nous ne craignons pas d'entrer dans les détails les plus sérieux de la science chrétienne ; notre siècle, au milieu des merveilles de son génie, est assez ignorant en religion. Le dix-septième siècle s'est montré sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, bien plus fort que nous. Sous Louis XIV, la France n'était pas sevrée de gloire, et l'intelligence ne se croyait pas déshonorée par l'étude des matières religieuses : les gens du monde connaissaient les Pères de l'Eglise ; le gentilhomme et la grande dame suivaient des discussions auxquelles presque tous nos salons ne comprendraient rien aujourd'hui. De nos jours, la politique a pris dans notre société la place qu'y occupait la religion ; elle nous a fait des moeurs où l'élévation du coeur et de la pensée a bien de la peine à se faire jour. Il y a dans les paisibles discussions religieuses une grandeur morale que n'ont pas les autres discussions; Dieu, l'infini, l'âme humaine dans ses élans vers le ciel, les bases du christianisme qui répondent au monde moral tout entier, les raisons de

notre foi, ce sont là de nobles sujets d'entretiens et de disputes. Pour causer de religion, il faut être instruit; pour causer politique, il suffit d'avoir lu le journal du matin : ceci pourrait expliquer le triomphe de la politique au milieu de nous. Nous ne désirons point que le citoyen demeure indifférent aux destinées de son pays : malheur aux nations chez qui mourrait le patriotisme ! mais nous voudrions que la société française, par un retour qui ne serait pas une décadence, s'appliquât, comme au grand siècle, à ces hautes et belles matières qu'on ne néglige pas sans se diminuer soi-même. Les discussions politiques, toujours présentes dans nos salons et à nos foyers, nous apparaissent comme ces vents du midi qui atteignent la pureté de l'air, brûlent les fleurs et dessèchent les courants d'eau vive. Nous aimerions que l'Histoire de saint Augustin pût contribuer à ramener dans notre pays le goût des études religieuses, de ces études qui épurent le

1 Déf. de la tract. et des saints Pères.

coeur en le détachant des choses fugitives, donnent du sérieux et de la force à la raison humaine, reculent l'horizon de la pensée et élargissent les ailes du génie.

CHAPITRE TRENTIÈME. Réponse aux cinq questions posées par Honoré de Carthage. — Humilité de saint Augustin. — Voyage de saint Augustin à Constantine. — Peinture de cette ville.

Un citoyen de Carthage, qui n'était pas encore chrétien et qui depuis fut élevé à la dignité du sacerdoce, Honoré, ami d'Augustin, lui envoya de Carthage cinq questions avec prière d'y répondre par écrit. Honoré demandait le sens dé ces paroles de Jésus-Christ sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » et le sens de ces paroles de l'Apôtre: « Je prie Dieu qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hanteur et la profondeur. » Il demandait en outre ce que c'est que les vierges folles et les vierges sages de l'Evangile ; ce que c'est que les ténèbres extérieures; et enfin comment il faut entendre ces mots de saint Jean « Le verbe a été fait chair. » L'évêque d'Hippone s'occupait alors (1) de l'hérésie ennemie de la grâce de Jésus-Christ: il résolut d'ajouter .à ces questions une sixième question, et de traiter de la grâce de la nouvelle alliance. Il écrivit à Honoré une lettre (2) qui forme un livre et dans lequel nous trouvons la solution des cinq questions posées par le catéchumène de Carthage. Le grand évêque n'a point pris ces questions une à une et séparément, mais il les a fondues dans un même discours, de manière à les rapporter toutes à une fin principale, et à les faire concourir à une même vérité. Recueillons l'esprit de cette lettre, qui creuse profondément le dogme chrétien. Nous écarterons ce que nous avons déjà reproduit ailleurs.

Il y a deux sortes de vies: l'une qui est toute matérielle, et c'est dans celle-là qu'est jeté l'enfant que sa,mère vient de mettre au monde; l'autre , dont les plaisirs retouchent que l'esprit

1 Revue, livre II, chap. 26. — 1 Lettre 140.

et dont les joies sont éternelles. A l'âge où la raison commence à sortir du sommeil de l'enfance, la volonté, aidée de la grâce, peut choisir cette vie spirituelle. L'âme de l'homme est comme dans un certain milieu qui la place, au-dessus des natures corporelles et au-dessous du créateur commun des corps et des intelligences. On peut faire un bon usage de la félicité même temporelle, lorsqu'on la rapporte au service du Créateur. Toutes les créatures de Dieu étant bonnes, il est permis d'en user en gardant l'ordre naturel, c'est-à-dire en préférant toujours les choses d'en-haut aux choses d'en-bas: la corruption est une négligence des biens éternels. Dieu a béni en quelque sorte l'usage des biens temporels, quand, dans l'ancienne loi, il a donné aux patriarches la félicité de la terre comme une prophétique figure de la nouvelle alliance, et aussi comme une image de la félicité éternelle.

Dans la plénitude des temps où devait soi manifester la grâce, longtemps cachée sous les; voiles de l'ancienne alliance, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme (1). De peur qu'os ne vît qu'un homme et non pas Dieu dans le Christ fait homme, Jean, qui n'était pas la lumière, fut envoyé pour rendre témoignage à la lumière; et ce témoin fut tel, qu'on a pu dire de lui: « Entre tous ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a pas eu de plus grand. C'est ainsi que Jean prophétisait la divinité do Messie. Jean, comme les apôtres, n'était qu'une lampe , et les lampes ont besoin qu'on les allume, et peuvent s'éteindre. Mais le Verbe était cette lumière primitive qui ne tire pas ses splendeurs d'une autre lumière, et qui éclaire tout homme venant au monde. Ce monde, que le Verbe a fait et qui ne l'a pas connu, n'est

1 Galates, IV, 4.

point la masse du ciel et de la terre : la créature raisonnable est seule capable de connaître. Le monde à qui l'Evangile reproche de n'avoir pas connu Jésus-Christ, ce sont les incroyants. Jésus-Christ a donné à ceux qui ont cru en son nom le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. C'est la grâce de la nouvelle alliance, annoncée autrefois par de mystérieuses figures , cette grâce qui mène l'âme à la connaissance de son Dieu et à une renaissance spirituelle ou adoption. Jésus-Christ est descendu pour nous faire monter, et, sans rien perdre de sa nature, il a pris la nôtre, afin que sans rien perdre de la nôtre, nous participassions à la sienne; mais avec cette différence qu'au lieu que la participation à notre nature ne le dégrade point, la participation à la sienne nous relève et nous rend meilleurs. C'est pourquoi le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous. Dieu a semblé nous dire: Ne désespérez point, enfants des hommes, de pouvoir devenir enfants de Dieu, puisque le Fils de Dieu même , qui est son Verbe, s'est fait chair et qu'il a habité parmi vous.

Jésus-Christ homme n'a rien montré en lui d'heureux ni de désirable selon le monde, parce que sa mission ne regardait point la vie d'ici-bas: de là viennent, ses abaissements, sa passion et sa mort. Dieu a voulu que les méchants aient part à la félicité de cette vie, afin que les bons ne la recherchent pas comme quelque chose d'un grand prix. L'évêque d'Hippone renvoie ici Honoré à l'explication du psaume LXXII qu'il avait donnée à Carthage, la veille de la fête de saint Cyprien.

L'Homme-Dieu a emprunté le langage de notre infirmité, lorsque, près de mourir, il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’avez-vous abandonné? » Ces paroles sont le premier verset d'un psaume de David qui, mille ans auparavant , prophétisait les souffrances (1), la mort, la résurrection et la gloire du Messie. Elles sont le langage du vieil homme qui s'attache à la durée de cette vie. Quelque certaine que soit la fin plus ou moins prochaine de nos jours , nous cherchons à les prolonger, car personne n'a jamais haï sa propre chair, dit saint Paul (2).

Ceux-mêmes qui désirent le plus de se voir dégager des liens du corps voudraient être revêtus d'immortalité sans passer par la mort. C'est le corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire son

1 Ps. XXI. — 2 Eph., V, 29.

Eglise, qui parlait par la bouche du Sauveur; c'est l'épouse qui parle par la bouche de l'époux. Gardez-vous donc de -croire que ce soit le Verbe de Dieu qui se plaigne ainsi dans ce psaume. Cette voix, qui descend du haut de la croix, est la voix d'une chair mortelle, devenue, par son union avec le Verbe, le remède de nos misères. L'Eglise souffrante en Jésus-Christ s'écrie par la bouche du divin Rédempteur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée, » de même que Jésus-Christ souffrant dans son Eglise dira plus tard : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? »

L'évêque d'Hippone explique à son ami tous les versets du psaume prophétique. En interprétant ces mots: « Pour moi je suis un ver et non un homme, » il rappelle le sens donné au nom de ver par d'anciens auteurs ecclésiastiques. Jésus-Christ, disent-ils, a voulu être désigné, sous ce nom, parce que la formation du ver, né de la chair, mais sans l'alliance des sexes, a quelque rapport avec la naissance du Sauveur, sorti du sein d'une vierge. L'explication du verset XXIV amène Augustin à parler du sacrifice de la nouvelle alliance. Il dit à Honoré, qui n'était encore que catéchumène : « Quand vous serez baptisé, vous saurez en quel temps et de quelle manière on offre ce sacrifice. » La messe catholique est ici bien clairement indiquée. Personne n'ignore que le mystère de l'eucharistie était caché aux catéchumènes ,. et c'est ce qui a motivé les obscurités de plusieurs Pères de l'Eglise sur le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ.

Nous avons une explication littéraire du psaume XXI par Bossuet. Il est intéressant de rencontrer deux des plus grands évêques du monde catholique dans l'interprétation du cantique où, selon l'expression d'Augustin, on croit entendre plutôt l'Evangile qu'un prophète. L'évêque de Meaux dit avec l'évêque d'Hippone que ce psaume est plutôt historique que prophétique. « Comme Jésus-Christ, ajoute Bossuet, y mêle sa mort douloureuse avec sa glorieuse résurrection, il faudrait, pour entrer dans son esprit, faire succéder au ton plaintif de Jérémie, qui seul a pu égaler les lamentations aux calamités , le ton triomphant de Moïse , lorsque , après le passage de la mer Rouge, il a chanté Pharaon défait en sa personne, avec son armée ensevelie sous les eaux. » Il y a beaucoup d'éloquence dans l'explication de Bossuet. Il complète Augustin pour le (162) verset : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » C'est ainsi qu'a traduit Bossuet. Il remarque, d'après saint Paul (1), que le Sauveur prononça ces paroles avec un grand cri et beaucoup de larmes. Si Jésus, dit-il, a pleuré si amèrement sur la ruine prochaine de Jérusalem, s'il a pleuré Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter, on doit bien croire qu'il n'aura pas épargné ses larmes sur la croix, où il déplorait les péchés et les misères du genre humain. Bossuet nous fait observer que le propre du pécheur c'est d'être délaissé de Dieu, et que, dans le sacrifice du Calvaire, Jésus-Christ faisait le personnage de pécheur, chargé des iniquités du monde. « Dieu , avait dit Isaïe (2), a mis sur lui l'iniquité de nous tous. » Et saint Paul (3) disait. « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous fussions faits en la justice de Dieu. » Ainsi Jésus-Christ a exprimé tout le fond de son supplice, quand il a crié avec tant de force : Pourquoi m'avez-vous délaissé? Dieu ne voit plus en lui que le péché dont il s'est entièrement revêtu. Il l'abandonne à la cruauté de ses ennemis.

« Ce n'est pas ici, dit Bossuet, une plainte comme on la peut faire dans l'approche d'un grand mal. Jésus-Christ parle sur la croix, où il est effectivement enfoncé dans l'abîme des souffrances les plus accablantes, et jamais le délaissement n'a été si réel ni poussé plus loin, puisqu'il l'a été jusqu'à la mort et à la mort de la croix, qui, par une horreur naturelle, faisait frémir en Jésus-Christ son humanité tout entière. La voix de mon rugissement est bien éloignée de mon salut (la voix de mon rugissement ne suffit pas pour empêcher que mon salut ne s'éloigne). Mes cris, quoique semblables par leur violence au rugissement du lion, n'avancent pas le salut que je demande, et rien ne me peut sauver de la croix: Dieu demeure toujours inexorable ; sans se laisser adoucir par les cris de l'humanité désolée. »

Comme donc il (Jésus-Christ) est mort par puissance, dit plus loin l'évêque de Meaux, « qu'il a pris aussi par puissance toutes les passions, qui sont des appartenances et des apanages de la nature humaine, nous avons dit qu'il en a pris la vivacité, la sensibilité, la vérité , tout ce qu'elles ont d'affligeant et de douloureux. Jamais homme n'a dû ressentir

1 Hébreux, V, 7. — 2 Isaïe, LIII, 6. — 2 Corinth., II, V, 21.

plus d'horreur pour la mort que Jésus-Christ, « puisqu'il l'a regardée par rapport au péché, qui, étant étranger au monde, y a été introduit par le démon: il voyait d'ailleurs tous les blasphèmes et tous les crimes qui devaient accompagner la sienne: c'est pourquoi il a ressenti cette épouvante, ces frayeurs, ces tristesses que nous avons vues. »

« Nul homme n'a jamais eu un sentiment plus exquis; mais pour cela il ne faut pas croire que l'agitation de ses passions turbulentes ait pénétré la haute partie de son âme ses agonies n'ont pas été jusque-là , et le trouble même n'a pas troublé cet endroit intime et imperturbable ; il en a été à peu prés comme de ces hautes montagnes qui sont battues de l'orage et des tempêtes dans leurs parties basses, pendant qu'au sommet elles jouissent d'un beau soleil et de la sérénité parfaite. »

Ainsi, à treize cents ans de distance, l'évêque de Meaux achevait de répondre au catéchumène , de Carthage qui avait demandé à l'évêque d'Hippone ce que voulaient dire ces paroles: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Augustin continue la réponse aux questions posées par son ami de Carthage. Les ténèbres extérieures, sur lesquelles Honoré demandait des.explications, sont réservées aux orgueilleux qui n'auront mis leur confiance qu'en leurs k propres oeuvres, qui ne seront pas devenus enfants de la promesse, enfants de la grâce, enfants de la miséricorde. L'évêque d'Hippone distingue les ténèbres extérieures et les ténèbres plus extérieures; les unes sont le partage; des âmes malades qui peuvent revenir encore à la vigueur de la vérité, des âmes plongées dans les ombres qui peuvent revenir à la divine lumière; les autres sont le partage de ceux qui sont à jamais séparés de Dieu, splendeur éternelle, et qui souffrent des tourments en expiation de leurs désordres. C'est à la charité soutenue par la vie du Christ que conviennent les quatre dimensions dont parle saint Paul, et qui faisaient le sujet d'une question; d'Honoré. La charité s'exerce dans les bonne oeuvres, cherchant le bien à faire, s'étendant il tous les besoins : c'est là sa largeur. Elle est patiente dans les maux, persévérante dans les voies de la vérité : c'est là sa longueur. Le but auquel elle aspire, c'est l'éternel avenir qui lui est promis : c'est là sa hauteur. Le principe (163) de la charité est dans les profondeurs divines c'est là sa profondeur. La figure de la croix est une expression du mystère de la charité de Jésus-Christ, charité qui passe toutes nos pensées. Le choix de la croix comme instrument de son supplice a eu pour motif de nous remettre devant les yeux cette largeur, cette longueur, cette hauteur et cette profondeur dont nous parlons. Augustin indique le sens mystérieux de ces quatre parties de la croix.

Enfin, pour répondre à la dernière question d'Honoré, le grand évêque dit que la créature raisonnable ne doit pas se laisser aller aux louanges des hommes, de peur de ressembler aux vierges folles; elle doit plutôt imiter les vierges sages dont toute la gloire, à l'exemple de l'Apôtre , est dans le témoignage de leur conscience. Telle est la signification de l'huile que les vierges sages portent avec elles, tandis que les folles sont réduites à en acheter de ceux qui font profession d'en vendre, c'est-à-dire des flatteurs, car leurs louanges sont comme une huile dont ils trafiquent et qu'ils vendent aux insensés. Les lampes ardentes dans les mains de ces vierges sont les bonnes oeuvres qui, selon la parole de Jésus-Christ, doivent luire aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient notre Père céleste. C'est cette glorification de Dieu que cherchent les vierges sages dans leurs bonnes oeuvres. Leurs lampes ne s'éteignent point, parce qu'une huile abondante en nourrit la flamme : cette huile représente l'intention pure d'une bonne conscience. Les lampes des vierges folles s'éteignent à chaque moment faute d'huile, c'est-à-dire que leurs bonnes œuvres cessent de luire dès que les louanges des hommes leur manquent, parce que le motif de leurs oeuvres, c'est le désir d'être agréable aux hommes et non. pas de rendre gloire à Dieu.

Dans la dernière partie de cette lettre, la manière dont Augustin parle des ennemis de la grâce mérite d'être citée. Les pélagiens gardaient encore de saintes apparences; l'évêque d'Hippone croyait à leurs vertus.

« La grâce de la nouvelle alliance a des ennemis qui, troublés par la profondeur de ce mystère, veulent attribuer plutôt à eux-mêmes qu'à Dieu ce qu'il y a de bon en eux. Ce ne sont pas des hommes que vous puissiez «aisément mépriser : ils vivent dans la continence et se recommandent parleurs oeuvres : ils n'ont pas une fausse idée du Christ comme les manichéens et d'autres hérétiques ; ils croient que le Christ est égal et coéternel au père; qu'il s'est véritablement fait homme et qu'il est venu; ils attendent son second avènement; mais ils ignorent la justice de Dieu et ont voulu établir leur propre justice. »

Tout ce qui peut révéler le caractère d'Augustin est pour nous d'un grand prix; nous l'écoutons avec bonheur quand il parle de lui; chaque mot est comme une couleur qui nous sert à retrouver son portrait, et l'évêque d'Hippone est de ces rares génies qu'on admire et qu'on aime davantage à mesure que leur physionomie se dégage des nuages du passé. La lettre 1 à Marcellin, écrite en 412, est un des monuments où Augustin nous initie aux secrets de sa haute nature. Le tribun son ami lui avait proposé quelques difficultés auxquelles l'évêque répond; une de ces difficultés était tirée d'un passage du traité du Libre arbitre, où le grand docteur dit que l'âme, attachée à une nature fort au-dessous de la sienne, c'est-à-dire a la nature corporelle, ne gouverne pas tout à fait son corps comme elle le voudrait, mais qu'elle est soumise, dans le gouvernement du corps, aux lois générales de l'ordre établi de Dieu. D'après ce passage, on prétendait qu'Augustin avait pris parti pour une des quatre opinions sur l'origine de l'âme. L'évêque

d'Hippone fait voir qu'il s'est tenu dans une égale mesure à l'égard de ces diverses opinions, et qu'il a eu raison de dire que l'âme, depuis le péché, ne gouverne pas son corps comme elle voudrait. A ce sujet, ce grand homme parle de lui et de ses travaux avec une modestie sincère dont on ne peut qu'être frappé. Un tel langage nous découvre les trésors d'humilité de ce merveilleux génie.

Augustin, d'après ses propres aveux, écrivait à mesure qu'il profitait et profitait à mesure qu'il écrivait. Il ne veut pas qu'on soit surpris ou affligé de trouver des fautes dans ses écrits, et demande qu'on lui sache gré de les reconnaître. Celui-là s'aimerait d'un amour bien désordonné, qui, pour cacher ses erreurs, laisserait errer les autres. Le grand docteur confie à Marcellin un dessein qu'il mettra plus tard à exécution, c'est de publier une revue critique de ses ouvrages. Il supplie tous ses amis de ne pas le défendre contre ceux qui croient devoir te censurer, et surtout de ne pas soutenir qu'il ne s'est jamais trompé: «Vous

1 Lettre 143.

plaidez, leur dit-il, une mauvaise cause, et vous la perdriez même devant moi. » Augustin ne veut pas que ses meilleurs amis le prennent pour autre chose que ce qu'il est aimer ce qu'il n'est pas, ce serait aimer un autre homme sous son nom. Le plus éloquent des Romains a dit de quelqu'un, qu'il ne lui était jamais échappé un seul mot qu'il eût voulu n'avoir pas dit. Augustin fait observer que cela pouvait se dire plutôt d'un fou achevé que d'un sage, quelque sage qu'il pût être. Un repentir suppose du sens et du jugement, et la cervelle des fous est trop renversée pour qu'il puisse y avoir un regret. Le mot de Cicéron ne saurait convenir qu'aux hommes par la bouche de qui l'esprit divin a parlé. Ce qui donnerait de l'autorité à un écrivain, ce ne serait pas de ne vouloir rien changer dans ses ouvrages, mais ce serait de n'y avoir rien mis que l'on dût changer. Il faut se corriger de bonne foi, lorsqu'on n'a pas su s'élever à cette perfection. Augustin nous dit qu'il connaît mieux que ses ennemis les choses sur lesquelles on pourrait le reprendre. Il répète que le mot de Cicéron cité plus haut ne lui convient pas, et ajoute qu'un autre mot lui revient sans cesse et le tourmente, c'est la pensée d'Horace : Une parole lâchée ne se retient plus.

Cette peur de l'inexactitude, cette défiance de lui-même, l'empêchaient de publier deux importants ouvrages auxquels il travaillait depuis plusieurs années : les livres de la Genèse et les livres de la Trinité. Des questions très-difficiles s'offraient à l'évêque d'Hippone dans ces sujets si élevés : il revoyait assidûment les deux ouvrages, s'efforçant de diminuer le nombre des fautes. Les amis qui regrettaient ces retards craignaient que l'illustre pontife ne quittât ce monde avant l'apparition des livres de la Genèse et de la Trinité; ils désiraient que ces travaux fussent publiés du vivant d'Augustin, pour qu'il répondît lui-même aux attaques qui pourraient s'élever. En vue de ces attaques, Augustin aimerait mieux qu'on l'exhortât à corriger avec soin ces deux ouvrages qu'à se hâter de les donner. Il veut être le premier et le plus sévère de ses censeurs, et ne veut laisser à reprendre dans ses ouvrages que les fautes qui lui auront échappé après un long et attentif examen. L'évêque d'Hippone dit ailleurs dans cette lettre : «Mes livres sont entre les mains de trop de gens pour les pouvoir corriger; mais tant que je vivrai,

je suis en état de me corriger moi-même. » Il faut que l'orgueil soit quelque chose de bien contraire à l'ordre moral, pour que l'humilité d'un beau génie devienne un si grand spectacle aux yeux des hommes !

Le retour de la moitié de l'Afrique chrétienne à l'unité catholique était une très-grande affaire. Augustin recherchait toutes les occasions d'achever cette oeuvre immense. Quand il allait dans une ville encore attachée au donatisme, il cherchait à s'entretenir avec les chefs du parti et à faire entendre aux

populations de salutaires paroles. C'est ainsi que les donatistes de Cirta ou Constantine reçurent une impression profonde d'une visite du grand docteur; peu de temps après son départ de cette ville, il apprit par une lettre solennelle les fruits heureux produits par ses exhortations ; la population schismatique de Constantine était revenue à la foi catholique : on en rapportait la gloire à Augustin. Il écrivit (412) aux très-honorables seigneurs de tous les ordres de la ville de Cirta, pour leur dire que cette conversion d'une grande multitude était l'ouvrage de Dieu et non pas l'ouvrage des hommes. Quoique ce retour ait été accompli par celui qui fait seul des oeuvres merveilleuses (1), Augustin exprime le désir d'aller visiter les nouveaux catholiques. La lettre de Constantine rappelait l'exemple de Polémon, tiré de la débauche par un discours de Xénocrate sur la tempérance. Augustin répond que ce fut Dieu même qui inspira la bonne résolution de Polémon. Si la beauté, la force, la santé viennent de Dieu, à plus forte raison devons-nous le regarder comme l'auteur des biens de l'intelligence qui sont des biens supérieurs. Nous lisons dans le livre de la Sagesse que la continence est un don de Dieu ; pour savoir même que ce don vient d'en-haut , il faut être éclairé d'un rayon de la sagesse éternelle.. Augustin veut donc que grâces soient rendues à Dieu seul pour la conversion de Constantine. Ainsi ce grand homme repoussait la gloire de ses oeuvres et montrait sans cesse du doigt le dispensateur éternel de tous les biens.

Lorsque Augustin fit à Constantine ce voyage si fécond en bons résultats religieux, ce n'était pas la première fois qu'il visitait cette ville, Les chemins d'Hippone à Cirta l'avaient vu assez souvent. Il trouvait dans l'énergie de sa charité les forces que lui refusait une santé

1 Ps. LXXI, 18.

débile, et l'admirable évêque se rendait en divers pays africains selon les besoins de l'Eglise et de la vérité. Pour aller d'Hippone à Constantine, il suivait la voie romaine dont on reconnaît de nombreux vestiges ; laissant la Seybouse à gauche, il passait sur le pont de l'Abou - Gemma, franchissait successivement les lieux que l'Arabe désigne aujourd'hui sous les noms de Dréan, de Nech-Meia, d'Akous, d'Hammam-Berda, se reposait à Calame chez son ami Possidius, et, quittant ensuite la riche et gracieuse nature qui avait charmé sa route depuis Hippone, le grand évêque s'avançait vers Constantine, à travers des régions nues et peu habitées. Il entrait à Cirta par le pont Romain (Kantara), et c'est par là que nous sommes entré nous-même, quand nous sommes allé chercher aux bords du Rummel les souvenirs de la vieille Afrique chrétienne et aussi les souvenirs des exploits de la France (1).

Constantine, par sa position, est une des villes les plus extraordinaires qu'on puisse voir. Bâtie sur des rochers, avec des rochers pour ceintures et pour murailles, et pour fossés de longs précipices d'une effrayante profondeur, cette ville est bien la capitale du désert; elle renferme aujourd'hui trente mille habitants, vingt-cinq mille Arabes et cinq mille juifs. Au temps de saint Augustin, elle ne pouvait guère avoir que huit à dix mille habitants de plus évidemment la cité antique n'avait pas d'autre étendue que la cité actuelle. Constantine est un vaste amas de pauvres demeures. Parmi les décombres de la Kasbah, on nous a montré quelques restes d'une ancienne église bâtie par Constantin, après qu'il eut donné son nom à Cirta. Cette église était la basilique de Constantine dans le quatrième et le cinquième siècle, et sous ces voûtes avait prié et prêché le grand évêque d'Hippone. En 1841, on voyait encore le choeur et les deux chapelles latérales de la basilique; mais le génie militaire va vite en besogne, et les ruines vénérables tombent en poussière sous sa main. Les citerxles sont les plus beaux restes de la puissance romaine à Constantine. Nous avons parlé de l'inscription chrétienne gravée sur le roc, aux bords du Rummel.

A quelques pas de cette inscription, s'ouvre un gouffre où le Rummel se perd tout à coup comme dans un mystère d'horreur; d'immenses rochers ont l'air de s'être fendus

1 Constantine a été prise par les Français lé 13 octobre 1837.

tout exprès pour laisser passer la rivière. Nous avons fait le tour de ces profonds abîmes, depuis l'inscription chrétienne jusqu'au pont Romain ou Kantara. C'est une marche d'une heure. Le Rummel coule au fond d'un double rang de rochers de huit cents pieds de profondeur, droits comme des murailles, coupés de temps en temps par de longues lignes noires perpendiculaires, de manière que les rochers présentent comme les flancs de hautes tours. La rivière se montre et disparaît à différents intervalles, et lorsqu'un ouragan vient enfler ses eaux, le Rummel, terrible à voir, roule et mugit avec un bruit qui fait penser au Tartare. Un auteur arabe, cité par Aboulféda, compare l'eau du Rummel roulant au fond du ravin de Constantine à la queue des comètes (1). Tout ce côté de Constantine est rempli de terreurs solennelles. L'imagination se donne carrière dans ces profondeurs qui se prolongent avec des aspects et des caractères de plus en plus saisissants. Il y a un prodigieux contraste entre les magnifiques épouvantements de ces longs abîmes et les misérables constructions d'en haut, qui s'appellent la ville. Si j'avais à peindre dans un poème la capitale de l'enfer, je peindrais la base de Constantine.

Aux approches du Kantara, le double rang de rochers se rapproche et offre comme la nuit. Le Rummel échappe à l'oeil, mais il coule au fond. Le pont Romain à deux étages eut pour but, non pas de faire passer la rivière, mais d'unir les deux montagnes qui forment le fossé de Constantine. Les arches du premier étage portent sur le rocher; elles sont encore ce qu'elles étaient il y a deux mille ans. Les quatre arches du second étage sont très-hautes, les deux arches du milieu ont la forme de l'ogive; les deux autres présentent le plein cintre. Ce fut un architecte génois qui, sur les ruines romaines, construisit le deuxième étage du pont. Le Rummel se perd sous le Kantara , disparaît dans des profondeurs inconnues, et c'est beaucoup plus loin qu'on le retrouve passant de la nuit à la lumière. Un champ de nopals couvre les rocs sous lesquels la rivière se perd, à côté du Kantara. Une fois parvenu au pied des deux montagnes , dominées aujourd'hui par l'hôpital français, le Rummel ne connaît plus la nuit;

1 Voyez dans notre Voyage en Algérie, Etudes africaines, le chapitre 17 sur Constantine.

il déroule ses eaux avec de nombreux détours, sur un espace d'environ vingt-cinq lieues , et se jette dans la mer, non loin de Gigelli.

Du sommet de la Kasbah on aperçoit une cascade qu'on prendrait pour une faible cascatelle, et qui en réalité a plus de cent pieds de hauteur. Les milans , les vautours , les corneilles, les colombes, les éperviers, volent sur l'abîme et ressemblent à d'imperceptibles hirondelles, tant la profondeur est grande. Nous avons vu avec surprise, au milieu de ces immenses rochers, les vautours et les colombes habiter ensemble comme des amis, par je ne sais quelle mystérieuse convention ; l'oiseau de proie et l'innocent oiseau sont là comme les méchants et les bons dans nos sociétés ; seulement , les vautours du Rummel sont meilleurs que les vautours de nos villes.

Pendant que nos regards plongeaient avec effroi sur le gouffre béant, les Arabes passaient tranquillement l'un après l'autre aux flancs de ces rochers , dans des sentiers pratiqués par eux : l'Arabe tient du chamois et du renard pour franchir les lieux difficiles.

La. tristesse habite autour de Constantine; tout y prend la muette sévérité du désert. Le vallon du Rummel, du côté du nord-ouest, offre seul un vivant spectacle ; ce sont des jardins, des champs de blé, de riantes collines baignées par le Rummel, qui serpente au loin : avec. plus de culture et de plantations, on aurait un ravissant tableau. A l'ouest, à huit lieues de Constantine, je voyais la montagne au pied de laquelle s'élevait l'ancienne Milève, aujourd'hui Milah, qui forme le jardin de Constantine, comme Philippeville en est le Pirée.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME. Les mœurs et les habitudes de saint Augustin.

Jusqu'ici, tout en poursuivant l'étude des œuvres et du génie de ce grand homme, nous n'avons pas négligé ce qui pouvait servir à faire connaître l'homme lui-même. Dans la correspondance et les livres du pontife, qui ont passé sous nos yeux depuis le commencement de notre oeuvre, nous n'avons jamais manqué de reproduire ces traits et ces détails , vrais rayons de lumière, à l'aide desquels nous découvrons dans sa réalité vivante l'admirable figure d'Augustin. Maintenant nous mettrons notre lecteur face à face avec le grand évêque; ce chapitre sera pour lui comme un repos au milieu de ces hautes questions qui vous tiennent toujours en haleine ; c'est un travail que de suivre Augustin dans ses pensées, c'est une paisible halte que de voir comment il vivait. L'imagination donne des proportions idéales aux grands hommes, et surtout aux grands hommes qui furent des saints; elle croit les voir flotter entre ciel et terre, n'aspire à connaître d'eux que leur parole, et se les représente comme des archanges voyageurs : il y a comme un intérêt inattendu dans la peinture des moeurs et des habitudes d'un homme tel qu'Augustin.

Le visage étant le miroir de l'âme et du génie, nous voudrions parler du visage de l'évêque d'Hippone ; mais nous ne savons rien là-dessus; le biographe du pontife, Possidius, qui vécut quarante ans dans son intimité, ne nous dit pas un mot de sa figure. C'était la chose dont les saints s'occupaient le moins. Malgré le silence absolu de tous les monuments contemporains, l'image d'Augustin est venue jusqu'à nous par une tradition dont il serait difficile de préciser l'origine; on l'a empruntée à des tableaux ou peintures d'antiennes églises de Rome, de Venise et de Constantinople. Il y a dans ce portrait plus de convention que d'exactitude, mais il mérite le respect qui s'attache aux choses accréditées à travers les siècles. On nous permettrait cependant de ne pas enchaîner notre pensée à ce (167) type convenu, si nous n'y trouvions point ce que nous cherchons dans un portrait d'Augustin.

Nous avons trop longtemps vécu par l'intelligence avec le pontife d'Hippone pour ne pas lui avoir donné une figure. Il nous est donc souvent apparu avec la robe noire et le capuchon des cénobites d'Orient, la tête rasée en couronne à la manière des moines, et portant une longue barbe comme les religieux d'Asie ; les rides qui avaient été creusées de bonne heure sur son large front attestaient les méditations profondes; le feu du génie, tempéré par une expression de bonté , étincelait dans ses yeux; la bienveillance la plus tendre adoucissait l'âpreté de sa figure africaine, qui offrait un constant mélange de douceur, de gravité et de recueillement. Augustin devait avoir de la maigreur dans les traits, car il fut délicat toute sa vie; l'ardente continuité du travail semblait soutenir la fragilité de ses jours.

Possidius nous apprend que les vêtements, la chaussure et le lit 'd'Augustin n'étaient ni trop soignés ni trop négligés (1) ; l'évêque d'Hippone, ajoute le pieux biographe, tenait le milieu, ne penchant ni à droite ni à gauche. On avait dit la même chose de saint Cyprien. Cette manière de vivre était conforme. aux idées de l'illustre solitaire de Bethléem; dans sa lettre à Nepotianus, si remplie d'excellents conseils pour les moines et les clercs, saint Jérôme disait : « Evite de porter les habits sombres comme des habits éclatants; il faut éviter également la parure et la saleté, parce que l'une sent la mollesse, l'autre la vaine gloire. Ce qui est louable , ce n'est pas d'aller sans vêtements de lin, c'est de ne pas avoir de quoi en payer le prix. » Saint Honorat, le fondateur du monastère de Lérins , recommandait le même milieu dans l'usage des choses humaines. Les fidèles d'Hippone offraient à leur évêque des vêtements plus riches que ses vêtements ordinaires; le pontife refusait de les porter, et annonçait en chaire que toutes les fois qu'il recevrait des dons semblables, il les vendrait au profit des pauvres. Il ne voulait accepter que ce qui pouvait servir à tous ses frères do la communauté; il ne souffrait pas que son costume différât de celui d'un simple prêtre, d'un diacre et d'un sous-diacre. « Peut-être, disait-il dans ses sermons, est-il permis à un évêque de porter un vêtement de prix,

1 Nec nitida nimium nec abjecta plurimum.

mais cela ne convient point à Augustin, qui est pauvre et né de parents pauvres. Voulez-vous qu'on dise que j'ai trouvé dans l'Eglise le moyen de me vêtir plus richement que je n'aurais pu le faire chez mon père ou dans ma vie du siècle? cela me couvrirait de honte... Si l'on souhaite que je porte les vêtements qui me sont donnés, donnez-m'en qui ne me fassent point rougir ; je vous l'avoue, un habit précieux me fait rougir; il ne convient pas à mon état, à l'obligation que j'ai de prêcher, il ne convient pas à un corps cassé de vieillesse, et à ces cheveux blancs que vous me voyez. »

Une vierge nommée Sapida avait fait de ses mains une tunique pour son frère Timothée, diacre de l'Eglise de Carthage. Timothée était mort sans avoir pu se servir de ce vêtement. Sapida livrée à la douleur, souhaita comme sa meilleure consolation que le vénérable Augustin daignât accepter et porter la tunique destinée à son frère. Le saint ami de Dieu se rendit aux veaux de la vierge africaine; mais, dans la touchante lettre (1) qu'il écrivit à Sapida, il l'engageait à demander aux livres saints et à la foi chrétienne des consolations plus efficaces pour dissiper les nuages de la tristesse, dont l'infirmité humaine avait rempli son coeur.

Augustin, par-dessus le linge et la tunique de laine, portait un vêtement qu'il appelle birrhus, et qui était une sorte de manteau. L'évêque d'Hippone, comme tous les frères de sa communauté, se lavait le visage tous les jours.

La maison épiscopale d'Hippone était comme un monastère où des clercs vivaient avec le même costume, la même loi, les mêmes revenus.

On ne pouvait, sans renoncement à tout bien, trouver place dans la communauté ecclésiastique. Il arriva qu'un prêtre de la communauté, appelé Janvier, révéla à son lit de mort une violation de cette loi de la pauvreté; il avait anis de côté une somme d'argent, tout en vivant dans la communauté d'Augustin; près de quitter la terre, Janvier voulut faire l'Eglise d'Hippone héritière de son petit trésor; mais Augustin refusa le legs. Il prononça à cette occasion deux sermons (2) fort curieux sur la

1 Cette lettre est de selles dont la date n'est pas connue ; c'est la 263e dans l'édition des Bénédictins. Cette lettre est pleine de consolations religieuses pour ceux dont l'âme est en deuil par les coups de la mort.

2 serm. 355 et 356.

Vie et les Moeurs de son clergé: c'est une peinture de l'esprit et des habitudes de la communauté ; le saint évêque ne crut pas devoir taire la faute de Janvier. Dans le premier sermon prononcé avant l'Epiphanie, il déclara au peuple que, voulant laisser à ses ecclésiastiques le choix du genre de vie, il leur permettait de reprendre leur liberté ; l'évêque ajoutait qu'après l'Epiphanie, il informerait le peuple des diverses décisions qui seraient prises. Au temps marqué, Augustin, dans un second sermon, annonça que tous les ecclésiastiques de sa communauté voulaient continuer à vivre comme les premiers chrétiens à Jérusalem, et qu'ainsi donc, parmi eux, la loi de la pauvreté serait sévèrement maintenue. L'évêque devait effacer du nombre des clercs le possesseur d'un bien quelconque. « Celui que j'aurais condamné de la sorte, disait Augustin, qu'il en appelle à mille conciles contre mon jugement, qu'il et aille, s'il veut, au delà des mers porter ses plaintes contre moi; quoi qu'il fasse, j'espère de la divine assistance qu'il ne sera point reçu comme ecclésiastique partout où j'aurai le pouvoir d'évêque. Ils ont tous souscrit de bon coeur à la règle que j'ai établie; j'attends de la puissance et de la miséricorde de Dieu qu'ils s'y conformeront avec une

entière fidélité. » En terminant son discours, Augustin fait sentir combien il est dangereux de médire des serviteurs de Dieu; c'est ainsi qu'il appelle les prêtres. Les calomnies ajouteront aux futures récompenses des serviteurs de Dieu, mais quel châtiment sera réservé aux calomniateurs ! « Nous ne voulons pas profiter de votre malheur, dit Augustin aux fidèles, nous ne voulons pas avoir de grandes récompenses aux dépens de votre salut; puissions-nous n'obtenir qu'une moindre gloire dans le royaume de Dieu, et vous y avoir pour compagnons ! »

On retrouve toute l'heureuse simplicité des moeurs des premiers âges de l'Eglise, dans cette manière de rendre compte au peuple de la conduite du clergé. Cela est bien touchant et bien chrétien. L'évêque informait le peuple de toute chose : quand un nouveau prêtre entrait dans la communauté, le peuple le, savait; si ce prêtre était de naissance illustre, Augustin s'empressait d'annoncer que le nouveau venu était entré pauvre dans la vie commune de la maison épiscopale. Les deux sermons cités plus haut nous font assister aux plus intimes détails de la vie ecclésiastique à Hippone. Ici, nous voyons le prêtre Leporius qui avait des biens, mais qui s'était hâté d'en disposer dans des vues de charité chrétienne : là, c'est le prêtre Barnabé qu'on accusait d'avoir acheté une terre et fait des dettes pendant qu'il était économe de la demeure épiscopale; le diacre Sévère, qui avait perdu la vue sans perdre pour cela la lumière intérieure et spirituelle, eut le désir d'appeler de loin près de lui sa mère et sa soeur; il acheta pour elles une maison qui fut payée, non pas avec son argent, mais avec de pieuses générosités. Il paraît que la mère et la sueur de Sévère n'arrivèrent point; Augustin dit au peuple que Sévère s'en est remis à lui pour disposer de cette maison; il parle aussi de quelques pièces de terre que celui-ci possédait dans son pays, et du saint usage que Sévère voulait en faire. Un diacre, avant d'entrer dans la communauté, avait acheté, du fruit de son travail, quelques esclaves : « Ce diacre, dit Augustin au peuple, va mettre aujourd'hui ses esclaves en liberté devant vous, par l'autorité de l'évêque. »

Entre le clergé et le peuple catholique d'Hippone, tout se passait en famille, comme on vient de le voir; cette surveillance exercée par les fidèles sur chaque membre du corps clérical, cette habitude de contrôle, qui prenait sa raison dans le sentiment des intérêts religieux, se produisaient sans inconvénient au milieu d'un peuple tendrement et profondément dévoué à son évêque; mais, en d'autres situations, cette immixtion dans les affaires ecclésiastiques pouvait amener des désordres; et c'était là un des vices de l'organisation dé l'Eglise africaine. Le peuple regardait Augustin comme le dépositaire de sa confiance : le grand évêque ne craignait pas de descendre aux plus minutieuses explications. Il allait au-devant de tout, ne cachait rien, et ses comptes rendus servaient toujours à faire éclater sa droiture. Rien de plus humble que la table d'Augustin et de ses compagnons : des herbes et des légumes composaient leur repas; on buvait da vin, mais toujours avec modération. On servait

1 C'est ici le lieu de dire un mot d'un passage des Confession saint Augustin qui a été fort diversement entendu. Au livre X, chapitre 31 des Confessions, saint Augustin dit avec son humilité accoutumée : Ebrietas longe est a me : misereberis ne appropinquet mihi Crapula autem nonnunquam surrepit servo tuo : misereberis ut longe fiat a me. Par une interprétation inexacte de crapula, Pierre, dans un ouvrage publié à Utrecht, en 1689, crut pouvoir avancer que le saint docteur buvait quelquefois une assez grande quantité de vin, mais qu'il avait la tête forte pour le porter, et que jamais il n'en perdait l'usage de la raison. Une telle assertion révolta tous les hommes graves et de bonne foi : Bayle seul, dans son Dict. crit. (art. Saint Augustin), a pu incliner vers l'opinion de Pierre Petit. Le président Cousin, l'auteur de la Réfutation des critiques de Y. Bayle sur saint Augustin (Paris, 1732, in-4°), Arnauld d'Andilly, le savant traducteur des Confessions, et plusieurs autres auteurs, ont vu dans le mot crapula, le plaisir de manger et de boire, ou l'excès du manger. Ce dernier sens, conforme au passage de saint Luc (XXI, 34) : Non graventur corda vestra in crapula et ebrietate, nous paraît reproduire avec le plus de vérité la pensée de l'évêque d'Hippone. Ce grand homme, si humble, si sobre, si austère, s'accuse d'avoir mangé parfois un peu au delà du besoin de la nature. Nous avons trouvé, au sujet de l'interprétation de ce passage , une très-bonne lettre à dom Remi Ceillier à la fin du douzième volume du savant bénédictin.

de la viande lorsqu'il y avait des étrangers ou des malades. Augustin avait dit dans ses Confessions : « Je ne crains pas l'impureté des mets, mais l'impureté du désir (1). » Les vases, urnes, ustensiles de la table, étaient en bois, en terre cuite ou en marbre. On ne se servait que de cuillers d'argent. Augustin aimait mieux à table une conversation grave, des discussions intéressantes, que le plaisir de manger ou de boire. Les malins propos de table lui paraissaient détestables; il avait proscrit la médisance et fait graver sur sa table le distique suivant :

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam ,

Hanc mensam velitam noverit esse sibi (2).

Augustin priait ses convives de s'abstenir de paroles inutiles, de discours moqueurs et de tout ce qui pouvait blesser la charité. Il pensait avec son ami de Bethléem, gaze personne ne dit le mal à celui qui n'écoute pas, que la flèche ne pénètre jamais dans la pierre, et que parfois elle revient frapper l'homme qui l'a lancée (3). Il lui arriva de reprendre vivement des évêques de ses amis, qui avaient oublié ou blâmé sa leçon sur ce point. On l'entendait dire avec émotion qu'il fallait alors effacer les deux vers; ou bien il menaçait de quitter la table pour regagner sa chambre. Possidius avait plus d'une fois assisté à des scènes de ce genre.

Les Africains prenaient facilement Dieu à témoin dans leurs conversations; Augustin lui-même , dans les premiers temps de sa vie chrétienne, eut quelque peine à perdre l'habitude d'assurer par serment. Devenu évêque , il fit mettre en pratique les préceptes du livre de l'Ecclésiastique (4) sur ce point, et défendit à ses clercs de jurer, même à table, de peur

1 Livre X, chap. 31.

2 Celui qui aime à déchirer par ses paroles la vie des absents, qu'il sache que cette table lui est interdite.

Quelques versions portent indignam au lieu de vetitam, mais indignam nous a paru n'avoir pas de sens.

3 Lettre de saint Jérôme à Nepotianus.

4 Chap. 23.

qu'un petit jurement ne conduisît au parjure. Une peine accompagnait la violation de cette défense; c'était la privation du vin à dîner.

Le saint évêque reprochait avec une douceur extrême les fautes contre la discipline ou la règle. Il épuisait tous les degrés de la tolérance, ayant pour principe de ne pas pousser le coeur à de mauvaises excuses. S'il

avait quelque observation à adresser à un de ses frères, il lui parlait à part; s'il ne parvenait pas à le ramener, il chargeait un ou deux frères d'éclairer son esprit; lorsque ceux-ci n'étaient pas écoutés, on employait l'Eglise, c'est-à-dire le corps clérical d'Hippone, et si le coupable méconnaissait la voix de l'Eglise, il était assimilé à un païen et à un publicain. Augustin disait qu'il fallait pardonner non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois, au coupable qui se repentait.

Tous les saints ont redouté les femmes, et semblent avoir particulièrement médité les paroles de l'Ecclésiaste, qui comparent la femme au filet des chasseurs, son coeur à un piège, ses mains à des chaînes (1). Le vieux Jérôme, qui avait eu tant de peine à chasser de sa cellule les dangereuses images de Rome, disait à Nepotianus : « Que des pieds de femmes ne passent jamais ou bien rarement le seuil de ton humble demeure. Que toutes les jeunes filles et les vierges du Christ te soient également inconnues ou également chères. N'habite point avec elles sous le même toit, et ne te fie point à ta chasteté passée. Tu ne peux être ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon. Souviens-toi toujours que ce fut la femme qui fit chasser le premier hôte du Paradis. Si tu es malade, qu'un saint frère t'assiste, ou bien ta soeur, ou ta mère, ou une autre femme d'une vertu éprouvée aux yeux de tous. Si tu n'as pas des proches de ce genre ou des personnes d'une chasteté connue, l'Eglise nourrit beaucoup de femmes âgées qui te rendront cet office et recevront de toi le prix de leurs soins, de manière que tu trouveras dans ta maladie même le mérite de l'aumône. Je connais des clercs qui ont

recouvré la santé du corps et commencé à perdre celle de l'âme, etc., etc. »

Augustin, qui avait passé par le péril, en avait gardé une grande terreur. Nul saint personnage n'a poussé la prudence jusqu'à une plus extrême sévérité. Jamais femme ne

1 Livre de l'Ecclésiaste, chap. 7, vers. 27.

demeura dans la maison de l'évêque d'Hippone, pas même sa sueur, veuve consacrée à Dieu, et qui dirigea jusqu'à sa mort une communauté de religieuses; il traita de la même manière ses nièces, qui avaient embrassé la vie monastique. Les décrets des conciles permettaient à Augustin d'avoir sous son toit sa sueur et ses nièces, et lui-même avouait qu'elles auraient pu rester chez ,lui sans éveiller la perversité humaine; mais les visites des femmes du dehors, qu'elles n'eussent pu manquer de recevoir, auraient peut-être offensé les faibles. C'était toujours après de longues instances que des femmes obtenaient d'arriver auprès d'Augustin pour d'importantes affaires; il ne les recevait qu'en présence de plusieurs clercs. L'évêque d'Hippone ne parla jamais à une femme sans témoin.

La chambre d'Augustin restait ouverte comme celle d'Ambroise; elle était comme une image de son âme, toujours ouverte à ceux qui cherchaient la vérité ou des consolations. Quelquefois la profondeur de la méditation l'enlevait à la terre. La tête inclinée, il ne voyait et n'entendait plus rien autour de lui. Nous raconterons une anecdote (1) dont l'exactitude n'est pas incontestable , mais qui peint trop bien les moeurs du temps pour être écartée de ce travail. Une femme d'Hippone, faussement accusée, avait eu la pensée d'aller trouver le pontife; après avoir franchi le seuil de la maison épiscopale, elle se rendit dans la chambre d'Augustin; elle parut devant lui dans l'attitude du recueillement et du respect, et lui adressa quelques paroles pleines d'humilité. Augustin, plongé dans l'étude et la contemplation, ne répondit pas à la suppliante, et ne tourna pas même la tête; la femme d'Hippone attribuait cette immobilité silencieuse à une pieuse réserve , et crut devoir déclarer à l'évêque le motif de la démarche qu'elle avait osé entreprendre; mais l'évêque demeura muet. Sortie sans consolation de la maison épiscopale, la pauvre

femme résolut de chercher Augustin à l'église, le lendemain; à l'heure marquée, elle le vit à l'autel remplissant les fonctions sacrées , et assista au saint sacrifice avec une piété profonde. Au moment solennel de l'élévation, elle fut ravie en esprit devant le trône de l'adorable Trinité, et là elle reconnut Augustin, le front baissé et cherchant à sonder le mystère du Dieu en trois

1 Vie de saint Augustin, par Lancilot.

personnes; une voix lui dit alors: Hier, quand tu as voulu consulter Augustin, il se trouvait enlevé dans la contemplation de la Trinité sainte; tandis que tu lui parlais, son esprit était absent de sa chambre, voilà pourquoi il ne t'a pas répondu et ne s'est point aperçu de ta présence; retourne chez lui et tu le trouveras bon et compatissant. — Ainsi parlait la voix du ciel , et la femme d'Hippone reprit bientôt le chemin de la maison épiscopale, d'où elle sortit consolée.

A l'exemple du grand Apôtre, Augustin ne visitait que les orphelins et les veuves livrées à la douleur. Il se rendait en toute hâte auprès des malades qui lui faisaient demander des prières ou l'imposition des mains. Il fallait d'urgentes nécessités pour qu'il se décidât à visiter des monastères de femmes. L'évêque d'Hippone recommandait comme excellentes les règles de saint Ambroise, pour la vie et les moeurs des prêtres. Il ne pensait pas qu'un prêtre dût se charger de négocier des mariages, de peur de l'exposer aux malédictions des époux, dans le cas où leur union ne serait pas heureuse. Selon lui , le prêtre ne devait engager personne au métier des armes, à cause des calamités de la guerre; il ne devait pas accepter une place à des festins dans son pays , afin de mieux garder ses habitudes de tempérance. Il est une parole du grand évêque de Milan, que notre docteur rappelait souvent saint Ambroise approchait de sa fin; des fidèles rassemblés autour de son lit, le voyant près de s'en aller à Dieu, pleuraient, gémissaient et demandaient au pontife mourant d'implorer lui-même du Seigneur une prolongation de ses jours; Ambroise leur répondit : « Je n'ai point vécu de telle sorte que j'aie honte de rester au milieu de vous; mais je ne crains pas de mourir, parce que nous avons un bon maître. » Notre Augustin, devenu vieux, dit Possidius, admirait et louait ces paroles limées et pesées: elimata et librata. Il citait aussi un autre mot d'un évêque de ses amis, à qui il restait peu de temps à vivre. L'évêque malade lui avait fait signe de la main qu'il allait sortir de ce monde; Augustin lui répondit qu'il pouvait vivre encore : « Si je ne devais jamais mourir, ce serait bien, lui répliqua le pontife malade; mais puisqu'il faut mourir, pourquoi pas maintenant (1)? »

1 Si nunquam, bene; si aliquando, quare non modo? Possidius, Vit. S. August.

Lorsqu'il se commettait des injustices dans je pays soumis à sa direction spirituelle , Augustin ne gardait pas le silence ; nous avons une lettre (1) d'une sévère énergie , écrite au seigneur Romulus qui voulait faire payer deux fois ses tenanciers ; il lui exprime sa douleur de voir un chrétien se jouer ainsi des lois de l'équité , et le menace de la terreur du dernier jugement. On sait que dans les premiers siècles de l'Eglise les affaires des particuliers étaient portées devant lés évêques. Augustin aimait mieux juger des inconnus que des amis. Il jugeait souvent jusqu'à l'heure du dîner; parfois même il n'en dînait pas , et passait la journée entière à écouter les plaintes , à concilier les intérêts. Il réprimandait en présence de tout le monde

, pour inspirer la crainte de mal faire. Que de jours enlevés ainsi à ses travaux si importants ! Et si l'on considère les nécessités des devoirs épiscopaux, le temps passé en voyages en Afrique pour le bien de l'Eglise , on se demande comment il a pu se faire qu'Augustin, depuis l'âge de trente-deux ans jusqu'à l'âge de soixante-seize ans où il mourut, ait composé un nombre si prodigieux d'ouvrages ! Possidius a pu dire que l'évêque d'Hippone a tant dicté ou tant écrit, qu'à peine un lecteur studieux serait capable de tout lire et de tout connaître. On peut soutenir que nul homme ne sut aussi bien employer le temps; il n'en a point passé la moindre parcelle sans fruit. On s'expliquerait peut-être le nombre surprenant de ses productions , en songeant qu'aucune parole inutile ne sortait de la bouche d'Augustin, qu'il ne parlait qu'en vue d'une question à résoudre, d'une difficulté à éclaircir, d'une vérité à faire connaître, ou bien en vue de rendre meilleur et plus chrétien le troupeau confié à sa gardé , et que tout ce qu'il disait était recueilli: les écrits d'Augustin, pendant quarante ans , furent, jusqu'à un certain point; toute sa conversation.

Ainsi qu'on a pu le voir déjà, les goûts de l'évêque d'Hippone le portaient peu aux soins temporels. Il aurait voulu être débarrassé de l'administration des biens de l'Eglise , et aurait préféré vivre des aumônes et offrandes des fidèles. Les revenus de son siège étaient partagés entre sa communauté et les pauvres de la ville; il réalisait autant qu'il pouvait cette belle parole de saint Jérôme: «La gloire de l'évêque, c'est de subvenir aux besoins

1 Lettre 247.

des pauvres (1). » Augustin confiait à des clercs capables la direction temporelle de la maison épiscopale. Possidius nous dit que le grand évêque n'avait jamais en main ni clef ni anneau , ce qui signifie qu'il n'était possesseur de rien , qu'il ne recevait et ne distribuait rien lui-même. A la fin de chaque année , on mettait sous ses yeux l'état des revenus et des dépenses; il s'en rapportait à ce qu'on lui disait et ne cherchait pas à se rendre compte de l'emploi des fonds. Augustin ne voulut jamais acheter ni maison , ni champ, ni villa. Il autorisait les donations qu'on désirait faire à l'Eglise d'Hippone ; Possidius nous apprend toutefois qu'il lui vit refuser plusieurs héritages : ce n'est pas que le pontife crût alors les pauvres de son église à l'abri du besoin; seulement il lui semblait plus équitable que les fils, les parents ou les alliés des morts restassent en possession de ces héritages. Il ne recherchait pas les donations, mais il lui semblait impie qu'on revînt sur une donation une fois faite. Un riche citoyen d'Hippone, qui s'était fixé à Carthage, avait offert un bien à l'église de sa ville natale , se réservant l'usufruit durant sa vie; il avait envoyé à Augustin les tablettes ou l'engagement de sa donation; le saint évêque , en acceptant ce don, félicita le citoyen d'Hippone de s'être souvenu de son salut éternel. Quelques années après, voilà que cet homme charge son fils de lettres qui demandaient l'annulation de l'engagement et réclamaient le bien au profit de ce fils: il se bornait à se réserver cent pièces d'or pour les indigents. Ce changement de résolution affligea Augustin ; ce qui l'attristait, ce n'était pas la perte de ce revenu, mais l'idée qu'un chrétien pût se repentir ainsi d'une bonne couvre. Il se hâta de rendre les tablettes de la donation qu'il n'avait ni sollicitée ni désirée, et rejeta l'offre des cent pièces d'or, en faisant sentir au coupable la gravité de sa faute.

Les legs avant la mort lui paraissaient préférables pour l'honneur de l'Eglise. Il pensait que les legs-devaient être faits de pleine et libre volonté. L'évêque d'Hippone n'allait pas jusqu'à défendre aux clercs d'accepter ce qui avait été l'objet de quelques sollicitations, mais lui-même ne l'acceptait pas. Les possessions de l'Eglise n'étaient pas pour lui un sujet d'amour et de préoccupation ; attaché à de plus grandes choses, c'est à peine s'il descendait parfois des

1 Lettre à Nepotianus.

hauteurs des pensées éternelles pour prêter l'oreille aux bruits d'ici-bas La recherche des vérités divines, dit Possidius, les écrits sur les vérités trouvées, la correction de ses ouvrages, occupaient uniquement Augustin. Il travaillait le jour et méditait la nuit. Semblable à la sueur de Marthe, il demeurait aux pieds du Seigneur, l'oreille attentive à sa parole. Ce grand homme gardait son esprit entièrement libre de tout souci temporel. Quand l'Eglise manquait d'argent, il l'annonçait aux fidèles, leur disant: Je n'ai plus rien pour les pauvres. Il lui arriva de faire briser et fondre , pour les captifs et les indigents, les vases du service divin. Quelques censeurs le lui reprochaient, ce qui n'empêchait pas Augustin de regarder sa conduite en des cas pareils comme oeuvre de justice. Il pouvait s'appuyer d'ailleurs sur l'imposante autorité de saint Ambroise. Empêcher les pauvres de mourir de faim, racheter les captifs, acheter des terres où puissent reposer les restes des chrétiens, voilà les trois cas pour lesquels' l'évêque de Milan permet qu'on brise et qu'on fonde les vases sacrés. Saint Ambroise disait qu'il aimait mieux sauver au Seigneur des âmes que de l'or. « La parure de nos cérémonies, ajoutait-il , c'est le rachat des captifs; les véritables vases précieux sont ceux qui délivrent les âmes de la mort; le vrai trésor du Seigneur est celui qui opère ce qu'a opéré son propre sang. » Le Moyen Age catholique, aux jours du besoin, ne craignit pas de suivre les exemples d'Ambroise et d'Augustin. « O vanité des vanités ! » s'écriait une éloquente voix de cette époque; « l'Eglise brille dans ses murailles, elle a besoin dans ses pauvres (1) ! »

Augustin, dont le bonheur était de penser, de méditer, de creuser les mystères du temps et de l'infini ; eût mieux trouvé sa place dans la solitude qu'au milieu des devoirs de l'épiscopat, et ces devoirs, pourtant, nul ne sut mieux les remplir ! Les hôtes pieux du désert lui faisaient envie. Lorsqu'il visitait des monastères, il parlait aux cénobites des félicités

1 Bernard, Apolog. à Guillaume, abbé.

de leur vie, s'étendait avec complaisance sur la tranquille liberté de leur pensée, les invitait à persévérer, à ne pas se retourner comme l'épouse de Loth, à combattre jusqu'au bout sur la terre pour mériter la couronne des jours éternels. Le pontife d'Hippone nous a fait connaître lui-même son goût pour le travail des mains (1), et la joie qu'il aurait eue à partager sa vie entre les labeurs manuels et l'étude. Ce goût s'explique et caractérise, à notre avis, les génies simples et complets. Le travail des mains est l'exercice du corps , comme l'étude est l'exercice de l'intelligence : le corps a sa dette à payer comme l'esprit, et tous les deux: se délassent l'un par l'autre en remplissant alternativement leur destinée.

L'humilité d'Augustin prenait quelquefois: les formes les plus touchantes. Dans une de ses homélies (2), il conjurait les fidèles de lui pardonner si, au milieu des soins et des agitations de l'épiscopat , il avait montré quelque sévérité ou commis quelque injustice. «Souvent dans les lieux étroits , dit-il en termes charmants, la poule foule, mais non pas de tout le poids de son pied , ses petits qu'elle réchauffe, et ne cesse pas pour cela d'être mère. »

D'après cela, on ne s'étonne point que son auditoire ait été tant de fois attendri jusqu'aux larmes. Bien souvent Augustin lui-même laissait échapper des pleurs ; sa sensibilité était, extrême; Dieu seul avait pu suffire à son immense besoin d'aimer. Les émotions naissaient dans son âme pour mille sujets qui trouvaient les autres hommes froids ou indifférents. On se rappelle les larmes d'Augustin au bruit du chant religieux dans la basilique de Milan. Un coeur merveilleusement tendre et une vive imagination concouraient à éveiller en lui des impressions infinies dont il était saisi jusqu'au fond des entrailles.

Voilà quelques traits de la physionomie morale du grand homme dont nous avons entrepris de suivre les traces sur la terre.

1 Serm. 339. — 2 Homél. 24.

173

Nous avons entamé en son lieu l'immense question du pélagianisme, qui a fait le plus éclater le génie d'Augustin; l'évêque d'Hippone s'en est occupé pendant vingt ans; il faut garder de l'ordre dans cette matière, et, fidèle à notre système d'exposition et d'analyse, suivre les luttes du grand docteur à mesure qu'elles se produisent d'année en année: cette méthode nous paraît le plus sûr moyen d'être clair et complet. Toutefois, avant de parler d'un nouvel ouvrage d'Augustin sur les questions soulevées par Pélage et Célestius, il sera utile de soumettre au lecteur quelques considérations préliminaires tirées à la fois de la philosophie et de la doctrine catholique. Aux yeux de beaucoup d'hommes, la matière de la grâce fait partie de je rie sais quelles abstractions théologiques ; on aurait besoin de leur demander pardon d'oser la traiter devant eux ; ils n'en comprennent ni l'intérêt ni la portée , et refusent d'y appliquer leur esprit, faute de chercher le côté philosophique de ce grand sujet. Nous ne connaissons cependant rien de plus digne d'attention et d'étude , rien qui s'étende à de plus vastes horizons, qui ait donné lieu à remuer plus d'idées, et dont les transformations successives aient produit de plus graves résultats. La matière de la grâce se rattache à toutes les questions de liberté, et les solutions qu'elle a reçues dans la Réforme du XVIe siècle ont enfanté les révolutions modernes.

Tout homme qui s'est sérieusement étudié lui-même avec la misère de ses penchants et les infirmités de sa nature, a quelque peine à croire qu'il soit sorti tel des mains de son Dieu. Le meilleur et le plus parfait des êtres, source éternelle de beauté et de grandeur, océan de lumière, de sainteté et de félicité, aurait-il pu mettre en des créatures tant d'amour pour le mal et si peu d'ardeur pour le bien? Aurait-il pu les assujettir à des conditions de vie qui font de leur passage sur la terre un long enchaînement de ténèbres et de douleurs? Notre nature actuelle n'a-t-elle pas quelque chose qui ressemble à une peine, à une expiation ? Il y a là des faits qui ont leurs racines dans la conscience du genre humain. Nous sommes des rois déchus qui traînons à travers le monde les lambeaux d'une grandeur évanouie, des enfants malheureux qui portons le poids d'un lointain châtiment. Assurément le dogme du péché originel offense notre misérable raison ou plutôt il la dépasse; mais à quoi me sert ici l'idée que je puis avoir de la justice , puisque sans ce dogme je ne suis plus pour moi-même qu'une effroyable nuit ! « Chose étonnante , s'écrie Pascal, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes ! Sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, dit encore ce grand esprit, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le noeud de notre condition prend ces retours et ces plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme (1) ».

Adam coupable fut condamné au travail, à la mort; il garda plus d'entraînement vers le mal que vers le bien, et c'est ainsi que son libre arbitre reçut une atteinte profonde: le libre arbitre dont il s'agit ici, c'est un égal pouvoir d'accomplir le bien ou le mal. Il est certain que l'équilibre de la volonté humaine a été troublé par la prédomination du penchant

1 Pensées de Pascal.

174

vers les oeuvres mauvaises. C'est ce qu'il importe de constater pour répondre aux pélagiens, qui ne veulent pas admettre une grâce intérieure, de peur de détruire le libre arbitre en imprimant un mouvement à la volonté.

Voilà donc la postérité d'Adam sous le coup d'une prévarication première; la coulpe et la peine pèsent sur nous; le baptême efface la coulpe, mais la peine demeure. L'économie du dogme chrétien va se montrer admirable, précisément en ce point où ses ennemis l'attaquent le plus vivement. Nous avons dit tout à l'heure que la chute primitive avait troublé l'équilibre de la volonté humaine; eh bien! la grâce chrétienne, cette grâce intérieure niée par les pélagiens, est un perpétuel miracle de miséricorde et d'harmonie morale, parce qu'il tend à rétablir l'ancien équilibre en excitant le penchant au bien dont la langueur est notre plus grande misère. Quelque atteinte qu'ait reçue l'équilibre de la volonté humaine, nous n'en demeurons pas moins libres, et nous avons le sentiment profond de notre liberté. La grâce détruit la liberté, dit-on; nous répondons d'abord que la grâce n'est pas irrésistible, qu'elle est seulement un secours, et qu'un secours n'est pas une contrainte. Nous simplifions ici la question et nous la dégageons de toutes les arguties. Tendre la main à un enfant, l'aider à faire un pas, ce n'est pas l'obliger à marcher; l'enfant garde la liberté de repousser votre main, de se retourner et de rester immobile. Il en est de même du mouvement divin imprimé à votre volonté ; elle peut s'y soustraire à son gré, et toutes les fois que nous renonçons à l'accomplissement d'une bonne pensée, c'est que nous nous dérobons au souffle du ciel.

Il a fallu dénaturer la pensée chrétienne pour trouver dans la grâce l'anéantissement de la volonté et du mérite de l'homme, l'extinction de toute activité humaine , et je ne sais quel mystique fatalisme qui ployait la vie sous l'étreinte d'en-haut. Je sens de toute l'énergie dé mon âme que je suis libre de vouloir ou de ne pas vouloir, d'agir ou de ne pas agir; je sens énergiquement aussi toute ma faiblesse pour le bien, et puisque la corruption de ma nature lie ou appesantit mes ailes, je bénis la main divine qui les déploie et les rend légères pour m'élever aux régions de la vertu; et comme l'oeuvre du bien emporte toujours l'idée d'une lutte victorieuse contre le mal de la part de l'homme, nos mérites sont le produit de notre puissance intérieure et des forces de notre liberté. Tous nos livres sacrés et les Pères de l'Eglise nous montrent les félicités éternelles comme le prix des efforts persévérants et des combats glorieux sur la terre. Il n'est pas vrai que, d'après le christianisme, la grâce puisse être refusée à l'homme ; le christianisme enseigne que la grâce a été accordée même aux païens; si la société chrétienne a donné au monde le spectacle de plus hautes vertus que nulle autre société, c'est que, sous l'empire de la croix, Dieu a visité l'homme de plus près et l'a gratifié de dons plus magnifiques. Les prétentions du stoïcisme furent des mensonges; il y eut au fond de la vertu antique moins de sainteté que d'orgueil.

Il est nécessaire de bien préciser les principaux points de la doctrine des pélagiens : on s'intéresse faiblement à ce que l'on comprend mal. Les pélagiens soutenaient que la faute d'Adam lui avait été personnelle, qu'elle ne s'étendait point sur le genre humain, que le travail et la mort ne sont pas la peine d'une chute primitive, mais que la nature humaine est aujourd'hui ce qu'elle était avant la prévarication du premier homme. Ces assertions, comme on voit, renversaient la base même du christianisme : il n'y a pas de religion chrétienne sans la double croyance au péché originel et à la nécessité d'une rédemption. D'après les pélagiens, la grâce de Dieu n'est que la connaissance de la loi, et les autres dons divins sont le prix de nos mérites; l'homme peut s'élever jusqu'à l'impeccabilité, de manière à rie plus avoir besoin de dire à Dieu : Pardonnez-nous nos offenses; la régénération baptismale n'a pas pour but d'effacer le péché originel, mais seulement d'assurer la grâce de l'adoption. Le pélagianisme ne voyait dans la mission de Jésus-Christ qu'un grand exemple de vertu et une grande promesse apportés aux hommes. Il repoussait la grâce chrétienne comme mettant au néant la liberté humaine. On s'explique sans effort le penchant des rationalistes modernes (1) pour les pélagiens, car le pélagianisme fut, à peu de chose près, le déisme de ces premiers âges. Les représentants

1 Nous pourrions citer ici plusieurs écrivains de notre temps qui ont continué le pélagianisme sous des apparences plus ou moins chrétiennes; ils ont plus d'une fois inexactement reproduit le témoignage de

saint Augustin. Cette partie de leurs écrits nous a paru manquer de profondeur et manquer surtout de la vraie connaissance des questions agitées.

176

ou les continuateurs de Pélage sont maintenant les sociniens et les arminiens, ces protestants de la dernière phase de la réforme, dont la théologie n'est qu'un pur rationalisme.

Pour compléter ces considérations rapides, nous définirons la prédestination, qui est une suite de la question de la grâce, et sur laquelle les théologiens ont si longuement et si vivement disserté. L'enseignement catholique comprend sous le nom de prédestination l'éternel et immuable décret par lequel Dieu appelle les élus à la grâce et à la gloire. Le décret de la prédestination, né de la divine miséricorde, laisse la volonté humaine dans une entière liberté; nul ne sait, sans une révélation miraculeuse, s'il appartient au nombre des prédestinés; ainsi donc chacun doit travailler pour obtenir l'éternel royaume. Le décret de la prédestination est-il absolu, gratuit , c'est-à-dire indépendant de toute prévision des mérites humains? ou bien est-il conditionnel, c'est-à-dire soumis à la prévision des mérites de l'homme aidé de la grâce? Voilà des questions qui agiteront longtemps les écoles. La première de ces deux opinions est soutenue par ceux qui font profession de suivre la doctrine de saint Augustin, et qu'on désigne sous les noms d'Augustiniens ou de thomistes ; la seconde opinion est celle des molinistes (1) qui prétendent s'appuyer aussi sur les vrais sentiments de l'évêque d'Hippone. Comme dans la matière de la grâce, Augustin est l'oracle de l'Eglise, chaque parti théologique invoque son autorité; et comme dans une telle matière il était impossible que des obscurités et des équivoques ne se rencontrassent point dans les nombreux écrits du docteur africain, chacun a pu les appeler à son secours avec une apparence de raison.

C'est ainsi que l'hérésie elle-même a osé y chercher sa justification. Calvin et Théodore de Bèse invoquèrent le grand et saint génie d'Hippone, lorsque, par un abominable système,

1 Molina, voulant défendre la liberté humaine contre les luthériens et les calvinistes, publia l'ouvrage intitulé De concordid, pour concilier la liberté avec la nécessité de la grâce. Il enseigna donc que la grâce ne faisait pas agir la volonté, établit le concours concomitant, et dit qu'il en doit être de la grâce et du libre arbitre comme de deux Gommes tirant une même barque sans se communiquer l'un à l'autre ries de leur force, sans priorité. On pense bien que nous ne voulons pas entrer dans les fameuses disputes entre les molinistes et les thomistes; nous l'avouerons pourtant, Molina nous semble se rapprocher du semi-pélagianisme en avançant que le libre arbitre se détermine lui-même sans le secours de la grâce. D'un autre côté, la grâce efficace par elle-même ne rend pas facile à défendre l'intégrité de la liberté humaine. D'ailleurs les mots delectatio victrix qui représentaient la grâce efficace ne se trouvent qu'une seule fois dans saint Augustin; c'est au deuxième livre, chapitre 19, De peccat. merit., et remiss. Fénelon était moliniste ; voir ses Lettres au P. Lami, bénédictin, sur la grâce et la prédestination. Nous avons sous les yeux une Défense de la grâce efficace, par de la Brouë, évêque de Mirepoix (1 vol. in-18, 1721), qui répond fort péremptoirement aux molinistes et à Fénelon au nom de saint Augustin et de saint Thomas. Le dominicain Massouillé, Bellarmin et Suarès, furent d'illustres défenseurs de la grâce efficace. Le système de Suarès appelé congruisme, fut une modification du système de Molina. Ant. Arnauld combattit le molinisme; il nous suffira d'indiquer ses Ecrits sur le système de la grâce générale, sa controverse sur ces questions avec Nicole. Le P. Thomassin, dans ses Mémoires sur la grâce, cherche, mais inutilement , à concilier toutes les opinions théologiques sur la question.

ils classaient le genre humain en deux parts, l'une nécessairement prédestinée au bonheur éternel, l'autre nécessairement prédestinée à l'enfer. Cet enseignement, fécond en exécrables tyrannies, est une des plus atroces horreurs qui soient sorties du cerveau de l'homme. L'auteur des Institutions chrétiennes, voulant donner à la réforme une organisation politique, organisait tout simplement la servitude et le désespoir : il valait bien la peine d'attaquer l'Eglise catholique au nom de la liberté pour jeter sur les épaules du monde réformé un manteau de mailles de fer ! La réforme luthérienne avait enfanté la liberté hollandaise ; la continuation calviniste donnait la main au despotisme des Pays-Bas. Le calvinisme, qui vivait d'intolérance et d'oppression, menaçait les luthériens , les sociniens et les anabaptistes. Il traquait tout ce qui présentait quelque doctrine de liberté.

Au commencement du dix-septième siècle, l'arminianisme, dont nous avons déjà parlé, sortit du milieu de la Hollande comme le cri de la conscience opprimée ; il annonça que Dieu voulait sauver tous les hommes, qu'il ne refusait à aucun d'eux les moyens de salut, et que les pécheurs seuls seraient punis. Gomar, professeur de théologie à Leyde, comme Arminius, se constitua le défenseur des idées de Calvin ; les gomaristes formaient deux partis, les supralapsaires et les infralapsaires; ceux-là soutenaient que la prédestination à l'enfer avait été résolue avant même la prévision de la chute d'Adam; ceux-ci faisaient dépendre le décret de réprobation de la prévision de la chute. Une remontrance, adressée en 1610 aux Etats de Hollande, valut aux arminiens le surnom de remontrants, et les gomaristes s'appelèrent alors contre-remontrants. Les questions de la grâce, de la prédestination et du libre arbitre, agitaient les esprits dans les Pays-Bas, et y occupaient la place qu'occupent maintenant au milieu de nous les questions politiques.

Les arminiens représentaient ce que nous appellerions aujourd'hui les amis de la liberté, et les gomaristes ce que nous appellerions les absolutistes. Maurice de Nassau personnifiait ce dernier parti , Barneveldt et Grotius personnifiaient le parti de l'indépendance. Cela prouve jusqu'à quel point la science théologique peut se rattacher à la science sociale, et combien nous avions raison, en commençant ce chapitre, de signaler la matière de la grâce comme féconde en déductions d'un intérêt positif et tout humain.

On sait le synode de Dordrecht de 1618, sorte de concile calviniste qui condamna les arminiens sans les convaincre. La guerre civile sortit d'une querelle théologique; l'émancipation des peuples était cachée derrière la doctrine de la prédestination. L'arminianisme, qui a frappé à mort l'Eglise de Genève, tend à s'asseoir victorieusement sur les débris de toutes les sectes de la Réforme, parce que, selon la prédiction de Bossuet, le protestantisme, séparé de toute autorité, doit finir par une complète négation des dogmes de la foi chrétienne. Or l'ensemble des doctrines de l'arminianisme constitue, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, un rationalisme pur. Ce n'est point ici le lieu de faire le procès au protestantisme, de prouver qu'il n'a rien conquis ni rien inventé au profit de la raison humaine, dont les droits et la gloire datent de plus loin que le seizième siècle; qu'il n'a été d'aucun secours à la civilisation moderne, et qu'il a au contraire paralysé l'élan de la civilisation et retardé sa marche d'un siècle ou deux en brisant l'unité européenne, cette puissante unité par laquelle seule les destinées de la sociabilité chrétienne peuvent s'accomplir sous le soleil.

Nous revenons à saint Augustin en commençant l'examen du livre de l'Esprit et de la Lettre.

Nous avons précédemment analysé le traité des Mérites et de la Rémission des péchés, adressé à Marcellin. Dans le second livre de ce traité, l'évêque d'Hippone avait dit que, par la toute-puissance de Dieu, l'homme pouvait être exempt de péché, mais il avait nié que personne dans cette vie, à l'exception de Jésus-Christ et de sa mère, eût été sans péché ou dût être sans péché. Marcellin, étonné qu'on pût croire possible une chose sans exemple, en écrivit à Augustin,.qui lui répondit par le livre de l'Esprit et de la

Lettre. Le docteur expliquait le passage de saint Paul : La lettre tue et l'esprit vivifie (1). Quelques souvenirs du langage évangélique viennent à son secours : nul chameau ne passa jamais par le trou d'une aiguille, et Jésus dit pourtant que cela est possible à Dieu; le Sauveur, dans sa passion, déclara que douze millions d'anges pourraient, s'il voulait, accourir à son secours, et cependant ces douze mille légions ne sont jamais venues combattre sur la terre. Augustin ne considèrerait pas comme une très-grave aberration de penser que des hommes aient vécu sans souillure; il lui paraîtrait plus coupable de soutenir que la seule volonté humaine, sans l'assistance divine, puisse s'élever à la perfection de la justice. La connaissance de la loi, sans l'esprit qui vivifie, n'est qu'une lettre qui tue; ses interdictions ne font qu'irriter le désir du mal, pareilles à la digue qui augmente le poids et la force de l'eau, de manière que l'eau, à force de s'amasser, monte par-dessus la digue et se précipite avec plus de violence. Augustin, commentant les paroles de l'Apôtre : La lettre tue et l'esprit vivifie, entend par la lettre, non pas: les cérémonies judaïques abolies par l'avènement du Sauveur, mais les préceptes même; du Décalogue, quand l'Esprit divin ne verse pas dans l'âme la force et l'amour. Il distingue la loi des oeuvres et la loi de la foi: l'une prescrit, l'autre donne la force; la première est toute judaïque, la seconde est toute chrétienne. Ce ne sont point les bons enseignements, c'est la foi en Jésus-Christ qui justifie l'homme; ce n'est point la loi des couvres, c'est-à-dire la lettre, c'est la loi de la foi, c'est-à-dire l'esprit, qui produit la justification.

Le docteur poursuit sa comparaison entre l'Ancien Testament et l'Evangile de Jésus-Christ. La loi donnée aux Hébreux n'était gravée que sur des tables de pierre; la loi donnée aux chrétiens par le Saint-Esprit , qui est nommé le doigt de Dieu , est gravée dans les coeurs ; la première était terreur; la seconde est toute charité. C'est le développement de cette pensée de saint Paul aux Corinthiens (2) : « Vous êtes la lettre de Jésus-Christ dont nous n'avons été que les secrétaires, et qui a été écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont vos coeurs. » Augustin cite le passage du prophète Jérémie où Dieu promet de faire une alliance

1 IIe Ep. Cor. — II, ch. 3.

nouvelle avec la maison d'Israël et la maison de Juda, alliance bien différente de celle qu'il avait faite autrefois avec les Juifs lorsqu'il les tira de l'Egypte. La nouvelle alliance est marquée en beaucoup d'endroits de l'Ancien Testament, mais nulle part avec autant de précision que dans ce passage du prophète d'Anathot. Augustin fait remarquer que l'ancienne loi n'était pas un remède suffisant pour l'homme corrompu; elle se bornait à l'instruire en le menaçant; la loi nouvelle renouvelle l'homme et le guérit de son ancienne corruption. L'ancienne loi ne promettait que des biens terrestres, la loi nouvelle promet la vue de Dieu, selon la prédiction expresse de Jérémie : « Tu connaîtras le Seigneur depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » Ce qui doit s'entendre de tous ceux de la maison spirituelle d'Israël et de Juda, qui sont les descendants d'Isaac et la postérité d'Abraham.

«Ce sont là les enfants de la promesse , dit Augustin , et ils le sont, non par leurs propres oeuvres , mais par la grâce de Dieu. Autrement la grâce ne serait plus grâce, comme parle celui qui a si fortement établi la grâce, je veux dire celui qui se nomme le moindre des apôtres, quoiqu'il ait plus travaillé qu'eux tous: non lui, mais la grâce de Dieu qui était avec lui. »

La nouvelle alliance a encore besoin de prophéties, du secours des langues, de la multiplicité des signes ; mais lorsque les misères d'ici-bas auront fait place à un état parfait dans un autre monde , nous verrons dans sa propre essence Celui qui, revêtu de chair, se rendit visible aux yeux de la chair; nous posséderons l'éternelle vie par la connaissance du seul vrai Dieu, et nous serons semblables à Dieu, parce que nous le

connaîtrons comme il nous connaît. Augustin explique ce qu'on entend par les grands et les petits du royaume du ciel même dans le ciel il y a divers degrés de sainteté, comme dans notre firmament il y a des astres d'un éclat inégal. Mais tous les bienheureux du paradis jouiront de la vision de Dieu.

Revenant à la justification gratuite par la grâce sans les oeuvres de la loi, le grand évêque dit que l'effet de l'esprit de grâce, c'est de retracer en nous l'image de Dieu, à laquelle nous avions été primitivement formés, et que le mal avait gravement altérée.

Augustin répond aux pélagiens qui voyaient dans la grâce chrétienne la destruction du libre arbitre; il montre que la grâce, au contraire, établit le libre arbitre comme la foi établit la loi; la grâce, en guérissant l'âme humaine, lui rend l'amour de la justice et replace la volonté dans l'équilibre primitif. Le docteur soutient que la foi est un don de Dieu, que tout pouvoir vient de Dieu, mais que Dieu, en donnant ce pouvoir, n'impose aucune nécessité. Si la volonté de croire vient de Dieu, tous les hommes, dira-t-on, devraient l'avoir, puisque Dieu appelle tous les hommes au salut. Augustin répond que le libre arbitre étant placé dans une sorte de milieu entre la foi et l'infidélité, il peut s'élever vers l'une ou se précipiter dans l'autre; que la volonté même par laquelle l'homme croit en Dieu sort du fond de ce libre arbitre donné à l'homme au moment de sa création , en sorte que le libre arbitre et la volonté de croire lui viennent de Dieu. Or, Dieu ;appelle tous les hommes au salut et à la connaissance de la vérité, mais sans leur ôter le libre arbitre, dont le bon ou le mauvais usage fait la moralité des oeuvres.

L'évêque d'Hippone observe que la volonté de croire vient de Dieu, en ce sens aussi que Dieu, par sa lumière et sa persuasion, agit pour nous faire vouloir et nous faire croire ; il agit au dehors par les instructions , au dedans par des mouvements secrets;que nous sentons malgré nous, mais qu'il nous appartient de suivre ou de repousser: la volonté humaine consent ou ne consent pas à la vocation de Dieu. « Si quelqu'un demande, continue l'illustre Père, pourquoi l'un est persuadé des vérités qu'on lui prêche, et pourquoi l'autre n'en est pas persuadé, il ne me vient dans l'esprit que ces deux choses à lui répondre avec l'Apôtre : O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! combien ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables (1) ! Y a-t-il est Dieu de l'injustice? Si cette réponse ne lui plaît pas, qu'il cherche des hommes plus doctes, mais qu'il prenne garde d'en trouver de plus présomptueux ! » Augustin termine le livre de l'Esprit et de la Lettre par des louanges en l'honneur du grand Apôtre qui, dans sa belle Epître aux Romains, a posé le fondement de la grâce chrétienne, et le premier a pénétré ce mystère de bonté divine et d'harmonie morale.

1 Aux Rom., ch. XI, 33.

CHAPITRE TRENTE -TROISIEME. Lettre à Pauline sur la vision de Dieu. — Lettre à Fortunatien. — Le livre de la foi et des oeuvres. — Mort de Marcellin. (413.)

178

Pauline, cette grande servante de Dieu, comme l'appelle Augustin, avait prié l'illustre évêque de lui écrire bien au long sur la question de savoir si Dieu peut être vu des yeux du corps; Augustin, accablé de soins et d'affaires, et livré a des travaux graves dont il lui répugnait de se distraire, avait différé de répondre à la pieuse Romaine. Dès les premières pages de sa lettre, il fait entendre à Pauline qu'une vie pure en apprend plus sur les choses de Dieu que lqs plus éloquents discours; il faut surtout ouvrir aux paroles de la sagesse le coeur de cet homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour, pendant que l'homme extérieur périt d'heure en heure sous les coups de la pénitence , de la maladie ou du temps ; il faut ouvrir ce sanctuaire du coeur où Jésus-Christ habite par la foi, élever cette intelligence qui, se renouvelant par la connaissance de Dieu, exprime l'image du Créateur, cette partie de nous-mêmes selon laquelle il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni affranchi, ni esclave, ni homme, ni femme: portion sublime par où Pauline n'a pas vieilli, quoiqu'elle soit chargée d'ans, et par où elle est sûre de ne pas mourir lorsque son âme se détachera de son corps. Ce que dira Augustin dans cette lettre, Pauline ne devra pas se faire une loi de le croire, uniquement parce qu'Augustin l'a dit: on ne doit se rendre qu'à l'autorité des Ecritures dans les choses qu'on ne comprend pas, ou à la lumière intérieure de la vérité dans les choses qu'elle fait comprendre. Il y a dans ces paroles d'Augustin à la fois une grande modestie et un grand respect pour la liberté de la raison humaine.

Augustin parle de deux vues: celle du corps, par laquelle nous voyons le soleil et tous les objets sensibles; celle de l'âme, par laquelle chacun voit intérieurement qu'il existe, qu'il

est vivant, qu'il veut, qu'il cherche, qu'il sait ou qu'il ne sait pas. Cette définition de la vue de l'âme établit l'évidence intime comme base de certitude et renferme le fameux cogito de Descartes, dont les germes se retrouvent, ainsi que nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué, dans l'ensemble des pensées philosophiques du grand évêque d'Hippone. Nous ne pouvons voir Dieu dans cette vie ni avec les yeux du corps ni avec les yeux de l'âme, mais nous savons qu'on peut voir Dieu par ces paroles de l'Ecriture : « Heureux ceux qui ont le coeur pur, parce qu'ils verront Dieu ! » Voilà un exemple de l'autorité des livres saints pour déterminer notre croyance. Dans tous les points où l'on n'est poussé à croire ni par les yeux de l'esprit ni par les yeux du corps , en l'absence du témoignage des livres canoniques, on est libre d'accorder ou de refuser son adhésion.Reste la foi de l'histoire, la foi du genre humain , indépendante du témoignage de nos sens et du témoignage de l'Ecriture. C'est ainsi que nous savons la fondation de Rome par Romulus, la fondation de Constantinople par Constantin; c'est ainsi que nous connaissons nos père et mère et nos aïeux. Ces diverses règles de certitude qu'Augustin donne à Pauline ont une grande valeur philosophique.

Après avoir montré la différence qu'il y a entre croire et voir des yeux. de l'esprit, Augustin explique quelques apparentes contra dictions de l'Ecriture sur la vision de Dieu; il cite un beau passage de saint Ambroise, tiré de son Traité de l'Evangile de saint Luc, et donne de ce passage de l'évêque de Milan un commentaire éloquent et profond, où son génie semble s'élever jusqu'aux splendeurs de l'es sente. divine. Il prouve par l'Evangile qu'on peut voir Dieu; l'Evangile a dit: « Heureux (179) ceux qui ont le coeur pur, parce qu'ils verront Dieu ! » Quand l'Ecriture a dit que Dieu est invisible, elle a parlé de sa nature; Dieu s'est montré aux hommes, non pas tel qu'il est, mais sous la forme qu'il lui a plu d'emprunter. Nous verrons Dieu un jour comme les anges le voient, car dans le ciel nous serons égaux aux anges. On ne verra point Dieu comme quelque chose d'étendu dans l'espace, mais par la seule pureté du coeur ; les organes de nos sens ne pourront pas l'atteindre; il ne frappera point l'oreille comme un son dans les airs. C'est le Verbe , fils unique du père, qui nous fera entrer dans la plénitude de la divine substance.

Le grand évêque fait ressortir l'excellence des yeux de l'esprit, leur supériorité sur les yeux du corps ; il établit avec des traits admirables l'immatérialité de notre intelligence et de Dieu. Fermons les yeux et considérons dans nos pensées le ciel et la terre ; nous gardons en nous-mêmes les images de la création; nul n'est assez fou pour croire que le soleil, la lune, les étoiles, les fleuves, les mers, les montagnes, les collines, les cités, les murs de sa maison ou de sa chambre, demeurent dans sa pensée comme des corps en mouvement ou en repos, placés de distance en distance; si donc les lieux et les corps représentés dans notre âme n'y sont pas placés comme dans un espace , que dirons-nous de la charité, de la joie, de la patience, de la paix, de l'humanité, de la bonté, de la foi, de la douceur, de la tempérance , qui n'ont aucun rapport avec l'étendue ? Nul intervalle les sépare entre elles, l'oeil de l'âme n'a besoin d'aucune distance pour les voir; elles sont distinguées les unes des autres, sans que nulle limite les sépare. Aperçoit-on le lieu qu'habite la charité? A-t-on mesuré sa grandeur comme on mesure une masse? Quand la charité nous invite intérieurement à suivre ses règles, entendons-nous un son qui frappe notre oreille ? Ouvrons-nous la paupière pour.la voir, les bras pour la saisir, et sentons-nous sa marche, lorsqu'elle vient dans notre esprit ?

Si donc ce peu de charité qui est en nous échappe à l'étendue , aux yeux et à tous les sens du corps, à toutes les limites, à plus forte raison Dieu, qui l'a mis dans notre âme, échappe-t-il à toutes les conditions de la matière? Si notre homme intérieur, image de Dieu lui-même , quoiqu'il se renouvelle de jour en jour, habite déjà cependant dans une lumière inaccessible aux yeux du corps; et si tout ce que nous voyons dans cette lumière avec les yeux de l'âme ne connaît ni espace ni limites , combien doit être inaccessible aux sens, accessible seulement aux coeurs purs, la lumière où Dieu réside l Puisque la paix de Dieu surpasse toute pensée, comme dit l'Apôtre (1), elle doit être d'un ordre supérieur à notre intelligence. La paix de Dieu n'est autre chose que la splendeur de Dieu : c'est son fils unique. dont la charité est au-dessus de toute science, et dont la connaissance nous comblera de la plénitude de Dieu. Comment les yeux de notre corps, qui sont impuissants a voir ce qu'il y a de plus excellent en nous, verraient-ils ce qu'il y a d'infiniment meilleur que la plus excellente partie de nous-mêmes? On ne saurait prouver plus fortement l'invisibilité de Dieu.

Un peu plus loin, Augustin nous fait comprendre que Dieu n'a pas cessé d'être invisible et immuable en se montrant parfois aux hommes sous des formes qu'il lui plaisait d'emprunter; il en était ici de Dieu comme de notre volonté, qui demeure cachée en nous sans aucun changement, tout en se révélant au dehors par des paroles.

Augustin ne pense pas que Dieu se rende visible dans le ciel, aux yeux mêmes des corps devenus spirituels parla résurrection : la vision de Dieu sera le privilège exclusif des coeurs purs. Augustin avait déjà soutenu cette opinion dans sa lettre à Italica; quelques évêques de son temps étaient d'un avis contraire.

Cette lettre à Pauline, où l'évêque d'Hippone marche avec saint Ambroise, est un remarquable monument de métaphysique chrétienne ; le pénétrant génie philosophique d'Augustin s'y montre avec une rare vigueur. Cette lettre honore aussi l'illustre Romaine à laquelle elle est adressée; la femme qu'Augustin croyait propre à comprendre un tel langage et d'aussi hautes vérités, devait avoir l'esprit accoutumé à la sérieuse contemplation des grandes choses.

Nous avons dit que tous les évêques n'étaient pas d'avis que Dieu resterait invisible aux yeux des corps spirituels après la résurrection; il y en avait un qui s'était senti offensé de quelques passages de la lettre à Italica ; Augustin,

1 Philip. 4.

qui ne pouvait se faire à l'idée d'avoir désobligé ou affligé qui que ce fût, écrivit à Fortunatien , évêque de Sieca, pour obtenir son pardon auprès de l'évêque offensé. Fortunatien avait été un des sept pontifes qui, dans la célèbre conférence de Carthage, plaidèrent la cause de l'Eglise catholique. Augustin se repent donc , non pas des sentiments et des pensées qu'il a exprimés, mais d'un peu de dureté dans le langage. Cette dureté, du reste, n'était qu'une énergie d'expression pour tirer de l'erreur l'évêque qui paraissait incliner vers l'anthropomorphisme, c'est-à-dire la corporéité de Dieu. Les excuses d'Augustin sont pleines d'une touchante charité. Il aurait bien voulu aller chercher lui-même son pardon auprès de son collègue blessé; mais il a craint que les explications verbales de deux pontifes catholiques ne réjouissent les hérétiques et ne fissent pleurer les fidèles. Dans sa lettre à Fortunatien, notre docteur insiste de. nouveau sur l'invisibilité de Dieu, et cite saint Ambroise, saint Jérôme (1), saint Athanase. Il ne se prononce pas sur ce que pourra être la qualité spirituelle de nos corps après la résurrection. La lettre à Fortunatien reproduit plusieurs des fortes raisons que nous avons trouvées dans la lettre à Pauline.

Le livré sur la Foi et les oeuvres est du commencement de l'année 413 ; c'est une réfutation de trois erreurs dont la première consistait à admettre indifféremment tout le monde au baptême, quand même on refuserait de changer de vie; par la seconde erreur, on enseignait la foi du baptême sans parler en même temps des devoirs de la vie chrétienne; on arrivait ainsi à la troisième erreur, qui promettait le salut éternel aux baptisés, lors même qu'ils auraient mené sur la terre des jours coupables. Le savant Garnier (2) a cru que ces trois erreurs étaient tirées des écrits de saint Jérôme; les Bénédictins n'ont pas partagé son avis; en étudiant les oeuvres de saint Jérôme, ils n'ont découvert rien de pareil.

Dans le dialogue de saint Jérôme contre Pelage, et dans ses commentaires sur Isaïe, le docte solitaire de Bethléem semble admettre une sorte d'adoucissement aux supplices des chrétiens qui seront condamnés, mais nul passage de ses écrits n'offre les énormités justement condamnées par Augustin. Où serait le

1 Commentaires sur Isaïe, ch. I.

2 Edit. des œuvres de Marius Mercator, part. I.

mérite, où serait la gloire des luttes victorieuses, s'il suffisait d'avoir reçu l'eau baptismale pour gagner l'impérissable couronne? et que serait le christianisme, si l'eau de la régénération, tenant lieu de toute vertu, ouvrait le ciel au vice lui-même. Dans le livre De la foi et des oeuvres, Augustin établit fortement par l'Ecriture la loi du devoir et la nécessité des mérites personnels. La doctrine catholique est d'une frappante évidence sur ce point : « Si j'avais assez de foi, dit le grand Apôtre, pour transporter les montagnes et que je n'eusse point la charité, je ne serais rien (1). » — « Mes frères, s'écriait saint Jacques, si quelqu'un dit avoir la foi, mais qu'il n'ait point les oeuvres, que lui servira-t-il ?La foi toute seule pourra-t-elle jamais le sauver (2)? » Si la foi sans les œuvres suffisait, il n'eût pas été vrai de dire que le royaume du ciel souffre violence (3). L'Ecriture ne condamne-t-elle pas les fontaines desséchées, les nuées sans eau ? Pour justifier l'admission au baptême des criminels sans repentir, nous répondra-t-on que les animaux immondes trouvèrent place dans l'arche de Noé? Mais cette figure du passé hébraïque annonçait seulement que les méchants seraient tolérés au sein de l'Eglise.

L'année 413 apporta un grand chagrin à l'évêque d'Hippone. Ce fut au mois de septembre de cette année, la veille de la fête de saint Cyprien, que périt à Carthage le tribun Marcellin, l'ami d'Augustin, le protecteur des intérêts catholiques en Afrique. Héraclien, qui avait reçu le gouvernement de l'Afrique en

échange de la tête de Stilicon, s'était révolté contre son maître Honorius ; vaincu en Italie parle comte Marin, il s'était sauvé vers l'Afrique sur un navire, dernier débris de sa fortune, et avait payé de la tête, à Carthage, sa rébellion. Les donatistes gardaient l'amer souvenir de leur condamnation à là conférence solennelle que présida Marcellin ; ils soufflèrent la calomnie sur le pieux tribun et sur son frère Apringius, qui, l'année précédente, avait été proconsul d'Afrique. Les deux frères se trouvèrent enveloppés dans une accusation de complicité avec Héraclien ; le comte Marin, gagné peut-être par l'or des donatistes (4), laissa la tempête s'amasser sur la tête de Marcellin. Les deux frères furent jetés dans une prison à Carthage. Cette mesure avait semé l'effroi dans la ville parmi

1 Corinth., I, 13. — 2 Jacques III, 14. — 3 Matth. III, 12. — 4 Orose, livre VII, chap. 42.

les catholiques; ils se croyaient tous menacés, et la foule éperdue s'était réfugiée autour des autels du Christ. Augustin se trouvait dans la basilique catholique, travaillant à écarter les dangers de ses amis et de tout le peuple catholique. Plus d'une fois il visita Marcellin dans sa prison, et comme sa position était périlleuse, il l'interrogea sur les secrets de sa conscience et lui apporta les sacrements (1).

Le comte Marin, dont les intentions étaient perverses, laissait dire que l'envoi d'un évêque à la cour de .l'empereur pouvait tout arranger, et que jusqu'à son retour le procès des deux captifs resterait tel quel. Un évêque était parti pour l'Italie; mais cette mission, sur laquelle Augustin avait fondé de l'espérance,, n'était qu'un jeu de la part du comte Marin. D'un autre côté, Cécilien, ami du comte, n'en obtenait que des paroles de paix et de pardon, et rassurait la tendresse alarmée d'Augustin. Le seul adoucissement aux anxiétés de l'évêque d'Hippone, c'était le spectacle des saintes joies de la conscience de Marcellin, pendant que le juge souffrait intérieurement de l'horreur de son crime : « Les ténèbres des cachots les plus noirs et de Venter même, dit Augustin, n'approchent pas de l'horreur et des ténèbres vengeresses qui règnent dans la conscience du méchant (2) »

Tandis que mille combinaisons menteuses se réunissaient pour nourrir ses espérances,

1 Testor sacramenta quae per hanc manum afferuntur, dit Marcellin à saint Augustin, qui était venu le visiter.

2 Lettre 151 à Cécilien. C'est dans cette lettre, écrite en 414, que saint Augustin nous parle de sa conduite à Carthage à l'époque de la mort de Marcellin. Il somme Cécilien de s'expliquer sur des liaisons équivoques avec ce comte Marin. La fin de la lettre à Cécilien est perdue.

tout à coup Augustin apprend que Marcellin et son frère ont été mis à mort; le comte. Marin, afin de dérober les deux illustres prisonniers à l'intercession des évêques, choisit pour l'exécution le lieu le plus proche, et improvisa subitement le meurtre. Augustin se hâta de sortir de la ville où venait de se commettre une grande iniquité; son départ ne compromettait la vie de personne, les catholiques effrayés étant défendus par l'inviolabilité du saint asile. Il savait qu'il ne lui était pas permis de parler en évêque au comte Marin, et ne voulait pas s'avilir au point de paraître en posture de suppliant devant ce grand coupable pour solliciter sa pitié en faveur d'autres malheureux. On prétendait obliger l'évêque de Carthage à s'humilier en présence du bourreau de Marcellin ; Augustin nous avoue qu'il ne put pas supporter la pensée d'un pareil abaissement. Le comte Marin expia son crime dès ce monde; il acheva ses jours dans la triste obscurité d'une disgrâce.

Dans sa lettre à Cécilien, qui croyait avoir eu à se plaindre de Marcellin et de son frère, et dont le rôle auprès du comte Marin n'est pas à l'abri des soupçons de l'histoire, Augustin loué avec effusion l'ami qu'il a si déplorablement perdu. Il exalte la pureté des moeurs de Marcellin, la sûreté de son amitié, son amour pour la vérité, l'intégrité de ses jugements, sa patience envers ses ennemis, son enthousiasme pour les bonnes actions, sa piété, sa modestie, son ardeur pour les choses éternelles. L'Église a inscrit son nom sur la liste des martyrs, et la mémoire de Marcellin se présente à la postérité sous la garde du génie et de la sainteté de l'évêque d'Hippone.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME. Lettre à saint Paulin de Nole. — Démétriade fait voeu de virginité. — Le livre à Juliana sur le veuvage. — Correspondance avec Macédonius, Hilaire, Evode, saint Jérôme. (414-415.)

On a vu plus d'une fois dans ce travail la pieuse et profonde admiration de saint Paulin de Nole pour Augustin; il recourait à lui pour chaque obscurité qui s'offrait à son esprit dans l'étude des divines Écritures, et l'évêque d'Hippone nous apprend lui-même qu'il y avait (182) toujours quelque chose à gagner dans la manière dont Paulin posait les questions. Toutes les réponses d'Augustin n'arrivaient pas à Nole, et ne sont guère mieux parvenues à la postérité. Nous avons sous les yeux une lettre de 414 (1), en réponse à des questions tirées des Psaumes, des Epîtres de saint Paul et de l'Évangile. Nous y trouvons de fréquentes traces de l'étude de la langue grecque, de cette langue qu'Augustin avait d'abord négligée et qu'il posséda ensuite à fond pour mieux s'élever à l'intelligence des Livres saints. Cette lettre nous est une preuve du facile génie d'Augustin ; à voir son étendue et son contenu si substantiel, on ne croirait pas qu'elle fut écrite fort à la hâte, parce que celui qui devait la porter était déjà embarqué dans la rade d'Hippone. Nous nous dispensons d'en donner l'analyse, mais quelques pensées sur les Juifs nous ont particulièrement frappé. Augustin voit dans les Juifs la preuve que, si une grande autorité et l'espérance du salut éternel s'attachent au nom de Jésus-Christ, ce n'est pas sur le fondement d'une invention humaine, née du cerveau d'un imposteur et produite tout à coup dans le monde, mais sur le fondement des prophéties écrites et publiées plusieurs siècles auparavant. Dans le cas où ces prophéties n'auraient pas été tirées des livres mêmes de nos ennemis, n'aurait-on pas cru qu'elles avaient été forgées à plaisir par les chrétiens? C'est pour cela que le roi David disait à Dieu : Ne les exterminez pas (2). Une divine marque est imprimée sur le front de Caïn pour empêcher qu'on ne le tue. Caïn , errant après le meurtre d'Abel, est la prophétique figure du peuple juif errant après le meurtre du Messie.

La grande révolution chrétienne, partie d'en-bas, poursuivait son cours victorieux sur les plus hauts sommets. Devant la croix s'inclinaient toutes les gloires , ou plutôt il n'y avait plus de gloire que celle qui passait par la croix. Chaque conquête du christianisme retentissait dans l'empire romain bien plus que n'avaient jamais retenti les victoires des Scipion, des César et de Marius. Une jeune Romaine, Démétriade, fille d'Olybrius et de Juliana, se montrait au monde parée de l'éclat des deux plus illustres maisons de l'empire; jetée à Carthage avec d'autres vivantes ruines de Rome, elle pratiquait avec une sévère fidélité les enseignements

1 Lettre 149. — 2 Psaume LVIII, v. 12.

évangéliques. Un discours d'Augustin sur l'excellence de la virginité avait fait naître au coeur de Démétriade le désir de se consacrer à Dieu. Cependant on songeait à la marier, et le jour de l'union n'était pas loin. La fille d'Olybrius connaissait la piété de sa mère et de son aïeule Proba, mais elle s'était imaginée qu'on la croyait trop faible pour se résoudre à renoncer au monde, et qu'on la menait au mariage comme à tout ce qu'elle pouvait atteindre de plus élevé. Démétriade souffrait donc au fond de son âme.

Une nuit elle se sent animée d'un grand courage; le souvenir de sainte Agnès la décide à braver ses deux mères; le projet de mariage lui semble un oubli de Dieu et une ingratitude envers la Providence. « Ignores-tu donc, se dit la jeune fille, qui t'a conservé l'honneur en ces jours malheureux où la maîtresse de l'univers est devenue non plus la gloire, mais le sépulcre du peuple romain? Tu n'as échappé au désastre de Rome que pour te voir reléguée sur un rivage étranger, et tu songerais à prendre un mari proscrit et fugitif comme toi ! Non, non, n'hésite plus; un parfait amour de Dieu ne connaît pas la peur : allons au combat. » A ces mots, Démétriade rejette bien loin tous les ornements du siècle, enferme ses colliers, ses perles, ses diamants, revêt une tunique et un manteau grossier, et court se jeter aux pieds de Juliana et de Proba. La mère et l'aïeule, ravies de la résolution de leur fille, la pressent dans leurs bras, lui protestent

que sa décision les rend heureuses, et la louent de relever la splendeur de sa famille par la gloire de la virginité : elles remerciaient Démétriade de les consoler ainsi de la ruine de leur patrie.

La plus riche et la plus noble fille de l'empire romain reçut le voile virginal des mains de l'évêque de Carthage, et toute la population catholique de la ville accourut à la cérémonie solennelle. Démétriade distribua la plus grande partie de ses biens à l'Église et aux pauvres. Tel était alors l'état des opinions, que la prise de voile de la fille d'Olybrius fut un des plus grands événements de cette époque; non-seulement l'Afrique, mais l'Italie et l'Orient en retentirent. Saint Jérôme nous dit que. Rome à demi dévastée parut reprendre une partie de sa gloire : la joie des Romains, à cette occasion, aurait pu faire croire que l'armée des Goths avait été vaincue ou que la foudre avait frappé les Barbares.

183

«Qu'on mette en doute, si on veut, s'écriait saint Jérôme, les récompenses promises dans le ciel à la virginité; mais on reconnaîtra que Démétriade a déjà reçu de Jésus-Christ plus qu'elle ne lui a donné. Si elle avait épousé un homme, elle n'eût été connue que d'une province : depuis qu'elle s'est consacrée à Jésus-Christ , on en parle par toute la terre. »

Tous les grands hommes du temps firent entendre l'expression de leur allégresse; on vient de voir comment le coeur du vieux Jérôme s'émut à cette nouvelle; nous avons parlé de la lettre que Pélage lui-même écrivit à la petite-fille de Proba ; les grandes voix des successeurs de Pierre, Innocent Ier et Léon Ier se mêlèrent aux concerts universels des peuples chrétiens.

Juliana et Proba s'étaient hâtées d'annoncer elles-mêmes à Augustin la pieuse résolution de leur fille; elles lui avaient envoyé un présent, comme s'il eût été convive au festin d'usage le jour de la consécration des vierges. L'évêque d'Hippone, dans sa réponse (1), se félicite du message qui a devancé le vol de la renommée, et trouve plus glorieux de consacrer à Jésus-Christ des vierges d'un sang illustre que de leur donner des consuls pour époux. Il est beau pour une femme, ajoute Augustin, de voir le cours des années marqué du nom de son mari, mais il est plus grand et plus beau de s'acquérir un mérite et un bonheur inaccessibles aux atteintes des ans.

Pour bien comprendre le prix que les Augustin et les Jérôme attachaient à la virginité, il faut ne pas oublier qu'indépendamment du dévouement à Jésus-Christ et de l'imitation de sa chaste vie, il importait d'établir fortement, comme un des principaux caractères du christianisme, le mépris des plaisirs en face de l'ancienne société, qui avait vécu de voluptés et divinisé les grossiers penchants de l'homme : le point de départ du règne évangélique devait être une éclatante et prodigieuse abnégation dans l'ordre des choses de la terre, un spiritualisme surhumain qui fût une grande protestation contre le sensualisme des moeurs païennes. Un autre motif de cette sainte ardeur pour la virginité, c'était l'idée que la ruine de l'univers était prochaine et que l'histoire humaine touchait à sa dernière page. Il semblait que la fin de l'empire romain fût la

1 Lettre 150.

fin des temps, et que la chute de Rome dût précéder de peu la chute de l'univers. Toutes les fois qu'il se produit dans le monde une de ces profondes révolutions par lesquelles les sociétés se renouvellent, l'imagination des peuples se trouble en présence de l'inconnu, et, comme elle ne découvre aucune route,

elle croit que la grande armée du genre humain est près d'arriver à sa dernière étape.. Dans cet état des esprits, à quoi bon le mariage et comment songer à donner la vie, lorsqu'on est persuadé que chacun va mourir? Un troisième motif de cette disposition des âmes dans la dernière moitié du quatrième siècle et la première moitié du cinquième, c'étaient les calamités qui tombaient alors sur les nations. Une grande tristesse avait saisi les intelligences à la vue de tant de ruines : tous les coeurs portaient le deuil des invasions. La désolation s'était trop cruellement assise au foyer, domestique, pour qu'on désirât vivement la perpétuité du foyer; les familles avaient trop longtemps souffert, pour que le goût de la famille demeurât énergiquement au coeur de l'homme. Voilà pourquoi, à l'époque dont nous parlons, le célibat souriait à tant de chrétiens; voilà pourquoi l'Italie, l'Afrique et l'Orient voyaient des monastères s'élever de toutes parts et les plus mornes déserts étonnés de la multitude de leurs hôtes.

Toutefois ni Augustin ni Jérôme ne méconnurent jamais la grandeur du mariage; ils poursuivirent au contraire comme de très-coupables erreurs les opinions qui proscrivaient l'union légitime de l'homme et de la femme; ils se bornent à établir,: d'après l'Evangile et les Epîtres de saint Paul, que l'état virginal, dans la condition nouvelle que nous a faite la rébellion du premier homme, est plus élevé que l'état du mariage. Mais, nous le répétons avec insistance, l'évêque d'Hippone et le solitaire de Bethléem ne parlaient de mariage qu'avec le plus profond respect. C'est ainsi que, dans son livre du Veuvage (1) adressé à Juliana, sur sa propre demande, Augustin, tout en accordant avec l'Apôtre plus d'honneur au veuvage qu'aux secondes noces, appelle les époux des membres du Christ, reconnaît la chaste pureté du lien conjugal, et redit avec saint Paul : « Je veux que les jeunes veuves se marient, qu'elles mettent des fils au monde et

1 En tête de ce livre qui est en forme de lettre, saint Augustin s'appelle le serviteur du Christ et des serviteurs du Christ.

qu'elles soient mères de famille (1). » Le vigilant pontife met Juliana en garde contre ceux (2) qui commençaient à exalter la puissance de la liberté humaine aux dépens de la grâce; il n'oublie pas Démétriade, la vierge illustre, et vante les lumières et la sainte expérience de Proba, à qui il avait écrit la lettre sur la prière.

Il arrivait souvent à l'évêque d'Hippone d'adresser des demandes en grâce en faveur des condamnés; il avait souci de leurs intérêts immortels et se plaçait avec amour entre la loi et le coupable. Macédonius, vicaire d'Afrique, avait plus d'une fois accueilli les miséricordieuses sollicitations d'Augustin; il lui écrivit un jour pour lui demander si le christianisme autorisait cette disposition épiscopale à laisser les crimes impunis. Augustin lui répondit (3) qu'on détestait le crime, mais qu'on avait pitié du criminel, et que si on s'efforçait d'obtenir l'impunité, c'était pour donner au coupable le temps de s'amender et d'entrer dans une meilleure vie. Il ne peut y avoir de repentir qu'en ce monde, et chacun, par delà le tombeau, demeure à jamais chargé de ce qu'il emporte de la vie présente. « L'amour que nous avons pour les hommes, disait le grand évêque, nous oblige d'intercéder en faveur dès criminels, de peur que du supplice qui finit avec leur vie ils ne tombent dans un supplice sans fin. » Lorsque ses prières avaient soustrait un coupable à la sévérité des lois, Augustin le soumettait à un régime de pénitence qui aboutissait à obtenir le pardon du maître de toute justice. Pourquoi les évêques n'auraient-ils pas intercédé pour les criminels auprès des juges, puisqu'ils intercèdent pour eux auprès de Dieu? Nous proclamons l'utilité de là terreur des lois et des jugements, afin de réprimer la licence et de protéger les gens de bien; mais ne serait-il pas permis de dire que la pénalité moderne ne porte pas un caractère assez chrétien? En frappant le coupable, la législation actuelle ne s'inquiète que de la terre, de la société, du corps enfin, et pas du tout ou presque pas

des destinées à venir et de la justice de Dieu. Notre pénalité semble régir une société de matérialistes. Nos moeurs sont trop peu chrétiennes, pour que nous sollicitions l'adoucissement des peines en vue d'une

1. Timoth. ch. V, 14.

2 Quorumdam sermunculi.

3 Lettre 153.

pénitence qui réconcilie ici-bas le coupable avec son Dieu; mais si l'effrayant mystère de la peine de mort doit demeurer longtemps encore au milieu de nous comme une menace nécessaire, pourquoi, au lieu de précipiter l'exécution d'un arrêt terrible, ne s'écoulerait-il point, entre la condamnation et le moment suprême, un nombre de jours qui permît d'attendre un sincère repentir dans ces âmes qu'une longue habitude du crime a profondément séparées de Dieu? Nous croyons qu'il y a quelque chose à faire pour mettre la justice humaine en complets rapports avec les destinées immortelles de l'homme, et nous recommandons à l'attention religieuse des législateurs la lettre de l'évêque d'Hippone à Macédonius, pleine de considérations élevées.

Dans cette même année (414), Macédonius, écrivant à Augustin, lui parle des premiers. livres de la Cité de Dieu, qu'il venait de lire et dont il était ravi. Cet ouvrage, commencé en 413, ne fut achevé qu'en 426, et nous nous réservons d'apprécier ce beau et vaste monument, lorsque la marche de notre récit nous conduira à l'époque où nous pourrons en saisir et en contempler toutes les parties. L'impatience de ses contemporains arrachait à Augustin ses oeuvres ; c'est ainsi qu'en 414 il avait été forcé de livrer la première partie de la Cité de Dieu.

« J'ai lu, écrit Macédonius à l'évêque d'Hippone, j'ai lu vos livres des trois premiers livres), car ce ne sont pas de ces oeuvres languissantes et froides qui souffrent qu'on les quitte ; ils se sont emparés de moi ; m'ont enlevé à tout autre soin et m'ont si bien attaché à eux (Puisse Dieu m'être ainsi favorable !), que je ne sais ce que je dois le plus y admirer, ou la perfection du sacerdoce , ou les dogmes de la philosophie, ou lai pleine connaissance de l'histoire, ou l'agrée ment de l'éloquence; votre langage séduits! fortement les ignorants eux-mêmes, qu'ils n'interrompent pas la lecture de vos livres avant de l'avoir achevée, et qu'après avoir fini ils recommencent encore. »

La réponse d'Augustin à cette lettre abonde en observations morales et en pensées profondes. Le goût des choses éternelles et l'amour de la vérité lui paraissent le plus sûr et le meilleur fondement de l'amitié. On trouve beaucoup de choses dans les écrits des philosophes, mais on n'y trouve pas la vraie piété, c'est-à-dire le (185) véritable culte de Dieu, d'où naissent tous les devoirs de la vie. Et la raison de cela, c'est que les philosophes ont voulu se fabriquer eux-mêmes une vie bienheureuse, au lieu de la demander à Dieu, qui seul peut la donner. Celui-là seul qui a fait l'homme peut faire l'homme heureux. Augustin, dans cette lettre, touche légèrement à la question du pélagianisme, et parle de ces perçants et excellents génies tombés dans des erreurs d'autant plus grandes, qu'ils ont couru avec plus de confiance dans leurs forces. Il montre que le bonheur des républiques et le bonheur de l'homme reposent sur les mêmes conditions.

Les erreurs de Pélage et de Célestius prenaient racine partout où avaient passé les deux novateurs : Syracuse avait entendu des doctrines dont la piété chrétienne s'était étonnée, Augustin en fut informé par un laïque de cette ville, Hilaire, à qui sa foi et ses vertus donnaient sans doute quelque autorité parmi ses concitoyens, et qui peut-être avait vu le grand évêque; Hilaire confia son message à des Africains qui partaient du port de Syracuse pour retourner à Hippone. Il demanda au pasteur illustre ce qu'il fallait penser de cette prétention nouvelle de pouvoir se conserver pur de toute souillure, d'observer aisément les commandements de Dieu sans le secours. d'en-haut, et comment il fallait juger l'opinion qui niait le péché

originel; Hilaire priait aussi le saint évêque de dire s'il était vrai que les opulents de la terre ne pussent accomplir aucune oeuvre utile au salut, tant qu'ils n'auraient pas distribué aux pauvres toutes leurs richesses. Le Syracusain posait d'autres questions pour lesquelles il implorait la grande lumière d'Hippone.

Augustin, dans une lettre (1) restée célèbre, répondit à tout, et nous l'analyserions en détail, si les principales preuves et les principaux raisonnements de l'épître à Hilaire ne se trouvaient dans les livres contre le pélagianisme dont nous nous sommes déjà occupé. En 415, la lettre à Hilaire reçut un double retentissement par la mention qu'en fit saint Jérôme dans son troisième livre contre les pélagiens, et par la lecture qu'en fit Orose (2) dans le concile de Diospolis. Augustin, dans cette lettre, nomme Célestius, dont il soupçonnait la présence au pays de Sicile, après avoir été accusé et confondu à Carthage. Quant à la question

1 Lettre 157. — 2 Apolog.

des riches, Augustin nous apprend que ce ne sont pas les trésors qui damnent, mais l'orgueil et le mauvais emploi de la fortune, la dureté envers les pauvres, la confiance dans les biens périssables. Vendre les biens qu'on a et les distribuer aux pauvres, c'est là une grande perfection, mais ce n'est pas une prescription évangélique; ce que l'Evangile prescrit, c'est l'observation des commandements. Le mauvais riche ne fut pas condamné parce qu'il :s'habillait de pourpre et de lin, mais parce qu'il s'était montré sans miséricorde envers Lazare, pauvre et couvert d'ulcères. Les chrétiens peuvent posséder des richesses, à condition qu'ils n'en seront jamais possédés. Augustin a quitté le monde entier pour Jésus-Christ, puisque , sans être riche, il a quitté tout ce qu'il avait ; mais il ne condamne pas ceux qui ne vont point jusque-là. Présenter comme un devoir absolu ce qui n'est qu'un conseil de perfection, ce serait, dit Augustin, combattre l'Ecriture et non pas la prêcher.

Tout ce qui se disait et s'agitait, `toutes les pensées, les rêves même aboutissaient à l'évêque d'Hippone comme ambassadeur de la vérité universelle ; le monde lui demandait raison de chaque chose qui passait dans les.intelligences ou les imaginations contemporaines. Evode, évêque d'Uzale, parle à Augustin d'un jeune homme, fils d'Armenus, prêtre de Mélone, qu'il s'était attaché en qualité de scribe, ou plutôt de sténographe (1), et qui avait quitté ce monde à l'âge de vingt-deux ans, avec des, témoignages d'une angélique piété. On chanta autour de son cercueil, pendant trois jours, des hymnes à la louange de Dieu, et le troisième jour on offrit pour le jeune mort le saint sacrifice de la messe (2). Le deuxième jour qui suivit le trépas du fils d'Armenus; une pieuse veuve du village de Figes vit en songe un diacre mort depuis quatre ans, préparant et ornant avec des vierges et des veuves un grand palais. — Pour qui prépare-t-on ce palais? dit la veuve au diacre. — C'est pour le jeune fils d'Armenus, mort hier, répondit-il. — Dans le même palais, un vieillard vêtu de blanc ordonna à deux autres vieillards, vêtus aussi de blanc, d'aller tirer du sépulcre le corps du jeune homme et de le porter dans le ciel.

1 Erat autem strenuus in notis. Ces notes étaient une ancienne manière d'écrire aussi rapide que la parole.

2 C'est ici une des nombreuses preuves de l'antiquité des cérémonies catholiques pour les morts, cérémonies supprimées par les protestants.

La villageoise vit sortir du sépulcre vide des tiges de rosiers chargés de roses vierges, ainsi nommées, parce qu'elles n'étaient qu'à demi écloses. Tel fut le rêve de la pieuse veuve.

Là-dessus Evode demande à Augustin ce que devient l'âme en se détachant du corps grossier, et si elle ne s'unit point à quelque corps subtil, qui tienne de la nature de l'air : sans un corps qui la fasse reconnaître, l'âme pourra-elle être distinguée d'une autre âme ? et comment Lazare sera-t-il distingué du mauvais riche? Evode voudrait savoir si l'âme séparée du corps conserve quelques-uns des sens que nous avons dans cette vie. Enfin, il presse le grand évêque de lui communiquer sa pensée sur les visions et les apparitions, sur les morts qui viennent, à certaines heures de la nuit, visiter leurs amis ou. leurs proches. L'évêque d'Uzale dit que de saints personnages du monastère d'Hippone, tels que Profuturus, Privat et Servilius, lui ont parlé à lui-même depuis leur mort, et lui ont annoncé des choses qui se sont accomplies.

Augustin (1) trouve fort difficile la solution des questions proposées par Evode. Il ne pense pas que l'âme sorte de ce monde avec un corps, quelque subtil qu'on l'imagine (2). Les apparitions nocturnes lui paraissent aussi inexplicables que les fonctions mêmes de notre intelligence. Il cite le douzième livre de son ouvrage sur la Genèse, comme renfermant des faits curieux en ce genre.

Augustin raconte ensuite une histoire fort extraordinaire arrivée à un médecin de ses amis, appelé Gennadius, qui, après avoir exercé son art à Rome avec éclat, demeurait alors à Carthage. Ce médecin, avant de s'élever à la piété chrétienne, avait passé par le doute au temps de sa jeunesse : il avait mis en question la vie future. Tandis qu'il était travaillé par ces doutes, Gennadius vit en songe un beau jeune homme qui lui dit : Suivez-moi. Gennadius se mit donc à le suivre; arrivé dans une cité inconnue, il entendit tout à coup les plus ravissantes harmonies qui eussent jamais frappé son oreille. Il demanda au mystérieux jeune homme d'où partaient ces ineffables concerts, et celui-ci lui répondit : Ce sont les hymnes des saints et des bienheureux.

1 Lettre 159.

2 Cette opinion de saint Augustin est contraire à la proposition de Leibnitz sur la conservation des âmes après la mort dans des infiniment petits immortels, et aux sentiments de Bonnet dans sa Palingénésie philosophique.

Gennadius s'éveilla, le songe s'évanouit. La nuit suivante, le même jeune homme apparut à Gennadius et lui demanda s'il le reconnaissait, dans quel lieu il l'avait vu et si c'était dans un rêve ou dans le réveil : le médecin répondit avec exactitude aux trois questions. Il eut le sentiment de son rêve dans sa conversation avec le jeune visiteur, reconnut que son corps était dans son lit, et que ses yeux corporels étaient en ce moment fermés et immobiles. — Avec quels yeux me voyez-vous donc maintenant? lui dit le jeune homme. Gennadius hésitait à répondre.

« De même, reprit alors le radieux adolescent, de même qu'en cet instant où vous êtes endormi dans votre lit, pendant que vos yeux sont clos, vous avez d'autres yeux par lesquels vous me voyez; de même après votre mort, quoique les yeux de votre chair ne fassent plus rien, il vous restera la vie et la puissance de sentir. Gardez-vous désormais de douter de la vie après la mort. »

C'est ainsi que la foi naquit au coeur de Gennadius. La leçon du visiteur mystérieux pourrait servir à d'autres. Ce raisonnement si simple est de nature à frapper les plus vulgaires intelligences.

Le zèle de la vérité poussait Augustin à ne laisser sans réponse aucune des lettres où étaient posées des questions de philosophie ou de religion; cette perpétuelle nécessité de répondre à tout promenait son esprit d'un sujet à un autre et l'arrachait à ses grandes oeuvres. Il le fit sentir à l'évêque d'Uzale, qui, en diverses lettres, avait multiplié les difficultés à résoudre. Evode, pour mettre Augustin à son aise, l'engageait à des réponses rapides, mais Augustin lui dit qu'il ne peut pas empêcher que ses lettres ne soient recherchées; trop de gens les lisent, pour qu'il ne prenne pas garde à ce qu'il écrit; il est donc forcé d'y consacrer un temps suffisant. Il fallait la prodigieuse bienveillance de l'évêque d'Hippone pour adoucir le supplice d'être chaque jour détourné de tant de travaux importants. « Si, lorsque j'ai quelque chose sous la main, dit saint Augustin (1) à Exode, je dois l'interrompre pour passer à de nouvelles questions qui m'arrivent, que dois-je faire, quand surviennent des questions nouvelles au montent où je suis occupé à répondre aux dernières? Vous plaît-il que j'écarte celles-ci pour prendre

1 Lettre 162.

celles-là, que les dernières soient toujours les premières, et que je n'achève jamais que les choses au milieu desquelles je n'aurai pas été interrompu ? »

Evode avait interrogé notre docteur sur Dieu et la raison; c'est la raison qui fait que Dieu est; est-elle antérieure à Dieu, ou Dieu est-il antérieur à la raison parce qu'il doit être? Augustin fait observer à son ami qu'il emploie à l'égard de Dieu des termes qui ne conviennent pas; il ne faut pas dire qu'il doit être, mais qu'il est. Evode n'aurait pas posé ces difficultés sur Dieu et la raison, s'il avait pris la peine de relire certains ouvrages d'Augustin. «Si vous voulez bien relire, dit-il à son ami , ce qui depuis longtemps vous est connu, ou du moins ce qui vous a été connu, car vous «avez oublié peut-être mes écrits sur la Grandeur de l'âme et sur le Libre arbitre qui ne sont que le produit de nos entretiens d'autrefois; si, dis-je, vous voulez bien relire toutes ces choses, vous pouvez éclaircir vos doutes saris avoir besoin de moi; il vous suffira de quelque travail de pensée pour tirer les conséquences de ce qui s'y trouve de clair et de certain. »

Augustin renvoie Evode à de précédentes lettres pour l'explication des apparitions et pour ce qui touche à la présence ou à l'absence de l'âme. Lorsque l'âme est occupée des visions qui nous viennent durant le sommeil, elle est absente des yeux du corps. La mort même n'est qu'une absence à peu près de même nature, mais causée par quelque chose de plus fort que le sommeil. Evode avait demandé si Dieu était visible aux yeux corporels de Jésus~Christ; Augustin répond que Dieu étant tout entier partout et que toute thèse corporelle se trouvant absolument contraire à sa nature, sa substance ne peut être visible, même aux yeux d'un corps glorifié.

L'origine de l'âme est un problème dont la solution précise n'appartiendra jamais peut-être à la science humaine. L'âme n'est pas une portion de la substance de Dieu, comme l'imaginaient les stoïciens, les manichéens et les priscillianistes. Mais descend-elle du ciel, ainsi que l'ont pensé tous les platoniciens et Origène lui-même? Dieu en crée-t-il tous les jours pour les envoyer dans les corps, ou bien, selon Tertullien, Apollinaire et le plus grand nombre des Occidentaux, les âmes passent-elles des pères dans les enfants, de manière que l'âme naisse d'une autre âme comme le corps naît d'un autre corps? Voilà les opinions qui se sont partagé le monde philosophique. Marcellin, dont nous avons vu la fin tragique, avait interrogé là-dessus saint Jérôme (1), qui dans l'année 411 l'invita à s'adresser au saint et docte Augustin. De son côté, l'évêque d'Hippone n'avait pris aucun parti sur cette matière; il savait bien ce qui ne devait

pas être, mais il ne savait pas ce qui était. Quand on venait l'interroger sur l'origine de l'âme, il avouait son ignorance, au risque de s'entendre dire

Quoi ! vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses-là (2) ! » Au commencement de l'année 415, Orose fut chargé d'aller porter à saint Jérôme les doutes d'Augustin sur l'origine de l'âme; il était resté, l'année précédente, à Hippone, où il remplit la mission que lui avaient confiée les évêques d'Espagne, au sujet des priscillianistes et des origénistes. Augustin remit au prêtre espagnol une lettre qui forme comme un livre sur la question. Il n'est pas de plus intéressant spectacle que celui de deux génies cherchant ensemble la vérité, s'interrogeant sur les points élevés de la philosophie religieuse, et proclamant qu'ils ont besoin l'un de l'autre.

« J'ai prié , dit Augustin au début de sa lettre , et je prie notre Dieu , qui nous a appelés à son royaume et à sa gloire, qu'il veuille bien rendre profitable à tous les deux ce que je vous écris, saint frère Jérôme, pour vous consulter. Quoique vous soyez d'un âge plus avancé que le mien, je suis pourtant un vieillard consultant un autre vieillard. Mais nul âge ne me paraît trop avancé pour s'instruire , et s'il appartient aux vieillards d'enseigner plutôt que d'apprendre , il leur convient bien mieux d'apprendre que d'ignorer ce qu'ils doivent enseigner. Au milieu des tourments que me donne la solution des questions difficiles , rien ne m'est pénible comme votre éloignement: ce ne sont pas seulement des jours et.des mois , ce sont des années qu'il faut pour vous transmettre mes lettres ou recevoir les vôtres. Et cependant, si cela se pouvait, je voudrais vous voir chaque jour pour vous parler de tout ce qui m'occupe. »

Dans cette lettre , où la mystérieuse origine

1 Saint Jérôme avait traité la question de l'origine de l'âme dans ses livres contre Rufin, en réponse à son ouvrage contre le pape Anastase.

2 Saint Jean, III, 10.

de l'âme est scrutée avec profondeur et une sorte d'anxiété d'esprit, Augustin incline un peu vers l'opinion de saint Jérôme, qui pensait que Dieu crée journellement des âmes à mesure que des enfants reçoivent la vie ; il ne s'attache pas définitivement à cette opinion, parce qu'il y trouve une grande difficulté au sujet du péché originel; si notre âme n'est pas engendrée par celle d'Adam, si c'est une autre âme, où peut-on dire qu'elle a péché, et comment se trouve-t-elle entachée de la faute originelle ? On faisait une autre objection à l'opinion de saint Jérôme: pouvons-nous croire que Dieu crée des âmes pour des hommes dont il sait la vie si courte ?

Augustin répond à ceci d'une manière magnifique. Nous pouvons, dit-il, abandonner ce secret à la conduite de Celui qui a donné un cours si beau et si réglé à toutes les choses passagères , parmi lesquelles figurent la naissance et la mort des animaux: si nous pouvions comprendre un tel ordre, nous en goûterions une délectation ineffable. Ce n'est pas en vain que le Prophète a dit de Dieu : Il conduit les siècles avec harmonie. C'est pour faire sentir aux créatures mortelles quelque chose de cet ordre ravissant, que Dieu leur a donné la musique. Si le compositeur habile sait la durée qu'il faut accorder à chaque son pour que la succession des notes produise un bel ensemble, à plus forte raison Dieu, dont la sagesse est supérieure à tous les arts, a marqué pour la naissance et la mort des êtres des espaces de temps, qui sont comme les syllabes et les mots de cet admirable cantique des choses passagères; il leur a donné plus ou moins de durée, selon la modulation qu'il a conçue d'avance dans sa prescience éternelle. La chute de la

feuille d'un arbre et la chute d'un cheveu de notre tête appartiennent à cet ordre merveilleux ; combien plus doivent y appartenir la naissance et la mort de l'homme, à qui Dieu accorde des jours plus ou moins nombreux, selon ce qu'exige l'harmonie de l'univers !

A la fin de sa lettre, Augustin, parlant à Jérôme de son ignorance de l'origine de l'âme lui dit: « Il y a beaucoup d'autres choses qu je ne sais point; il y en a tant, que je ne puis ni les mentionner ni les compter. »

Augustin remit à Orose, pour saint Jérôme en même temps que sa lettre sur l'Origine de l'Ame, une lettre sur ce passage de saint Jacques : « Celui qui , ayant gardé toute la loi vient à la violer sur un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée en tout (1). » Au milieu d'une foule d'aperçus philosophiques et religieux, le grand évêque exprime par une belle comparaison le vrai caractère du progrès de l'homme dans la science des choses d'en haut ; cette comparaison rectifie une erreur des stoïciens refusant de croire à toute sagesse qui n'est pas montée à l'état de perfection. Selon eux, l'ignorance et les vices sont comme une eau profonde, et la sagesse est comme l'air qu'on respire par-dessus : tant qu'on n'est pas sorti de l'eau , on n'est pas sauvé. Telle n'est point la marche de l'homme dans l'étude de la sagesse. Augustin nous apprend qu'on ne passe pas du vice à la vertu comme on s'élève tout d'un coup du fond de l'eau à la libre et pure région de l'air; ce passage est lent et gradué, pareil à celui d'un homme qui va des ténèbres à la lumière ; à mesure qu'il sort des profondeurs de la caverne, l'ombre devient moins épaisse, et chaque pas qui le rapproche de l'entrée le rapproche de la lumière : dans cette marche l'homme garde à la fois quelque chose de lumineux et d'obscur, qui participe du point vers lequel il se dirige, et du lieu d'où il sort. La manière d'Augustin rappelle entièrement ici la manière de Platon ; plus d'une fois le génie africain se fait grec par la poésie de l'expression.

Ainsi la correspondance de l'évêque d'Hippone nous initie aux mouvements de son âme, aux pulsations de sa pensée, aux intimes variétés de cette grande vie qui se livrait aux besoins religieux de tout un siècle.

1 Saint Jacques II, 10.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME. Du livre de la Nature et de la Grâce. — Du livre de la perfection de la justice de l'homme. — Lettre à Maxime de Ténés. — Les douze livres sur le sens littéral de la Genèse (1). — Explication des psaumes. (415-416.)

189

Il y a presque toujours dans la vie d'un homme des faits personnels qui déterminent ses opinions en ce qu'elles ont de plus arrêté. Depuis l'âge de raison jusqu'à trente ans, Augustin, réduit à ses propres forces, aux seules ressources de son esprit, roule d'impuissance en impuissance , d'erreur en erreur; en cheminant avec les lumières purement humaines, il fait tout le tour des aberrations philosophiques, et ne découvre rien qui le tire du vide immense dans lequel il s'agite. Ce n'est que par un visible secours divin qu'enfin il arrive à la possession de la vérité. De ce long et inutile travail , de ces recherches opiniâtres et vaines, le fils de Monique conclut que l'homme tout seul ne pouvait rien pour s'élever aux choses éternelles. Ce sentiment, conforme à la révélation chrétienne, se produisit énergiquement dans le livre des Confessions, bien avant l'apparition du pélagianisme; et lorsque Péage, Célestius et leurs adhérents voulurent ne voir dans la grâce que la connaissance du bien et la faculté de choisir, Augustin s'arma contre eux de toute la puissance d'une profonde conviction personnelle, évidemment appuyée d'ailleurs sur l'autorité des livres saints.

Deux jeunes hommes nobles et lettrés , Timase et Jacques, avaient été disciples de Pélage et s'étaient séparés du monde; mais ils avaient sucé l'hérésie en même temps que l'amour des vertus chrétiennes, et s'étaient déclarés les ennemis de la grâce. Augustin les tira de l'erreur. Timase et Jacques communiquèrent alors à l'évêque d'Hippone un ouvrage de Pélage en forme de dialogue, où la. grâce était immolée 'au profit de la nature ; ils lui demandèrent instamment de le réfuter. Augustin ne se détournait qu'avec peine de ses oeuvres commencées,

1 De Genesi ad litteram.

mais cette fois il quitta tout, et avec empressement , pour combattre directement l'homme dont l'enseignement antichrétien égarait les consciences. Il s'abstint pourtant de nommer Pélage dans un intérêt de charité, et afin de ne compromettre par aucune irritation l'espérance de son retour à la vérité catholique. Dans notre analyse du livre De la Nature et de la Grâce, comme dans l'analyse de tous les ouvrages qui suivront sur la question pélagienne, nous aurons toujours soin de nous défendre des répétitions: Augustin était souvent forcé de revenir sur les mêmes raisonnements et les mêmes vérités, mais nous n'avons pas la même nécessité vis-à-vis de notre lecteur.

La raison de la foi chrétienne, c'est l'intelligence de cette vérité: que la justice de Dieu ne consiste pas dans les commandements de la loi, mais dans le secours de la grâce de Jésus-Christ. Si on pouvait vivre avec une parfaite justice sans la foi en Jésus-Christ, cette foi ne serait point nécessaire au salut, et dès lors on pourrait se demander pourquoi Jésus-Christ est mort. La mort du Sauveur serait vaine, si elle n'avait pour but la justification et la délivrance de la nature humaine. La nature de l'homme fut créée saine et pure; depuis la rébellion primitive elle a besoin d'un médecin. Le secours de Jésus-Christ, sans lequel il n'est pas de salut , n'est pas le prix du mérite, mais on le reçoit gratuitement, et voilà pourquoi on l'appelle grâce. Tous ayant péché, la masse du genre humain aurait pu être condamnée sans injustice de la part de Dieu; l'Apôtre nomme avec raison les élus des vases de miséricorde, et non pas des vases de mérite. Tels sont les principes que l'évêque d'Hippone proclame dans les derniers chapitres du livre De la Nature et de la Grâce.

Pélage ne se bornait point à soutenir que l'homme pourrait être sans péché, mais il soutenait encore que l'homme ne saurait être coupable, à moins qu'il fût en son pouvoir de se maintenir exempt de faute (1). Augustin répond par l'exemple des petits enfants auxquels est fermée la porte du royaume des cieux, lorsqu'ils n'ont pas eu le bonheur de recevoir le baptême; il ne dépendait pas d'eux pourtant d'être purifiés ou de ne l'être pas dans l'eau régénératrice. Une équivoque de Pélage avait fait d'abord espérer à Augustin que le novateur admettait la grâce comme condition indispensable de la justification. Mais plus tard l'évêque reconnut que la grâce de Pélage n'était que le libre arbitre et la connaissance de la loi. Pélage invitait à demander pardon à Dieu des péchés commis, et se taisait sur la nécessité de prier pour éviter les fautes à l'avenir. Augustin lui cite ces paroles de l'Oraison dominicale : Ne nous induisez point en tentation. Les péchés, disait Pélage, ne sont pas des substances et ne peuvent pas vicier.

« O frère, s'écrie Augustin, il est bon de vous souvenir que vous êtes chrétien ! Peut-être suffirait-il de croire ces choses; mais cependant, comme vous voulez disputer, il ne serait pas mauvais, mais il serait utile d'avoir précédemment la foi.. Ne pensons pas que le péché ne puisse pas vicier la nature humaine, mais, sachant par les divines Ecritures que notre nature est corrompue, cherchons plutôt comment cela s'est fait. Nous avons appris déjà que le péché n'est pas une substance, mais ne pas manger, ce n'est pas une substance, et cependant le corps, s'il est privé de nourriture, languit, s'épuise, se brise tellement, que la durée d'un tel état lui permettrait à peine de revenir à cette nourriture dont la privation l'a vicié. C'est ainsi que le péché n'est pas une substance, mais Dieu est une substance et une substance souveraine, et la seule nourriture vraie de la créature raisonnable ; en se retirant de lui par la désobéissance, et refusant par faiblesse de puiser et de se réjouir où il devait, entendez le Prophète s'écrier - Mon coeur a été frappé et s'est desséché comme la paille , parce que j'ai oublié de manger mon pain (2). » La mort, disait Pélage , n'est pas une peine

1 Nam si idcirco tales fuerunt, quia aliud esse non potuerunt, culpa carent.

2 Chap. 20.

du péché, puisque Jésus-Christ est mort. Augustin répond que la mort, comme la naissance du Sauveur, n'a pas été une condition de sa nature, mais une puissance de sa miséricorde ; sa mort a été le prix de la rédemption des hommes. L'évêque d'Hippone montre tour à tour que quelque chose de bon peut sortir du mal, que l'orgueil de l'homme l’empêche; de comprendre un certain ordre de vérités, et qu'il serait plus utile de prier pour les hérétiques que de disputer avec eux. Il n'est pas vrai de dire que le péché a été nécessaire pour qu'il devint une cause de miséricorde : plût à Dieu que le mal ne fût point entré dans le monde et que nous n'eussions pas eu besoin de la miséricorde d'en-haut ! Dieu est le médecin suprême de nos infirmités, mais, pour nous guérir, il ne prend conseil que de sa sagesse. Dieu nous laisse quelquefois : c'est pour que la chute qui suit cet abandon nous apprenne à réprimer notre orgueil et à mettre en Dieu seul notre confiance. L'orgueil est le commencement de tout péché : « Vous serez comme des dieux, » dit à nos pères l'antique serpent.

« De quelle manière, disait Pélage, les saint; ont-ils quitté la vie ? est-ce avec péché ou sans péché? » Cette question cachait un piège: si on répond : avec. péché, la damnation frappe les saints; si on répond : sans péché, Pélage conclura que l'homme peut être exempt de fautes , au moins aux approches de la mort Tout pénétrant qu'il est, dit Augustin, il n'a point réfléchi que ce n'est point en vain que les justes eux-mêmes répètent dans leur oraison : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Le Seigneur Jésus-Christ, après avoir enseigné à ses disciples son oraison, avait ajouté : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses; votre père vous pardonnera aussi vos péchés. » Grâce à ce spirituel encens de la prière que nous brûlons chaque jour sur l'autel de notre coeur élevé vers Dieu, s'il n'est point en notre pouvoir de vivre sans péchés, il nous est au moins permis de mourir sans péché: le pardon divin vient couvrir les petites fautes d'ignorance ou de faiblesse. Pélage reproduit la liste des justes de l'Ecriture qu'il suppose avoir vécu sans péché : Augustin proclame qu'un seul de ces personnages a passé des jours exempts de toute souillure : c'est Marie, mère du Rédempteur. Les autres saints (191) personnages de l'Ecriture, si on les interrogeait , répondraient d'une voix par ces paroles de saint Jean : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous (1). » Pélage prétend que si Abel avait péché, l'Ecriture eût rapporté ses fautes comme elle a rapporté celles d'Adam, d'Eve et de Caïn. Augustin fait observer que les livres sacrés ne pouvaient pas raconter la multitude de fautes légères qu'un homme peut commettre dans sa vie. En revenant à la question de savoir si on peut se maintenir pur, Augustin remarque qu'il ne s'agit pas maintenant de notre nature telle qu'elle a été primitivement formée, mais de la nature corrompue; il s'agit de l'homme que les voleurs ont laissé à demi-mort sur le chemin , couvert de blessures et qui ne saurait remonter au sommet de la justice d'où il est tombé : on lui panse encore les plaies, quoiqu'il soit déjà dans l'hôtellerie (2). Pélage s'armait de quelques passages de Lactance, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Chrysostome, de saint Jérôme et d'Augustin lui-même; l'évêque d'Hippone explique ces divers passages et leur restitue leur signification catholique.

Nous ne connaissons l'ouvrage de Pélage que par les citations qu'en fait Augustin dans le livre De la Nature et de la Grâce. Obligé de soutenir sa doctrine par le témoignage de l'Ecriture et des Pères, Pélage multiplie les ambiguïtés et les subtilités; son rationalisme, emprisonné dans le cercle des livres inspirés, ne se maintient qu'à la faveur de la nuit de certains passages; il ne vit qu'à l'aide des violences qu'il fait subir aux mots. On sent que la vérité des livres saints et de la tradition enveloppe Pélage de replis et de noeuds auxquels il s'efforce en vain de s'arracher; il y demeure enlacé et tombe d'épuisement sous l'étreinte de la vérité victorieuse. Augustin chasse avec sa lumière toutes les ombres où se cantonne l'hérésiarque breton ; il remet au service de la foi toutes les paroles dont le novateur abuse, enlève à Pélage les armes que celui-ci avait dérobées à l'arsenal des Ecritures, et le jette, solitaire et nu , au pied du dogme catholique triomphant !

Timase et Jacques reçurent avec une vive joie le livre composé à leur prière; plus forts et plus consolés après cette lecture, ils s'écrièrent

1 Chap. 41, § 50. — 2 Saint Jean, I, 8.

avec le Psalmiste : « Dieu a envoyé sa parole et les a guéris (1). » Ils admirèrent comment Augustin avait relevé jusqu'aux moindres détails de l'ouvrage de Pélage. Mais ils éprouvèrent le regret que ce livre excellent leur fût parvenu trop tard pour être mis entre les mains des hommes qui en auraient eu le plus de besoin ces hommes, au nombre desquels se trouvait peut-être Pélage, étaient partis; mais les deux jeunes catholiques espèrent que Dieu,-qui veut éclairer et sauver toutes les créatures formées à son image, fera parvenir aux esprits égarés ce bienfait de sa grâce. Timase et Jacques étaient déjà sortis de l'erreur par la parole de l'évêque d'Hippone ; ils se félicitent qu'une explication plus étendue les ait mis dans le cas d'instruire les autres.

Le livre ou la lettre sur la Perfection de la justice de l'homme appartient, comme le livre de la Nature et de la Grâce, à l'année 415. Augustin n'ayant point parlé de ce travail dans la Revue de ses ouvrages, il a fallu le témoignage positif de Possidius et aussi les témoignages de saint Fulgence et de saint Prosper pour l'attribuer à l'évêque d'Hippone. L'auteur du livre de la Perfection de la justice de l'homme ne repousse pas absolument l'opinion de ceux qui prétendaient qu'un chrétien pouvait, avec la grâce de Dieu, se défendre de toute souillure en ce monde ; cette opinion fut condamnée par le concile de Carthage en 418, ce qui assigne au livre dont il s'agit une date antérieure à la date du concile. Possidius le place vers la fin de l'année 415, entre le livre de la Nature et de la Grâce et le livre des Actes de Pélage. Ce travail, adressé aux évêques Eutrope et Paul, est une réponse à un écrit de Célestius, apporté de Sicile, et qui avait pour titre : Définition qu'on dit être de Célestius. C'est peut-être au sujet de cet écrit que saint Jérôme montrait Célestins se promenant, non point sur les épines des syllogismes, mais sur les épines des solécismes. L'ouvrage d'Augustin est une réponse à une série de questions ou de raisonnements posés par Célestius. Nous reproduirons ce qui a trait aux questions les plus importantes.

- Le péché nous est-il naturel ou accidentel ?

Le péché n'est pas naturel, mais provient d'une nature corrompue.

- Le péché est-il un acte ou une chose?

Le péché est un acte comme la claudication

1 Ps. VI, 20.

est un acte. L'homme boitera, tant que son pied ne sera pas guéri. De même il y aura péché, tant que l'homme intérieur n'arrivera pas à la guérison.

- L'homme doit-il être sans péché? Sans doute il le doit. S'il le doit, il le peut. S'il ne le peut pas, il ne le doit pas.

La comparaison du boiteux va nous aider à répondre. Quand nous voyons un boiteux qui peut être guéri, nous disons avec raison : Cet homme ne doit pas boiter; et s'il le doit, il le peut. Cependant il ne saurait se guérir au gré de sa prompte -volonté; il faut que les soins de la médecine viennent à son secours. Jésus-Christ est descendu pour venir en aide aux malades de la terre.

Comment l'homme pèche-t-il? est-ce par la nécessité de la nature ou par son libre arbitre ? Si c'est par nécessité de nature, l'homme n'est pas coupable; si c'est par libre arbitre , c'est de Dieu qu'il l'a reçu, et que devient alors la bonté d'un Dieu qui incline l'homme plus facilement au mal qu'au bien?

L'homme pèche par son libre arbitre. Mais une corruption pénale a changé la liberté humaine en une sorte de nécessité qui fait pousser vers Dieu ce cri : Tirez-moi de mes nécessités (1). Placés sous leur empire, ou bien nous ne pouvons pas comprendre ce que nous voulons, ou bien nous ne pouvons pas accomplir ce que nous avons compris. Le libérateur a promis la liberté aux croyants. « Vous serez libres, a-t-il dit, quand le fils vous aura délivrés. » Vaincue par le vice dans lequel elle est tombée volontairement, la nature a perdu de sa liberté. Voilà pourquoi l'Ecriture a dit: On est l'esclave de celui par qui on a été vaincu. De même que ce sont les malades, et non pas les gens bien portants, qui ont besoin du médecin ,

de même ce sont les esclaves , et non pas les hommes libres, qui ont besoin d'un libérateur. La santé de l'âme, c'est sa vraie liberté.

Nous bornerons ici cette analyse. Les solutions données aux autres questions de Célestins se retrouvent dans les précédentes parties de notre travail. L'éternelle objection, c'est l'inutilité de la volonté humaine dans un ordre moral où tout est subordonné à la volonté de Dieu seul; Augustin répond toujours que la volonté humaine est faible et malade depuis la chute, mais qu'elle n'est point vaine et qu'elle peut

1 De necessitatibus meis educ me. Ps. XXIV, 17.

encore remonter à la justice avec le secours divin.

Tous les traits qui révèlent les usages de ces temps reculés doivent entrer dans notre oeuvre. Augustin avait écrit en son nom et au nom d'Alype à Maxime, médecin de Ténès (fancienne Cartenna) pour le féliciter d'être sorti de l'arianisme et l'inviter à ramener à la foi chrétienne ceux de sa maison dont l'éloignement de l'Eglise était son ouvrage. Peu de temps après, un billet de l'évêque d'Hippone à Pérégrin, évêque de Ténès, le priait d'avertir Maxime au sujet de la forme de la lettre qu'il lui avait adressée : les tablettes ou le parchemin était écrit des deux côtés. Augustin veut faire prévenir Maxime qu'il est dans la coutume d'écrire ainsi aux évêques et même aux laïques avec qui il entretient des relations familières; il ajoute que de cette manière les lettres sont plus tôt faites et d'une plus facile . lecture. On n'écrivait que sur un seul côté du parchemin les lettres de cérémonie.

Nous avons vu que l'ardente admiration des hommes laissait à peine à Augustin le temps d'achever ses ouvrages. Mais il en est un que le grand docteur put défendre pendant quatorze ans contre les instances de ses amis c'est l'ouvrage sur le sens littéral de la Genèse, composé de douze livres, terminé dès l'année 401, et qui ne fut publié qu'en 415. Comme la matière était semée de difficultés, Augustin saisissait chaque instant de loisir pour corriger son oeuvre. Dans sa Revue (1), l'évêque d'Hippone met cet ouvrage beaucoup au-dessus du livre imparfait sur la Genèse, qu'il composa lorsqu'il était simple prêtre ; mais il confesse qu'en beaucoup d'endroits il cherche plutôt la vérité; qu'il ne la trouve, et que ce travail renferme, plus d'hésitations que de certitudes. Son but était de faire voir que la lettre même de la Genèse n'offre rien qui ne puisse être vrai. Les douze livres contiennent seulement l'explication des trois premiers chapitres de la Genèse; chaque mot de cette merveilleuse histoire de, la création appelait de longs discours. Le pénétrant commentateur s'est arrêté au verset 23 du troisième chapitre, qui nous montre le premier homme chassé du paradis. Le douzième et dernier traite du paradis ou du troisième ciel de saint Paul, des visions et des pressentiments prophétiques.

De magnifiques éclairs de génie brillent dans

1 Livre I, chap. 18.

le commentaire d'Augustin sur la création. Bossuet, dans les premières pages du Discours sur l'Histoire universelle, s'est inspiré des passages où l'évêque d'Hippone nous montre la Trinité éternelle créant

l'univers et l'homme. Augustin, dans sa justification du récit de Moïse, a deviné des points dont la science moderne a reconnu l'exactitude. Le grand docteur établit que c'est l'opération de Dieu qui donne à chaque créature son mouvement et lui conserve l'existence : il n'en est pas du monde comme d'un édifice qui subsiste, quoique la main de l'architecte n'y apparaisse plus; si Dieu cessait de gouverner le monde, le monde cesserait d'exister (1). Augustin inclinait à penser que les jours de la création n'étaient pas des jours comme les nôtres; il croyait que Dieu a tout créé à la fois. Milton aurait pu apprendre à connaître les anges en lisant le cinquième livre sur la Genèse; l'évêque d'Hippone marque leur création au premier jour, qui fut le jour de la création de la lumière. Son opinion sur le paradis terrestre, c'est qu'il a réellement existé; il permet qu'on lui donne un sens spirituel; mais il condamne l'opinion qui n'y verrait qu'une pure allégorie (2). Augustin n'adopte aucun sentiment sur le lieu où a pu être situé le paradis terrestre, et ne juge pas les hommes capables de résoudre cette question. Le dixième livre roule tout entier sur l'origine de l'âme. Dans sa lettre à saint Jérôme, Augustin paraissait se rapprocher de l'opinion qui admettait une création journalière des âmes à mesure que des enfants reçoivent la vie ; dans le dixième livre sur la Genèse, il semble pencher vers l'opinion qui fait naître une âme d'une autre âme. Cette question, qui occupait vivement alors l'Afrique et l'Orient, est creusée à fond. Toutefois Augustin ne se prononce pas. Ce beau génie, que passionnait si prodigieusement l'amour de la vérité, n'est jamais plus admirable que dans l'aveu de son ignorance.

Dans le onzième livre, le grand évêque demande pourquoi Dieu a permis la tentation d'Adam, et répond que l'homme eût été moins digne de louange, si sa fidélité n'eût pas été mise à l'épreuve. Il croit que le diable, tombé par l'orgueil, était un ange inférieur aux bons anges. La soumission de la femme à l'égard de son mari lui paraît une expiation de sa faute. Que d'idées et d'observations, que de choses dans ces douze livres ! Mais nous craindrions

1 Livre IV. — 2 Livre VIII.

de nous aventurer trop avant sur l'océan théologique.

Il se présente ici un autre travail d'Augustin qui donnerait matière à une longue appréciation, si notre rôle d'historien ne nous traçait point d'infranchissables limites; c'est le beau travail sur les Psaumes, l'Explication (1) des Cantiques du royal prophète, faite presque toujours devant le peuple à Hippone ou à Carthage, remarquable au plus haut degré, moins par la forme que par la solidité de la morale , la grandeur des pensées et la variété des enseignements religieux.

Augustin s'élève parfois à une forte éloquence. Il semblait parler pour notre époque, lorsqu'il faisait entendre ces mots (2) : « Maintenant ils voient l'Eglise et disent : Elle va mourir et bientôt son nom sera effacé; il n'y aura plus de chrétiens, ils ont fait leur temps. — Or, pendant que ces hommes disent toutes ces choses, je les vois mourir chaque jour, et l'Eglise demeure toujours debout, annonçant la puissance de Dieu à toutes les générations qui se succèdent. » Ailleurs (3), il commente cette parole du Prophète sur les impies : Leurs chefs, leurs juges sont absorbés par la pierre. « Or, la pierre, c'est Jésus-Christ, ajoute Augustin. Aristote était un grand maître, mais approchez-le de cette pierre, il est absorbé ! Autrefois on disait de lui : Le Maître a parlé, et aujourd'hui on dit : Le Christ a parlé, et Aristote tremble au fond de son tombeau. Pythagore et Platon étaient aussi de grands philosophes; faites-les avancer, approchez-les de cette pierre, comparez leur autorité à celle de l'Evangile, comparez ces hommes superbes à un pauvre crucifié. Disons-leur: Vous avez écrit vos sentences dans les coeurs orgueilleux, et lui (le Christ) il a planté sa croix sur le front des rois; puis il est mort et il est ressuscité ; mais vous êtes morts vous aussi, et je ne veux pas chercher comment vous ressusciterez. Ils sont donc absorbés par cette pierre, et leur science ne paraît dé quelque valeur que si on évite de la comparer à l'Evangile. » Dans son commentaire du psaume 148, l'évêque d'Hippone nous dit que les créatures sans intelligence louent Dieu, parce qu'elles

sont bonnes et que, demeurant dans l'ordre établi, elles contribuent à la beauté de l'univers; il ajoute admirablement

1 Enarrationes in Pealmos.

2 Sur le Ps. LXX,12. — 2 Sur le ps. CXL, 19.

que Dieu est surtout glorifié par ces sortes de créatures, lorsque des êtres intelligents les contemplent.

L'illustre docteur, selon les temps , les circonstances et l'inspiration , commentait en présence des fidèles tel ou tel psaume, et, plus occupé d'instruire que de briller, il tirait de chaque parole de David d'abondantes et d'utiles leçons. Il recula longtemps devant le psaume 118, tant lui avaient paru profonds les mystères renfermés dans ce cantique ! Ce fut le dernier qu'il commenta; l'explication des cent cinquante psaumes s'achevait ainsi en 416. Possidius observe que les commentaires dictés sont les plus courts; on a remarqué aussi que ceux-là offrent le moins d'animation. Le coeur et le génie d'Augustin se répandaient mieux devant la multitude qui l'écoutait. La parole de l'évêque embrasait alors les fidèles, comme la parole du Sauveur embrasait le coeur de ses disciples attentifs à l'explication des Ecritures. Saint Fulgence conçut le dessein de quitter le monde en lisant le commentaire du psaume 36, où le grand docteur retrace les terreurs du jugement dernier. Le travail sur les Psaumes a été fait d'après la version des Septante; Augustin ne possédait pas encore la version de saint Jérôme, l'étude du texte des Septante, la comparaison des éditions latines et des diverses leçons précédaient ses propres commentaires; le docteur s'attache d'ordinaire au sens allégorique et spirituel. Oserait-on lui reprocher de n'être pas toujours conforme au sens du texte hébreu, tel que l'a reproduit saint Jérôme ? Quelques inexactitudes pour le sens littéral sont d'un poids bien léger à côté de ces trésors de pensées et de préceptes de morale répandus à pleines mains. L'obscurité des Ecritures, au lieu d'enchaîner la marche d'Augustin , l'aide en quelque sorte à multiplier les richesses de ses enseignements salutaires.

Cassiodore, dans le prologue de ses commentaires sur les Psaumes, avoue qu'il a eu souvent recours au grand évêque d'Hippone au milieu des incertitudes de son travail, et qu'il a tiré des ruisseaux de cette mer. Il applique à Augustin ce qui a été dit d'Homère sur la difficulté de lui arracher quelque chose de ses pensées. « Augustin, ajoute Cassiodore, est un maître illustre dans tous les genres, et, ce qui est rare dans la fécondité, il est prudent dans la dispute. Il coule comme une fontaine d'eau pure que rien ne souille; mais s'avançant toujours dans l'intégrité de la foi, il ne laisse aux hérétiques aucun moyen de résistance; on le trouve tout catholique, tout orthodoxe; et, resplendissant du plus doux éclat dans l'Eglise du Seigneur, il se montre à nous, environné des rayons mêmes de la divine lumière. »

Boccace avait envoyé à Pétrarque l'explication des Psaumes par Augustin; Pétrarque, ravi, le remerciait de ce présent magnifique et insigne dans une lettre mémorable : «Désormais, lui dit-il, je naviguerai avec plus de sûreté sur la mer de David; j'éviterai les écueils; je ne serai épouvanté ni par les flots des expressions ni par le choc des phrases a qui se brisent. » Le divin génie d'Augustin sera son guide et son appui au milieu des tempêtes de cette mer si difficile. L'esprit et le zèle d'Augustin apparaissent à Pétrarque comme des prodiges dont sa raison est confondue; cet homme longtemps charmé par les choses de la terre, connaissant tout à coup si profondément les choses du ciel, cet Africain maniant avec tant de puissance la langue romaine, cette incomparable fécondité au milieu des embarras des devoirs épiscopaux, sont pour Pétrarque des sujets de stupeur; il dit à son ami qu'il ne peut détacher ses yeux de l'ouvrage de l'évêque d'Hippone , et qu'il en dévore les beautés nuit et jour.

En exprimant son admiration pour les commentaires d'Augustin sur les Psaumes, Pétrarque a exprimé la nôtre, et nous nous taisons après lui.

1 Epist. variar. XXII.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME. Conciles contre les pélagiens et décrets d'Innocent Ier. — Les quinze livres sur la Trinité. — Les cent vingt-quatre traités sur l'Évangile de saint Jean, et les dix traités sur la première Epître de cet apôtre. (416.)

195

L'Église d'Afrique a beaucoup fait pour le christianisme, mais sa plus grande gloire est d'avoir signalé d'abord et vaincu ensuite le pélagianisme. Sentinelle de l'univers catholique, l'Afrique avertissait de l'approche de l'ennemi, le reconnaissait malgré ses déguisements et ses ruses, et, ne se bornant pas à crier: Aux armes ! elle triomphait elle-même des attaques dirigées contre la gloire de Jésus-Christ. Le génie et le zèle de l'Église africaine dans la guerre pélagienne se sont personnifiés dans Augustin, à qui l'ange de la foi chrétienne semblait redire ses plus sublimes secrets.

Nous avons eu occasion de faire remarquer les différences de caractère entre Célestius et Pélage, l'un net et hardi dans sa doctrine, l'autre enveloppant son erreur de finesses perfides et de détours menteurs. Aussi le concile de Carthage de 411 n'eut pas de peine à atteindre la pensée de Célestius et à le convaincre d'hérésie. Il n'en fut pas de même de Pélage dans les assemblées de Jérusalem et de Diospolis ou Lydda, la première à la fin de juin 415, la seconde au mois de décembre de la même année : à force de réticences, de tortuosités et de défaites, le novateur échappa à une condamnation. D'ailleurs la réunion à Jérusalem, que nous ne voulons pas appeler un concile et dont aucun acte ne fut écrit, avait pour président l'évêque Jean, peu porté à favoriser les adversaires de Pélage et plutôt disposé à faire pencher la balance contre eux. Orose , qui eut la double gloire d'être l'ambassadeur de l'Église d'Espagne auprès d'Augustin et l'ambassadeur d'Augustin auprès de Jérôme, se présenta dans l'assemblée de Jérusalem avec plus de lumières qu'aucun des prêtres présents; il parla du concile de Carthage qui avait condamné Célestius, annonça le livre de la Nature et de la Grâce, et donna lecture de la lettre de l'évêque d'Hippone à Hilaire de Syracuse; il put invoquer aussi l'autorité de saint Jérôme dans sa lettre à Ctésiphon et dans ses dialogues. Le prêtre espagnol dut souffrir, lorsque, l'assemblée ayant demandé à Pélage s'il reconnaissait avoir enseigné la doctrine combattue par l'évêque d'Hippone, le moine breton répondit : Qu'ai-je affaire d'Augustin ? Une soudaine indignation saisit tous les assistants, excepté l'évêque Jean, dont l'autorité put seule empêcher l'expulsion du novateur irrespectueux. L'évêque de Jérusalem crut pouvoir pardonner et prendre sur lui l'injure faite au grand homme d'Afrique en disant : Je suis Augustin ! Orose osa lui dire : « Si vous représentez ici la personne d'Augustin, représentez aussi ses doctrines. » L'évêque Jean parlait en grec, Pélage parlait dans cette langue, mais Orose ne s'exprimait qu'en latin; l'interprète qui servait d'intermédiaire, coupable d'infidélité, embrouillait toutes les questions. Orose reconnut l'impossibilité de faire triompher la vérité dans des conditions pareilles; il demanda que l'hérésie, plus connue chez les Latins, fût soumise à des juges latins, et l'évêque Jean décida que la cause serait portée au tribunal du pape Innocent Ier.

Pélage eut meilleur marché de l'assemblée de Diospolis, non pas au profit de sa doctrine, mais à son profit personnel. Les choses avaient été conduites de telle manière que ni Héros d'Arles et Lazare d'Aix, accusateurs de Pélage, ni Orose, ne purent se trouver à la réunion : il est permis de penser que l'évêque de Jérusalem ne fut pas complètement étranger aux décisions qui amenèrent l'absence de ces trois hommes importants. On fit lecture du mémoire des deux (196) évêques de Provence, mais les.quatorze évêques du concile ne comprenaient pas le latin : il fallut traduire en grec le mémoire. Pélage possédait la langue grecque comme sa langue maternelle ; il répondit avec aplomb et facilité à toutes les questions qu'on lui adressa. Comme personne de ceux qui étaient présents ne put mettre sous les yeux de Pélage ses propres écrits et que la conférence se passa en demandes et en réponses, le moine breton, désertant ses propres doctrinés, marchant de mensonge en mensonge pour gagner du temps et mieux tromper les catholiques, anathématisa successivement tous les points de son hérésie; il ne craignit pas d'abandonner Célestius comme un novateur dont il n'avait souci , et condamna si bien son disciple, que l'assemblée des évêques proclama son orthodoxie.

L'intérêt de la vérité religieuse préoccupait Augustin avant tout. Jean, évêque de Jérusalem , inspirait aux fidèles quelque défiance; il pouvait avoir besoin d'être éclairé. L'évêque d'Hippone lui écrivit (1), joignant à sa lettre un exemplaire du livre de la Nature et de la Grâce, et demandant à Jean une copie des actes du synode de Lydda.

Augustin a pu dire avec vérité que, dans l'assemblée de Diospolis, on n'a pas absous l'hérésie, mais l'homme qui niait l'hérésie (2). Le livre des Actes de Pélage ou de ce qui s'est passé en Palestine, adressé à Aurèle, publié au commencement de 417 (3), fut une parfaite analyse critique du concile de Diospolis. Augustin prononçait pour la première fois le nom de Pélage dans sa polémique.

L'évêque d'Hippone eut entre les mains une lettre qu'on disait écrite par Pélage à un prêtre de ses amis et dans laquelle il se glorifiait d'avoir reçu l'approbation de quatorze évêques pour la proposition suivante : L'homme peut rester sans péché et observer facilement les commandements de Dieu, s'il le veut. L'évêque d'Hippone montrait à la fois l'erreur de cette proposition et la mauvaise foi de Pélage (4). Il fait aussi mention d'une défense que Pélage lui avait envoyée par Charus d'Hippone, diacre en Orient, et qui reproduisait inexactement les parties les plus importantes des actes du concile de Diospolis. Augustin surprit le moine breton en flagrant délit de fausseté. Pélage

1 Lettre 179. — 2 Serm. contre Pélage.

3 L'original latin de cet ouvrage fut retrouvé à Fiesole, auprès de Florence, au commencement du XVIIe siècle.

4 De gestis Pelag., cap. 30.

parlait beaucoup de son absolution à Diospolis, mais il aurait voulu détruire jusqu'aux dernières traces des actes véritables de cette conférence.

D'autres manifestations de l'Eglise allaient s'élever; au mois de juin 416, soixante-huit évêques, sous la présidence d'Aurèle, assemblés à Carthage, selon la coutume, pour y traiter des affaires ecclésiastiques de la province, entendirent la lecture du mémoire d'Héros et de Lazare apporté par Orose, voulurent revoir les actes du concile de Carthage en 411, et condamnèrent les doctrines de Pélage et de Célestius. Ils adressèrent une lettre collective au pape Innocent Ier , afin de lui annoncer leurs décisions et de le prier de joindre à leurs efforts l'autorité du Siège apostolique. Au mois de septembre suivant, soixante et un évêques de la province de Numidie, parmi lesquels figure le nom d'Augustin, réunis à Milève, adressèrent aussi une lettre à Innocent, pour appeler sa sollicitude pastorale contre les enseignements nouveaux qui allaient jusqu'à interdire l'oraison dominicale. En même temps, cinq évêques, Augustin, Aurèle, Alype, Evode et Possidius, écrivaient au pontife de Rome, et lui exposaient dans toute sa vérité la doctrine pélagienne. Cette lettre , pleine , forte et précise , fut rédigée par l'évêque d'Hippone ; elle était accompagnée du livre de Pélage sur les forces de la nature , et de la réfutation d'Augustin. Les évêques demandaient au pape d'anathématiser l'ouvrage de Pélage ou d'obliger l'auteur à l'anathématiser lui-même. Un trait de respectueuse modestie terminait cette lettre: « Nous ne prétendons pas, disait Augustin à Innocent, augmenter avec notre petit ruisseau la fontaine de votre science; mais dans cette grande tentation de notre temps , d'où puissions-nous être délivrés par Celui à qui nous disons: Ne nous laissez pas succomber à la tentation, nous avons voulu éprouver si notre goutte d'eau sort de la même source que votre fleuve abondant, et nous avons désiré qu'une réponse de vous nous consolât dans la participation de la même grâce (1). » Un évêque , appelé Jules , partit pour Rome, chargé des trois lettres où l'Afrique chrétienne avait déposé la vérité. Le Saint-Siège les reçut avec respect et avec une halite intelligence de la question; Innocent répondit (2) sans retard à

1 Lettre 177. — 2 Les réponses d'Innocent sont de 417, et forment les lettres 181, 182 et 183.

ces trois lettres ; il félicitait les évêques africains d'avoir suivi les règles de la discipline et la tradition des aïeux, en consultant le siège de Pierre sur les grandes choses de la foi , et les louait de leur admirable manière de renverser le pélagianisme avec les armes de l'Écriture ; il repoussait en termes énergiques les doctrines nouvelles qui , dans sa pensée , supprimaient en quelque sorte Dieu lui-même en supprimant la prière. Innocent retranchait de la communion de l'Église Pélage et Célestius, jusqu'à ce qu'ils eussent clairement et solennellement condamné leurs erreurs. Cet anathème de Rome était un avertissement donné à la grande famille catholique ; il devenait plus difficile à Pélage d'accréditer son enseignement.

Peut-être ne s'est-il pas présenté d'exemple d'un penseur qui ait mené de front autant d'oeuvres diverses que l'évêque d'Hippone. Il tenait sous la main de grands ouvrages qu'il achevait ou qu'il perfectionnait, composait des livres pour chaque grave question qui naissait de la polémique contemporaine, écrivait ou dictait des lettres dont plusieurs sont de véritables traités, se déplaçait toutes les fois que l'exigeaient les besoins religieux, prêchait très-souvent, et remplissait tous les devoirs épiscopaux, devoirs si variés, si nombreux, si pesants alors ! Nous avons déjà exprimé, dans un autre chapitre , la surprise dont on est saisi à la vue de tant de choses accomplies avec si peu de loisirs. On dirait que le miracle de Josué s'est constamment reproduit pour Augustin , afin de lui donner des jours plus longs et de lui laisser le temps de gagner toutes ses batailles contre l'erreur.

L'ouvrage sur la Trinité , qu'Augustin commença jeune et qu'il acheva vieux, comme il le dit lui-même (1) , ouvrage où s'est montrée tout entière la profondeur de l'évêque d'Hippone, courut risque d'être pour jamais interrompu ; les premiers livres avaient été enlevés à l'insu de l'auteur dans un état d'imperfection qui l'affligeait ; il eût voulu d'ailleurs publier, le travail tout à la fois , à cause de l'enchaînement des idées. Augustin en avait conçu un certain dégoût pour son oeuvre commencée; il résolut de ne plus s'en occuper. Les instances de plusieurs de ses frères et l'ordre d'Aurèle , son primat, purent seuls le déterminer à

1 Lettre à Aurèle, évêque de Carthage, placée en tète des quinze livres sur la Trinité. Tome VIII, édit. des Bénéd.

reprendre ce difficile travail, qui fut terminé en 416 ; le traité sur la Trinité avait été entrepris dans l'année 400. Augustin chargea un diacre de l'Église d'Hippone de porter la première édition de l'ouvrage à l'évêque de Carthage, avec une lettre destinée à servir en quelque sorte de préface.

L'incompréhensible mystère d'un Dieu en trois personnes sera l'éternel désespoir des intelligences qui ne voudront pas s'incliner devant l'autorité de l'Écriture. Au temps d'Augustin comme aujourd'hui , on faisait des objections, on proposait des difficultés; il fallait dissiper des doutes. Les païens , les philosophes, les chrétiens mal affermis dans la foi , s'arrêtaient devant le dogme de la Trinité comme devant un infranchissable écueil: leur raison flottait au hasard autour de cette vérité révélée; elle se créait d'épaisses ombres qui lui dérobaient le jour divin. Le christianisme n'était point encore entré profondément et universellement dans le monde intellectuel et moral; des images grossières et des imperfections se

mêlaient encore à l'idée qu'on avait de Dieu, et cette façon incomplète de concevoir la Divinité empêchait qu'on ne s'élevât à la contemplation du mystère de la Trinité, autant que nos faibles ailes peuvent atteindre à d'inaccessibles hauteurs. Divers passages de l'Évangile étaient aussi l'occasion de difficultés; on en demandait l'explication. Augustin fait observer que les Latins n'avaient pas suffisamment éclairci ce mystère , et que les travaux des Pères grecs sur cette question n'avaient pas été traduits dans la langue de l'Occident.

Parmi ces Pères grecs, il en est un dont le nom se lie avec un prodigieux éclat aux luttes en faveur du dogme de la Trinité, c'est l'immortel patriarche d'Alexandrie, Athanase, qui se révéla tout à coup au concile de Nicée ; Athanase, génie ardemment actif, d'une rigoureuse netteté , d'une inflexible exactitude, intrépide et persévérant travailleur au profit de l'unité religieuse ! L'arianisme dans l'Église , l'arianisme à la cour impériale le poursuivirent longtemps de haines impitoyables ; il subit vingt ans d'exil sur quarante-six ans d'épiscopat; mais lorsque, vieux athlète, il mourut sur son siège d'Alexandrie, il laissa le dogme chrétien triomphant.

Toutefois, la doctrine sur le Dieu en trois personnes ne resplendissait pas d'assez de lumières dans les Eglises d'Occident. Une grande tâche (198) restait donc à remplir. Augustin était le seul homme de cette époque qui fût à la hauteur d'une telle couvre; or, nul n'a jamais rien dit ni rien écrit d'aussi fort, d'aussi profond, d'aussi frappant sur la Trinité; tous ceux, sans exception, qui depuis lors ont parlé de ce point fondamental de notre foi, n'ont fait que reproduire les pensées de l'évêque d'Hippone (1). Cassiodore vantait l'élévation du Traité sur la Trinité, à la lecture duquel il fallait apporter, disait-il, beaucoup d'application et de pénétration; Gennade (2) , exprimant son admiration par une image empruntée aux livres saints, disait qu'Augustin avait été introduit dans la chambre du roi et revêtu de la robe de la sagesse divine. Dans les derniers livres de cet ouvrage, le génie philosophique d'Augustin se produit avec plus de puissance que dans aucun autre travail de ce grand homme.

On n'attend pas de nous une analyse. Très-abondante et très-détaillée d'un ouvrage qui se compose de quinze livres; mais, selon notre méthode, nous en donnerons la fleur et les plus saillantes idées. Notre grand but, notre grand espoir est de mettre le génie et les couvres d'Augustin à la portée de toute intelligence.

Les premières lignes de cet ouvrage nous avertissent qu'il s'agit de repousser les calomnies de ceux qui sont trompés par un malheureux amour de la raison. L'auteur distingue trois sortes de fausses opinions sur la Divinité : la première donnait à Dieu des proportions et des qualités corporelles ; la seconde lui donnait les proportions et les qualités de l'intelligence humaine; la troisième opinion, voulant affranchir l'idée de Dieu de tout point de ressemblance avec les choses créées, esprit ou matière, se perdait dans un abîme d'absurdités. Quand l'Ecriture nous représente Dieu sous des formes visibles ou avec des sentiments humains, elle descend au niveau de la faiblesse de notre esprit et nous offre des degrés pour monter peu à peu à la hauteur divine. Augustin expose le sujet de son ouvrage : démontrer que la Trinité est un seul et vrai Dieu, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont une même substance ou plutôt une même essence; prouver

1 Suarès, Thomassin, Petau , ont écrit de savants, traités sur la sainte Trinité. Bossuet, dans son sermon sur ce mystère, reproduit les principales idées de saint Augustins et les complète avec la puissance qui lui est propre. Voir la Vie de saint Athanase, par Malher. M. H. Martin, dans ses études sur la Trinité, a fort bien disserté sur la trinité platonique.

2 Chap. 38, De script. eccles.

par l'autorité des Ecritures que c'est là l'enseignement de la foi, et répondre ensuite aux objections de tout genre qui sont faites contre le mystère de la Trinité.

« Celui qui lit ces choses, dit Augustin, quand il se croira dans la certitude, qu'il marche avec moi; quand il hésitera, qu'il cherche avec moi ; quand il reconnaîtra quelqu'une de ses erreurs, qu'il revienne à moi ; et s'il trouve que je sois dans l'erreur moi-même, qu'il me reprenne. Entrons ensemble dans la voie de la charité, tendant vers celui de qui il a été dit : Cherchez toujours sa face (1). » Il ajoute que si quelqu'un blâme ce qu'il aura dit, parce qu'il ne le comprend pas, il doit s'en prendre à ses expressions et non point à sa foi : nul homme n'a jamais parlé de manière à être compris de tous en toutes choses.

La foi enseigne que les trois personnes de la Trinité sont inséparables dans toutes les opérations divines. Cependant, dira-t-on, on a entendu la voix du Père qui n'était pas la voix , du Fils; c'est le Fils qui est né dans la chair, qui a souffert, qui est ressuscité et qui est remonté au ciel; c'est l'Esprit saint qui est descendu sous la forme d'une colombe. Comment la Trinité est-elle inséparable dans des opérations aussi distinctes? De plus, on demande comment le Saint-Esprit fait partie de la Trinité , puisqu'il n'a été engendré ni du Père ni du Fils et qu'il est l'esprit de tous les deux.

Augustin établit d'abord, par les témoignages de l'Ecriture, que Jésus-Christ, le Verbe fait chair, est Dieu, qu'il est de même nature que le Père, qu'il accomplit les mêmes merveilles, qu'il a créé tout ce qui existe, qu'il a ressuscité les morts. Il montre, par le témoignage de saint Paul, que l'Esprit-Saint est Dieu, que nous sommes ses temples, et que nous lui devons le culte de latrie (2) comme au Père et au Fils. Viennent ensuite les objections.

Mon père est plus grand que moi, dit le Sauveur, dans l'Evangile de saint Jean (3). Il dit dans l'Evangile de saint Matthieu,: Si quelqu'un parle contre le fils de l'homme, il lui sera remis; mais s'il parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre. Ces mots semblent établir de l'inégalité entre les trois personnes divines, mais

1 Ps. CIV, 4.

2 Latreia

3 XIV, 28.

Augustin nous fait observer que, dans ces passages de l'Evangile, Jésus-Christ parle de lui comme homme; pour l'intelligence des discours évangéliques, on ne doit jamais oublier la distinction des deux natures. C'est ainsi que le Dieu se révèle dans ces mots du fils de Marie Mon père et moi nous ne sommes qu'un (1). Tout ce qu'a mon père est à moi (2). Le Fils dit au Père : Glorifiez-moi (3), et puis il lui dit : Je vous ai glorifié sur la terre. Pour le Fils comme pour, le Saint-Esprit, être envoyé, c'est apparaître dans le lieu où il était déjà; la mission de ces deux personnes divines ne constate donc pas une infériorité relativement à la personne du Père. Le Fils seul s'est fait homme, mais les trois personnes divines ont concouru à la formation de l'humanité du Sauveur. Les trois anges qui apparurent à Abraham sont une image du mystère de la Trinité. Le grand docteur laisse entrevoir, avec beaucoup de réserve pourtant, l'idée que les Tables de la loi sur le Sinaï furent données par l'Esprit-Saint appelé dans l'Evangile le doigt de Dieu; l'apparition sur la sainte montagne arrive cinquante jours après l'immolation de l'agneau et la célébration de la Pâques, comme, plus tard, l'Esprit saint promis aux apôtres descend cinquante jours

après la passion du Seigneur. Les langues de feu de Sion rappellent aussi la fumée et les éclairs du Sinaï. Telle est la matière des deux premiers livres sur la Trinité.

Dans le troisième livre, Augustin, qui s'est déjà longuement étendu sur les apparitions divines, cherche de quelle manière Dieu s'est montré aux hommes : a-t-il formé des créatures tout exprès pour servir d'instrument à ses révélations? S'est-il montré au moyen des anges qui existaient déjà et qui prenaient des corps créés afin d'accomplir leur mission? ou bien ces anges, d'après le pouvoir qu'ils avaient reçu de Dieu , changeaient-ils leur propre forme selon les besoins de chaque acte de leur ministère? Nous passerons rapidement sur ces questions de simple curiosité religieuse qui n'ont pas aujourd'hui le vif intérêt qu'elles avaient il y a quatorze siècles. L'évêque d'Hippone croit que c'est par le ministère des anges que Dieu s'est montré à Abraham , à Moïse, à divers personnages des saintes Ecritures. A propos des apparitions merveilleuses, Augustin est grand dans sa manière d'apprécier les miracles. Il nous présente les faits miraculeux

1 Saint Jean, X, 30. — 2 Saint Jean, XVI, 15. — 3 XVII, 5.

comme les résultats d'une volonté qui opère sans effort ni trouble, et sans surcroît de puissance. Chaque année, à des jours marqués, des eaux tombent sur la terre, mais si la force divine, qui soutient toute créature, assemble soudain les nuages et les change en pluie à la prière d'Elfe après de longs jours d'une sécheresse désastreuse, nous donnons le nom de miracle à cet événement inaccoutumé. C'est Dieu qui envoie les éclairs et le tonnerre; ils étaient miraculeux sur le mont Sinaï, parce qu'ils se produisaient .d'une façon inusitée. L'homme plante et arrose, mais c'est Dieu qui donné l'accroissement, et la grappe de la vigne et le vin sont l'oeuvre de Dieu; le vin changé en eau sur un signe du Seigneur est un miracle aux yeux des hommes les plus grossiers. C'est Dieu qui revêt les arbres de feuillage et de fleurs; mais lorsque tout à coup vint à fleurir la verge d'Aaron , la Divinité conversa pour ainsi dire avec l'humanité qui doutait. Celui qui a ressuscité des morts donne la vie dans le sein des mères, et des corps naissent pour périr ensuite. Tous ces faits sont appelés naturels, lorsqu'ils se produisent comme un fleuve de choses qui passent et qui coulent; on les proclame des merveilles, quand ils s'accomplissent d'une manière nouvelle, pour donner des avertissements aux hommes. Au fond, c'est toujours une même loi qui se produit avec des variétés. Il y a donc une grande irréflexion dans la révolte de la raison des philosophes contre la seule idée d'un miracle.

Au début du quatrième livre destiné au mystère du Verbe incarné, l'évêque d'Hippone exalte la connaissance de soi-même. Le genre humain, dit-il, a coutume de faire un très-grand cas de la science des choses de la terre et du ciel; mais ceux-là sont meilleurs, qui préfèrent à cette science l'avantage de se connaître eux-mêmes; il est plus glorieux de comprendre sa propre infirmité que de scruter et de savoir les chemins des astres. La science de celui qui gémit et pleure sur sa misère intérieure n'enfle point, parce que la charité édifie; il a mieux aimé connaître la maladie de son âme que de connaître le circuit du monde; les fondements de la terre et la hauteur du ciel. C'est le désir de la patrie qui produit la douleur du pèlerinage. Augustin se place parmi ces pauvres du Christ qui gémissent, et demande à Dieu la puissance de répondre aux hommes qui n'ont ni soif ni faim (200) de justice : « Je sens, s'écrie-t-il, combien le coeur humain enfante d'illusions ! et qu'est-ce que mon coeur, si ce n'est le coeur humain? » Il prie Dieu que ces illusions ne viennent pas se mettre à la place de la vérité dans son ouvrage.

En divers endroits de notre ouvrage, nous avons entendu le grand évêque nous parler de l'incarnation; nous ne pouvons nous arrêter à ce que renferme sur ce mystère le quatrième livre de la Trinité. Le Verbe fait chair est considéré comme l'illuminateur de notre intelligence, comme le libérateur de l'âme et du corps, tous les deux promis à la mort : le péché tue l'âme, la peine du péché tue le corps. L'abandon de Dieu est la mort de l'âme, comme l'abandon de l'âme est la mort du corps. Une digression sur le nombre six et sur le nombre trois, l'unité morale du monde constituée par la médiation d'un seul, quelques

considérations sur les philosophes anciens, qui n'ont rien à nous apprendre sur la source du fleuve du genre humain et sur la future résurrection des morts, et qui n'ont pas été dignes de recevoir les révélations d'en-haut, remplissent plusieurs chapitres. L'incarnation a été comme un degré divin pour nous faire monter à l'immuable vérité. Il y a, dit Augustin dans le dix-huitième chapitre, aussi loin de notre foi à l'évidence de la vérité par laquelle nous atteindrons à la vie immortelle, qu'il y a loin de la mortalité à l'éternité. La vérité doit un jour succéder à la foi, comme l'éternité à la mortalité.

Le cinquième livre est abstrait; c'est une réponse aux ariens, qui attaquaient le mystère de la Trinité en cherchant à prouver la différence de la substance du Père et du Fils. « Tout ce qui se conçoit et se dit de Dieu se dit et se conçoit non selon l'accident, mais selon la substance; être non engendré se dit du Père selon la substance; être engendré se dit aussi du Fils selon la substance. Il est différent de n'être pas engendré et d'être engendré : donc la substance du Père et du Fils est différente. » L'évêque répond : « Si tout ce qui se dit de Dieu se dit selon la substance, « il est donc dit selon la substance : Mon père et moi nous ne sommes qu'un. La substance du Père et du Fils est donc une et la même, et si cela n'a pas été dit selon la substance, on peut donc dire de Dieu quelque chose qui ne soit pas selon la substance; et dès ce moment nous ne sommes pas forcés d'entendre selon la substance le non-engendré et l'engendré. » Le docteur cite ces paroles de saint Paul : Il (le Fils) n'a pas cru usurper en se disant égal à Dieu (1). Il applique le même argument à ce passage, et le raisonnement des ariens se trouve renversé. D'après les principes établis par le saint évêque, ce qui se dit substantiellement de Dieu se rapporte aux trois personnes, comme quand on parle de la bonté, de la splendeur, de la toute-puissance de Dieu; ce qui se dit d'une des personnes divines, du Père, du Fils ou du Saint-Esprit ne s'applique pas à la Trinité tout entière. Il n'y a qu'une essence, mais trois personnes ou trois hypostases, comme disent les Grecs, et toutefois le grand docteur avoue que les expressions manquent pour définir avec précision les mutuels rapports des trois personnes divines.

Le sixième livre prouve que ces noms vertu de Dieu et sagesse de Dieu (2), donnés au Christ n'atteignent en rien l'égalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; il explique ces paroles de saint Hilaire : L'éternité dans le Père, la ressemblance dans l'image, l'usage dans le don, qui ne sont qu'une désignation des attributs des personnes divines. Le septième livre continue l'examen de la même question.

Dans le huitième livre, le saint évêque établit que deux ou trois personnes de la Trinité ne sont pas plus grandes qu'une seule ; en voici la raison : la grandeur d'un être est dans sa vérité; pour avoir plus de grandeur, il est nécessaire d'avoir plus de vérité, et le Père et le Fils ensemble ne sont pas plus vrais que le Père et le Fils en particulier. Le Saint-Esprit est aussi vrai et par conséquent aussi grand que le Père et le Fils ensemble. La Trinité n'est pas plus grande qu'une seule des personnes qui la composent. Augustin découvre dans la charité un vestige du divin mystère qui nous occupe. Il y a trois choses dans la charité: celui qui aime, celui qui est aimé et l'amour.

Cette image de la Trinité trouvée en nous-mêmes prend un développement d'une remarquable profondeur dans le neuvième livre. Augustin distingue dans l'homme un esprit, une connaissance de soi-même, un amour de soi-même. Exister, se connaître, s'aimer, ces trois choses-là sont absolument égales dès qu'elles sont parfaites, et forment substantiellement une même chose. L'esprit, la connaissance,

1 Aux Philip., II, 6. — 2 Aux Corinth., I, 24.

l'amour ont chacun une sorte d'existence relative, mais ils constituent un ensemble inséparable, une unité d'essence. A chaque vérité que nous apercevons, à chaque sentiment qui nous saisit, nous engendrons en nous la Parole ou le Verbe; l'amour unit et serre dans un embrassement spirituel le Verbe et l'intelligence de qui il est engendré. La parole est égale à l'esprit qui l'enfante, et l'amour qui les lié est égal à tous les deux.

Mais l'esprit de l'homme offre à l'évêque d'Hippone une autre image de la Trinité, qu'il juge plus claire encore que la précédente ; c'est le sujet du dixième livre. Dans le dixième chapitre de ce livre, nous retrouvons l'évidence intime comme base de la certitude, et cette doctrine cartésienne dont Augustin est l'inventeur et le père. L'homme, dit ce grand docteur, sait qu'il existe, qu'il vit, qu'il comprend... On a accumulé les systèmes sur la nature de l'âme, « mais, dit l'évêque d'Hippone, qui peut mettre en doute sa vie, son souvenir, son intelligence , sa volonté , sa pensée, sa science, son jugement? et lors même qu'il doute, il vit : s'il doute de son doute, il se souvient; s'il doute, il comprend qu'il doute; s'il doute, c'est qu'il aspire à la certitude; s'il doute, il pense ; s'il doute, il sait qu'il ne sait pas; s'il doute, il juge qu'on ne doit pas donner sans raison son assentiment. Le doute même suppose que quelque chose existe. L'esprit est donc forcément certain de lui-même. »

Le docteur découvre ensuite une image de la Trinité dans la mémoire, l'intelligence et la volonté qui au fond ne sont qu'une seule vie, un seul esprit, une seule essence. Comprendre, vouloir et se souvenir, c'est un même acte, une même pensée. Ainsi la connaissance de l'homme intérieur aide à pénétrer dans la mystérieuse nature divine, à l'image de laquelle il a été créé. Augustin nous fait remarquer aussi dans l'homme extérieur des traces de la Trinité; le onzième livre renferme les développements de ces nouveaux aperçus. L'investigateur du plus grand des mystères reconnaît trois choses dans l'action de voir, l'objet qui est vu, la vision ou le regard qui n'existait pas auparavant, l'intention de l'esprit. Le corps visible, le regard et la volonté de voir sont trois choses de natures différentes, mais qui se confondent dans une sorte d'unité. Revenant à l'homme intérieur, Augustin expose comment la trinité de la mémoire, de la vision interne et de la volonté, forme l'unité de la pensée (1).

Mais le grand docteur, au douzième livre, ne veut reconnaître comme parfaite image de Dieu et de la Trinité que cette portion de notre intelligence qui, pour refléter la Trinité, n'a pas besoin de l'action des choses temporelles et s'élance d'elle-même à la contemplation de ce qui est éternel. Il repousse, comme étant contraire à l'Ecriture, l'image de la Trinité, représentée par la réunion de l'homme, de la femme et de l'enfant. C'est l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, et non pas la famille. L'examen des phénomènes de la pensée amène Augustin à se prononcer contre les réminiscences de Pythagore et de Platon ; Platon, ce noble philosophe, ainsi que l'appelle l'évêque d'Hippone, rapportait qu'un enfant, interrogé sur je ne sais quelle question de géométrie, répondit comme s'il eût été versé dans cette science ; interrogé par degrés et avec art, cet enfant voyait ce qu'il fallait voir, et disait ce qu'il avait vu. Si les réponses de l'enfant, observe Augustin , avaient été le souvenir de choses connues autrefois, chacun pourrait en faire autant ; or, tous n'ont pas été géomètres dans une première vie, ajoute le grand évêque, puisqu'au contraire il s'en rencontre si peu dans le genre humain. La merveille de l'enfant dont parle Platon peut s'expliquer par une organisation riche et privilégiée. De nos jours, on a vu des prodiges de ce genre (2), supérieurs très-probablement à l'exemple que citait Platon, et personne n'a eu l'idée d'attribuer ces étonnantes aptitudes à des souvenirs d'une autre vie. Pythagore, dit-on, se rappelait ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il habitait un autre corps , mais de pareilles réminiscences ne sont que des illusions de la nature des songes.

Le treizième livre, après nous avoir conduits à travers les dogmes fondamentaux de la foi, nous fait remarquer des trinités dans la science.

Le quatorzième livre revient sur une distinction déjà faite entre la science et la sagesse: la science est la connaissance des choses humaines , la sagesse est la connaissance des choses divines. Retenir, contempler, aimer la foi , cette trinité de quelque chose qui appartient au temps ne saurait être regardée par

1 Qum tria cum in unum coguntur, ab ipso coactu cogitatio dicitur. Lib. XI, cap. 3.

2 L'enfant de la Sicile, Vito Mangiamele, trouvait en quelques minutes la solution de problèmes pour lesquels M. Arago avait besoin de travailler longtemps.

Augustin comme une image de Dieu, le roi de l'éternité; c'est dans ce qui doit toujours être , c'est dans l'âme immortelle que nous devons chercher une image du Créateur. L'esprit qui se regarde, se comprend et se reconnaît par la pensée, voilà une véritable image de la Trinité. Cette partie du quatorzième livre contient des idées déjà exprimées ailleurs ; mais ces idées reçoivent ici des développements et une grande clarté. L'auteur monte plus haut vers l'éternelle lumière, lorsqu'il nous dit que l'âme humaine est une image de la Trinité, non pas seulement parce qu'elle peut se souvenir d'elle-même, se comprendre et s'aimer, mais surtout parce qu'elle peut se souvenir de Dieu, concevoir et aimer ce Dieu dont elle est l'ouvrage. La rébellion et le désordre effacent en nous l'image de Dieu ; la justice et l'amour divin la renouvellent et l'achèvent jusqu'à donner à l'âme humaine, au delà du tombeau, son dernier trait de ressemblance avec l'auguste Trinité.

Le quinzième et dernier livre est comme un résumé de tout l'ouvrage. Il se termine par une prière. Après avoir dit qu'il a cherché Dieu, qu'il a désiré voir avec son intelligence ce qu'il croyait, qu'il a beaucoup discuté et beaucoup travaillé, « Seigneur mon Dieu, s'écrie Augustin, ma seule espérance, exaucez-moi, de peur que ma lassitude ne m'empêche de vous chercher encore, mais faites que je cherche toujours ardemment votre face. Donnez-moi le courage de vous chercher, vous qui m'avez fait vous trouver et qui m'avez donné de plus en plus cette espérance. Ma force et ma faiblesse sont devant vous; conservez l'une, guérissez l'autre. Ma science et mon ignorance sont devant vous; recevez-moi lorsque j'entre, là où vous m'ouvrez; ouvrez-moi lorsque je frappe, là où vous fermez. Que je me souvienne de vous, que je vous comprenne, que je vous aime; augmentez en moi ces choses jusqu'à ce que vous m'ayez entièrement renouvelé. » Le grand évêque se rappelle ensuite ces mots de l'Ecriture (1): Vous n'éviterez point le péché dans les longs discours, et regrette d'avoir longuement parlé. Il demande à Dieu de le délivrer des longs discours et aussi de ses propres pensées, quand elles ne sont point agréables à Dieu : lorsque sa bouche se tait, son esprit ne se. tait point : « Mes pensées , telles que vous les connaissez, ajoute le saint docteur, sont

1 Proverb., X, 19.

en grand nombre; ce sont des pensées humaines, pensées vaines. Faites-moi la grâce et de ne pas les suivre, et si parfois elles me plaisent, de les désapprouver et de ne m'y point endormir. Que rien dans mes ouvrages ne procède de mes propres pensées, mais que mon jugement et ma conscience s'en défendent par votre secours. »

L'ouvrage de la Trinité est comme un long regard attaché sur le soleil; l'oeil du grand évêque est vigoureux, perçant, intrépide; il ne se ferme pas devant les éblouissants rayons de l'astre éternel. Augustin, plongeant au sein des mystères de l'infini, cherche à concilier l'idée de l'unité divine avec le dogme des trois personnes éternelles; il interroge tour à tour les Ecritures inspirées et l'âme humaine; ce n'est pas une des moindres beautés de son oeuvre que de montrer dans l'homme une vivante image de la

Trinité, image qui devient de plus en plus ressemblante par la pratique de la vertu, et qui se déifie en quelque sorte en passant de l'énigme et du voile de la vie à l'évidence de l'éternité. Comme l'humilité de l'évêque d'Hippone s'accroît à mesure que s'élève son génie, ce grand homme finit par demander pardon à Dieu de ses propres pensées, et proclame l'infirmité et la vanité de tout ce qui dans son ouvrage ne serait pas de Dieu lui-même.

Quelque effort que fasse le génie humain, il ne saurait franchir les bornes posées à son audace; quelque hardi que puisse être son vol, la raison humaine n'atteindra jamais à ce qui est au-dessus d'elle. Augustin établit par l'Ecriture le mystère d'un Dieu en trois personnes, mais ne l'explique pas; il reconnaît dans l'entendement humain une sorte d'empreinte de là Trinité éternelle , mais cette empreinte est plutôt un pressentiment qu'une démonstration de la vérité. Tout ce que les anciennes traditions religieuses et poétiques des diverses nations peuvent nous offrir sur le mystère du nombre trois, est une trace plus ou moins effacée, mais ne conclut point absolument (1). Un mystère est comme une sainte nuit qui environne le vrai: c'est Dieu seul qui fera lever l'aurore. La Trinité demeure incompréhensible pour nous, malgré les efforts d'un puissant génie, et nous nous souvenons ici de la légende qui fait apparaître à l'auteur du traité sur la

1 M. l'abbé Maret, dans sa Théodicée chrétienne, examine savamment la question de savoir s'il y a une trinité dans Platon. 10e leçon

Trinité un ange sous les traits d'un enfant , cherchant a vider l'Océan avec une coquille. Il y a dans le mystère de la sainte Trinité quelque chose de si invinciblement vrai que les révélateurs de notre époque , les Messies contemporains, tristes contrefacteurs du christianisme, ont cru ne pas pouvoir se passer d'une trinité quelconque. N'avons-nous pas la trinité hégélienne, une trinité éclectique , une trinité saint-simonienne et je ne sais combien d'autres trinités rationalistes? En se séparant du christianisme, les penseurs tombent dans les dernières profondeurs de l'extravagance, tout comme y tombaient leurs lointains devanciers avant l'apparition de l'Evangile ou en dehors des révélations du livre divin.

Augustin est parmi les Pères de l'Eglise ce qu'est saint Jean parmi les Evangélistes ; nul n'était plus propre à expliquer les admirables profondeurs du disciple bien-aimé. Haute intelligence et tendre charité, ce double caractère de saint Jean est aussi le double caractère du grand Augustin; il appartenait à notre docteur de suivre pas à pas le doux Evangéliste , d'être son interprète auprès des hommes pour l'enseignement des mystères chrétiens, qui furent connus de Jean mieux que de tout autre mortel , et pour l'enseignement de l'amour, cette première et dernière loi du Fils de Marie. Les cent vingt-quatre traités sur l'Evangile et les dix traités sur la première Epître de saint Jean sont autant d'homélies prononcées par l'évêque d'Hippone durant l'année 416 ; on recueillait chaque homélie à mesure qu'Augustin la prononçait; il revoyait ensuite l'explication improvisée devant les fidèles et lui donnait la forme qui est restée pour l'instruction de la postérité. Les préceptes de morale se mêlent toujours dans ces homélies à l'exposition de la foi et à l'éclaircissement des mystères ; les devoirs des hommes n'y sont point séparés de l'explication du dogme, et comme Augustin ne perdait jamais de vue les questions contemporaines qui agitaient l'Eglise, les commentaires de saint Jean renferment de vigoureuses réponses aux ariens, aux manichéens, aux donatistes et aux pélagiens. Ces belles explications du pontife africain ont sillonné de lumière le champ de la foi, et servi de règle et d'autorité à plus d'un grand homme catholique. Saint Léon , Théodoret, saint Fulgence, Cassiodore, Bède ; Alcuin , ont loué ou reproduit bien des passages des homélies d'Augustin sur le plus inspiré des douze disciples.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME. Lettre de saint Augustin à Boniface. — Lettre à saint Paulin, à Dardanus, préfet des Gaules. — Diverses opinions sur Dardanus. — Lettre à Juliana sur le livre à Démétriade. — Lettre à Pierre et à Abraham.

Le nom de Boniface est célèbre dans les annales romaines de la première moitié du cinquième siècle ; il représente la gloire des armes impériales dans ce temps où la gloire romaine se couchait sur les ruines. En 413 , Boniface avait défendu Marseille contre les Goths ; en 417, il gouvernait l'Afrique ; le monde vantait son habileté, sa bravoure; les populations africaines louaient sa justice , et les évêques contemporains l'estimaient pour sa piété chrétienne. Des liens de considération et d'amitié attachaient particulièrement le pontife d'Hippone au comte Boniface. Celui-ci, plus accoutumé au maniement des armes qu'aux discussions théologiques , n'était pas pleinement au courant de la question des donatistes , qui revenait sans cesse, malgré leur défaite; il s'adressa à Augustin pour être exactement instruit de l'erreur des donatistes et des faits qui avaient amené contre eux l'intervention de la puissance temporelle. L'évêque, tout en s'excusant d'écrire longuement à un personnage qui n'avait (204) que bien peu de temps à donner à la lecture, fit une réponse étendue (1), où se trouve supérieurement résumée cette question du donatisme dont il s'était tant et si fortement occupé.

Indépendamment du but particulier dont nous parlerons tout à l'heure, nous trouvons dans cette lettre deux faits curieux : le premier, c'est que des troupes de donatistes , avant l'abolition du culte païen , se jetaient à travers les polythéistes le jour de leurs fêtes solennelles , non point pour briser les idoles , mais pour chercher la mort sous les coups de leurs adorateurs. Le second fait , c'est que parmi les donatistes, toujours unis d'espérance aux ennemis de l'empire, il s'était élevé un parti qui, pour se ménager la faveur des Goths , appartenant à l'arianisme, s'efforçait d'accréditer l'idée d'une communauté de foi entre le donatisme et la secte d'Arius.

Dans sa réponse au comte, Augustin paraît surtout s'attacher à prouver qu'il était permis d'user des lois impériales pour ramener plus promptement et plus sûrement les donatistes à l'unité. Nous avons déjà touché à ce point délicat, à ces problèmes de conduite ecclésiastique, qui ne sauraient être résolus légèrement. Ainsi que nous l'avons fait observer, il serait misérable de juger la question avec les idées et les moeurs des temps modernes, où la tolérance philosophique est devenue la règle des pouvoirs temporels en matière religieuse; il ne faut pas perdre de vue que, dans la société chrétienne du cinquième siècle, l'indifférence en matière de foi n'était admise par personne, et que la religion tenant profondément aux entrailles des peuples, la force et la prospérité publiques étaient intéressées à la conservation de l'unité morale. Augustin, dont quelques historiens modernes ont calomnié la charité et méconnu l'immense bienveillance à l'égard des hérétiques , ne s'est pas exprimé autrement que Bossuet et Fénelon sur les points qui ont fourni matière à tant de déclamations. Il a toujours et de toutes ses forces repoussé la peine de mort pour les hérétiques ; il admettait seulement des devoirs envers Dieu de la part des princes, et pensait qu'il faudrait avoir perdu le sens pour dire aux rois : Ne vous mettez point en peine de savoir par qui est défendue

1 Lettre 185. Cette lettre est l'un des écrits de saint Augustin dont Bayle a donné les plus étranges interprétations. Bayle s'est montré à la fois grossier, injurieux et inexact dans ses critiques du grand évêque d'Hippone. On peut lire avec fruit la Réfutation des critiques de Bayle sur saint Augustin, par le P. Merlin. Paris, 1732, in-4°.

ou attaquée dans votre royaume l'Eglise de votre Seigneur (1).

Les donatistes, pour rejeter l'intervention de ces pouvoirs temporels, qu'ils avaient été les premiers à invoquer, disaient qu'aux premières époques de la foi les chrétiens n'eurent jamais recours à l'autorité des

princes; la raison en est évidente, répondait Augustin, c'est qu'alors il n'y avait pas de princes soumis à la loi évangélique; c'était le temps des frémissements a des peuples et des conjurations des rois contre le Seigneur et son Christ (2). Dans le cinquième siècle au contraire, c'était le temps de l'accomplissement de ces paroles : Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations le serviront..... Maintenant comprenez, ô rois, instruisez-vous, juges de la terre, servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement (3). Or, pour les rois, ajoute l'évêque d'Hippone, servir le Seigneur, c'est défendre et punir avec une religieuse sévérité la violation des ordres divins. Un roi a des devoirs comme homme et des devoirs comme roi. Les princes punissent les crimes qui troublent et renversent les Etats : pourquoi ne puniraient-ils pas les crimes qui peuvent ruiner la religion? Ainsi raisonnait Augustin. Il convient et plusieurs fois il répète qu'il vaut mieux conduire les hommes par les voies douces et les convaincre par la vive impression de la vérité; mais les auteurs profanes comme les auteurs sacrés lui apprennent que la contrainte est souvent nécessaire pour l'accomplissement] du bien, et que le coeur humain, si enclin au mal, a besoin d'être pressé par la crainte. Tous les hommes ne disent point avec le royal prophète : Mon âme a eu soif de Dieu qui est la fontaine d'eau vive; quand paraîtrai je devant la face de Dieu (4) ? Il en était de la terreur des lois impériales comme de la terreur de l'enfer; les âmes qui brûlent d'amour pour la vérité éternelle et les biens invisibles n'ont pas besoin, que des menaces les excitent à la fuite du désordre et de l'erreur.

Dans le festin de la parabole évangélique, le compelle intrare (5) (forcez-les d'entrer) n'est pas prononcé qu'après l'inutilité des premières invitations. Augustin obligé de recourir aux empereurs dans l'intérêt de l'Eglise d'Afrique, bien loin de céder à ses penchants, n'obéissait

1 Quis mente sobrius regibus dicat . Nolite curare in regno vestro a quo tueatur vel oppugnetur Ecclesia Domini vestri.

2 Ps. II, vers. 1 et 2. — 3 Ps II, vers 10 et 11. — 4 Ps. XLI, 3.

5 Saint Luc, chap. XIV, vers. 23.

qu'à une dure nécessité ; la puissance persuasive de la parole précédait toujours la rigueur des lois.

Nous avons dit et redit ailleurs tout ce qu'avait fait l'évêque d'Hippone pour dérober les donatistes à la verge temporelle. La lettre au comte Boniface est un monument digne d'attention ; elle motive le recours aux décrets impériaux , et précise dans quelle mesure l'évêque d'Hippone consentait à user de l'assistance des princes, pour amener au festin de l'unité les hommes qui cheminaient le long des haies et des grands chemins de l'hérésie.

Augustin, dans cette lettre, venge les fidèles du reproche de cupidité et d'ambition que les donatistes leur adressaient; les biens des hérétiques avaient été, il est vrai, réunis aux biens des Eglises catholiques; mais sans compter que ces propriétés étaient le patrimoine des pauvres, les catholiques ne cessaient de presser les donatistes de revenir à l'unité pour rentrer à la fois dans la possession de leurs biens et des dignités ecclésiastiques: qu'est-ce qu'une cupidité qui supplie qu'on entre en partage de ses trésors ? Qu'est-ce qu'une ambition qui cherche par tous les moyens possibles des compagnons de sa grandeur? Les lois de l'Église avaient établi que la pénitence pour quelque crime fermait tout chemin à la cléricature; et pourtant dans l'affaire des donatistes, l'Église avait relâché quelque chose de la sévérité de sa discipline , pour épargner aux peuples de grands maux; le seul repentir rouvrait la route des honneurs ecclésiastiques à

ceux du parti de Donat. Il y avait dans une telle conduite de la part des catholiques, de solennelles preuves, de fortes garanties de miséricorde et d'amour pour la paix. Mais nous avons épuisé la question en de nombreux chapitres, et nous défions tout esprit élevé et sincère de trouver des torts sérieux aux catholiques dans cette grande querelle africaine.

Saint Paulin est un des hommes éminents de l'Église qui avaient donné leur amitié à Pélage avant qu'il enseignât ses erreurs ; le novateur breton avait produit en Palestine des lettres de l'illustre évêque de Nole, pour abriter ses doctrines sous ce nom révéré. Augustin le tendre ami de Paulin , ignorait l'état et le caractère des relations de son collègue de la Campanie avec Pélage depuis sa condamnation, il connaissait par les lettres de l'évêque de Nole la pureté de sa foi, ses gémissements sur la misère de la nature humaine, ses tristesses d'avoir effacé en lui par la corruption l'image de l'homme céleste, ses plaintes de la guerre intestine livrée entre l'esprit et la chair, et son aveu de la profonde décadence de la race d'Adam (1). Mais Augustin tenait à mettre en garde son ami contre le poison du pélagianisme, et à lui fournir les moyens de plaider la cause de la grâce devant ses ennemis. Il lui écrivit (2) donc pour raconter tout ce qui s'était passé depuis les premiers actes de la Palestine, et pour établir fortement la doctrine de la grâce chrétienne. Afin de donner à sa lettre plus d'autorité, Augustin joignit à son nom celui de son cher Alype, par qui Paulin avait d'abord connu l'évêque d'Hippone.

Notre docteur parle avec douceur de Pélage, qu'on a, dit-il, surnommé le Breton (3) pour le distinguer de Pélage de Tarente; il l'aimait autrefois et il l'aime encore; auparavant il chérissait dans Pélage un homme dont il supposait les croyances pures ; maintenant il le chérit en souhaitant que la divine miséricorde le délivre de ses idées contre la grâce. Longtemps Augustin avait refusé de croire à la renommée qui accusait Pélage, car les bruits de la renommée sont souvent des mensonges; la lecture d'un livre de Pélage lui a tout révélé. On voit, par cette lettre du grand évêque, que l'hérésiarque breton avait écrit depuis sa condamnation; quelques variations s'étaient introduites dans sa doctrine , mais il continuait à nier la grâce, sans laquelle le libre arbitre ne peut éviter le péché, selon la théologie catholique. Augustin invite à prier pour Pélage et pour ceux qui le suivent. Le ton de cette lettre est d'une douceur infinie; on y sent une secrète puissance qui entraîne à aimer la vérité; c'est quelque chose qui part du ciel et qui ravit la terre.

Peu de temps après la lettre de Paulin, l'évêque d'Hippone répondait à Dardanus, préfet du prétoire des Gaules. L'histoire nous apprend que Dardanus se déclara contre Jovien, usurpateur de l'autorité impériale; vaincu à Valence par Ataulfe, roi des Goths, l'usurpateur prisonnier fut livré à Dardanus, qui lui fit subir le dernier supplice. La postérité est embarrassée sur le jugement qu'elle doit porter

1 Lettre de saint Paulin à Sévère.

2 Lettre 186.

3 Britonem.

sur ce préfet du prétoire; saint Jérôme, dans une lettre qu'il lui écrivait en 414, l'appelle le plus noble des chrétiens et le plus chrétien des nobles, et nous verrons tout à l'heure avec quelle profonde estime Augustin parle à Dardanus. D'un autre côté, Sidoine Apollinaire, qui avait pu voir de près sa vie et sa personne, nous présente Dardanus comme réunissant tous les vices des divers oppresseurs des Gaules au temps d'Honorius. Il lui prête la légèreté de Constantin, la faiblesse de Jovien, la perfidie de Géronce (1). La première pensée qui s'offre à l'esprit, c'est qu'Augustin et Jérôme n'avaient connu Dardanus que par sa

correspondance, et que Sidoine Apollinaire l'avait connu par ses oeuvres. Mais peut-être faudrait-il prendre un milieu entre les malédictions de Sidoine et les magnifiques louanges des deux docteurs de l'Eglise. Les hommes qui ont le pouvoir sont soumis à des jugements divers, et le temps ou nous sommes ne laisse ignorer à personne combien sont passionnées les inspirations des partis. Sidoine a pu écrire sous des impressions qui n'étaient pas entièrement conformes à l'équité.

Quoi qu'il en soit, dans la haute Provence, non loin de Sisteron, un peu au-dessous dé Chardavon , aux lieux où s'élevait la ville de Théopolis, il est un rocher, appelé par les gens du pays peira escricha (pierre écrite), qui offre en l'honneur de Dardanus une inscription romaine. Cette inscription , la plus considérable que les Romains aient laissée dans les Gaules, et plusieurs fois reproduite avec inexactitude (2), est un monument de la reconnaissance publique de Théopolis. Voici le sens de l'inscription tel que Millin (3) l'a donné :

« Claudius Posthumus Dardanus, homme illustre, revêtu de la dignité de patrice , exgouverneur consulaire de la province viennoise , ex-maître des requêtes , ex-questeur, ex-préfet du prétoire des Gaules, et Nevia Galla, femme clarissime et illustre, son épouse, Qat procuré à la ville appelée Théopolis l'usage des routes, en faisant tailler des deux côtés les deux flancs de ces montagnes,

1 Cura in Constanaino inconstantiam, in Joviano facilitatem, in Gerontio perfidiam, singula in singulis, omnia in Dardano crimina simul execrarentur Sidon. Apollin, v, 9.

2 M. Honorat de Digne, fort versé dans la science historique, a reproduit l'inscription de Chardavon dans toute sa physionomie actuelle ; personne avant lui n'avait donné l'inscription avec une aussi complète exactitude. M. Honorat l'a pariée aven un commentaire critique dans les Annales des Basses-Alpes, tome Ier, p. 361 et suiv,

3 Voyage dans les départements du midi de la France, t. III.

et lui ont donné des portes et des murailles. Tout cela a été fait sur leur propre terrain; mais ils l'ont voulu rendre commun pour la sûreté de tous. Cette inscription a été placée par les soins de Claudius Lepidus, comte et frère de l'homme déjà cité, ex-consulaire de la première Germanie, ex-maître du conseil des mémoires, ex-comte des revenus particuliers de l'empereur, afin de pouvoir montrer leur sollicitude pour le salut de tous, et d'être un témoignage écrit de la reconnaissance publique. »

Dans ces temps où l'interprétation des Ecri-; tares était une si grande affaire pour les peuples chrétiens, Dardanus interrogea l'évêque d'Hippone sur les paroles de Jésus-Christ adressées au bon larron : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis, et sur la signification du tressaillement de Jean aux entrailles maternelles en présence du Sauveur du monde caché dans les flancs de Marie. Augustin resta assez longtemps sans répondre aux questions du préfet des Gaules : « Bien-aimé frère Dardanus , dit l'évêque au début de sa lettre, plus illustre pour moi dans la charité du Christ que dans les dignités de ce siècle, « j'avoue que j'ai répondu trop tard à votre lettre. Je ne voudrais pas que vous en cher. « chassiez les causes , de peur que vous ut supportassiez plus difficilement mes longues excuses que vous n'avez supporté mes longs retards. J'aime mieux vous voir accorder mon pardon que juger ma défense. Quelle qu'ait pu être la cause de ce retard, croyez bien qu'il n'a pu entrer en moi aucun dédain de ce qui vous touche. Je vous aurais répondu promptement, si je vous avais cornu pour peu. Ce n'est pas que je croie être parvenu à écrire quelque chose de digne d'être lu par vous et de vous être adressé; mais j'ai mieux aimé vous écrire que de passer encore cet été sans payer ma dette. Je n'ai ni tremblé ni hésité en présence de votre rang si haut; votre bienveillance m'est plus douce que votre dignité ne m'est redoutable. Mais ce qui fait que je vous aime fait aussi que je trouve difficilement de quoi suffire à l'avidité de votre religieux amour. »

La première des deux questions amène Augustin à traiter de la présence de Dieu; il déploie dans ce sujet une grande richesse d'idées et cette étonnante pénétration qui semble lui donner un sens de plus pour comprendre les (207) choses divines. L'évêque nous apprend comment il faut concevoir la grandeur et l'étendue de Dieu, comment Dieu est partout, comment il habite dans les hommes , ce que c'est que d'être près ou loin de Dieu. Vis-à-vis des hommes, Dieu est comme un son qu'on entend plus ou moins, selon qu'on a l'oreille plus ou moins ouverte; il est comme la lumière dont on est plus ou moins près, selon qu'on est plus ou moins capable de voir. La seconde question donne lieu à Augustin de parler de la nature humaine soumise à l'empire du péché, de la nécessité de la régénération, et de cette grâce dont il signale les ennemis sans les nommer. Le pélagianisme étant le danger du moment, Augustin en avertissait à toute occasion; ses lettres avaient prémuni l'Italie et les Gaules, l'Afrique et l'Orient. La parole de l'évêque d'Hippone était devenue un glaive dont le monde chrétien tout entier pouvait s'armer pour défendre la foi.

Ce soin de protéger, les intelligences contre les atteintes de l'erreur se révèle avec toute l'effusion de l'amitié dans la lettre (1) à écrite à Juliana au sujet du Livre à Démétriade. Augustin regardait la maison de Juliana comme une Eglise de Jésus-Christ, et s'effrayait à la seule idée que les croyances évangéliques pussent s'y corrompre. L'évêque d'Hippone désire savoir l'auteur du Livre à Démétriade. On disait à la vierge romaine : « Votre noblesse et votre opulence temporelles sont de vos aïeux plutôt que de vous-même ; mais, quant à vos richesses spirituelles, nul autre que vous n'a pu vous les donner; elles ne peuvent venir que de vous et ne peuvent être qu'en vous, et c'est par là que vous devez être louée et mise au-dessus des autres. » Ces paroles niaient l'indigence de l'âme humaine et contredisaient saint Paul, qui a dit : « Nous portons ce trésor dans des vases fragiles, afin que la puissance soit en Dieu et non pas en nous ». Augustin multiplie les témoignages de l'Ecriture pour montrer que la virginité, comme les autres dons, vient d'en-haut et descend du Père des lumières (3). On peut dire que le bien est notre ouvrage, puisqu'il est le produit de notre libre arbitre sans lequel rien de méritoire ne saurait s'accomplir; mais il n'est pas vrai qu'il ne vienne que de nous : la force divine nous aide.

Le grand évêque espère que si le livre dont

1 Lettre 188. — 2 I Corinth., II, IV, 7. — 3 Saint Jacques, I, 17.

il parle est parvenu à la jeune Démétriade, elle en aura gémi; elle aura frappé humblement sa poitrine, et peut-être aura-t-elle versé des larmes en se jetant aux pieds du Seigneur à qui elle s'est consacrée et qui l'a sanctifiée. Les paroles et la foi contre lesquelles Augustin proteste ne sont pas de Démétriade, mais d'un autre; et ce n'est pas en elle, c'est dans le Seigneur que la jeune vierge se glorifiera. « Il faut, dit l'Apôtre, que chacun s'éprouve soi-même, et alors il trouvera en lui sa gloire et non point dans un autre. » Au lieu de se croire elle-même sa propre gloire, Démétriade s'écriera avec David : « Mon Dieu, vous êtes ma gloire , et c'est vous qui élevez ma tête (1). » Augustin prie Juliana de lui faire savoir si tels sont bien les sentiments de sa fille. Il lui demande de chercher dans le Livre à Démétriade quelque chose de favorable à la doctrine de la grâce; il le souhaite d'autant plus vivement que ces hommes (les pélagiens) sont, dit-il, beaucoup lus à cause de la force et de l'éloquence de leurs écrits. A la fin de sa lettre, l'évêque d'Hippone prononce le nom de l'auteur du Livre à Démétriade, qu'il semblait ignorer au commencement; il a cité plus tard à Pélage comme auteur de cet écrit; et son jeune ami Orose, dans l'Apologétique, attribue positivement au novateur breton le Livre à Démétriade. Il paraît du reste qu'il y avait eu deux livres de Pélage adressés à la fille de Juliana, et que dans l'un de ces livres l'hérésiarque reconnaissait la grâce de Dieu. Augustin parlait ainsi, d'après une lettre de Pélage ; et comme celui-ci s'enveloppait toujours d'ambiguïtés, le saint évêque ne savait guère à quoi s'en tenir sur les écrits de Pélage adressés à la jeune vierge romaine.

Nous devons mentionner ici une lettre de saint Augustin, découverte au siècle dernier dans les manuscrits de la bibliothèque du monastère de Gottweig (3), sur la rive droite du Danube, et qu'on croit se rapporter à

l'année 417 c'est une réponse à des questions religieuses adressées par deux personnages , Pierre et Abraham, que l'évêque d'Hippone appelle seigneurs bien-aimés et saints fils. La destinée des

1 Ps. III, 4.

2 Livre De la grâce de Jésus-Christ, chap. 22 et suiv.

3 Cette lettre, qui manque à l'édition des Bénédictins, a été pu. bilée dans l'édition des frères Gaume. Elle fut découverte par le R. P. Godefroy Besselius, abbé du monastère de Gottweig, publiée pour la première fois en 1732, et publiée ensuite à Paris, en 1731, par dom Jacques Martin, moine de Saint-Benoît. Une autre lettre de saint Augustin, dont nous parlerons plus tard, fut trouvée et mise au jour en même temps. Les frères Gaume ont donné les deux lettres avec des préfaces de Besselius et de Martin. Tome II, p. 38.

enfants morts sans baptême y est traitée en quelques mots; là, comme en d'autres écrits, le docteur se prononce pour une peine, mais pour une peine légère (1). Il renvoie Pierre et Abraham à ses ouvrages, afin de ne pas être obligé de répéter ce qu'il a dit. En parlant des païens, Augustin rappelle qu'il s'est beaucoup occupé d'eux dans la Cité de Dieu, oeuvre qui n'était point encore achevée.

Lorsque je voyageais à travers les pays de l'ancienne Afrique chrétienne, et que les paroles de Tertullien et de saint Cyprien, d'Augustin et d'Aurèle, d'Alype et de Possidius, des deux Optat et de Sévère me revenaient à la mémoire, j'étais saisi du contraste de ces voix éloquentes et de ces déserts muets. Je rapportais

1 Minima poena, non tamen nulla.

les oeuvres aux lieux qui les avaient produites, et ces lieux ne les comprenaient pas, ne les reconnaissaient pas; ils gardaient devant elles une morne immobilité. Ainsi le cadavre d'un penseur illustre resterait insensible et froid, si on venait admirer en sa présence ses livres immortels. Depuis douze ou treize siècles, les grands hommes de l'Afrique sont devenus comme des étrangers dans leur patrie. Au nom d'Augustin ces contrées ne vous répondent point; on n'entend que le bruit de la mer sur les rivages, et, dans les montagnes, le bruit des sapins, des cèdres et des chênes; mais le souffle de la France, souffle chaud et fécond, a passé sur la terre d'Afrique; il y demeure, et t de sa puissante énergie doit y renaître une civilisation chrétienne.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME. Le pape Zozime et les pélagiens. — Persévérance des évêques d'Afrique. — Les deux conciles de Carthage. — Condamnation des pélagiens dans l'univers catholique. (417-418.)

Le pape Innocent, mort le 12 mars de l'année 417, avait été remplacé par Zozime, célèbre dans l'histoire de cette époque pour avoir tenu un moment le monde chrétien incertain entre l'Église africaine et le siège apostolique. La Providence permit qu'un peu de nuée environnât la chaire de Pierre, pour que l'univers y vît rayonner ensuite avec plus de joie le soleil de la vérité religieuse. Il faut bien considérer d'ailleurs que toutes les subtilités de la ruse accompagnaient l'expression des idées pélagiennes. Les meilleurs esprits pouvaient s'y tromper.

L'erreur et le mensonge ne reconnaissent jamais leurs défaites et en appellent toujours à des jugements nouveaux. La doctrine pélagienne, foudroyée par les anathèmes de Carthage et de Rome, releva la tête à l'avènement d'un nouveau pape; elle espérait gagner quelque chose à un changement de pontife. Venu à Rome après avoir été chassé de Constantinople, Célestius interjeta appel des jugements sous le poids desquels il était resté; il adressa au pape un mémoire (libellum) (1), sorte de profession de foi qui n'était pas de nature à changer sa position comme novateur; d'un côté, il confessait qu'il fallait baptiser les enfants pour la rémission des péchés, selon la règle,de l'Église universelle et l'enseignement de l'Evangile, reconnaissant comme nécessaire de suppléer à la faiblesse de notre nature par le bénéfice de la grâce; de l'autre, il niait le péché originel; Célestins ne jugeait pas conforme à la doctrine catholique la transmission du péché par les parents; « le péché, disait-il, ne peut être qu'un délit de notre volonté et non pas de notre nature. » Le disciple de Pélage étai fort clair sur ce point. La présence du siège apostolique ne l'intimidait point. Le saint évêque d'Hippone qui n'a que des paroles de vénération pour Zozime, nous dit que le souverain pontife, voyant Célestins se jeter en furie

1 On en trouve des fragments dans le deuxième livre du Péché originel, tome X.

dans son erreur, voulut entreprendre de le ramener et de le prendre sur le terrain des questions et des réponses précises, au lieu de le frapper brusquement. Célestius semblait s'être soumis d'avance à des avertissements utiles, quand il avait écrit ces paroles dans son mémoire à Zozime : « Si quelque erreur vient à surprendre mon ignorance, comme il arrive aux hommes, que votre jugement la corrige. » Zozime agit donc avec Célestius, dit .Augustin, comme avec un homme enflé par le vent d'une fausse doctrine ; il l'invita à condamner ce que lui avait reproché le diacre . Paulin, dans l'assemblée de Càrthage, en 411, et à se soumettre aux lettres d'Innocent; l'hérésiarque se refusa à la première de ces demandes, et n'osa pas résister à la seconde ; il promit même de condamner tout ce que ce siège condamnerait. Selon Augustin, Zozime traita Célestius comme un frénétique, à l'égard de qui on use de douceurs pour lui donner du repos (1). Il maintint cependant l'excommunication prononcée par Innocent, et renvoya à deux mois la solution définitive de cette affaire, afin de se donner le temps d'écrire en Afrique et de recevoir les réponses.

Nous n'avons pas à nous demander pourquoi Zozime anathématisa tout d'abord Héros et Lazare , les deux célèbres dénonciateurs de Célestius, et pourquoi il accusa de précipitation Aurèle et les évêques d'Afrique, les plus illustres appuis du monde chrétien. Dans la lettre qu'il écrivait aux évêques africains en faveur de Célestius, le pontife de Rome citait l'exemple de Suzanne, faussement accusée et justifiée miraculeusement ; il disait qu'il ne fallait pas croire tout esprit, mais qu'il fallait examiner longtemps,

lorsqu'il s'agissait de la foi d'un homme. Il était d'un meilleur esprit, ajoutait Zozime, de croire difficilement le mal une condamnation précipitée expose à d'incurables blessures. Enfin, après avoir donné aux évêques d'Afrique des leçons de prudence et de modération sous diverses formes, il les invitait à se défier de leur propre jugement, et à se soumettre davantage aux saintes Ecritures et à la tradition (2).

Pour ajouter à la confusion autour de Zozime, de pieuses voix parties d'Orient venaient lui recommander la cause de Pélage. La présence

1 Du péché originel. liv. II, ch. 6.

2 Appendix, tome X, Œuvres de saint Augustin, édit. des Bénédictins, p. 98 et 99.

de Pélage à Jérusalem avait toujours empêché les évêques de la ville sainte de bien apprécier cette question; Prayle, ainsi que beaucoup d'autres, séduits par les adroits mensonges du moine breton, voyaient en lui un catholique dont on méconnaissait les sentiments, et le présentait comme tel à la justice du pontife de Rome ; c'est à Innocent que l'évêque de Jérusalem avait écrit; la lettre ne put être remise qu'à son successeur. Pélage adressait aussi au Pape une justification (1); il ne voulait pas que nul ne fût assez impie pour refuser aux enfants la rédemption commune à tout le genre humain, mais il trouvait toujours le moyen de laisser dans les obscurités du doute le dogme du péché originel. Tout en reconnaissant le secours de Dieu dans les bonnes actions de l'homme, il s'abstenait de définir ce secours; ce qui laissait à son hérésie une grande facilité. Pélage rappelait sa lettre à Innocent comme complément de l'exposition de sa foi; mais cette lettre même ne renfermait ni une croyance positive au péché originel ni une reconnaissance précise de la grâce : elle avait pour but de tromper les simples , selon l'expression de saint Jérôme (2) : Zozime écrivit donc aux évêques d'Afrique en faveur de Pélage, et nous comprenons très-bien que les équivoques du moine breton l'aient abusé; nous nous expliquons moins facilement sa méprise à l'égard de Célestius, dont l'audacieuse parole dédaignait les ressources de l'ambiguïté.

Dans sa lettre (3) sur Pélage , le pape parle d'abord de la profession de foi qu'il a reçue du moine breton, et dont la lecture a été publique. « Plût à Dieu, dit-il aux évêques d'Afrique, que l'un de vous eût pu assister à cette lecture ! Quelle fut la joie, quelle fut l'admiration des saints hommes qui étaient là ! Quelques-uns d'entre eux pouvaient à peine retenir leurs larmes, en songeant que de tels sentiments avaient été poursuivis. » En regard de ce Pélage, indignement attaqué, Zozime montre Héros et Lazare, qu'il appelle des tourbillons et des tempêtes (4). Il suppose que les évêques d'Afrique ont été trompés par les prélats des Gaules, dont la vieille habitude, dit-il , est d'attaquer l'innocence ; le pape cite des exemples de ces accusations calomnieuses.

1 Appendix, tome X, p. 96.

2 Commentaires sur Jérémie.

3 Appendix, tome X, p. 100.

4 Turbines Ecclesiae vel procellae.

« Il ne convient pas à l'autorité épiscopale et surtout à votre prudence, dit Zozime aux «évêques d'Afrique, de s'arrêter à des bruits légers. Voilà Pélageet Célestius , qui, dans leurs lettres et leurs confessions de foi , sont au pied du Siège apostolique. Où est Héros? où est Lazare ? noms qui doivent être couverts de honte par des faits et des condamnations. Où sont les jeunes gens, Timase et Jacques, qui ont fait connaître certains écrits, comme on le prétendait?.... Aimez la paix, chérissez la charité, attachez-vous à la concorde. Il est écrit: Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Peut-on être plus prochain l'un de l'autre que lorsqu'on doit n'être qu'un dans le Christ? Tout vent qui arrive à vos oreilles n'est pas le messager de la vérité. » Zozime engage les évêques à prendre garde aux faux témoignages qui ont toujours produit de grands maux et qui n'avaient pas même épargné le Sauveur, hostie et pontife du monde entier. Il invoque les Écritures, qui recommandent de ne pas jurer légèrement. Les évêques d'Afrique doivent se réjouir d'avoir à reconnaître que des hommes, accusés par de faux témoins,, n'ont jamais cessé d'appartenir à la vérité catholique.

Quel deuil religieux les deux lettres de Zozime durent apporter à Carthage !

Nous voici à un moment solennel dans l'histoire de l'Église. Une grande mission est confiée par la Providence à la persévérante énergie de l'épiscopat africain , et cette mission sera dignement remplie : il appartiendra surtout au génie et à la sainteté d'Augustin de défendre la vérité. Il subsiste peu de traces des vigoureux efforts de l'évêque d'Hippone et de ses collègues pour éclairer Zozime. L'absolution de Pélage et de Célestius eût amené dans l'Église un trouble énorme; quelques lignes de saint Jérôme donnent à croire qu'Augustin avait songé à renoncer à l'épiscopat en cas de réhabilitation des deux hérésiarques. Jérôme écrivait au grand docteur après la victoire : « Vous avez résisté par l'ardeur de votre foi à la violence des vents, et vous avez mieux aimé, autant qu'il a dépendu de vous, vous sauver seul de l'embrasement de Sodome que de demeurer avec ceux qui périssaient. Votre prudence comprend ce que je veux dire.»

Aurèle se hâta de réunir le plus de collègues qu'il put, et dans une lettre collective, les évêques présents à Carthage supplièrent le pape de ne rien changer à la situation, et d'attendre des informations suffisantes. Ils lui rappelaient que Célestius avait été jugé devant eux; que l'affaire commencée et instruite en Afrique devait se terminer en Afrique, et lui peignaient avec force la gravité du péril. Dieu, qui veille sur l'Église, permit que Zozime, dans sa réponse , laissât les choses au même état jusqu'à l'année suivante. Zozime avait ordonné au diacre Paulin de prendre le chemin de Rome; les évêques d'Afrique crurent devoir retenir le diacre de Milan comme un témoin de la vérité. Au mois de novembre .(417), Carthage vit accourir une multitude d'évêques de la Proconsulaire , de la Numidie et de la Bizacène : c'étaient les provinces les plus voisines; on n'avait pas le temps de convoquer les évêques de tous les points de l'Afrique. Un concile de deux cent quatorze pontifes, ayant pour chef Aurèle et pour génie Augustin (1) , maintint les.décrets, antérieurs.

« Nous avons ordonné, disaient-ils , que la sentence contre Pélage et Célestius, descendue du siège du bienheureux apôtre Pierre, par le vénérable évêque Innocent, demeurera, jusqu'à ce qu'ils avouent, dans une confession de foi très-claire, que la grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous aide dans chacun de nos actes, non-seulement,

pour connaître, mais encore pour faire la justice; de sorte que, sans cette grâce, nous ne pouvons rien penser, rien dire, rien accomplir:qui appartienne à la vraie et sainte piété (2). »

Les deux cent quatorze Pères de ce concile chargèrent le sous-diacre Marcellin de porter à Zozime leur lettre synodale; le sous-diacre de Carthage n'arriva à Rome qu'au commencement du mois de mars 148. Le 29 du mois d'avril , la réponse de Zozime arrivait à Carthage. Cette réponse (3), haute et brève, relevai la dignité du siège apostolique aux dépens de l'épiscopat africain , et laissait entendre quel pontife de Rome aurait pu ne pas communiquer l'affaire de Célestius à Aurèle et à ses collègues; elle annonçait pourtant:que toute chose resterait dans le même état.

Aurèle reçut cette lettre au milieu d'un nouveau concile qui devait être général; les provinces

1 ... Cui dux Aurelius, ingeniumque Augustinus erat. Saint Prosper, poème des Ingrats.

2 Prosp. Lib. Contra collat., cap. V, num. 3.

3 Appendix, tome X, Oeuvres de saint Augustin, p. 104.

vinces de Bizacène, de Stèfe, de la Tripolitaine, de la Numidie, de la Mauritanie Césarienne, avaient envoyé leurs évêques au nombre de plus de deux cents. Le ter mai 418, tous ces pontifes, assemblés dans la basilique de Fauste, anathématisèrent en neuf canons (1) les doctrines pélagiennes. Ils informèrent (2) Zozime de leurs décrets, en le mettant en garde contre les pièges de l'ennemi.

La vérité était ainsi partie d'Afrique avec tous les caractères d'un assentiment universel et la plus imposante autorité. Qu'allait faire Zozime? Augustin attendit à Carthage sa réponse. Oh ! que de prières et de pleurs il dut répandre pour que Dieu éclairât de sa lumière le pontife de Rome et détournât de l'Eglise la calamité d'une division ! Ce n'est pas à son propre génie qu'il obéissait dans cette question l'adhésion de tant de saints et de savants évêques, et surtout les belles lettres du pape Innocent , lui apparaissaient comme l'infaillible interprétation des Ecritures. La loi d'Honorius contre les pélagiens , datée de Ravenne , le 30 avril (3) , lui fut sans doute d'un bon présage. Tillemont observe que saint Augustin appelle le rescrit d'Honorius une réponse; ce qui prouve que les évêques d'Afrique avaient demandé la loi à l'empereur. Baronius suppose gratuitement que Zozime sollicita cette loi ; la lettre de Zozime du 24 mars , si peu favorable aux décisions des évêques d'Afrique, rend inadmissible au contraire l'opinion de Baronius. Il y aurait plutôt quelque vérité à croire que le rescrit d'Honorius excita le pape à mieux creuser cette affaire.

Après avoir reçu la lettre synodale du concile du 1er mai 448, le souverain pontife somma Célestius de comparaître devant lui; l'hérésiarque refusa et sortit de Rome. Alors Zozime, plein d'une vive ardeur pour la vérité qui venait de lui être révélée, écrivit aux évêques d'Afrique, et puis envoya aux quatre coins du monde une lettre (4) où il condamnait Célestius, Pélage et leur enseignement tout entier. C'était, disait-il, par un instinct de Dieu, auteur de tout bien, qu'il avait communiqué cette affaire aux évêques d'Afrique.

1 Tome II, Concil. Le concile de Carthage, du 1er mai 418, publia aussi dix canons sur la réunion des donatistes pour mettre fin à plusieurs difficultés entre les évêques.

2 Cette lettre est perdue ; saint Augustin en a donné des fragments (liv. à Bonif) , et Mercator en parle. Commonit.

3 Appendix, tome X, p. 105.

4 Cette lettre est perdue ; saint Augustin, saint Prosper, le pape Célestin, nous en ont conservé des fragments.

L'univers catholique reçut les décrets des conciles de Carthage. L'Eglise africaine n'eut jamais une plus grande joie ni un plus grand honneur. Une sorte de profession de foi de Zozime fut signée par tous les évêques de la terre, ce qui fait dire à saint Prosper que Zozime avait mis aux mains de tous les pontifes l'épée de saint Pierre; dix-huit évêques, la plupart italiens ou siciliens, refusèrent de souscrire à cette déclaration catholique; la déposition et l'excommunication les punirent de leur résistance. Ils avaient pour chef Julien, évêque d'Eclane en Campanie, ce Julien contre lequel Augustin combattra jusqu'à sa dernière heure. Frappés par tant de condamnations, les pélagiens sollicitèrent, mais en vain, un concile oecuménique comme pour éterniser une cause définitivement jugée. On vit les dix-huit évêques pélagiens, chassés de leur pays, promener leur défaite à travers le monde, chercher des amis à Constantinople, à Thessalonique, à Ephèse, et s'épuiser en efforts pour ressaisir une puissance brisée. Pélage, plus tard, condamné encore à Antioche, fut chassé de Jérusalem par l'évêque Prayle. Le nouveau Catilina , disait saint Jérôme, a été expulsé de la ville sainte.

Ainsi , l'Orient et l'Occident s'étaient unis dans une même réprobation de la doctrine pélagienne, et la foi chrétienne sortait triomphante d'une terrible épreuve. Saint Prosper, le poète de la grâce comme saint Augustin en est le docteur, accorde à l'évêque d'Hippone la gloire d'avoir contribué entre .tous à cette oeuvre immense. II dit qu'Augustin a donné à ses contemporains une lumière empruntée à la vraie lumière; que Dieu a été sa nourriture, sa vie et son repos; que l'amour du Christ a été sa seule volupté ; qu'en ne s'accordant aucun bien, il a trouvé tout en Dieu, et que la sagesse a régné dans le saint temple. Abordant ensuite la question pélagienne, le poète dit que, parmi les gardiens du troupeau sacré , Augustin est celui quia le plus travaillé et le mieux travaillé ; qu'il a arrêté l'ennemi, trompé ses ruses, coupé ses chemins; que de sa bouche des fleuves de livres ont coulé sur le monde, et que les doux et les humbles s'y sont abreuvés (1). Julien de Campanie fait à Augustin le beau et magnifique reproche d'avoir tout inspiré et tout dirigé contre les pélagiens. En présence d'un tel service rendu à la foi, il nous

1 De Ingratis.

semble que des paroles de notre bouche affaibliraient la louange, et nous sommes heureux d'avoir à reproduire ici quelques lignes du grand homme de Bethléem adressées au grand homme d'Hippone.

« Courage, disait Jérôme à Augustin (1) ;votre nom est illustre dans l'univers. Les catholiques vous vénèrent et vous admirent comme le restaurateur de l'ancienne foi (2) ; et, ce qui est le signe de la plus grande gloire, vous êtes détesté par les hérétiques; ils me poursuivent d'une égale haine, et, ne pouvant

1 Lettre 225.

2 Conditorem antiquae rursum fidei.

nous tuer par l'épée, ils nous tuent par leurs souhaits. »

Augustin aimait sans doute à voir le nom de son cher Alype se mêler au sien sur les lèvres de Jérôme. « Je voudrais, » leur disait le vieux solitaire, et cette lettre est une des dernières qu'il ait écrites, « je voudrais avoir les ailes de la colombe pour m'envoler vers vous; Dieu sait avec quelle joie je vous embrasserais tous les deux, surtout en ce temps-ci où vous venez de donner le coup de mort à l'hérésie de Célestius (1). »

1 Lettre 202.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME. Utilité des hérésies. — Livre de la Grâce de Jésus-Christ et du Péché originel. (418)

La tranquille possession de la vérité, sans combat, sans péril, sans tentation aucune, n'eût pas été en harmonie avec la condition actuelle de l'homme ; elle eût exclu le courage, la vertu, tout ce qui fait notre gloire. L'hérésie est sur la terre ce qu'était l'arbre de la science dans l'Eden primitif : elle éprouve et donne à l'homme la mesure de sa propre valeur. L'hérésie est un choix, comme son nom l'indique; c'est l'indépendance de la raison se posant en face de la foi qui révèle des vérités inaccessibles à notre entendement; c'est l'orgueil humain qui jamais n'abdique et qui proteste contre tout ce qu'il ne comprend pas; c'est l'insurrection de la philosophie contre l'autorité de la religion ; c'est enfin le travail incessant de la passion humaine cherchant à briser tout ce qui arrête l'impétuosité de son élan. L'hérésie établit la lutte, et c'est par la lutte qu'on se purifie, qu'on devient fort et grand, et qu'on entre en possession de toute son énergie; en ce monde, comme dans l'autre, la gloire n'est que le prix de la lutte; c'est la lutte qui classe les hommes et détermine les mérites de chacun; la lutte vous tient sans cesse en haleine, elle enfante le progrès moral et religieux.

L'hérésie a prodigieusement servi au développement des idées et des croyances chrétiennes; elle a amené le développement d'un corps de doctrines le plus vaste et le plus complet qui ait jamais existé. A chaque attaque, la vérité répondait par un de ces puissants envoyés de Dieu qu'on nomme les Pères de l'Eglise. A côté de chaque grand ennemi qui conjurait la ruine de l'oeuvre divine, s'élevait un grand homme de foi pour le terrasser. Le point du christianisme qu'on menaçait s'entourait alors de plus de force; des flots de clartés ruisselaient là où un peu de nuit avait servi de prétexte à des opinions nouvelles ; tout ce qui n'était qu'en germe ou en indication dans les Ecritures prenait d'imposantes et de lumineuses proportions; on avait espéré détruire, et l'effet de ces coups multipliés, de ce long acharnement, c'était de faire monter plus haut, d'agrandir et d'achever l'édifice de la foi catholique. Sans l'hérésie, c'est-à-dire sans la nécessité de l'explication et de la défense, nous connaîtrions moins à fond la religion chrétienne, plus imparfaitement le sens des Ecritures. Le divin fondateur du christianisme avait suspendu je ne sais quels beaux nuages (213) autour de la majesté de son monument; pour honorer l'homme, il lui laissa la mission de dissiper peu à peu ces ténèbres sacrées, à mesure que l'incrédulité attaquerait un des points de l'oeuvre immortelle : l'hérésie est venue, et, par la parole des Pères de l'Eglise, le jour s'est fait de tous côtés ; le Verbe éternel leur donnait quelque chose de sa puissance; les Pères de l'Eglise répandaient la lumière sur toutes les parties de la création morale. Disons donc avec l'Apôtre : Il faut qu'il y ait des hérésies (1) , et revenons à Augustin portant les derniers coups à Pélage et à Célestius.

Le grand docteur était resté à Carthage après le concile du ler mai. Il y passa tout l'été jusqu'au mois de septembre, époque de son départ pour Césarée. Durant ce temps il reçut de ses amis Pinien, Albine et Mélanie, une lettre au sujet d'un entretien que ces illustres et pieux Romains avaient eu en Palestine avec Pélage, à la fin de l'année 417. Augustin leur adressa une réponse qui forme les deux livres de la Grâce de Jésus-Christ et du Péché originel. Pélage, qui reculait souvent devant sa propre doctrine, avait dit à Pinien :

« J'anathématise celui qui pense ou qui dit que la grâce de Dieu, par laquelle le Christ est venu sauver les pécheurs en ce monde, n'est pas nécessaire, non-seulement pour chaque heure et pour chaque moment, mais encore pour chacun de nos actes. Que ceux qui s'efforcent de détruire cette grâce soient condamnés aux peines éternelles. »

Ces paroles paraissaient fort suspectes à Augustin ; il pensait qu'il fallait juger Pélage non point sur des aveux arrachés par l'argumentation catholique, mais sur les ouvrages qu'il avait envoyés à Rome, et qui étaient le produit réfléchi de sa pensée. Or, Pélage ne vit jamais dans la grâce que la faculté de choisir et la connaissance de la loi. Augustin cite des fragments de l'ouvrage de Pélage sur le Libre Arbitre, qui établissent cette doctrine en termes formels. Il démontre ensuite qu'autre chose est la loi et autre chose la grâce, et développe les caractères de la vraie grâce chrétienne. Il venge saint Ambroise des louanges que

lui donnait Pélage en l'invoquant à l'appui de son erreur, et cite les paroles de l'évêque de Milan, tirées de son second livre de l'Exposition de l'Evangile selon saint Luc :

« Vous voyez que partout la vertu du Seigneur

1 Oportet et haereses esse.

se mêle aux efforts humains; personne ne peut édifier sans le Seigneur, garder sans le Seigneur, et rien commencer sans le Seigneur. Or c'est pourquoi, selon l'Apôtre , soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites toutes choses pour la gloire de Dieu. »

Augustin reproduit d'autres paroles du grand Ambroise.

Pélage distinguait trois choses par lesquelles s'accomplissaient les commandements de Dieu la possibilité, la volonté, l'action. Avec la première, l'homme peut être juste; avec la seconde, l'homme veut être juste; avec la troisième, l'homme devient juste. Augustin soutient avec saint Paul que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le parfaire (1). Les lettres de Pélage à saint Paulin, à l'évêque Constantius, à la vierge Démétriade, sont conformes à ses quatre livres du Libre Arbitre pour la négation de la grâce qui justifie.

Dans le deuxième livre sur le Péché originel, Augustin fait voir que les Pélagiens n'osaient pas refuser aux enfants le bain de régénération et de la rémission des péchés, parce que les oreilles chrétiennes ne l'auraient point supporté, mais qu'ils ne croyaient pas au péché originel transmis par la génération charnelle. Le docteur cite un fragment des actes de l'assemblée de Carthage où fut jugé Célestius; interrogé par Aurèle sur le péché du premier homme, Célestius ne voulut jamais croire que la rébellion d'Adam eût blessé le genre humain tout entier. Le saint évêque retrouve la même erreur de Célestius dans sa profession de foi adressée au pape Zozime. Il raconte comment Zozime condamna Célestius, et comment il enveloppa dans le même anathème Pélage, malgré ses efforts pour tromper le siège apostolique. Un examen détaillé de la défense de Pélage ne montre à Augustin que de la justice dans l'arrêt qui a frappé le moine breton.

Les pélagiens, pour effacer sur leur front la tache d'hérésie, avaient imaginé de soutenir que la question du péché originel n'était pas une question de foi. Augustin leur met sous les yeux quelques exemples de questions qui sont du pur domaine des opinions humaines, ce qu'était, où était le Paradis terrestre, où Dieu plaça le premier homme; en quel lieu ont été transportés Elie et Enoch ; comment saint Paul a été élevé au troisième ciel; combien il y a de cieux; combien d'éléments dans

1 Velle et perficere. Aux Philip. II, 12.

le monde visible; pourquoi les hommes des premiers temps du monde vivaient si longtemps; en quel lieu a pu vivre Mathusalem, qui, d'après plusieurs versions de la Bible, survécut au déluge sans avoir été sauvé dans l'arche de Noé. On peut penser ce qu'on veut sur ces divers points et d'autres semblables, mais il n'en est pas de même du péché originel. L'évêque d'Hippone fait consister la foi chrétienne dans la cause de deux hommes qui sont Adam et Jésus-Christ :

« Par l'un, dit-il, nous avons été vendus sous le péché; par l'autre, nous nous sortîmes rachetés des péchés; par l'un, nous avons été précipités dans la mort; par l'autre, « nous sommes délivrés pour aller à la vie. Le

premier nous a perdus en lui, en faisant sa propre volonté et non pas la volonté de celui qui l'avait créé; le second nous a sauvés en faisant, non point sa volonté, mais la volonté de celui qui l'avait envoyé. Il n'y a qu'un Dieu et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. »

Le péché originel est donc un dogme fondamental de notre foi. Augustin parle des anciens justes qui, contrairement aux opinions de Pélage et de Célestius, n'ont pu être sauvés que par la foi dans le médiateur, et multiplie, en finissant ce deuxième livre, les témoignages de saint Ambroise en faveur du péché originel et de la grâce de Jésus-Christ. Il faut ou que Pélage condamne son erreur, ou qu'il se repente d'avoir loué saint Ambroise.

Le séjour de Pélage en Palestine avait altéré les croyances, et surpris la bonne foi de beaucoup de chrétiens. Les ruses du moine voyageur avaient fait des ravages à Jérusalem, à Diospolis ou Lydda, à Ramatha, à Césarée. Il importait que ces pays, traversés chaque année par une foule de pèlerins, apprissent la vérité tout entière sur Pélage et Célestius, sur les écrits et les actes qui avaient motivé et précédé leur condamnation. Les deux livres d'Augustin à Albine, à Pinien, à Mélanie, allaient au-devant de tout, répondaient à tout et mettaient l'Orient en pleine connaissance de la question.

CHAPITRE QUARANTIÈME. Césarée, aujourd'hui Cherchell. — Conférence de saint Augustin avec Emerite, évêque donatiste de Césarée. — Abolition d'une sanglante coutume de cette ville à la suite d'un discours de saint Augustin. — Traits de moeurs de la société de cette époque. (418.)

A vingt lieues à l'ouest d'Icosium, aujourd'hui Alger, s'élevait aux bords de la mer une ville, qui ne le cédait qu'à Carthage en magnificence et en étendue : c'était Julia Césarée. Son enceinte, dont on peut suivre encore les traces, offrait plus de trois lieues de circuit. La dévastation n'a pas été aussi profonde, aussi complète à Césarée qu'à Carthage; de magnifiques colonnes, mille vestiges d'une grandeur antique étonnent encore les regards; si on en juge par tous les précieux débris que chaque jour révèle, on peut même croire que Césarée était pour les Romains un lieu de prédilection, et qu'ils se plaisaient à la faire resplendir de tout l'éclat des monuments et du luxe des arts. La beauté du site explique cette prédilection des maîtres du monde; maintenant encore de riches vergers couvrent tout le versant de Césarée ; des champs fermés paï des haies de cactus y étalent leur fécondité. Les environs ne présentent que vignes et jardins, Césarée n'attirait pas seulement par ses coteaux fertiles et ses ravissants paysages ; sa position était formidable. Du côté de la terre, on ne pouvait arriver à la ville que par deux défilés d'une très-facile défense; le côté de la mer présentait seul quelque chance de succès à l'invasion; et, du reste, un mur de quinze mètres de hauteur suivait, sur un espace de plus de trois mille mètres, toutes les sinuosités du rivage.

215

En 1842, quand les Français fouillèrent le sol pour la construction de deux casernes, des statues se rencontrèrent sous les coups des travailleurs; des dieux et des amours sortirent de dessous terre; le paganisme enseveli par les siècles revit le jour dans ces froides et muettes images ; le fer des travailleurs les mutila; ce fut regrettable, car l'ancien génie des arts respirait dans ces statues. Sur un autre point, à deux mètres au-dessous du sol, on trouva des traces d'un ancien temple et de vastes palais entourés de péristyles.

On admire la hardiesse de ces monuments, qui reposaient sur une multitude de colonnes, dont les bases étaient demeurées intactes : des tronçons de colonnes couvraient des pavés en mosaïque. Le théâtre offre encore les sièges où se pressaient les spectateurs; la scène a disparu sous des constructions mauresques. Le cirque, plus vaste que celui de Nîmes, n'a point traversé aussi heureusement les âges. Une rivière qui se nomme aujourd'hui Hakem, fournissait de l'eau aux fontaines de Césarée; elle passait sur un aqueduc superbe, aux arches colossales; l'imagination peut restituer â l'aqueduc toute sa beauté , par l'examen des ruines dans les vallées sud-ouest, à une lieue environ de la ville.

On retrouve dans l'enceinte actuelle de Cherchell les citernes qui recueillaient les eaux de l'aqueduc. On en compte six; elles servent de caves à l'administration militaire. Un bâtiment qu'on vient d'élever sur leurs voûtes solides en assure pour longtemps la conservation.

Cherchell, c'est le nom actuel de Césarée, forme aujourd'hui une cité d'environ deux mille habitants ; elle n'occupe qu'un très-petit espace de l'ancienne enceinte , et cet espace peut être évalué à 1,500 mètres de circonférence. Cherchell n'a pour tout commerce que sa poterie , qu'elle vend aux Kabyles et aux Arabes. Ses maisons n'ont qu'un étage et sont de chétive apparence. Les habitations construites par les Français se détachent à travers la misérable uniformité des cabanes de Cherchell. La morale et la muse de l'histoire ont droit de se plaindre que les Français de Cherchell se soient bâti des demeures avec des pierres tumulaires et des pierres couvertes d'inscriptions. Ces maisons construites avec des débris de tombeaux , ces pages historiques `placées sous la truelle des maçons et cachées

dans un mur comme des pierres ordinaires , tout cela sent le génie de la barbarie, bien plus que le génie de la civilisation. Les Turcs de l'Asie-Mineure n'agissent pas autrement avec les plus vénérables et les plus beaux souvenirs d'un passé qui ne leur dit rien.

Le port de Césarée présentait deux parties le Cothon, rempli de colonnes et de décombres qu'on déblaye actuellement pour le petit cabotage , et un autre grand bassin à l'ouest, où se reconnaissent les restes d'une jetée. C'est du Cothon, où se trouvent accumulés tant de débris, qu'on a tiré quelques souvenirs des vieux âges chrétiens: des plats en terre, des lampes d'argile ornés de croix latines. Deux colombes semblent embrasser le pied de la croix, tandis qu'une troisième est posée sur le sommet. Nous espérons que des fouilles profondes remettront en lumière la basilique de Césarée , où Augustin fit entendre des paroles de paix et d'union. A l'extrémité du petit banc de sable qui sépare les deux bassins, il est un îlot où les Espagnols bâtirent jadis un fort appelé maintenant fort Joinville. Ce fort domine un grand nombre de petits caveaux où l'on a trouvé des débris de lampes en bronze, et beaucoup de médailles romaines à l'effigie des consuls.

Ainsi les choses d'autrefois et les choses du temps présent se pressent sous notre plume. Pour que le lecteur s'attache avec plus d'intérêt aux pas d'Augustin , nous aimons à lui parler des lieux où le zèle et le devoir poussent le grand évêque.

A la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, Augustin, accompagné d'Alype et de Possidius, était en route pour Césarée, chargé d'une mission de la part du pontife Zozime. Les plus grands intérêts de la foi chrétienne l'avaient retenu à Carthage; il fallait encore de grands intérêts religieux pour qu'au lieu d'aller rejoindre son cher troupeau d'Hippone , l'illustre pasteur se dirigeât vers des points éloignés.

Les renseignements contemporains ne nous apprennent rien de précis sur les motifs de ce voyage; mais nous connaissons quelques-uns des fruits heureux que ce voyage produisit, et ces fruits-là n'avaient pas été prévus peut-être : l'unité et la concorde à Césarée naquirent de la parole d'Augustin.

Le saint évêque se trouvait à Césarée vers la mi-septembre. L'évêque donatiste de cette ville (216) était ce même Emerite qui avait plaidé la cause du parti de Donat dans la célèbre conférence de Carthage. Au milieu du retour à l'unité qui s'accomplissait sur tous les points de l'Afrique, Emerite demeurait attaché à son erreur, et retenait dans le schisme beaucoup de chrétiens de Césarée. Il paraît qu'il était absent ou fugitif au moment de l'arrivée d'Augustin. Le 18 septembre on vint avertir le saint évêque du retour d'Emerite ; Augustin, sublime ouvrier de paix, s'empressa d'aller le chercher; il le trouva sur la place publique. Après lui avoir fait entendre que ce lieu était peu propice à un grave entretien, il l'invita à se rendre à l'église des catholiques; Emerite suivit Augustin. La foule, mêlée de catholiques et de donatistes , n'avait pas tardé à remplir l'église.

L'évêque d'Hippone, en présence de la multitude rassemblée, cédant à tous les sentiments qui pressaient son âme, parla avec effusion de la charité, de la paix et de l'unité catholique. Il s'adressait tour à tour au peuple et à Emerite ; ravis et convaincus, les fidèles interrompaient l'orateur pour demander qu'Emerite revînt sur-le-champ à l'unité. Augustin répondait aux interruptions par des paroles pleines de mansuétude, et renouvelait l'offre de recevoir comme évêques de l'église catholique les évêques donatistes qui renonceraient au schisme. Au nom d'Euthérius, évêque catholique de Césarée, Augustin promettait à Emerite la même faveur. Parmi les donatistes assistants, il y en avait qui ne croyaient pas qu'on pût rentrer dans l'unité catholique sans la réitération du baptême, et sans une nouvelle ordination, si on appartenait au sanctuaire. Augustin les instruisait et leur faisait comprendre que c'était au nom de Jésus-Christ, et non pas au nom de Donat, qu'on avait imposé les mains ou conféré le baptême. Le soldat déserteur est coupable, mais le caractère qu'il porte n'est pas le sien, c'est celui de l'empereur. Donat, en désertant l'unité catholique, n'a point baptisé en son nom, il a imprimé à ceux qu'il a baptisés le sceau de son prince , c'est-à-dire de son Dieu.

En terminant son discours, Augustin espérait de la miséricorde de Dieu la conversion d'Emerite, et invitait le peuple à la demander par ses prières.

L'évêque donatiste restait rebelle à l'appel fraternel d'Augustin. Cette persistance eût pu motiver son expulsion de la ville, ou quelque mesure sévère contre lui ; mais Augustin, qui comptait sur une prochaine conversion, obtint un délai pour Emerite et protégea son séjour à Césarée.

Le coeur d'Augustin, embrasé des flammes de la charité, ne pouvait laisser inachevée l'oeuvre commencée. Le 20 septembre, on se réunit pour une conférence; Augustin, Alype, Possidius, Rustique de Cartenne, Pallade de Sigabile, d'autres évêques, le clergé de la ville et une multitude de chrétiens étaient présents; Emerite s'était rendu à la conférence; des notaires étaient chargés de recueillir ce qui se dirait. L'évêque d'Hippone prit la parole au milieu d'un respectueux silence. S'adressant à ceux qui avaient toujours été catholiques, à ceux qui étaient revenus de l'erreur des donatistes et à ceux qui doutaient encore, il raconta comment, deux jours auparavant, il avait rencontré Emerite et l'avait invité à se rendre à l'église : comment il avait cherché à ramener les auditeurs à des pensées de paix et d'unité; Augustin ajouta que l'évêque donatiste avait persisté dans sa séparation, et que la présence d'Emerite dans l'assemblée de ce jour devait servir au bien. Le. grand docteur ne laissa pas ignorer à la foule qui l'écoutait les magnifiques fruits de conversion opérés d'un bout de l'Afrique à l'autre, et l'élan général des populations africaines pour cette unité religieuse trop longtemps brisée; il alla au-devant de cet argument des vaincus, savoir, que la sentence du juge dans la célèbre conférence de Carthage avait été le prix de l'or des catholiques; il montra aussi combien il était faux que les donatistes n'eussent pas été libres de se faire entendre.

« Vous avez assisté à la conférence de Carthage, dit Augustin à Emerite; si vous y avez perdu votre cause, pourquoi êtes-vous venu ici? Si vous ne croyez pas l'avoir perdue, dites-nous par où vous croyez la devoir gagner. Si vous croyez n'avoir été vaincu que par la puissance, il n'y en a point ici. Si vous sentez que vous ayez été vaincu par la vérité, pourquoi rejetez-vous encore l'unité ? »

Emerite répondit : « Les actes montrent si j'ai perdu ou gagné , si j'ai été vaincu par la vérité ou opprimé par la puissance. » — Pourquoi donc êtes-vous venu ici? dit Augustin à l'évêque donatiste. Cette réponse, plusieurs (217) fois répétée, ne put délier la langue d'Emerite, qui cacha sa défaite dans un silence obstiné. Augustin fit comprendre au peuple la signification de ce silence. Pour dissiper désormais toute ignorance, il recommanda à l'évêque catholique de Césarée de faire lire chaque année dans son église, durant le carême, les actes de la conférence de Carthage, comme cela se pratiquait dans beaucoup de villes d'Afrique, entre autres à Carthage, à Thagaste, à Constantine.

Alype fit ensuite lecture de la lettre que les évêques catholiques adressèrent au tribun Marcellin, avant la fameuse conférence , et dont nous avons rapporté les principaux passages. Augustin interrompit la lecture par un récit d'une naïveté touchante et d'une véritable grandeur morale. Avant la conférence de Carthage , l'évêque d'Hippone et quelques autres évêques , conversant entre eux , avaient été amenés à cette idée qu'on ne devait garder l'épiscopat que pour la paix de Jésus-Christ et le bien de l'église.

« Je vous avoue, dit Augustin au peuple de Césarée, qu'en songeant à chacun de nos collègues, nous n'en trouvions pas beaucoup qui fussent disposés à faire ce sacrifice d'humilité au Seigneur. Nous disions, comme cela se fait en pareil cas : Celui-ci en serait capable , celui-là reculerait; un tel voudrait bien, un tel n'y consentirait jamais: en cela, nous suivions nos conjectures , ne pouvant pénétrer leurs dispositions intérieures. Mais quand on vint à le proposer dans notre concile général, qui était composé de près de trois cents évêques , tous l'agréèrent d'un consentement unanime , et s'y portèrent même avec ardeur, prêts à quitter l'épiscopat pour l'unité de Jésus-Christ , croyant non le perdre, mais le mettre plus sûrement en dépôt entre les mains de Dieu même. Deux seulement en conçurent de la peine : l'un , fort âgé, ne craignait pas de l'avouer; l'autre laissa voir sur son visage ce qu'il pensait dans son coeur. Mais tous nos collègues s'étant élevés contre ce vieillard, il changea aussitôt de sentiment, et l'autre changea de visage. »

Cette unanimité dans une décision semblable était comme un généreux élan de l'âme, qui ne pouvait partir que de la vérité.

Emerite, demeuré muet malgré les instances de ses parents et les instances du peuple, avait par son silence condamné sa propre cause; les liens de famille et d'amitié, la sécurité qu'il trouvait dans son propre pays, la douceur toute fraternelle de l'évêque d'Hippone, encourageaient Emerite à parler; il laissa ruiner sans mot dire les fondements du donatisme, vit établir ou rectifier tous les faits qui prouvaient les torts et la déroute de son parti ; il n'eut rien à opposer à Augustin. Il porta ainsi, à son insu , un dernier coup aux donatistes de Césarée , et fortifia les nouveaux convertis. La charité sanctifia la victoire d'Augustin ; grâce à l'évêque d'Hippone, Emerite n'eut rien à souffrir pour expier son obstination. Nous ignorons quelle fut sa fin ; nous savons seulement qu'il resta longtemps caché.

La paix civile fut un des bienfaits qui marquèrent le passage d'Augustin à Césarée ; chaque année dans cette ville éclatait une guerre domestique dont l'origine et les motifs nous sont inconnus, et qui s'appelait l'attroupement (1). A une époque déterminée, la cité formait deux partis; de sanglantes luttes s'engageaient; non-seulement des citoyens se battaient entre eux , ;nais des frères s'armaient contre leurs frères , des fils contre leurs pères; la cité et la famille se déchiraient à la fois. Cette coutume, indigne de tout ce qui porte un visage d'homme , indigne surtout d'une population chrétienne, faisait saigner le coeur de l'évêque d'Hippone ; elle remontait à des temps éloignés; on pouvait craindre que le mal ne fût difficile à guérir. Augustin, cependant, songea à délivrer Césarée d'un usage aussi barbare. Le peuple, rassemblé dans l'église , entendit cette douce et puissante voix lui parler de paix et d'amour, et dénoncer les horreurs étranges qui se renouvelaient tous les ans; Augustin retraça cette coutume dans ses plus hideuses couleurs , montra les flots de sang répandus par des mains fraternelles ou filiales , fit comprendre l'effroyable caractère d'un combat que rien ne justifiait et qui était l'oeuvre d'absurdes et atroces préjugés. Il donnait à sa parole toute la force, toute l'énergie possible, afin d'amener son auditoire à détester d'affreuses scènes.

« Ils m'interrompaient par des acclamations, dit l'évêque d'Hippone, mais je ne crus avoir fait quelque chose qu'au moment où je vis couler leurs larmes; leurs acclamations témoignaient seulement qu'ils me comprenaient et m'écoutaient avec plaisir, mais leurs larmes me prouvèrent qu'ils étaient touchés. Je

1 Catervam.

commençai à croire que la détestable coutume qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, par une longue succession de temps, serait abolie. Je mis fin alors à mon discours, et j'en remerciai Dieu, exhortant tout le monde à s'associer à mes actions de grâces (1). »

A l'époque où l'évêque d'Hippone rappelait ce souvenir, huit ans s'étaient écoulés depuis le discours prononcé devant le peuple de Césarée , et l'effroyable coutume contre laquelle s'était élevée l'éloquence d'Augustin n'avait plus reparu.

Augustin croyait n'avoir rien fait tant qu'il ne recueillait que des suffrages et des applaudissements: quelle grande leçon donnée aux orateurs évangéliques !

Parmi les lettres sans date que nous offre la correspondance de saint Augustin, il en est quelques-unes qui nous paraissent pouvoir trouver ici leur place. Nous les recueillons parce qu'elles renferment des traits de moeurs à l'aide desquels nous pénétrons dans la société de ce temps. Voici d'abord Possidius, l'évêque de

Calame, occupé de mettre un terme à de mondaines frivolités qui blessaient sa piété; il avait demandé les conseils d'Augustin avant de prendre une résolution à l'égard des bijoux et des vêtements; l'évêque d'Hippone l'engagea à ne rien brusquer. On peut interdire les parures d'or et les étoffes de prix aux personnes non mariées et qui ne songent pas à l'être, mais on les laisse à d'autres à qui est permis un certain désir de plaire, borné à d'honnêtes limites; cependant il ne faut pas souffrir que les femmes, même mariées, montrent leurs cheveux, puisque saint Paul va jusqu'à demander qu'elles soient voilées. Augustin n'approuve pas le fard pour se donner de l'éclat ou de la blancheur; il ne pense pas que les maris, pour lesquels seuls on permet la parure aux femmes, soient disposés à encourager ces charmes d'emprunt. La vraie parure des époux chrétiens , c'est la pureté des moeurs ; les païens portaient des pendants d'oreilles auxquels la superstition attribuait certaines vertus; il se rencontrait des chrétiens qui n'avaient pas la force de renoncer à ces coutumes, et l'évêque d'Hippone fait entendre contre eux les plus sévères paroles.

Les idées de fatalité résistaient parfois encore aux doctrines évangéliques. On mettait ses fautes sur le compte du destin, pour se

1 Doct. chrét., liv. IV, ch. 24,

dispenser de les reconnaître ou de combattre les mauvais penchants. Lempadius était un des personnages d'Afrique qui recherchaient la conversation d'Augustin et se consolaient par des lettres du chagrin de ne plus le voir. Les opinions fatalistes frappaient son esprit; il les développa dans une lettre adressée à l'évêque d'Hippone. Le saint docteur lui répondit avec un sentiment de peine profonde ; il s'affligeait que des idées, destructives de toute moralité chez les hommes, pussent abuser des intelligences. Qu'est-ce que c'est qu'une doctrine avec laquelle il n'y a plus ni loi, ni règle, ni correction, ni avertissement, ni éloge, ni blâme, ni châtiment, ni récompense? Elle renverse d'un seul coup tout ce qui compose le gouvernement de la société humaine. Du moment qu'il n'y a plus de volonté libre, qui donc osera punir? Augustin raille les astrologues qui débitaient ces funestes absurdités, et demande s'ils auraient souffert des désordres dans leur ménage et s'ils auraient permis à leurs femmes de justifier des dérèglements par l'impossibilité d'échapper à sa destinée. Quel est le fataliste qui , dans sa vie de tous les jours, au logis, dans les affaires, sur la place publique, ne proteste contre son propre système ?

Dans d'autres lettres , l'évêque d'Hippone défend une jeune orpheline qui se trouvait placée sous la tutelle de l'Eglise ; un chrétien de ses amis , le seigneur Rusticus, la demandait pour son fils ; mais ce fils était encore païen , et l'évêque repoussait l'union d'un païen avec une jeune chrétienne; du reste, quand même le père donnerait sa parole pour la conversion de son fils , et quand même, Augustin lui verrait recevoir le baptême, Augustin ne voudrait pas s'engager sans que la jeune orpheline elle-même eût parlé.

Dans cette société qui se transformait, les relations se modifiaient selon les croyances; on perdait et on retrouvait un ami d'après ses résolutions religieuses. Nous avons une lettre d'Augustin qui exprime des sentiments que bien des coeurs durent éprouver. Au temps de sa jeunesse, avant que la lumière chrétienne lui eût illuminé son âme, Augustin avait un ami appelé Martien; celui-ci était resté païen; il gardait un tendre souvenir du fils de Monique, toutefois la profonde diversité situation, vie ai morales rendait difficile une entière et complète intimité. Mais voilà que Martien prit (219) parmi les catéchumènes ; à cette nouvelle, Augustin joyeux écrivit à l'ancien compagnon de sa jeunesse. Il lui rappelait comment Cicéron a défini l'amitié, lui disait que pendant longtemps il n'y axait eu entre eux qu'une conformité de sentiments sur les choses humaines, et que maintenant leur amitié allait devenir complète par la conformité des sentiments sur les choses divines. Ce n'est plus une passagère union bornée il cette courte vie, mais une union immortelle par l'espérance d'un immortel avenir. Augustin pense qu'on n'est parfaitement d'accord sur les choses du monde que lorsqu'on est d'accord sur les choses de Dieu. Martien n'est devenu véritablement son ami que depuis qu'il a commencé à chercher Dieu. L'évêque d'Hippone l'exhorte à recevoir au plus tint le sacrement dit baptême.

« Souvenez-vous, » lui dit-il, « qu'au moment de notre séparation , vous me citâtes un vers de Térence où ce poète, ne songeant a qu'à se jouer, donne un avis qui me convenait fort : Désormais il faut d'autres moeurs et une autre vie (1). Si vous me parliez sérieusement alors, comme je dois le croire, vous vivez sans doute de manière à vous rendre digne de recevoir, dans les eaux salutaires du baptême , la rémission de vos fautes passées. A Jésus-Christ seul nous pouvons dire: Grâce à toi, si quelques traces de nos crimes subsistent encore , nous cesserons de craindre (2). Virgile tenait ceci de la sibylle de Cumes, à qui l'esprit de Dieu avait révélé peut-être quelque chose du Sauveur du monde. »

Ces souvenirs des lettres profanes n'apparaissent pas sans charmes dans les pages destinées à achever la conversion d'un païen.

Il arrivait que de nouveaux chrétiens, perdant la mémoire des maximes de Jésus-Christ, retombaient clans les vices et les habitudes du paganisme. Quelques-uns mêlaient des prétentions étranges à la perversité des moeurs. Le seigneur Cornélius, ancien compagnon d'étude d'Augustin, avait perdu une douce et chaste épouse; il écrivit à l'évêque d'Hippone pour lui parler de sa douleur et lui demander de vouloir bien adoucir la blessure de son coeur par un éloge de l'épouse qui n'était plus. Or, Cornélius ne montrait dans les actions de sa vie aucun respect pour le souvenir de sa femme

1 Tér., Andr. Act. Sc. I

morte. Le scandale habitait sa demeure. Augustin (1) s'étonne qu'on demande à être consolé lorsqu'on donne de tels spectacles. Il rappelle les paroles par lesquelles Cicéron gourmandait les sénateurs de Rome au profit de la République, et se croit autorisé à tenir un sévère langage au nom des intérêts de la république du ciel, dont il est chargé comme évêque. Corneille, dans sa jeunesse, quand il n'était encore ni baptisé ni même catéchumène, eut un moment le courage de triompher de ses passions; maintenant qu'il est comme Augustin, au déclin de l'âge, il s'abandonne à tous les excès ! Il est bien plus mort que sa femme, et c'est de sa propre mort que ses amis ont besoin d'être consolés. Augustin lui dit que s'il enseignait encore la rhétorique comme à Carthage ou à Milan, ses écoliers le paieraient d'avance; Augustin veut lui vendre l'éloge d'une des plus chastes femmes du monde; le prix qu'il exige, c'est qu'il soit chaste lui-même. Cyprienne (c'était le nom de cette femme) aura alors pour imitateur Cornélius et pour panégyriste Augustin. Nous ignorons si Cornélius accepta les conditions que lui proposait l'évêque d'Hippone.

Un admirateur d'Augustin se félicitait d'avoir reçu de lui une réponse; mais elle était très-courte et n'avait laissé entrevoir qu'une petite partie des trésors de cette haute sagesse, si toutefois on peut jamais appeler petit ce qui vient d'Augustin. Audax (c'était le nom de ce chrétien) l'appelait l'oracle de la loi, le distributeur du gage sacré de la justice, le dispensateur du salut éternel. Augustin, écrivant une seconde fois à Audax, s'excuse de ne pouvoir dicter de longues lettres; les affaires de l'Eglise lui laissent peu de loisirs, et ces courtes heures de loisirs, il les consacre aux plus urgentes ou aux plus utiles compositions. Il repousse les louanges que lui donne l'opinion contemporaine. Audax avait terminé sa lettre par dix vers hexamètres, dont le dernier avait sept pieds; Augustin lui demande si son oreille l'a trompé, ou s'il a cru que l'évêque d'Hippone ne s'en apercevrait point, et que toutes ces choses d'un passé profane étaient sorties de son esprit.

Le ministère épiscopal n'avait rien fait oublier à Augustin; les moindres détails de ses anciennes amitiés lui reviennent à propos: la prose de l'orateur romain, les vers de Virgile

1 Lettre 280,

220

ou de Térence se présentent à sa mémoire au profit de l'intérêt religieux qu'il poursuit; il se peint dans toutes ses réminiscences des études d'autrefois , et jusque dans sa façon de rappeler aux règles de la versification latine.

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME. Les sermons de saint Augustin (1).

Arrêtons-nous ici pour connaître, de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, un des côtés importants de la vie de l'évêque d'Hippone. Nous avons été amené plus d'une fois à citer des discours ou homélies d'Augustin, à caractériser sa manière de prêcher, mais nous ne sommes pas entré assez profondément dans l'esprit qui animait ce grand homme lorsqu'il prenait la parole au milieu d'un auditoire chrétien , et nous n'avons pas fait respirer suffisamment le parfum de cette éloquence si pénétrante et si douce.

Nous ne pensons pas qu'on doive imposer à l'éloquence chrétienne une forme dont elle né puisse s'affranchir. Chaque orateur évangélique parle d'après son esprit, d'après les mouvements de son coeur; la chaire catholique produit de salutaires effets avec des moyens différents. Outre la diversité des intelligences et des caractères, il est une diversité des temps dont il faut tenir compte. La langue, les moeurs, les dispositions morales d'une époque sont à considérer. Bourdaloue, Massillon et Bossuet ne prêchaient pas comme saint Cyprien, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Augustin ; nos meilleurs orateurs contemporains ne distribuent pas les divins enseignements à la façon de saint Bernard ou de Foulques de Neuilly. Le seul devoir imposé à tout orateur chrétien et dans tous les temps, c'est

1 Nous trouvons les sermons de saint Augustin rangés en ordre dans le tome V de ses oeuvres (édit. des Bénéd.); ils sont partagés en cinq classes. La première classe renferme cent quatre-vingt trois sermons sur l'Ecriture sainte; la seconde, quatre-vingt-buit sermons sur les principales fêtes de l'année ; la troisième, soixante-neuf sermons sur les fêtes des saints; la quatrième, vingt-trois sermons sur divers sujets; la quatrième classe contient trente et un sermons qui peuvent ne pas appartenir à saint Augustin. Les Bénédictins ont placé dans un appendice au tome v trois cent dix-sept sermons faussement attribués à l'évêque d'Hippone. Nous avons donc trois cent soixante-trois sermons, sans compter quelques autres, tels que les sermons sur la Prise de Rome, sur l'Utilité du jeûne, sur la Discipline chrétienne, qui ont été prononcés par le grand docteur, soit à Hippone, soit à Carthage Une analyse de ces discours remplirait un volume. Les sermons de saint Augustin n'ont pas une grande étendue, ce qui s'explique par la coutume des fidèles de les écouter debout. On recueillait les instructions du saint évêque à mesure qu'il les prononçait; puis il les revoyait, et retranchait ou augmentait selon qu'il le jugeait convenable.

l'exactitude religieuse, c'est le désir d'accomplir le bien.

Le complet oubli de soi forme le trait saillant de la physionomie de saint Augustin. Son soin principal était de détourner de lui les regards des hommes. « On ne vit jamais, dit un de ses biographes, un grand homme plus petit, et une lumière plus amoureuse des ténèbres (1) ». Avec cette constante préoccupation, comment Augustin, en présence des fidèles qui l'écoutent, songerait-il à gagner l'adoration par l'art et la méthode , par les ornements du langage? Savez-vous ce qu'il dit d'abord à son auditoire? Il recommande sa faiblesse aux prières de ceux qui sont venus l'entendre , et confesse son ignorance; l'évêque se déclare serviteur et non pas père de famille en lui tout est pauvreté, mais il puise dans le trésor du Seigneur; il a peu de forces, mais n'ignore pas que la parole de Dieu en ad grandes. On est saisi d'un sentiment indéfinissable en entendant Augustin dire à son peuple : « Dieu sait avec quel trembleraient je me tiens en sa présence, quand je vous parle. »

A voir l'extrême simplicité de ses sermons instructions ou homélies, il semble qu'Augustin n'ait pas voulu mêler les accents humais aux accents de la divine majesté. Le saint pasteur fait parler le ciel et juge la voix de la

1 Godeau, Vie de saint Augustin, liv. II, chap. 22.

terre trop indigne. Ce n'est plus un homme de génie qui enseigne, c'est un ami qui veut éclairer et rendre meilleur des amis rangés autour de lui. « J'aime mieux, disait-il, que les grammairiens me reprennent que si les peuples ne me comprenaient point (1). » Lorsqu'Augustin s'élève, c'est son sujet qui l'élève et non pas son génie, pareil à la vague de la mer, portant parfois jusqu'aux cieux l'homme dont elle est devenue le coursier.

En lisant les sermons ou homélies du grand évêque, nous ne comprendrons jamais les prodigieux effets qu'ils ont produits si, dans notre pensée, nous les séparons du ton et des larmes d'Augustin. Jamais âme ne fut plus féconde en émotions, et nul plus qu'Augustin ne connut les chemins du coeur. Si tout l'art oratoire se réduit à la puissance d'instruire et de toucher, il posséda cet art dans sa plus merveilleuse étendue, car son langage était toujours solide, et Dieu avait mis sur ses lèvres une grâce persuasive à laquelle on ne résistait pas. Il y a dans une sensibilité profonde des ressources infinies pour remuer un auditoire. Le son de la voix d'Augustin, les pleurs qui s'échappaient de ses yeux, les trésors de son amour et de sa compassion, attendrissaient et subjuguaient les assistants. Les larmes , que ce grand homme appelle le sang du coeur (2), avaient chez lui une éloquence qui pénétrait jusqu'aux entrailles. C'est surtout quand il parlait des pauvres qu'il ;était touchant; il tirait alors du fond de son âme des accents qui amollissaient les coeurs les plus durs.

Les discours de saint Augustin ont des redites et des longueurs, dont on peut aisément se rendre compte. L'évêque d'Hippone méditait son sujet à l'avance, mais n'écrivait pas ses sermons. Il se réservait ainsi de répéter et d'éclaircir des vérités jusqu'à ce qu'il reconnût que son auditoire le comprenait tout à fait. Augustin a remarqué lui-même que les prédicateurs qui apprennent leurs sermons mot à mot se privent d'un grand fruit.

Ce docteur, qui, dans ses prédications, négligeait la rhétorique et les beautés du langage, savait pourtant tous les secrets de frapper les intelligences avec les moyens humains, et les chaires de Carthage, de Rome et de Milan n'avaient point oublié ses leçons. Il ne s'abandonnait à son génie que lorsqu'il prêchait dans cette ville de Carthage, surnommée au deuxième

1 Enarr. In Ps. — 2 Serm 99.

siècle la Muse de l'Afrique, lorsqu'il avait devant lui un élégant auditoire accoutumé à l'éclat de la parole. Partout ailleurs et surtout dans sa chère Hippone, peuplée de marins et de grossiers travailleurs, Augustin demeurait simple et ne s'occupait que d'être compris. Il règne dans le volumineux recueil de ses sermons une variété de tons qui révèle une prodigieuse souplesse. Le langage d'Augustin prédicateur parcourt en quelque sorte tous les degrés de l'échelle des intelligences.

Ouvrons le volume des oeuvres d'Augustin renfermant les discours ou instructions sortis de cette bouche qui ne demeurait jamais muette, et faisons entendre quelque faible écho de la voix dont retentirent les basiliques d'Hippone et de Carthage, de Constantine, de Calame et de Césarée. Tous les siècles peuvent profiter des leçons de religion et de morale. On verra que cette parole toujours simple ne va jamais sans

vivacité et sans profondeur. Il nous est impossible de suivre un ordre parfait dans le choix des idées et des enseignements; nous les recueillons à mesure qu'ils s'offrent à nous, et comme tout se tient dans ces matières, on garde, quoi qu'on fasse, une sorte d'ensemble et d'harmonie.

La fragilité de la vie et le peu qu'elle vaut, la mort vers laquelle nous marchons malgré nous, ont toujours occupé les moralistes. — Augustin (1), s'adressant à un auditoire composé de travailleurs, énumère les fardeaux qui pèsent sur eux: Pour se nourrir, on laboure, on sème, on moissonne, on manipule le grain changé enfarine; mille tissus sont employés pour se vêtir, et puis on meurt. L'homme voit crouler autour de lui les monuments les plus solides, et ne songe pas qu'il doit mourir. Lorsque arrivent les mauvais jours, on invoque le trépas, on demande à Dieu d'abréger la vie; et nous nous trompons encore ici nous-mêmes. Si la mort, répondant à notre appel, se présentait et disait : Me voici, oh ! comme nous nous hâterions de la supplier de nous laisser dans cette misérable vie ! Chacun répète que les jours d'ici-bas sont tristes, et nul ne veut en voir la fin ! et pourtant, vivre longtemps, ce n'est pas autre chose que souffrir longtemps. Quand les enfants croissent en âge, on dit que leurs jours deviennent plus nombreux : faux calcul ! leurs jours diminuent. Les jours de l'homme s'en vont et ne viennent pas.

1 Sermon 84.

Admettez qu'un homme soit appelé à atteindre jusqu'à la quatre -vingtième année ; chaque jour qui s'écoule est autant de retranché de sa vie. O prudence humaine ! Si le vin diminue dans l'amphore, on est mécontent; les jours s'en vont, et on se réjouit ! on dirait que plus les jours sont mauvais, plus on les aime.

La vie ou plutôt la mortalité de cette vie, dit Augustin (1), passe comme un fleuve. Voyez toutes choses ; elles passent et sont remplacées par d'autres qui passent aussi. La foi religieuse aide à franchir le fleuve sans péril. Au delà du fleuve, plus rien ne sera entraîné; il n'y aura plus de mortalité, il y aura la vie. Augustin (2) ne voit pas sans tristesse comment le mouvement et la vie se retirent d'un corps d'où l'âme est absente; un homme marchait dans la liberté de sa force, et le voilà étendu raide ; il parlait, et ses froides lèvres sont muettes ; ses yeux ne reçoivent plus la lumière, ses oreilles n'entendent plus aucun bruit. Les pieds ne sont plus poussés à la marche, les mains au travail, les sens à l'exercice de leurs facultés. Ce corps immobile est comme une maison dont je ne sais quel habitant faisait l'ornement et la gloire : il est parti, et ce qui reste est une chose lamentable à voir !

L'évêque d'Hippone (3) nomme le péché comme père de la mort, et ne voit sur la terre qu'une seule chose certaine, la mort. Tout est caché dans les ténèbres du lendemain. Mais nous sommes nés, et il est bien certain que nous mourrons, et même dans la mort il est quelque chose d'incertain, c'est le jour de son arrivée ; nous ne savons pas où nous serons quand le maître de la maison nous dira : Partez.

On fait un testament avant de mourir, on est inquiet pour ce qu'on laisse, et on ne s'inquiète pas pour soi-même. Vos enfants auront tout, et vous, rien. Votre pensée se sera consumée à rendre facile la route à ceux qui viennent après vous (4), et vous ne vous préoccupez pas du lieu où vous arriverez vous-mêmes. Les hommes ne pensent à la mort qu'au moment où ils voient porter un cadavre en terre. Alors on dit : « Hélas ! c'est un tel; hier il marchait encore; il n'y a qu'une semaine que je l'ai vu, il m'a parlé de telle affaire ; « comme c'est malheureux ! l'homme n'est donc rien ici-bas ! » Voilà ce qu'on dit pendant qu'on pleure encore ce mort, pendant

1 Enarr. in Ps. LXV, 2. — 2 Sermon 173. — 3 Enarr. Ps. XXXVIII. — 4 Sermon 361.

qu'on prépare sa sépulture, durant la marche du convoi et lorsqu'on le descend dans la fosse Mais une fois le mort enseveli, toutes ces pensées sont aussi ensevelies. Et l'on recommence à s'occuper d'affaires, et l'héritier oublie cela qu'il vient d'accompagner à la tombe et calcule les produits de son héritage. Cependant lui aussi doit mourir, et voilà qu'il recommence fraudes, rapines et parjures pour obtenir de plaisirs qui périssent pendant même qu'on les goûte : et ce qui est plus triste, on tire de t sépulture d'un mort un argument pour ensevelir son âme : Mangeons et buvons, dit-on, car nous mourrons demain. La pensée de l'immortalité vient adoucir ces lugubres images du sépulcre. Augustin rappelle que saint Paul appelle les morts ceux qui dorment, pour annoncer le réveil, c'est-à-dire la résurrection.

On entend quelquefois traiter d'insensés ceux qui croient à la résurrection des morts . Qui est revenu du tombeau, disent les in croyants, qui est venu nous dire ce qu'on fait dans les enfers? Ai-je jamais entendu la voix de mes frères, de mon aïeul, de mes ancêtres?... Malheureux que vous êtes, dit Augustin (1), vous croiriez si votre père ressuscitait et, après la résurrection du Seigneur de tous vous ne croyez pas ! et que ferait votre Or s'il ressuscitait et venait vous parler pour rentrer bientôt dans la mort ? Voilà bien mieux ici : regardez avec quelle puissance Jésus Christ est ressuscité, puisqu'il ne meurt pas puisque la mort n'aura plus d'empire sur lui Les disciples et les fidèles ont pu le voir et le toucher; ils ont ainsi confirmé leur foi pou la porter ensuite devant les hommes. Si vous nous prenez pour des imposteurs, interroge toute la terre : partout le christianisme donne la vie au monde; ceux-là mêmes qui n'ont pas encore cru en Jésus-Christ n'osent attaquer la vérité de la résurrection. Témoignage dans ciel, témoignage sur la terre, témoignage de anges, témoignage des enfers : il n'est pas un voix qui ne crie que Jésus-Christ est ressuscité

Voici qui est doux, ingénieux, poétique (2): « Une personne que vous aimez a cessé vivre, vous n'entendez plus sa voix; elle ne mêle plus aux joies des vivants, et vous, vous pleurez. Pleurez-vous aussi sur la semence lorsque vous l'avez jetée dans la terre? Sil homme, ne sachant rien de ce qui doit arriver quand on confie le grain à la terre, allait se

1 Sermon 361. — 2 Sermon 361.

lamenter sur la perte de ce grain; s'il gémissait en songeant que ce blé est enfoui , et s'il attachait des yeux pleins de larmes sur les sillons qui le couvrent, vous, plus instruit que lui , n'auriez-vous pas pitié de son ignorance? ne lui diriez-vous pas : Plus d'inquiétudes ; ce que vous avez enseveli n'est plus dans le grenier, n'est plus entre vos mains; mais encore quelques jours, et ce champ que vous trouvez si aride sera couvert d'une abondante moisson, et vous serez plein de joie de la voir, comme nous qui, sachant ce qui va arriver, sommes pleins de joie dans cette espérance.

« Mais les moissons se voient chaque année, tandis que celle du genre humain n'aura lieu qu'une fois, et encore à la fin des siècles; nous ne pouvons donc pas vous la montrer. Mais l'exemple nous a été donné d'un grain principal : le Seigneur, parlant lui-même de sa mort future, a dit : Si le grain demeure ainsi, et s'il ne meurt pas, il ne se multiplie point. C'est l'exemple d'un seul grain, mais il est si grand que tous doivent y avoir foi. D'ailleurs, toute créature, si nous voulons l'entendre, nous parle de la résurrection, et

ces exemples quotidiens doivent nous faire connaître ce que Dieu fera aussi de tout le genre humain. La résurrection des morts n'aura lieu qu'une fois, mais le sommeil et le réveil de tout ce qui respire ont lieu tous les jours, et nous trouvons dans le sommeil l'image de la mort, et dans le réveil l'image de la résurrection. Et, d'après ce qui se fait tous les jours, croyez ce qui se fera une fois. Comment tombent et repoussent les branches des arbres? où vont-elles quand elles sont tombées? d'où sortent-elles quand elles poussent? Voilà l'hiver : tous les arbres se dessèchent et semblent morts ; mais le printemps vient, et tous vont se couvrir de feuilles. Est-ce la première fois que ce phénomène arrive? Non, il est arrivé également l'année dernière. L'année va donc et revient, et les hommes, créés à l'image de Dieu , une fois morts ne reviendraient pas ! »

Ecoutons Augustin parler des dogmes chrétiens depuis la naissance du Sauveur du monde jusqu'à sa mort.

Le Christ, Verbe éternel, a voulu naître d'une mère vierge. Si vous demandez que je vous l'explique, ce ne sera plus un mystère; si vous en cherchez des exemples, ce ne sera plus une chose unique (1). Qui pourrait

1 Sermon 13.

comprendre une chose si nouvelle , si incroyable, et dont la foi cependant est dans tout l'univers (1) ? Le Christ homme, voilà l'honneur de l'homme; mais il reçoit son corps d'une mère , voilà la gloire de la femme. Il eut pour vêtement des haillons, pour berceau une crèche; il remplissait le monde et ne trouva pas de place dans une hôtellerie. Celui qui portait l'univers était caché entre le boeuf et l'âne.

Le divin enfant de la Judée a des bergers pour premiers adorateurs; ensuite, des étrangers , des mages viennent lui apporter l'encens et la myrrhe. La bonne nouvelle est annoncée aux uns par des anges, aux autres par une étoile (2); tous l'apprennent du ciel; les juifs et les gentils se trouvent ainsi convoqués dans une pensée d'unité et de paix. Les mages reconnurent le Messie dans un petit enfant pauvre et sans parole ; les juifs, qui entendirent ses divins enseignements, le maltraitèrent; les mages adorèrent Jésus dans sa faiblesse, les juifs le crucifièrent dans l'éclat de sa puissance. Etait-ce une plus grande chose de voir briller une étoile à sa naissance que de voir le soleil se voiler à sa mort? Si l'étoile se coucha quand les mages entrèrent à Jérusalem, c'était pour que leurs questions obligeassent les juifs de reconnaître le témoignage des Ecritures.

En se faisant homme, le Verbe éternel n'a pas plus changé qu'un homme qui prend un vêtement; il ne devient pas vêtement: mais il demeure toujours le même (3). Si un sénateur, ne pouvant entrer en habit de sénateur dans une prison où il voulait aller consoler un malheureux esclave, prend un habit d'es.clave, il paraît vil à l'extérieur, mais il conserve toujours sa dignité , et cette dignité est d'autant plus relevée , que le libérateur a voulu s'abaisser pour une plus grande miséricorde.

Naître, travailler et mourir, voilà les fruits que produit cette terre, voilà aussi ce que Jésus-Christ a trouvé au milieu des hommes. Qu'a-t-il donné en échange? renaître, ressusciter, vivre éternellement.

Jésus-Christ veut que nous l'imitions. Est-ce dans les grandeurs et la puissance de sa divinité 19 Nous oblige-t-il à gouverner comme lui le ciel et la terre, à, créer un second univers? Il ne nous dit point: Si vous voulez être mes disciples, marchez sur la mer, ressuscitez

1 Sermon 190. — 2 Sermon 199. — 3 Sermon 264. — 4 Enarr. ps. XC.

un mort de quatre jours, rendez la vue à un aveugle-né, mais il nous dit: Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur. Il est celui à qui il a été dit: Vous êtes le seul qui accomplissiez des merveilles; mais ce n'est point à cela qu'il nous invite. Il veut que nous imitions ce qu'il a fait comme homme. Or, souffrir, être humilié, mourir, voilà l'homme !

Le Fils de Marie a pris toutes nos infirmités afin de pouvoir rassembler sous ses ailes les enfants de Jérusalem, comme la poule rassemble ses petits. Voyez quelle image le Seigneur a choisie (1) ! Les autres oiseaux qui ont des petits, ceux-là mêmes qui font leurs nids sous nos yeux, ne montrent pas la même sollicitude. Le passereau solitaire, l'hirondelle fidèle à notre toit, la cigogne et beaucoup d'autres oiseaux réchauffent leurs oeufs, nourrissent leurs petits , mais nul oiseau ne s'abaisse et ne se fait infirme avec ses petits comme la poule. Certes, s'écrie Augustin, je dis une chose commune, et qui frappe nos yeux chaque jour. Voyez comme la voix de la poule devient rauque et entrecoupée, comme tout son corps se hérisse, ses ailes s'abattent, ses plumes s'élargissent, comme elle marche avec inquiétude autour de ses petits ! C'est l'image de la tendresse maternelle , et c'est pour cela que le Sauveur 1'a choisie en disant: « Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Il a rassemblé toutes les nations comme une poule rassemble ses petits, lui qui s'est fait infirme pour nous, qui a été méprisé, soufflеté, flagellé, attaché au gibet, percé d'une lance voilà bien toute la désolation de la tendresse maternelle, mêlée cependant d'une majesté divine.

L'évêque d'Hippone (2) nous montre la divine puissance de Jésus mourant; il nous montre le Christ sur la croix, attendant librement que tout soit accompli avant de mourir. Bourdaloue a magnifiquement développé cette pensée dans la première partie de son sermon sur la Passion de Jésus-Christ, où il fait voir que, dans le mystère de la Passion, le Sauveur a fait paraître toute l'étendue de sa puissance. Il ne cite pas saint Augustin, mais il cite saint Paul, qui le premier montra dans le Christ crucifié un miracle de la force de Dieu (3).

1 Enarr. Ps. LVIII. — 2 In Joan. XXXI. — 3 Christum crucifixum Dei virtutem.

Augustin (1) proclame la gloire de la croix, longtemps un objet d'horreur, et qui maintenant se pose sur le front dés rois. Ce n'est point le fer, c'est le faible bois qui a dompté l'univers. Quel est donc ce conquérant qui s'avance ? C'est le Christ, qui, avec sa croix, a vaincu tous les potentats de la terre; après les avoir subjugués, il a planté sa croix sur leur front, et ces monarques s'en glorifient, parce, que là est toute leur espérance (2). Il avait donné, aux mages un signe pour qu'ils le connussent, c'était une étoile ; mais ce n'est pas le signe qu'il a choisi pour lui; ce n'est pas une étoile qu'il a voulu placer sur le front de ses serviteurs, c'est la croix. Il veut être glorifié par où il a été humilié (3). Ceux qui assistaient au crucifiement croyaient ce bois digne de mépris; ils passaient en secouant la tête et disaient: Si cet homme est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix ! Mais Jésus cachait sa puissance, parce qu'il le fallait pour être jugé (4). S'il l'avait montrée , qui aurait osé le condamner? S'ils l'avaient connu, dit l'Apôtre , ils n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire.

A ceux qui demandent l'explication des miracles par le sens humain, Augustin demande l'explication d'un fait bien commun. « Pourquoi, leur dit-il, la semence d'un figuier, qui est un gros arbre , est-elle si petite qu'à peine est-elle visible? Cependant vous savez, non par le témoignage de vos -yeux, mais par celui de votre esprit, que les racines et le tronc de cet arbre, les feuilles dont il doit se couvrir et les, fruits qu'il doit

porter, sont cachés et renfermés dans cette graine, toute petite qu'elle soit, Je ne vais pas plus loin. Eh quoi ! vous ne pouvez me rendre raison d'une chose si commune, et vous voulez me demander raison des plus grands miracles ! Lisez donc l'Evangile et croyez. Une chose qui surpasse tout et que vous n'admirez pas, c'est que rien n'existait d'abord, et voilà le monde (5). »

Le Sauveur avait dit: Personne ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel. Là-dessus, des hérétiques avaient cru devoir nier l'ascension glorieuse , parce que le corps de Jésus, n'étant pas descendu du ciel, n'avait pas pu y monter. « Mais, dit Augustin, Notre-Seigneur n'a pas dit: Rien ne monte au ciel que ce qui en est descendu; mais il a dit: Personne ne monte au ciel que celui qui est descendu

1 Enarr. Ps. LIV. — 2 Ps. XCV. — 3 In Joan.; III. — 4 Sermon 263. — 5 Sermon 247.

225

du ciel. Cela se rapporte donc à sa personne , et non à son vêtement. Il est descendu sans le vêtement de son corps, il est monté avec le vêtement de son corps ; mais celui qui monte n'est pas autre que celui qui est descendu.... Si quelqu'un descend d'une montagne ou d'un rempart sans vêtement ou sans armes, et qu'il y remonte- bien vêtu ou. bien armé, n'est-ce pas toujours la même personne (1) ? »

Augustin est toujours éloquent lorsqu'il parle de Dieu. L'enthousiasme excite alors son génie, et ceux qui l'écoutent sont ravis.

« O mes bien aimés frères ! s'écrie-t-il dans un de ses sermons (2), quelle parole passagère comme la nôtre louera dignement la parole éternelle, le Verbe de Dieu? Comment un si pauvre instrument pourra-t-il suffire à raconter les grandeurs infinies? Que les cieux le louent, que les voûtes des cieux le louent, que les puissances de l'air le louent, que les grands luminaires du firmament et les astres redisent sa gloire; que la terre le loue aussi comme elle pourra; si elle ne sait le célébrer dignement, qu'au moins elle ne soit pas ingrate. Expliquez et comprenez Celui qui, dans sa puissance, atteint d'une extrémité à l'autre, et qui ordonne tout dans sa bonté. Comment se lève-t-il pour courir cette immense carrière dans laquelle il part du plus haut des cieux et veut remonter au plus haut des cieux? S'il atteint partout, d'où a-t-il pu sortir? S'il atteint partout, où peut-il aller? Il n'est point circonscrit par les lieux ni changé par les temps, il n'a ni entrée

1 Sermon 263. — 2 Sermon 377.

ni sortie ; demeurant en lui-même, il remplit et environne tout. Quels espaces ne le possèdent dans sa toute-puissance, ne le contiennent dans son immensité, ne le sentent dans son action ? Voyez tout ce que j'ai dit, et ce n'est rien. Mais pour que les humbles créatures puissent dire quelque chose de lui, il s'est humilié en prenant la forme d'esclave, est descendu sous cette forme, et, selon l'Evangile, il a avancé par degrés dans l'étude de la sagesse. Sous cette forme d'esclave, il a été patient et a combattu vaillamment; il est mort et a vaincu la mort; sous cette forme, il est rentré au ciel, lui qui n'a jamais quitté le ciel..... Quel est donc ce roi de gloire, pour lequel il est dit : Elevez vos portes, ô prince! Portes éternelles, élevez-vous ? Elevez-vous, car il est grand ; vous ne pourriez lui suffire; élevez-vous, afin qu'il entre, ce roi de gloire ! Et les princes sont dans l'étonnement; ils ne le connaissent pas. Quel est ce roi de gloire? Il n'est pas

seulement Dieu, mais il est homme; il n'est pas seulement homme, il est Dieu. Il souffre? n'importe, il est Dieu. Il ressuscite? n'importe, il est homme. Est-il donc Dieu et homme? Elevez vos portes, ô prince ! Portes éternelles, élevez-vous, et le roi de gloire entrera..... C'était chose nouvelle pour les enfers de recevoir un Dieu, chose nouvelle pour les cieux de recevoir un homme, et partout les princes, saisis de surprise, demandent : Quel est ce roi de gloire? Ecoutez la réponse : C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats! »

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME. Continuation du même sujet.

La vie d'Augustin, depuis sa conversion à la foi chrétienne, fut une grande et merveilleuse vie. Jusqu'à trente-deux ans, le fils de Monique ne put rien produire qui ait mérité le souvenir des hommes; c'est que, pour enfanter d'importantes oeuvres, il faut croire à quelque chose, il faut avoir une base, un principe, un point fondamental sur lequel s'appuie l'intelligence, et le jeune homme de Thagaste s'en allait tristement de nuage en nuage. Le mirage du désert se reproduisait sans cesse aux yeux de ce voyageur qui cherchait un peu d'eau pure et un frais abri. Augustin mena des jours stériles et fut en quelque sorte sans valeur jusqu'à l'heure où il devint chrétien. Le corail, tant qu'il demeure au fond des mers, est terne (226) et mou; mais dès qu'on l'a tiré des flots, au premier souffle du vent, il durcit comme la pierre et revêt ces belles couleurs purpurines qui font tout son prix. Il en fut de même d'Augustin, aussitôt que la divine volonté l'eut tiré de la mer de ce monde. A partir de ce moment, son génie reçut une rare énergie et déploya des richesses qui firent, l'admiration des contemporains. L'amour du bien, le désir d'éclairer les hommes se. changèrent dans son âme en violentes passions ; ce besoin d'instruire et de rendre meilleurs ses frères éclate surtout dans les nombreux discours adressés par Augustin au troupeau confié à sa vigilance.

Ne nous lassons donc point de recueillir quelques-unes des plus remarquables paroles tombées de. la bouche d'Augustin, quand il ouvrait son âme: aux multitudes rassemblées dans les basiliques.

Les premiers fidèles sur qui descendit le Paraclet reçurent le don des langues. — Si l'Esprit-Saint est encore donné aujourd'hui, pourquoi personne ne parle-t-il plus les langues de toutes les nations? — Pourquoi? répond l'évêque d'Hippone : parce, que ce qui était signifié par le don. des langues est maintenant accompli.. Au premier temps toute l'Eglise était renfermée dans la seule maison où se réunirent les disciples. Composée d'un petit nombre d'hommes, mais riche des dons de: l'Esprit-Saint, elle possédait déjà toutes les langues de l'univers; mais cette Eglise si petite, parlant les langues de tous les peuples, n'est-ce pas cette même Eglise étendue maintenant du couchant à l'aurore, et qui parle toujours les. langues de tous les peuples (1) ?

Que personne donc, ajoute Augustin, ne dise Si j'ai reçu l'Esprit-Saint, pourquoi ne parlé je pas les langues de toutes les, nations ? L'Esprit qui donne la vie à chacun de nous s'appelle l'âme, et vous voyez ce que l'âme (2) fait dans le corps; elle met la vie dans tous les membres. Par les yeux, elle voit; par les oreilles, elle entend ; par les narines, elle sent; par la langue, elle parle; par les mains, elle travaille; . par les, pieds, elle, marche. ; elle est présente en tous les membres pour qu'ils vivent, elle donne à tous la vie, et à chacun. son, emploi. L'oeil

1 sermon 267.

2 Ranz beaucoup de; ses ouvrages,, saint Augustin définit l'homme une intelligence ou une âme servie par un corps. La célèbre définition de M. de Bonald n'était que la reproduction d'une pensée de l'évêque d'Hippone.

n'entend point, l'oreille ne voit point, et ni l'oreille ni l'oeil ne parlent, et cependant tout vit, les fonctions sont partagées, la vie est commune. Ainsi est l'Eglise de Dieu. Dans quel ques-uns des saints elle fait des miracles, dans d'autres elle prêche la vérité: dans ceux-ci elle garde la virginité , dans ceux-là la chasteté conjugale; les couvres sont diverses selon la diversité des sujets. Chacun a son travail particulier, mais tous participent à la même vie, Ce qu'est l'âme au corps humain, l'Esprit-Saint l'est au corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, Ce que l'âme fait dans un seul corps, l'Esprit-Saint le fait dans toute l'Eglise. Or, voyez ce que vous devez éviter, observer et craindre. Dans le corps humain, il arrive que, l'on coupe un membre, une main, un doigt, un pied; est-ce que l'âme suit le, membre coupé? Lorsqu'il tenait au corps, il

vivait; il est coupé, il perd la vie. Ainsi le chrétien, tarit qu'il puise sa vie dans.le corps, est catholique ; est-il coupé? il devient hérétique : l'Esprit. ne: suit pas le membre coupé.

Le divin Maître, prêt à quitter ses disciples, leur disait: « J'aurais encore. beaucoup d'autres choses à vous apprendre, mais vous ne seriez pas capables de les entendre présentement. » Dans la science de la religion , dit le docteur africain (1), ce que nous lisons ou écrivons, ce que nous prêchons ou entendons , de quelque profondeur que ce soit, si Jésus-Christ voulait nous le dire comme il le dit aux anges dans l'essence du Verbe, fils unique du Père, co-éternel au Père, nul homme, ne pourrait le porter, quand même il serait aussi spirituel que le furent les apôtres après la descente du Paraclet. Et, en effet, tout ce que la créature peut savoir est moindre que le Créateur, Dieu véritable, souverain et immuable. Et pourtant qui donc ne parle pas de Dieu? Son nom se trouve placé dans les lectures, dans les discussions, dans les conférences , dans les éloges, dans les chants, et même jusque dans les blasphèmes. Tout le monde parle de Dieu ; et quel est celui qui le connaît comme il faut? Quel est celui qui tourne vers celui toute la plénitude de son esprit? Il est Trinité, et qui l'eût soupçonné s'il n'avait voulu, le faire connaître? Et quoiqu'on le sache, quel est celui qui le sait comme les anges? et tout ce qui se répète su cesse sur l'éternité, la vérité, la sainteté de Dieu, les uns le comprennent bien, les autres

1 In Joan., XCVIII

mal, ou plutôt les uns le comprennent, les autres ne le comprennent pas du tout ; car celui qui comprend mal ne comprend pas , et parmi ceux qui entendent bien, les uns entendent plus, les autres moins, et nul homme n'entend comme les anges. Et dans l'esprit, dans l'âme de chaque homme , il se fait un développement progressif non-seulement pour passer comme du lait. à la nourriture solide , mais encore pour passer de cette nourriture solide à une plus solide et toujours plus abondante. Ce développement ne s'accomplit point par quelque chose de matériel, mais par une intelligence lumineuse, car la lumière est aussi la nourriture de l'intelligence. Mais pour croître dans cette science et pour saisir de plus en plus à mesure que s'étend la connaissance, ce ne sont pas les paroles d'un homme savant qui vous suffiraient; lui, par son travail intérieur, plante et arrose ; mais on doit tout solliciter, tout attendre de celui qui donne l'accroissement.

La gloire et la durée de l'Eglise font toujours battre le coeur d'Augustin et lui inspirent les expressions les plus vives.

O Eglise de Jésus-Christ ! dit l'évêque (1), vrai temple du roi , qui se construit avec les hommes, dont les pierres vivantes sont les fidèles de Dieu 1 temple unique dont toutes les parties, solidement liées, ne forment qu'un seul tout, où il n'y a plus ni ruine, ni séparation, ni division: la charité en est le ciment. Jésus-Christ a envoyé ses ambassadeurs ; les apôtres ont enfanté l'Eglise, ils sont nos pères. Mais ils n'ont pas pu demeurer longtemps avec nous. Celui-là même qui désirait quitter ce monde, mais qui, par nécessité, prolongeait son séjour au milieu de ses frères, est parti. L'Eglise est-elle pour cela abandonnée? point du tout; il est écrit: En place de vos pères, des fils vous ont été donnés. En place des apôtres, vos pères, des évêques ont été constitués. L'Eglise donne aux évêques le nom de pères, et c'est elle qui les a engendrés. O sainte Eglise ! ne pensez donc pas que vous soyez abandonnée parce que vous ne voyez plus Pierre, parce que vous ne voyez plus Paul ni les Pères qui vous ont enfantée. Regardez comme le temple de Dieu s'est agrandi ! Voilà l'Eglise catholique: ses fils sont établis princes sur la terre; ils ont été constitués à la place des pères. Que ceux qui se sont séparés reviennent au temple du roi. Dieu a établi son

1 Enarr. Ps. XLIV.

temple partout, partout il a affermi le fondement des prophètes et des apôtres.

On se rappelle la pierre dont parle Daniel. Cette pierre, détachée d'une montagne, et qui est devenue elle-même une grande montagne, a couvert toute la terre. Cette pierre , c'est Jésus-Christ , qui a brisé l'empire des idoles et rempli de sa gloire tout l'univers. Voilà la montagne immense que tous les yeux peuvent voir ! Voilà la cité dont il a été dit: Une ville placée sur une montagne ne peut pas être cachée. Or il y a des hommes qui viennent heurter contre cette montagne, et comme on leur dit: Montez donc, ils répondent qu'il n'y a rien, et aiment mieux s'y briser la tête que d'y prendre une demeure (1).

Augustin veut chercher son frère égaré; il bravera sa colère, sauf à l'apaiser après qu'il l'aura trouvé. « O mon frère! dit le saint évêque, que faites-vous dans les réduits obscurs? Pourquoi cherchez-vous au milieu des ténèbres ? Il a posé son tabernacle dans le soleil (2). Augustin nous montre l'Eglise posée sur un fondement divin et ne devant pas s'incliner dans les siècles des siècles (3); il demande où sont ceux qui disent qu'elle va tomber et disparaître du monde. » Peuples de la terre, venez, voyons si vous effacerez cette Eglise ;.voyons si vous l'étoufferez , si vous anéantirez son nom ; voyons si tous vos efforts ne seront pas inutiles. Quand doit-elle mourir? Jetez-vous, ruez-vous sur elle comme sur une muraille en ruine; poussez-la, mais écoutez plutôt : O Dieu! dit-elle, vous êtes mon êtes mon soutien, je ne serai pas ébranlée : on a voulu me pousser, me renverser comme un monceau de sable, mais le Seigneur m'a tendu la main (4).

Qu'on vienne encore nous redire : « Cette Eglise a vécu assez longtemps, elle est passée. O parole impie ! Elle n'existe plus parce que vous vous en êtes séparés ? Prenez garde que vous allez passer tout à l'heure, et qu'elle subsistera toujours et sans vous (5). »

Il y a quatorze cents ans, au temps d'Augustin , des mains ennemies creusaient donc une grande fosse pour enterrer l'Eglise catholique ! ces hommes ont passé, quatorze cents ans ont passé aussi, et l'Eglise dure encore. De nos jours elle a retrouvé des fossoyeurs tout prêts à la clouer au cercueil, et ces fossoyeurs seront eux-mêmes couchés dans la bière, et

1 In epist. Joan., I, 13. — 2 Enarr. in Ps. XVIII. — 3 Ps. CIII. — 4 Ps. LXI. — 5 Ps. CI.

des siècles nouveaux se lèveront sur la gloire de l'Eglise catholique !

L'évêque d'Hippone remarque que nulle autorité n'a manqué aux filets des disciples que le Sauveur a faits pêcheurs d'hommes (1). Si l'autorité est dans la multitude, quoi de plus nombreux que l'Eglise répandue à travers le monde entier ! Si elle réside dans les richesses , combien nous compterons de riches qui sont entrés dans l'Eglise ! L'autorité résiderait-elle dans la pauvreté? que de pauvres aux pieds de Jésus-Christ! La placerez-vous dans les nobles et les rois? ils sont rangés en foule autour de l'étendard chrétien. Et si les penseurs, les orateurs et les philosophes font pour vous autorité, voyez les plus forts et les plus illustres pris dans les filets de ces pêcheurs ! Du fond du néant de leurs opinions, ils ont été amenés à la vérité,

s'attachant à Celui qui, par l'exemple de la plus profonde humilité, est venu guérir la plus grande plaie du monde, l'orgueil; qui a choisi la folie selon le monde pour confondre les sages, et ce qu'il y avait de méprisable, et ce qui n'existait pas, pour confondre ce qui se croyait plein de force et de vie.

Le soleil s'est levé et l'herbe a séché, parce qu'elle n'a pas de racines (2). Les princes de la terre avaient pensé que, par leurs persécutions, ils enlèveraient du monde la religion du Christ. Ils portèrent une loi qui punissait de mort quiconque se disait chrétien. Qu'arriva-t-il ? une foule innombrable courut au martyre , et les ennemis dirent alors : Il va nous falloir tuer tout le genre humain. Si nous faisons périr tous les chrétiens, il ne restera presque plus personne sur la terre.

Le docteur commente ces mots du Psalmiste (3) : Ses éclairs ont brillé par toute la terre. Il voit dans les nuées les prédicateurs de la vérité, et c'est du milieu des nuées que sortent les éclairs. Vous voyez une nuée noire, portant je ne sais quoi; si un éclair s'en échappe, une vive lumière traverse l'espace, et ce que peut-être vous regardiez comme peu de chose a tout à coup produit un effet qui vous saisit. Jésus a envoyé ses apôtres comme des nuées; les hommes les voyaient et n'en faisaient aucun cas, comme on méprise les nuées avant qu'elles éclatent ; car ces apôtres étaient faibles et mortels, ignorants, obscurs, sans génie; mais ils portaient en eux de quoi briller et foudroyer. Pierre s'avançait, pêcheur de

1 Sermon 51. — 2 Ps. XC. — 3 Ps. XCVI.

poissons; il priait, et voilà qu'un mort ressuscite. La forme humaine, c'était la nuée; la splendeur du miracle, c'était l'éclair.

Toutes ces pensées d'Augustin sont d'une, grande poésie.

La cupidité est un vice de tous les siècles mais les temps où la foi manque sont surtout' des temps, où la rapacité pousse les hommes, où la soif de l'or brûle leurs flancs. L'évêque d'Hippone donnait sur ce sujet des leçons qui pourraient être de quelque utilité à nos contemporains.

La cupidité (1) condamne l'homme aux dangers, aux tribulations, aux souffrances, et l'homme lui obéit. Pourquoi ? Pour remplir ses coffres et perdre son repos. La cupidité dit à l'homme : Va; et il va. Il cherche l'or qu'il ne trouve pas toujours, et ne cherche pas Dieu qui serait tout à coup à lui. Homme, change ton coeur, porte-le en haut; il ne faut pas que notre coeur demeure ici, cette région est mauvaise (2) ; c'est bien assez que la pesanteur de notre corps nous y retienne.

Avare ! pourquoi aspirez-vous à posséder le ciel et la terre? Celui qui les a faits n'est-il pas plus digne de notre amour (3)? L'homme passe comme une ombre, et c'est bien en vain qu'à se tourmente : quelle vanité ! Il thésaurise et ne sait pas pour qui. Il vous semble, avares, dit Augustin, que je déraisonne en parlant ainsi (4). Pour vous , gens de conseil et de prudente, vous cherchez chaque jour de nouveaux moyens d'amasser : négoce, agriculture, éloquence peut-être, jurisprudence, guerre, que sais-je? N'y ajoutez-vous pas l'usure ? Mais pour qui amassez-vous ces trésors? — Pour mes enfants , direz-vous. Mais cette parole paternelle est une triste excuse : vous qui devez passer, vous ramassez pour ceux qui doivent passer aussi , et c'est en passant que vous ramassez pour ceux qui passent. La terre est ni lieu peu sûr pour vos richesses, car vous n'y resterez pas longtemps. L'avare se soucie peu de thésauriser dans le ciel, et répond qu'il regarde comme perdu ce qu'il ne voit pas. Mais, lui réplique Augustin, n'avez-vous pas caché ces trésors ? Vous ne les portez point avec vous, pendant que vous êtes ici, savez-vous s'ils vous sont pas enlevés? Il me semble qu'à cette parole je vois le coeur de tous les avares frémir.....

Ce dernier trait est frappant.

1 In epist. Joan., X. — 2 Ps. XXXIX. — 3 Ps. XXXII. — 4 Ps. XXXVIII.

229

Où vous conduirait le désir des biens terrestres? Dit encore l'évêque d'Hippone (1). Vous chercherez des fonds, vous voudrez posséder des terres; alors vous chasserez devant vous vos voisins; ceux-ci étant chassés, vous porterez envie à ceux qui les suivent , et ainsi vous étendrez votre avarice jusqu'à ce que vous ayez atteint les rivages de la mer. Parvenus à ces. rives, vous voudrez posséder les îles ; vous posséderiez toute la terre, que vous voudriez saisir encore tous les trésors du ciel. Triomphez donc de la cupidité. Il est bien plus beau Celui qui a fait le ciel et la terre. Celui qui a créé toutes les belles choses est plus magnifique encore.

Le docteur prêche le respect pour le bien d'autrui, et raconte le trait suivant d'un homme très-pauvre; le fait se passa à Milan , pendant qu'Augustin s'y trouvait (2). Cet homme était portier d'une école de grammaire, bon chrétien, quoique son maître fût païen. « Il avait trouvé un sac qui contenait, je crois, deux cents écus. Il se souvint de la loi , il savait qu'il fallait restituer; mais à qui ? il l'ignorait. Il afficha donc publiquement : « Que celui qui a perdu une somme d'argent s'adresse à tel endroit, à telle personne. » Celui qui avait perdu l'argent, après d'inutiles recherches de tous côtés, aperçoit l'affiche et court à l'adresse marquée. Le portier, pour ne pas être trompé sur le véritable maître, multiplie les questions sur l'étoffe du sac, sur le cachet, le nombre de pièces, etc. Les réponses ayant précisément désigné l'objet trouvé, le portier rendit tout. L'autre, plein de joie et cherchant à témoigner sa gratitude , offrit à ce pauvre homme le dixième de la somme renfermée dans le sac vingt écus; le pauvre les refuse. Dix écus lui sont offerts , il ne les reçoit pas. On le prie au moins d'en accepter cinq; prière inutile. — Eh bien ! dit alors celui qui était venu réclamer le sac en le jetant loin de lui avec une sorte de fureur, je n'ai rien perdu , puisque vous ne voulez rien recevoir. — Quelle scène ! quel combat ! C'est la terre qui en est le théâtre; mais Dieu en est le spectateur. Le portier, poussé à bout, accepte donc ce qui lui était offert avec tant d'instance , et aussitôt donne tout aux pauvres , ne voulant pas enrichir sa demeure d'un seul des écus qui ne lui semblaient pas provenir d'un gain légitime. »

L'âme d'Augustin , ainsi que nous l'avons

1 Sermon 139. — 2 Sermon 178.

remarqué, se répandait en touchantes paroles toutes les fois qu'il fallait consoler les pauvres ou exciter la compassion des riches. Il disait aux pauvres qu'ils avaient en commun avec les riches la possession du monde, qu'ils n'habitaient pas les mêmes demeures, mais qu'ils pouvaient jouir également du ciel et de la lumière. Il les invitait à ne pas chercher au delà du nécessaire , car le reste appesantit et ne soutient pas, le reste charge et n'honore pas. Personne n'a rien apporté en venant au monde; les riches n'ont rien apporté ; ils ont trouvé ici tout ce qu'ils possèdent. Ils sont arrivés nus comme les pauvres; la faiblesse du corps et les vagissements ont été les témoins de leur commune misère (1).

Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres, dit le saint évêque. Quand on possède le superflu, on possède le bien d'autrui. Faites l'aumône , et tout sera pur pour vous. Si vous étendez la main, et que vous n'ayez pas la miséricorde dans le coeur, , vous ne faites rien ; mais si vous avez la miséricorde dans le

coeur et que vous n'ayez rien à présenter dans votre main, Dieu reçoit votre aumône. Lorsque nous en avons encore le temps, faisons le bien. Si vous avez peu à semer, ne soyez point tristes, pourvu que vous ayez la bonne volonté. Dieu couronne votre bon vouloir intérieur, quand le pouvoir vous manque (2). Un peu d'eau froide donnée à celui qui a soif ne perdra pas sa récompense. Gardez-vous de vous enorgueillir en donnant aux pauvres, en accueillant le voyageur: Jésus-Christ a été voyageur et étranger. Bien souvent celui qui est reçu est meilleur que celui qui reçoit. Quand vous donnez à un pauvre, peut-être votre indigence est plus grande que la sienne , peut-être faites-vous l'aumône à un juste ; il manque de pain et vous de vérité; il a besoin d'un toit pour se loger, et vous avez besoin du ciel; il est pauvre d'argent, et vous pauvre de justice.

Augustin, qui recommandait de regarder les mains vides, si on voulait avoir plus. tard les mains pleines (3) , ne manquera point de tracer aux évêques leurs devoirs vis-à-vis des indigents: « Il n'appartient point à un évêque, disait-il, de garder de l'or et de repousser la main du mendiant (4). »

1 Sermon 85.

2 Coronat Deus intus voluntatem, ubi non invenit facultatem. In Ps. CIII.

3 Respice menus inanes, si vis habere menus plenas. In Ps. LXXV.

4 Non enim episcopi est servare aurum, et revocare a se mendicantis manum. In Ps. CIII.

Bossuet a plus d'une fois répété cette parole d'Augustin, tirée d'un de ses sermons (1) : « Croyons , lorsque c'est le temps de la foi , avant qu'arrive le temps de la claire vision. Ce temps de la foi est laborieux : qui le nie ? Mais c'est au travail qu'est attachée la récompense. »

Dans une des instructions du docteur, l'assoupissement de la foi est représenté par le sommeil de Jésus-Christ sur le lac Galiléen, troublé par une tempête. La barque était en danger sur le lac, et Jésus dormait. Nous sommes comme des navigateurs sur un lac où les vents orageux soufflent souvent. Les dangers quotidiens du siècle menacent d'engloutir notre barque; d'où vient cela, si ce n'est que Jésus dort? c'est-à-dire que notre foi est endormie, et, durant ce sommeil, la tempête bouleverse le lac. Les méchants prospèrent, les bons sont dans un rude travail; c'est une tentation, une vague, et notre âme dit: O Dieu ! est-ce là votre justice ? Et Dieu vous répond: Est-ce là votre foi? Sont-ce là les promesses que je vous ai faites? Etes-vous chrétiens pour les biens de ce monde?.... Réveillez Jésus, et dites-lui ; Maître, nous périssons, les écueils nous épouvantent, nous périssons. Il se réveillera, votre foi reprendra la vie, et vous comprendrez que ce qui est donné aux méchants ne demeurera pas toujours avec eux. Cette tempête ne brisera plus votre coeur, les flots ne couvriront plus votre barque , et votre foi commandera aux vents et à la mer.

Nous n'avons pas regret à cette halte faite autour de la chaire de l'évêque d'Hippone. Une immense charité anime son éloquence, et l'imagination colore l'abondance des idées. Une foi aussi profonde nous fait sentir un autre univers. On est là tour à tour comme sous les feux du Sinaï et du Cénacle; Augustin, dans son énergie séraphique, semble vouloir soulever le monde pour l'arracher aux influences grossières et le porter aux pieds de Dieu.

Terminons par quelques mots sur l'éloquence

1 Sermon. 38.

des Pères au quatrième et au cinquième siècles.

Le mauvais goût était arrivé avec les malheurs dans l'empire romain; la langue latine souffrit sous les coups des Barbares comme la société elle-même; elle eut sa part des ravages et de la dévastation; la langue de Virgile et de Cicéron se trouva livrée aux antithèses et à l'enflure, aux pointes et aux jeux de mots, Une décadence littéraire qui datait de plus loin l'avait rendue trop accessible à cette invasion , comme la décadence des moeurs et des courages avait préparé le monde romain à subir la domination des sauvages enfants du Nord. Avant le siècle d'Augustin, les travaux des grands hommes chrétiens n'appartiennent pas au beau langage; on a reproché à Tertullien ses métaphores dures et entortillées au milieu de la sublimité de ses pensées et de ses sentiments; à saint Cyprien, de l'affectation et un luxe d'ornements au milieu des flots d'éloquence qui s'échappent de sa grande âme, Les auteurs profanes des mêmes époques sont bien loin d'avoir un style plus parfait. Si donc les jeux d'esprit abondent dans les écrits ou les discours de saint Augustin, c'est que le génie de son temps était ainsi (1) , et si les jeux d'esprit sont plus fréquents dans les oeuvres de l'évêque d'Hippone que dans les oeuvres de saint Ambroise ou de saint Jérôme, c'est qu'il était doué d'une plus vive intelligence, d'une nature plus subtile. Quant aux Pères Grecs de cette époque, ils sont plus près du bon goût, parce que la langue grecque gardait mieux sa pureté que la langue latine. Saint Jean Chrysostome est un plus grand orateur que saint Augustin, saint Basile a plus de charme et da poésie dans la parole , saint Grégoire de Nazianze a plus d'éclat; mais l'évêque d'Hippone est plus touchant et plus persuasif que tous ces grands hommes-là.

Y a-t-il une parole humaine supérieure i celle qui sait le mieux remuer et persuader ?

1 Fénelon, dans ses Dialogues sur l'Eloquence, a apprécié l’éloquence de saint Augustin.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME. Lettre au comte Boniface sur les devoirs des hommes de guerre. — Lettres à Optat sur l'origine de l'âme; au prêtre Sixte sur la question pélagienne; au diacre Célestin; à Mercator; à Asellicus. — Lettres à Hésichus sur la fin du monde. (418-419.)

231

Augustin, l'homme le plus occupé de son temps, l'homme à qui aboutissaient le plus de questions et d'affaires , ne pouvait pas rester plusieurs mois loin d'Hippone, sans que de tous les points d'Occident et d'Orient les lettres vinssent s'y accumuler. Que de solutions et de conseils étaient attendus ! combien d'intelligences, combien d'âmes soupiraient au loin après cette parole que le monde recevait comme un bienfait, et qui s'en allait à travers la terre ainsi qu'un rayon divin ! Une lettre de l'évêque d'Hippone était un événement heureux; on s'en nourrissait, on s'en pénétrait, on s'efforçait d'en saisir jusqu'aux intentions les plus cachées, et de nombreuses copies mettaient une multitude d'hommes en possession du trésor. Lorsqu'on attendait une réponse d'Hippone, les semaines et les jours étaient comptés; les flots , les vents et les voyageurs étaient interrogés; et si rien n'arrivait, on endurait le supplice d'un trop long retard avec une impatience grande comme la joie qu'on se promettait. En revenant à Hippone après une absence dont s'affligeait son troupeau , Augustin trouva beaucoup de voeux à remplir.

La correspondance de l'année 418 trace tout d'abord leurs devoirs aux hommes de guerre. Augustin fait voir au comte Boniface qu'on peut se sauver dans la profession des armes, et qu'il est permis aux chrétiens de combattre pour les intérêts de la paix et la sécurité du pays. Il cite David, vainqueur en beaucoup de batailles; le centenier de l'Evangile, dont la foi fut si vive que Jésus-Christ déclara n'avoir point trouvé en Israël une foi pareille à la sienne; Corneille, cet autre centenier, à qui Dieu annonça par un ange qu'il avait agréé

ses aumônes et exaucé ses prières. Augustin rappelle que saint Jean, répondant à des soldats venus pour lui demander le baptême et le supplier de leur prescrire leurs devoirs, leur adressa ces paroles : Ne faites ni fraude ni violence ci personne, et contentez-vous de votre

paye.

« Il en est qui, en priant pour vous, dit Augustin à Boniface, combattent contre d'invisibles ennemis; vous, en combattant pour eux, vous travaillez contre les Barbares trop visibles.... Lorsque vous vous armez pour le combat, songez d'abord que votre force corporelle est aussi un don de Dieu; cette pensée vous empêchera de trouver un don de Dieu contre Dieu lui-même. La foi promise doit être gardée à l'ennemi même à qui on fait la guerre : combien plus encore elle doit l'être à l'ami pour lequel on combat ! on doit vouloir la paix et ne faire la guerre que par nécessité, pour que Dieu nous délivre de la nécessité de tirer l'épée et nous conserve dans la paix. On ne cherche pas la paix pour exciter la guerre, mais on fait la guerre pour obtenir la paix. Restez donc ami de la paix, même en combattant, afin que la victoire vous serve à ramener l'ennemi aux avantages de la paix. Bienheureux les pacifiques, dit le Seigneur, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu (1) ! Si la paix de ce monde est si douce pour le salut temporel des mortels, combien est plus douce encore la paix de Dieu pour le salut éternel des anges ! que ce soit donc la nécessité et non pas la volonté qui ôte la vie à l'ennemi dans les combats. De même qu'on répond par la violence à la rébellion et à la résistance, ainsi on doit la

1 Saint Matthieu, V,. 9.

miséricorde au vaincu et au captif, surtout « quand les intérêts de la paix ne sauraient en être compromis. »

Il y a, dans ces paroles que nous venons de reproduire, tout un plan de politique chrétienne à l'usage des armées; pendant que nos jeunes troupes, belles de gloire et de patriotisme, combattent en Afrique pour rejeter au loin le génie de la barbarie, elles peuvent entendre d'utiles et de grandes leçons sortir des ruines d'Hippone.

Durant le séjour de notre docteur à Césarée, on avait reçu des lettres d'Optat, évêque de Tubunes, adressées aux évêques de la Mauritanie Césarienne; Optat voulait savoir quelle était la pensée d'Augustin sur l'origine de l'âme; deux pontifes prièrent le grand docteur d'écrire lui-même sur ce sujet à l'évêque de Tubunes ; il céda à leurs instances, et, dans une lettre (1) étendue, il exposa ses doutes, et marqua ce qu'il importait de savoir sur la question pour laquelle on sollicitait son génie.

Augustin commence par déclarer qu'il ne s'est jamais prononcé définitivement sur cette matière, et qu'il ne poussera jamais la hardiesse jusqu'à donner aux autres pour certain ce qui lui paraît douteux à lui-même. On peut sans danger ignorer l'origine de l'âme, mais il faut se garder de croire qu'elle fasse partie de la substance de Dieu. L'âme est une créature; elle n'est pas née de Dieu, mais Dieu l'a faite; lorsqu'il l'adopte, c'est par une merveille de sa bonté, et non point par aucune égalité de nature. La présence de l'âme dans un corps corruptible n'est la peine d'aucune faute dans je ne sais quelle autre vie antérieure à la vie de la terre. Voilà les points qu'établit Augustin. Après avoir repoussé l'opinion de Tertullien, qui admet quelque chose de corporel dans la nature de l'âme comme dans la nature de Dieu, l'évêque d'Hippone fait observer que, parmi les sentiments divers sur l'origine de l'âme, la propagation des âmes s'accorde le mieux avec le dogme du péché originel. Toutefois, Augustin ne trouve pas ce sentiment facile à admettre. Il ne conçoit guère comment l'âme de l'enfant peut sortir de l'âme du père et passer du père dans l'enfant, semblable à un flambeau qui allume un autre flambeau sans que ce nouveau feu diminue le premier. Il se demande si un germe d'âme passe du père dans la mère par quelque voie invisible et cachée,

1 Lettre 190.

et si, chose incroyable, le germe de l'âme réside dans la matière génératrice: dans ce cas, que deviendrait le germe incorporel quand la matière se perd sans rien produire? rentrerait-il dans le principe d'où il est sorti? périrait-il ? et s'il périssait, comment d'un germe mortel sortirait-il une âme immortelle? L'âme ne reçoit-elle l'immortalité qu'après qu'elle a été formée pour la vie, comme elle ne reçoit la sagesse que plus tard ? Dirons-nous que Dieu forme l'âme dans l'homme, si elle naît d'une autre âme, comme on dit que Dieu forme les membres du corps, quoiqu'un autre corps en ait fourni la matière? Si Dieu n'était pas l'auteur de l'âme humaine, l'Ecriture (1) n'aurait pas dit : « Dieu fait l'esprit de l'homme dans l'homme lui-même. Il fait séparément les cœurs (2). » Quand l'homme, dit Augustin, pose des questions semblables, que notre entendement ne peut résoudre, et qui sont bien loin de notre expérience, parce qu'elles sont cachées dans les secrets de la nature, il ne doit pas rougir de confesser son ignorance, de peur de mériter de ne rien savoir en se vantant de connaître ce qu'il ignore. Dieu qui a fait chaque souffle (3), selon l'expression d'Isaïe, est l'auteur de toutes les âmes dont la succession doit remplir le temps, mais il a laissé leur origine dans une impénétrable obscurité.

La lettre à Optat renferme le fragment d'une des lettres dans lesquelles Zozime a condamné Célestius et Pélage ; cette pièce ne se trouve dans aucune collection ecclésiastique ; le fragment conservé par

Augustin établit l'efficacité du baptême et le péché originel, et tire un grand prix de la perte de l'épître pontificale. « Le Seigneur, disait Zozime, est fidèle dans ses paroles, et son baptême, par la chose et les paroles, c'est-à-dire par l'oeuvre, la confession et la véritable rémission des péchés, contient la même plénitude pour tout sexe, tout âge et toute condition du genre humain. Celui-là seul devient libre, qui auparavant était l'esclave du péché ; celui-là seul peut être dit racheté, qui auparavant a été captif par le péché, selon ce qui est écrit : Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres (4). Par lui nous renaissons spirituellement, par lui nous sommes crucifiés au monde, par sa mort se rompt cette cédule qui lie « toute âme à la mort depuis Adam, et qui

1 Zacharie, XXII, 1. — 2 Psaume XXXIII, 15. — 3 Isaïe, LVII, 16. — 4 Coloss. II, 14.

enveloppe toute créature, avant que le baptême l'ait délivrée. »

Sixte, prêtre de Rome, qui dans la suite remplaça Célestius sur le siège apostolique, avait donné lieu à quelques incertitudes sur la pureté de sa foi dans la question pélagienne; les,surprises de ce pieux et savant prêtre durèrent peu ; une lettre de Sixte au primat Aurèle, portée en Afrique par l'acolyte Léon, qui fut depuis le pape saint Léon, avait témoigné de son attachement à la doctrine de la grâce chrétienne; mais une autre lettre plus étendue, adressée à Augustin et dirigée contre le pélagianisme, était venue remplir de joie le zélé pontife d'Hippone. Augustin écrivit (1) à Sixte pour lui exprimer tout son bonheur; son ardent attachement à la cause de la vérité éclate à chaque ligne de sa lettre. L'erreur était la tristesse d'Augustin, la vérité était sa joie. Dans le courant de la même année, l'évêque d'Hippone adressa au prêtre de Rome une nouvelle lettre (2) qui traitait à fond la question pélagienne et devait compléter les études de Sixte sur le mystère de la grâce chrétienne.

Le diacre Célestius, qui succéda au pape Boniface en 423, avait écrit à l'évêque d'Hippone une lettre pleine de respectueux et tendres témoignages. Augustin lui répond (3) par une peinture de la charité, ce lien des coeurs religieux, cette dette envers le prochain dont on n'est jamais quitte, parce que les devoirs de la charité se renouvellent chaque jour. Mercator, le laïque africain dont le P. Garnier a publié les ouvrages contre les pélagiens et les nestoriens, se trouvait alors en Italie ; pendant qu'Augustin était retenu à Carthage par les graves intérêts de la foi , il reçut de cet ancien disciple une lettre à laquelle il n'eut pas le temps de répondre; à son retour de Césarée , il trouva une seconde lettre de Mercator, qui reprochait affectueusement à son maître un silence dont il ignorait la cause. Un livre contre les pélagiens accompagnait cette seconde lettre. On peut croire qu'à cette époque Mercator en était à ses premiers essais de polémique religieuse, car Augustin (4) semble quelque peu étonné de trouver en lui un défenseur de l'Eglise catholique, et se félicite de voir s'élever de toutes parts de nouveaux athlètes de Jésus-Christ. Il répète avec l'Ecriture (5) que c'est la multitude des sages qui fait le bonheur de la terre, et

1 Lettre 191. — 2 Lettre 194. — 3 Lettre 192. — 4 Lettre 193. — 5 Sap., VI, 26.

encourage Mercator à continuer ses luttes au profit de la vérité. L'évêque d'Hippone résout quelques difficultés dont les pélagiens faisaient grand bruit. On retrouve dans cette lettre la maxime qu'il faut toujours être prêt à apprendre, quoiqu'on se mêle d'enseigner. « Il vaut mieux, dit-il, pour l'homme, se

corriger en se faisant petit, que de se laisser briser en se faisant dur. » Le grand docteur rappelle que celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien, puisque Dieu seul donne l'accroissement : « Si cela est vrai , ajoute-t-il, des apôtres qui ont planté et arrosé les premiers, et avec tant de succès, que sommes-nous, vous et moi, et qui que ce soit de ce temps-ci ? et nous prendrons-nous pour quelque chose, quoique nous nous mêlions d'enseigner? » L'humilité de ce puissant génie est un spectacle devant lequel on aime toujours à s'arrêter.

Nous l'avons déjà vu plus d'une fois, c'est surtout à Augustin qu'on s'adressait en Afrique, lorsqu'il fallait écrire pour établir une vérité. Asellicus, évêque de la province Bizacène, avait demandé à Donatien, son primat, quelques explications sur la position des chrétiens à l'égard du judaïsme; Donatien pria Augustin de répondre à Asellicus. L'évêque d'Hippone, dans sa réponse', développe la théologie de saint Paul sur l'ancienne et la nouvelle alliance.

A chaque grande transformation des sociétés humaines, à chaque phase nouvelle dans l'histoire du monde, des pressentiments du dernier jour de l'univers agitent les esprits. Ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer, le Ve siècle, travaillé par un immense et profond changement, croyait aux approches de la fin des temps.

Des phénomènes arrivés en 418 et 419 avaient jeté les imaginations dans des terreurs infinies. On s'était épouvanté de l'éclipse de soleil du 19 juillet 418, éclipse si complète, qu'on vit les étoiles comme au milieu de la nuit; elle produisit une chaleur qui donna la mort à beaucoup d'hommes et de bestiaux. Des tremblements de terre en Orient et en Occident, l'apparition de Jésus-Christ sur le mont des Olives (3), prenaient aux yeux de la multitude le caractère d'infaillibles présages. L'évêque d'Hippone, prêchant à Carthage dans la basilique

1 Lettre 196.

2 Philostorge.

3 Voyez notre Histoire de Jérusalem, chap. 27.

la Restituée, avait parlé des récents prodiges de Jérusalem; il nous apprend qu'une foule, moins nombreuse que de coutume, assista à ce sermon, parce qu'il prêcha un jour de spectacle.

Les préoccupations des chefs et des pasteurs étaient l'expression des sentiments populaires. Hésichius, évêque de Salone en Dalmatie, regardait comme prochaine la dernière journée du monde; il pensa que nul, mieux que le grand Augustin, ne pouvait l'éclairer sur ce point, et lui soumit divers passages des prophètes, qui semblaient justifier ses pressentiments. L'évêque d'Hippone (1) envoya à Hésichius l'explication que saint Jérôme avait donnée de ces passages; les paroles des prophètes, et surtout les soixante et douze semaines de Daniel, lui paraissaient ne devoir s'appliquer qu'aux âges déjà écoulés. Le docteur africain n'osait entreprendre de marquer l'époque du dernier avènement de Jésus-Christ; selon lui, aucun prophète n'en a fixé le terme; on doit s'en tenir à cette parole de Jésus-Christ lui-même : Nul ne peut savoir les temps que le Père a réservés â son souverain pouvoir. « Ce qu'il y a de certain, dit Augustin, c'est qu'auparavant l'Evangile sera prêché au monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations. Si des serviteurs de Dieu entreprenaient de parcourir toute la terre pour savoir combien il reste encore de nations à évangéliser, et s'ils venaient à bout de le savoir, peut-être, sur leur rapport, pourrions-

nous apprendre quelque chose de la fin du monde; mais tant de contrées inaccessibles ne permettraient pas l'exécution d'un pareil dessein, et l'Ecriture elle-même ne permet pas de rien connaître sur l'époque où le monde disparaîtra. On dira peut-être, ajoute Augustin, que la rapidité de la propagation de 1'Evangile dans l'empire romain et chez les Barbares, ferait croire à une prompte propagation dans le reste de l'univers, de manière que si nous ne pouvons voir toutes les nations évangélisées, nous qui sommes vieux, nos jeunes contemporains le verront quand ils parviendront à la vieillesse. Mais autant cela serait facile à comprendre si l'expérience le montrait, autant, avant l'événement, cela serait difficile à trouver dans l'Ecriture. »

Augustin s'était tenu sur cette question dans une réserve extrême; il avait avoué son ignorance,

1 lettre 197.

priant l'évêque de Salone de lui transmettre ses réflexions nouvelles à ce sujet. C'est ce que fit Hésichius; il s'attacha à montrer que les prophétiques paroles de l'Ecriture pouvaient aider les fidèles à connaître la fin du monde, et que les calamités du temps réalisaient les signes marqués dans l'Evangile. Cette lettre de l'évêque dalmate donna lieu à une réponse (1) d'Augustin, écrite au commencement de 119, et qui forme comme un livre sur la question. Le grand évêque , planant sur les préjugés et les interprétations vulgaires, ne trouve dans son temps aucun caractère particulier qui doive annoncer les approches du second avènement du Sauveur; les malheurs dont le monde a été frappé ne surpassent point en horreurs les malheurs d'autres époques. Il est bon d'attendre le dernier jour, de veiller et de prier, car le dernier jour du monde trouvera chacun dans le même état où le dernier jour de sa vie l'aura trouvé; mais c'est en vain qu'on s'efforcerait d'en connaître l'époque précise; comment espérer de savoir ce que Jésus-Christ a voulu cacher à ses apôtres eux-mêmes? Et comment croire que les prophètes aient annoncé la fin du monde, puisque les apôtres ne sont point parvenus à le comprendre? Le signe évangélique le moins douteux, le plus frappant, c'est la propagation de la divine parole dans tout l'univers; or, dit Augustin, nous sommes loin de là, et notre Afrique elle-même renferme un grand nombre de peuplades qui n'ont point encore entendu parler de Jésus-Christ. Lorsque saint Jean l'évangéliste disait : Mes enfants, nous voici à la dernière heure, il enseignait qu'on était entré dans les derniers temps Augustin a plus d'une fois appelé le christianisme le dernier âge du monde, et Bossuet l'a répété après lui.

C'est ainsi que l'évêque d'Hippone refusait d'enfermer les destinées du genre humain dans un petit nombre de siècles; il est écrit que mille ans ne sont devant Dieu que comme un jour, et, en regard de l'éternité, la ruine du monde sera toujours marquée pour un terme bien prochain. A l'époque d'Augustin, il y avait déjà près de quatre siècles que le disciple bien-aimé avait parlé de la dernière heure; quatorze siècles sont passés depuis qu'Augustin parlait des derniers temps, et l'humanité marche encore ! Depuis ce temps, Dieu n'a cessé d'envoyer ses anges, c'est-à-dire les prédicateurs de

1 Lettre 199.

l'Evangile, pour rassembler ses élus des quatre coins de l’univers, et l'oeuvre de réunion n'est pas achevée; des contrées nouvelles s'ouvrent à de nouveaux courages, la croix s'avance à travers le globe et trouve

toujours des nations qu'elle n'a point encore bénies. Des mondes qu'Augustin ne soupçonnait pas ont reçu la bonne nouvelle, et le centre de son Afrique

est aujourd'hui aussi barbare, aussi éloigné de la foi qu'il l'était de son temps. Oui, l'âge chrétien auquel nous sommes parvenus est le dernier âge du monde; il doit amener le genre humain au plus haut point de perfection qu'il lui soit permis d'atteindre; mais combien de révolutions s'accompliront encore avant que l'unité morale soit faite dans l'univers !

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME. L'affaire d'Apiarius. — Les deux livres des Noces et de la Concupiscence. — Julien. — Des mariages adultères. — Les quatre livrés sur l'âme et son origine. (419-420.)

Voici une affaire dont il est resté peu de traces, mais qui eut un grand retentissement en Afrique, dans les années 418 et 419; elle tenait aux plus graves questions de discipline ecclésiastique, et fut pour l'épiscopat africain une occasion de maintenir ses usages et les décrets des conciles. Augustin prit part à ces débats; il s'associa à des démarches, à des décisions toutes conformes à la légalité catholique, et dont le seul but était de donner de solides garanties à la justice, à l'ordre et aux bonnes moeurs.

Apiarius était un prêtre de Sicca, ville de la proconsulaire. Convaincu de diverses fautes, il avait été déposé et excommunié par l'évêque de celte ville, Urbain, disciple d'Augustin. Soit que la procédure de l'excommunication offrît quelque irrégularité, soit que le coupable eût envie de faire du bruit en cherchant pour sa cause un plus haut tribunal, il en appela au pape; Zozime occupait la chaire de Pierre. Plusieurs conciles d'Afrique et même le plus récent concile de Carthage (418) avaient interdit ces appellations ; nulle constitution ecclésiastique ne les autorisait (1) ; les causes des ecclésiastiques devaient se juger et se terminer dans leur province; le concile de Nicée s'était prononcé dans ce sens (2). Si nous en croyons

1 Tillemont, Mém. eccl., t. XIII.

2 Malgré les conciles d'Afrique et le concile de Nicée, l'Eglise a maintenu au; prêtres un droit d'appel à Rome.

Baronius, Zozime reçut l'appel d'Appiarius, et de plus, le rétablit dans la communion catholique et la prêtrise. Trois légats eurent mission d'aller examiner l'affaire sur les lieux, et de traiter diverses questions qui naissaient du débat engagé: c'étaient Faustin, évêque de Potentia, dans la marche d'Ancône; Philippe et Alsellus, prêtres de Rome. Zozime voulait que les évêques pussent en appeler à celui de Rome, que les prêtres et les diacres excommuniés témérairement par leurs évêques eussent pour nouveaux juges les évêques voisins; il se fondait sur des canons du concile de Sardique, qu'il produisait sous le nom du concile de Nicée. Zozime menaçait de l'anathème l'évêque de Sicca, s'il ne revenait point sur ses décisions prises à l'égard d'Apiarius. Il désirait que les évêques s'abstinssent de fréquents voyages à la cour impériale; l'épiscopat africain avait, onze ans auparavant, publié un règlement sévère sur ce point.

Les trois légats déclarèrent le but de leur mission dans une assemblée d'évêques tenue à Carthage, vers la fin de l'année 418; les évêques firent observer que leurs exemplaires du concile de Nicée ne renfermaient pas les canons sur lesquels se fondait Zozime ; quant au concile de Sardique, l'Afrique ne connaissait pas encore ses décrets. On convint de se soumettre aux canons produits par le Souverain Pontife, jusqu'à ce qu'on eût pris de suffisantes (236) informations sur le concile de Nicée. Les évêques d'Afrique écrivirent à Zozime , qui peut-être ne reçut pas leur lettre , car il mourut le 26 décembre 418.

Cinq mois après, deux cent dix-sept évêques d'Afrique se réunissaient en concile à Carthage, dans la basilique de Fauste, sous la présidence d'Aurèle. Faustin était présent; Philippe et Asellus , simples prêtres , avaient leur place au-dessous des évêques. La discussion porta d'abord sur le canon attribué au concile de Nicée, et que le pape Zozime avait mis en avant dans les instructions remises aux trois légats. Alype , prenant la parole, rappela que les exemplaires grecs du concile de Nicée ne renfermaient rien de pareil; il pria le saint pape Aurèle d'envoyer à Constantinople pour consulter l'original de ce concile, et de s'adresser aux évêques d'Alexandrie et d'Antioche ; Alype était aussi d'avis de supplier le pape Boniface , successeur de Zozime, de travailler de son côté à cette importante vérification. Les propositions de l'évêque de Thagaste furent accueillies. Le concile fit ou renouvela trente-trois décrets relatifs à la

discipline ecclésiastique ; ces canons de Carthage furent reçus de tout l'Occident; traduits en grec, ils eurent place dans la collection des canons de l'Eglise orientale. Es nous représentent la vieille constitution de l'Eglise ; ces témoignages de la liberté catholique dans l'ordre ancien font songer à l'état présent de l'Eglise de France, qui ne peut plus ni réunir ses pasteurs, ni juger dans ses propres causes , et qui redemande en vain les droits sacrés transmis par les siècles , conquis par les travaux des apôtres et le sang des martyrs.

Ce fut le 25 mai 419 que se tint le concile qu'on appelle le sixième de Carthage. Cinq jours après, les évêques se rassemblèrent encore dans la basilique la Restituée ; les trois légats étaient présents. On y régla plusieurs affaires que nous ignorons , et comme il en restait d'autres à terminer, on décida de choisir des commissaires, afin que les évêques ne demeurassent pas trop longtemps éloignés de leurs diocèses. On nomma vingt commissaires, parmi lesquels figuraient Augustin, Alype et Possidius, représentants de la Numidie. Après que tout fut fini, une lettre au nom du concile fut adressée au pape Boniface. Les évêques laissaient voir combien il avait été difficile de résoudre les questions posées par Zozime sans blesser la charité; ils annonçaient la conclusion de l'affaire d'Apiarius, conclusion qui n'avait eu rien de violent et pour laquelle les deux parties s'étaient rapprochées. Apiarius avait demandé pardon de ses fautes, et l'évêque de Sicca était revenu sur sa procédure. Les évêques rétablissaient le prêtre dans la communion et dans le sacerdoce, mais, en vue de la paix, ils l'éloignaient de l'Eglise de Sicca ; ils le munissaient d'une lettre à l'aide de laquelle Apiarius pouvait exercer partout ailleurs le saint ministère. Les évêques acceptaient les décrets de Zozime en attendant leur vérification dans les exemplaires les plus complets du concile de Nicée. Une certaine vivacité de langage se montre dans leur lettre à Boniface. « Nous espérons, disent-ils, en la miséricorde de Dieu , que , puisque vous êtes maintenant assis sur le trône de l'Eglise romaine, nous n'aurons plus à souffrir ce faste du siècle indigne de l'Eglise de Jésus-Christ, et qu'on ne nous refusera pas la justice que la seule raison devrait nous faire obtenir sans que nous la demandassions. »

L'épiscopat africain ne s'était point trompé; les copies des actes du concile de Nicée , faites à Constantinople et à Alexandrie, n'offrirent rien de plus que les copies de Carthage. On les transmit au pape Boniface. L'Eglise d'Afrique garda sa coutume de juger ses prêtres définitivement et sans appel.

Sans nous arrêter au livre de la Patience, composé en 418, nous jetterons un coup d'oeil sur des ouvrages plus importants qui appartiennent à l'année 419. Un écrit pélagien avait accusé l'évêque d'Hippone de condamner le mariage; un ami d'Augustin, le comte Valère, ayant eu connaissance de cet écrit, se hâta de démentir l'assertion pélagienne. De son côté, le grand docteur ne laissa pas longtemps la calomnie sans réponse ; il dicta, un livre des Noces et de la Concupiscence qu'il dédia à Valère, en lui adressant une lettre (1) pleine d'éloges pour cet homme d'épée. Dans ce livre, Augustin établit avec force et netteté le dogme du péché originel et la sainteté du mariage, qui change en quelque chose de bon le mal de la concupiscence. La gloire du mariage , c'est de faire servir aux vues providentielles les désirs de la chair, si contraires aux désirs de l'esprit (2). L'évêque d'Hippone fait ressortir la beauté morale de cette union que la stérilité elle-

1 Lettre 200. — 2 S. Paul, Galat., V. 17.

même ne doit pas dissoudre. Le grand apôtre n'a pas craint d'appeler la chasteté conjugale un don de Dieu (1). La polygamie fut permise aux patriarches , parce qu'il importait de multiplier le peuple de Dieu ; le

monde n'est plus aujourd'hui dans ces conditions ; l'union de l'homme avec une seule femme est plus conforme à la pensée divine; une seule femme fut donnée au premier homme.

Julien, l'évêque de Campanie, resté le chef de la secte pélagienne, voulut descendre dans ce champ de bataille. II avait été l'ami de la plupart des grands hommes de l'Eglise ses contemporains , et l'apparition de ce jeune et nouvel adversaire fut un sujet d'étonnement pour le monde catholique. Son père, Mémorius, évêque d'une piété tout à fait évangélique, aimait et révérait Augustin, ainsi que nous avons eu occasion de le dire. Saint Paulin, qui était poète, chanta le mariage de Julien. Peu de temps après, la mort ou la continence l'ayant séparé de sa femme, Julien fut élevé au diaconat ; le pape Innocent Ier l'aimait beaucoup; il l'ordonna lui-même évêque d'Eclame. Le séjour à Rome, au lieu de fortifier Julien dans la doctrine catholique, porta malheur à sa foi ; le fils de Mémorius y devint pélagien; toutefois, craignant peut-être d'attrister le coeur dé ceux qui l'aimaient le plus, il attendit la mort de son père, de sa mère et du pape Innocent, pour laisser éclater sa rébellion contre l'Eglise. La Cilicie abrita sa vie après les décrets d'Honorius. Nous le voyons en 419 s'efforçant, mais en vain, de tromper le pape Sixte sur la vérité de ses doctrines, puis forcé de quitter encore l'Italie et cherchant un refuge à Lérins (2), auprès de Fauste, le célèbre semi-pélagien. Julien reparut après la mort de Sixte, mais l'inflexibilité du pape saint Léon le contraignit pour la troisième fois de sortir de l'Italie. Le dernier terme de son errante et triste vie fut un village de la Sicile où Julien ouvrit une école.

Son début dans la lutte fut un ouvrage en quatre livres, contre le livre des Noces et de la Concupiscence ; des extraits de, cet ouvrage furent envoyés au comte Valère ; celui-ci les remit au vénérable Alype, qu'il vit à Ravenne, et qui se rendait à Rome ; il désirait qu'Augustin s'empressât d'y répondre; le grand docteur

1 I Cor., VII, 7.

2 Les deux îles de Lérins, aujourd'hui les îles de Saint-Honorât et de Sainte-Marguerite, à peu de distance de Cannes, en Provence.

n'eut en main ces fragments qu'au retour de l'évêque de Thagaste, et ce fut seulement en 420 qu'il réfuta Julien, le fils de son ami, dans un deuxième livre des Noces et de la Concupiscence. Augustin regrettait de ne pas avoir l'ouvrage de Julien tout entier; mais on ne lui laissa pas le temps d'attendre ce qui lui manquait. Les raisonnements et les objections auxquels répond l'évêque d'Hippone ne nous ont présenté rien de nouveau ; ce sont des difficultés contre le péché originel, difficultés dont Augustin a déjà tant de fois triomphé par le témoignage de saint Paul, par la constante doctrine des Pères et tout l'enseignement de l'Ecriture. A défaut d'arguments et de bonnes preuves contre le puissant adversaire qu'il attaque, Julien reproduit inexactement ses paroles et dénature ouvertement ses pensées. Augustin rétablit chaque chose dans sa vérité. Désormais il ne perdra pas de vue Julien, l'opiniâtre représentant de l'hérésie ; il sentira rajeunir son génie en présence de cet ennemi impétueux, et ne se lassera point de repousser ses agressions tant que demeurera sur ses lèvres le souffle de la vie.

En suivant la controverse pélagienne, une observation s'est souvent offerte à notre esprit. Les pélagiens se disaient chrétiens, parlaient bien haut de leur foi, de leur soumission aux divines Ecritures, et leur doctrine était une négation du christianisme tel que l'ont établi les livres saints ! Si vous n'êtes pas croyants, si notre religion n'est pas la vôtre, si nos Ecritures ne renferment pas, selon vous, la vérité, rejetez le péché originel et la grâce de Jésus-Christ; proclamez à votre aise la grandeur et la puissance de l'homme, supprimez le secours divin dont la nécessité nous est prêchée; c'est votre droit, c'est le droit de votre raison, sauf à discuter contre vous les preuves de notre foi; mais du moment que vous vous dites chrétiens et dociles à l'enseignement des Ecritures, nous ne comprenons plus votre rationalisme : le rationalisme et l'enseignement des livres saints ne marchent pas ensemble. Or, l'Ecriture est formelle sur le péché originel , sur l'impuissance de l'homme à faire le bien sans le secours de Dieu, et voilà comment la simple

interprétation des textes sacrés a suffi pour démolir le pélagianisme qui se présentait au nom de la foi; voilà comment il a été écrasé sous un foudroyant amas de témoignages empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament. Nous ne parlons (238) pas ici des preuves tirées du fond de la nature humaine; c'est seulement une manifeste contradiction des pélagiens que nous avons voulu signaler.

Les deux livres des Mariages adultères, écrits à la fin de 419, soulèvent des questions de théologie morale dont nous avons peu à nous occuper; un intérêt plus général, plus élevé, s'attache aux quatre livres sur l'Ame et son origine, composés dans le dernier mois de 419 et au commencement de 420.

Rien ne touche l'homme comme de chercher à connaître d'où vient cette âme qui fait sa dignité et sa gloire; quelle est sa nature et de quelle manière s'accomplit, à chaque moment et sur tous les points du globe, la perpétuelle succession des intelligences, admirable et merveilleuse chaîne dont tous les anneaux composent le tableau de l'humanité se déroulant sous l'oeil de Dieu. Etonnant contraste ! on a pu pénétrer les secrets des cieux , de la terre et des mers , et l'on n'a point pénétré le secret de ce qui est en nous ! nous savons les voyages des astres et leur infaillible retour sur un point de l'espace; nous savons pourquoi les jours font place aux nuits, pourquoi l'Océan balance éternellement ses eaux ; nous avons reconnu l'âge du globe en interrogeant ses entrailles et trouvé l'ensemble des lois qui gouvernent l'univers; nous connaissons l'origine de la pluie et du vent, de, la foudre et des orages, et nous ne connaissons pas l'origine de cette pensée à l'aide de laquelle nous déterminons les causes et les effets dans le monde extérieur ! Le point de départ, l'indispensable instrument de nos connaissances est un mystère : ainsi la boussole, instrument inexpliqué, agent mystérieux, sert de guide pour aller, à travers l'immensité des flots, découvrir des rivages inconnus, de nouveaux mondes. Il faut que l'orgueil de l'homme soit toujours humilié par quelque point.

Les esprits supérieurs confessent leur ignorance, mais. le propre des ignorants et des hommes médiocres, c'est de ne pas savoir douter. Le grand docteur d'Hippone avait plusieurs fois, dans ses écrits, avoué son impuissance à résoudre le problème de l'origine de l'âme. Un jeune homme de la Mauritanie Césarienne , probablement des environs de Cartenne, passé récemment du parti des rogatistes à la communion catholique, fut étonné qu'un homme comme Augustin gardât des doutes sur cette question dont la solution lui paraissait entièrement facile; Augustin perdait beaucoup dans son esprit pour une telle hésitation; le jeune Africain eut donc l'idée d'éclairer l'évêque d'Hippone , et même de rectifier ce qu'il appelait ses erreurs sur la nature dé l'âme. Vincent Victor (1) (c'était le nom du philosophe novice) avait trouvé chez un prêtre espagnol , appelé Pierre , un des ouvrages où Augustin exposait ses incertitudes sur la question : c'est à ce prêtre espagnol qu'il adressa deux livres dirigés contre le grand évêque. Il paraît que Vincent Victor obtint auprès de Pierre un très-grand succès ; à mesure que le jeune homme lui lisait son écrit, le prêtre espagnol se laissait aller à tous les ravissements de la joie ; dans son enthousiasme, Pierre lui baisa le front, le remerciant de lui avoir révélé ce qui jusque-là avait été caché à son entendement. Un ami d'Augustin, le moine René, ayant connu à Césarée les deux livres de Vincent Victor, les fit copier et les envoya à l'évêque d'Hippone; il les accompagnait d'une lettre pleine d'excuses sur la liberté qu'il prenait; le moisie René, préoccupé du langage irrespectueux de Vincent Victor , craignait qu'Augustin ne se plaignît d'une communication de cette nature; il connaissait mal l'humilité et la mansuétude de ce grand homme ! C'est durant l'été de 419 que les deux livres de Vincent Victor parvinrent à Hippone; Augustin, alors absent, ne les reçut qu'à la fin de l'automne.

Il semble qu'Augustin, avec son âge, ses grands et continuels travaux, sa position si haute et si glorieuse, pouvait se dispenser de répondre à un jeune homme qui le traitait avec tant de légèreté; mais Augustin, oubliant tout d'abord ce qui lui était personnel dans la question, avait uniquement songé à ramener une intelligence à la vérité. Cette vive espérance religieuse avait pris la place de tous les sentiments humains. L'évêque d'Hippone composa donc quatre livres en réponse à Vincent Victor: le premier, adressé au moine René, le second au prêtre espagnol Pierre, les deux derniers à Victor lui-même. Comme les mêmes sujets et quelquefois les mêmes idées reviennent dans chacun de ces livres, leur analyse détaillée et successive ne conviendrait point; mieux vaut apprécier l'ensemble de l'ouvrage.

Il faut d'abord admirer la charité d'Augustin,

1 Victor avait pris le surnom de Vincent à cause de son admiration pour Vincent, chef du parti des Rogatistes après Rogat.

qui excuse tous les. procédés de Victor, ses injures, son outrecuidance; elle excuse aussi la redondance de son style et la crudité des expressions; l'évêque pense que ces défauts de forme disparaîtront à la maturité de l'âge. Le débordement des mots qui plaît. aux esprits légers et que les esprits graves tolèrent , ne saurait causer aucun dommage à la foi. « Nous avons, dit Augustin, des hommes écumeux (spumeos) dans leurs discours, mais qui ne a laissent pas d'être purs dans leur foi. » Il trouverait triste et dangereux que l'éloquence fût mise au service de l'erreur; ce serait boire le poison dans une coupe d'un grand prix. Il paraît que le jeune Africain n'était pas sans talent. Dieu lui avait donné, dit Augustin, assez de génie pour être sage, pourvu qu'il ne crût pas l'être.

L'écrit dans lequel Vincent Victor avait tranché la question qui tenait en suspens un grand génie, renfermait une foule d'erreurs. Victor soutenait que l'âme, est quelque chose de corporel; qu'elle n'a pas été tirée du néant ni formée d'aucune autre chose créée; d'où l'on devait conclure nécessairement, malgré les dénégations du jeune philosophe, que l'âme était formée de la substance même de Dieu. Ceci tombe devant un simple raisonnement : ce qui est tiré de Dieu est de même nature que lui, et participe à l'immutabilité ; or, l'âme est sujette au changement; donc elle n'a pas été tirée de la substance divine. Pour échapper à la conclusion dont ce raisonnement renversait la pensée, Victor disait que le souffle de Dieu pouvait produire les âmes, sans leur communiquer sa nature, de même qu'en soufflant dans une outre nous y faisons entrer un, vent qui n'a rien de commun avec notre propre nature. Augustin, observait que cette comparaison n'avait pas de justesse, puisque Victor admettait un Dieu-Esprit, ; quelque subtil que nous imaginions notre souffle, il est toujours corporel; au lieu que dans l'hypothèse de Victor, un Dieu-Esprit produirait de lui-même par son souffle une âme corporelle , ce qui est inadmissible. Victor citait l'exemple d'Elisée qui, en soufflant sur le fils de la Sunamite, lui rendit la vie ; mais le souffle du prophète ne fut qu'une cause occasionnelle ; à la prière d'Elisée, Dieu; rappela l'âme de l'enfant.

Victor, admettant la préexistence des âmes et voulant expliquer la propagation du péché originel, disait que l'âme avait mérité d'être souillée par son union avec la chair , et que le baptême lui rendait sa pureté première. Augustin lui demanda comment cette âme, avant le péché, avait mérité d'être souillée par la chair;.le jeune homme parlait de la prescience de Dieu, mais la prescience de Dieu, c'est la prévision et non pas la cause du mal. Victor, par un oubli des textes formels de l'Evangile, et plus hardi que les pélagiens eux-mêmes, ouvrait le royaume des cieux aux enfants morts sans baptême; il prétendait qu'on devait offrir pour eux le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Selon le jeune Africain, Dieu créerait des âmes pendant toute l'éternité ; à quoi on répondait qu'après la fin du monde, il n'y aurait plus de génération, et par conséquent plus de corps qui eussent besoin d'âmes. Victor avançait qu'un enfant prédestiné de Dieu au baptême pouvait en être privé. Mais quelle serait donc la puissance qui empêcherait l’accomplissement des décrets divins?

« Le Seigneur, dit Isaïe (1), donne le souffle à son peuple, et l'esprit à ceux qui marchent sur la terre. » « C'est le Seigneur, est-il écrit ailleurs (2), qui forme l'esprit de l'homme dans l'homme. » La mère des Macchabées disait à ses enfants : « Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et l'âme, mais Dieu qui a fait toutes choses (3). » Ces passages de l'Ecriture tranchaient la question de l'origine de l'âme, au dire de Victor; mais Augustin lui répétait qu'il ne s'agissait pas de savoir qui était le créateur de l'âme humaine, mais comment elle se formait. Etait-ce parle moyen de la propagation? était-ce par un nouveau souffle?

Augustin avoue son ignorance ; il invite Victor à imiter la mère des Macchabées, qui reconnaissait ignorer comment Dieu avait animé les enfants engendrés dans ses flancs.

Comme Augustin est bon et paternel lorsque, ne gardant nul souvenir des injures reçues, il exhorte Victor à se corriger ! Il ne veut pas que Victor se méprise lui-même et qu'il compte pour peu son esprit et son talent d'écrire : le jeune homme ne doit ni trop s'abaisser ni trop s'élever : « Oh ! plût à Dieu, lui dit Augustin, que je pusse lire vos écrits avec vous, et vous indiquer vos erreurs dans un entretien ! Une conversation entre nous terminerait cette affaire plus facilement que des lettres (4). » Il faut que Victor rejette les erreurs qu'Augustin

1 Isaïe, XLII, V. — 2 Zacharie, XI, 1. — 3 Zacharie, 7.

2 De l'âme et de son origine, livre III, chap. 14.

lui signale, s'il veut non-seulement passer aux autels catholiques, mais même demeurer catholique : il lui sera plus glorieux de les reconnaître que de ne les avoir jamais commises. Lui-même avait dit qu'il renoncerait à ses propres pensées dès qu'il en apercevrait de meilleures, et que son coeur irait toujours à ce qu'il y aurait de plus vrai. C'est le moment de prouver que ces paroles-là n'étaient pas de vaines promesses.

Le quatrième livre, si plein de choses et d'une si haute portée, nous associe aux derniers efforts d'Augustin pour conquérir une jeune intelligence. Que lui importe si Victor, jeune homme, a voulu reprendre Augustin vieillard, si le laïque a voulu en remontrer à l'évêque dont il loue en même temps la science et la capacité 1 Augustin ignore s'il est savant et habile ; bien plus, il sait bien qu'il ne l'est pas ; mais il remercie Victor d'avoir songé à lui communiquer ce qu'il croyait la vérité. Seulement le grand docteur eût mieux aimé être repris pour les fautes qui peuvent se rencontrer dans la foule de ses ouvrages. Ce que Victor lui reproche, c'est de ne pas avoir osé se prononcer sur l'origine de l'âme, c'est d'avoir établi la spiritualité de notre intelligence. Si Victor avait appris à Augustin quelque chose, celui-ci se serait résigné, dit-il, non-seulement à être frappé par des paroles, mais même à être frappé à coups de poing! Cependant il n'en est rien : le jeune homme n'a rien éclairci et n'a fait qu'entasser des inexactitudes. Augustin l'invite à prendre son parti sur le mystère de l'origine de l'âme; que d'autres problèmes en nous demeurent sans solution ! L'évêque demande comment se forme le corps de l'homme dans le sein maternel, comment le sang, la chair et les os se produisent successivement, et comment enfin doivent s'expliquer les innombrables phénomènes de notre organisation physique. Il est des choses plus hautes et plus étendues que le génie de l'homme. Nous ne pouvons pas nous comprendre nous-mêmes, et certainement nous ne sommes pas en dehors de nous (1). Pendant que nous vivons, dit Augustin, et que nous sommes très-certains de nous souvenir, de comprendre et de vouloir, nous qui nous donnons pour de grands connaisseurs de notre nature, nous ne savons pas tout à fait ce que peut notre mémoire, notre

1 Nos non possumus capere nos, et cerce non sumus extra nos. Livre IV, chap. 6.

intelligence, notre volonté. Le docteur cite un ami de sa jeunesse, appelé Simplicius, doué d'une merveilleuse mémoire, qui récitait sur-le-champ et rapidement n'importe quel passage de Virgile ; il pouvait même réciter les vers du poète à rebours , et possédait de la même manière la prose de l'orateur romain, La première fois qu'eut lieu cette étonnante expérience , Simplicius prit Dieu à témoin qu'auparavant il ne se doutait pas d'une telle faculté ; l'expérience seule lui révéla cette puissance. Avant l'essai, il était pourtant le même homme. Quand nous faisons des efforts de mémoire, que cherchons-nous, sinon nous-mêmes, sinon ce que nous avons déposé en nous ? La mémoire est un trésor dont nous ne connaissons ni la profondeur ni l'étendue; il en est ainsi des autres facultés de l'homme. « Les forces de mon intelligence, dit Augustin à Victor, ne me sont pas entièrement connues, et je crois que vous êtes comme moi.» La volonté ignore aussi sa puissance comme sa faiblesse; l'apôtre Pierre voulait mourir pour son Maître et n'avait pas trompé le Sauveur en le lui promettant; mais ce grand homme, qui avait connu que Jésus était le Fils de Dieu, ne se connaissait pas lui-même. Victor avait osé dire que si l'homme ne savait pas l'origine des son âme, il serait semblable à la bête. Augustin répond qu'on est pareil à la bête si on vil; selon la chair, si on borne l'existence aux terrestres limites, si on n'espère rien après la mort, et non point si on confesse son ignorance. « Que ma timidité de vieillard, ô mon fils, dit le grand évêque à Victor, ne déplaise pas trop à votre présomption de jeune homme ! »

Abordant ensuite la question de la nature de l'âme, Augustin prouve à Victor que l'âme est esprit et non pas corps. Victor avait dit : Si l'âme n'est pas un corps, elle ne peut être je ne sais quelle substance vide. Or, le jeune philosophe croyait que Dieu était esprit. L'évêque lui fait remarquer que Dieu, dont la substance est immatérielle, n'est pas pour cela quelque chose de vide. L'incorporéité dé l'âme peut donc être quelque chose de réel. Victor , par une interprétation inexacte d'une parole de saint Paul (1), distinguait dans l'homme trois substances: l'âme ou l'homme intérieur, l'esprit ou l'homme intime, le corps ou l'homme extérieur. Mais saint Paul, dans ce même passage dont abusait le jeune Africain , dit que notre

1 Epit. aux Thess., V, XXIII.

homme intérieur sera renouvelé à l'image de Dieu. Le grand Apôtre établit par là l'unité et la spiritualité de notre âme : il n'appartient qu'à une substance immatérielle de pouvoir être l'image de Dieu. Les idées de Victor sur la corporéité de l'âme seront renversées par l'argumentation et les explications d'Augustin. Le ciel et la terre, les fleuves, les mers, les forêts et les animaux nous apparaissent dans nos songes; les variétés de l'univers subsistent dans notre pensée et sont contenues dans les profondeurs de la mémoire; elles sortent de je ne sais quels coins secrets lorsque nous avons besoin de nous en souvenir, et se présentent en quelque sorte devant nos yeux. Si l'âme était un corps, pourrait-elle saisir parla pensée ces grandes et vastes images, et la mémoire pourrait-elle les contenir?

Augustin, en finissant, engage le jeune Africain à ne pas se plaire dans son surnom de Vincent, le chef des rogatistes, s'il veut être le Victor (1) (le vainqueur) de l'erreur: « Ne croyez pas savoir une chose quand vous l'ignorez, « lui dit-il ; mais pour apprendre apprenez à ignorer (2). On ne pèche point en ignorant

1 On reconnaît ici un jeu de mots comme on en trouve souvent dans les écrits de saint Augustin ; c'est un des défauts de la latinité africaine de cette époque.

2 Sed ut scias, disce nescire.

quelque chose des secrets ouvrages de Dieu , mais en donnant témérairement pour choses connues celles qui ne le sont point, ruais en produisant et en défendant le faux à la place du vrai. » Si Victor désire connaître toutes les erreurs dont son ouvrage abonde, qu'il vienne à Augustin sans ennui et sans difficulté; « ce ne sera point, lui dit ce grand homme, un disciple qui viendra trouver un maître, mais un jeune homme qui se rendra auprès d'un vieillard, un homme vigoureux qui visitera un malade. »

Cette douceur généreuse et cette parfaite condescendance , réunies à tout l'ascendant d'une admirable raison, ne furent point inutiles ; Victor, dont l'esprit était sincère et qui n'avait cédé qu'à un mouvement irréfléchi de jeunesse et à la fougue du génie africain, se rendit aux opinions de l'évêque d'Hippone; il reconnut qu'il s'était trompé, et remercia Augustin de lui avoir fait toucher du doigt ses erreurs avec une si paternelle bonté. La charité et le génie, ces deux grandes puissances de ce monde, ne se donnent pas toujours la main , mais quand leur sublime alliance vient à se montrer dans le même homme, oh ! alors la vérité prend une force irrésistible.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME. Autorité de saint Augustin établie par les plus illustres témoignages. — Les sept livres des Locutions et les sept livres des Questions sûr les sept premiers livres de l'Ecriture. — Les quatre livres contre les deux Epîtres des pélagiens. — Contre Gaudentius et contre le mensonge. — Lettre à Optat. — Contre l'adversaire de la loi et des prophètes. — Durée et transformations diverses du manichéisme. (419-420.)

Il est doux pour l'historien d'un grand homme de pouvoir s'entourer des hommages rendus à sa mémoire et prêter l'oreille aux concerts des siècles. Ces voix, parties de haut, nous excitent à l'accomplissement d'une grave laborieuse tâche et donnent à notre âme une aorte d'énergie mêlée de joie. On ferait un livre avec les témoignages imposants qui se sont produits depuis quatorze cents ans en l'honneur d'Augustin ; nous ne songeons donc point à tout recueillir; nous voulons nous en tenir à quelques paroles qui expriment les opinions des plus glorieux représentants des divers âges chrétiens.

On a vu dans les chapitres précédents comment Augustin fut jugé par ses contemporains, et nous n'avons pas à nous occuper ici de l'admiration des Jérôme, des Paulin, des (242) Simplicien et des Prosper; écoutons un moment les siècles qui ont suivi le siècle d'Augustin. Isidore de Séville (1) disait qu'Augustin, par sa science et son génie, avait vaincu les études de tous ses prédécesseurs. Ildefonse de Tolède (2) ne croyait point permis de contredire Augustin. De même que le soleil surpasse en lumière toutes les planètes, disait Remi d'Auxerre (3) , ainsi Augustin l'emporte sur tous les docteurs dans l'explication des Écritures. Rupert (4) appelle Augustin la colonne et le firmament de la vérité: « L'évêque d'Hippone, ajoute Rupert, est la colonne lumineuse sur laquelle la sagesse de Dieu a placé son trône. »

Nous avons cité l'admiration de Cassiodore à l'occasion des commentaires des Psaumes; nous pourrions citer Bède, qui nous représente dans sa tige le grand ordre de saint Benoît, et Alcuin (5), le maître de Charlemagne. D'après le pape Martin V, tous ceux qui savent quelque chose du Christ, de la foi, de la religion, prononcent le nom d'Augustin, comme si sans Augustin rien ne pouvait être compris ni expliqué: « Grâce à Augustin, c'est Martin V qui parle (6), nous n'envions point aux philosophes leur sagesse, aux orateurs leur éloquence; nous n'avons plus besoin de la pénétration d'Aristote, du charme persuasif de Platon, de la prudence de Varron, de la gravité de Socrate, de l'autorité de Pythagore, de la pénétration d'Empédocle... lui seul nous «représente le génie et les études de tous les Pères... Qui voudrait défendre la religion et sous un autre chef qu'Augustin ? » Grégoire le Grand disait: « Si vous désirez prendre une délicieuse nourriture , lisez les ouvrages du bienheureux Augustin; ne cherchez pas notre son (nostrum furfurem) quand vous avez la fleur de son froment (7). »

Saint Thomas (8), la gloire de l'ordre de saint Dominique, et proclamé l'Ange de l'école, n'est

1 Lib. VI. Etym., cap. 8.

2 Sermon de B. Viry.

3 In epist. II, ad Cor.

4 Lib. vir, De operat. Spirit. sanc., cap. 19.

5 Charlemagne, eut un jour l'idée de s'entourer de douze clercs, comme saint Augustin et saint Jérôme ; Alcuin lui répondit : « Le Créateur du ciel. et de la terre n'en a pas eu plusieurs, et vous voulez en avoir douze ! »

6 Sermon sur la translation de sainte Monique.

7 Lib. VIII, Reg., cap. 37.

8 Un biographe de saint Augustin, Lancilot, parle d'une vision où saint Thomas d'Aquin se montrait couvert d'une chape semée d'étoiles et lançant au loin de célestes rayons ; un royal diadème ornait sa tête. A côté de l'Ange de l'école apparaissait un évêque revêtu des mêmes splendeurs et portant une barbe vénérable. L'évêque prenant la parole, dit : Celui-là est Thomas, et moi je suis Augustin; j'ai fait de Thomas mon compagnon; dans les passages les plus difficiles de la doctrine sucrée, il suit mon opinion et la défend.

autre chose dans le fond, dit Bossuet (1), et surtout dans les matières de la prédestination et de la grâce, que saint Augustin réduit à la méthode de l'école. Saint Bernard se faisait gloire de suivre la théologie de saint Augustin, et Pierre le Vénérable l'appelle le maître de l'Église après saint Paul. Des louanges infinies se presseraient sous notre plume si nous voulions mentionner les témoignages de tant de papes en faveur de l'évêque d'Hippone. Il sera plus curieux d'entendre Luther, Mélanchton et Calvin, mêler leurs voix aux voix catholiques dans cet hymne de louanges parti de tous les pays de la terre.

Le moine de Wittemberg pensait que, depuis les apôtres, nul docteur n'avait été comparable à Augustin. Il était doux à Mélanchton (2) d'invoquer Augustin dans son école. «Sa doctrine, ajoute Mélanchton, étant nécessaire à l'Église, c'est avec raison que nous devons aimer Augustin, qui a le mieux conservé le céleste trésor de la vérité. » « Il n'est pas besoin, disait Calvin (3), de travailler à savoir ce qu'ont pensé les anciens, lorsque Augustin seul peut suffire : les lecteurs n'ont qu'à prendre dans ses écrits, s'ils veulent avoir quelque chose de certain sur le sens de l'antiquité. » Augustins est le seul Père que les hérétiques aient admiré; mais combien il a fallu défigurer Augustin pour en faire le Père des hérétiques!

Bossuet, philosophe si pénétrant, théologien si profond, interprète si puissant de la foi catholique, cite Augustin à chaque page, l'appelle tour à tour le grand, l'admirable, l'incomparable, et se nourrit constamment de la pensée du docteur africain, qu'il revêt de son style à lui, de ce style prodigieux qui lui est propre. Il ne souffre pas la moindre atteinte portée à la gloire de l'évêque d'Hippone. « C'est déjà, dit Bossuet, une insupportable témérité de s'ériger en censeur d'un si grand homme, que tout le monde regarde comme une lumière et de l'Église, et d'écrire directement contre lui ; c'en est une encore plus grande, et qui tient de l'impiété et du blasphème, de le traiter de novateur et de fauteur des hérétiques (4). » Erasme prétendait qu'Augustin n'avait pu acquérir une connaissance solide des choses sacrées (5), et le regardait comme fort inférieur .

1 Défense de la traduct. et des Saints Pères, livr. VI, chap. 24.

2 Déclamat. sur saint Augustin.

3 Lib. III., Instit., cap. 3.

4 Défense de la trad. livre I, chap. 7.

5 Solidam cognitionem rerum sacrarum

saint Jérôme. « Il n'y a personne, en vérité, dit Bossuet à ce sujet (1), à qui l'envie de rire ne prenne d'abord lorsqu'on voit un Erasme et un Simon qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles-lettres, se mêlent de prononcer entre saint Jérôme et saint Augustin, et d'adjuger à qui il leur plaît le prix de la connaissance des choses sacrées. Vous diriez que tout consiste à savoir, du grec, et que, pour se désabuser de saint Thomas, ce soit assez d'observer qu'il a vécu dans un siècle barbare; comme si le style des apôtres avait été fort poli, ou que, pour parler un beau latin, on avançât davantage dans la connaissance des choses sacrées. »

Nos lecteurs n'ont pas oublié que si l'évêque d'Hippone ignorait l'hébreu, il possédait à fond la langue grecque, dont il avait fait une très-sérieuse étude depuis son élévation au sacerdoce. Ainsi Augustin put s'emparer pleinement de la version des Septante, qui avait suffi aux apôtres.

Erasme, à qui l'évêque de Meaux ne pardonnait pas d'avoir classé Augustin au-dessous de Jérôme pour l'interprétation des Écritures, rangeait néanmoins le pontife d'Hippone parmi les plus grands ornements et les plus éclatantes lumières de l'Église.

Ce magnifique cortège de grands hommes de tous les siècles inclinant la tête devant Augustin, ne le venge-t-il pas suffisamment des injures de Bayle et de ce prêtre Simon (2), contre lequel Bossuet a fait un des plus beaux ouvrages de critique qui existent dans aucune langue?

Appuyé sur l'admiration des âges pour l'homme dont l'histoire nous occupe , nous continuerons plus hardiment notre oeuvre.

Les sept livres des Locutions sont une sorte d'étude littéraire du Pentateuque, de Josué et des Juges; Augustin fait voir ce qui caractérise le style des écrivains sacrés , ce qui appartient au génie de la langue hébraïque et de la langue grecque ; il avertit de ne pas chercher un sens mystérieux dans ce qui est un simple four original. Notre docteur peut ainsi être considéré comme un des premiers qui aient signalé les frappantes beautés du style biblique. Les sept livres des Questions sont une comparaison

1 Défense de la tract.

2 Simon, dans son ouvrage intitulé Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament, s'était donné comme le vengeur des Pères grecs et de l'antiquité. Son ouvrage était particulièrement dirigé contre saint Augustin.

raison des différentes versions des Septante, des versions d'Aquila et de Théodotien , et de la traduction latine de saint Jérôme , faite sur l'hébreu; ils présentent comme des notes rapides, mais substantielles et lumineuses, sur des difficultés que le docteur résout à mesure qu'il les pose. Cet examen de l'Heptateuque, qui commence où finissent les DOUZE LIVRES SUR LA GENÈSE, est fait sans aucune préoccupation de la forme, mais dans la seule vue de rencontrer la vérité.

A la fin de l'année 419, les décrets impériaux contre les pélagiens furent renouvelés; une lettre d'Honorius et de Théodose parvint à l'évêque de Carthage, et quoique l'Église d'Hippone fût inférieure à l'Église de la métropole africaine, Augustin, par une exception qu'il devait à son génie et à son immense renommée, reçut la même lettre qu'Aurèle. Honorius et Théodose voulaient que les deux pontifes de Carthage et d'Hippone fissent souscrire à tous les évêques africains la condamnation de Pélage et de Célestius ; la défense de la doctrine pélagienne leur paraissait une intolérable énormité.

Et cependant les évêques pélagiens , du fond de leur exil ignoré, ne cessaient d'élever la voix en faveur de leur cause; il se répandit en Italie deux lettres qui calomniaient les doctrines catholiques au profit de l'erreur condamnée. L'une avait pour auteur Julien, qui cherchait à mimer dans Rome quelques restes de l'ancienne flamme pélagienne; l'autre, adressée à Rufus, évêque de Thessalonique, portait la signature de dix-huit évêques qui avaient refusé de souscrire à la condamnation de Pélage et de Célestius : c'était comme une levée de boucliers des pontifes anathématisés. Alype , l'illustre et infatigable ambassadeur de l'Afrique chrétienne auprès du siège de Rome , reçut des mains du pape Boniface ces deux lettres avec mission de les remettre à Augustin, car c'était toujours à Augustin qu'on songeait à chaque apparition de l'ennemi. Ainsi , dans les grandes guerres contre les ennemis de la foi religieuse, Judas Machabée, Godefroy ou Richard Coeur-de-Lion étaient appelés aux heures du péril; leur nom volait de bouche en bouche chaque fois qu'il fallait repousser une attaque, et toute bataille se changeait pour eux en victoire.

C'est en 420 que les deux lettres avaient été écrites; la même année vit naître la réponse (244) de l'évêque d'Hippone, composée de quatre livres adressés au pape Boniface. Au début du premier livre, consacré à la réfutation de la lettre de Julien, Augustin remercie le pape Boniface de son amitié; il le remercie de ce qu'il veut bien être l'ami des humbles. Il parle du devoir de tous les évêques de défendre les brebis rachetées du sang du divin Pasteur, et place le siège de Rome plus haut que tous les sièges de là terre: quant à lui, Augustin, il fait ce qu'il peut pour sa petite part (1) ; le docteur rend grâce à Boniface de ne pas lui avoir caché des lettres où ce pontife avait trouvé le nom d'Augustin livré aux calomnies et aux outrages.

Les quatre livres à Boniface peuvent se résumer ainsi : Les pélagiens disaient : Les catholiques sont manichéens parce qu'ils nient le libre arbitre et qu'ils nous montrent l'homme invinciblement poussé au mal. Augustin répond que la doctrine catholique n'enseigne point la destruction du libre arbitre par le péché d'Adam, tuais sa modification profonde. La liberté qui a péri dans le paradis terrestre, c'était la possession d'une pleine justice avec l'immortalité; c'est pour cela que la nature humaine a besoin de la grâce divine. Le libre arbitre est si peu détruit dans l'homme pécheur, que ce libre arbitre détermine le péché, surtout dans les hommes qui font le mal par délectation et par amour pour le mal; ils font ce qu'il leur plaît. Saint Paul (2) nous apprend qu'on n'acquiert la liberté de la justice que par le libre arbitre de la volonté. Saint Jean, dans son Evangile (3), nous dit que Jésus-Christ a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu. » Quoi de plus formel que ces paroles?

L'évêque d'Hippone venge les catholiques du reproche de méconnaître la sainteté du mariage, de condamner les saints personnages de l'Ancien Testament, et de ne pas croire à la rémission de tous les péchés par le baptême. Les pélagiens accusaient le clergé de Rome d'avoir prévariqué dans la question de la grâce; Augustin leur répond que le pape Zozime usa de beaucoup d'indulgence envers Célestius et Pélage, mais que Rome n'approuva jamais leurs enseignements. D'après les évêques pélagiens, les catholiques introduisaient sous le

1 Facio quod possum pro mei particule muneris, dit saint Augustin avec cette admirable humilité qui forme le principal trait de son caractère.

2 Aux Romains, VI, 20. — 3 II, 12.

nom de grâce une sorte de destin; Augustin répond qu'on ne peut pas appeler destin la divine inspiration du bien et le secours d'en haut apporté à la faiblesse de la volonté humaine. Il fait voir aux évêques pélagiens qu'ils ont mal compris ce qu'il avait écrit sur le caractère de la loi de l'Ancien Testament. Les louanges extrêmes données à la créature, au mariage, à la loi, au libre arbitre, aux saints, cachaient tous les piéges de l'erreur pélagienne. Les pélagiens prétendaient que, pour condamner leur doctrine, il avait, fallu surprendre et arracher la signature des évêques catholiques dispersés au loin; Augustin leur demande

si on a aussi extorqué les signatures de saint Cyprien (1) et de saint Ambroise (2), qui bien avant la naissance de l'hérésie, l'ont renversée par leurs enseignements.

On se rappelle les affreuses extrémités auxquelles se livraient souvent les donatistes. Gaudentius, évêque donatiste de Thamugade, pressé d'obéir aux lois impériales, déclara que lui et les siens se brûleraient plutôt avec leur église; résolution bien digne du violent génie africain ! Gaudentius s'appuyait sur l'exemple de Razias, dont le trépas est rapporté dans le deuxième livre des Machabées. Le tribun Dubitius, chargé de l'exécution des décrets impériaux, envoya à l'évêque d'Hippone les deux lettres qu'il avait reçues de Thamugade, en le priant d'y répondre. Quoique bien accablé de travaux, Augustin écrivit successivement deux livres contre Gaudentius pour répondre un dernier mot à ce parti expirant auquel il avait livré une si longue guerre (3). Nous ignorons si l'évêque et les donatistes de Thamugade exécutèrent leur terrible résolution.

Nous trouvons ici, à là même date que les deux livres contre Gaudentius (420), un livre Contre le Mensonge, dont la pensée nous a frappé. L'occasion de cet ouvrage fut l'erreur de l'espagnol Consentius, qui croyait que, pour mieux découvrir la doctrine des priscillianistes, il était permis à un catholique de déguiser ses propres sentiments. Augustin s'élève avec énergie contre cette école, qui croit pouvoir en certains cas autoriser le mensonge, qui permet des atteintes à la vérité sous prétexte d'une fin

1 Epist. De Opere et Eleemosynis.

2 Commentaires sur Isaïe, liv. I, de la Pénitence; Comment. l'Evangile selon saint Luc.

3 La secte vaudoise présentait quelque chose de l'ancien donatisme africain : elle faisait dépendre de la sainteté des ministres la validité des sacrements.

utile et salutaire, qui introduit la dissimulation au fond de la conscience en vue d'un bien à faire ou d'une vérité à établir. Le plus petit mal n'est jamais permis dans le monde, dût-il en résulter un immense bien. L'évêque d'Hippone observe que toutes les actions des saints personnages de l'Ancien Testament ne doivent pas être pour nous des règles de morale. Il y a dans l'Ecriture des exemples de dissimulation; mais ce sont plutôt des mystères que des mensonges.

Nous avons vu la lettre où Augustin interrogeait Jérôme sur l'origine de l'âme, la lettre à Optat et les quatre livres qui traitent de cette mystérieuse question. Optat, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre évêque de Milève, et que nous croyons avoir été évêque de Tubunes, revint à la chargé auprès d'Augustin; il pensait que le pontife d'Hippone avait reçu quelque importante réponse du solitaire de Bethléem. Augustin écrivit (1) à Optat au commencement de 420, pour lui annoncer que Jérôme ne lui avait rien répondu ; ii y avait près de cinq ans que son livre, en forme de lettre, avait pris le chemin de l'Orient. Toutefois il ne perdit pas l'espérance de voir Jérôme lui venir en aide; Augustin cite un passage d'une lettre du vieux solitaire remplie d'affectueux témoignages pour lui, et montre ainsi qu'on peut discuter ensemble sans que l'amitié en souffre. Optat avait composé un ouvrage intitulé le Livre de la foi, dans lequel il traitait de l'origine de l'âme; Augustin le prie de lui envoyer ce livre. L'évêque d'Hippone reproduit aussi des passages d'une lettre d'Optat adressée aux Césaréens. La formation de l'âme par voie de propagation avait paru à Optat une invention nouvelle et une doctrine inouïe; Augustin lui fait observer que cette opinion est ancienne ; Tertullien et saint Irénée l'avaient soutenue. Quelque avis qu'on embrasse d'ailleurs, il ne faut pas s'écarter de l'idée que les âmes humaines sont l'oeuvre de Dieu. Cette lettre à

Optat ne renferme aucune pensée nouvelle sur la question; le doute et le savoir y sont l'objet de nombreux jeux de mots qui offensent le bon goût.

Voici maintenant le dernier ouvrage de l'évêque d'Hippone contre les manichéens. Un écrit anonyme, mais composé par quelque marcionite, fut mis en vente dans la ville de

1 Cette lettre est celle que nous avons annoncée dans une note précédente, et qui fut découverte par Besselius, abbé du monastère de Gottweig.

Carthage; l'auteur inconnu se disait disciple d'un certain Fabricius qu'il avait rencontré à Rome. Il attaquait l'Ancien Testament, et cherchait à mettre en contradiction les livres sacrés de l'ancienne et de la nouvelle loi. A la suite de cet écrit, un autre ouvrage avait pour but de prouver que ce n'est pas Dieu qui a créé la chair. Le même volume renfermait un fragment d'Adimante, disciple de Manichée , que l'évêque d'Hippone avait depuis longtemps combattu. La lecture de ce volume devenait dangereuse à Carthage; on l'envoya à Augustin avec prière d'y répondre; le docteur composa les deux livres Contre l'Adversaire de la loi et des Prophètes. Nous ne pourrions pas les analyser sans répéter ce que nous avons dit ailleurs. Mais en indiquant le dernier ouvrage de l'évêque d'Hippone contre ce manichéisme' qu'il a démoli avec tant de logique et de génie, il nous faut jeter un regard sur la durée et les transformations diverses de la doctrine manichéenne depuis quatorze siècles.

Manichée, dans l'Epître du Fondement, son disciple Adimante, Fauste, Fortunat, Félix, Secondinus, et quelques autres chefs du manichéisme, n'avaient point déguisé leurs doctrines; leurs ouvrages, dont nous avons parlé, établissent avec netteté ce qu'ils prétendent établir, et Beausobre nous semble avoir entassé les nuages pour faire du manichéisme quelque chose de vague et d'incertain que les Pères de l'Eglise ne pouvaient guère atteindre. L'auteur de l'Histoire critique de Manichée et du manichéisme, qui a osé appeler Bossuet un sophiste, fait passer sous nos yeux une pompeuse fantasmagorie d'érudition, dont le but principal paraît être, sous prétexte de critique historique, la réhabilitation (2) de ce que l'antiquité chrétienne a condamné. Dans les âges qui suivirent l'âge d'Augustin, le manichéisme, désertant l'Afrique, son principal centre pendant longtemps, s'enveloppa de mystères et se répandit sous des noms divers à travers toutes les

1 A peu près à la même époque, quelques manichéens, hommes et femmes, découverts à Carthage, furent conduits à l'église: interrogés par saint Augustin et d'autres évêques, ils avouèrent des infamies. Très-peu de-temps après, saint Augustin fit chasser d'Hippone le vieux manichéen Victoria, qui l'avait trop souvent trompé.

2 Beausobre, dont nous avons déjà parlé, est convenu, dans sa préface (p. 21, édit. d'Amsterdam, 1734), de son indulgence envers les hérétiques; après avoir étudié très-attentivement son livre, nous avons le droit de dire que cette indulgence est de la partialité. Nous ne pouvons pas croire que Beausobre n'ait pas lu les ouvrages de saint Augustin contre les manichéens, et nous devons reconnaître alors qu'il les a lus avec prévention. L'évêque d'Hippone est l'homme qui a connu le plus à fond les doctrines manichéennes, et Beausobre, venu treize siècles plus tard, voudrait bien lui en remontrer sur ce point. Il est impossible d'imaginer plus de douceur, de modération et de réserve que n'en offre la polémique de saint Augustin, et Beausobre voudrait n'y voir que calomnie, outrage, haine. « Je ne vois pas, dit-il, que a saint Augustin ait converti beaucoup de manichéens ni de donatistes. » Beausobre n'aurait eu qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître des milliers de convertis.

contrées de l'Europe; il perdit l'existence philosophique qu'il avait eue en plein soleil durant les premiers âges chrétiens, et ses partisans formèrent en quelque sorte des sociétés secrètes; ils avaient renoncé à toute polémique au profit de leur cause, mettaient le plus grand soin à se cacher, et leur propagande souterraine se faisait avec des demi-mots et de discrets épanchements. A l'église, on les. aurait pris pour de bons catholiques; le manteau de l'orthodoxie couvrait leurs pensées intérieures et leurs moeurs, qui n'étaient pas conformes aux inspirations chrétiennes.

Il y eut toujours en Asie de la place pour les rêveries du génie humain, et les manichéens s'y étaient produits tout à leur aise sous le nom de pauliciens, ainsi nommés d'un certain Paul qui les avait établis en Arménie. Les pauliciens étaient devenus aux pays d'Orient un grand parti; et quand on les menaça de les chasser des terres impériales, on les vit recourir à la force des armes. L'histoire nous les montre, à la fin du neuvième siècle, luttant vigoureusement contre Basile le Macédonien. Une ambassade en Arménie, qui avait pour but l'échange des prisonniers, fut l'occasion d'un curieux ouvrage sur les pauliciens; leur histoire par Pierre de Sicile a servi de guide et de source aux auteurs (1) qui , plus tard, ont voulu étudier les sectaires d'Arménie. L'horreur des pauliciens pour la Croix, la sainte Vierge et l'Eucharistie, révèle suffisamment leur parenté avec les manichéens, qui condamnaient la chair et ne voyaient en Jésus-Christ qu'un divin fantôme. On a pu dire (2) que les nouveaux manichéens, venus de Bulgarie et prenant le nom de Bulgares, s'étaient répandus par là dans le reste de l'Europe; nous ne devons pas cependant oublier que déjà, au temps de saint Augustin, il y avait des manichéens à Rome et dans les Gaules : pourquoi ne s'y seraient-ils pas secrètement maintenus ? Parfois dans l'histoire on découvre des erreurs, des superstitions, des cultes qui, durant des siècles, ont eu pour seuls gardiens quelques familles. L'ancien manichéisme avait pu se conserver ainsi dans la vieille Europe; le nouveau

1 Cedrenus a beaucoup puisé dans l'ouvrage de Pierre de Sicile.

2 Bossuet, Histoire des variations.

nouveau manichéisme, venu d'Orient, reconnut sans doute dans quelques coins de l'Italie et des Gaules ses propres doctrines, depuis bien longtemps gardées comme un héritage mystérieux.

On sait quel fut en 1017 le sort des chanoines d'Orléans reconnus pour être pauliciens et qui professaient d'étranges opinions sur la création et sur la Bible; en mourant, ils confessèrent avoir eu de mauvais sentiments sur le Seigneur de l'univers (1). Le roi Robert les jugea dignes du feu: cinq siècles auparavant, saint Augustin eût travaillé à éclairer leur esprit et n'eût point souffert qu'ils fussent punis parle dernier sur place. Le onzième et le douzième siècles nous offrent, sous les noms de pauliciens, de bulgares, d'albigeois, de cathares (purs) ou catharistes (purificateurs), de poplicains, de piples et de patariens, des sectateurs du manichéisme en France, en Allemagne et en Italie. Nous nous contenterons d'indiquer le concile tenu à Toulouse contre eux par le pape Calixte II. Saint Bernard, en parlant des nouveaux manichéens, les signale tels que nous les avons montrés dans les pages précédentes; il observe qu'ils ne ressemblaient en rien aux autres hérétiques, qui cherchaient tous les moyens de se faire connaître. Ils n'étaient pas de ceux qui voulaient vaincre, ajoute ce grand homme, mais de ceux qui ne voulaient que

nuire; ils se coulaient; sous l'herbe pour communiquer plus sûrement leur venin par une secrète morsure. Déclarer leur doctrine, c'était la déclarer absurde; voilà pourquoi ils s'attaquaient à des ignorants, à des gens de métier, à des femmelettes, des paysans, et leur recommandaient le secret. « Ils ne prêchaient pas, ils parlaient à l'oreille, dit Bossuet (2) ; ils se cachaient dans des coins, murmuraient plutôt en secret qu'ils n'expliquaient leur doctrine. » Renier, qui avait partagé pendant dix-sept ans l'erreur des cathares d'Italie, trouvait au milieu du treizième siècle seize Eglises manichéennes: l'Eglise France, l'église de Toulouse, l'Eglise de Cahors l'Eglise d'Albi, l'Eglise de Bulgarie, l'Eglise Duzranicie, d'où sont venues toutes les autres. Tels sont les ancêtres religieux que se donnent les protestants et à l'aide desquels ils ont espéré remonter aux premiers anneaux de la chaîne chrétienne.

1 Cedrenus, tome I, p. 431. Voyez aussi Glaber, livre III, chap. 8 et Vignier.

2 Histoire des variations.

247

A l'heure où nous écrivons, le manichéisme subsiste encore dans plus d'une intelligence et au fond même de certaines doctrines. Des philosophes et même des philosophes accrédités enseignent de nos jours que Dieu n'a pas tiré le monde du néant. Cette assertion, inspirée par l'ancien axiome ex nihilo nihil (rien ne se fait de rien), est toute manichéenne ; elle tend à établir antérieurement à la création une substance qui n'est pas Dieu, et que les manichéens appelaient matière et mauvais principe.

Ainsi l'erreur se transforme et ne meurt pas; cette immortalité de l'erreur est l'immortalité du mal lui-même, qu'on signale, qu'on évite, contre lequel on a raison, mais qu'on ne tue point.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME. Les six livres contre Julien. — Manuel à Lorentius. — Du soin pour les morts. (421.)

Je me suis levé pendant la nuit avec David, » dit Bossuet en s'adressant à Dieu (1), « pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts , la lune et les étoiles que vous avez fondées. (Ps. VIII , 4.) Qu'ai-je vu, ô Seigneur ! et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avançait, « et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés; les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, « en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui ; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein, et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître; le faible croissant diminuait peu à peu, et quand le soleil se fut a montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand

1 Traité de la concupiscence, chap. 32.

astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait, mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande, et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu ! lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez; elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez; partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ! etc., etc. »

Cette belle comparaison peint merveilleusement l'état de l'âme en présence de son Dieu. L'âme ne sait et ne peut quelque chose qu'à l'aide du Dieu qui l'a créée; c'est Dieu qui lui donne ou lui retire la lumière et l'énergie, et qui soutient sa débile volonté au milieu des misères morales dont elle est opprimée. Sans Dieu, l'âme demeure livrée à la nuit, et son libre arbitre tombe dans le néant. Puissance de faire le mal, de le choisir, impuissance à accomplir le bien sans le secours divin, voilà en deux mots la nature humaine depuis la chute primitive,, voilà aussi toute la doctrine de la grâce catholique. Loin que nous devions nous révolter contre une condition pareille , nous n'y trouvons, quant à nous, pas même matière à une véritable humiliation; (248) l'indigenre de l'âme humaine est un lien de plus qui l'attache à son créateur. Ce qui peut humilier, c'est la dépendance absolue sous l'autorité d'un autre homme, c'est la pauvreté en regard des richesses de la terre. Mais, dites-moi, quelle honte y a-t-il à reconnaître que nous tenons tout de Dieu seul? quelle honte y a-t-il à être pauvre comme est pauvre le genre humain tout entier? Ne découvrez-vous pas un rayon de gloire sur notre front dans cette seule idée que l'homme est placé sous le regard divin, et que chaque élan de notre coeur vers le bien est un témoignage de bonté paternelle de la part de Dieu? Qu'on ne nous répète point l'objection banale et à laquelle nous avons eu déjà occasion de répondre: Avec la grâce catholique il n'y a plus de vertu, plus de mérite personnel. Y a-t-il une société sur la terre qui ait offert autant d'exemples de vertus que la société catholique? Le secours n'empêche pas , ne détruit pas l'éclatant mérite des luttes constantes , des bonnes et des grandes actions. Lorsque les martyrs confessaient le nom de Jésus-Christ sur les gibets, dans les flammes ou sous la dent des bêtes du Cirque, l'esprit de Dieu les soutenait , mais toute la puissance de leur volonté et de leur courage les soutenait aussi.

Les pélagiens, méconnaissant la faiblesse si tristement évidente de notre nature tombée, accordaient tout à la puissance personnelle de l'homme, et de combien de pélagiens ne sommes-nous pas encore entourés ! que de gens, se trouvant sans doute suffisamment forts et heureux, refusent de croire à une déchéance, à un paradis perdu 1 Augustin, dans ses réponses aux hommes qui niaient le péché originel , triomphait d'eux avec leurs propres armes. Les pélagiens torturaient certains passages de l'Ecriture et des Pères , et se proclamaient les interprètes exacts des traditions sacrées; l'évêque d'Hippone répondait en faisant parler les Livres saints et les Pères de l'Eglise dans leur majestueux ensemble et leur magnifique unité. Lorsque l'évêque Claude lui eut envoyé les quatre livres entiers de Julien contre le premier livre du Mariage et de la Concupiscence, le vieil athlète catholique se leva de toute sa hauteur pour terrasser son jeune adversaire. La longue controverse pélagienne n'offre rien de plus fort ni de plus éloquent que les six livres contre Julien, écrits en 421. Comme le fils de Mémorius était très-versé dans les belles-lettres et qu'il se piquait d'esprit et d'élégance, il semble qu'Augustin, pour mieux le convaincre, ait voulu ajouter la séduction littéraire à la puissance de la vérité.

Les quatre livres de Julien renfermaient beaucoup d'injures contre Augustin. L'évêque d'Hippone dit à l'évêque hérétique qu'il ne peut pas dédaigner tous ces outrages, parce qu'il faut qu'il s'en réjouisse pour lui-même, qu'il s'en attriste pour Julien et pour ceux que trompe sa parole. Il se rappelle les magnifiques récompenses promises à ceux qui seront calomniés à cause de Jésus-Christ, et se rappelle aussi l'apôtre qui est malade avec les malades et qui souffre de tout scandale. Julien, avec ses quatre grands livres, avait cru écraser comme sous un char à quatre coursiers le petit écrit d'Augustin, et ce petit écrit n'a pas même été touché par tout ce fracas immense ! Julien s'efforçait de prouver qu'il fallait condamner absolument le mariage si les hommes venus au monde par cette voie n'étaient pas exempts de tout péché; il ne réfutait aucun point du livre d'Augustin et parcourait à son aise le champ des suppositions gratuites. Renouvelant les excès de Jovinien, il imprimait au front du catholique la tache du manichéisme. Augustin lui montre que cette accusation de manichéisme, jetée à la face des catholiques pour leur croyance au péché originel, doit enfin tomber en poussière, car ce n'est pas lui Augustin qui a inventé la doctrine du péché originel, ce ne sont pas les catholiques ses contemporains qui l'ont inventée: elle a été enseignée par les plus illustres défenseurs de la foi catholique, et Julien devra appeler manichéens saint Irénée, évêque de Lyon, presque contemporain des apôtres ; le saint évêque et martyr Cyprien; Riticius, évêque d'Autun, homme de grande autorité, qui assista au concile de Rome, où fut condamné Donat, le premier chef du donatisme ; Olympius, évêque espagnol, homme de grande gloire dans l'Eglise et dans le Christ; saint Hilaire, évêque des Gaules, vénérable et ardent défenseur de l'Eglise catholique; saint Ambroise, dont le monde entier connaît les admirables travaux; le pape Innocent et tous les évêques des conciles de Carthage et de Milève. Augustin reproduit divers passages des personnages éminents dont il invoque la mémoire.

Si les témoignages de l'Eglise d'Occident ne suffisent pas à Julien , Augustin interrogera l'Eglise grecque ; il fera entendre saint Grégoire (249) de Nazianze dont la parole a tant de grâce ; saint Basile, que Julien a cru pouvoir appeler à ,son secours, et les quatorze évêques du concile de Diospolis. Julien triomphait d'un passage. de saint Jean Chrysostome. Dans une de ses homélies, ce grand évêque a dit : Nous baptisons les enfants quoiqu'ils n'aient pas de péché; ce qui signifie: Quoiqu'ils n'aient pas de péché qui leur soit propre. Julien avait traduit: «Nous baptisons les enfants qui ne sont pas souillés par le péché, » et avait conclu que saint Jean Chrysostome ne professait pas la croyance au péché originel. Pourquoi, dira Julien, pourquoi l'évêque Jean ne s'est-il pas expliqué plus clairement et n'a-t-il pas déclaré qu'il était question d'un péché qui fût propre aux enfants? — La réponse est bien simple: c'est que, parlant dans l'Eglise catholique, l'évêque Jean ne pensait pas qu'on pût le comprendre autrement. Et, pour mieux connaître la pensée du grand évêque sur ce point, Julien n'a qu'à lire ce fragment d'une lettre de Jean à Olympia : « Après qu'Adam eut commis ce grand péché et qu'il eut entraîné le genre humain dans sa perte, il eut pour peine les longues afflictions. » Jean Chrysostome disait aussi dans une homélie sur la résurrection de Lazare : « Le Christ pleurait, parce que l'homme déchu de ses droits à l'immortalité en était venu au point d'aimer son tombeau. Le Christ pleurait, « parce que le démon a fait mortels ceux qui pouvaient conquérir l'immortalité. » Dans la même homélie d'où Julien avait tiré son objection, l'évêque Jean disait : « Le Christ est venu une fois, et nous a trouvés liés par les engagements paternels que souscrivit Adam. Celui-ci a commencé à nous engager; la dette s'est accrue par nos péchés. » De tels passages et d'autres encore que cite Augustin témoignent de la croyance de Jean Chrysostome au péché originel.

Ainsi donc, au lieu d'être une conspiration de gens perdus (1), selon l'étrange expression de Julien, au lieu d'être un simple bruit du peuple (2), la doctrine du péché originel était la croyance des plus grands hommes de l'Eglise catholique avant Augustin. Â entendre Julien, il n'y avait personne pour défendre cette doctrines, et voilà que toutes les gloires catholiques se levaient pour donner raison à Augustin !

1 Conspiratio perditorum.

2 Solum populi murmur.

3 De tanto multitudine assertorem non potest invenire.

La liste de ces illustres autorités eût été incomplète si le nom de Jérôme n'y avait figuré. Ce grand homme était mort l'année précédente (1) : « Ne croyez pas, dit Augustin à Julien, ne croyez pas qu'il faille dédaigner saint Jérôme parce qu'il n'a été que prêtre; il fut versé dans le grec, le latin et l'hébreu, passa de l'Eglise d'Occident à l'Eglise d'Orient, et vécut dans les lieux saints et les saintes lettres jusqu'à un âge bien avancé; il lut tous ou presque tous les auteurs qui, dans les diverses parties du monde, avaient écrit avant lui sur la doctrine de l'Eglise ; or, Jérôme n'a pas eu sur ce point (le péché originel), un avis différent du nôtre. Dans son commentaire du prophète Jonas, il dit que les petits enfants eux-mêmes sont coupables du péché d'Adam. »

Julien favorisait le manichéisme en cherchant à établir que le mal ne pouvait naître du bien, et que le mariage, s'il est bon, ne pouvait pas produire un mauvais fruit : le péché originel. Augustin redit ici quelques-unes de ses belles idées sur l'origine du mal qui n'est que la défaillance du bien, le défaut d'une bonne nature inférieure et non pas d'une nature souveraine et immuable. Le mal n'est pas une substance, mais une volonté qui s'éloigne de ce qui est bien. La parabole évangélique du bon et du mauvais arbre est une image de la bonne et de la mauvaise volonté, et les fruits sont les couvres.

Augustin, à l'aide des dix grands docteurs et du prêtre Jérôme, qu'il a déjà cités, démolit pièce à pièce tout l'édifice élevé par l'habileté de Julien. Quand celui-ci se plaint que la doctrine pélagienne ait été condamnée par des juges prévenus de haine, l'évêque d'Hippone lui fait observer que les grands docteurs sur lesquels il s'appuie ne pouvaient nourrir aucune prévention contre les pélagiens, qui n'existaient pas encore. Julien se félicitait d'avoir été le seul à souhaiter le combat, se donnant comme le David des pélagiens, et voyant dans Augustin un Goliath. Notre saint docteur ignore si le jeune hérétique est convenu avec les pélagiens qu'ils se tiendraient tous pour vaincus, dans le cas où il serait vaincu lui-même. « Quant à moi, lui dit Augustin avec un admirable sentiment catholique (2), à Dieu ne plaise que je vous provoque à un combat

1 30 septembre 420.

2 Livre III, chap. 4.

singulier ! en quelque lieu que vous paraissiez, vous trouverez l'armée du Christ pour vous combattre; elle a vaincu Célestius à Carthage, lorsque je n'y étais pas; elle a vaincu de nouveau à Constantinople, bien loin des contrées africaines; elle a triomphé, en Palestine, de Pélage, qui, craignant sa condamnation, a condamné votre cause : là votre hérésie a tout à fait succombé. »

Augustin, que Julien ne craignait pas d'appeler Epicurien, adorateur du démon, rétablit sa doctrine sur le mariage, la concupiscence, le péché originel, le libre arbitre et la grâce, doctrine que l'ancien évêque d'Eclame avait pris plaisir à dénaturer. Il renverse, chemin faisant, les nouvelles objections de Julien.

L'évêque d'Hippone, parlant de la destinée des enfants morts sans baptême, exprime une opinion qu'il importe d'établir formellement ici pour répondre aux jansénistes et à leurs exagérations sur ce point. Il avait déjà dit ailleurs que la peine de ces enfants serait la plus douce de toutes les peines; il emploie dans le cinquième livre contre Julien, chapitre onze, des termes plus miséricordieux encore : Je ne dis pas que les enfants morts sans le baptême du Christ seront punis, de manière qu'il eût mieux valu pour eux de n'être pas nés... Quoique je ne puisse pas définir le caractère, la nature, la grandeur de cette peine, je n'ose pas dire cependant que le néant eût mieux valu pour eux que l'existence (2). Saint Thomas, interprète immortel de la théologie du grand évêque d'Hippone, n'a pas cru sortir de la ligne de la doctrine du maître en enseignant que le péché originel tout seul ne sera point puni par la peine des sens (3). La privation du royaume du ciel et des dons surnaturels laisse place à une destinée dont Dieu seul a le secret, mais qui ne sera pas le malheur (4).

L'évêque pélagien, pour autoriser ses opinions sur la concupiscence, cherchait des appuis dans les philosophes de l'antiquité, mais ne pouvait citer que ceux qui ont traité des choses naturelles. Augustin lui rappelle que

1 Livre I, chap. 16, De peccat. merit. et remisa.

2 Ego autem non dito parvulos sine Christi baptismate morientes tanta poena esse plectendos, ut eis non nasci potius expediret.... quae, qualis et quanta erit, quamvis definire non possim, non tamen audeo dicere quod eis ut nulli essent quam ut ubi essent potiùs expediret.

3 Ad secundum dicendum quùd peccato originali in futurs retributione non debetur poana sensus. Somme, IIIe part., question Ire, Art. 4.

4 Pélage, interrogé sur le sort des enfants morts sans baptême, répondait : « Je sais bien où ils ne vont pas, mais je ne sais pas où ils vont. » Aug. de peccat. orig. contre Pélag., Cap. 21.

tous les penseurs éminents qui, dans l'antiquité, se sont occupés de philosophie morale' ont réprouvé l'asservissement aux voluptés charnelles. En parlant de la curiosité humaine qui cherche à tout comprendre, l'évêque d'Hippone fait cette belle remarque que les mystères sont utiles dans les oeuvres de Dieu; expliquées, les oeuvres divines perdraient de leur grandeur, et l'homme cesserait de les admirer (1).

Nous avons vu tout à l'heure avec quelle énergie vraiment catholique Augustin repoussait l'idée de se mettre à la place de l'Eglise tout entière dans les combats pour la foi. Cette énergie se retrouve dans sa réponse à Julien, qui lui reprochait de soulever contre le pélagianisme l'opinion populaire, et d'avoir pour auxiliaire là multitude. Augustin fait observer que cela même condamné les pélagiens : la doctrine du péché originel est si universellement établie, que le peuple lui-même la connaît. Il était nécessaire que nul chrétien n'ignorât les mystères chrétiens, dans l'intérêt du salut des petits enfants. Augustin, se prononçant encore une fois contre la pensée d'un combat singulier, dit qu'il est simplement un de ceux qui travaillent à réfuter des nouveautés profanes. « Avant que je fusse né, ajoute-t-il, et avant que la foi m'eût fait

renaître à Dieu, beaucoup de grandes lumières catholiques avaient prévenu et rejeté vos futures ténèbres... Cessez de vous moquer des membres du Christ, en les appelant des travailleurs de boutique (2); souvenez-vous que Dieu a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les forts..... Ceux qui nous connaissent vous et moi, et qui connaissent la foi catholique, ne veulent rien apprendre de vous; mais plutôt ils prennent garde que vous ne leur enleviez ce qu'ils savent. Beaucoup d'entre eux non-seulement n'ont pas appris de moi , mais même ont appris avant moi ce que votre nouvelle erreur combat. Puisque donc je ne les ai pas faits ce qu'ils sont, et que je les ai trouvés associés à cette vérité que vous niez, comment puis-je être moi-même l'auteur de ce que vous croyez une erreur (3) ?»

Julien prétendait qu'Augustin avait changé d'avis sur la doctrine du péché originel, et

1 Et re vera haec est utilitas occultorum operum Dei, ne prompta, vilescant, ne comprehensa mira esse desistant. Livre VI, chap. 6.

2 Sellulariorum opificum.

3 Livre VI, ch. 8.

qu'au commencement de sa conversion le fils de Monique avait pensé comme le fils de Mémorius. Le grand évêque lui répond que depuis sa conversion sa croyance sur ce point a toujours été la même, et le renvoie à ses ouvrages d'une date antérieure à son élévation au sacerdoce : il connaissait peu alors les saintes Ecritures, et n'avait fait que se conformer su sentiment de toute l'Eglise (1).

A la fin de ce sixième livre, qui termine avec tant de puissance l'ouvrage contre Julien, Augustin pense avoir répondu à tout; il croit que l'évêque pélagien en conviendra s'il n'est pas opiniâtre. Julien avait osé dire qu'il s'était placé dans les rangs des saints patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs et. des prêtres; et les patriarches enseignent que des sacrifices sont offerts pour les péchés des petits enfants, parce que l'enfant d'un jour n'est pas lui-même exempt de souillure; et les prophètes disent qu'ils ont été conçus dans l'iniquité; et les apôtres, que le baptême en Jésus-Christ fait mourir au péché et vivre en Dieu , et les martyrs, que les enfants nés de la race d'Adam deviennent sujets à l'antique mort, et que le baptême efface non point. des péchés qui leur soient propres, mais des péchés d'autrui; enfin, les prêtres répètent que les hommes venus au monde par la voie de la chair subissent le mal du péché avant de jouir du bienfait de cette vie. Julien voulait donc entrer dans la société de ceux dont il combattait la foi ! « Vous vous trompez, mon fils, lui dit Augustin, vous vous trompez misérablement, vous vous trompez d'une manière détestable ; quand vous aurez vaincu l'animosité qui vous tient, vous pourrez alors tenir la vérité par laquelle vous serez vaincu. »

Que de vigueur et de verve dans ces six livres écrits par un homme qui commençait à sentir les rudes atteintes de la vieillesse ! Inflexible comme la vérité, Augustin ne laisse à Julien le profit d'aucune de ses divagations, de ses inexactitudes, le profit d'aucun de ses mensonges. Aussi grand parla dignité de son langage que par son éloquence et la forte abondance de ses idées et de ses preuves, il cloue n adversaire dans le cercle de la doctrine catholique. On entrevoit déjà la plaie profonde laite à l'orgueil de Julien, que la passion de je ne sais quelle triste gloire, bien plus que la passion du vrai, conduisit à cette polémique.

1 Livre VI, chap. 12.

Une fois engagé dans la lutte, plus rien ne lui coûta ; les inventions les plus absurdes déshonorèrent sa controverse et de belles qualités d'esprit. Julien s'armait de la calomnie comme on ceint lé glaive des batailles. N'avait-il pas imaginé de montrer le vénérable Alype passant d'Afrique en Italie pour corrompre de ses présents les juges et les puissances catholiques, et s'en allant offrir aux grands de la cour impériale de nombreux coursiers engraissés aux dépens des pauvres sur le sol africain ? Ceux qui avaient rencontré Alype les mains vides, seul avec son zèle et sa pieuse fidélité, s'étonnaient de l'audace de Julien.

Au milieu de ces désordres et de ces rébellions dans le monde religieux, les fidèles étaient parfois troublés; on faisait la nuit autour d'eux; ils avaient de la peine à reconnaître leur chemin. Plis d'uni catholique dut souhaiter un petit ouvrage qui renfermât la doctrine à suivre et les devoirs à remplir. C'est ce que demanda à l'évêque d'Hippone le chef des notaires de l'Eglise de Rome, Laurentius, homme instruit et relie gieux. Dans sa lettre à Augustin, Laurentius lui exprimait le désir d'avoir un Manuel qui dît beaucoup de choses en peu de mots, qui lui marquât la conduite à tenir vis-à-vis des hérésies , et déterminât en quoi la raison marche avec la religion, en quoi elle se trouve trop faible pour la suivre. Laurentius voulait savoir quels étaient le commencement et la fin de nos espérances, quel était le véritable et premier fondement de la foi catholique. La réponse d'Augustin fut un livre que Laurentius devait toujours porter sur lui, ainsi qu'il l'avait désiré; ce fut une sorte de catéchisme, comme pouvait en faire un homme de génie.

Le culte de Dieu (1), c'est ce qui constitue la sagesse de Phomme. On doit servir Dieu par la foi, l'espérance et l'amour. Le Manuel d'Augustin eut donc pour but d'expliquer ce qu'il faut croire, ce qu'il faut espérer, ce qu'il faut aimer.

Ce Manuel ne renferme aucune idée qui n'ait passé sous nos yeux depuis le commencement de notre travail, et nous ne pouvons pas nous y arrêter; mais c'est un excellent abrégé de la doctrine chrétienne, un chef-d'oeuvre dans ce genre.

En ce temps où le mensonge joue un grand rôle dans les gouvernements humains, on aime à entendre l'auteur du Manuel nous dire :

1 Theosbeia.

La parole a été établie, non pour que les hommes se trompent mutuellement, mais pour qu'ils découvrent les uns aux autres leurs pensées (1). »

En parlant de la résurrection générale, l'évêque d'Hippone détermine par la comparaison suivante la formation nouvelle de chaque corps : « Si une statue de métal soluble se fondait par le feu, était réduite en poudre ou remise en masse, et que l'ouvrier voulût la refaire avec la même matière, peu importerait quelle partie de la matière serait rendue à chaque membre de la statue, pourvu que la statue reprit tout le métal dont elle avait été composée : de même Dieu, ouvrier merveilleux et ineffable, rétablira promptement notre corps avec tous ses éléments; il n'importera point, pour sa formation nouvelle et entière, que les cheveux retournent aux cheveux, les ongles aux ongles, et due chaque parcelle qui aura péri se change en chair : il suffira que, grâce à la Providence du divin ouvrier, le corps reparaisse sans mauvaises

disproportions (2). » Pour ce qui est des peines éternelles, Augustin admet la possibilité de mitigations (3).

Il est bon d'avertir que le Manuel à Laurentius n'a rien de commun avec un autre Manuel faussement attribué à l'évêque d'Hippone, et qui est l'oeuvre de Hugues de Saint-Victor.

Après le livre adressé au chef des notaires de l'Eglise de Rome, se présente un autre livre qu'on peut appeler une inspiration touchante, oeuvre d'un intérêt doux et triste, qui enseigne les devoirs des funérailles, le culte des tombeaux, et, en même temps, élève l'esprit bien au-dessus des régions du sépulcre : c'est le livre sur le Soin à donner aux morts (4), composé en réponse à une lettre de saisit Paulin de Nole. Augustin et Paulin, âmes tendres et d'une exquise sensibilité, devaient mieux que d'autres comprendre cette piété pour ceux qui ne sont plus, ce besoin d'être utile aux proches et aux amis, après même qu'ils ont disparu de la vie.

Une dame d'Afrique, Flora, qui était veuve, ayant perdu son fils au pays de Nole, avait prié saint Paulin de permettre qu'on l'ensevelît

1 Et utique verba propterea sunt instituta, non per quae se homines invicem fallant, sed per quae in alterius quisque notitiam cogitationes suas perferat.

2 Ch. 89.

3 Sed paenas damnatorum certis temporum intervallis existiment,

si hoc eis placet, aliquatenus mitigari. Chap. 112.

4 De cura pro mortuis gerenda. Liber unus.

dans une église; une autre mère avait obtenu que le corps de son fils, appelé Cynégius, reposât dans la basilique de Saint-Félix, à Nole. A cette occasion, Paulin écrivit à l'évêque, d'Hippone pour lui demander s'il pouvait servir de quelque chose à un mort d'être enterré dans une église; il pensait, quant à lui, que. les soins de ses parents religieux et fidèles ne devaient pas être inutiles, et que la coutume universelle de l'Eglise de prier pour les: morts ne pouvait pas être vaine. La réponse; d'Augustin fut admirable.

L'évêque d'Hippone commença par dissiper; un doute de saint Paulin fondé sur ce passage de l'Apôtre : « Nous paraîtrons tous devant le tribunal du Christ, pour que chacun soin jugé selon les choses qu'il a faites par sont corps, soit le bien, soit le mal. » Ces paroles de saint Paul établissent la nécessité des oeuvres personnelles pour mériter ou démériter aux; yeux de Dieu; on ne saurait en conclure l'inutilité de la prière pour les morts; elles prouvent seulement que le pieux souvenir donné aux trépassés ne leur profitera qu'autant qu'ils, l'auront mérité durant leur vie.

Augustin rappelle que les livres des Macchabées (1) parlent d'un sacrifice pour les morts. Si rien de pareil ne se rencontrait dans les antiennes Ecritures, ce ne serait pas peu de chose que la coutume du prêtre catholique priant il l'autel pour les trépassés. Nous laisserons aux païens la croyance que les âmes qui n'ont pas reçu les honneurs de la sépulture ne passent point le sombre fleuve; la sépulture du corps: ne fait rien à la destinée de l'âme : que de corps de chrétiens la terre n'a point couverts ! Ces fidèles n'auront pas perdu le ciel pour cela; Dieu, qui remplit la terre de sa présence, saura bien trouver et ressusciter les corps perdus à travers l'espace. Les obsèques solennelles sont plutôt des consolations pour les vivants que des secours pour les morts; les funérailles du pauvre couvert d'ulcères, emporté par à anges dans le sein d'Abraham, sont plus illustres devant Dieu que les pompeuses funérailles du mauvais riche et le marbre

de son monument. Mais si la destinée de l'âme humaine n'est point soumise au soin qu'on prend du corps après le trépas, il faut se garder de mépriser les corps des morts, vases et organes de l'esprit pour toutes les bonnes oeuvres. Le vêtement, l'anneau paternel est cher aux

1 II, XII, 43.

enfants : combien doivent être plus chers les corps, ces restes qui, durant la vie, ont appartenu plus étroitement à des parents aimés ! Le corps est plus qu'un ornement de l'homme, il fait partie de sa propre nature. Tobie fut agréable à Dieu en ensevelissant les morts. Le Sauveur loue d'avance la sainte femme qui devait répandre sur ses membres ressuscités un parfum précieux ; et l'évangéliste saint Jean loue ceux qui s'étaient occupés de l'ensevelissement du divin Maître. Le dogme de la résurrection future place sous la providence de Dieu le corps de ceux qui ne sont plus.

S'il y a une sorte de religion pour l'ensevelissement des morts, le lieu de leur sépulture ne saurait être indifférent. En les plaçant sous le patronage d'un saint, on a des occasions de songer à lui recommander ceux qu'on aime. La magnificence d'un monument a pour but de retracer plus vivement une image chérie ou vénérée ; la basilique d'un martyr qui abrite des dépouilles bien chères invite à l'affectueuse oraison. L'Eglise, comme une tendre mère, prie pour tous les morts, sans les nommer, afin de réparer l'oubli de ceux qui négligent leurs devoirs envers les proches ou les amis. Nul n'a jamais haï sa chair, dit l'Ecriture, et c'est cet amour de la chair qui inspire le désir qu'on prenne soin de notre sépulture; nous avons peur que quelque chose ne manque à notre corps après la mort. Les martyrs, vainqueurs de cet amour de la chair, ne songeaient point à leur sépulture; les fidèles y songeaient pour eux, et, après le supplice, s'attristaient de ne pouvoir rendre les derniers devoirs aux confesseurs de la foi. Pourquoi, dit Augustin, pourquoi le roi David bénit-il ceux qui donnèrent la sépulture aux ossements arides de Saül et de Jonathas ? C'est que la piété avait ému leurs coeurs, et qu'ils accordaient ce qu'ils désiraient pour eux après leur mort. Augustin parle ensuite des apparitions des morts dans nos rêves et aussi des apparitions des vivants.

Voilà toute la fleur de ce livre qui achevait d'établir dans le monde catholique un mystérieux commerce inconnu à l'antiquité , le commerce des vivants avec les morts, à l'aide de la prière. Par là le temps et l'éternité se touchent, le monde visible et le monde invisible conversent ensemble : comme il nous appartient de soulager encore ceux qui sont sortis de la vie, nous triomphons en quelque sorte du trépas, et nous pouvons dire à la mort : Où est ton aiguillon ? où est ta victoire ?

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME. Les chrétiens de Fussale. — Affaire d'Antoine de Fussale. — La règle de saint Augustin. (422-423.)

Il semble que ceux-là seuls qui ont éprouvé, toutes les infirmités de l'âme humaine puissent bien les comprendre : on croit avoir le droit d'attendre plus de miséricorde de la part des hommes qui sont tombés. Voilà pourquoi Augustin est un des saints personnages vers lesquels nous nous sentons le plus attirés; les fautes de sa jeunesse en ont fait l'un de nous ; et comme il est sorti de nos rangs pour prendre son essor vers les hauteurs divines, plus la pauvre humanité s'est montrée en lui, plus nous admirons les merveilles de sa vie nouvelle. L'exemple d'Augustin nous prouve qu'il n'est pas d'abîme d'où l'homme ne puisse être tiré, et que les plus sombres ténèbres se changent en resplendissantes lumières quand il plaît à Dieu. Cet exemple glorieux nous prouve aussi que l'amour de la vérité est déjà une bien grande chose, et que Dieu le couronne par une science vaste et soudaine dont le monde est étonné. Nous verrons jusqu'à la dernière heure ce ferme génie debout dans les combats chrétiens ; (254) les tristesses et les embarras du fardeau épiscopal importuneront en vain l'illustre pasteur d'Hippone.

Nous n'avons rien de nouveau à tirer de la réponse d'Augustin aux Huit Questions religieuses du tribun Dulcitius, frère de Laurentius, dont il a été parlé au chapitre précédent. Il nous faut raconter une affaire qui causa un grand ennui à l'évêque d'Hippone. L'année 423 le vit malheureux.

Il y avait à quarante milles d'Hippone un bourg appelé Fussale : quelques faits merveilleux s'étaient passés de ce côté-là. Un ancien tribun, nommé Hesperus. possesseur d'une métairie appelée Zubedi, auprès de Fussale, se plaignait que les esprits malins tourmentassent ses esclaves et son bétail (1); Augustin était absent d'Hippone ; Hesperus demanda un de ses prêtres pour mettre en fuite les démons avec des prières ; un prêtre se rendit sur les lieux, offrit le saint sacrifice de la Messe, et la métairie fut délivrée. Hesperus avait reçu d'un de ses amis un peu de terre de Jérusalem, de cette terre consacrée par les pas et la sépulture de Jésus-Christ; il s'en était muni comme d'un préservatif contre les démons, car il craignait fort d'être livré lui-même à leurs atteintes. Il tenait dans sa chambre cette terre révérée; mais après l'expulsion des malins esprits, Hesperus crut qu'il fallait trouver pour la relique une destination digne de son grand prix. Dès qu'Augustin fut de retour à Hippone, l'ancien tribun le pria de vouloir bien venir le voir; le saint docteur se trouvait dans le voisinage de Fussale avec Maximin, évêque de Sinit; les deux pontifes arrivèrent chez Hesperus. Après que celui-ci leur eut tout raconté, il leur proposa de déposer la sainte terre de Jérusalem dans quelque endroit où pût s'élever une chapelle catholique. Les intentions d'Hesperus furent remplies. Un jeune paysan paralytique recouvra l'usage de ses jambes par la vertu de la terre apportée du Calvaire.

Malgré ces prodiges dont il serait difficile d'apprécier l'authenticité, le territoire de Fussale renfermait à peine quelques catholiques; presque tous les habitants du bourg et des environs appartenaient au schisme des donatistes. La piété d'Augustin en était vivement affligée. Les premiers prêtres catholiques envoyés à Fussale avaient reçu d'horribles traitements; on les avait dépouillés, battus, estropiés ;

1 Cité de Dieu livre XXII, chap. 8.

quelques-uns avaient eu les yeux crevés, d'autres avaient perdu la vie. Après des miracles de zèle et de courage de la part d'Augustin et de ses coopérateurs, presque tout les pays de Fussale était rentré dans le bercail catholique. Pour que les intérêts religieux de Fussale fussent mieux gouvernés, Augustin jugea nécessaire d'y établir un évêque; il jeta les yeux sur un prêtre de son clergé qui savait: la langue punique, avantage important pour des populations dont une portion ignorait nous entendait mal le latin; ce prêtre accepta le, nouveau siège. Augustin écrivit au primat de la province pour le prier de venir faire l'ordination épiscopale; le primat arriva; et quand: tout fut prêt, le prêtre désigné changea d'avis et avertit

qu'on choisît un autre sujet pour le siège de Fussale. Le primat était accouru de fort loin; Augustin, ne voulant pas que ce voyage fût inutile et que les catholiques d Fussale restassent plus longtemps sans pasteur, proposa pour la dignité épiscopale un jeune homme élevé dès son enfance sous ses yeux mais non encore éprouvé dans la cléricature; ce jeune homme s'appelait Antoine et n'était encore que lecteur. On n'avait pu connaître jusque-là que les apparences plutôt que le fond de sa vie. Augustin, comme c'était alors l'usage catholique, présenta l'homme de son choix à l'approbation des fidèles de Fussale ; le choix fut accepté sur la parole d'Augustin, et le primate de Numidie ordonna prêtre et évêque le lecteur Antoine.

Augustin n'avait pas apporté dans son choix, assez de prudence, et ne tarda pas à s'en repentir. Des moeurs qui semblaient déréglées, la violation des lois de l'équité, excitèrent contre Antoine les plaintes de son troupeau. Traduit devant un tribunal d'évêques, Antoine ne fut pas suffisamment convaincu du crime d'immoralité , mais quelques-uns des faits contraires à la justice se trouvèrent prouvés. Augustin le força de restituer ce qu'il avait pris; toutefois on ne déposa point l'évêque de Fussale ; on se borna à une interdiction : la jeunesse d'Antoine faisait espérer un retour vers l'esprit du sacerdoce. La sentence d'Augustin et de ses collègues, quoique pleine de douceur, avait déplu à Antoine; il voulait ou qu'on lui enlevât la dignité d'évêque, ou qu'on le laissât dans son siège de Fussale. Ses artifices avaient gagné le vieux primat de Numidie, qui s'était laissé aller jusqu'à recommander (255) sa cause au pape Boniface. Le primat, induit en erreur, attestait l'innocence d'Antoine ; Boniface, ainsi trompé, donna ordre qu'on le rétablît dans ses fonctions. Les habitants de Fussale, courroucés contre leur évêque, résistèrent à la décision de Rome ; on les menaça de leur imposer la sentence du Siège apostolique par la force des armes. Ce fut alors que les catholiques de Fussale songèrent à s'adresser au pape Célestin, qui venait de succéder à Boniface. Augustin appuya d'une lettre au souverain pontife leurs respectueuses doléances.

La décision de Boniface était conditionnelle; il l'avait soumise à la parfaite exactitude des faits portés à son tribunal. L'évêque d'Hippone, en rétablissant toute la vérité dans sa lettre (1) à Célestin , donnait à l'affaire d'Antoine une face nouvelle. Il peignit la situation des habitants de Fussale, livrés aux violentes rancunes de l'évêque interdit, menacés des plus terribles vengeances , et les recommanda au souverain pontife, au nom du sang de Jésus-Christ, au nom de la mémoire de saint Pierre, qui avertit les pasteurs de ne pas exercer sur leurs frères une tyrannique domination. Le bon Augustin recommandait, non-seulement les catholiques de Fussale , ses enfants en Jésus-Christ , mais encore Antoine leur évêque , qui était aussi son fils en Jésus-Christ. Il trouve tout simple que les fidèles de Fussale se soient plaints à Rome du mauvais choix qu'il avait fait, et ne leur en veut aucun mal. Ce qu'Augustin demande de toute sen âme, avec une grande inquiétude et un profond sentiment de tristesse, c'est que la justice et la charité de Célestin viennent au secours des chrétiens de Fussale, ramenés depuis peu à la foi catholique. La fin de cette lettre nous fait comprendre tout ce qui se passait alors dans le coeur du grand évêque d'Hippone.

« Pour moi, dit-il au Pape Célestin, je le déclare à Votre Sainteté, au milieu des angoisses de l'affliction, si je voyais cette Eglise de Jésus-Christ (l'Eglise de Fussale), ravagée par un homme que mon imprudence a fait évêque, si je la voyais périr avec celui qui serait la cause de ce malheur, JE RENONCERAIS, JE LE CROIS, A L'ÉPISCOPAT POUR NE PLUS SONGER QU'A PLEURER MA FAUTE. Je me souviens de cette parole de l'Apôtre : Si nous «nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu. Je me jugerai donc moi

1 Lettre 219.

même, afin que celui qui viendra juger les vivants et les morts me pardonne. Si au contraire votre charité délivre de leurs terreurs les membres de Jésus-Christ qui sont dans cette contrée et que vous consoliez ma vieillesse par un acte aussi juste que miséricordieux, Celui qui nous aura tiré par vous de ces angoisses, et qui nous a placé sur le siège apostolique, vous en récompensera et vous rendra le bien pour le bien dans ce monde et dans l'autre. »

Avec quelle rigueur ce grand homme se jugeait ! comme il est admirable dans son projet de quitter l'épiscopat pour aller pleurer sa faute! Cette faute, la seule qu'Augustin ait pu se reprocher durant trente-cinq ans d'épiscopat, est tournée à sa gloire.

Le pape Célestin rendit un arrêt conforme aux désirs de l'évêque d'Hippone. Antoine cessa de remplir à Fussale toute fonction épiscopale; l'église de ce bourg rentra sous le gouvernement d'Augustin. Les bénédictins ont remarqué sur la liste des évêques de Numidie un évêque de Fussale appelé Melior; ce qui prouverait qu'Antoine eut un successeur à un intervalle plus ou moins éloigné de l'événement dont l'Afrique et Roule s'étaient occupées. La question des appels à Rome s'offrait de nouveau dans l'affaire d'Antoine de Fussale : mais l'Afrique chrétienne demeurait sur ce point dans un provisoire qui datait de l'affaire d'Apiarius et ne cessa qu'en 426.

Augustin, qui avait vu des maisons religieuses à Rome et à Milan, fut le père de la vie monastique en Afrique; il vécut lui-même comme un cénobite, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Les premières communautés d'Hippone naquirent du zèle d'Augustin : beaucoup d'autres communautés, faites à leur image, s'étendirent rapidement sur le sol africain. Il semble que les ardentes natures de ces contrées étaient peu propres à fléchir sous le régime du cloître; mais la merveille du génie évangélique, c'est de triompher si complètement des plus âpres et des plus indomptables caractères. Les riches, inspirés parla foi, s'empressaient de donner des terres et des jardins, d'élever des abris et des sanctuaires pour les vocations pieuses , ce qui faisait dire à Augustin que les cèdres mêmes du Liban s'estimaient heureux de recueillir sofas leur ombrage ces petits oiseaux, ces pauvres qui avaient tout (256) quitté pour Jésus-Christ et la vie commune.

Hippone possédait un monastère de femmes, monastère de prédilection pour le grand évêque ; il l'avait planté, selon son expression , pour être le jardin du Seigneur ; une de ses soeurs en avait été la supérieure. C'est dans ce monastère, longtemps sa consolation au milieu des tempêtes de sa vie d'évêque, qu'éclatèrent de graves discussions. La communauté se révolta contre la supérieure, Félicité, qui avait succédé à la sueur d'Augustin; les vierges d'Hippone adressèrent une supplique au saint évêque pour qu'il leur donnât une autre mère; elles le conjuraient aussi de venir les visiter. Augustin refusa d'accueillir cette double prière et s'en expliqua dans une lettre (1) qu'il écrivit à la communauté. Saint Paul disait aux Corinthiens : « C'est pour, vous épargner que je n'ai pas voulu aller à Corinthe. » C'est aussi pour épargner la communauté coupable de désobéissance qu'Augustin a refusé de la visiter; il craignait d'avoir tristesse sur tristesse, selon les paroles mêmes de l'Apôtre. Au lieu de montrer son visage aux hôtes du monastère, il a mieux aimé répandre son coeur devant Dieu en leur intention , et traiter l'affaire non avec ces religieuses par des paroles , mais avec Dieu par des larmes. Ce qui faisait sa joie s'est changé en deuil ; quand le spectacle des maux de la terre attristait et agitait trop son âme , la douce paix, l'union vertueuse, la sainteté de ce monastère, devenaient pour lui un repos béni; et maintenant c'est de là que lui vient l'affliction. Tandis qu'il avait la consolation devoir rentrer les donatistes dans l'unité, il lui faut pleurer le schisme d'un monastère qui lui était cher. Augustin, dans sa lettre, fait sentir quelle est: cette femme contre laquelle de capricieuses préventions se sont armées; depuis un grand nombre d'années, elle a persévéré dans la sainte vie du monastère; elle a vu la maison grandir et monter au point qu'elle a maintenant atteint; elle a reçu et vu croître sous ses yeux maternels toutes les vierges qui sollicitent son départ; toutes ont été instruites. et formées; toutes ont pris le voile sous sa direction. Augustin les invite vivement à revenir à la paix de Jésus-Christ, à ne pas s'abandonner à quelque violent dépit ; il faut qu'elles imitent les larmes de saint Pierre, et non pas le désespoir du mauvais apôtre.

1 Lettre 211.

Pour diriger le monastère dans les voies.... droites, et prévenir tout désordre à l'avenir, Augustin transmit aux religieuses. d'Hippone des règlements dont il ordonna l'exécution. Ils sont connus dans l'univers catholique sous le nom de Règle de saint Augustin. Nous n'avons point à les reproduire ici; on les trouvera partout. C'est un modèle de législation monastique où tout est admirablement prévu. Cette Règle, si profondément sage et si complète, a eu dans sa destinée quelque chose des oeuvres de Dieu. A l'époque où l'évêque d'Hippone l'écrivait, des rois, des empereurs, des conseils du peuple, aux quatre parties de la terre, dictaient aussi dès lois : depuis quatorze siècles, d'autres puissances , appuyées sur le glaive de la violence ou sur l'amour des nations, ont fait aussi des lois. Que sont devenues la plupart de ces législations promulguées dans un appareil solennel, et qui avaient 1a prétention de durer autant que les astres? Elles sont tombées au fond de je ne sais quel sépulcre, et n'ont pas plus de force et d'autorité que la poussière des morts. Nul peuple, nulle créature humaine ne s'y soumet, nul regard humain n'y prend garde. Parfois seulement quelque esprit curieux s'en va fouiller dans la poudre séculaire, comme en visitant les ruines des cités antiques on soulève la pierre des tombeaux pour y chercher quelque relique , quelque image d'un passé lointain. Telle n'a point été la destinée de la Règle de saint Augustin, cette Règle dictée en un moment de recueillement dans la chambre d'un évêque. Après avoir régi la communauté d'Hippone et d'autres communautés africaines, elle a passé les mers, traversé les royaumes, et puis traversé les âges, servant de législation à une foule de sociétés religieuses qu'enfantait le zèle chrétien. Nous avons compté plus de cinquante ordres religieux établis sous

1 Lancilot, à la fin de sa monographie de saint Augustin, donne un tableau de tous les couvents du monde qui ont suivi la Règle de l’évêque d'Hippone. Mais il faut voir surtout, dans l'Histoire des ordres religieux, par le P. Héliot, les différentes congrégations qui suivent la Règle de saint Augustin, et les ordres militaires compris dans cette Règle. Tome III et IV, Paris, 1715. Voyez aussi le Chandelier d'or ou Chronique des prélats et religieux qui suivent la Règle de saint Augustin, par le P. Athanase de Saint-Agnès , augustin déchaussé. In 4°, Lyon, 1643. Histoire de saint Augustin, fondateur des clercs réguliers et des Ermites dits Augustins, tome I de l' Histoire des ordres religieux, par Hermant. In 12. Rouen, 1710.

Des savants ont examiné la question de savoir, si saint Augustin a été moine et s'il a institué des religieux. Notre lecteur est en mesure de résoudre cette question; il a vu que saint Augustin, depuis son retour en Afrique, a toujours vécu de la vie monastique, et que des communautés se formèrent à Hippone sous la direction du évêque.

257

Règle de saint Augustin. D'illustres et saints fondateurs d'ordres, de diverses époques, réfléchissant devant Dieu sur cette grande chose qu'on appelle l'établissement d'un ordre, n'avaient trouvé rien de mieux à faire que d'adopter pour leur milice la Règle du docteur africain. Saint Dominique, chef d'une milice si fameuse, cette âme sublime dont un prêtre éloquent (1) a repris l'oeuvre parmi nous, ne craignit point de choisir la législation augustinienne. C'est que le grand homme africain

1 Le P. Lacordaire.

est allé jusqu'au fond de l'âme humaine, c'est qu'il a bien connu notre nature, nos infirmités et nos besoins; les lois qui sont l'expression de telles vérités sont d'une constante application. A l'heure où nous écrivons,

et malgré les ravages d'un demi-siècle de révolutions , combien de communautés en Europe ont encore pour invisible chef l'admirable Augustin ! Et si Dieu bénit nos armes en Afrique, sans doute la Règle glorieuse fleurira sur les débris d'Hippone, et le christianisme reprendra son oeuvre au lieu d'où la barbarie l'avait exilé.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME. Les reliques de saint Etienne à Hippone. — Histoire de Paul et de Palladie. — Election d'Eraclius, successeur de saint Augustin. (424-425-426.)

Nous avons parlé ailleurs (1) de la découverte des reliques de saint Etienne aux environs de Jérusalem, sous l'épiscopat de Jean, le même dont le nom a figuré dans la question pélagienne. Cette découverte fut un grand événement dans le monde chrétien. Chaque église ambitionnait la possession de quelques restes du premier martyr. L'Eglise d'Hippone en obtint une riche part; l'universelle et glorieuse renommée de son évêque lui valut ce trésor. Le jour de l'arrivée des reliques fut un jour de fête; la piété du peuple d'Hippone m'était vivement excitée. Augustin prononça un sermon pour la réception des restes précieux. Il les fit placer dans une chapelle de son église quatre vers inscrits sur la voûte. de la chapelle (2) avertissaient de rapporter à Dieu seul les miracles Opérés par l'intercession et les reliques du martyr de Jérusalem. La basilique, qui jusque là s'était appelée basilique de la Paix, prit le nom de Saint-Etienne. La dévotion dans l'illustre diacre lapidé devint grande à Hippone; le culte pour le martyr saisit les vives imaginations de ce pays. C'est en 424 que les saintes reliques étaient arrivées : en

1 Histoire de Jérusalem, tome II.

2 Sermon 318 de saint Augustin.

moins de deux ans, soixante-dix mémoires ou récits constatèrent soixante-dix miracles; ces mémoires étaient faits par ceux-là mêmes qui en avaient senti les miraculeuses influences; le saint évêque l'avait ainsi ordonné afin de pouvoir publier ces récits (1). Saint Augustin semble n'affirmer que trois résurrections et la guérison merveilleuse de Paul et de sa sueur Palladie. Il fut témoin oculaire de ce dernier et double prodige, et tout le monde à Hippone put l'attester aussi. Voici en deux mots cette histoire.

Une veuve de Césarée en Cappadoce avait maudit ses dix enfants pour les punir de leurs outrages ; la malédiction maternelle était montée jusqu'au ciel, et les dix enfants avaient été saisis d'horribles tremblements dans leurs membres. Ne pouvant supporter les regards de leurs concitoyens, ces malheureux s'en allèrent à travers l'univers romain. Deux d'entre eux, un frère et une sueur, Paul et Palladie, arrivèrent à Hippone Admis aux pieds du saint évêque, ils lui annoncèrent qu'ils l'avaient vu tous les deux en songe,sous les traits d'un vénérable personnage en cheveux blancs et environné de lumière; ils ajoutèrent qu'ils

1 Cité de Dieu, livre XXII, chap. 8.

avaient vu Augustin tel qu'il leur apparaissait en ce moment : un songe les conduisait donc à Hippone. On était alors à quinze jours avant Pâques (425). Chaque jour Paul et Palladie visitaient la chapelle du glorieux Etienne, et le suppliaient d'obtenir de Dieu qu'il leur rendît la santé. Dans les rues d'Hippone tous les yeux se portaient sur les deux jeunes maudits, qui racontaient la cause de leur malheur. Le jour de Pâques, au matin, lorsque déjà la foule inondait la basilique, Paul en prière se tenait attaché à la balustrade

de la chapelle de saint Etienne : tout à coup il tombe et demeure étendu comme un homme endormi; ses membres restent en repos, ce qui ne lui arrivait pas auparavant, même durant son sommeil. La stupeur, l'effroi, la pitié saisissent la multitude des assistants; on. convient d'attendre le dénouement de cette scène et de ne pas toucher le corps de Paul. Mais voilà que le jeune homme se lève, marche et ne tremble plus; l'intercession de saint Etienne venait de le guérir. Alors des cris joyeux retentissent dans l'église; on court avertir Augustin, qui déjà s'avançait. Paul se présente au milieu des acclamations et du tumulte, s'incline aux genoux de l'évêque, qui l'embrasse. Augustin salue le peuple, et des cris d'allégresse et de bruyantes actions de grâces lui répondent. Ce jour-là le sermon d'Augustin fut court; Dieu venait de parler : il était bon de laisser le peuple tout entier à l'éloquence de l'oeuvre divine. L'évêque fit dîner Paul avec lui, et le jeune homme lui raconta son histoire. Peu de jours après, pendant que l'évêque faisait lire l'histoire de Paul en présence de la multitude des fidèles et en présence même de Paul et de Palladie , la jeune fille de Césarée se trouva guérie de la même manière que son frère. Et de nouveaux cris religieux remplirent la basilique, et de nouvelles larmes coulèrent de tous les yeux (1) !

Il y a des gens qui ne permettent pas qu'on leur parle de miracles : ce sont des choses qui, surpassent leur entendement ou plutôt leur bonne volonté. Mais il faut bien y croire quand un homme comme saint Augustin dit : J'ai vu, et quand des faits qu'il est impossible d'expliquer naturellement s'accomplissent sous les yeux de toute une ville.

A mesure que les jours s'accumulaient sur sa tête et que le terme de la vie semblait approcher, Augustin était préoccupé de la partie

1 Cité de Dieu. livre XXII, chap. 8.

de ses travaux encore inachevée, préoccupé surtout des imperfections qui pouvaient se rencontrer dans ses ouvrages si nombreux. Il songea donc à réserver le peu d'années qui lui restaient pour faire ce que nul autre n'aurait pu accomplir, et à se donner un successeur qui, dès ce moment, le soulageât d'une portion du. fardeau épiscopal. Le grand docteur avait dès. lors en vue la revue de ses livres, dont nous parlerons un peu plus tard.

Un dimanche, c'était le M septembre 426, une foule plus nombreuse que de coutume remplissait l'église de la Paix à Hippone ; deux évêques, Religien et Martinien, les prêtres Saturnin, Leporius, Barnabé, Fortunatius, Bustique, Lazare, Eraclius et tout le clergé de la ville étaient présents. On avait été averti des intentions d'Augustin. Au milieu de cette grande assemblée, l'illustre vieillard, prenant la parole, commença par dire qu'aux diverses saisons de la vie on espère, mais qu'à la dernière saison on n'espère plus. « Je suis arrivé dans cette ville à la vigueur de l'âge, continua-t-il; je fus jeune et me voilà «vieux. Je sais qu'après la mort des évêques, « les ambitions et les contestations troublent -souvent les Eglises; je dois, autant qu'il est en moi, épargner à cette ville ce qui a fait plus d'une fois le sujet de mes afflictions. « Comme votre charité l'a su, je suis allé récemment à Milève; nos frères et les serviteurs de Dieu qui sont là-bas m'avaient appelé. La mort de mon frère et collègue Sévère faisait craindre une émotion populaire. Je suis donc allé à Milève; et la miséricorde de Dieu ayant béni mes efforts, on a reçu avec une grande paix le successeur que Sévère avait désigné de son vivant : le peuple a accueilli le désir de l'évêque, du moment qu'il en a eu connaissance. Il y avait cependant quelques fidèles assez mécontents de ce que Sévère s'était borné à désigner son successeur à son clergé au lieu de le désigner aussi au peuple. Que dirai-je de plus? Grâce à Dieu, la tristesse s'en est allée pour faire place à la joie, et le choix de Sévère a été accepté. Quant à moi, ne voulant exciter les plaintes de personne, je viens vous déclarer à tous ma volonté, que je crois être celle de Dieu : je veux pour successeur le prêtre Eraclius (1). »

A peine ces derniers mots furent prononcés,

1 Quelques éditions portent Eradius.

259

que le peuple s'écria : Rendons grâces à Dieu ! Louanges au Christ! Ces cris furent répétés vingt-trois fois. Christ, exaucez-nous, prolongez la vie d'Augustin! Le peuple répéta cette prière seize fois. Il dit huit fois à Augustin : Vous pour père, vous pour évêque !

Lorsque les acclamations eurent cessé, Augustin poursuivit ainsi : « Il n'est pas besoin que je loue Eraclius ; j'aime sa sagesse et j'épargne sa modestie. Il suffit que vous le connaissiez; quand je le demande pour successeur, je sais que vous le désirez aussi; si je l'avais ignoré, vos acclamations d'aujourd'hui me l'auraient prouvé. Voilà donc ce que je veux, voilà ce que je demande à Dieu avec d'ardentes prières, malgré le froid de mes vieux ans. Je vous exhorte, vous avertis, vous conjure de le demander avec moi, afin que, la paix du Christ unissant toutes nos pensées, Dieu confirme ce qu'il a opéré en nous. Que Celui qui m'a envoyé Eraclius, le garde, le conserve sain et sauf et sans crime, pour qu'après avoir fait la joie de ma vie il me remplace après ma mort. Vous le voyez, les notaires de l'Eglise recueillent ce que nous disons, ce que vous dites : mes paroles et vos acclamations ne tombent point à terre. Pour parler plus clairement, ce sont des actes ecclésiastiques que nous faisons en ce moment, et par là je veux confirmer ma volonté autant qu'il est au pouvoir de l'homme. »

Alors le peuple s'écria trente-six fois : Rendons grâces à Dieu! Louanges au Christ! Il répéta treize fois : Christ, exaucez-nous, prolongez la vie d'Augustin ! Il répéta huit fois Vous pour père, vous pour évêque! Il répéta vingt fois : il est digne et juste! Le peuple répéta cinq fois : Il a bien mérité, il est bien digne !

Augustin ayant de nouveau invité les fidèles à prier Dieu pour la confirmation de leur volonté et de la sienne, le peuple répondit par seize fois : Nous vous rendons grâces de votre choix. Il dit douze fois : Que cela se fasse, et six fois : Vous pour père, Eraclius pour évêque. Augustin fit remarquer qu'il avait été ordonné évêque du vivant de Valère, dont il fut le coadjuteur; que cette ordination avait été contraire à un décret du concile de Nicée qui lui était inconnu, et que pareille chose ne devait pas se faire pour Eraclius. Le peuple répondit par ces mots treize fois répétés : Rendons grâces à Dieu! Louanges au Christ !

Le saint vieillard rappela qu'on devait, d'après une promesse positive, le laisser libre cinq jours de la semaine pour faire sur les Ecritures un travail dont l'avaient chargé les Pères des conciles de Numidie et de Carthage. Un acte dont lecture fut faite et des acclamations semblaient assurer à Augustin le loisir convenu; mais le peuple ne tarda pas à oublier sa promesse : il avait continué à ravir à l'évêque les heures du matin et de l'après-midi. Augustin suppliait donc qu'on s'adressât désormais à Eraclius : Nous vous rendons grâces de votre choix, ce fut la réponse du peuple vingt-six fois répétée. Augustin redit bien au peuple que ses conseils ne manqueront pas à Eraclius, et que le loisir dont il va jouir ne sera point un temps donné au repos. Avant de demander la signature de l'acte d'élection, l'évêque en appelle de nouveau et pour la dernière fois au jugement du peuple, et des acclamations longtemps répétées retentissent dans la basilique de la Paix. Puis Augustin invite le peuple à redoubler de ferveur durant le saint sacrifice qui va commencer; il demande au peuple de prier pour l'Eglise d'Hippone, pour lui Augustin et pour le prêtre Eraclius (1).

Nous avons reproduit cette séance du 24 septembre 426 à Hippone avec tous les caractères qu'elle présente dans l'acte qui fut alors dressé, et dont le texte (2) nous est parvenu. La physionomie des anciens âges de foi évangélique s'y révèle tout entière. C'est bien là une séance de la république chrétienne en ces

temps où les rois de la terre n'avaient rien à voir dans le choix d'un pasteur spirituel. Combien ce spectacle dut être attendrissant et beau ! Augustin, le profond génie, l'oracle des conciles africains, le docteur dont le monde entier révérait la pensée, se présente dans cette église d'Hippone qu'il gouverne depuis trente et un ans, et, au milieu d'une très-nombreuse assemblée convoquée comme une grande famille, il parle de sa jeunesse écoulée et de ses

1 Nous avons lu, dans le tome V des Oeuvres de saint Augustin (édition des Bénédictins), un sermon du prêtre Eraclius, prononcé en présence du grand évêque d'Hippone. Ce sermon avait été comme une épreuve à laquelle le saint docteur crut devoir soumettre la capacité de celui qu'il désirait pour successeur. Il est écrit avec élégance et annonce un esprit orné. Eraclius s'étonnait d'oser parler pendant que se taisait Augustin; mais, ajoutait-il, Augustin ne se taira point si le disciple ne dit que ce qu'il aura appris du maître. Ce dis. cours est comme un hymne de louange en l'honneur de saint Augustin. Eraclius souhaite de pouvoir mettre suffisamment à profit tout ce que lui a enseigné ce grand homme.

2 Le texte de cet acte forme la lettre 213. Edit. Bénéd.

vieux ans ! Il ne veut pas qu'après sa mort sa chère église d'Hippone soit troublée par des querelles de succession épiscopale, et soumet à l'approbation solennelle du clergé et du peuple un choix sur lequel il a longtemps médité. De bruyantes adhésions retentissent, et l'amour du peuple pour Augustin s'exprime en des acclamations touchantes. Avec quel inexprimable intérêt on entend le grand évêque solliciter de son peuple quelques loisirs pour l'intervalle qui le sépare encore de la tombe, et lui assurer que ces loisirs seront bien occupés!

Cette séance d'élection épiscopale dans la basilique d'Hippone est une frappante image des séances du sénat romain lorsqu'il nommait lui-même un empereur; l'armée qui, à l'ère honteuse des Césars, s'était brutalement accoutumée à donner des maîtres à l'univers romain, ayant bien voulu laisser au sénat le soin de désigner le successeur d'Aurélien, ce fut Tacite, auparavant consul, que les pères conscrits élevèrent à l'empire, dans la séance du 25 septembre 275. Après que le sénat lui eut décerné l'autorité souveraine, Tacite fit remarquer aux pères conscrits qu'il était déjà au penchant de la vie et que mieux vaudrait élire un jeune chef capable de conduire les soldats et de manier le javelot. Mais ses excuses se perdirent dans les acclamations de l'illustre assemblée, acclamations diverses et répétées, constatées avec leur nombre dans les actes publics, comme dans le procès-verbal de l'élection populaire d'Eraclius, successeur d'Augustin; le nombre de fois est mentionné pour donner plus de valeur aux actes et plus d'autorité à l'élection. Il faut citer ici le passage de Flavius Vopiscus (1), le biographe de Tacite : « Le sénat répondit par ces acclamations: Trajan aussi était âgé lorsqu'il monta sur le trône (dix fois) : Adrien y parvint vieux

1 Histoire auguste.

(dix fois); et Antonin n'était plus jeune lorsqu'il l'obtint (dix fois). N'avez-vous pas lu (1) : je reconnais les cheveux blancs et la barbe blanche du roi des Romains ? (dix fois :) qui mieux qu'un vieillard sait régner? (dix fois.) Nous ne vous créons pas soldat, mais empereur (vingt fois). Vous ordonnerez aux soldats de combattre (trente fois). Vous avez de l'expérience et un excellent frère (dix fois). Sévère a dit que c'était la

tête et non les pieds qui commandait (trente fois). C'est votre âme et non votre corps que nous chérissons (vingt fois). Auguste Tacite, les dieux vous conservent! »

Il est, dit-on, trois choses qu'Augustin aurait désiré voir en ce monde: Rome dans sa gloire, Cicéron à la tribune, et saint Paul prêchant (2). Quel homme ne se serait point estimé heureux d'avoir vu de tels spectacles ! mais il nous appartient d'ajouter qu'un des spectacles auxquels nous aurions aimé à assister sur la terre, c'est celui d'Augustin faisant comme son testament devant le peuple d'Hippone et prenant pour ainsi dire congé de ce peuple comme . évêque. Nous aurions voulu voir l'amour de cette multitude chrétienne monter vers son pasteur avec des cris et des larmes. Nous aurions voulu être témoin de l'émotion de ce grand homme lorsque, commençant à recueillir en ce monde le prix de ses travaux sublimes, il entendait sortir de la bouche du peuple ces paroles inspirées par le respect, la reconnaissance et l'enthousiasme : Longue vie à Augustin! C'est vous, Augustin, que nous demandons pour père et pour évêque!

1 ... Nosco crines incanaque menta

Regis Romani..... (VIRGILE, Enéide, livre 6.)

2 Nous n'avons trouvé ce trait dans aucun des ouvrages ni dans aucune des lettres de saint Augustin. Il est rapporté par Lancilot (Vie de saint Augustin), et aussi par Cornélins à Lapide, qui cite Juste-Lipse et Ravisius. Les versions sont différentes : dans quelques-unes, au lieu de Cicéron à la tribune, c'est Jésus-Christ conversant avec les hommes que saint Augustin aurait voulu voir.

Qui de nous ne s'est senti plus léger, plus vivace et plus fort en respirant l'air des monfagnes? Une énergie nouvelle se répandait en nous : il semblait que nous aurions pu nous envoler comme de grands oiseaux qui devant nous fendaient l'espace. Ainsi l'application aux choses élevées, l'air qu'on respire au sommet des grandes questions religieuses et philosophiques fortifient l'intelligence et donnent de l'élan à la pensée. L'étude des prodigieux travaux de saint Augustin est comme un voyage à travers les montagnes; elle est difficile et demande d'intrépides efforts; mais l'esprit y gagnera de la puissance, et le coeur un plus ardent amour pour le bien.

Nous aurions pu parler, il y a déjà longtemps, de l'ouvrage sur la Doctrine chrétienne, si nous avions voulu prendre ce traité tel qu'il parut peu d'années après l'épiscopat d'Augustin; mais c'est en 426 que cet ouvrage reçut son complément; le docteur en était resté au vingt-cinquième chapitre du troisième livre; jetant un dernier regard sur l'œuvre et la trouvant imparfaite, il acheva le troisième livre et en ajouta un quatrième. Dans la Revue de ses livres (1), il se reproche d'avoir avancé comme une chose positive que Jésus, fils de Syrach, fut l'auteur de la Sagesse de Salomon, et se reproche aussi une faute de mémoire dans le vingt-huitième chapitre du deuxième livre de la Doctrine chrétienne, en citant saint Ambroise. « Les trois premiers livres, dit Augustin (2), servent à l'intelligence des Écritures, et le quatrième apprend à mettre au jour les vérités divines qu'on aura comprises. »

Dans le prologue de la Doctrine chrétienne, l'évêque d'Hippone dit à ceux qui ne comprendraient

1 Livre II, chap. 4. — 2 Revue, livre II, ch. 4.

point l'utilité de ses instructions, que ce ne serait pas sa faute si, voulant voir la lune à son croissant ou à son décours, ils n'avaient pas même les yeux assez bons pour découvrir son doigt levé vers l'astre rayonnant au ciel. Quant à ceux qui, à l'aide même de ces préceptes, ne pourraient percer les obscurités de l'Écriture, Augustin leur fait entendre que la force de leurs regards n'irait qu'à reconnaître son doigt étendu pour leur montrer les astres, et non pas à découvrir les astres mêmes.

Un passage du prologue nous fait voir à quelle hauteur morale l'homme était placé dans la pensée d'Augustin. « Toutes choses, dit-il, pouvaient se faire par le ministère d'un ange; mais la condition humaine serait vile si Dieu paraissait ne pas vouloir communiquer sa parole aux hommes par le ministère des hommes. Comment ce mot serait-il vrai : Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple, si Dieu ne rendait pas ses oracles du temple humain, et s'il voulait tirer du ciel et faire retentir au moyen des anges tout ce qui doit être enseigné aux hommes? Et puis cette charité qui lie les hommes les uns aux autres par le noeud de l'unité ne saurait plus comment mêler et fondre les âmes entre elles si les hommes n'avaient rien à apprendre aux hommes. » Le prologue nous dit aussi que de quelque intelligence que parte un conseil de vérité, on doit l'attribuer à Dieu seul, qui est la vérité immuable : personne ne possède rien en propre, si ce n'est le mensonge.

En établissant des règles pour aider à l’intelligence des livres saints, le grand docteur ne prétend pas qu'on arrive à la compréhension de chaque chose de l'Écriture, et (262) lui-même n'a pas l'ambition d'y atteindre; il a déclaré plus d'une fois qu'il restera toujours beaucoup à apprendre dans ce champ infini. De même que cinq pains suffirent aux apôtres pour rassasier des milliers d'hommes affamés, ainsi Augustin

espère que les dons de Dieu croîtront en lui à mesure qu'il traitera ces difficiles matières : il espère qu'une merveilleuse abondance viendra au secours de son zèle.

La distinction que fait le grand docteur entre les choses dont il faut jouir et celles dont il faut user donne lieu au développement d'idées morales plus d'une fois reproduites dans ses ouvrages. Il s'agit d'aspirer au bien impérissable dans cette vie mortelle où nous voyageons éloignés de Dieu, et d'user de ce monde comme un moyen de nous élever aux grandeurs invisibles du Créateur. Avec ces dispositions, on ouvre utilement les livres divins. Après avoir traité des choses dans son premier livre, l'évêque traite des signes dans le second. La parole est le premier des signes; l'invention des lettres lui a donné de la fixité et de la durée. Les livres saints, écrits d'abord dans une seule langue, l'hébreu, ont fait le tour de l'univers à l'aide des versions en langues différentes. L'obscurité des divines Ecritures dompte l'orgueil par le travail, écarte de l'intelligence le dégoût ; l'intelligence s'attache peu à ce qu'elle découvre sans peine. Sept degrés, selon notre docteur, mènent à la sagesse renfermée dans les livres saints : la crainte de Dieu, la piété, la science , la force, le conseil et la pureté du coeur. La liste qu'Augustin nous donne des livres canoniques est tout à fait conforme à ce que l'Eglise nous présente aujourd'hui. Le docteur recommande fortement l'étude de l'hébreu et du grec, pour être à même de remonter aux sources et de comparer les diverses interprétations. Il veut qu'on préfère l'Italique ou l'ancienne Vulgate aux autres versions latines ; parmi les versions grecques, celle des Septante lui paraît mériter une supérieure et incontestable autorité. Il regarde comme d'une haute utilité l'étude des cieux (1), des plantes, des pierres précieuses, des animaux, parce que les coin

1 Saint Augustin parle contre les astrologues, qu'il suppose secrètement liés avec les démons. Il condamne aussi la divination à l'aide de l'invocation, de l'image des morts et de la ventriloquie, quoique l'image de Samuel ait prophétisé la vérité au roi David, et qu'une femme ventriloque, dans les Actes des Apôtres, ait rendu un témoignage véritable aux apôtres du Seigneur.

paraisons sont une des formes les plus fréquentes du style des écrivains sacrés. Augustin n'oublie pas l'étude de la géographie biblique, de la musique et des anciens instruments de l'Orient, des différents arts, et surtout les connaissances historiques (1). Si les livres des philosophes et principalement des platoniciens nous présentent des vérités conformes à nos vérités religieuses, nous ne devons pas les rejeter, mais les leur ravir comme à des usurpateurs et les faire passer à notre usage. C'est ainsi que les Hébreux, en quittant l'Egypte, enlevèrent aux Egyptiens des vases d'or et d'argent, des vêtements de prix, pour les employer à des usages saints. Ces vérités, ces trésors de la divine Providence, sont répandus partout comme les métaux au sein de la terre : nous pouvons nous en saisir partout où nous les rencontrons. Moïse ne s'était-il pas instruit de la sagesse des Egyptiens avant d'être illuminé des splendeurs du Sinaï ? Cyprien, Lactance, Victorin, Optat, Hilaire, ne se chargèrent-ils pas de riches vêtements et de vases d'or en sortant de l'Egypte ? Mais quoiqu'on sorte de l'Egypte avec des trésors, il faut célébrer la pâque pour être sauvé : or, Jésus-Christ est l'Agneau pascal immolé pour tous. Dans l'étude des livres saints, songeons bien que la lettre tue et que l'esprit vivifie; les signes ne sont pas les choses; le christianisme a substitué les vérités aux figures ; il y aurait une sorte de servitude à rester sous le joug de la lettre ou des signes. L'Evangile nous a fait passer de l'esclavage de la chair à la liberté de l'esprit.

Le troisième livre de la Doctrine chrétienne renferme d'utiles règles pour bien apprécier la morale des livres saints.

Dans le quatrième livre, qui marque comment on doit enseigner les vérités divines, l'auteur nous avertit d'abord qu'il ne donnera point des préceptes d'éloquence ainsi qu'il en avait donné autrefois à Carthage ou à Milan; c'est ailleurs qu'il faudra les chercher : il ne pense pas que les docteurs de la vérité doivent

négliger la rhétorique. Augustin observe du reste que les enseignements dans l'art de la parole mènent à peu de chose : ceux qui s'expriment avec le plus d'aisance et d'éclat ne

1 C'est ici (liv. II, chap. 28, de la Doctrine chrétienne) que saint Augustin avance inexactement, en citant saint Ambroise, que Platon avait pu rencontrer Jérémie en Egypte. L'évêque d'Hippone a rectifié lui-même cette erreur dans le chap. 11 du VIIIe livre de la Cité de Dieu.

songent pas le moins du monde à accomplir les préceptes de la rhétorique. Quand nous lisons les discours des grands orateurs , nous trouvons qu'ils n'ont manqué à aucune des règles de l'art. Ces orateurs accomplissent tous les préceptes, parce qu'ils sont éloquents, mais ils ne s'élèvent pas à l'éloquence à l'aide des préceptes.

Lorsque quelqu'un parle avec éloquence, on croit aisément qu'il parle avec vérité. Cette remarque d'Augustin nous fait comprendre toute l'importance qu'il attachait au bien dire; il ne veut pas que l'orateur chrétien renonce à une aussi puissante ressource. Celui qui n'est pas riche de son propre fonds doit emprunter les paroles de ceux qui sont grands ; le prêtre chrétien dépourvu d'éloquence naturelle doit recourir aux écrivains sacrés. Tout devient grand dans la bouche de l'homme chargé d'annoncer les choses du salut éternel. Quand on ne peut plaire par ses discours, on doit plaire par ses raisons , et pour cela s'efforcer de parler sagement; s'il y a du plaisir à entendre les orateurs , il y a du profit à entendre les sages. Aussi l'Ecriture ne dit pas la multitude des éloquents, mais la multitude des sages est la santé de l'univers (1). L'heureuse merveille, c'est la réunion de la sagesse et de l'éloquence. L'Eglise en a offert des exemples nombreux.

Il n'y a pas d'éloquence sans convenance et proportion avec l'orateur lui-même. Ces hommes divins (les écrivains sacrés), si dignes d'une souveraine autorité, ont une éloquence qui leur est propre. Plus elle semble rampante, plus elle s'élève, non point par l'enflure, mais par la solidité. « Si j'en avais le loisir, dit Augustin, je montrerais dans les livres sacrés de ceux que la Providence nous a donnés pour nous instruire et nous faire passer de ce siècle corrompu au siècle bienheureux, je montrerais toutes les qualités et tous les ornements d'éloquence dont se glorifient les hommes qui préfèrent l'enflure de leur langage à la majesté de nos auteurs inspirés. Mais ce qui me charme dans ces grands hommes , ce n'est pas ce qu'ils ont de commun avec les orateurs et les poètes païens. Ce que j'admire, ce qui m'étonne,

1 Le livre de la Sagesse, VI, XXVI.

c'est qu'ils usent de notre éloquence de manière à lui donner place et à ne pas s'en servir comme d'une parure... Telle est l'expression des écrivains sacrés, que les paroles ne semblent point cherchées, mais comme placées d'elles-mêmes pour la signification des choses : vous diriez que lorsque la sagesse sort de sa demeure, qui est le coeur du sage, l'éloquence la suit sans être appelée, comme une esclave dont elle ne se sépare jamais. » Toutes ces lignes sont admirables, et rien de plus ingénieux, de plus vrai n'a été dit sur le langage de nos auteurs sacrés.

Dans les belles Epitres de saint Paul, l'éloquence n'apparaît que comme une compagne de la sagesse; celle-ci marche la première, l'autre la suit. Augustin cite principalement la deuxième Epître aux Corinthiens.

Il craindrait qu'on n'enlevât aux écrivains hébreux quelque chose de leur gravité, si, dans les versions, on cherchait à donner à leur discours plus de cadence et de nombre. La connaissance de l'harmonie n'a pas manqué aux prophètes; saint Jérôme a cité des vers de quelques-uns des Voyants d'Israël. Mais si lui, Augustin; autant que la sobriété le permet, ne néglige pas la cadence à la fin des périodes, il aime à la trouver rarement dans les oracles du divin esprit.

L'évêque d'Hippone insiste sur la vie de l'orateur chrétien comme sur l'indispensable condition sans laquelle sa parole est vaine : il faut que l'orateur évangélique soit lui-même sa plus grande autorité. Rien de ce qu'il annonce ne lui appartient, s'il parle bien et s'il vit mal.

Le dernier chapitre est un acte d'humilité d'Augustin, qui confesse son indigence et n'a jamais pensé à se donner pour modèle; il a voulu seulement montrer, selon son pouvoir, ce que doit être celui qui, dans la doctrine chrétienne, s'applique à être utile à lui-même et aux autres.

L'ouvrage sur la Doctrine chrétienne, un des meilleurs de l'évêque d'Hippone, serait digne de devenir le manuel du prêtre. Fénelon l'a plus d'une fois cité dans ses Dialogues sur l'éloquence.

264

Nous arrivons à l'œuvre la plus importante d'Augustin au double point de vue de l'histoire et de la philosophie, à cette oeuvre que Charlemagne ! se faisait lire, et qui renferme tant d'utiles et de grandes choses. Nous comprenons qu'un travail en langue latine, composé de vingt-deux livres, trouve aujourd'hui peu de lecteurs, mais une bonne traduction met ce travail à la portée de tout le monde Dans un chapitre précédent, on a vu Macédonius, vicaire d'Afrique , se répandre en louanges à l'occasion des trois premiers livres de la Cité de Dieu, dont la science éloquente le ravissait. Nous devons prononcer ici le nom de Marcellin, à qui les deux premiers livres sont adressés; Marcellin et Volusien avaient reçu en 412 des lettres d'où naquit cette magnifique protestation contre les accusations païennes. C'est très-probablement aux encouragements et aux instances de Marcellin que le inonde est redevable d'un des ouvrages qui honorent le plus le génie humain. Quel due soit l'intérêt des grandes controverses chrétiennes, elles subjuguent et remuent moins vivement l'intelligence quand les temps, les personnages et les hérésies ne sont plus que dans l'histoire, et que l'émotion des peuples a cessé de répondre à ces vigoureuses luttes; mais ce qui est histoire et philosophie a l'éternel privilège de captiver la pensée de l'homme, et la Cité de Dieu nous apparaît aujourd'hui encore avec d'admirables conditions d'intérêt. Augustin y déploie une grave éloquence, à laquelle la profondeur des idées, l'imagination et la fine raillerie prêtent une constante

1 Charles V récompensa richement l'auteur d'une traduction de la cité de Dieu qui lui était dédiée.

variété ; le savoir historique y est considérable le génie de l'évêque d'Hippone s'y maintient à sa hauteur durant une course d'aussi longue haleine. En étudiant la Cité de Dieu, j'appliquais à Augustin ce que Terentianus disait de Varron, l'auteur des Antiquités romaines : « Il a tant lu, qu'on s'étonne qu'il ait eu le loisir d'écrire.»

La composition de la Cité de Dieu, traversée par les grands combats contre le pélagianisme, et par tous les laborieux devoirs d'une position comme celle d'Augustin, dura treize ans (de 413 à 426). Dans la vie de cet illustre docteur, vie de lutte continuelle, il fallait aller au plus pressé, s'élancer à la brèche à chaque apparition de l'hérésie; et nous pouvons dire que la Cité de Dieu, comme quelques autres écrits, fut le fruit des loisirs de ce grand homme. Nous allons exprimer la substance de ce bel ouvrage, et ne pas oublier les idées accumulées derrière nous, qui nous interdisent les répétitions.

On sait quelle fut l'inspiration première de la Cité de Dieu. Les imaginations frémissaient de la chute de Rome en 410; les païens s'en. allaient répétant que si les dieux étaient restés debout, Rome ne serait pas tombée : le christianisme était livré aux calomnies des vaincus. Augustin prit la parole au milieu de la stupeur de l'univers et des outrageants murmures des polythéistes. Les cinq premiers livres de la Cité de Dieu sont le plus rude coup qui ait jamais été porté aux institutions et aux croyances païennes.

En réponse aux plaintes et aux calomnies du paganisme, l'évêque d'Hippone rappelle la série de guerres où les dieux ont été vaincus. (266) Les dieux et les déesses ne gardaient pas, mais ils étaient gardés. Les divinités d'Ilion n'empêchèrent pas la chute de Priam. De plus, dans les guerres anciennes, les vainqueurs manquaient rarement de piller les temples, et même d'égorger ceux qui cherchaient un asile au pied des autels. Or, dans le sac de Rome, les basiliques chrétiennes ont été d'inviolables asiles : les barbares ont épargné les chrétiens et les païens eux-mêmes, par respect pour Jésus-Christ. Si des gens de bien ont été enveloppés dans le sort des méchants, c'est qu'il y a des imperfections, des fautes qui doivent s'expier par

des peines sensibles. Si tous les crimes étaient punis dans ce monde, à quoi servirait la vie future? Si aucun crime n'était puni en ce monde, n'aurait-on pas quelque droit de nier la Providence? D'honnêtes familles ont perdu leurs richesses au milieu des désastres des bords du Tibre, mais est-ce un grand mal de perdre des trésors qui corrompent le coeur et rejettent l'homme en de funestes tentations ? Nous n'apportons rien sur la terre et nous n'emportons rien quand nous la quittons.

Une foule de chrétiens ont été massacrés dans les scènes de la victoire : mais est-il mort quelqu'un qui ne dût mourir un jour? La fin de la vie égale la plus longue vie à la plus courte. Il n'y a point de mauvaise mort lorsqu'une bonne vie l'a précédée. Les chrétiens savent bien que le trépas du pauvre de l'Evangile au milieu des chiens qui léchaient ses plaies est meilleur que le trépas du mauvais riche dans la pourpre et le lin. On répète que beaucoup de fidèles n'ont pas reçu la sépulture, et que tant de corps qui devaient ressusciter un jour ont disparu de la manière la plus soudaine et la plus tragique. Mais quelqu'un a-t-il pu enlever ces corps d'entre le ciel et la terre? L'évêque d'Hippone dit ici sur la sépulture ce que nous avons reproduit dans notre analyse du livre du Soin pour les morts, et qui se trouve tiré de la Cité de Dieu. Puis il ajoute que des armées, même païennes, mourant pour leur patrie, ne se sont point inquiétées de savoir de quelles bêtes elles deviendraient la pâture. Le poète a dit : Le ciel couvre celui qui n'a pas de tombeau (1). On parle de beaucoup de chrétiens emmenés en captivité : c'est un grand malheur si on a pu les emmener quelque part où ils n'aient pu trouver Dieu.

1 Caelo tegitur qui non habet urnam. LVCAIN, liv. VII, Pharsale.

Des chrétiens captifs ne sont pas un motif d'accusation contre le christianisme : est-ce que les païens ont cessé de vénérer leurs dieux après la mort héroïque de Régulus, demeuré fidèle aux dieux et à son serment?

Les païens prodiguaient l'injure aux vierges chrétiennes qui avaient été contraintes de subir la brutalité dés vainqueurs de Rome. Ils auraient voulu qu'elles n'eussent pas survécu à leur affront, et redoublaient d'admiration pour Lucrèce. Considérant alors la mort de l'héroïne romaine d'après des pensées purement chrétiennes, Augustin s'étonna des grandes louanges accordées au suicide de l'épouse de Collatin. Il établit que sans le consentement de la volonté il n'y a pas de souillure possible; que dans ce cas l'âme garde sa pureté entière au milieu des violences exercées sur le corps, et s'écrie : « Si Lucrèce a été complice de l'adultère, pourquoi toutes ces louanges? Si elle est restée pure, pourquoi sa mort (1)? »

L'évêque d'Hippone comprend les motifs qui poussèrent la victime du fils de Tarquin à une résolution aussi terrible; puisque Lucrèce était demeurée innocente, ce ne fut pas l'amour de la pureté , mais la faiblesse de la pudeur (2), qui l'entraîna au trépas; elle craignit de passer pour complice si elle continuait à vivre après l'attentat; né pouvant montrer aux hommes sa conscience, elle voulut la mettre sous leurs yeux par son trépas; Lucrèce produisit un irrécusable témoin de sa pureté, et ce témoin, ce fut sa mort ! Il se rencontra des vierges chrétiennes qui se tuèrent aux approches du péril qui menaçait leur vertu, et le docteur d'Hippone demande quel est le sentiment humain qui refuserait de leur pardonner.

Quant aux vierges chrétiennes qui, restées pures après la violence, ont continué à vivre, il faudrait être insensé, dit Augustin, pour leur en faire un crime; le témoignage de la conscience a suffi à la gloire de leur chasteté; pures devant Dieu, elles n'ont cherché rien de plus, et pour éviter l'outrage du soupçon des hommes, elles n'ont pas transgressé la loi divine qui nous interdit de nous arracher la vie.

Bayle s'est mis en colère contre saint Augustin au sujet de son appréciation du trépas de Lucrèce; il eût mieux fait de s'attacher à comprendre toute la pensée de l'évêque d'Hippone,

1 Livre I, chap. 19.

2 Non est pudicitiae caritas, sed padoris infirmitas. Ibid,

et à quelle occasion le grand docteur parlait ainsi. Il s'agissait de justifier les vierges chrétiennes qui avaient survécu à leur affront et de les venger des outrages des païens ; que fit Augustin? Il prouva que le glorieux témoignage de la conscience aurait pu suffire à l'épouse de Collatin.

L'évêque d'Hippone nous dit qu'aucun passage des livres saints ne donne à un chrétien le droit de disposer de ses jours, dans quelque situation où il puisse se trouver placé. Il pense qu'il y a faiblesse d'âme à ne pas pouvoir supporter les maux de la vie ou les injustices de l'opinion. Platon lui-même n'approuva point Cleombrotus, qui, après avoir lu son livre sur l'immortalité de l'âme, se précipita du haut d'une muraille pour passer à une vie qu'il espérait meilleure. Lorsque Caton méditait son suicide à Utique, ses amis cherchèrent à l'en détourner comme d'un acte de faiblesse; et s'il croyait honteux pour lui de survivre au triomphe de César, pourquoi ne força-t-il point son fils à mourir avec lui? pourquoi lui prescrivit-il de tout espérer de la bienveillance du vainqueur ?

Tandis que les peuples d'Orient pleuraient la ruine de Rome et que les cités les plus éloignées en faisaient un deuil public, les Romains échappés aux calamités de la guerre cherchaient les théâtres et s'y précipitaient avec ivresse. Les Romains réfugiés à Carthage couraient avec délire après les joies du théâtre. Ce trait fait juger de l'état des moeurs et des caractères des païens à cette époque. Scipion Nasica, le plus grand homme de bien de son temps, ne voulait pas le renversement de Carthage, afin que les Romains eussent un ennemi à craindre et que le relâchement et les vices ne vinssent point les saisir. Quand les soldats d'Alarie, prirent Rome, les Romains écrasés devinrent misérables sans devenir meilleurs. Avant sa chute, Rome, pleine de vices, était plus laide et plus difforme qu'elle ne l'a été dans sa ruine , car dans cette ruine il n'y a que des pierres et du bois qui soient tombés !

Le plus méchant homme du monde n'aurait pas voulu avoir pour sa mère celle que les Romains appelaient la mère des dieux.

Les dieux n'ont jamais rien fait pour rendre les peuples meilleurs. Si les Romains avaient pu recevoir de leurs dieux des lois pour bien vivre, ils n'auraient pas envoyé demander aux Athéniens les lois de Solon quelques années après la fondation de Rome.

Voulant expliquer les maux des chrétiens au temps des barbares, Augustin dit que Jésus-Christ retire peu à peu sa famille du monde, qui semble s'affaisser sous le poids de tant de misères, pour établir une cité éternelle dont la gloire n'est pas fondée sur les vaines louanges du mondé comme la gloire de Rome, mais sur le jugement même de la vérité. L'évêque d'Hippone invite l'illustre race des Régulus, des Scévola , des Scipion , des Fabricius, à entrer dans la patrie chrétienne, à gagner l'empire du ciel après avoir perdu l'empire de la terre.

Dans un vigoureux tableau de l'histoire romaine, passant en revue les violences, les égorgements, les fléaux, les guerres civiles, les atrocités de toute nature qui remplissent les annales du peuple-roi, Augustin montre que les dieux n'ont jamais rien fait pour délivrer les Romains aux jours du péril': il en conclut qu'il est absurde d'imputer les nouveaux malheurs de l'empire au christianisme et à l'abolition du culte des dieux. Le docteur africain énumère les divinités romaines avec leur caractère, leur destination , leur ministère particulier; il fait voir que l'agrandissement et la durée de l'empire n'ont été l'oeuvre d'aucune de

ces divinités, ni l'oeuvre de je ne sais quel destin qui n'existe pas. La fortune ou le hasard n'a pas fait l'empire romain. C'est la Providence de Dieu qui établit les royaumes de la terre, qui les distribue aux bons comme aux méchants. Les royaumes sont gouvernés par la Providence de Dieu. Celui qui est le créateur de toutes les intelligences et de tous les corps, qui est la source de toute félicité, qui a fait l'homme un animal raisonnable composé d'une âme et d'un corps, qui a donné aux bons et aux méchants l'être avec les pierres, la vie végétative avec les arbres, la vie sensitive avec les bêtes, la vie intellectuelle avec les anges seuls; le Dieu d'où procède toute forme, toute beauté, tout ordre, le Dieu qui est le principe de la mesure, du nombre et du poids, et par lequel existe toute chose dans la nature; celui d'où dérivent les semences des formes, les formes des semences, et leurs mutuels mouvements; qui a créé la chair et lui a donné sa beauté, sa vigueur, sa fécondité, la souplesse des membres et leur proportion; celui qui a doué de mémoire, de (267) sens et de désirs l'âme même des bêtes et ajouté à l'âme humaine l'esprit, l'entendement, la volonté; celui qui n'a pas laissé non-seulement le ciel et la terre, l'ange et l'homme, mais encore les entrailles du plus petit et du plus vil animal, la plume de l'oiseau, la fleur de la moindre herbe, la feuille d'un arbre, sans la convenance et l'harmonie des parties, n'a pas pu laisser les royaumes et les empires de la terre hors des lois de sa Providence !

Voyons donc pourquoi le vrai Dieu, qui tient en sa main tous les royaumes, a daigné assister l'empire romain pour l'élever à un si haut point de grandeur.

La puissance de Rome a été la récompense des vertus morales des anciens Romains, laborieux, désintéressés, tempérants, dévoués exclusivement à la gloire de l'Etat. « Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense (1). » Puisque Dieu ne devait pas accorder aux anciens Romains la vie éternelle, il était juste qu'il leur donnât toute la splendeur des royaumes périssables. Les Romains, par leurs vertus, étaient dignes de la gloire humaine et passagère. Les victoires ne les ont rendus ni meilleurs, ni plus sages, ni plus heureux que les nations dont ils avaient triomphé. Si les chrétiens veulent s'assurer les félicités futures, qu'ils fassent pour obtenir le ciel tout ce qu'ont fait les Romains pour conquérir la terre; et toutefois on ne leur en demande pas tant. Mais l'abnégation, les sacrifices, les travaux des anciens Romains sont une grande leçon pour les chrétiens qui aspirent à l'empire éternel. De même que Dieu fait luire son soleil sur les bons et les méchants et laisse tomber la pluie sur les justes et les injustes, ainsi il leur donne indifféremment les royaumes d'ici-bas; mais le royaume d'en-haut, il ne le donne qu'aux bons.

Parmi les païens auxquels répondait l'évêque d'Hippone, un bon nombre convenait qu'avant le christianisme les annales romaines présentaient des désastres et que les divinités adorées n'avaient point écarté le malheur. hais ceux-là soutenaient qu'il fallait offrir un culte aux dieux pour nous les rendre favorables dans la vie future. Augustin renverse leurs assertions dans les livres VI, VII, VIII, IX et X de la Cité de Dieu. Il démontre l'impuissance des dieux à conduire les hommes à la vie éternelle, c'est-à-dire à la félicité sans fin ;

1 Saint Matthieu, VI.

il se livre à un examen critique des diverses théologies païennes telles que Varron les avait exposées, et apprécie les philosophies anciennes et particulièrement les doctrines des platoniciens. Augustin témoigne une grande admiration pour Platon, qui, dit-il, eût bien mieux mérité d'être appelé dieu que cette multitude d'hommes morts ou de démons divinisés par l'ignorance ou les passions. Il rappelle que, pour expliquer l'étonnante conformité de certains points de la doctrine de Platon avec le christianisme, on avait fait ce philosophe et Jérémie contemporains l'un de l'autre, ajoutant qu'ils avaient pu se rencontrer et converser ensemble en Egypte; la supputation des temps lui a montré que Platon fut postérieur d'un siècle à Jérémie, et, de plus, qu'il ne put pas avoir connaissance des saintes Ecritures, parce que la version grecque eut lieu soixante ans seulement après la mort de Platon. Augustin conjecture que des entretiens avec quelques Juifs en Egypte purent initier Platon dans certaines vérités dont la tradition hébraïque était

l'unique dépositaire (1). Cette division platonicienne les dieux dans le ciel, les démons dans l'air, les hommes sur la terre, donne lieu à une dissertation sur les démons. Le livre d'Apulée, intitulé le Dieu de Socrate, mais qui au fond traite du démon de Socrate, est l'objet de réflexions critiques et philosophiques. Toutes les doctrines étaient familières au grand docteur d'Hippone; il n'est aucun point de philosophie sur lequel ne s'exerce la rectitude de son jugement : Augustin domine l'ancien monde de toute la supériorité de la révélation chrétienne.

Il est inadmissible (nous résumons les pensées d'Augustin), il est inadmissible que les démons puissent être médiateurs entre Dieu et les hommes. Il n'y avait de médiateur possible que Dieu lui-même, se résignant à revêtir la nature humaine pour descendre jusqu'à nous et nous élever ensuite jusqu'à lui. Le Verbe éternel, auteur de toutes choses, est devenu, comme homme, notre médiateur; en prenant notre infirmité, il s'abaissait au-dessous des anges; ruais il demeurait, dans sa nature divine, l'Etre infini, incorruptible, immuable. Les platoniciens avaient dit que les dieux ne se mêlaient point aux hommes pour ne pas se souiller de leur présence, et que leur marque

1 Cité de Dieu, livre VIII, chap. 11.

la plus glorieuse c'était de n'avoir entretenu aucun commerce avec les mortels. Mais les rayons chu soleil et de la lune touchent la terre, et la pureté de leur lumière n'en reçoit aucune atteinte. Apulée et les platoniciens nous apparaissent sur ce point en contradiction avec les enseignements éminemment spiritualistes de l'école de Platon. Que deviendrait, d'après leurs idées, cette belle parole de Plotin : « Il faut fuir vers la radieuse patrie où l'on trouve le père de l'univers et avec lui toutes choses; et pour y fuir, il faut devenir semblable à Dieu. »

Les anges ou démons qui sont les dieux de Platon, placés au-dessous du Dieu créateur et moteur universel, ne peuvent rien pour mener les hommes à la félicité infinie. Il est déraisonnable et impie de les adorer comme des dieux; Platon s'est trompé sur leur nature quand il a réclamé un culte pour eux. Quelle félicité pourrait être apportée aux hommes par les démons, eux qui sont d'immortels condamnés, des bannis de la céleste patrie ! L'adoration des hommes doit monter vers Dieu seul. Toutefois, ne croyez pas que Dieu ait besoin des sacrifices qu'on lui offre; il n'a besoin ni de nos offrandes ni de notre justice : tout ce culte n'est utile qu'à l'homme qui le rend. Revient-il quelque chose à la source d'eau de ce qu'on en boit, ou au soleil de ce qu'on le regarde?

Selon les remarques de l'évêque d'Hippone, démon vient d'un mot grec qui signifie science. Il y a dans cette étymologie quelque chose d'effrayant pour l'esprit de l'homme. La science toute seule serait donc un mal. Donnons à la science humaine un but moral et sublime, et regardons-la comme un moyen de monter à Dieu.

Augustin, comme d'autres Pères de l'Église, a cru reconnaître dans Platon, interprète admirable des traditions les plus antiques, quelques traces du Dieu en trois personnes; les études philosophiques les plus récentes, les plus sérieuses, les plus profondes nous laissent voir que rien n'est plus incertain que la Trinité de Platon. Au temps d'Augustin, les platoniciens étaient encore nombreux; ils reculaient devant le mystère du Verbe incarné, médiateur entre Dieu et les hommes. L'évêque d'Hippone trouve la nécessité de la grâce établie dans les écrits de Platon lui-même. « On ne saurait, disait le philosophe, atteindre à

la perfection de la sagesse ici-bas, mais la Providence de Dieu et sa grâce peuvent suppléer à ce qui manque à notre vie intellectuelle. » Augustin, combattant les doctrines de Porphyre, montre le peu qu'auraient eu à faire les philosophes de son école pour arriver à la vérité révélée.

Le saint vieillard Simplicien, successeur de saint Ambroise sur le siège épiscopal de Milan, disait à Augustin qu'il avait connu un platonicien plein d'admiration pour le début de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, etc. » Ce platonicien eût voulu que le début évangélique fût écrit en lettres d'or sur les endroits les plus éminents des églises. Une des raisons pour lesquelles les platoniciens refusaient d'entrer dans le christianisme, c'est que le christianisme renfermait beaucoup de choses dont leur maître n'avait rien dit ; ils n'admettaient pas le mystère du Verbe incarné, parce qu'ils ne le rencontraient point dans les enseignements de Platon; mais l'évêque d'Hippone leur fait observer que les philosophes de cette école n'ont pas toujours donné l'exemple d'un scrupuleux respect pour les idées du maître : il cite Porphyre, qui avait changé bien des points importants dans la doctrine de Platon.

Les dix premiers livres de la Cité de Dieu atteignent toutes les opinions, toutes les pensées, tous les efforts contraires à la cité céleste, c'est-à-dire à la vérité, à l'ordre éternel, â Dieu; les livres suivants sont consacrés à l'origine, au développement et aux fins dernières des deux cités du ciel et de la terre. Nous continuerons à nous en tenir aux idées générales, aux traits saillants, aux aperçus qui se détachent.

L'évêque d'Hippone établit qu'on ne peut arriver à la connaissance de Dieu sans Jésus-Christ, que la foi chrétienne conduit l'homme à Dieu par l'homme-Dieu, et qu'il fallait un être à la fois Dieu et homme pour nous mener infailliblement au but auquel nous aspirons:: on va à Jésus-Christ parce qu'il est Dieu, on va par Jésus-Christ parce qu'il est homme.

De tous les êtres visibles, le plus grand c'en le monde, comme de tous les invisibles, le plus grand c'est Dieu. Mais nous voyons le monde et nous croyons en Dieu.

La triple division de la philosophie est une image de la Trinité; on l'a divisée d'un commun accord en physique, logique et morale. (269) Un reflet de la Trinité divine se montre aussi dans la nature, la doctrine et l'usage, trois choses qui concourent aux oeuvres humaines. Par la nature, le génie; par la doctrine, l'art ou la science; l'usage s'explique de lui-même. Augustin reproduit l'idée déjà exprimée de diverses manières dans le Traité de la Trinité, savoir, que chaque homme est une image de la Trinité mystérieuse : il est, il connaît son existence et il l'aime.

Pourquoi l'homme a-t-il été créé si tard ? demande-t-on quelquefois. Il n'y a ni tôt ni tard en comparaison de l'éternité divine; le monde n'aurait pas été créé plus tôt, quand on le supposerait plus ancien de plusieurs millions d'années. Quelques philosophes avaient enseigné le retour des mêmes hommes dans la suite des temps : « Les impies vont en tournant, » dit le Psalmiste (1), non qu'ils doivent repasser par les cercles sortis de l'imagination des philosophes, mais parce qu'ils tournoient dans un labyrinthe d'erreurs. Augustin convient qu'il n'est pas aisé de comprendre que Dieu ait toujours été et qu'il ait voulu créer l'homme dans le temps, sans changer de dessein ni de volonté. Pour que les lecteurs de son ouvrage apprennent à s'abstenir des questions dangereuses, il ne décide rien sur la manière dont Dieu a pu toujours être Seigneur sans avoir toujours eu des créatures. Les philosophes, mesurant leur esprit borné à l'esprit infini, se trompent sur les ouvrages de Dieu; ne se comparant qu'à eux-mêmes, dit l'Apôtre, ils ne s'entendent pas. Le docteur d'Hippone ajoute ici des considérations élevées sur le repos et le travail de Dieu, qui ne sont qu'une seule et même chose.

Dans le dixième chapitre du treizième livre, l'évêque d'Hippone considère la vie comme une course vers la mort, dans laquelle il n'est permis à personne de s'arrêter ou de marcher moins vite : tous y cheminent avec une même vitesse. Cette pensée est le germe évident du beau passage de Bossuet, qui est dans la mémoire de chacun : « La vie est un chemin, etc. »

Augustin fait sur la mort et le temps quelques réflexions un peu subtiles peut-être, mais qui au fond sont vraies: on ne peut pas dire d'un homme qu'il est dans la mort ou qu'i est mort; avant de rendre le dernier soupir, il est vivant; et quand il a cessé de vivre, il est après la mort. Ainsi le moment présent n'existe

1 II, 8.

pas (1); le passé seul existerait, si toutefois ces deux mots n'impliquaient pas contradiction, car le passé c'est le temps qui n'est plus. Or, l'avenir n'est pas encore; on pourrait donc dire que le temps n'existe pas.

Le docteur africain prouve aux stoïciens qu'ils ont méconnu la nature humaine, quand ils ont avancé que l'homme peut vivre sans passions : c'est bien assez de travailler à vivre sans crime, dit Augustin. Jésus-Christ eut des tristesses, Jésus-Christ éprouva contre les juifs le sentiment de l'indignation. Cette indignation et ces tristesses sont des passions, et si l'homme-Dieu n'en fut point exempt, qui donc osera se croire plus parfait que lui ?

Caïn et Abel, ou plutôt Seth, sont les pères des deux cités de la terre et du ciel. Caïn, le premier qui bâtit une ville, montrait ainsi qu'il se mettait en possession des biens d'icibas; Abel est tué, et sa mort fut un prophétique mystère. Le premier fondateur de la cité terrestre tua son frère, comme plus tard Romulus tua le sien, Romulus, fondateur de la grande métropole des choses humaines. Seth, frère d'Abel, premier citoyen du divin empire, commence la génération des saints. Deux amours bâtirent les deux cités : celle du ciel fut bâtie par l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même ; celle de la terre , par l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu. En dissertant sur la longue vie et la grande stature des hommes avant le déluge, Augustin parle d'une dent molaire d'homme qu'il avait vue sur le rivage d'Utique, et qui en aurait fait cent des nôtres (2). « Je crois, ajoute-t-il, que c'était une dent de quelque géant. »

Homère (3) et Virgile (4) ont gardé la tradition d'une force humaine des premiers temps bien supérieure à la nôtre; mais la stature humaine a dû être toujours la même, avant le déluge comme depuis l'immense cataclysme. L'existence dés géants, dont l'histoire ne permet pas de douter, prouve seulement en faveur de certaines races, et ne change rien à l'idée qu'on doit se faire de la taille de l'homme, d'après la loi universelle qui le régit. Quant à la dent prodigieuse qu'Augustin avait vue à Utique, sa pensée à ce sujet révèle tout simplement l'ignorance de son temps en matière

1 On sait le vers célèbre : Le moment où je parle est déjà loin de moi.

2 Livre XV, chap. 9. — 2 Iliade, ch. 5 et ch. 12.

3 Enéide, ch. 12.

d'histoire naturelle. Cette dent molaire, qui en eût fait cent des nôtres, avait probablement appartenu à quelque animal antédiluvien.

Le tableau de la naissance et des progrès de la cité de Dieu jusqu'à l'avènement du Messie est une appréciation des saints personnages de l'Ancien Testament. Puis viennent les commencements et les progrès de la cité de la terre, depuis la monarchie des Assyriens jusqu'aux époques chrétiennes. Le Discours sur l'histoire universelle de Bossuet est tout entier dans cette manière de produire l'histoire humaine.

Moïse est plus ancien que toutes les fables mythologiques; elles ne naquirent qu'au temps des Juges. La Grèce eut alors des poètes appelés aussi théologiens, parce qu'ils chantaient les dieux. Les prophètes hébreux sont plus anciens que les philosophes; Pythagore ne paraît qu'à la fin de la captivité de Babylone. Nos auteurs sacrés sont tous d'accord en religion; les philosophes ne le sont pas du tout dans leurs doctrines. Varron avait compté deux cent quatre-vingt-huit opinions philosophiques touchant le souverain bien. Athènes applaudissait en même temps les épicuriens, d'après lesquels les dieux ne s'occupaient point des choses humaines, et les stoïciens, d'après lesquels les dieux gouvernaient le monde. La Providence se servit de Rome comme d'un puissant instrument, pour dompter et rassembler les diverses nations sous une même loi; elle préparait ainsi les voies à Jésus-Christ. Cette belle pensée, plus d'une fois reproduite par les penseurs chrétiens des âges modernes, est de l'évêque d'Hippone. Les païens avaient assigné au christianisme trois cent soixante-cinq ans de durée; les autels de Jésus-Christ devaient ensuite disparaître. Augustin se moque de la prophétie des polythéistes; il y avait alors plus d'un demi-siècle qu'était passée l'époque marquée pour l'extinction de la foi chrétienne, et ses progrès ne faisaient que s'étendre à travers le monde. Les prophètes contre le christianisme n'ont jamais eu raison, et pourtant à chaque époque il s'en élève de nouveaux.

Le livre dix-neuvième renferme des vues originales et profondes sur la paix à laquelle toute chose aspire en ce monde, et dont le besoin est au fond de chaque âme humaine, quelle que soit, la violence des passions qui l'emportent. Les méchants se précipitent vers le crime dans l'espoir de jouir ensuite d'une certaine paix. Cacus, au fond de son antre, désirait jouir en paix des débris humains devenus sa proie. Il y a une sorte de paix dans la condition des damnés, parce qu'ils sont à leur place : il est dans l'ordre qu'ils soient séparés de Dieu. Amené à parler de l'ordre dans les sociétés, Augustin dit que la servitude n'est pas conforme aux lois primitives de la nature: c'est une peine du péché, une dégénération de l'homme. Dieu avait dit : « Que l'homme domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux de la terre. » Mais il n'avait pas dit : Que l'homme domine sur l'homme. C'est le crime du fils de Noé, qui jadis valut à un homme le nom flétrissant d'esclave. Tout progrès vers le bien, d'après les doctrines d'Augustin, serait donc un progrès vers la liberté. Les idées se presseraient ici sous notre plume, si nous voulions prouver que les futures améliorations des sociétés sont entièrement soumises aux progrès de la foi chrétienne chez les hommes.

Le vingt et unième chapitre du livre XIXe démontre que, par une ignorance du vrai Dieu et faute de justice, la république romaine n'a jamais été qu'un mot; la définition de la république par Cicéron sert de point de départ à l'évêque d'Hippone. Le livre XXe établit la doctrine du jugement dernier ; le livre XXIe établit le dogme des peines éternelles, et le livre XXIIe et dernier la résurrection des corps et l'immortelle félicité des élus. Au sujet des damnés dont le corps brûlera sans se consumer, le docteur, cherchant des preuves dans la nature même , parle de certains vers qui vivent au milieu des sources d'eau bouillante, de la salamandre vivant dans les flammes, du paon dont la chair une fois cuite ne peut plus se corrompre : ce sont là les petits côtés d'une grande oeuvre d'où n'a été exclu rien de ce qui, même dans les imaginations populaires, pouvait paraître servir la cause de la vérité, Pour prouver l'immortelle durée des corps au milieu des flammes, nous aimons mieux entendre Augustin nous dire que le Créateur de l'univers et de l'homme pourra bien, s'il le veut, conserver les corps des damnés.

Le grand docteur ne met pas en doute que les satyres, les faunes et les sylvains, surnommés incubes, ne poursuivent quelquefois les femmes: il ne voyait que des démons dans ces créations de l'ancien monde païen.

Le chapitre vingt-quatrième du dernier livre (271) sur les Biens de la vie est une riche peinture des joies et des splendeurs données à l'homme dans ce magnifique univers. Si Dieu a daigné accorder à l'homme,

durant son laborieux pèlerinage de la vie, une demeure aussi belle que cet univers, de quelles inexprimables beautés sera revêtue la future demeure des bienheureux destinés à ne plus connaître ni les combats, ni les souffrances, ni la mort ! Ce dernier livre contient le récit de beaucoup de miracles arrivés au temps d'Augustin. Avant de les rapporter, l'évêque d'Hippone répond à ceux qui demandent pourquoi il n'y a plus de miracles. Ils furent nécessaires avant l'établissement de la foi chrétienne, leur dit Augustin; « à présent, ajoute-t-il, quiconque cherche des prodiges pour croire est lui-même un grand prodige de ne pas croire, tandis que le monde croit (1). »

Nous ne prétendons pas avoir fait comprendre tout ce que renferme la Cité de Dieu; à peine avons-nous pu faire entrevoir quelques astres de ce firmament magnifique. On a reproché à cet ouvrage des longueurs, des répétitions; ce sont là des défauts de peu d'importance et qui tiennent à la manière même dont fut composée la Cité de Dieu ; ces défauts n'existeraient pas ou certainement ils seraient moindres si l'oeuvre avait été écrite de suite. Un écrivain docte et laborieux, mais qui, plus d'une fois, a manqué de mesure dans ses jugements, et qui a traité saint Augustin avec la légèreté d'un esprit passionné, Ellies Dupin (2), ne veut pas qu'on admire l'érudition de la cité de Dieu. L'évêque d'Hippone a mis à contribution Varron, Sénèque, Cicéron ; c'est trop peu selon le critique compilateur ; il fallait puiser à des sources inconnues; faute de n'avoir tiré aucun auteur de la nuit, Augustin s'est condamné à faire un livre où il ne se rencontre rien de fort curieux ni de bien recherché. Critiquer ainsi c'est ne pas comprendre une oeuvre. Dans la Cité de Dieu, l'histoire est un moyen et non pas un but; elle y occupe la place que lui a marquée le grand penseur chrétien. Ellies Dupin n'a pas pris garde à la portée philosophique et religieuse de cette composition. Il y a un orgueil d'érudit que Dieu punit en lui dérobant l'intelligence des oeuvres du génie.

1 Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum est ipse prodigium, qui mundo credente non credit. Chap. 8, liv. XXII. — 2 Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclés.

La Cité de Dieu est un monument surprenant par la nouveauté, la hauteur et l'étendue de la conception, par l'abondance des faits et des idées : avant saint Augustin, nul génie n'avait vu si bien et de si haut tant de choses. La Cité de Dieu est comme l'Encyclopédie du cinquième siècle ; elle embrasse toutes les époques, toutes les questions et répond à tout. C'est le poème chrétien de nos destinées dans leurs rapports avec notre origine et notre fin dernière. La Cité de Dieu et les Confessions, lues et relues depuis quatorze siècles, le seront encore tant qu'il y aura trace des lettres humaines, parce que ces deux ouvrages, qui ont pour sujet Dieu et l'homme, gardent leur intérêt malgré les révolutions des temps.

La Cité de Dieu ferme le monde païen avec ses fables et sa philosophie, ou plutôt l'épopée de saint Augustin est un solennel jugement du passé qui se trouve condamné après un procès complet : comme l'antique Egypte jugeait ses rois avant de procéder à leur sépulture, ainsi le christianisme, par la bouche d'Augustin, interroge les dieux du vieil univers et les rois de la pensée humaine, montre aux uns leur impuissance à soutenir les peuples qui les adoraient, aux autres leur impuissance à monter jusqu'à la vérité avec les seules ailes du génie, et déclare leur défaite définitive; puis il chante les funérailles des dieux et des philosophes, et s'assied victorieux sur leur immense sépulcre scellé de sa puissante main (1).

Saint Augustin avait donné sa pensée historique à Orose , qui la reproduisit mal ; il traça avec la vigueur et la sûreté du génie ces grandes lignes pour lesquelles s'était montré trop faible le savant prêtre d'Espagne admis dans son intimité. Salvien s'inspira de la Cité de Dieu dans son livre du Gouvernement du Monde. Bossuet comprit mieux qu'Orose les vues de l'évêque d'Hippone, et le Discours sur l'Histoire universelle durera autant que la Cité de Dieu. L'honneur d'avoir fondé en histoire l'école de la Providence n'appartient point à Bossuet (2), mais à saint Augustin; c'est le grand

1 « Plus on examine la Cité de Dieu, dit M. Beugnot (tome II, Histoire de la destruction du paganisme), plus on reste convaincu que cet ouvrage dut exercer très-peu d'influence sur l'esprit des païens. »

La correspondance de cette époque nous prouve, au contraire, que la Cité de Dieu frappa très-vivement les contemporains. Les païens ne délaissèrent pas tout à coup leurs dogmes mythologiques, parce qu'en matière de doctrines, l'obstination est le caractère des vaincus; mais le coup de mort était porté au paganisme; les dieux étaient finis dans l'opinion des hommes.

2 Quelques modernes ont voulu voir dans Vico le fondateur de l'école Historique de la Providence; nous n'avons pas à juger ici l'auteur de Scienza nuova, mais nous pouvons dire que le penseur napolitain n'a fondé rien de pareil. Nul n'a mieux parlé de la Providence que saint Augustin; depuis ses premiers travaux jusqu'à ses derniers, il a toujours montré la Providence gouvernant le genre humain. Au début de sa carrière, dans les livres de l'Ordre, il parlait du bourreau comme tenant une place nécessaire au milieu même des lois; et quarante ans plus tard, il faisait comprendre un ordre providentiel les désastres mêmes des nations.

penseur d'Hippone qui le premier fit défiler les nations et les empires sous le regard de Dieu, et détermina :le cercle providentiel dans lequel s'enchaînent et se développent les événements humains, sans que la liberté intérieure de l'homme souffre la moindre atteinte.

Dans l'histoire des oeuvres littéraires, il serait.curieux d'observer ce qu'un génie emprunte à un autre génie ; quelle impression tel livre produit sur tel esprit; quelles idées, quelle puissance il y fait germer. Les penseurs sublimes, dans la merveilleuse variété de leurs caractères, s'enfantent et se complètent par une étude sympathique. Cette génération progressive des grandes intelligences est un intéressant et beau spectacle. Pour ne citer que peu de noms, Platon naît de Socrate ; Virgile, d'Homère ; saint Thomas d'Aquin, de saint Augustin; Molière, de Térence et d'Aristophane ; Racine, d'Eschyle et de Sophocle ; La Fontaine, d'Esope et de Phèdre; Malebranche, de Descartes; Bossuet, de Tertullien et de saint Augustin, et saint Augustin lui-même, de Platon et de saint Paul. (En rapprochant, ces deux derniers noms, nous ne considérons que le point de vue purement humain de la double influence philosophique et théologique). La généalogie des grandes intelligences n'est pas toujours facile à constater, parce qu'il arrive plus d'une fois que des fruits éclatants sortent de germes restés obscurs pour nous , mais la génération n'en existe pas moins. De même que, dans l'ordre physique., les arbres et les plantes , les fleurs et les moissons, croissent et se développent sous le soleil; ainsi, dans l'ordre intellectuel, il y a une sorte de soleil composé de rayons partis de l'âme de chaque grand homme : c'est à sa chaude et vivifiante lumière que se produisent et s'achèvent les nobles esprits épars à travers le monde, et ce sont les feux salutaires de cet invincible soleil qui fertilisent la pensée et font monter la sève du génie !

CHAPITRE CINQUANTE-UNIÈME. Les moines d'Adrumet. — Le livre de la Grâce et du Libre Arbitre. — Un mot sur Luther, Calvin et Jansénius. — Lettre de Valentin à saint Augustin. — Le livre de la Correction et de la Grâce. — Rétractation du moine Leporius. (426-427.)

C'est le privilége du génie de rendre célèbre, tout ce qui , de près ou de loin, se rencontre sur son chemin. Adrumet, ville de la côte africaine, a gagné de la renommée à la révolte de quelques moines contre la doctrine d'Augustin, qu'ils comprenaient mal. On se rappelle la lettre de l'évêque d'Hippone au prêtre Sixte. Au commencement de l'année 427, deux religieux d'Adrumet, Florus et Félix, avaient trouvé cette lettre chez Exode, évêque d'Usale ; Flores, obligé de se rendre à Carthage, chargea Félix de porter au monastère une copie de l'écrit d'Augustin. La solution des questions de là grâce et du libre arbitre n'appartient pas à toutes les intelligences; c'est un ordre de vérités qui peut rencontrer des hommes peu instruits ou peu accoutumés aux études religieuses. La lecture de la lettre a Sixte excita d'abord parmi les cénobites les moins pénétrants du monastère d'Adrumet de vives rumeurs qui, pendant quelque temps, demeurèrent secrètes; des réunions se tenaient l'insu même de Valentin, abbé du monastère on y accusait Augustin de renverser le libre arbitre. Il s'était formé deux camps. Mais tan de mystère enveloppait la sédition théologique (273) que Valentin ignora tout jusqu'au moment où Florus, revenu de Carthage , lui parla du trouble dont celui-ci s'était aperçu. L'abbé, fort. occupé de rétablir la paix, fut d'avis de consulter l'évêque d'Uzale sur le vrai sens de la lettre d'Augustin; on écrivit à Evode , mais les mécontents n'eurent pas la patience d'attendre sa réponse (1) ; ils pensèrent qu'il fallait aller trouver Augustin lui-même. L'explication de l'écrit, donnée par un saint et savant prêtre appelé Sabin, ne put arrêter leur résolution.

Les cinq ou six religieux , chefs du parti contraire, obtinrent de leur abbé la permission de prendre le chemin d'Hippone ; avant de partir, ils cherchèrent querelle à Florus, coupable d'avoir envoyé un écrit qui blessait leur ignorance; deux seuls d'entre eux arrivèrent auprès d'Augustin (2). Le grand docteur leur expliqua sa lettre à Sixte, de manière à ne laisser aucun nuage, dans leur esprit. Il écrivit (3) aussi au très-honoré seigneur Valentin et à tous ceux de sa communauté, pour ramener l'union dans le monastère et porter la lumière au fond de chaque conscience. La double qualité de Jésus-Christ , sauveur et juge, prouve la grâce et le libre arbitre, selon l'évêque d'Hippone ; s'il n'y avait point de grâce, comment Jésus-Christ pourrait-il sauver les hommes? et s'il n'y avait point de libre arbitre, comment pourrait-il les juger? Augustin n'avait pu dicter que peu de pages , parce que les deux moines d'Adrumet étaient pressés de retourner à leur monastère, afin de célébrer là fête de Pâques en famille. Il demandait qu'on lui envoyât le moine Florus, cause involontaire de l'agitation des, cénobites, et qui paraissait n'avoir pas été à même de leur faire comprendre le sens de la lettre adressée au prêtre de Rome.

Les envoyés d'Adrumet, Cresconius et les deux Félix , eurent apparemment quelque peine à s'instruire suffisamment de la question qui avait soulevé une tempête au fond d'un cloître. Malgré leurs désirs de se remettre en route et malgré la lettre à leur abbé, qui déjà

1 La réponse d'Evode à l'abbé, Valentin, découverte, par le P. Sirmond, dans un manuscrit de saint Maximin de Trèves, est parfaitement conforme aux doctrines de saint Augustin. Le P. Sirmond en a publié un fragment dans le premier chapitre de son Histoire des prédestinations.

2 Saint Augustin, dans sa. deuxième lettre à Valentin, parle d'un troisième moine d'Adrumet arrivé à Hippone. Les détails sur les trouble du monastère d'Adrumet sont tirés du récit qu'en fit Valentin lui-même dans sa lettre à saint Augustin. Lettre 216.

3 Lettre 214.

leur avait été confiée, l'évêque crut devoir les retenir ; ils célébrèrent la fête de Pâques à Hippone. Durant ce temps, le docteur acheva leur éducation théologique sur le pélagianisme, et composa pour Valentin et pour la communauté d'Adrumet un livre intitulé . De la Grâce et du Libre Arbitre (1). Les trois cénobites retournèrent à leur monastère, munis de tous les secours pour convaincre et triompher. Ils étaient porteurs d'une deuxième lettre (2) d'Augustin à leur abbé et à tous leurs frères, dans laquelle l'évêque d'Hippone énumère les pièces dont il a chargé Cresconius et les deux Félix, et traite rapidement de ce qu'il appelle la très-difficile question de la volonté et de la grâce. Lorsqu'ils rentrèrent dans leur couvent, ils trouvèrent les esprits calmés; les dissidences qui restaient n'offraient plus ni violence ni irritation ; les moines voyageurs arrivaient les mains pleines de ressources qui devaient rectifier les erreurs et fortifier les croyances dans le monastère adrumétin.

L'ouvrage composé pour Valentin et ses frères en religion frappera tout lecteur intelligent, comme il frappa les cénobites que voulait 'instruire le grand docteur d'Hippone. C'est un enchaînement de citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui établissent à la fois la liberté humaine et la nécessité de la grâce. Les préceptes divins, les exhortations directes adressées à l'homme, prouvent jusqu'à la dernière évidence que l'homme peut faire .ou ne pas faire, et que la décision appartient toujours à sa propre volonté. Les témoignages des prophètes de l'Evangile et de saint Paul nous font toucher du doigt l'infirmité de notre volonté pour le bien, la divine assistance qui change les coeurs de pierre en coeurs de chair, inspire les salutaires pensées d'où naissent librement lés bennes œuvres, et qui prépare notre vouloir à l'accomplissement de la loi. Ce livre de l'évêque d'Hippone est une démonstration de la grâce contre les pélagiens et une démonstration du libre arbitre contre ceux qui voyaient dans la grâce une irrésistible puissance devant laquelle disparaissait la liberté humaine.

En insistant fortement sur le libre arbitre dont il marque l'accord avec la grâce d'une

1 Belzunce, évêque de Marseile, de pieuse et illustre mémoire, adressa à son clergé et aux fidèles de son diocèse, en 1740, une traduction du livre de la Grâce et du Libre Arbitre, accompagnée d'excellentes notes. Marseille, 1740 ; 1 vol. in-4°.

2 Lettre 215

façon si précise, si claire et si complète, Augustin semble avoir pressenti les futurs efforts des ennemis de la foi catholique qui s'armeraient de son nom et de son autorité pour attaquer une doctrine fondamentale du christianisme. Aussi, nous l'avouerons, après avoir lu et relu attentivement le livre de la Grâce et du Libre Arbitre, et sans même tenir compte ici des beaux traités antipélagiens dont nous avons successivement présenté l'analyse, nous ne comprenons pas comment Luther, Calvin et Jansénius ont pu couvrir du grand nom d'Augustin la diversité de leurs erreurs sur cette question. L'illustre et saint évêque d'Hippone a pour lui le genre humain, lorsqu'il enseigne la liberté de l'homme, et l'universalité des Ecritures, quand il enseigne la grâce toutes les voix de la terre et du ciel concourent à établir la doctrine qui, avant Augustin et après lui, a été et demeure la doctrine de l'Eglise catholique. Notre foi, quoi qu'on en dise, est restée la gardienne de la dignité humaine; Luther nous soumet à l'empire d'une nécessité ; il a beau distinguer cette nécessité de la contrainte (1), notre libre arbitre n'en est pas moins anéanti. Calvin réduit l'homme à je ne sais quelle indéfinissable condition d'ignominie, car il nie le mérite des couvres, soutient que tous nos actes sont immondes et que les meilleures actions des hommes révèlent sa honte et son déshonneur (2). Les écoles de Sorbonne lui paraissent les mères de toutes les erreurs, parce qu'elles défendaient le libre arbitre (3). Ces énormités ne l'empêchaient pas de dire qu'il lui serait facile de citer en

sa faveur plus de deux cents passages de saint Augustin (4). Jansénius, qui eut l'audace d'inscrire le nom d'Augustin en tête du gros livre de ses propres erreurs (5), et qui répétait avec Luther, Augustin est tout à moi (6), a torturé, défiguré, calomnié les enseignements de l'évêque d'Hippone. C'était bien la peine de nous apprendre qu'il s'était plongé durant vingt-deux ans dans la lecture des livres du grand docteur africain !

Et dans quels traités d'Augustin avait-il pu

1 Sequitur nos necessario operari ; necessario veto dico, non coacte. Livre du Serf arbitre.

2 Calvin, Institut., liv. III, ch. 15, § 3.

3 Ibid. chap. 15, n. 7.

4 Calvin, livre VI, du Libre Arbitre.

5 Augustinus, publié à Louvain en 1640. Cet ouvrage, d'on furent tirées les cinq propositions, a donné lieu à un nombre infini d'écrits pour ou contre Jansénius.

6 Augustinus totus meus est. Luther, du Serf arbitre.

découvrir les deux nécessités entre lesquelles il place l'âme humaine, la nécessité de contrainte et la nécessité simple, mais toutes les deux invincibles? Dans quel ouvrage, quel chapitre, quelle ligne de l'évêque d'Hippone, Jansénius avait-il vu l'homme forcé au bien par la grâce, forcé au mal par la concupiscence, et courant ainsi inévitablement, sans délibération, sans volonté, vers des couronnes ou des châtiments? Comment a-t-il pu espérer faire subsister le libre arbitre, même avec la nécessité simple dont il nous parle? Que devient la volonté, du moment qu'une, chose doit être nécessairement accomplie? La langue humaine n'offre pas un bouleversement d'idées pareil à celui d'une nécessité volontaire qui laisse subsister la liberté (1). Saint Augustin, que Jansénius se vante d'avoir lu tant de fois, établit le mérite des bonnes oeuvres par une infinité de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et l'évêque d'Ypres, copiant Calvin et non pas Augustin, déclare impossible toute bonne oeuvre dans l'état de déchéance où nous sommes. Sommé de s'expliquer sur les divines promesses et les commandements faits au la peuple hébreu, Jansénius ne voit dans l'Ancien Testament qu'une certaine comédie (2) ! Il n'entre point dans le plan de notre ouvrage de comparer les doctrines de saint Augustin avec celles de Jansénius et de ses disciples, de faire remarquer en détail les interprétations inexactes, les omissions volontaires et même les falsifications de l'évêque d'Ypres ; il nous a suffi de signaler d'un mot les grandes déviations à Jansénius (3) et des deux célèbres réformateurs qui l'avaient particulièrement inspiré dans question de la grâce et du libre arbitre, parce que ces déviations se sont produites sous le nom glorieux et sacré d'Augustin.

A notre avis, rien ne prouve plus la grandeur, l'autorité, la valeur sans égale du docteur

d'Hippone, que le soin constant des novateurs religieux à s'appuyer de son nom pour accréditer leurs idées dans le monde. Augustin leur apparaissait comme le représentant le plus élevé et le plus complet de la foi catholique :

1 Duplex necessitas Augustine, coactionis, et simplex, seu voluntaria, illa, non haec, repugnat libertati. Jans. De Grat. Chr, lib. VI, cap. 6.

2 Profecto nihil aliud fuisse testimonium illud (vetus) perspi est, nisi nunquam quandam quasi comaediam. De Gr. Christ. ib. III, cap. 6. La distinction des deux nécessités fut tirée du troisième livre de la Morale d'Aristote; elle avait été ainsi produit la philosophie que Jansénius appelait la mère des hérétiques. Lib. proem., cap. 3.

3 Il faut ajouter aux ouvrages de Jansénius que nous avons cités, l'ouvrage intitulé : De stat. nat. lapsae. Jansénius voulait que saint Augustin, malgré la formelle expression d'une pensée contraire, eût imputé à péché l'ignorance invincible, et en même temps il appelait l'abrégé de saint Augustin (Augustinus contractus), saint Thomas, qui disait : « Aucune ignorance invincible n'est péché. »

275

ils pensaient que toute opinion devait prendre un air de vérité, pourvu qu'on fît semblant de lui donner en garantie deux ou trois syllabes de ce grand homme. Pour faire leur chemin ici-bas, ils ont demandé un laisser-passer au génie et à la sainteté d'Augustin ; ils ont cherché à couvrir leurs desseins du manteau de sa gloire. La parole d'Augustin a eu, s'il est permis de comparer la terre au ciel, le sort de la parole de Dieu lui-même : les hommes l'ont mise au service de leurs fantaisies les plus diverses ; mais nos Écritures inspirées n'en gardent pas moins leur vérité qui ne change point, et les livres d'Augustin demeurent ce qu'ils sont.

Nous trouvons de vives et précieuses impressions contemporaines à la louange de l'évêque d'Hippone dans la lettre 1 que lui écrivit l'abbé du monastère d'Adrumet pour le remercier du livre de la Grâce et du Libre Arbitre. Valentin et ses frères reçurent cet ouvrage avec respect et tremblement intérieur; ils éprouvèrent quelque chose de ce qu'éprouva le prophète Elie lorsque, voyant, de l'entrée de la caverne, passer la gloire du Seigneur, il se .couvrit le visage de son manteau. La sagesse d'Augustin leur paraît celle d'un ange. En lisant ce livre, les cénobites d'Adrumet n'ont pas eu besoin de demander qui en était l'auteur : ainsi , dit Valentin, les apôtres, voyant Jésus-Christ manger avec eux après sa résurrection, comprirent que c'était le divin Maître et n'eurent garde de le lui demander. Valentin se félicite de l'ignorance et de la curiosité de ses frères qui ont valu au monde un tel ouvrage; il rappelle l'incrédulité de saint Thomas, qui a servi à confirmer la foi de toute l'Église. Après avoir exposé ses croyances catholiques eu matière de grâce et de libre arbitre, l'abbé d'Adrumet sollicite les prières du très-saint pape et seigneur Augustin pour que la plus complète union se rétablisse dans le couvent, et que lui et ses frères de la vie monastique , délivrés des tempêtes, continuent en sûreté leur navigation dans le vaisseau qui les porte sur la mer de ce monde. Les moines adrumétins souhaitent à l'apôtre d'Hippone de longs jours pour leur bien et pour le bien de

1 Lettre 226.

l'Église , et ensuite l'impérissable couronne dans l'assemblée des élus.

Le moine Florus, que l'évêque d'Hippone avait désiré voir, partit d'Adrumet et partit joyeux, comme l'annonçait Valentin dans sa lettre. Le bonheur d'être admis auprès d'Augustin, de le contempler et de l'entendre , paraissait une de ces faveurs de la Providence dont le souvenir seul charmait et consolait toute une vie. Possidius nous dit que les ouvrages d'Augustin sont admirables et qu'ils éclairent tous les

hommes, mais qu'on gagnait bien plus à l'entendre prêcher, ou à l'entendre dans la conversation, ou même à le voir. C'était, ajoute le pieux biographe, non-seulement un écrivain savant dans le royaume des cieux, qui tirait de son trésor des choses anciennes et nouvelles et arrangeait la perle précieuse qu'il avait trouvée, mais encore il était de ceux qui accomplissent ce précepte: Agissez selon vos paroles (1) : « Celui qui aura enseigné les hommes et conformé sa vie à ses discours, dit le Seigneur, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux (2). »

Le moine Florus, chargé de la lettre de Valentin, apporta à l'évêque d'Hippone de bonnes nouvelles d'Adrumet. Mais il crut devoir lui soumettre une objection d'un de ses frères contre le livre de la Grâce et du Libre Arbitre. — S'il est vrai, disait ce cénobite, que Dieu opère en nous le vouloir et le parfaire, il faut que nos supérieurs se bornent à nous instruire de nos devoirs et à demander à Dieu de nous aider à les remplir, au lieu de nous corriger quand nous y manquons : ce n'est pas notre faute si nous sommes privés d'un secours que Dieu seul peut nous donner. — Une telle conséquence, contraire à la doctrine catholique, eût été féconde en désordres graves : la rébellion, l'inertie morale et aussi le désespoir religieux étaient au bout. Le livre de la Correction et de la Grâce (3), encore adressé à Valentin et à ses moines , fut la réponse d'Augustin. Le docteur agrandit l'objection du moine d'Adrumet, de manière à prévenir les objections nouvelles qui pourraient en naître, et rien ne resta debout ! Cet ouvrage qu'un savant historien du pélagianisme, le cardinal

1 Sic loquimini, sic facite. Saint Jacques, II, 12.

2 Saint Matthieu, V, 19.

3 Le livre de la Correction et de la Grâce est le dernier dont saint Augustin ait fait mention dans la Revue de ses ouvrages. On place à la fin de cette même année (427) le Miroir, sorte de recueil de préceptes tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, particulièrement destiné aux hommes qui n'ont pas le temps de beaucoup lire on apprend à se juger et à se connaître dans ce Miroir, que Cassiodore appelle le livre de la philosophie morale. Il existe trois autres ouvrages du même titre attribués à saint Augustin , mais qui ne lui appartiennent pas.

Noris, appelait la clef de la doctrine de saint Augustin sur la grâce, renverse particulièrement toutes les bases du jansénisme. Les idées du docteur d'Hippone sur la prédestination s'y trouvent développées pour la première fois.

En voulant se dérober à la correction, à la responsabilité personnelle des couvres , sous prétexte que c'est toujours Dieu qui opère en nous, le moine d'Adrumet oubliait que l'opération divine n'accomplit point l'acte humain et ne soumet point notre volonté, mais seulement qu'elle invite, inspire et fortifie l'homme. Si l'inspiration d'une bonne volonté, d'une bonne couvre, vous manque, demandez-la à Dieu comme faisait saint Paul pour les fidèles Corinthiens'. C'est votre faute si vous êtes mauvais, priez Dieu qu'il vous rende meilleurs. La correction est un avertissement; elle peut exciter la honte, la crainte, le respect, et ces divers sentiments sont de nature à déterminer d'heureuses résolutions. Vous convenez que vous avez reçu la foi, mais non point la persévérance; demandez à Dieu cette persévérance ; c'est avec raison qu'on vous reprendra si vous ne l'avez plus, parce que vous l'aurez perdue par l'effet de votre volonté propre. Lorsque le Christ, dit Augustin, pria pour que la foi de Pierre ne périt point, il ne demanda rien autre sinon que Pierre eût dans la foi une volonté très-libre, très-forte, très-invincible, très-persévérante. Voilà comment la liberté de la volonté humaine est défendue selon la grâce de Dieu et non point contre elle; car, poursuit le

grand docteur, la volonté humaine n'obtient point la grâce par la liberté, mais plutôt la liberté par la grâce : elle obtient, pour persévérer, une délectation perpétuelle et une force insurmontable (2).

Pourquoi, dira-t-on encore, s'occuper de corriger ou d'instruire ceux qui pèchent, puisqu'ils ne périront point s'ils sont prédestinés au salut éternel? Augustin répond (3) que l'homme ici-bas ignore quelle part lui est réservée dans la vie future, quels sont ceux dont les noms sont inscrits au livre des prédestinés dans cette profonde ignorance où nous sommes,

1 II Corinth., XIII, 7.

2 Chap. VIII, livre de la Correction et de la Grâce.

3 Ibid., chap. 15 et 16.

la correction et la prédication doivent s'étendre sur tous.

Ces simples et courtes explications que la lecture du livre de la Correction et de la Grâce; a laissées dans notre esprit, peuvent suffire pour armer les gens du monde contre d'artificieux raisonnements. Bossuet ! dit sur cette grande et difficile matière d'utiles paroles qui reviennent à notre mémoire :

« Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce ! il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier et s'humilier véritablement, c'est-à-dire qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu, et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu, qui l'a faite, la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées, sans la détruire?... Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir; c'est tout savoir, dit un Père (2), que de ne rien savoir davantage: Nihil ultra scire, omnia scire est. »

Nous devons noter, dans l'année 427, le retour à la foi catholique du moine Leporius, parla puissante intervention de notre docteur. Quelques savants ont confondu ce Leporius avec un prêtre de ce nom, qui assistait à l'acte d'élection du successeur d'Augustin, et que nous avons vu figurer dans un des sermons de l'évêque d'Hippone sur la vie et les moeurs des clercs. Celui dont il s'agit ici, originaire de Marseille, n'était point élevé à la dignité sacerdotale; Augustin, dans sa lettre (3) à Proculus et à Cylinnius, évêques des Gaules, l'appelle son fils, et les évêques n'appliquaient cette dési. gnation qu'à des laïques. Leporius avait nié l'incarnation du Fils de Dieu. Proculus, évêque de Marseille, qui a mérité les louanges de saint Jérôme, condamna et chassa des Gaules, de concert avec l'évêque Cylinnius, le moine rebelle contre l'enseignement de l'Eglise. Leporius, venu en Afrique, suivi de quelques complices de son erreur, rencontra l'homme qui, par sa science et sa parole persuasive, pouvait le mieux éclairer son intelligence et toucher son âme. Il se rétracta solennellement dans

1 Traité de la Concupiscence, chap. 8.

2 Saint Augustin.

3 Lettre 219.

une profession de foi que rédigea le grand Augustin lui-même; le moine de Marseille et ses compagnons la signèrent dans l'église de Carthage, en présence d'Aurèle, d'Augustin et de deux autres évêques, Florent et Secondin. Cette profession de foi était destinée à rétablir la doctrine catholique sur l'incarnation du Verbe auprès de tous les chrétiens des Gaules que Leporius avait pu troubler ou scandaliser. Une lettre, signée d'Aurèle, d'Augustin, de Florent et de Secondin, mais rédigée par l'évêque d'Hippone, s'en alla dans les Gaules annoncer à Proculus et à Cylinnius le retour religieux de Leporius et de ses compagnons; les évêques africains joignaient à cette épître une copie de la rétractation, revêtue des signatures. Ainsi, Augustin avait pratiqué cette maxime du grand Apôtre: « Consolez les faibles, recevez les infirmes (1). » Leporius ne voulut plus quitter l'Afrique; l'angélique séduction d'Augustin l'enchaîna loin de son pays.

1 Ep. aux Thess., chap. 5, vers. 14.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME. Le comte Boniface, trahi par Aétius, appelle à son secours les Vandales pour le défendre contre les forces de l'empire romain. — Lettre de saint Augustin au comte Boniface. — Ses écrits contre les ariens. (428.)

Les jours d'Augustin avaient été les jours les plus glorieux de l'Afrique chrétienne. Les manichéens vaincus devant Dieu et devant les hommes, et ne pouvant plus supporter les regards des catholiques, dont ils furent longtemps les perfides persécuteurs; les donatistes, convaincus d'erreur, d'ignorance, de mauvaise foi, et un très-grand nombre d'entre eux ramenés à l'unité religieuse; l'initiative prise à Carthage contre les pélagiens, et la controverse sur cette question capitale, soutenue avec tant de supériorité par l'évêque d'Hippone : ces grands faits donnaient un vif éclat à l'Eglise africaine, plaçaient bien haut son autorité, et portaient sa renommée dans tout l'univers. L'Afrique chrétienne, du temps d'Augustin, est un puissant foyer de lumière, ou plutôt Augustin était à lui seul cette lumière dont les rayons allaient éclairer les peuples soumis à la loi de Jésus-Christ. Il avait plu à Dieu de faire de grandes choses par les mains du docteur d'Hippone; mais Dieu ne voulut point accorder à son serviteur la pieuse joie de quitter ce monde avec des consolations et des espérances pour son cher pays d'Afrique : les deux dernières années de la vie d'Augustin devaient être profondément :attristées par le spectacle d'immenses malheurs; l'illustre et saint vieillard était condamné à voir sa patrie livrée aux barbares, et, ce qui ajoutait sans doute à son affliction, c'est que la main même d'un de ses amis avait ouvert la porte à d'effroyables calamités !

L'empire d'Occident était alors gouverné par Valentinien III, ou plutôt, dit Gibbon (1), régnait sa mère Placidie, qui n'avait ni le génie d'Eudoxie, morte exilée à Jérusalem , ni la sagesse de Pulchérie, sœur du jeune Théodose. Aétius (2), âme intrépide et fortement trempée, mais incapable de supporter la gloire d'un . rival, conçut un affreux dessein qui devait être la vraie cause des désastres de l'Afrique, cette portion si riche et si belle de l'empire romain. Il jouissait d'un crédit considérable sur l'esprit de la mère de Valentinien. Voulant perdre Boniface, gouverneur de l'Afrique, il imagina de tromper à la fois Placidie et le comte. Aétius peignit Boniface comme un ennemi secret, et décida Placidie à le rappeler de l'Afrique; en même temps il fit dire au comte de se garder d'obéir aux ordres de l'impératrice, parce que son rappel cachait un piège

1 Histoire de la Décadence de l'Empire romain.

2 Aétius fut chanté par deux poètes; Quintianus et Mérobaudes : il n'est resté de Quintianus que son nom cité par Sidoine Apollinaire. Niehbuhr (San-Galli, 1823), et Weber (Corpus poetarum latinorum, Francfort-sur-le-Mein, 1832), ont publié les chants de Mérobaudees, échappés au temps. Mérobaudes, comme Claudien, vit sa statue s'élever dans le forum de Trajan. M. Beugnot (Histoire de la Destruction du paganisme), a donné d'intéressants détails sur ce poète païen, qui fut général des troupes romaines en Espagne.

horrible. Boniface demeura donc à,,son poste, et ce fut alors qu'Aétius put sans peine convaincre Placidie de la rébellion du gouverneur de l'Afrique. Bientôt le comte se vit menacé de toutes les forces de l'Occident, commandées par Aétius lui-même.

Les blessures que l'injustice fait au coeur sont toujours les plus profondes; l'amer ressentiment qu'on éprouve est de nature à pousser aux inspirations du désespoir. En présence du violent orage dirigé contre lui, sans avoir rien fait pour mériter de telles colères, Boniface songea aux Barbares, ces instruments de

toutes les vengeances divines et humaines. Il expédia à Gonderic, roi des Vandales, un messager fidèle, chargé de lui offrir l'alliance du comte et le tiers des possessions romaines dans l'opulente Afrique: de pareilles propositions n'étaient jamais refusées. En voyant le messager de Boniface, les Vandales croyaient déjà apercevoir les fécondes et magnifiques contrées promises à leur bravoure. La mort de Gonderic, qui mit Genseric à leur tête, vint donner à l'entreprise de terribles conditions de succès. L'armée -vandale, mêlée de Goths, d'Alains et d'hommes d'autres nations , évaluée à cinquante mille combattants, passa d'Espagne en Afrique, au mois de mai 428; les Espagnols, heureux d'être délivrés d'hôtes aussi redoutables, fournirent avec un joyeux empressement les navires, pour franchir le détroit de Gibraltar.

Divers alliés que le génie de Boniface avait tirés de l'intérieur de l'Afrique étaient venus ajouter aux forces du gouverneur romain dont la trahison venait de faire un révolté. Trois généraux de l'empire furent mis en déroute; mais ces défaites, qui diminuaient les forces romaines , n'étaient qu'un déplorable acheminement vers (exclusive domination des Barbares.

On se demande ici quelle était l'attitude d'Augustin vis-à-vis de l'homme, son ami, que les décrets de l'empire venaient de déclarer ennemi public. A la fin de l'année 427, Boniface était allé le visiter à Hippone ; mais le saint évêque se trouvait alors si souffrant, qu'il n'eut pas même assez de force pour lui adresser la parole. Depuis ce temps, Augustin n'avait point vu Boniface et n'avait pu lui écrire. Il n'était plus facile de garder des relations avec le comte; on eût été frappé de suspicion pour la moindre trace de correspondance avec le rebelle. L'évêque d'Hippone gémissait des maux qui commençaient à désoler l'Afrique , et surtout des maux plus grands encore qui la menaçaient; il attendait une occasion sûre pour donner d'utiles conseils à son ami. Cette occasion se présenta : le diacre Paul fut chargé d'une lettre qui est un monument historique d'un grand prix. En voici la substance :

Durant la maladie et quelque temps après la mort de sa première femme, Boniface avait eu le désir de quitter le monde et de se consacrer entièrement à Dieu; il confia ce dessein à Augustin, en présence d'Alype, dans un secret entretien qui eut lieu à Tubunes. L'évêque d'Hippone le détourna de son projet par des raisons tirées de l'intérêt de l'empire, et aussi de l'intérêt de la religion elle-même; il pensait qu'en demeurant à la tête des troupes romaines, dans les provinces d'Afrique, Boniface rendrait plus de services à la religion qu'en embrassant la vie monastique ; l'épée du comte pourrait être une puissante protection contre les barbares, et l'Eglise d'Afrique en retirerait du repos et de la sécurité. Quant à ses penchants vers une vie plus pieuse, Boniface pourrait s'y livrer par une ferme résolution de garder désormais la continence; et dans ce cas il lui faudrait s'armer intérieurement contre les tentations, autant et plus qu'il avait besoin de s'armer extérieurement contre les barbares. On s'était séparé à Tubunes dans la vive adoption de ces pensées.

Une remarque s'offre naturellement à l'esprit : si l'évêque d'Hippone avait laissé Boniface obéir à son goût pour la vie monastique, à son pieux dessein né tout à coup de la douleur, les Vandales ne se seraient pas aussitôt précipités sur l'Afrique. Cependant le conseil d'Augustin n'en fut pas moins dicté par une profonde sagesse et un intelligent amour de l'empire et de la foi catholique : nul génie ne pouvait prévoir alors les événements à la suite desquels Boniface ouvrit le passage aux Vandales.

Augustin, resté avec le souvenir de l'entrevue et des résolutions de Tubunes, fut bien douloureusement surpris en apprenant que Boniface avait passé la mer et s'était remarié,

1 Lettre 220.

et que sa seconde femme était une arienne. Elle s'appelait Pélagie, et descendait, selon quelques savants (1), des rois Vandales. On disait que l'entrée de Pélagie dans la foi catholique avait été une condition de ce mariage, mais cette condition n'était qu'une vaine espérance. Une fille de Boniface, née de son union avec Pélagie, avait été baptisée par les ariens. Le comte, ajoutait-on, avait souffert que les ariens rebaptisassent des vierges catholiques , et, pour comble de désordre , il donnait le scandale d'une violation publique de la foi conjugale : mais Augustin espérait que ces dernières énormités n'étaient que des calomnies.

Si l'évêque d'Hippone n'avait point affaire à un chrétien éclairé , que de choses il aurait à dire à Boniface ! Il presse donc le comte de se servir de sa lumière pour se juger et se repentir. Que de malheurs ont suivi son second mariage ! « Considérez vous-même ce que je ne veux pas vous dire, continue Augustin, et vous trouverez de quels maux il vous faut faire pénitence ! » Ces maux étaient l'arrivée des barbares. « Vous dites que vous avez eu de justes raisons pour agir ainsi, ajoute Augustin; je n'en suis pas le juge, parce que je ne puis entendre les deux parties ; mais quelles que soient vos raisons dont il n'est pas besoin de s'occuper ni de disputer en ce moment, pouvez-vous nier devant Dieu que vous ne seriez pas arrivé à cette nécessité, si vous n'aviez point aimé les biens de ce monde, ces biens que vous auriez dû mépriser et compter pour rien, en demeurant fidèle à votre pieux dessein de servir Dieu ? Et pour dire un seul mot de ces choses, qui ne voit que ces hommes unis à vous dans la défense de votre pouvoir et de votre vie, quelque inébranlable que soit leur fidélité, désirent cependant parvenir, grâce à vous, à ces avantages chers à leur coeur, non selon Dieu , mais selon le monde : ainsi donc , vous qui auriez dû refréner et dompter vos propres cupidités , vous êtes forcé de rassasier les cupidités d'autrui. » Augustin fait entendre à Boniface que toutes les ambitions remuées autour de lui ne se trouveront jamais suffisamment repues, et que des atrocités doivent sortir de leurs mécontentements : il lui montre les dévastations déjà accomplies.

« Que dirai-je, poursuit Augustin, que dirai-je

1 Baronius.

de l'Afrique dévastée par les barbares mêmes de l'Afrique, sans que personne les arrête? Sous le poids de vos propres affaires, vous ne faites rien pour détourner ces malheurs. Quand Boniface n'était que tribun, il domptait et contenait toutes ces nations avec une poignée d'alliés; qui aurait cru que Boniface , devenu comte et établi en Afrique , avec une grande armée et un grand pouvoir, les barbares se seraient avancés avec tant d'audace, auraient tant ravagé, tant pillé, et changé en solitudes tant de lieux naguère si peuplés? N'avait-on pas dit que, dès que vous seriez revêtu de l'autorité de comte, les barbares de l'Afrique ne seraient pas seulement domptés, mais tributaires de la puissance romaine? Vous voyez maintenant ce que sont devenues les espérances des hommes ; je ne vous en parlerai pas plus longtemps : vos pensées sur ce point peuvent être plus abondantes et plus fortes que nos paroles. Mais peut-être me répondrez-vous qu'il faut plutôt imputer ces maux à ceux qui vous ont blessé (1), et qui ont payé par d'ingrates duretés vos courageux services. Ce sont là des choses que je ne puis ni savoir ni juger ; voyez et examinez vous-même, non pas pour savoir si vous avez raison avec les hommes , mais si vous avez raison avec Dieu. »

Augustin cherche plus haut que des démêlés politiques la cause des maux tombés sur l'Afrique : il croit la voir dans les péchés des hommes. Il ne voudrait pas que Boniface fût de ceux dont Dieu se sert pour châtier les méchants sur la terre. L'évêque d'Hippone offre aux méditations du comte l'exemple du Christ qui apporta aux hommes tant de biens et en reçut tant de maux; ceux qui souhaitent appartenir à son divin royaume aiment leurs ennemis, font du bien à ceux qui les haïssent et prient pour leurs persécuteurs. Si le comte a reçu des bienfaits de l'empire romain, bienfaits terrestres et passagers comme l'empire lui-même, il ne doit point lui rendre le mal pour le bien; s'il en a reçu des maux, ce ne sont pas des maux qu'il doit

lui rendre. Augustin ne veut et ne doit point s'inquiéter de savoir ce que Boniface a reçu en réalité; c'est à un chrétien qu'il parle, et le chrétien ne rend ni le mal pour le bien, ni le mal pour le mal.

1 Il s'agit ici très-évidemment de la conduite de l'impératrice Placidie et d'Aétius à l'égard de Boniface.

Le comte lui dira peut-être : Mais qu'ai-je à faire dans une pareille situation? Si c'est la conservation et même l'accroissement de ses richesses et de sa puissance qui préoccupent Boniface, Augustin ne saura quoi lui répondre : quel conseil certain peut-on lui donner pour des choses aussi incertaines? Mais si le comte demande à être éclairé selon Dieu, l'évêque d'Hippone lui répondra qu'il ne faut pas aimer, mais mépriser les choses de ce monde, et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme. Le détachement de la terre, la lutte contre ses cupidités, la pénitence pour les maux passés, voilà le conseil qu'Augustin lui donnera : il appartiendra à sa force d'âme de le suivre. Le comte demandera .encore comment il pourra sortir de tant d'engagements qui le lient l'évêque lui dit que Dieu l'exaucera dans la guerre contre ses ennemis invisibles, comme il l'avait exaucé tant de fois dans sa guerre contre les ennemis du dehors. Les biens de la vie, toutes les prospérités de la terre sont données indifféremment aux bons et aux méchants; mais le salut de l'âme, l'honneur et la paix de l'éternité ne sont donnés qu'aux bons. Augustin recommande l'amour et la poursuite de ces biens impérissables, et l'invite à l'aumône, à la prière, au jeûne. Si Boniface n'avait point de femme, l'évêque l'exhorterait à vivre dans la continence, et le saint vieillard ajoute que si l'intérêt des choses humaines le permettait, il lui conseillerait de renoncer aux armes et de se retirer dans les pieuses retraites où les soldats du Christ livrent des batailles contre les princes, les puissances et les esprits du mal.

C'est ainsi qu'on parlait alors aux hommes puissants quand ils étaient chrétiens. La religion fut toujours courageuse, et l'évêque d'Hippone n'épargne aucune vérité ; il trace hardiment la ligne du devoir à ce Romain dont la vive susceptibilité venait de changer tout à coup la face de l'Afrique. Ce précepte du christianisme, qu'il faut rendre le bien pour le mal, est d'un grand effet dans la lettre d'Augustin à l'homme de guerre qui avait été joué par les manoeuvres d'Aétius. Une touchante éloquence anime la parole de l'évêque d'Hippone; Boniface lui paraît si coupable comme chrétien, si dangereux comme chef d'une vaste coalition africaine contre l'empire, qu'il voudrait le voir au fond d'un monastère ! Dans

ce passage de sa lettre, Augustin laisse presque percer une sorte de regret de l'avoir retenu à Tubunes dans l'accomplissement de son projet de vie monastique. Cette belle lettre de l'évêque d'Hippone, qui exprimait aussi les opinions des peuples catholiques d'Afrique, produisit une vive impression sur le coeur du comte Boniface; elle fit naître en lui des sentiments généreux qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater.

L'arianisme venait de faire irruption en Afrique avec les premiers pas des Vandales, et devait bientôt envahir cette terre tout entière. Il semble qu'Augustin ait pressenti l'invasion des doctrines d'Arius, car dix ans auparavant, il avait réfuté (1) article par article un discours en leur faveur qui s'était répandu dans Nippone ; il avait écrit aussi à un arien, homme puissant, le comte Pascentius, trois lettres pour lui expliquer la doctrine de l'Église sur la Trinité, et une lettre au seigneur Elpide, qui eût bien voulu, disait-il, tirer Augustin de son erreur touchant le Fils de Dieu. Le médecin Maxime avait abjuré l'arianisme en présence des évêques d'Hippone et de Thagaste. Les efforts du grand docteur prémunissaient ainsi la foi des catholiques africains contre des périls futurs.

En 428, la question de l'arianisme se présenta d'une façon plus sérieuse qu'auparavant dans la personne de Maximin, évêque de cette secte, venu à Hippone avec le comte Ségisvult et sa troupe de Goths mis au

service de la troupe impériale. Une conférence (3) avec Maximin, commencée par le prêtre Eraclius, et continuée par Augustin, donna lieu à d'importants débats; l'assemblée était nombreuse des notaires recueillaient la discussion. Interrogé sur sa foi touchant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Maximin répondit que sa- profession de foi était celle du concile de Rimini (4) soutenu par cent trente évêques ; il confessa un seul Dieu Père, qui n'a reçu la vie de personne; un seul Fils qui a reçu du Père son être et sa vie ; un seul Saint-Esprit consolateur, qui illumine et sanctifie les âmes. Pressé

1 Livre contre le Sermon des Ariens. Tome VIII, p. 626, édition des Bénédictins.

2 Ces lettres sont classées parmi celles dont la date n'est pas connue. Pascentius, battu par saint Augustin dans la dispute sur l'arianisme, trouva le moyen de tout dénaturer à son profit; mais saint Augustin rétablit les faits et la vérité.

3 Collatio cum Maximino, t. VIII, p. 650. Possidius raconte la conférence avec Maximin, dans le dix-septième chapitre de la Vie de saint Augustin.

4 L'Église a rejeté le concile de Rimini.

de s'expliquer sur la manière dont le Christ illumine le monde, savoir, si le Christ illumine par l'Esprit-Saint ou l'Esprit-Saint par le Christ, l'évêque arien, après bien des divagations, fit entendre que le Saint-Esprit est soumis au Verbe. Augustin lui montra l'inexactitude de cette parole, et ajouta quelques mots sur l'égalité des trois personnes divines qui forment un seul Seigneur.

Il parut à Maximin que le saint docteur n'avait pas suffisamment établi la mystérieuse égalité des trois personnes. Augustin répondit que le nombre trois ne contraignait point les catholiques d'admettre trois dieux; que chacune des trois personnes est Dieu, mais que la Trinité est un Dieu unique. Si l'Apôtre, ajoutait le docteur, a pu dire avec vérité qu'après la descente du Saint-Esprit des milliers d'hommes n'avaient qu'un corps et qu'une âme, à plus forte raison pouvons-nous proclamer l'unité divine dans les trois personnes inséparablement liées par un ineffable amour ! Maximin prit texte de cette observation pour appuyer ses propres pensées : « Si tous les croyants ne faisaient qu'un coeur et qu'une âme, pourquoi ne dirions-nous point que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un Dieu dans la convenance, l'amour et la conformité de sentiment? Qu'a fait le Fils qui n'ait plu au Père? Qu'a ordonné le Père que n'ait exécuté le Fils? Quand donc le Saint-Esprit a-t-il donné des commandements contraires au Christ ou au Père ? » D'après Maximin, l'Esprit-Saint est soumis au Fils, parce que son office est de gémir pour nous. L'évêque d'Hippone explique ce qu'il faut entendre par les gémissements inénarrables du Saint-Esprit, dont parle l'apôtre saint Paul.

Maximin ne voit dans les rapports du Fils et du Saint-Esprit avec le Père que des rapports de prières et d'adoration, d'amour et de paix. Le seul Dieu tout-puissant, c'est le Père. Maximin veut prouver l'infériorité du Fils par tous les passages dé l'Ecriture qui parlent du Verbe divin comme homme. Il demande des textes qui disent qu'il n'est pas né et n'a pas eu de commencement, et que nul n'a pu voir sa face. Qu'Augustin produise des preuves, et Maximin deviendra volontiers son disciple. L'évêque arien adorait le Christ comme auteur de toute créature, et notre docteur, dans sa réponse, montre à Maximin qu'il proclame ainsi deux dieux, deux seigneurs: l'un plus grand, l'autre moindre. Il lui dit que le Christ fut visible comme homme, ruais qu'il demeura invisible comme Dieu. Dans sa nature divine, le Christ est égal au Père, également Dieu, également tout-puissant, également immortel. S'il est vrai que l'âme ne

puisse pas mourir, pourquoi le Verbe serait-il mort? Pourquoi la sagesse de Dieu, incarnée dans l'homme-Dieu, serait-elle morte? Jésus a dit : Mon Père et moi nous ne faisons qu'un; l'Apôtre a dit en parlant du Sauveur : Il n'a pas cru rien usurper en se proclamant égal à Dieu(1). C'était sa nature et non point un vol. Il n'a point usurpé cela, il est né cela (2). L'infériorité du Verbe a commencé le jour qu'il a pris la forme d'un esclave. Les raisonnements d'Augustin sont les mêmes que ceux dont nous avons donné l'analyse dans le chapitre sur le Traité de la Trinité. En finissant, l'évêque d'Hippone demande à Maximin plus de sobriété dans la parole (3). Maximin, dans sa réplique, d'une longueur démesurée (4), adore le Christ à la manière de saint Paul, dit-il, qui nous montre tous les genoux fléchissant devant Jésus au ciel, sur la terre et aux enfers. Le Christ doit au Père ces merveilleux privilèges. Maximin désirerait des témoignages qui pussent établir l'adoration due à l'Esprit-Saint; il fait observer que le Père n'a pris ni la forme d'un esclave comme le Fils, ni la forme d'une colombe comme le Saint-Esprit; il est celui qui est et ne change point.

La réplique de Maximin avait pris tout le temps qui restait pour la conférence; l'évêque d'Hippone put à peine ajouter quelques mots. Maximin avait dit que le docteur parlait avec l'appui des princes, et non point selon la crainte de Dieu. « Celui-là ne craint pas Dieu, répondit le saint vieillard, qui introduit deux dieux et deux seigneurs. » Il invita son adversaire à croire afin de voir : Crede et videbis. Tous les deux signèrent ensuite les. actes de la conférence ; Augustin promit de reprendre la discussion dans un écrit, car Maximin voulait retourner tout de suite à Carthage. Celui-ci s'engagea à répondre à cet écrit sous peine d'être déclaré coupable, et l'assemblée se sépara.

Le verbeux évêque de l'arianisme entassait

1 Philip., II, 6.

2 Natura enim erat, non ropina; non enim usurpavit hoc, sed natus est hoc.

3 Si non vis esse discipulus, noli esse multiloquus.

4 Cette réplique tient quatorze colonnes in-folio.

les citations de l'Ecriture sans but précis, répandait des torrents de phrases pour prouver ce qui n'avait pas besoin de preuves, et laissait de côté la question même à laquelle il fallait donner une solution. Il flottait devant le grand logicien d'Hippone comme quelque chose d'insaisissable et de confus; le docteur était tour à tour condamné à courir après lui pour le retenir dans les limites de la discussion, et à subir un déluge de mots qui rendait peu facile la netteté des réponses. Le reproche de multiloquus parut lui déplaire, mais ne changea rien à sa prolixité vagabonde. Les discours de Maximin donnent d'ailleurs l'idée d'un homme habile et fin, instruit dans les Ecritures, et d'un orgueilleux aplomb. Revenu à Carthage, il parla de la conférence d'Hippone comme d'une victoire qu'il venait de remporter; il chantait la défaite de son adversaire, mais on croyait trop au génie et à la cause du grand évêque pour croire au triomphe de Maximin.

Augustin tint sa promesse; il écrivit aussitôt deux livres (1) adressés à l'évêque arien, sous la forme épistolaire. Dans le premier livre, il fit voir que rien de ce qu'il avançait n'avait été réfuté par Maximin ; dans le deuxième livre, il démolit pièce à pièce toutes les assertions de l'évêque hérétique, et ses dernières pages sont une fraternelle invitation à la foi catholique. Maximin ne répondit point; son silence fut celui

d'un vaincu, et l'Afrique chrétienne eut le droit de le croire coupable (culpabilis), comme il l'avait dit lui-même en signant les actes de la conférence d'Hippone.

1 Deux livres contre Maximin, hérétique, évêque des Ariens. Tome VIII, p. 678.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME. La révision (1) des ouvrages de saint Augustin. — Le livre des Hérésies, à Quodvultdeus. — Les lettres de saint Prosper et d'Hilaire, et les semi-pélagiens des Gaules. — Les deux livres de la Prédestination des saints et du Don de la persévérance. (428-429.)

Lorsque nous parlons de la puissante universalité de l'intelligence d'Augustin, il est arrivé qu'on nous ait répondu. : — Oui, cet homme a touché à tout, mais que de choses sur lesquelles il s'est trompé ! et la preuve ce sont ses rétractations qui tiennent tant de place! — Voilà ce que la mauvaise foi a voulu accréditer, et ce que l'ignorance répète; et du reste la première cause de cette fausse opinion est peut être le sens inexact que des traducteurs, des commentateurs et des compilateurs ont attaché au mot : recensione. De Recensione librorum , tel est le titre de l'ouvrage d'Augustin dont il s'agit ici. Le mot ne signifie point rétractation, mais révision ou revue. Au lieu ,d'un penseur malheureux qui se trouverait condamné à revenir sur la plupart des choses qu'il a dites, nous sommes en présence d'un grand homme, aussi admirable par sa conscience que par son génie, travaillé de scrupules

1 De Recensione librorum, t. I, edit, Bened.

aux approches de la mort, et possédé d'un ardent désir d'écarter de ses oeuvres les moindres oublis, les moindres assertions contraires à la plus rigoureuse vérité. Augustin, à la fin de ses jours , fit pour ses ouvrages ce qu'il avait déjà fait pour sa vie; dans les Confessions, il s'était accusé, à la face de l'univers, des fautes de sa jeunesse; dans la Revue de ses ouvrages, il crut devoir avertir le monde des imperfections qui lui avaient échappé au milieu d'une précipitation imposée par les nombreux besoins de la foi. L'humilité et un amour extrême de la vérité inspirèrent ces deux monuments qui furent une belle et touchante nouveauté chez les hommes. D'innombrables copies des écrits d'Augustin circulaient à travers le monde ; il n'avait point la ressource de se corriger en publiant une dernière édition de toutes ses oeuvres; il eut l'idée d'avertir le monde de ses fautes dans un ouvrage qui pût courir de main en main. C'est ainsi que, selon (283) son expression, il se jugea lui-même en présence de Jésus-Christ, afin d'éviter d'être jugé par lui en présence de toute la terre.

Cet homme, que nul n'aurait osé entreprendre de censurer, comme dit Cassiodore, montra contre lui-même une inexorable sévérité. La révision fut un grand examen de conscience philosophique, théologique et historique. Malgré toute sa sévérité, l'évêque d'Hippone n'eut à relever rien de bien important ; il se borne à rectifier de temps en temps quelques légères inexactitudes, à éclaircir des points obscurs, à développer des idées restées parfois incomplètes (1). Quelle sûreté de jugement il a fallu pour que, durant plus de quarante ans de travaux sur les plus difficiles matières, Augustin n'ait laissé échapper rien de grave dont la sublime expérience de sa vieillesse ait dû s'accuser !

L'évêque d'Hippone sentait qu'il lui restait peu de temps à vivre; il s'inquiétait de l'idée que la mort viendrait peut-être interrompre sa Révision; il y travaillait sans relâche, et lui donnait même le repos des nuits dont son corps épuisé aurait eu tant besoin. Cette pieuse hâte d'un grand homme pour terminer une oeuvre avant que la tombe s'ouvre, est un des spectacles les plus féconds en émotions respectueuses.

Dans notre époque où les hommes ont besoin d'être ramenés à l'amour de la vérité, le travail de l'illustre vieillard d'Hippone pour corriger ses fautes est un mémorable exemple digne d'être médité. A de rares exceptions près, la littérature contemporaine est devenue le grand art de mentir; on s'attache non point à ce qui est vrai, mais à ce qui remue ou à ce qui amuse : les lettres sont aujourd'hui une capricieuse fantasmagorie qui n'obéit à d'autres lois qu'aux passions du coeur ou au plaisir de l'esprit. Malheur aux âges qui , pour signe, portent au front le mépris de la vérité ! Quel fondement de renommée pour les hommes que le culte de ce qui n'est pas ! Ce n'est point -à ceux-là qu'appartient l'immortalité de la gloire; la postérité juge sur ce point comme Dieu lui-même au delà du tombeau.

La Révision du docteur africain a été non-seulement un bel hommage à la vérité, mais

1 Fléchier, dans son Panégyrique de saint Augustin, voulant relever l'humilité de l'évêque d'Hippone, dit que le saint docteur condamna par une censure publique tout ce qu'il trouva de faux, de défectueux ou d'imprudent dans ses ouvrages. Cette appréciation n'est pas exacte, Saint Augustin ne trouva rien de faux ni de téméraire à relever.

encore un grand service rendu à l'Eglise,, qui a pu apprendre par là d'une manière certaine quels ouvrages appartiennent à saint Augustin. A chaque oeuvre qui se présente, l'évêque d'Hippone marque le titre, le sujet; et à quelle occasion elle fut composée; il marque aussi les mots par où l'oeuvre commence. La Révision est divisée en deux livres; le premier renferme tous ses écrits depuis sa conversion jusqu'à son épiscopat exclusivement; le second renferme tous ses écrits depuis son épiscopat. La Révision nous offre quatre-vingt-treize ouvrages qui forment deux cent trente-deux livres. Jusque-là Augustin n'en avait pas su lui-même le nombre. Il s'occupait de la Révision de ses lettres lorsqu'il lui fallut répondre aux huit livres de Julien dont nous parlerons un peu plus tard. Ne pouvant se résoudre à quitter l'oeuvre commencée, il travaillait le jour à la Révision, et la nuit à la Réfutation de Julien (1). Le catalogue de Possidius, qui comprend les livres, les lettres et les sermons de saint Augustin, nous donne un total de mille trente écrits! Ce catalogue ne renferme pas tout ce qui est sorti de la plume (2) ou de la bouche du docteur d'Hippone, mais seulement ce que le grand évêque avait entrepris de revoir. Nous avons déjà plus d'une fois, dans cet ouvrage, exprimé notre étonnement à la vue des prodigieux travaux de saint Augustin.

Chacun voulait mettre à profit, dans l'intérêt de la vérité, les dernières années d'Augustin sur la terre. Un diacre de Carthage, Quodvultdeus, qui depuis, évêque de cette métropole, souffrit pour la foi sous Genseric, avait demandé (3) au vieil Augustin un ouvrage sur les hérésies, leur nombre, leurs diversités, une sorte de sommaire de chacune des grandes erreurs contraires à la foi catholique, à l'usage des clercs et des fidèles; il s'adressait au docteur d'Hippone comme à l'homme qui avait entre les mains les clefs du sanctuaire de la vérité. Le grand évêque, clans sa réponse (4), disait à Quodvultdeus combien de difficultés présentait un travail de ce genre. Il lui parlait d'un Traité des hérésies, par saint Philastre, évêque de Brescia, qu'il avait vu à Milan avec

1 Lettre à Quodvultdeus, lettre 224. A l'époque où saint Augustin écrivait cette lettre, il commençait la réponse au quatrième livre de Julien.

2 Quand nous employons ici le mot de plume, nous n'ignorons pas qu'on n'usait point alors de plumes d'oie pour écrire, mais c'est pour nous faire comprendre; si nous parlions des ouvrages sortis du stylé de saint Augustin, le lecteur pourrait éprouver quelque surprise,

3 Lettre 221. — 4 Lettre 222.

saint Ambroise; et aussi du Traité des hérésies de saint Epiphane, évêque de Salamine en Chypre. Pourquoi, disait Augustin, refaire ce qui a été déjà fait? Il proposait d'envoyer au diacre de Carthage

l'ouvrage de saint Epiphane, qu'il jugeait supérieur à celui de saint Philastre, et désirait qu'on le traduisît du grec en latin. Quodvultdeus ne se laissa point décourager par un premier refus; il savait, disait-il (1), la difficulté de l'oeuvre qu'il avait osé solliciter; mais il se confiait en l'abondance de cette divine source de lumière et de science que Dieu avait mise dans Augustin; les ouvrages de saint Philastre et de saint Epiphane (2) ne pouvaient remplacer l'oeuvre nouvelle que beaucoup de fidèles souhaitaient; pourquoi recourir à des livres grecs? et d'ailleurs des hérésies étaient nées depuis la mort des deux évêques de Brescia et de Salamine. Le diacre de Carthage, interprète de désirs nombreux, tenait aux productions africaines et non pas aux productions étrangères; il suppliait qu'Augustin lui accordât ce pain aussi exquis que la manne, quoique peut-être ses instances arrivassent à contre-temps; Quodvultdeus rappelait cet importun de l'Evangile qui alla à minuit demander trois pains à son ami et ne laissa pas de les obtenir. II déclare que rien ne lassera sa persévérance, et qu'il frappera à la porte d'Augustin jusqu'à ce que ses voeux soient comblés. A la fin, l'évêque d'Hippone promet (3) de consacrer à l'oeuvre sur les hérésies les premiers loisirs qu'il trouvera. Il en était alors à la réfutation du quatrième livre de Julien; aussitôt après la réfutation de ce quatrième livre et du cinquième qui était entre ses mains, il s'occupera de remplir les voeux de Quodvultdeus, en attendant de recevoir de Rome les sixième, septième et huitième livres de Julien, auxquels il doit répondre. Augustin annonçait qu'il prendrait sur le repos dé ses nuits.

Le livre des Hérésies, tel que nous l'avons, écrit en 428 à Quodvultdeus, est seulement l'exécution de la première partie du plan du grand docteur; c'est une indication de quatrevingt-huit hérésies, depuis les simoniens jusqu'aux pélagiens, avec leurs origines et une courte appréciation de leurs doctrines. Augustin avait annoncé un second livre où il devait traiter de ce qui constitue l'hérétique. Obligé

Lettre 223.

2 Saint Epiphane mourut en 403.

3 Lettre 224.

d'interrompre cette oeuvre pour des travaux plus pressants, il n'eut pas le temps de la reprendre et de l'achever : cette fois-ci ce n'était plus un travail nouveau qui l'arrachait à l'oeuvre commencée, c'était la fin des travaux, c'était la mort !

Il n'est pas aisé de déterminer l'époque précise de la composition des derniers ouvrages de saint Augustin; tout ce que nous pouvons faire c'est de marquer avec vérité leur date successive. Nous croyons que l'évêque d'Hippone n'avait point encore reçu les trois derniers livres de Julien lorsqu'il dicta les livres de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance : on était probablement alors dans les premiers mois dé l'année 429. Le docteur d'Hippone dit lui-même (1) qu'il avait achevé les deux livres de la Révision de ses ouvrages quand il reçut les lettres de saint Prosper et d'Hilaire.

On se rappelle qu'en 394, dans un commentaire de quelques passages de l'Epitre aux Romains, Augustin exprima une opinion inexacte dont il ne tarda pas à revenir. il avait pensé que le commencement de la foi venait de l'homme et non point de Dieu. Cette opinion constituait l'erreur désignée dans la suite sous le nom de semi-pélagianisme. Une plus profonde étude. des Ecritures et surtout de ce passage de saint Paul . Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? le tira de son erreur. Il se rectifia lui-même en 397 dans ses livres à Simplicien. Trente ans plus tard, les moines d'Adrumet s'insurgeaient contre cette prédestination gratuite qui, selon eux, rendait inutiles les avertissements et les corrections. Vital, diacre de Carthage, soutenait que le commencement de la foi n'est pas un don de Dieu, mais un pur effet de la volonté, et le docteur d'Hippone le réfuta dans une très-remarquable lettre (2) où nous trouvons pour argument principal les prières mêmes que l'Eglise répète. Peu de temps après, la même opinion se produisait à Marseille et sur divers points des Gaules; des prêtres mêmes et quelques évêques s'y montraient attachés. Le prêtre Jean

Cassien, à la tête d'une communauté monastique à Marseille, était l'âme du parti. Il représentait l'orgueil des doctrines grecques auxquelles Origène avait donné une grande autorité par l'éclat de son nom et la puissance de son talent. Les combats

1 Livre de la Prédestination des Saints.

2 Lettre 217.

victorieux du cloître contre les penchants de la nature enfantaient des semi-pélagiens. Le livre de la Correction et de la Grâce, arrivé dans les Gaules, n'avait pu triompher de toutes les résistances. Ce fut alors que saint Prosper, illustre disciple d'Augustin sur la grâce, et le moine Hilaire (1), songèrent à soumettre au saint docteur d'Hippone les inquiétudes et les difficultés des catholiques de leur pays.

Prosper, dans sa lettre au grand évêque africain, lui dit qu'il lui est inconnu de visage, mais non point d'esprit et de discours. Augustin se souviendra peut-être d'avoir reçu de ses lettres et de lui en avoir adressé par le saint diacre Léontius. Le pieux et savant Gaulois se croirait coupable si, voyant naître des opinions d'une conséquence pernicieuse, il négligeait d'en informer celui qui est particulièrement chargé de la, défense de la foi. Il lui expose que beaucoup de serviteurs du Christ, dans la ville de Marseille, jugent sa doctrine sur la vocation des élus selon le décret de Dieu contraire au sentiment des Pères et de toute l'Eglise. L'heureuse et opportune arrivée du livre de la Correction et de la Grâce semblait devoir mettre fin aux disputes ; les vrais catholiques en ont tiré une plus vive lumière, les autres n'en sont devenus que plus rebelles.

Voici quelles étaient les opinions de ces semi-pélagiens. Ils reconnaissaient la déchéance primitive , la transmission de la faute d'Adam sur la tête de la race humaine, la grâce de Dieu par la régénération, mais ils soutenaient que la propitiation qui est dans le sacrement du sang du Christ était offerte à tous les hommes sans exception, de manière que chacun pouvait être sauvé s'il voulait arriver à la foi et au baptême. Dans leurs pensées, Dieu, avant même la création du monde, avait connu par sa prescience ceux qui croiraient et se maintiendraient dans la foi, aidés de la grâce; il les avait prédestinés à son royaume, parce qu'il savait qu'ils devaient un jour se rendre dignes de leur vocation gratuite et quitter saintement cette vie. C'est pourquoi les préceptes divins invitent tout homme à la foi et aux bonnes oeuvres, afin que personne ne désespère d'obtenir l'éternelle vie, réservée à la piété volontaire. Quant au décret de la vocation divine par lequel, avant le commencement du

1 Les deux lettres de saint Prosper et d'Hilaire sont en tête des livres de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance, tome X, p. 779.

monde, au moment de la formation du genre humain, s'est faite la séparation des élus et des réprouvés, les semi-pélagiens des Gaules l'entendaient mal, et n'y voyaient qu'une grande cause de tiédeur pour les uns, de désespoir pour les autres ; ils refusaient d'accepter que les uns naquissent des vases d'honneur, les autres des vases d'ignominie; si Dieu prévient les volontés humaines, disaient-ils , il n'y a plus ni activité ni vertu; cette prédestination n'est qu'une nécessité fatale; elle établit chez les hommes une diversité de

nature. Les objections de Julien , démolies par l'évêque d'Hippone, revenaient sur les lèvres des semi-pélagiens dés Gaules.

D'autres catholiques de ces contrées se rapprochaient bien plus encore des erreurs de Pélage. La grâce n'était pour eux que la puissance du libre arbitre, l'usage de la raison et de toutes les facultés naturelles ; pour. devenir enfant de Dieu, il suffisait de le vouloir; le décret de la grâce c'était de n'appeler à l'éternel royaume que ceux qui passaient par la régénération du sacrement ; mais tous étaient appelés au salut, soit par la loi naturelle , soit par la loi écrite, soit par la prédication évangélique. Ceux qui n'auront pas cru, périront; voilà la justice de Dieu; nul n'est repoussé de la vie, mais Dieu veut nous amener tous indifféremment à la connaissance de la vérité et veut nous sauver tous; voilà sa bonté. Pour ce qui est des enfants morts avec le baptême ou sans le baptême, on disait que Dieu les traiterait selon le bien ou le mal qu'ils auraient fait s'ils avaient longtemps vécu. Ces catholiques pensaient aussi que le commencement du salut vient de celui qui est sauvé et non point de celui qui sauve, et qu'il appartient à la volonté humaine de se munir du secours de la grâce divine, et non point à la grâce de soumettre la volonté.

Après avoir exposé ces opinions des Gaules qui avaient pour défenseurs des hommes d'une vie irréprochable et des hommes même revêtus du caractère sacré de l'épiscopat, Prosper ne se juge pas assez fort pour lutter contre de tels adversaires; à l'exception d'un petit nombre d'amateurs intrépides de la grâce parfaite, personne n'a osé disputer avec des contradicteurs pareils. Prosper supplie Augustin de vouloir bien mettre dans le plus grand jour possible toute cette matière. Au nombre des contradicteurs, il cite le pieux et (286) savant Hilaire, évêque d'Arles, qui, sur tout autre point, professait une très-vive admiration pour le grand évêque d'Hippone ; Hilaire souhaitait consulter sur ce sujet Augustin ; mais Prosper ignorait quand et comment l'évêque d'Arles exécuterait ce dessein (1). Il faut donc que le grand docteur réponde, dût-il répéter ce qu'il a déjà écrit. « Que la grâce de Dieu et la paix de notre Seigneur Jésus-Christ, dit Prosper en finissant, vous couronnent en tout temps, et que, marchant de vertu en vertu, vous soyez glorifié éternellement , seigneur et bienheureux pape , ineffablement admirable, incomparablement honorable , le plus éminent des maîtres. »

Hilaire, moine de Syracuse , mêla sa voix à celle de saint Prosper; il écrivit dans le même sens à l'évêque d'Hippone, qu'il avait eu le bonheur de voir et dont il avait été le disciple. Il lui apprend qu'à l'appui de leurs sentiments, les errants des Gaules invoquaient l'autorité d'Augustin lui-même dans son écrit contre Porphyre et dans son commentaire de l'Epître aux Romains; Hilaire cite les passages. Le moine de Syracuse marque avec plus de précision que saint Prosper les divers points sur lesquels les semi-pélagiens des Gaules s'éloignaient de la doctrine de saint Augustin. Hilaire signale les passages du livre de la Correction et de la Grâce qui n'avaient point reçu leur adhésion. Ils pensaient qu'on aurait mieux fait de ne pas produire la doctrine de la prédestination si féconde en troubles de coeur et de conscience. Hilaire eut bien voulu s'en aller lui-même à Hippone porter toutes ces questions à Augustin, mais la Providence lui refuse ce bonheur ; il est condamné à n'écrire qu'une lettre dont il regrette la précipitation. Le moine demande les deux livres de la Révision des ouvrages pour lui servir de guide dans l'appréciation de la doctrine du maître; il demande aussi le livre de la Grâce et du Libre Arbitre qu'il ne connaissait pas encore. Hilaire conjure le grand évêque de ne pas attribuer au moindre doute sur ses enseignements le désir d'avoir sa révision : il souffre assez de vivre loin d'Augustin sans qu'un soupçon pareil vienne ajouter à son affliction ! Craignant que sa lettre ne soit trop incomplète , il a prié un de ses amis (Prosper) dont il vante les moeurs, l'éloquence et le zèle, de se réunir à lui pour ne laisser échapper rien

1 Hilaire d'Arles mourut avec les sentiments de la foi catholique.

d'important. Hilaire offre à Augustin les salutations de son père, de sa mère et du diacre Léontius; il lui parle d'un frère qui, d'accord avec sa femme, a fait veau de continence, et le recommande aux prières du saint évêque.

Augustin disait avec saint Paul aux Philippiens. « Je ne crains point de vous écrire les mêmes choses, si cela vous est avantageux.» Les livres de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance furent sa réponse à Prosper et à Hilaire. Après tant d'ouvrages et de lettres, il croyait avoir suffisamment établi la doctrine de l'Eglise par les enseignements divins; Augustin s'affligeait qu'on ne cédât point à des témoignages si nombreux et si clairs, mais il n'hésitait pas à se rendre à la prière de ses deux chers fils des Gaules.

Dans le premier livre, le docteur réunit les preuves les plus frappantes, tirées de l'Ecriture, pour établir que la foi est un don de Dieu et non pas l'oeuvre de la volonté humaine; il raconte son erreur à ce sujet depuis l'année 394 jusqu'à l'année 397, époque de ses livres à Simplicien, et cite sa rectification sur ce point, empruntée à sa Révision. Il parle d'une vocation qui se fait selon le décret de la volonté de Dieu, vocation qui n'est pas commune à tous les appelés, mais qui est particulière aux prédestinés. L'Apôtre dit qu'il a reçu miséricorde pour devenir fidèle (1). La foi est un don gratuit qui n'est pas accordé à tous les hommes. « Si l'on me demande, dit Augustin, pourquoi Dieu délivre l'un plutôt que l'autre, je ne puis répondre sinon que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles (2). Après avoir répondu à l'objection tirée de son écrit contre Porphyre, le docteur caractérise la différence entre la prédestination et la grâce : l'une est la préparation de la grâce dans les conseils de Dieu, l'autre est le don actuel qu'il nous en fait. Le plus éclatant exemple de prédestination est cette élévation prodigieuse à laquelle l'incarnation du Verbe éternel a porté la nature humaine qu'avait fait l'humanité pour mériter un tel honneur?

Le deuxième livre a pour but principal de prouver que la persévérance est un don de Dieu. Nul homme vivant n'est certain d'avoir reçu ce don,: il faut pour cela avoir persévéré jusqu'à la fin. Le don de persévérance est comme le complément de la prédestination.

1 I Corinth., VII, 25. — 2 Rom., II, 33.

287

On doit travailler au salut avec crainte et tremblement, selon la parole de l'apôtre (1), puisque personne ne peut savoir ce qui l'attend au delà de la vie. D'un côté, l'Écriture nous marque en traits évidents les dons de la prédestination et de la persévérance ; de l'autre, elle nous présente à chaque page des exhortations, des corrections, des remontrances. Cette vocation éternelle ne rend donc pas inutiles le ministère de la prédication et la pratique des vertus. En traitant de la persévérance, Augustin ne pouvait pas oublier que les larmes fidèles et persévérantes de sa mère l'avaient empêché de périr.

Dans ses enseignements et sa polémique , l'évêque d'Hippone ne prétend point faire violence aux intelligences ; il ne demande pas qu'on embrasse ses avis en tolite chose , mais seulement sur les points où l'on verra qu'il ne s'est pas trompé. « Je fais maintenant, dit-il , des livres qui sont une révision de mes écrits, pour montrer que je ne me fais pas une loi de me suivre toujours moi-même; je crois qu'avec l'aide de Dieu je suis allé en profitant; mais je sais que je n'ai pas commencé par la perfection ; je serais plus présomptueux que vrai , si je disais que maintenant même, à l'âge où je suis, je puis écrire sans aucune erreur. Mais il importe de voir de quelle manière et en quoi l'on se trompe, si on est facilement disposé à se corriger, et si on défend son erreur avec opiniâtreté. Celui-là est homme de bonne espérance, qui profite jusqu'au dernier jour de sa vie, de manière à gagner ce qui lui manque, et à être plutôt jugé digne.d'être complété que d'être puni (2). »

Le saint docteur s'attache à dire comprendre, en terminant, qu'après tout cette prédestination dont on s'épouvante si fort et dont on voudrait douter; n'a rien de plus préoccupant que la prescience de Dieu acceptée par tout le monde, ou du moins impossible à nier. La doctrine de la prédestination n'enseigne pas le désespoir, mais la confiance en Dieu : l'homme, si misérable dans son orgueil, est-il un plus sûr appui de lui-même que le père qui est aux cieux?

Les livres de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance sont comme le pur froment de la doctrine catholique. On les lit avec un respect particulier et une sorte d'émotion religieuse, parce que ce sont les derniers

1 Philip., II, 12. — 2 Chap. 22.

ouvrages que saint Augustin ait achevés. Ils renferment la foi de l'Église avec toute la perfection que la parole humaine peut lui donner les conciles les ont signalés comme les oracles les plus complets de la vérité chrétienne sur ces matières.

Ainsi deux laïques avaient pris en main la défense de la foi menacée dans les Gaules méridionales , tandis que des prêtres et des évêques même se trompaient ! Dieu qui a changé la face du monde avec de pauvres et d'ignorants Galiléens, se sert parfois, à travers les âges, de ses moindres serviteurs pour redresser des serviteurs plus élevés. C'est ainsi que se resserrent les liens de la grande famille dont le Christ est le chef, et que la fraternité catholique se consolide.

Prosper et Hilaire, en appelant à leur secours le génie et l'autorité d'Augustin, attirèrent plus de lumières au sein de la société chrétienne des Gaules; le jour se fit dans un grand nombre de consciences, et presque tous les évêques des Gaules reconnurent la vérité. Quelques prêtres entretenaient encore des divisions; Prosper, par son livre contre Cassien, sa Réponse aux articles (Capitula) des Gaulois, sa Réponse aux objections de Vincent (1), et son autre Réponse aux extraits des Gennois (2), éclaira les ignorants et triompha des indociles; il y avait alors un an que le grand homme d'Hippone avait quitté la terre, et son illustre disciple d'Aquitaine continuait victorieusement la lutte. Le voyage à Rome des deux laïques amena la lettre solennelle du pape Célestin, qui blâmait les évêques des Gaules, et portait aux cieux la sainte renommée, la science profonde et l'orthodoxie d'Augustin.

Prosper, le chantre de la grâce (3), que le fils de l'auteur d'Athalie devait imiter douze siècles plus tard, a mérité d'être appelé homme vraiment divin par le patriarche Photius; le pape Gélase, à la tête d'un concile de soixante et douze évêques, a proclamé sa piété et sa religion. Nous n'avons pas à suivre les- destinées du semi-pélagianisme dans les Gaules; il nous suffira de rappeler que le concile d'Orange, en 528, sous la présidence de l'évêque d'Arles, confondit les semi-pélagiens avec les sentiments

1 Ce Vincent était un prêtre des Gaules, qu'il ne faut pas confondre avec Vincent de Lerins.

2 Ces ouvrages de saint Prosper se trouvent à la fin du tome X des Oeuvres de saint Augustin.

3 Saint Prosper est aussi auteur d'une chronique qui va jusqu'en 455.

et souvent même les propres expressions du grand docteur d'Hippone. Les autres conciles des Gaules, où les matières de la grâce ont été agitées; celui de Valence, en Dauphiné, tenu en 855, par les ordres de l'empereur Lothaire, et composé des provinces de Lyon, d'Arles et de Vienne; celui de Langres, tenu en 859, en présence du roi Charles le Jeune, frère de Lothaire; celui de Toul, quinze jours après, tenu en présence de l'empereur Charles le Chauve et des deux rois Lothaire et Charles le Jeune, composé de douze provinces de France et d'Allemagne, et appelé concile universel; toutes ces grandes assemblées catholiques s'inspirèrent d'Augustin dans les questions auxquelles son nom est resté attaché avec tant de gloire.

Le cardinal du Perron ne tonnait rien d'aussi grand que saint Augustin, depuis les Apôtres, au point de la prédestination. Au jugement de Vasquet, l'évêque d'Hippone, sur ces matières, tient parmi les Pères le rang que tient le soleil parmi les autres astres. Clément VIII, Alexandre VII, Innocent XI (1), fidèles aux anciennes traditions du siège apostolique, ont proclamé l'inébranlable autorité d'Augustin dans les plus difficiles sujets que puisse remuer l'intelligence humaine.

Que dirons-nous maintenant de Grotius et de quelques autres qui ont voulu voir des nouveautés dans les doctrines de saint Augustin,

1 Une bulle d'Innocent XI, du 23 février 1677, accordée à la prière du roi d'Espagne et aux sollicitations du cardinal Nittard, établissait la fête de saint Augustin comme de précepte dans toute l'Espagne.

qui ont déclaré ces doctrines contraires à l'ancienne tradition, et se sont efforcés d'opposer les Grecs aux Latins? Pour eux, la perfection catholique sur ces matières se trouve dans le livre des Questions sur l'Epître aux Romains, composé en 394, lorsque saint Augustin n'avait pas suffisamment. creusé le sujet: nondum diligentius quaesiveram. Ils supposent que son enseignement définitif n'a été, que le produit de ses ardents combats avec lés pélagiens, et oublient que le docteur s'était rectifié lui-même dès l'année 397, longtemps avant ses grandes luttes. Les livres de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance sont ceux que les modernes semi-pélagiens ont le plus attaqués, et ce sont précisément les ouvrages que l'Eglise universelle loue et vénère le plus ! Quand on leur demande où était l'ancienne tradition à laquelle l'évêque d'Hippone aurait substitué son opinion personnelle, ils ne répondent rien de sérieux. Grotius, qui avait beaucoup appris en vieillissant et qui s'était tant rapproché de l'Eglise catholique, aurait dû comprendre le progrès des études religieuses de saint Augustin; mais le génie humain donne parfois le spectacle d'inconséquences étranges. Bossuet nous dit que Grotius s'arrêta dans un chemin uni, sans avoir enfanté l'esprit de salut qu'il avait connu ; « tant il est difficile aux savants du siècle, accoutumés à tout mesurer à leur propre sens, d'en faire cette parfaite abdication qui seule fait les catholiques (1).»

1 Dissertation sur Grotius.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME. Réconciliation du comte Boniface avec l'impératrice Placidie. — Correspondance de saint Augustin avec Darius. — Lettre à Honoré sur les devoirs des prêtres dans les calamités publiques. — Peinture de la dévastation de l'Afrique par les Vandales. — L'ouvrage imparfait contre Julien. — Mort de saint Augustin.

289

Les Vandales qui menaçaient l'empire dans les régions africaines menaçaient aussi la foi catholique: ils professaient un arianisme passionné. Les intérêts romains et les intérêts catholiques en Afrique étaient les mêmes. L'alliance du comte Boniface avec Genséric était quelque chose de monstrueux et de funeste qu'il fallait d'abord faire cesser : c'est à quoi tendaient toutes les pensées, tous les voeux des fidèles africains. On soupçonnait que l'origine de ces déplorables événements cachait une trame de mensonge; mais comment se faire jour dans les ténébreuses profondeurs des intrigues de cour? Augustin s'en occupait tristement et presque sans cesse; sa sévère et belle lettre à Boniface avait parlé de devoir et de dévouement; il avait disposé le comte à revenir à la cause impériale, et depuis lors, il travaillait à lui ouvrir la porte de la réconciliation. Par son inspiration, une ambassade d'évêques, à la tête desquels figurait Alype, prit le chemin de l'Italie; cette ambassade avait mission de découvrir la vérité et d'opérer un rapprochement entre l'impératrice Placidie et le comte Boniface. A la fin d'une lettre à Quodvultdeus, diacre de Carthage, Augustin lui disait : « Si vous avez des nouvelles du voyage de nos a saints évêques, je vous prie de m'en informer (1). » Nous ne savons rien de précis sur la lumière dont furent découvertes les machinations d'Aétius; la vérité put sortir des explications échangées entre Placidie et les évêques africains et de la comparaison des lettres à Carthage. Dès que la fatale erreur de Placidie

1 Lettre 222.

se trouva reconnue, des amis apportèrent au comte les regrets de l'impératrice, et négocièrent la réconciliation (1).

Le retour sincère de Boniface est une des plus belles pages de sa vie; il fallait pour cela une force d'âme bien supérieure à la grandeur qu'on déploie sur un champ de bataille. C'est la religion qui, par la bouche d'Augustin, avait préparé Boniface à cet acte d'héroïsme. Le négociateur principal fut Darius, personnage important de la cour impériale, élevé, quelques années après, à la dignité de préfet du prétoire. Il parvint aussi à obtenir des Vandales une trêve. L'évêque d'Hippone ne le connaissait point, mais il se hâta de lui écrire une lettre (2) de félicitation, qui exprime la joie des populations catholiques de l'Afrique; il lui vantait les bienfaits de la paix, et l'invitait à se réjouir d'avoir été chargé d'une si heureuse mission. Augustin se serait rendu auprès de Darius, si les infirmités de la vieillesse le lui avaient permis.

La réponse de Darius fut prompte et toute pleine d'une respectueuse admiration pour l'évêque d'Hippone; elle est un monument de l'opinion contemporaine sur ce grand homme, et l'élégance du style nous prouve que les belles traditions littéraires ne périssaient point encore dans les rangs élevés de la société romaine. Cette lettre a de Darius est la vive expression du regret de n'avoir jamais vu ni entendu Augustin. S'il avait pu voir la lumière céleste du

1 Procope, Guerre des Vandales, livre I.

2 Lettre 229.

3 Lettre 230.

290

visage de l'évêque, et entendre cette voix divine qui ne profère rien que de divin, Darius ne s'écrierait pas comme Virgile : Trois et quatre fois heureux, mais heureux mille et mille fois ! Si jamais un tel bonheur lui arrivait, il croirait recevoir, non pas du haut du ciel, mais dans le ciel même, les instructions qui mènent à l'immortalité; il croirait les recevoir, non de loin et comme hors du temple de Dieu, mais au pied même du trône de sa gloire. A défaut de cette félicité, il s'est rencontré que deux. évêques, Urbain et Novat, aient dit du bien de lui à Augustin. Leur témoignage a été comme une couronne magnifique qu'ils ont posée sur sa tête, couronne formée, non point de fleurs périssables, mais de pierreries d'une beauté qui ne passe pas. Darius demande à Augustin de prier pour lui, afin de pouvoir un jour ressembler au portrait qu'ils ont fait de son âme. La plus grande des peines de Darius, après celle de ne pas jouir encore de la vue de Dieu, était de ne pas avoir vu Augustin et de n'être pas connu de lui, et voilà qu'Augustin lui dit qu'il connaît sinon son visage, au moins son esprit et son coeur !

Augustin avait dit que Darius avait étouffé la guerre par la force de sa parole; Darius en convient, et ajoute que s'il n'avait pas étouffé la guerre, il l'aurait au moins fort éloignée, et qu'il a écarté de menaçantes tempêtes; il espère que la trêve deviendra une paix solide. Quoique Darius fût chrétien et que ses parents fussent chrétiens aussi , pourtant il n'avait pas tout à fait rompu avec les superstitions païennes; il avoue à Augustin qu'il doit à ses ouvrages de s'être complétement séparé du paganisme. Darius le prie de lui envoyer un exemplaire de ses Confessions. Les dernières lignes de sa lettre (1) contiennent un ardent désir de recevoir une seconde lettre de l'évêque d'Hippone.

Les voeux de Darius ne tardèrent pas à être comblés. Dans une nouvelle lettre (2), Augustin parlait à Darius du plaisir que lui avait fait l'expression de ses sentiments. Ce n'est pas l'éloquence de cette lettre, ce ne sont pas les louanges de Darius dont le docteur se montre le plus touché : les éloges de tout le monde n'arrivent pas au coeur d'Augustin; mais ce

1 Il est question , dans la lettre de Darius , de la fameuse lettre d'Abgar et de la réponse de Jésus-Christ, rangée depuis longtemps au nombre des pièces apocryphes.

2 Lettre 231. C'est la dernière lettre de saint Augustin dont la date soit connue. Elle doit être de la tin de l'année 429.

qui lui a plu dans la lettre de Darius , c'est d'avoir été loué par Jésus-Christ même. Dans un brillant festin en Grèce, on pria Thémistocle, un des convives, de jouer d'un instrument; il s'en excusa, et témoigna peu d'empressement pour ces sortes de plaisirs : « Qu'aimez-vous donc? » lui dit-on. « J'aime, répondit-il, à entendre dire du bien de moi. » Lorsqu'on lui demanda ce qu'il savait, Thémistocle répondit qu'il savait faire une grande république d'une petite. « Il n'y a personne, disait Ennius , qui n'aime à être loué. » Augustin trouve du bien, et du mal dans ce sentiment naturel à tous le hommes. Il faut se garder d'aller, jusqu'à la vanité : Horace, qui avait l'oeil plus perçant qu'Ennius, disait : « Etes-vous malade de l'amour

des louanges? Certaines expiations pourront vous en guérir après une lecture de choix trois fois répétée. (1) » Les louanges des hommes ne doivent pas être le but de nos actions, mais il ne faut pas toujours les repousser ; les louanges données aux gens de bien sont utiles à ceux qui les donnent. L'Apôtre a fait entendre sur ce point de beaux enseignements. Une chose dans la lettre de Darius a surtout ravi l'évêque d'Hippone, c'est de voir que Darius est son ami. En lui envoyant le Confessions, Augustin lui dit : « Regardez-moi là dedans, de peur que vous ne me jugiez meilleur que je ne suis; là c'est moi et non pas d'autres que vous écouterez sur mon compte ; considérez-moi dans la vérité de ces récits, et voyez ce que j'ai été lorsque j'ai marché avec mes seules forces; si vous y trouvez quelque chose qui vous plaise en moi, faites- en remonter la gloire à celui que je veux qu'on loue, et non pas à moi-même. Car c'est Dieu qui nous a faits et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; nous n'étions parvenus qu'à nous perdre, mais celui qui nous a faits nous a refaits. Quand vous m'aurez connu dans cet ouvrage, priez pour moi afin que je ne tombe pas, mais afin que j'avance; priez mon fils, priez. »

Le saint vieillard envoie à Darius, outre les Confessions, le livre de la Foi des choses invisibles, les livres de la Patience, de la Continence, de la Providence, et le livre de la Foi, l'Espérance et la Charité. Si Darius peut les lire tous durant son séjour en Afrique, il est supplié d'en dire son avis à Augustin, de le lui transmettre ou de le confier au vénérable

1 Epit. I.

291

Aurèle à Carthage. Le saint docteur le remercie des remèdes qu'il a envoyés pour le soutien de sa santé débile, et de ses générosités pour l'augmentation et la réparation de la bibliothèque de la communauté.

La paix que se promettait Darius, et avec lui Augustin et tolite l'Afrique catholique, ne devait pas être de longue durée. Comment espérer que les Barbares, une fois entrés en Afrique, voudraient en sortir? Les instances de Boniface furent vaines, ses prières inutiles; on rejeta l'offre d'une grande somme d'argent; la proie était trop belle pour que Genséric consentît à la lâcher. Le comte, qui avait fait rentrer sous l'obéissance de Valentinien les troupes romaines, eut à tirer l'épée contre ses alliés de la veille; mais le courage et l'habileté ne triomphent pas toujours de l'inégalité des forces. Genséric, sans compter ses cinquante mille soldats, sans compter les peuplades africaines qu'il pouvait enrôler par l'espérance du pillage, avait dans son parti les donatistes (1) non ralliés à l'unité catholique, ces donatistes qui couvaient des vengeances contre les représentants de la vérité religieuse et souhaitaient le triomphe d'un chef arien pour se débarrasser des édits romains. Ainsi l'esprit d'hérésie facilitait aux Barbares la conquête de l'Afrique. Boniface livra une bataille qu'il perdit; il se réfugia dans Hippone. «Dieu, dit Tillemont, le remit ainsi entre les mains de saint Augustin, qui allait bientôt sortir de ce monde.» Alors commença le siège d'Hippone; c'était à la fin de mai ou au commencement de juin 430.

En peu de temps un déluge de maux s'était étendu sur les sept provinces d'Afrique. Avant les calamités de 430, Augustin avait déjà tracé aux prêtres et aux évêques (2) leurs devoirs au milieu des périls de la guerre. Quand des cités se voyaient menacées, la foule accourait à l'église; on demandait le baptême, ou la réconciliation ou bien la pénitence, et tous voulaient

1 Gibbon parle de trois cents évêques et de milliers d'ecclésiastiques donatistes disgraciés, dépouillés ou bannis. L'historien anglais, dont l'hostilité à la foi catholique est bien connue, a prodigieusement exagéré

le nombre des victimes appartenant au clergé donatiste. Il est déplorablement inexact en ce qui touche la part de saint Augustin dans la violente répression de ces hérétiques; nos lecteurs sont à même de redresser sur ce point les torts de Gibbon: Son injustice pour le grand évêque d'Hippone est révoltante, et, du reste, ses jugements religieux sont marqués d'une ignorance profonde. Gibbon avoue lui-même qu'il n'a lu de saint Augustin que les Confessions et la Cité de Dieu , cette lecture eût suffi pour inspirer une plus équitable appréciation. Toutefois on n'a pas le droit de juger saint Augustin quand on ne connaît que ces deux ouvrages.

2 Lettre 228, à Honoré, 429.

être consolés et munis par la célébration et la dispensation des sacrements. Si des prêtres ne s'étaient point rencontrés là, quel malheur pour ces pauvres victimes de sortir de la vie sans être régénérées ou déliées! Quelle douleur pour des parents chrétiens de ne pouvoir espérer qu'ils retrouveront leurs proches dans le repos de l'éternité ! Imaginez les lamentations, les imprécations même d'une cité qui va périr sans ministres et sans sacrements ! La présence des prêtres au contraire est féconde en consolations; elle dépouille la mort de ce qu'elle a d'horrible, relève le courage du peuple et donne une puissante énergie pour supporter les désastres. Un prêtre ou un évêque peut et doit s'enfuir lorsque le danger ne menace que lui; saint Paul à Damas, saint Athanase à Alexandrie, ont fait ainsi. Ils ont dû se préserver pour l'intérêt de la foi chrétienne. Mais du moment que les mêmes maux menacent les prêtres et les peuples, les pasteurs et le troupeau, le devoir commande de rester au poste du péril. Que dirait-on des matelots ou des pilotes qui, aux approches du naufrage, se sauveraient furtivement à la nage dans un esquif, laissant à la tempête et aux angoisses tous les passagers du vaisseau? Si, pour l'intérêt de la foi, quelques-uns des ministres doivent se sauver du désastre, le sort décidera quels sont ceux qui demeureront dans la ville assiégée. Ces préceptes de dévouement que donnait Augustin dans sa lettre à Honoré furent héroïquement suivis durant l'effroyable invasion des Vandales.

Le seul souvenir des excès commis par les Barbares épouvante l'imagination. Trois villes seulement avaient résisté : Carthage, Hippone et Constantine. Partout ailleurs s'offraient les atrocités de la conquête. Les cités étaient ravagées et changées en solitudes; les habitants des campagnes passaient sur les débris de leurs propres demeures; les populations catholiques, en butte à des fureurs inouïes, n'avaient d'autre alternative que la fuite ou le glaive : trop souvent même la ressource de fuir leur échappait. Les chrétiens fidèles, hommes, femmes, enfants, vieillards, tombaient sous les coups des -vainqueurs; leurs cadavres s'entassaient au milieu de ruisseaux de sang. La dévastation prenait des caractères particuliers d'horreur avec les monastères, les cimetières et les églises; les Vandales mettaient une infernale joie à les effacer de la terre; ils allumaient de (292) plus grands feux pour brûler les lieux sacrés que pour brûler les villes. Les prêtres, les vierges et les moines étaient dispersés, captifs ou immolés. Le peu d'églises restées debout et comme oubliées par l'incendie manquaient de ministres; les victimes entraient dans la tombe sans consolations. Les montagnes, les forêts, les cavernes profondes et les carrières servaient d'asile aux fugitifs : beaucoup d'entre eux étaient morts de faim. Les chemins se couvraient de malheureux tout nus et demandant l'aumône (1). Les Barbares avaient réservé le luxe de leur cruauté pour les évêques d'Afrique, défenseurs illustres d'une foi qui excitait leur haine. La cupidité les poussait à tous les raffinements de la torture, afin d'obtenir des pontifes l'or de leurs églises. On ouvrait la bouche à des évêques avec des bâtons, et des mains impies y jetaient de la boue; on leur serrait le front et les jambes avec des cordes tendues au point de se briser; les bourreaux leur faisaient avaler de l'eau de la mer, du vinaigre ou de la lie. De saints pontifes étaient chargés comme des chameaux; ils marchaient à la manière des boeufs, piqués par des pointes de fer. Les cheveux blancs ne protégeaient pas les vieillards du sanctuaire. L'histoire cite de vénérables évêques qui furent brûlés.

Ainsi l'Afrique chrétienne, qui comptait plus de sept cents évêchés (2), recevait des coups terribles; l'arianisme conquérant lui avait préparé un immense calvaire; les symptômes d'une fin prochaine se produisaient de toutes parts. La désolation régnait depuis Tanger jusqu'à Tripoli. Jésus-Christ avait été chassé de ses temples; à la place des monuments qui retentissaient des chants catholiques et où

s'accomplissaient les saints mystères, à la place des asiles de paix d'où la prière montait au ciel en silence, on rencontrait des monceaux de pierres noircies par le feu des incendies, et les oiseaux de proie se repaissant de débris humains. Cette vigne, pour parler le langage des Ecritures, cette vigne plantée avec tant de génie, d'amour et de soins, venait d'être tout à coup arrachée de la terre. Oh ! qui pourrait dire les douleurs que souffrit alors le coeur du vieil Augustin? L'homme de Dieu, dit Possidius, ne jugeait point l'invasion terrible comme le jugeait le reste des hommes; regardant

1 Possidius, Procope.

2 Dupin (Notice des Episcopats) compte six cent quatre-vingt-dix évêchés en Afrique; Morcelli (Africa Christiana) en compte beaucoup plus.

plus haut et à une plus grande profondeur, il prévoyait les périls des âmes. Les larmes versées nuit et jour devinrent son pain et nous ne savons rien de plus touchant que cette parole de Possidius : « Augustin trouva que les derniers temps de sa vie étaient bien amers et bien lugubres. »

Cependant le spectacle des calamités de l'Afrique n'avait point abattu cette grande intelligence. Augustin travaillait encore dans Hippone assiégée; il songeait aux intérêts de la vérité religieuse, qui ne sont ni d'une contrée ni d'une époque , mais qui ont pour domaine l'univers et l'infini. Au milieu des lamentables images d'un siège, et en face même des Barbares, il continuait à réfuter les huit livres de Julien (1), écrits en réponse au second livre du Mariage et de la Concupiscence. Les injures tenaient beaucoup de place dans cet ouvrage de Julien. On s'étonne que la passion, et ce qui de nos jours s'appellerait l'esprit de secte ou de parti, ait pu posséder un homme éclairé au point de l'entraîner à des qualifications à peine croyables vis-à-vis du grand évêque d'Hippone. Julien parlait de la folie et de la turpitude (2) du saint docteur, qu'il désignait sous le nom de discoureur africain (3); il le plaçait dans l'alternative d'être le plus stupide ou le plus rusé des mortels (4). Le vénérable Alype, ce vieil et tendre ami d'Augustin, avait sa part . des invectives: Julien l'appelait le valet des fautes' de ce grand homme. Les divagations et les erreurs abondaient dans les huit livres de l'évêque pélagien; Augustin hésitait à relever des aberrations dont une intelligence même c médiocre pouvait faire justice; mais les attaques, et surtout les attaques violentes, quoique dépourvues de génie, produisent toujours un certain effet sur les multitudes; les amis de la foi catholique pressèrent le grand docteur de répondre encore une fois à Julien. Augustin ne voulut point, comme il le dit lui-même dans un endroit de sa réponse, abandonner les hommes dont l'esprit est lent à comprendre (5).

1 Cet ouvrage de Julien, composé en 421, ne fut connu de saint Augustin qu'en 428. Il est adressé à Florus, évêque pélagien.

2 Amentiam et turpitudinem prodis. Livre II, Opus August.

3 Tractaris poeni. Cet africain là vous est une grande peine, disait saint Augustin à Julien. Magna tibi poena est disputator hic poenus. Livre 1. Treize siècles plus tard, Voltaire appelait Bossuet un rhéteur de chaire. Histoire de l'établissement du christianisme, chap. 6, à la note.

4 Quod si totum tu per imperitiam incurris, bardissimus; sin autem id astu facis, vaferrimus inveniris. Livre III.

5 Vernula peccatorum ejus. Livre I.

6 Nolentes deserere hominum ingenia tardiora. Livre I.

293

L'évêque d'Hippone suit Julien de page en page, le laisse parler, et lui répond. C'est comme une conversation entre Augustin et Julien; le saint docteur ne supprime point les outrages dont il est l'objet : les outrages ne pouvaient monter jusqu'à sa gloire. Julien, dans ses huit livres, se répétait; il n'apportait aucune idée, aucune objection nouvelle; c'était les lieux communs du pélagianisme délayés en de longs discours. Augustin ne pouvait guère opposer aux mêmes attaques que les mêmes moyens de défense; il n'y a rien de nouveau à répondre à un homme qui vous redit les mêmes choses assaisonnées seulement de plus de fiel et de colère. Il nous semble toutefois que le saint docteur fait toucher au doigt la vérité catholique avec une évidence particulière; à force d'avoir remué ces questions, le grand évêque est parvenu à les inonder de lumières avec un mot, une observation, une pensée; il est bref et précis comme un homme qui contemple le vrai face à face : on dirait qu'à mesure qu'il approche de la mort, les mystères se découvrent pleinement à son intelligence.

Julien appelait les catholiques du nom de traducéens et aussi du nom de manichéens ; nous n'avons pas besoin d'expliquer que le mot traducéen désignait celui qui croyait à la transmission du péché originel. L'évêque d'Hippone disait à Julien que lui, Augustin, et tous les catholiques étaient traducéens et manichéens comme saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Ambroise, saint Cyprien, et saint Jean Chrysostome. Il faisait observer d'ailleurs que si quelque chose favorisait le manichéisme, c'était assurément la négation du péché originel, car, en ce cas, il est impossible de s'expliquer, sous un Dieu bon, la vie humaine accompagnée de tant de maux qui ne seraient pas mérités.

Le saint docteur remarque que le propre des hérétiques est d'établir des opinions nouvelles à l'aide des passages obscurs de l'Ecriture, et que le caractère des pélagiens c'est de travailler à obscurcir les témoignages les plus clairs. Les pélagiens repoussaient l'idée d'une peine quelconque infligée dans l'autre vie aux enfants morts sans baptême; mais si on nie le péché

1 Nous avons six livres de l'ouvrage imparfait contre Julien; quelques manuscrits donnent le commencement du septième. La forme même de la réponse prouve que l'intention de saint Augustin était de faire autant de livres qu'il en avait à réfuter.

originel, comment accorder la justice de Dieu avec les souffrances qui assiègent le berceau et atteignent un enfant avant l'âge où il puisse distinguer le bien du mal? Est-ce que les misères de l'enfance, pure de toute tache, n'accuseraient pas la justice du Créateur? Cela révolte-t-il moins qu'une peine dans la vie future prononcée contre les enfants non régénérés sur la terre? Les pélagiens avaient imaginé, pour les enfants morts sans baptême, une éternité bienheureuse, mais hors du royaume de Dieu. S'il n'y a pas de péché originel, pourquoi ces enfants seraient-ils exclus du divin royaume? Julien, dénaturant les sentiments de l'évêque d'Hippone, disait que le Dieu d'Augustin était un potier qui formait tous les hommes pour la condamnation; Augustin explique sa doctrine, qui n'est autre que la doctrine de saint Paul sur la prédestination et la réprobation, sur les vases d'honneur et les vases d'ignominie. Le saint docteur ayant à montrer que la mort est une peine de la déchéance primitive, considère notre horreur pour le trépas comme une preuve que cette extrémité terrible n'est pas une suite de notre nature.

Augustin avait achevé le sixième livre de sa nouvelle réponse à Julien, et venait de commencer le septième livre', lorsque la maladie le força d'interrompre son oeuvre; il la quittait pour ne plus la reprendre. L'oeuvre devait se présenter inachevée au respect de la postérité, afin de témoigner que les dernières forces de ce grand homme avaient été consacrées à la défense de la vérité. Mais cette interruption de la lutte n'ôtait rien au triomphe; il était complet. Augustin avait tout dit sur le pélagianisme, et la condescendance, plus que la nécessité, le déterminait à ce combat. Cette tournée sur le champ de bataille avait uniquement fait voir au monde qu'il ne restait plus d'ennemis à vaincre.

Augustin fut délicat et souffrant toute sa vie, mais cette fois le mal se présentait avec une inquiétante gravité. Le temps approchait oit cette lampe ardente devait s'éteindre sur la terre pour se rallumer dans les cieux. N'oublions pas qu'Hippone est assiégée parles Barbares. Le saint évêque est dans sa communauté, entouré de ses prêtres et de ses meilleurs amis; plusieurs évêques se sont réfugiés dans Hippone, et parmi eux nous apercevons Possidius et Alype, Alype l'ami de la jeunesse d'Augustin, le compagnon de ses premières (294) études religieuses dans le tranquille asile de Cassiacum , aux environs de Milan. De quel intérêt eussent été pour nous les récits des graves causeries de ces vénérables personnages autour du maître dont la vie allait s'éteindre ! Quel channe pieux et mélancolique dans la peinture de cet intérieur où tant de sainteté se réunissait à tant de gloire, où de longues existences remplies d'évangéliques vertus et de combats illustres , aboutissaient au spectacle de la dévastation de leur patrie ! Possidius nous apprend quelque chose de ce qui se passait dans la maison d'Augustin, et les moindres lignes de ce témoin deviennent ici d'un bien grand prix.

« Nous conversions souvent ensemble, dit-il, nous considérions les terribles jugements de Dieu placés devant nos yeux, et nous répétions avec le Psalmiste (1): Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit. Tristes, gémissant, versant des larmes, nous implorions le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, pour qu'il daignât nous soutenir dans cette tribulation. »

Possidius, continuant son récit, s'exprime en ces termes (qui oserait ne pas laisser parler ici un tel narrateur?) : « Un jour que nous étions réunis tous ensemble à table, le saint nous dit: Vous savez que, durant ce désastre, j'ai demandé à Dieu ou qu'il daignât délivrer la ville d'Hippone assiégée par les ennemis, ou, s'il en avait jugé autrement, qu'il daignât donner de la force à ses serviteurs pour soutenir le poids de sa volonté, ou bien enfin qu'il daignât m'appeler de ce siècle vers lui. — Instruit des voeux du grand homme, nous et tous ceux des fidèles qui se trouvaient dans la ville, nous adressâmes la même prière au Dieu tout-puissant. Et voilà que, le troisième mois du siège, il se vit accablé par la fièvre. Sa dernière maladie venait de l'atteindre, et le Seigneur ne frustra point son serviteur du fruit de sa prière.»

L'évêque de Calame rapporte que des possédés furent délivrés par les oraisons du saint docteur, et qu'un malade fut guéri par l'imposition de ses mains. Celui-ci avait été averti en songe d'aller trouver l'homme de Dieu. Cette guérison est le seul miracle qu'Augustin ait opéré pendant sa vie.

Le saint évêque avait souvent dit à Possidius qu'un chrétien, même le plus digne de louanges,

1 Psaume CXVIII, verset 137.

ne devait pas quitter ce inonde sans se condamner à quelque acte de pénitence. Durant sa dernière maladie , il fit transcrire et placer contre le mur les Psaumes de la pénitence, qu'il lisait et relisait dans son lit en fondant en larmes. Pour prier et gémir sur lui-même avec plus de liberté, Augustin, dix jours avant sa mort, demanda à ses frères présents de vouloir bien le laisser seul dans sa chambre, et de ne permettre à personne d'y entrer, si ce n'est aux heures où les médecins le visitaient et où l'on apportait sa nourriture. On se conforma à son désir. Quand vint le dernier jour, Possidius et les autres évêques ou prêtres, disciples d'Augustin, environnèrent tristement et pieusement son lit; ils unirent leurs prières à celles du

grand homme mourant; Augustin murmurait d'une voix attendrissante des oraisons mêlées de pleurs, et lorsque sa bouche cessa de prier, son âme avait reçu dans les cieux le prix de quarante-quatre ans de vertus et de travaux sublimes. Elle était en possession de l'ineffable et éternelle beauté dont les magnificences de l'univers ne sont, qu'une ombre grossière et vers laquelle montèrent si souvent les élans de ce tendre et profond génie.

Un écrivain d'Afrique, Victor de Vite (1), déplorait en ces termes la mort d'Augustin : « Ainsi s'arrêta ce fleuve d'éloquence qui se portait à travers tous les champs de l'Eglise; ainsi la douceur se changea en amertume; ainsi se retira la gloire des prêtres, le maître des docteurs, le refuge des pauvres , l'appui des veuves, le défenseur des orphelins, la lumière du monde; ainsi se tut le grand annonceur de la divine parole; ainsi tomba le courageux combattant qui, par le glaive de la doctrine et de la persécution, frappa l'hérésie, cette bête aux cent têtes; ainsi mourut l'architecte insigne qui étaya la maison de Dieu, instruisit par les exemples de. ses bonnes oeuvres, et travailla par la puissance de son savoir; ainsi se coucha ce grand soleil

de la doctrine, se dessécha ce fleuve de piété,mourut le rare phénix de la sagesse, brûlé par le feu sacré de l'amour : ainsi fut transporté dans le ciel la perle des docteurs ! »

Saint Augustin mourut le 28 août 430, âgé de soixante-seize ans ; il avait passé quarante ans dans la cléricature ou l'épiscopat. Le saint sacrifice fut célébré pour le repos de son âme,

1 De la persécution vandalique, livre I.

et son corps fut enseveli dans l'église de Saint Etienne, l'ancienne église de la Paix, où, durant si longtemps, le peuple d'Hippone avait recueilli ses paroles. Possidius nous dit que saint Augustin prêcha jusqu'à sa dernière maladie, vivement, fortement, sans que son esprit et sa raison vinssent à fléchir. Le grand évêque était demeuré sain de tous ses membres; ni sa vue ni son ouïe n'avaient reçu la moindre atteinte. Il ne fit aucun testament, parce que, dit son biographe, pauvre de Dieu, il n'avait rien à laisser à personne. Ceux de ses parents qui manquaient de ressources avaient été, pendant sa vie, secourus comme les autres pauvres. Ses ornements furent remis au prêtre chargé de la maison épiscopale. Saint Augustin recommandait toujours d'avoir soin de la bibliothèque de l'église, et de bien garder les livres pour la postérité. Ses ouvrages, comme tous ceux qu'il avait pu recueillir, furent légués à l'église d'Hippone.

Possidius (1) ne parla pas de la douleur de la ville, veuve d'un pasteur si illustre et si révéré. Mais nous n'avons qu'à nous rappeler les émotions populaires dans la basilique de la Paix le jour de l'élection du successeur de saint Augustin, pour deviner la vive affliction de la cité catholique quand la nouvelle de la mort du grand évêque vint à retentir. Cette calamité fit oublier un moment toutes les angoisses du siège, et lorsque ensuite la réflexion fit voir, d'un côté, la présence des Barbares, de l'autre l'absence de saint Augustin muet sous la pierre d'un tombeau, un violent désespoir saisit les âmes : Hippone se trouvait en face du malheur, et son consolateur n'était plus là ! Le souvenir des leçons et des exemples d'Augustin arrivait seul pour soutenir le courage d'un peuple durement frappé.

On ne pense pas sans tristesse aux images qui auraient empoisonné les derniers jours de l'évêque d'Hippone, si la contemplation du monde invisible et impérissable ne les avait adoucis. La cité de la terre, dont saint Augustin avait tracé l'origine et les vicissitudes, lui apparaissait sous de bien sombres aspects, et c'est vers la cité de Dieu, dont il fut aussi l'Homère catholique, que s'élevaient toutes ses espérances.

Nous croyons cependant que sain Augustin, par la puissance de son génie, et surtout par un rayon parti d'en-haut, salua le nouveau inonde qui devait sortir du vieux monde condamné, entrevit-les siècles futurs recevant des inspirations du christianisme toute leur gloire, l'Occident redevenu jeune et vivace sous les pas des Barbares, comme la nature redevient plus brillante et l'air plus pur après les orages, et enfin l'univers entier marchant à l'unité morale avec la croix pour bannière. Cette vision de l'avenir était une sorte de voile d'or jeté sur la terre alors profondément déchirée. Et qui sait s'il ne fut pas donné à saint Augustin mourant d'apercevoir, par delà quatorze siècles, l'Afrique, arrachée à son désert et à ses longues ténèbres, recommençant la vie chrétienne à l'ombre du drapeau de la France? Avec quelle douce joie ce grand homme eût emporté dans l'éternité cette prophétique image!

1 La Vie de saint Augustin, par Possidius, est une couvre simple et touchante; il y règne un ton de douceur chrétienne mêlée de gravité. L'auteur est sobre de réflexions, s'en tient aux faits, et se laisse aller à sa vénération pour l'homme de Dieu, sans tomber dans un enthousiasme profane. Cette voix est pour nous précieuse et sacrée. Ses quarante ans d'intimité familière et douce avec saint Augustin, sans le moindre désaccord (absque amara ulla dissensions), donnent à Possidius quelque chose d'infiniment respectable. A quatorze siècles d'intervalle et quand il s'agit d'un grand et saint génie comme l'évêque d'Hippone, un homme qui nous dit : Je l'ai vu, je l'ai entendu, éveille dans notre esprit une très-vive curiosité. Il me semble toutefois que la Vie de saint Augustin, par Possidius, aurait pu être plus nourrie, plus abondante en faits ou en anecdotes trop peu de la part d'un témoin et d'an ami qui avait vu de si près ce grand homme. Une liste des écrus de saint Augustin termine l'oeuvre de Possidius. J'ai sous les yeux l'édition publiée à Rome, en 1731 , par D. Jean Salinas, 1 vol. in-8°. L'ouvrage de Possidius se trouve aussi à la fin du tome X des Oeuvres de saint Augustin.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME. Hommage rendu à saint Augustin par Théodose le Jeune. — Boniface; sa fin. — Levée du siège d'Hippone; évacuation et ruine de cette ville. — Comment Salvien expliquait l'invasion des Vandales. — Bélisaire et la fin de la domination des Vandales en Afrique. — Un mot sur la chute rapide de l'Eglise d'Afrique. — Les reliques de saint Augustin. — Dernière appréciation saint Augustin.

Une éclatante marque d'admiration fut donnée à saint Augustin lorsque déjà il planait dans l'infini, bien au-dessus des témoignages de la terre. Un concile oecuménique contre l'hérésie des nestoriens devait se tenir à Ephèse ; des lettres de Théodose le Jeune convoquaient tous les métropolitains; quoique la ville d'Hippone n'eût point rang de métropole, l'évêque de cette Eglise, alors qu'il s'appelait Augustin, surpassait tous les autres évêques dans l'opinion contemporaine. L'empereur d'Orient chargea donc un officier de sa cour de porter un rescrit particulier (1) au grand docteur dont la gloire remplissait le monde; mais l'officier de Théodose, arrivé à Hippone vers la fin de décembre 430 ou au commencement de janvier 431, trouva saint Augustin dans le sépulcre !

Cependant le siège d'Hippone continuait toujours; il se prolongea onze mois après la mort de saint Augustin. La ville, soutenue par le comte Boniface, persévérait dans la résistance. D'ailleurs les Vandales avaient peu de moyens de s'emparer d'une place; il suffisait d'une résistance opiniâtre pour lasser leur courage. Les Vandales levèrent donc le siège. Peu de temps après, un secours était arrivé de Rome et de Constantinople; Boniface tenta un dernier coup contre l'ennemi; dans la seconde

1 La Circulaire de Théodose le Jeune est datée du 19 novembre 430.

bataille, comme dans la première avant le siège d'Hippone, la fortune trahit son génie. En 432, Boniface était en Italie, et Placidie l'élevait au rang de patricien pour effacer plus complètement les souvenirs du passé. Placidie et Boni face se voyant pleinement réconciliés, s'imaginèrent qu'ils étaient victorieux; une médaille fut frappée avec la tête de Valentinien d'un côté, et, de l'autre, Boniface (1) assis sur un char de triomphe, attelé de quatre coursiers, tenant un fouet dans la main droite et une palme dans la main gauche : c'était comme une moquerie jetée à la face du sort. Boniface avait un compte à demander à Aétius; une lutte s'engagea entre ces deux hommes qu'on a appelés les derniers des Romains; Boniface gagna la bataille et perdit la vie, à la suite d'une blessure reçue de la main d'Aétius, que la vengeance impériale déclara rebelle.

Le départ de Boniface vaincu avait laissé la ville d'Hippone presque sans espérance; les ennemis ne l'assiégeaient plus, mais la menaçaient toujours. Hippone attendit inutilement des secours; abandonnés du monde romain, les habitants se décidèrent à fuir leur ville résolution pleine de douleur ! Quoi de plus triste que le spectacle d'un peuple s'arrachant pour toujours à ses foyers, aux lieux pleins du

1 Il n'y a peut-être pas de second exemple, dit Gibbon, de la représentation d'un sujet sur le revers de la médaille d'un empereur.

souvenir des aïeux et de la vie ? quelle amertume dans ces adieux adressés tout à coup à la demeure, aux murs, à la colline qui ont fait partie de vos jours ! Combien l'affliction devenait plus cruelle par la pensée que la cité si chère allait tomber sous les coups des ennemis ! En effet, le silence d'Hippone solitaire fut bientôt interrompu par les pas des Barbares, qui mirent le feu à la ville. Les flammes dévorèrent cette cité tant aimée de saint Augustin, cette cité où il avait tant prié, tant écrit, et d'où sa puissante parole s'en allait porter la vérité à travers le monde ! La basilique (1) de Saint-Etienne, la maison du grand évêque, les nombreux monastères d'hommes et de femmes, les palais et les murs d'Hippone, croulèrent dans un vaste incendie. La Providence sauva la bibliothèque, qui renfermait les copies les plus correctes (2) des ouvrages de saint Augustin. ainsi les Barbares ruinèrent des pierres, mais ne ruinèrent point les plus précieux monuments d'Hippone, les monuments de la vérité catholique ! Dieu lui-même veillait sur cet héritage de l'avenir.

Il y a quelque chose de touchant dans la destinée d'Hippone. Son époque la plus belle est celle de saint Augustin, et le monde ne se souvient d'Hippone que parce qu'il se souvient de ce grand homme. Saint Augustin meurt, et Hippone périt aussi. Hippone était comme la chaire d'où le docteur se faisait entendre à l'univers; du moment que la chaire devient vide de son immortel pontife, elle tombe, et depuis ce temps Hippone ne s'est point relevée ! On dirait que la seule destinée de cette ville a été de servir de demeure à saint Augustin. Dans les temps futurs, si Hippone sort de son tombeau, ce sera pour redevenir le témoin de la gloire du beau génie qui aura reparu sur ses collines.

Il n'est pas dans notre sujet d'assister à la ruine des deux autres cités qui jusque-là avaient résisté aux Vandales, de faire entendre le bruit de la chute de Carthage. Genséric s'en empara 585 ans après que Scipion le Jeune l'avait dévastée. Son orgueil de conquérant venait de recevoir une grande joie. Maître terrible de l'Afrique, il put se féliciter de l'alliance passagère et de la déplorable erreur qui lui en avaient ou

1 La basilique de Saint-Etienne dut beaucoup souffrir, mais nous ne pensons pas qu'elle ait été dévastée par les Vandales, puisque le corps de saint Augustin demeura cinquante-six ans dans cette église.

2 Possidius, chap. 18.

ouvert les portes. Encore quelques années, et Rome elle-même et ses dépouilles seront aux pieds de Genséric.

Saint Augustin, Possidius, d'autres évêques africains dont la voix nous est parvenue, présentaient l'invasion des Barbares en Afrique comme un châtiment. Malgré la magnifique protestation de la Cité de Dieu, les païens se montraient toujours disposés à faire peser sur le christianisme les calamités qui frappaient les peuples. Les orateurs catholiques s'attachèrent à montrer dans ces calamités une expiation des dérèglements humains, et pour justifier les malheurs du temps, ils ne craignirent point d'exagérer les désordres de la vie morale. C'est ainsi que Salvien', écrivant dix ou quinze ans après la mort de saint Augustin, nous trace avec des couleurs incroyables la peinture des moeurs africaines. Selon le prêtre des Gaules, les Vandales, après avoir châtié en Espagne les vices des Espagnols, avaient été poussés en Afrique afin d'y châtier les vices des Africains. Il applique à l'Afrique les paroles d'Ezéchiel sur les richesses et la beauté de Tyr, et vante les grands trésors et le florissant commerce de ces contrées où la dévastation a passé. Si on l'en croit, à l'exception d'un petit nombre de serviteurs de Dieu, le pays n'était qu'un foyer de vices, un Etna de flammes impures; et de même que la sentine d'un vaste navire est le réceptacle de tous les immondices, ainsi les iniquités du monde entier avaient passé dans les moeurs des Africains.

« Les Goths, dit Salvien, sont perfides, mais amis de la pudeur; les Alains sont impudiques, mais sincères; les Francs menteurs, mais hospitaliers; les Saxons d'une cruauté farouche, mais d'une chasteté admirable : toutes les nations enfin ont des vices et des et vertus qui leur sont propres; mais je ne sais quel désordre ne règne pas chez presque tous les Africains, inhumains, ivrognes, faux, fourbes, cupides et surtout blasphémateurs et impudiques (2). » Le censeur gaulois n'épargne pas Carthage, la terrible rivale de Rome, cette Rome du monde africain, Carthage, pleine de peuple et plus encore d'infamies, la sentine de l'Afrique, comme l'Afrique était la sentine du monde. Il reproche aux

1 De Gubernatione, livre VII.

2 Les oeuvres de Salvien ont été traduites par MM. Grégoire et Collombet.

chrétiens de Carthage d'avoir rendu un culte secret à la déesse Céleste, et de s'être souvent montrés au seuil de la maison divine respirant encore l'odeur des sacrifices impurs (1). Si quelque moine au visage maigre, à la tête rasée, venu d'Egypte ou de Jérusalem, paraissait avec son manteau dans les rues de Carthage, des moqueries et des outrages l'accueillaient. Les païens d'Athènes accueillaient mieux saint Paul annonçant le Dieu unique, et les Lycaoniens recevaient avec plus d'honneur Barnabé. Salvien nous montre les Vandales comme des modèles de pureté et de vertus à côté des Africains.

Ces tableaux, dont nous indiquons à peine quelques couleurs, prennent surtout un caractère de fantaisie sombre quand on songe aux milliers de martyrs catholiques durant les cent ans de l'occupation de l'Afrique par les Vandales (2). L'invasion des Barbares, dit Tillemont, semble avoir été faite pour donner à l'église d'Afrique sa dernière couronne. Vers le milieu du vie siècle, Bélisaire, dans une expédition rapide, triomphe à Carthage la veille de la fête de saisit Cyprien, brise le royaume fondé par Genséric, et fait flotter en Afrique les bannières de Gilimer. Puis la domination romaine y disparaît pour toujours devant l'islamisme victorieux. Les catholiques, échappés aux malheurs de l'invasion, avaient respiré avec le rétablissement de l'autorité impériale depuis Bélisaire, mais ils n'étaient plus que les tristes restes d'un temps glorieux. L'invasion des musulmans acheva de réduire à une poignée de catholiques cette Eglise africaine si laineuse. En 1076, sous le pontificat de Grégoire VII, l'Afrique n'avait pas trois évêques pour une consécration épiscopale.

Ceux qui nous ont suivi dans notre travail n'éprouveront point une grande surprise en présence de la chute si prompte de l'Eglise d'Afrique. Il est bien évident que ses destinées étaient liées à celles de la domination romaine

1 De Gubernat., livre VIII.

2 Victor, évêque de Vite, cité de la Byzacène, qui vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle, écrivit une Histoire de la persécution vandalique. Il commença son livre soixante ans après D'entrée des Vandales en Afrique. Ce livre est un document historique du plus grand prix, car nous n'avons presque rien sur l'occupation de l'Afrique par les Barbares. Les violences d'Hunéric, roi vandale, obligèrent Victor de dire adieu à son Eglise en 483. Nous ne savons pas si Victor trouva en Afrique quelque abri où il ait pu écrire son histoire, ou bien s'il composa son ouvrage dans l'exil. Dom Ruinard a donné uns bonne édition de l'Histoire de la persécution vandalique.

dans ces contrées; elle devait subir les mêmes vicissitudes, et le catholicisme et l'empire, qui vivaient ensemble en Afrique, devaient tomber ensemble. Il y avait une question politique au fond de toutes les rébellions religieuses qui éclataient dans ce pays ; les hérétiques étaient en réalité des factieux, et à la fin ce fut l'arianisme armé, supérieur aux légions romaines, qui triompha du catholicisme africain avec le glaive et le feu. L'Eglise catholique était sur le sol africain comme une tente dressée par des voyageurs et dont il ne reste aucune trace quand on l'enlève.

Les Vandales, qui avaient affligé les derniers jours de saint Augustin, menacèrent sa tombe; il fallut leur dérober les dépouilles du défenseur de la foi catholique. Elles reposaient depuis cinquante-six ans dans l'église de Saint-Etienne à Hippone, lorsqu'elles furent pieusement emportées en Sardaigne par des évêques. d'Afrique exilés. Un des plus vénérables proscrits, saint Fulgence, né d'une famille sénatoriale de Carthage, se chargea particulièrement de ce soin ; la grâce persuasive de ses écrits l'avait fait surnommer l'Augustin de son temps; il était naturel qu'il prît sous sa garde ce qui restait d'un illustre maître. L'île de Sardaigne méritait l'honneur de servir d'asile aux dépouilles de saint Augustin, elle qui, de bonne heure, s'était émue à la parole évangélique, et dont les enfants avaient confessé la foi sous la hache des bourreaux.Plus de deux siècles après, les Sarrasins, qui venaient de marquer de traces sanglantes le midi de la France et de l'Italie, se rendaient maîtres de la Sardaigne, et les restes du grand évêque d'Hippone tombaient en leur pouvoir. En 710, un roi de Lombardie, Luitprand, racheta ces reliques sacrées, qui trouvèrent. à Pavie, dans l'église de Saint-Pierre, un abri digne de leur gloire (1). A Pavie comme en Sardaigne des faits miraculeux s'accomplirent par l'intercession (2) du saint docteur africain. Les religieux Bénédictins, longtemps maîtres de l'église de Saint-Pierre , eurent pour successeurs, sous le pape Honoré III, en 1220 , des chanoines réguliers auxquels se réunirent en 1327 des ermites de saint Augustin.

On visite avec admiration, dans la cathédrale

1 Le corps de saint Augustin fut déposé dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, le 28 février 710. (Tillemont.)

2 La première église dans les Gaules qui ait porté le nom de saint Augustin fut élevée par saint Rurice, évêque de Limoges, au sixième siècle.

de Pavie, l'Arche ou le monument en marbre élevé par les ermites de saint Augustin vers le milieu du quatorzième siècle. Combien de vicissitudes (1) a subies cette Arche qui surpasse en mérite, en beauté tous les monuments de ce genre appartenant à des dates antérieures ! A Naples le tombeau de Robert d'Anjou et le tombeau de Marie de Sencia d'Aragon par Massuccio; à Perugia le tombeau de Benoît XI par Jean de Pise; à Bologne le tombeau de saint Dominique par Nicolas de Pise ; à Milan le monument de saint Pierre, martyr, par Balduccio, ne révèlent pas autant de progrès et de génie que l'arche de Pavie. La statue de saint Augustin, en habits pontificaux couché et mort, la tête appuyée sur un oreiller, est la plus belle statue de l'Arche et aussi la plus belle statue des vieilles époques de l'Italie. On ignore quel fut le maître qui créa le monument; il a laissé perdre son nom dans la gloire de l'évêque d'Hippone. En 1832, le jour, où, par les soins du vénérable évêque monseigneur Tosi, le monument et les reliques de saint Augustin furent placés dans la cathédrale de Pavie, la piété publique, l'enthousiasme et les illuminations donnèrent à la ville un grand air de fête.

Chassés tour à tour de leur sépulcre par l'arianisme et par l'islamisme, les ossements de saint Augustin ont partagé la destinée de la religion catholique en Orient. Lorsque les armes de nos aïeux soumettaient l'Asie, elles ouvraient le chemin par où les restes du grand docteur devaient revenir à Hippone ; lorsque saint Louis mourait à Tunis, d'immortelles semences de civilisation pour l'Afrique s'échappaient de sa funèbre couche, et les os du grand évêque tressaillaient dans leur sanctuaire de Pavie. Et quand la maison de Bourbon, la plus illustre maison de l'univers, achevait en 1830 l'œuvre de saint Louis et faisait plus que n'avait pu faire Charles-Quint, elle préparait pour saint Augustin un nouveau sépulcre à Hippone ! Il y a treize siècles, des évêques catholiques fugitifs traversaient la mer avec le dépôt sacré qu'on était forcé d'arracher à la terre natale ; au mois d'octobre 1842, c'étaient des évêques

1 L'histoire de l'Arche de saint Augustin, les dessins et la description du monument se trouvent dans une Notice in-folio, écrite en italien, que nous avons sous les yeux, et qui fut publiée à Pavie en 1832. Ce fut en 1695 qu'on retrouva dans l'église de Saint-Pierre au Ciel-d'Or une tombe de marbre, avec ce mot : Augustinus, renfermant une châsse d'argent où reposaient des ossements et des cendres. L'évêque de Pavie, les frères ermites , beaucoup de savants et d'hommes considérables du pays, reconnurent les reliques de saint Augustin. Mais la question de la découverte donna lieu à une vive polémique. Une bulle du pape intervint dans les débats et proclama l'authenticité des reliques. Il y eut aussi une grande dispute sur la possession de l'Arche entre les chanoines de Pavie et le conseil municipal de cette ville. L'évêque, le chapitre et la municipalité ont chacun les clefs du monument.

catholiques français, libres et heureux, qui, portés sur la même mer, rendaient à sa patrie le plus grand de leurs prédécesseurs dans le ministère épiscopal ! Quel rapprochement ! et quelle gloire pour la France !

Oh ! combien est belle la mission de la France ! La France a été faite pour être la tête et le coeur du monde; il lui appartient de régner sur les peuples par la double puissance de l'intelligence et des sentiments religieux. Notre courage a étonné les hommes , notre génie les a éclairés, notre foi a soutenu leur foi : que reste-t-il de ce magnifique empire?... Notre société sans élan, sans énergie morale, met son ardeur à tourmenter la matière pour en tirer toutes les joies et tous les biens. Enfoncés dans les intérêts grossiers, nous ressemblons à une société de mineurs, séparés de l'air pur, séparés des splendeurs du ciel, et cherchant de l'or dans les ténébreuses profondeurs de la terre. C'est une belle et puissante chose que l'industrie qui semble prêter une âme à la matière, la transforme, lui imprime le mouvement et la fécondité, et multiplie sur chaque point du globe les trésors des nations; mais l'industrie ne doit pas absorber l'âme humaine. La pensée religieuse est une chose bien autrement. belle et puissante, car elle enlève l'homme aux étroites dimensions qui séparent un berceau d'une tombe, l'associe à ce qu'il y a d'impérissable dans l'essence divine, et d'avance le met en possession de la plus haute destinée qu'il soit possible de concevoir. Les grands hommes chrétiens semblent pouvoir nous faire toucher le ciel, comme les grands sommets des Alpes, du Taurus et du Liban. Saint Augustin resplendit à la tête de ceux dont la plume ouvre la porte des vérités immortelles. Sa parole, c'est la manne que Moïse fit conserver dans un vase d'or pour servir de monument à la postérité.

Depuis le commencement de cet ouvrage, à mesure que les questions se sont présentées, nous avons montré la grande part d'influence de saint Augustin dans le mouvement intellectuel et religieux du genre humain, et nous avons entendu la voix des siècles chanter (300) la gloire de cet illustre Père de l'Eglise. Notre lecteur n'a qu'à se souvenir pour juger l'oeuvre de saint Augustin et son retentissement à travers les âges. Toutefois, quelques lignes de résumé peuvent être encore utiles.

Avant saint Augustin il y avait des vérités chrétiennes qui sollicitaient de plus vives lumières; les doctrines de l'Eglise catholique n'avaient pas reçu toutes leurs preuves, tout leur développement; saint Augustin a creusé plus de choses religieuses qu'aucun autre Père, a mis au grand jour tous les dogmes

chrétiens plus qu'on ne l'avait fait jusque-là, et l'Eglise lui doit un corps complet d'enseignements. Il est monté dans les hauteurs du dogme catholique avec une puissance dont on ne cessera jamais de s'étonner. Saint Athanase avait admirablement établi la divinité de Jésus-Christ contre l'arianisme; il avait établi aussi le Dieu en trois personnes, mais cette dernière partie de la théologie catholique avait besoin d'un travail nouveau; le traité de la Trinité par saint Augustin fut un beau complément. Le manichéisme dénaturait l'essence divine et dénaturait l'homme; saint Augustin fit comprendre à tous que le mal n'est pas une substance, mais la défaillance du bien; que la création est bonne, que tout ce qui existe est bon, que le mal est l'œuvre de la volonté humaine et non pas l'oeuvre de Dieu : il rendit à l'homme sa liberté, sa grandeur morale, et à Dieu son unité et sa bonté (1). Le pélagianisme, en plaçant l'homme si haut, en le représentant si fort, sapait les fondements du christianisme : la Rédemption devenait inutile. Saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise avaient enseigné, d'après les livres sacrés, le dogme de la déchéance primitive et l'impuissance de l'homme à accomplir, par sa seule force, les bonnes oeuvres ; mais Pélage, Célestius et Julien ne s'étaient pas

1 Dans l'Encyclopédie nouvelle (tome II), publiée par MM. P. Leroux et J. Reynaud , nous avons lu un article sur saint Augustin qui renferme des assertions étranges. Selon l'auteur de cet article (M. P. Leroux), saint Augustin a introduit le manichéisme dans la foi chrétienne, et si le docteur d Hippone avait repoussé le système matériel des manichéens, il était toujours resté sous l'empire du sentiment qui produisit leurs doctrines : dans renseignement de saint Augustin devenu chrétien, le péché originel remplaça Abrimane (le mauvais principe des Persans). Le manichéisme a été un des principes constituants du christianisme, et saint Augustin a développé le côté manichéen de la religion du fils de Marie. — Tout est inexact dans ces assertions de M. P. Leroux; il suffit d'avoir lu quelques ouvrages de saint Augustin contre les manichéens pour se convaincre qu'aucune trace de leurs idées n'est restée dans ses doctrines. Y a t-il dans les opinions et les pensées de l'évêque d'Hippone quelque chose de pareil à la rivalité de deux puissances éternelles, aux deux âmes en nous, à la condamnation de la création, à l'irrésistible influence des astres, à la haine tout ce qui appartient à l'Ancien Testament, à l'anathème porté contre le mariage, à l'anéantissement de la liberté humaine? Il n'est pas permis de parler, même au point de vue philosophique, du côté manichéen du christianisme. Le dogme du péché originel et le penchant de l'homme vers le mal constatent l'état d'une nature tombé mais n'ont rien de commun avec les prodigieuses absurdités des manichéens.

M. Pierre Leroux nous rappelle Julien, qui accusait aussi saint Augustin de manichéisme : on a vu comment le grand évêque lui répondait. Les adversaires de la foi catholique ont souvent répété et répètent encore les objections de Julien, mais les victorieuses réponses de saint Augustin sont encore debout.

encore montrés; la Providence réservait à saint Augustin l'honneur d'approfondir plus que personne ces grandes questions, et de! tracer d'une main ferme les limites où finit l'homme, où Dieu commence. Enfin, dan ses combats contre le donatisme, l'évêque d'Hippone a condamné et convaincu d'erreur toute communion qui se sépare de l'Eglise universelle.

C'est ainsi que le docteur africain a, non pas fondé la foi catholique, car le fondateur c'est un Dieu fait homme, et avant saint Augustin. l'Eglise avait ses dogmes, mais c'est ainsi que, disciple de saint Paul et son interprète sublime, il a donné à la foi divine ce que nous appellerons son complément humain. Saint Augustin, c'est le génie de l'Occident formulant avec une entière netteté les doctrines , dégageant les dogmes de tout le vague des imaginations orientales , établissant dans leur plus lumineuse précision les magnifiques réalités du christianisme. Le plan providentiel a donné une grande place à l'influence du génie occidental pour le développement et le progrès de la foi chrétienne; les destinées religieuses de Rome sont là pour l'attester. La théologie catholique a donc pour représentant principal saint Augustin, et comme il n'a jamais rien inventé en matière religieuse et qu'il a toujours procéda avec les témoignages de l'Ecriture, le protestantisme et le jansénisme ne sont pas plus sortis des écrits de l'évêque d'Hippone qu'ils

ne sont sortis de la Bible et de l'Evangile. Luther et Jansénius dénaturaient saint Augustin, mais ne le suivaient pas : nous l'avons prouvé dans le cours de cet ouvrage. La plupart des Pères de l'Eglise, travaillant selon le besoin des temps où ils ont vécu, ont soutenu telle ou telle lutte de manière à ne pas dépasser les limites de certaines questions. Une autre tâche fut imposée à saint Augustin; il eut à combattre toutes sortes d'hérésies, et l'on peut dire avec Bossuet (301) que l'évêque d'Hippone « est le seul des anciens que la divine Providence a déterminé, par l'occasion des disputes qui se sont offertes de son temps, à nous donner tout un corps de théologie, qui devait être le fruit de sa lecture profonde et continuelle des livres sacrés (1). »

Si le docteur africain est le premier des théologiens, il demeure aussi le premier des philosophes chrétiens. On ne nous citera pas une donnée féconde , une vue haute, une notion philosophique de quelque portée, qui n'ait son expression ou son germe dans les écrits de saint Augustin. Telle idée, tel système qui a suffi pour faire la renommée d'un homme, appartient tout simplement à saint Augustin, pour lequel nul ne réclamait. Lorsque, au neuvième siècle, Scot Erigène enseignait que le mal n'existait pas, qu'il est seulement la corruption ou la diminution du bien, ne copiait-il pas saint Augustin? Saint Anselme, dont les travaux ont été , de nos jours, remis en lumière, fat, en philosophie, le continuateur profond de saint Augustin. Quand Leibnitz a développé sa théorie du mal., il n'a fait que reproduire les pensées de l'évêque d'Hippone. Il y a des gens aujourd'hui qui, le plus sérieusement du monde, aspirent à l'alliance de la philosophie et de la religion comme à une grande nouveauté chez les hommes. Ils oublient que cette alliance a été faite et signée par les plus fiers génies dans les premiers siècles chrétiens. Ils ne savent pas avec quelle constante autorité saint Augustin a fait marcher la philosophie à côté de la religion, avec quel profond respect il parlait des anciens philosophes. Cet incomparable penseur, que nous avons appelé le Platon chrétien, a tant admiré Platon, que certaines de ses paroles approbatives éveillèrent un jour les scrupules de sa piété ! L'union de la raison et de la foi, voilà la plus belle manière de croire. Personne, plus que saint Augustin, n'a réservé les droits de la raison et ne l'a introduite dans les conseils de l'âme pour monter aux régions de la foi. Il a défendu les droits de la conscience humaine, et, par lui, l'homme est devenu son premier point de départ dans sa course vers les vérités invisibles. Notre dix-septième siècle, ce siècle de tant de génie, de raison et de foi, savait ce que valait saint Augustin; il professait pour l'évêque d'Hippone une admiration sans bornes.

1. Défense de la Tradition des saints Pères, liv. IV. chap. 16.

La philosophie de cette grande époque (1) fut la philosophie du docteur africain. Depuis quatorze cents ans, saint Augustin , comme théologien et comme philosophe, règne sous son nom ou sous d'autres noms dans le monde des idées, et cette royauté n'est pas de celles qui passent. L'école de Descartes , qui n'est autre que l'école de saint Augustin, comme nous l'avons montré ailleurs, reprendra, nous l'espérons (2), possession des chaires françaises. C'est l'école philosophique du vrai génie chrétien.

A ne voir dans saint Augustin que l'homme ami des hommes, vous lui reconnaîtrez encore un indéfinissable empire sur les âmes. Du fond de ce siècle en travail de destinées nouvelles, du milieu d'immenses ruines et de l'agitation des peuples , sort une voix douce comme la compassion, tendre comme l'amour, résignée comme l'espérance en Dieu. Elle apporte un baume à toutes les souffrances, du calme à tous les orages, le pardon à tout coeur .qui se repent, et c'est elle surtout qui soupire dans l'exil de la vie et chante la patrie absente. On entend l'âme humaine gémir et aussi éclater d'une façon magnifique par la bouche de celui qui en avait senti toutes les infirmités et compris toute la gloire. Cette voix suave charmait nos monastères du Moyen Age qui transcrivirent avec une prédilection marquée les oeuvres immortelles de l'évêque d'Hippone (3); elle nous charme encore, nous, hommes du monde, livrés à toute l'activité humaine. Augustin est l'homme de tous les siècles par le sentiment.

Cette voix, partie d'Afrique, dont le retentissement fut si magnifique et si universel, nous instruit et nous touche dans un livre qui ne porte pas le nom d'Augustin, mais qui évidemment est né de l'influence de son génie : ce livre est l'Imitation de Jésus-Christ. L'humilité profonde à l'aide de laquelle on s'élève aux plus grands mystères, cet amour de la vérité qui impose silence à toute créature et ne veut entendre que Dieu lui-même, la manière de lire utilement les saintes Ecritures,

1 Malebranche exagéra quelquefois ou reproduisit mal les doctrines philosophiques de saint Augustin. Fénelon se montra l'interprète de la vraie philosophie de l'évêque d'Hippone dans sa réfutation du système de Malebranche sur la Nature et la Grâce.

2 Nous avons surtout conçu cette espérance après avoir lu le volume de M. Cousin qui renferme les lettres du P. André, et après avoir lu aussi sa dernière appréciation critique du Kantisme. L'abandon de la philosophie allemande sera le rétablissement de l'empire de Descartes.

3 Les plus belles transcriptions des ouvrages de saint Augustin sont parties des monastères d'Anchin et de Marchiennes. On trouve quelques détails sur ces manuscrits dans un ouvrage de patiente et curieuse érudition, intitulé : Abbaye d'Anchin, récemment publié par M. Escalier.

le peu de confiance qu'on doit mettre dans l'homme, l'oubli de soi et la charité pour tous, les ravissements de la paix intérieure et d'une bonne conscience, les joies de la solitude et du silence, le détachement des biens visibles et la patience dans les maux, les élans du coeur vers la beauté éternelle et immuable, la tendre et sublime causerie de l'âme avec son Dieu , tout ce qu'il y a de doux, de profond et de consolateur dans cet ouvrage qui n'a pas d'auteur connu, comme si le ciel eût voulu le disputer à la terre, toute cette délicieuse étude des plus secrètes ressources chrétiennes est remplie de l'âme de saint Augustin. Quand je lis l'Imitation de Jésus-Christ, il me semble que c'est Augustin qui me parle.

En achevant cet ouvrage, quelque chose de triste se remue dans mon coeur. Je vais quitter un ami sublime et bon avec qui depuis longtemps je conversais ; mes. jours et souvent mes nuits se passaient à écouter saint Augustin, à interroger son génie, à le suivre dans la diversité de ses pensées et de ses soins; je m'étais fait son contemporain, son disciple , le témoin de ses travaux et de ses vertus, le compagnon de tous ses pas en ce monde; et voilà que d'année en année, de labeur en labeur, de combats en combats, j'ai vu ce grand homme descendre dans la tombe ou plutôt monter vers Dieu ! et ces dernières pages sont comme des parfums apportés à un tombeau ! et ce que j'aimais a disparu, et comme les hommes de Galilée après l'ascension du divin Maître, je me tiens debout sur la montagne, et je cherche saint Augustin dans le ciel ! De tous les maîtres de la science religieuse, l'évêque d'Hippone est celui qui m'a fait le mieux comprendre le christianisme , qui m'a introduit le plus avant dans le monde invisible. La reconnaissance a quelquefois élevé des monuments à une mémoire ; mes mains sont trop faibles, pour bâtir des pyramides; tout ce que j'ai pu faire, c'est de graver sur une pierre fragile comme mes jours le grand nom de saint Augustin, en souvenir du bien que j'en ai reçut !

Le genre humain , placé dans les temps comme une sorte de mer vivante , apparaît calme ou troublé, selon la paix ou les orages; de l'âme humaine, et le passage des siècles s'accomplit avec un retentissement monotone: chaque siècle apporte son éclat, qu'il emprunte au génie et à la vertu, et sur l'océan des âges ces rayonnements de l'intelligence ou du coeur se succèdent vite. Les mêmes révolutions et le même fracas se renouvellent chez les hommes sous des noms divers; les empires n'ont qu'un' même bruit pour s'écrouler, et le genre humain marchera de ce pas jusqu'au bout. la monotonie de ce spectacle serait peu

digne de notre âme, nous aurions le droit de le prendre en dégoût, si de temps en temps le doigt de Dieu ne se révélait dans ces page, si au fond des, événements la vérité ne faisait pas toujours son oeuvre, et surtout si la vie de l'homme n'était pas un acheminement à des destinées immortelles. Aussi notre reconnaissance doit monter avec ardeur et énergie vers les intelligences supérieures qui, instruites par la divine parole, nous ont fait voir la raison et le but de notre course sur la terre. Nul génie (nous ne parlons pas des auteurs sacrés) n'a contribué autant que saint Augustin à faire connaître aux hommes la vérité : parmi les noms d'ici-bas, il n'en est point qu'une bouche humaine doive prononcer avec plus d'admiration et d'amour !

FIN DE L'HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN